



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

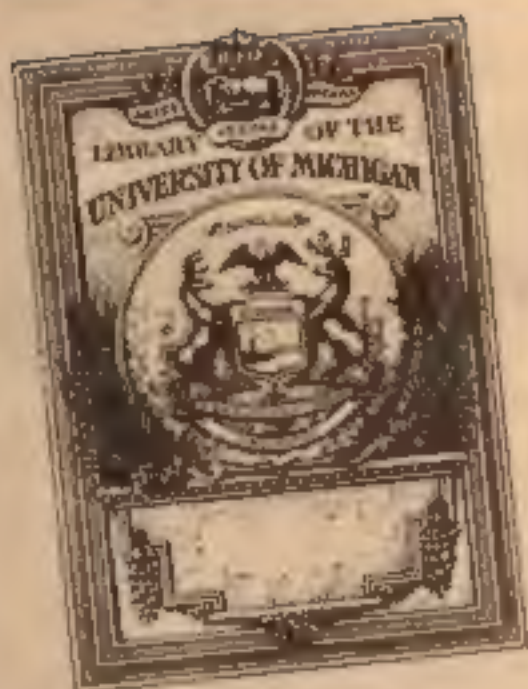
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

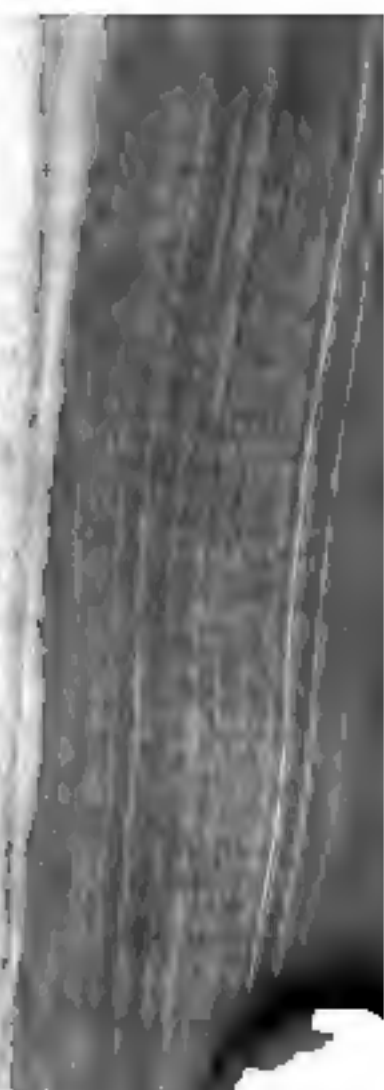
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





1952





22  
20  
Feb

ТАМЛОН

В. С. О.

СИЛАНС

В. С. О.

СИЛАНС

СИЛАНС



СИЛАНС

СИЛАНС

СИЛАНС

JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR

L'Année M. DC. LXXXVII.

TOME QUINZIEME.

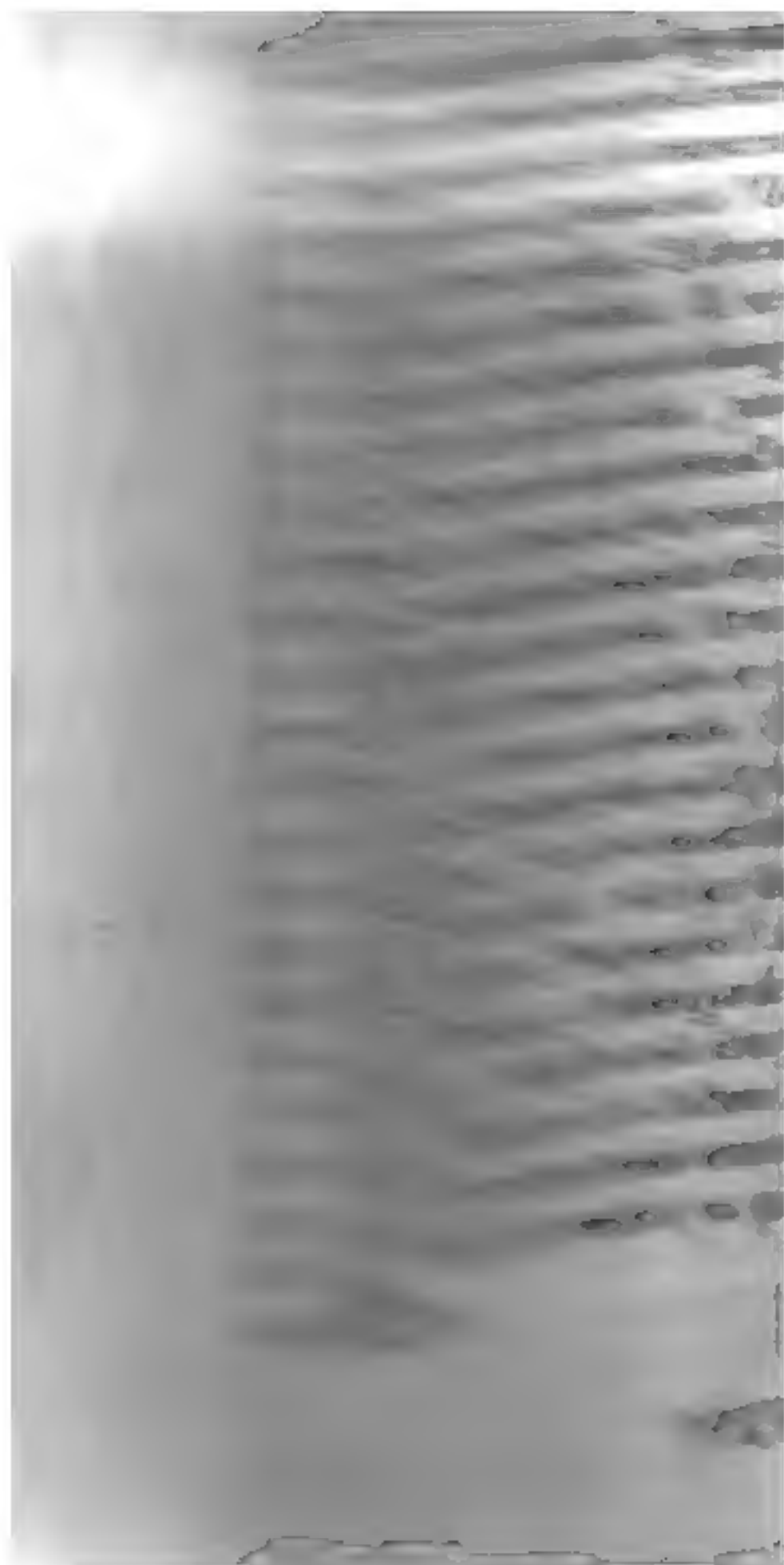


A AMSTERDAM,  
Chez WOLFGANG, WAESBERGE,  
BOOM, & van SOMEREN.

---

M. DC. LXXXVIII.






I.  
JOURNAL  
DES SCAVANS.

Du Lundi 17 Nov. M. DC. LXXXVII.

*Description de l'Afrique, &c. Traduite du  
Flamand de Dapper D. M. In fol. à Am-  
sterdam, chez Wolfgang, Waasberge,  
Boom, & van Someren, 1686.*

 Cette Description fut composée  
en Flamand il y a huit ou dix ans  
par le Sieur Dapper assez connu  
par d'autres Ouvrages.  
Elle peut estre divisée en deux parties,  
dont l'une traite du Continent de l'Afrique,  
l'autre des Isles.  
Ces deux Parties ont esté traduites par  
ix différentes personnes.  
Dans la premiere l'Auteur traite & de  
l'Afrique en general, & ensuite de ses parties.  
L'entree de la description de l'Afrique  
en general, il rapporte les dimensions & les  
longueurs du Globe Terrestre, & il dit que  
la grande circonference est de 50400.  
Le zero qui est entre le  
4. est de trop. Il faut mettre seule-  
ment 400. car le tour de la Terre n'a pas un  
grand nombre de lieues d'Allemagne.

qu'il aura expliqué plus au long quand le sujet ne demandera pas qu'ils entrent dans un grand détail, ils se contenteront de donner une idée générale de l'Ouvrage, d'en tracer le plan, & d'en toucher quelque bel endroit. Ils ne le releveront pas toutefois par les louanges qu'ils croiront luy estre dûes, parce qu'ils se tiendront dans les bornes d'un Historien qui s'aquite de son principal devoir, quand dans le récit des choses il ne s'éloigne point de la vérité. Ils entreprendront encore moins de dire ce que d'autres y pourroient reprendre. S'ils avertissent de quelque faute qu'ils y auront apperçue, ce ne sera que de celles qui consistent en fait, telle que seroit une fausse citation. Pour peu que l'Auteur soit équitable, il n'aura garde de s'en plaindre, puisqu'en cela ils ne feront que découvrir à ses Lecteurs un piège qu'il leur aura tendu innocemment, & où il ne voudroit pas qu'ils tombassent.

# JOURNAL DES SÇAVANS,

Du Lundi 17 Nov. M. DC. LXXXVII.

---

*Description de l'Afrique, &c. Traduite du Flamand de Dapper D. M. In fol. à Amsterdam, chez Wolfgang, Waasberge, Boom, & van Someren, 1686.*



Ette Description fut composée en Flamand il y a huit ou dix ans par le Sieur Dapper assez connu par d'autres Ouvrages.

Elle peut estre divisée en deux parties, dont l'une traite du Continent de l'Afrique, & l'autre des Isles.

Ces deux Parties ont esté traduites par deux differentes personnes.

Dans la premiere l'Auteur traite & de l'Afrique en general, & ensuite de ses parties.

A l'entrée de la description de l'Afrique en general, il rapporte les dimensions & les divisions du Globe Terrestre, & il dit que sa plus grande circonference est de 50400. lieuës d'Allemagne. Le zero qui est entre le 5. & le 4. est de trop. Il faut mettre seulement 5400. car le tour de la Terre n'a pas un plus grand nombre de lieuës d'Allemagne.

1687.



Il dit que la surface de la Terre consiste en sa longitude & en sa latitude prises ensemble. Cette expression est tres-difficile à entendre. Il devoit dire que pour connoître la surface de la Terre, il n'y a qu'à multiplier son diametre par son circuit.

L'Auteur rapporte les raisons des noms differens de l'Afrique, & parlant ensuite de sa figure, il dit qu'elle est en forme de pyramide. Il semble qu'il devoit plutôt dire qu'elle a la figure d'un triangle, puisqu'il ne s'agit que de la superficie

Il établit les confins & l'étendue de cette grande Peninsule. Il parle de la variation des Saisons qui est differente de celle des nôtres, & il rapporte les raisons de cette differente variation.

Il expose les divers Peuples qui ont autrefois navigé autour de l'Afrique, & il cite un passage d'Herodote, où il est parlé des Naïamones dont quelques-uns entreprirent de penetrer les deserts de l'Afrique. L'on trouve dans ce recit un anacronisme qui vient de la faute de l'imprimeur, car il y est dit que ce celebre Hutorien fleurissoit l'an du monde 1246. & c'estoit vers 3246. qu'il fleurissoit.

L'Auteur traitant de la Navigation des Portugais & de leurs découvertes en Afrique, dit que Henry Duc de Viseo les commença. Mais il se trompe en disant que ce Duc étoit le plus jeune des enfans de Henry I. Roi de Portugal; car il estoit Fils de Jean I.

& il avoit un Frere puisné , sçavoir le Prince Dom Jean. Il fait la mesme faute en parlant de la découverte de l'Isle de Madere , où il dit qu'elle se fit sous Henry I. & ce fut sous Jean I.

Il divise l'Afrique d'aujourd'huy en sept grandes Provinces, Egypte, Barbarie, Biledulgerit, Salsara, Pais des Negres, Basse Ethiopie, Haute Ethiopie ou Abyssinie, qui est la division la plus commune & la mieux reçue par nos Geographes.

Dans la description de ces Provinces en particulier, l'Auteur suit la methode dont il se sert dans la description de l'Afrique en general. Il en rapporte les divers noms, les confins, l'étendue, &c.

Entre les divisions anciennes de l'Afrique, il dit que les Romains la diviserent en six Contrées. Mais il est bon d'avertir le Lecteur, que l'Afrique divisée par les Romains en six Provinces, estoit seulement ce qu'ils appelloient Diocese d'Afrique, & ce qu'ils possedoient en Afrique, sans y comprendre l'Egypte ni la Libye extérieure. Le Diocese d'Afrique estoit veritablement divisé en six Provinces citées par l'Auteur. Mais l'Afrique proprement dite, estoit une Province Proconsulaire, & non Consulaire. Celle de Tripoli estoit seulement Présidiale. L'Auteur s'est encore mépris quand il a écrit que la Mauritanie Sirifense & la Tingitane ne composoient qu'une Province; car elles en faisoient deux séparées. Toute la Mauri-

tanie estoit divisée en trois Provinces, toutes trois appellees Mauritanies, sçavoir la Sitifense, la Cefarienne, & la Tingitane, dont les Capitales ou Metropoles estoient Sitifis, Cæsarea, & Tingis, qui sont Esteze, Alger, & Tanger d'aujourd'huy.

Il est vrai que dans la Notice Ecclesiastique, la Sitifense & la Cefarienne ne composoient qu'une Province Ecclesiastique. Mais la Sitifense & la Tingitane estoient deux Provinces separées. D'ailleurs dans la Notice Civile de l'Empire, la Tingitane estoit du Diocese d'Espagne, sous le Prefet du Pretoire des Gaules, au lieu que la Cefarienne & la Sitifense estoient du diocese d'Afrique, sous le Prefet du Pretoire d'Italie.

Dans la Notice Ecclesiastique, la Tingitane estoit sous la Primate de Cartage, de mesme que les deux autres Mauritanies.

Le grand Atlas, qui separe la Barbarie du Biledulgerid, s'étend, selon l'Auteur, jusqu'à 40. lieues près d'Alexandrie, & de là vers le Couchant jusqu'aux Côtes Occidentales de la Mer Atlantique. Il veut dire jusqu'aux Côtes Occidentales de l'Afrique, cette Mer estant toute entiere à l'Occident de l'Afrique & de l'Europe.

Il rapporte les differentes formes de gouvernement qui sont aujourd'huy en Afrique, & celles qui y ont esté autrefois. Il dit que les Arabes commencerent à y entrer en 663. Mais quand il dit qu'Ottoman Empereur des Turcs y envoya une armée, il

veut dire Empereur des Arabes ou des Sarrafins.

Faisant ensuite le dénombrement des Religions reçues en afrique , il dit que l'on compte 72. Sectes parmi les Mahometans, qu'il y en a deux principales, sçavoir celle de Lashari suivie par les Turcs , & celle d'Imamie suivie par les Perses. Il rapporte la difference des dogmes, qui est entre ces deux Sectes : Mais cette difference est mieux expliquée dans Barros.

Il donne au grand Caire un circuit de 22. milles, & une longueur de 12. Il dit qu'il y a dans cette Ville 24000. Mosquées, 26000. ruës , 600000. Juifs , & un Hospital de 250000. escus de rentes : qu'il y a eu autrefois jusqu'à sept millions d'Ames. Tout ce détail est fort difficile à croire. Il est éloigné de tout ce qui s'en dit dans les Voyages de M. Thevenot , & de ce que M. Bernier nous a assuré qu'il a parcouru à pied la longueur du grand Caire en une heure , & le circuit en trois sur un asne , & de plus qu'il n'y a pas 20000. Juifs.

L'Auteur explique les différentes Epoque dont se servent les Coptes Chrétiens d'Egypte , & assure que la plus commune est l'Ere que Diocletien introduisit l'an 302. de J E S U S - C H R I S T. Il dit que le même Diocletien & son associé Maximin ordonnerent par un Edit , que l'on démoliroit tous les Temples Chrétiens d'Egypte , que l'on ajusteroit l'ancien calqul des Egyptiens au stile



Romain, & qu'on le nommeroit l'Ere de Diocletien. Maximien estoit l'associé de Diocletien, & Maximin ne l'estoit pas.

Toutes les Côtes de Barbarie sont fort fertiles depuis l'extrémité du Pays de Suez jusqu'au Détroit de Gibaltar, où au lieu de Suez, il faut dire Suz.

Entre les Villes du Royaume de Fez, sont celles de Tanger & de Ceuta. Nôtre Auteur met celle de Tanger sous le 20. degré, 40. min. de latitude Septentrionale, au lieu qu'elle est environ sous le 35 degré.

Il dit que Ceuta n'est qu'à trois milles de la Côte de Grenade, & qu'il n'y a que le détroit entre deux. Au lieu de Grenade, il veut dire d'Andalousie; & les milles dont il parle sont des milles d'Allemagne.

De plus, il dit que la Ville de Ceuta estoit Capitale de la Mauritanie du temps des Romains, ce qui paroît contraire à l'Histoire. Car depuis que les Romains eurent conquis la Mauritanie, la Ville de Tanger fut Capitale & la Metropolitaine de la Tingitane, dans laquelle estoit Ceuta. Mais avant que les Romains en fussent les maîtres, Juba Roi de Mauritanie, qui fut vaincu par Cesar, tenoit ordinairement sa Cour dans la Ville de Jol, nommée depuis Julia Cæsarea, qui est Alger d'aujourd'hui.

Porto Farina que l'Auteur appelle Porto Farino est dans la Seigneurie de Biserte, du Royaume de Tunis. Nôtre Auteur se trompe lors qu'il dit que Porto Farina est

celebre par la mort de S. Louis, & qu'il y fut tué en revenant de la Terre sainte; Car saint Louis mourut de peste, & ne fut pas tué: il ne mourut pas à Porto Farina, mais dans son Camp devant Tunis; & ce ne fut pas en revenant de la Terre Sainte, mais en assiegeant Tunis même.

La basse Ethiopie contient divers Royaumes; nôtre Auteur dit qu'elle commence au Septentrion de la Riviere de Zaire, qui est près de la Ligne Meridionale: il veut peut-être dire de la Ligne Equinoctiale.

Le Loüango est un Royaume de la basse Ethiopie, dont la Capitale est une Ville de même nom, que l'Auteur dit estre à peu près de la grandeur de Rouën; mais que les bâtimens ne s'y touchent pas. Il ajoute que dans le milieu de la Ville il y a une Place proche du Palais du Roi; que ce Palais est environné d'une palissade de Palmiers, & qu'il forme un quarré long & large d'une lieuë & demie. Il y a lieu de s'étonner qu'une Ville qui n'est pas plus grande que celle de Rouën contienne au milieu de son enceinte un Palais de cette étendue.

Brava est une grande Ville & une Republique Aristocratique, qui paye un tribut annuel au Roi de Portugal. Ses habitans élisent douze Magistrats, qu'ils appellent Cheques, pour avoir soin des affaires d'Etat, & pour administrer la Justice. Ses principales familles sont Mahometanes. L'Auteur dit que cette Ville de Brava est au-delà

l'Equateur, & cela est vrai par rapport à ceux qui sont au Cap de Bonne Esperance: car à notre égard elle est en deça de l'Equateur, environ sous le premier degré de latitude Septentrionale. De plus, il avance que c'est peut-être la seule Republique qui soit dans le continent. Il a oublié celles d'Alger, de Tunis, & de Tripoli, qui sont de véritables Republiques, quoi qu'elles soient sous la protection du Turc, qui y établit des Bachas.

Les Isles de l'Afrique sont ou dans l'Océan, ou dans la Méditerranée.

Celle de Madagascar est dans l'Océan, proche & au levant de l'Afrique, au Nord-Est du Cap de Bonne Esperance. Le mot de Madagascar signifie Isle de la Lune. Les Portugais lui donnerent le nom de S. Laurent, parce qu'ils la découvrirent le jour de la Fête de ce S. Martyr; & les François l'appellent Isle Dauphine.

C'est une des plus grandes Isles du monde. Notre Auteur lui donne 1200. milles d'Italie, ou 200 lieues d'Allemagne de longueur. Ce calcul n'est pas trop juste, parce qu'une lieue d'Allemagne ne comprend que 4. milles d'Italie.

L'Auteur en traitant de l'Isle de Madere, dit que ce mot veut dire Forest. La vérité est qu'il signifie proprement du bois à bâtir, ce que les Forestiers appellent du mairrein, ou du mairrein.

Lampadouse est une petite Isle inculte &

inhabitée proche de celle de Malte, & dépendante de l'Etat du Grand Maître de l'Ordre. Il n'y a aucune maison, mais seulement une petite Eglise dédiée à la Sainte Vierge, où les Chrétiens & les Turcs vont faire leurs prières; & tous ceux qui y entrent ne manquent pas d'y faire des offrandes. Nôtre Auteur quoi que Protestant, avouë que celui qui n'y apporte rien, ou qui enleve ce qu'il y trouve, n'en peut sortir. Il dit néanmoins que les Chevaliers de Malte prennent les presens des Chrétiens, & les portent à Malte, ou bien en Sicile à l'Hôpital de Trapani, appelé la Nunciata, pour les employer au soulagement des pauvres & des malades. Il auroit pû ajouter que ces offrandes se font en faveur de ceux qui ont fait naufrage, & que ces malheureux de quelque Religion ou de quelque Secte qu'ils soient, en peuvent prendre ce qui leur est nécessaire, sans qu'il leur en arrive aucun mal, comme il en arrive à ceux qui en prennent sans nécessité.

*De ipsa Natura, seu Libera in receptam Naturam notionem, Disquisitio ad Amicum. Aut. R. B Nobili Anglo, Soc. Reg. Socio. Ex Anglico sermone in Latinum traducebat D. A. N. I. Lond. 1686.*

**D**ieu en creant le monde a caché l'artifice admirable dont il a composé son ouvrage. Les hommes naturellement cu-  
A 7
rien

rieux se sont efforcez de le connoître, & les Sçavans de nôtre siècle s'y sont plus appliquez que n'avoient fait ceux des siècles precedens.

L'illustre M. Boyle est un de ceux qui s'est le plus signalé par ce travail. Ses ouvrages, & particulièrement cette disquisition libre & exacte touchant la definition qu'on donne d'ordinaire à la nature, en font une marque évidente. Cet ouvrage contient huit Sections.

Dans la premiere il répond à deux objections qu'on pourroit lui faire. La premiere, qu'estant lui-mesme une production de la Nature, par la plus noire des ingratitudez, il ose décrier sa propre Mere. La 2. Qu'il y a de la temerité de vouloir contredire une opinion reçue de tout le monde. Il ajoute que nostre ame estant un estre réel & positif, a coûtume de concevoir beaucoup de choses comme réelles & positives, qui cependant ne le sont pas. C'est ainsi qu'elle conçoit la mort, les tenebres, l'aveuglement, la fortune qui n'est qu'un phantôme, dont on a fait une Divinité.

Il dit qu'il en est de mesme de la Nature, qui n'a point d'autre estre que celui qui lui vient de l'imagination.

Dans la deuxieme, il fait un dénombrement des sens auxquels on prend d'ordinaire le mot de Nature, & soutient qu'ils causent une horrible confusion dans le discours

cours des ignorans, & dans celui des sçavans. Il leur substitué ensuite des façons de parler plus propres & plus naturelles.

Dans la troisiéme, il examine la définition qu'Aristote donne de la Nature, la rejette comme obscure & embarrassée. Il apporte les raisons pourquoi il évite le mot de Nature, dont les principales sont que ce mot porte une idée contraire à la créance que l'on doit avoir de Dieu & de sa Providence; que ce mot n'est employé ni par Moïse dans la Genèse, ni par aucun autre Ecrivain Canonique dans les Livres Saints, au lieu qu'il se trouve souvent dans les écrits des Payens.

Dans la quatriéme, il examine certains axiomes qu'on prononce d'ordinaire en parlant de la Nature, & desquels résulte la définition qu'on en donne. Il la rejette, & en substitué une de laquelle les Peripateticiens auront peine à convenir quand ils y liront le mot d'assemblage qu'ils soutiennent n'être pas fort propre pour définir les Natures substantielles. Il divise la Nature en générale & en particulière, appelle la première le Mécanisme du grand Monde, & l'autre, le Mécanisme du petit monde ou de l'Individu, & prétend enfin que la Consécration & l'Apothéose de la Nature, est l'origine de la pluralité des Dieux, & de l'Idolâtrie du Paganisme.

Dans la cinquiéme, il propose les raisons qui l'ont porté à rejeter la notion ordinaire



de la Nature : qu'elle n'y est pas suffisamment expliquée ; que cette notion est superflue , obscure & dangereuse pour la Religion , & qu'en ne fçauroit par elle rendre raison de plusieurs Phénomènes qu'on voit dans le monde.

Dans la fixième il entreprend de refuter les preuves par lesquelles les Aristoteliciens établissent la notion ordinaire de la nature , qui sont tirées de l'opinion commune de tous les hommes , de l'appetit naturel qu'ont tous les corps , de se maintenir dans leur situation naturelle. Il dit à ce propos qu'il est faux que les élémens aient une inclination pour certains lieux , & un appetit d'y retourner quand ils en sont separez ; qu'ils n'ont ny lumière , ny intelligence , ny sentiment qui leur fasse connoître ce lieu pour y retourner , qui le leur montre , & qui les y conduise ; Que la vertu élastique de certains corps est purement mécanique & nullement naturelle , étant l'ouvrage de l'air , & non de la nature ; Que la division du mouvement en violent & en naturel est chimerique , la matiere étant indifferente à toute sorte de mouvement.

Dans la septième il explique conformément à sa doctrine divers axiomes que les Philosophes avancent ordinairement touchant la nature : mais avant que d'entrer en matiere , il enseigne que la nature n'est pas un être réel , positif & particulier ; mais un assemblage , un amas , ou plutôt un système

système de regles generales & particulieres-  
 tres-sagement etablies par l'Auteur de l'un-  
 vers, & par le mesme regulierement obser-  
 vées, suivant lesquelles tout se fait dans  
 grand & dans le petit monde. Ainsi quan-  
 on dit qu'on espere tout du temps, ce n'est  
 pas qu'il y ait un estre reel qu'on nomme le  
 temps, duquel on espere tout; mais cela  
 signifie que les causes immediates & parti-  
 culieres font en un temps ce qu'elles ne font  
 pas en un autre: & quand on dit de mesme  
 que la Loi récompense les bons & punit les  
 méchans, ce n'est pas qu'il y ait une crea-  
 ture particuliere nommée la Loi qui recom-  
 pense les bons & qui punisse les méchans;  
 mais les Magistrats conformément aux  
 Loix & aux Coutumes des peuples punis-  
 sent les méchans & récompensent les bons.  
 De mesme quand on dit La nature fait ceci  
 ou cela, ce n'est pas qu'il y ait un estre par-  
 ticulier appelle nature qui fasse cela; mais  
 qu'elle se fait conformément aux Loix univer-  
 selles du grand, & aux Loix particulieres  
 du petit monde. Cela supposé, il explique  
 une fort grande subtilite tous les axio-  
 mes avancez au sujet de la nature, & sur  
 le fameux axiome d'Hippocrate, *Naturæ  
 est Medicatrix morborum*, la nature est  
 le medecin universel des maladies, & c'est  
 ainsi qu'elle qui les guerit. Il ne peut  
 en effet qu'on entende par là qu'il y a en  
 un principe interne, sage, vigilant &  
 attentif a la conservation de l'indi-  
 vidu.



vidu. Il dit que les regles de mouvement établies dans le grand monde sont souvent contraires aux regles de mouvement établies dans l'individu, dont la tissure subsiste & se rétablit aisément, tandis qu'elle n'est que legerement ébranlée par le mouvement du grand monde & des agens étrangers; mais qu'elle succombe quand les secousses en sont trop violentes; que le malade est heureux quand les regles de mouvement du grand & petit monde s'accordent & concourent à sa guerison. Il fait un dénombrement fort curieux de tous les égaremens de cette Nature, que les Peripateticiens veulent estre si sage & si vigilante, & qui sont si souvent corrigez par les regles de la matiere. Il se rit de cette vigilance qu'on attribue à la nature, & par laquelle on veut qu'elle attende la coction de l'humeur peccante pour la pousser ensuite dehors, ou la jeter sur quelque extremité où elle ne soit pas dangereuse. Il attribue tous les mouvemens critiques à l'artifice admirable dont nos corps sont composez, à la tissure des organes servant à rejeter les parties impures. Il divise les crises en parfaites & en imparfaites, & dit que les premieres sont fort rares, à cause de la multitude des conditions necessaires pour leur perfection. Il dit mille autres choses tres-curieuses, par lesquelles il rend ridicule la prévoyance, la sagesse & la vigilance attribuee a la nature.

Enfin dans la huitième Section, il repa-

tre qu'il n'y a point dans le monde une nature telle qu'on se l'imagine d'ordinaire ; & c'est pourquoy il demande aux Aristoteliciens quel est ce principe de mouvement & de repos qu'on dit estre la nature ? Est-ce un accident, est-ce une substance ? Si c'est un accident, pourquoi ne pas attribuer à cet amas d'accidens & de parties organiques dont nos corps sont composez, les effets admirables qu'on y voit, & non pas à un accident solitaire, dont on ne peut donner aucune idée juste & raisonnable ? Si c'est une substance, ou cette substance est créée, ou increée, si elle est increée, c'est Dieu mesme ; si elle est créée, est-elle materielle ou immatérielle, corporelle ou spirituelle ? est-ce un agent intellectuel capable de connoître une fin, de se la proposer, de prendre les moyens proportionnez & convenables pour y parvenir ? Apres avoir proposé les réponses que les Peripateticiens peuvent lui faire sur ce sujet, il conclut que tous les effets que l'on voit dans le corps humain ne dependent que du mouvement de cette machine. Le mouvement du cœur, par exemple, modifié par la figure des parties différentes dont le corps humain est composé, comme dans un horologe le mouvement du balancier, de l'éguille qui marque les heures, du marteau qui frappe la cloche, ne sont que le mouvement ou des poids, ou du corps elastique enferme dans la machine, modifié par la figure *différente* des parties  
dont

dont l'horologe est composé ; & ces parties différemment figurées produisent ces différens mouvemens, non pas conformément à leur intention, car elles n'en ont aucune ; mais conformément au dessein & à l'intention de l'ouvrier. Ainsi le mouvement du cœur est le principe de tous les mouvemens qui se font en nous ; & à proprement parler tous les mouvemens ne sont que le mouvement du cœur modifié par les différentes figures des diverses parties de nos corps, qui modifient ce principal mouvement sans connoître ce qu'elles font, & sans le prétendre ; mais tout se fait en nous conformément au dessein de l'Auteur de nos corps. Voilà en peu de paroles tout l'esprit de ce Livre. Les Peripateticiens auront peine à convenir de tout cela, quoi qu'on ne puisse rien dire de plus subtil, ny de plus net ; je croi mesme qu'ils nieront que l'Auteur soit bien instruit de leur doctrine. Quoi qu'il en soit, il est fort persuadé de la solidité de la sienne. Il finit par ces paroles de Seneque : *Veniet tempus quo posteris nos tam aperta nescissa mirantur.*

*Idea Febris Petechialis, sive Tractatus de Morbo Punctulari, speciatim de eo quo annis abhinc circiter tredecim, Colonia, ejusque vicinia afflicta fuere. Auth. Laur. Donckers Sylva-Ducensi Med. Doct. Pract. Colon. Lugduni Batavor. 1686.*

**V**ers la fin de l'année 1672. l'Armée commandée par Monsieur de Turenne

estant fort abbatuë par les fatigues de la Guerre, remonta le long du Rhin, & se campa vis à vis la Ville de Cologne, où les Officiers alloient tous les jours. Cependant on s'apperçût tout à coup qu'il y avoit à la Ville & à la campagne beaucoup de personnes qui se plaignoient de maux de cœur, d'estomach & de teste; ce qui fut bien-tôt suivi d'une fièvre. Elle estoit precedee par un petit froid, & causoit dans le corps une chaleur universelle, qui estoit suivie d'un poux frequent; mais pour l'ordinaire petit & foible, d'une grande soif, d'une secheresse de gosier extrême, d'urines qui paroissent quelquefois saines, & quelquefois rougeâtres, ou noires.

Quoi que le dessein principal de l'Auteur soit d'expliquer la nature & les symptomes de cette fièvre particuliere, qu'il appelle *Petechialis*, du mot de *Petechio*, qui signifie en Italien les marques de pourpre ou de petite verole: neanmoins il traite avant toutes choses de la fièvre en elle-mesme, qui n'est autre chose qu'une fermentation extraordinaire du sang. On ne peut connoitre pourquoi le sang fermente extraordinairement, si l'on ne sçait quelle est l'oeconomie de ses parties. Il etablit d'abord pour principe qu'il ne suffit pas de sçavoir que le sang est composé de sel, de soufre, de phlegme, d'esprits, de pituite, d'acide & de terre: mais qu'il faut sçavoir encore quelle est la forme essentielle de chacune de ces parties.

L'Au-



L'Auteur ne veut point que les parties du sang se meuvent par elles-mêmes, il prétend au contraire que la matiere subtile meut les esprits par soi-même, les soulfres par les esprits, le phlegme par les soulfres, le sel par le phlegme; & ainsi de suite jusqu'à la terre: de telle sorte que toutes les parties du sang soient muës par la matiere subtile, mais dépendemment les unes des autres.

Et parce que la matiere subtile seroit impuissante à mouvoir toutes les parties du sang si elles ne fermentoient ensemble, l'Auteur prend occasion de traiter de la fermentation en general, & de dire qu'elle n'est autre chose qu'une resolution des parties insensibles, causée par la matiere du premier élément.

Suivant ce principe, il prétend que les alimens fermentent dans l'estomach, à peu près comme le foin fermente dans le grenier, & pareillement que l'effervescence qui est propre au sang se fait dans le cœur ou dans les artères. C'est ici où nôtre Auteur corrige le défaut de la définition précédente, en reconnoissant que l'effervescence du sang dans le cœur dépend immédiatement, non de la matiere subtile, mais de quelques particules mêmes du sang, qui entrent dans les pores des autres parties, accompagnées du seul premier élément, les font fermenter. D'où il conclut que le bon temperament du sang ne peut estre autre chose qu'un juste mé-

mélange de ses parties , qui consiste en , qu'elles sont toutes naturellement disposées de telle sorte , que les plus subtiles se meuvent plus vîte que les plus grossieres , & que la matiere subtile & les esprits qu'elle entraîne , les penetrent toutes également , & passent uniformement par tous leurs pores.

Il ne dit rien de nouveau touchant la nature du poux , ni touchant la nutrition & la respiration. Il remarque seulement qu'au commencement de la vie , le poux dépend de la seule rarefaction du sang qui fermente dans le cœur , & qu'ensuite il dépend encore de l'influence des esprits animaux dans les fibres mesmes du cœur , ce qui est fort vrai-semblable.

De la fermentation en general , l'Auteur passe à la fermentation maligne en particulier , & dit que comme l'effervescence naturelle dépend de ce que les particules qui la causent , sont en telle quantité & de telle figure , qu'elles entrent dans les pores des autres parties , accompagnées de la seule matiere subtile qui leur peut donner un mouvement convenable à la nature de l'animal , l'effervescence maligne dépend aussi de ce que quelque ferment étranger se mêle avec le sang , & entrant dans les pores accompagné de la seule matiere du 1. élément , la plus subtile & la plus agitée , il en trouble tellement toutes les parties , que la dissolution estant plus grande que la nature de l'animal ne demande , elles ne sont plus

plus propres à conserver la vie. C'est cette fermentation extraordinaire qu'il appelle *Maligne, Contagieuse*.

Après cela, l'Auteur tâche de prouver que la fièvre qui est le sujet de son Ouvrage, est une espèce de fièvre contagieuse, qui ne diffère des autres fièvres pestilentiellles qu'en ce qu'elle dépend de quelques ferments qui sont moins subtils & moins agitez que les leurs. Il ajoute que les causes exterieures de cette fièvre furent les fatigues, les pluies & la corruption des vivres, & que les causes interieures furent la grossiereté du sang & l'obstruction des vaisseaux, qui empêchèrent la circulation du sang, d'où vint la fièvre aigue, qui ne commença d'estre maligne qu'après que le mouvement des esprits étant devenu plus grand, il augmenta tellement la dissolution du sang, que plusieurs de ses particules, sur tout de celles qui venoient de la mauvaise nourriture, se convertirent en des ferments contagieux qui furent la vraie cause efficiente, immediate de cette fièvre.

Ce principe établi de la sorte luy sert à expliquer depuis la page 132. jusqu'à la page 208. plus de soixante & dix symptomes de cette fièvre. Il prescrit ensuite les remedes pour la guerir. Ils consistent principalement dans des antidotes. Il entend par ce mot des remedes qui augmentent la fermentation du sang par eux-mesmes, & sans avoir besoin d'estre digerez dans l'estomach. D'où il  
con-

conclut qu'il y a cette difference entre les fermens des alimens & ceux des antidotes, que les premiers ont besoin d'estre preparez dans le ventricule ou dans le cœur, & que les autres n'ont besoin pour toute reparation que d'estre separez dans l'estomach de quelques parties grossieres & terrestres.

Touchant le choix des antidotes, il conseille de preferer les composez aux autres, dont la raison est que chaque espee des parties du sang ayant besoin de certains fermens pour se rarefier, il est impossible de rencontrer un remede universel qui puisse conserver en mesme temps l'effervescence de tout de differentes parties, si ce n'est qu'ils contiennent autant de divers fermens qu'il y a dans le sang de parties differentes qui ont besoin d'estre fermentées. C'est par cette raison qu'il estime fort la Theriaque, le Nitridat, & qu'il se moque des Empiriques qui se vantent d'avoir des remedes simples universels.

Il reduit tous les antidotes à trois especes. La premiere est de ceux qui contiennent beaucoup d'esprits & de sels volatils, qui sont tres-propres à faire fermenter la plus subtile partie du sang. La seconde est de ceux qui contiennent des acides simples, ou des acides salins qui font fermenter la plus grossiere; & la troisieme est de ceux qui contiennent les Cardiaques froids qui servent de vehicule aux antidotes, ou qui fortifient



fient le cœur en temperant la chaleur excessive du sang.

Il prescrit après cela plusieurs moyens pour se préserver des maladies en general, dont le premier est la diette, dans laquelle il prétend qu'il ne faut pas s'eloigner beaucoup de la façon ordinaire de vivre. Le second consiste dans des purgations legeres dont il faut user de temps en temps; & le troisieme, dans l'opinion qu'on a qu'on se porte bien, n'y ayant rien, à son avis, qui retarde tant le cours des esprits, que la crainte d'être malade.

Enfin il enseigne par quels signes on peut distinguer les fievres malignes d'avec les autres, comment on peut prévoir leur bon ou leur mauvais succès; qui l'on doit saigner, & quand; pourquoi l'on doit purger & comment. Il ajoute a tout cela beaucoup de remarques curieuses: mais sur tout il condamne absolument la conduite des Medecins qui deffendent le vin à leurs malades, assurant qu'ils ne le font que par ignorance, l'experience faisant voir manifestement que l'usage modere du vin est tres salutaire, non seulement dans le commencement, mais encore dans le progres des fievres continuës malignes.

# JOURNAL DES SCAVANS,

Du Lundy 24. Nov. M. DC. LXXXVII.

---

*Histoire de l'Eglise Cathedrale de Rouën,  
Metropolitaine & Primatiale de Norman-  
die. 4. à Rouën par les Imprimeurs or-  
dinares de l'Archevêché.*

**L**Es Auteurs Ecclesiastiques des premiers siècles ont pris un soin tout particulier de remarquer les fondations des grans Sieges, & la succession des Evêques qui les ont remplis, & qui ont conservé la pureté de la doctrine qu'ils avoient reçue des Apôtres, qu'ils ont laissée à leurs successeurs comme un dépôt sacré & inviolable. Le Diocèse de Rouën est obligé à Dom François Pommeraye, sçavant Benedictin de la Congregation de saint Maur, d'avoir entrepris un pareil travail en faveur de l'Eglise Metropolitaine & Primatiale de Normandie. Il avoit auparavant donné au Public l'Histoire de l'Abbaïe de saint Ouën, celle des Abbaïes de sainte Catheindre & saint Amand, celle des Archevêques de Rouën, & un recueil des Synodes du Diocèse. Il y a cinq ans qu'il fit aussi imprimer un petit Li-

vre pour exhorter les Fideles à se faire un devoir & une habitude de donner souvent quelque chose aux Dames qui questent pour les pauvres. En ce point il a pratiqué le precepte qu'il donne dans sa Preface de l'Histoire des Archevêques de Rouen, de se proposer la charité pour fin des études & des Sciences.

L'Histoire de l'Eglise de Rouen est divisée en 5 Livres. Le 1. contient une description particuliere de l'etat ou est cette magnifique Cathedrale. S. Mellon premier Evêque de Rouen n'y avoit autrefois bâti qu'une Chapelle pour assemler les Fideles. S. Ouen qui fut sacré en 646 l'augmenta & l'embellit. Robert sacré en 989. commença un nouvel edifice, qui fut achevé par Maurile son successeur, & dedie en 1063. Ce Robert estoit Fils de Richard I. Duc de Normandie. Le grand Portail que l'on voit à présent ne fut commence qu'en 1509. à cause que l'ancien menaçoit de ruine. Les Architectes reconnoissent qu'il est au dessus de regles des leur Art, & que la seule vûe en donne une plus haute idée que tout ce que l'on en pourroit écrire. Il est accompagné de deux Tours, dont celle qui est à main gauche en entrant, & qui est appelée la Tour de saint Romain, a été élevée en divers temps, ce qui paroît en ce que depuis le pied jusques aux galeries, l'Architecture est antique, & le reste plus moderne. L'autre Tour fut bâtie des Ro-

niers offerts par les Fideles en reconnoissance de la permission que le Cardinal Guillaume d'Etouteville leur avoit obtenuë d'Innocent VIII. de manger en Carême du lait & du beurre. Elles ont 230 pieds de hauteur, c'est-à-dire 26 pieds plus que celles de Paris. La pyramide de la Nef est une des plus belles pieces d'Architecture qui soit en France, & a 380 pieds de hauteur. Il y a quatre cloches dedans, onze dans la tour de S. Romain, & la fameuse cloche de George d'Amboise est seule dans la Tour neuve. Elle fut fonduë le 2 d'Août 1501. & fut trouvée peser trente-six mille. Jean le Machon de Chartres qui l'avoit fonduë, mourut le 21 du mesme mois, & fut enterré au bas de la Nef, sous une tombe où est gravée une cloche avec son épitaphe.

Quoi qu'il soit vrai que les Tombeaux ne devroient pas occuper, comme ils font, une partie des Eglises, néanmoins ceux que l'on voit dans celle de Rouën ne font pas un de ses moindres ornemens. Au côté droit de la Chapelle de la Vierge est le Tombeau des Cardinaux d'Amboise, lequel est de marbre blanc & noir, fort bien travaillé. De l'autre côté est celui de Louis de Brezé, d'un Ordre Corinthien, élevé par Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois son Epouse, qui y fit graver quatre Vers Latins. Par les deux derniers elle lui promet de lui tenir aussi fidele *compagnie* après la mort qu'elle lui avoit

tenu durant la vie. Cette promesse-là l'engageoit à fort peu de chose ; & on ne peut pas dire qu'elle l'ait violée. Elle fut séparée de Louis de Brezé, & durant sa vie par la cruelle jalousie qu'elle lui donna, & après sa mort, par la sepulture qu'elle reçut à Anet. Au milieu du Cœur est un Tombeau de marbre noir, sur lequel Charles V. est représenté couché, & tenant un cœur à la main.

La description des autres Tombeaux est suivie d'un dénombrement exact des Reliques que l'on garde dans cette celebre Eglise. Le Chapitre xiv est employé à rapporter la translation du Corps de saint Sever, avec des circonstances qui ont quelque chose de merveilleux. Six autres Chapitres, sçavoir le xv. & les suivans, représentent divers événemens arrivez à Rouen au siècle passé, à l'occasion des differens de la Religion. Le pillage de la Cathedrale est un des plus remarquables, & où le Clergé souffrit un plus sensible préjudice. On lit dans la page 148. une circonstance qui merite d'avoir place en cet endroit. C'est qu'un Avocat de Rouen, nommé le Gras, se refugia en Angleterre en 1572. & y composa un Livre sur l'Apocalypse, où il prédit la ruine de la puissance du Pape & de la Religion Catholique. Le temps a fait voir la fausseté de sa predi&tion, comme, selon toutes les apparences, il fera voir la fausseté de celles que quelques-uns de la mesme Religion retirent aux Pais étrangers, ont publiées en nos jours.

Ce Livre finit par le recit de l'erection de la Bibliotheque, dont la Ville est redevable à la liberalité de quelques Chanoines celebres. On ne scauroit assez les louer d'avoir rendu cette Bibliotheque publique & d'avoir donné moyen aux personnes de Lettres d'y aquerir les connoissances necessaires pour servir l'Eglise & l'Estat.

Dans le 2. Livre il est parlé des Chanoines de la Cathedral. Ils vivoient autrefois en commun, comme il avoit esté ordonne par le Concile de Mayence & par celui de Tours, tenus tous deux en 813. Il paroît par une Chartre de Robert le Magnifique, que cette communauté fut rompue avant l'an 1096. & les revenus partagez. Elle a produit de temps en temps des Sujets d'un rare merite, dont les uns se sont distinguez par leur pieté, & les autres par leur sçavoir & par les ouvrages qu'ils ont laisséz après eux. Quelques-uns en ont esté tirez pour estre elevez à l'Episcopat, & d'autres, pour estre revêtus de la Pourpre Romaine, & parmi ceux-cy, trois ont esté placez sur le S. Siege, & l'un l'a rempli sous le nom de Martin IV. l'autre sous celui de Clement VI. & le dernier sous celui de Gregoire XI.

Dans le troisiéme Livre il est traité des mesmes Chanoines, entant qu'ils sont unis ensemble, & qu'ils forment le Corps que l'on appelle Chapitre. L'origine des dignitez de Doyen, de Chantre, de Tresorier,



d'Archidiacre, de Chancelier, de Souschantre & de Penitencier y est recherchée, & on n'a pas manqué d'y ajouter un catalogue de ceux qui ont possédé ces dignitez là. On a remarqué que ce fut durant que Guillaume d'Entrant possédoit celle de Doyen que le procès de la Pucelle d'Orleans fut fait dans la Ville de Rouen, & que l'innocence de cette genereuse Fille y fut condamnée par les intrigues & les violences du Parti Anglois. On peut lire dans le Chapitre quatrième des particularitez de sa condamnation & de sa justification, que l'on ne trouveroit pas aisément ailleurs.

Sur la fin du Livre il y a une copie de la Bulle que le Pape Gregoire XI. accorda au Chapitre, pour l'exempter de la Jurisdiction de son Archevêque, & une copie des Lettres du Roi Charles V. pour l'exécution de la Bulle, laquelle il avoit luy-mesme demandée en faveur du Chapitre auquel il avoit fait d'ailleurs de grandes liberalitez. Cette Bulle est suivie d'un assez grand détail des droits du Chapitre, & des contestations qu'il a essuyées en divers temps pour les soutenir.

Le quatrième Livre est beaucoup plus court que les autres, & ne contient que la fondation des Chapelles de la Cathedrale, avec les obligations & les devoirs des Chapellains. Le Chapitre a souvent pourvu les Musiciens de ces Chapelles, soit pour reconnoître les services qu'ils avoient ren-

du , ou pour les engager à en rendre , & pour leur donner moyen de subsister commodément. Mais cela n'est arrivé que depuis le quatorzième siècle , la musique n'ayant point esté introduite dans l'Eglise de Rouën avant ce temps-là. Il y a d'autres Eglises en France , où elle n'a point encore esté reçue , comme sont celles de Lyon & de Sens.

Le cinquième Livre est une espèce d'Inventaire des biens de l'Eglise de Rouën , des donations qu'elle a reçues , & des acquisitions qu'elle a faites. Elle possédoit autrefois des Terres en Angleterre , qui lui avoient esté données par Edoüard I. avant qu'il fust parvenu à la Couronne. L'acte de la donation est rapporté dans le I. Tome du *Monasticon Anglicanum*. Les ceremonies observées à l'entrée des Rois & des Reines , à la reception des Princes & des Gouverneurs , à la prise de possession des Archev. aux Processions & aux autres assemblées , sont aussi décrites dans le même livre V. La plus celebre de ces Processions est celle du jour de l'Ascension , auquel le Chapitre a droit de délivrer tous les ans un prisonnier qui leve la Fierté ou la Chasse de S. Romain. L'Auteur de l'Histoire de l'Eglise Cathédrale de Rouën avoué de bonne foi que l'origine de ce Privilege est douteuse, *Que la même Antiquité qui la rend venerable, en dérobe presque à nos yeux le premier établissement, & fait que les lumières que*



nous en avons, sont mêlées de beaucoup d'obscurité. Ce qu'il ajoute augmente le doute. Car il reconnoit qu'il y a trois opinions touchant l'origine de ce Privilege. Les uns, dit-il en rapportent uniquement la cause à la Feste de l'Ascension: les autres à la charité des plus anciens & des plus saints Evêques envers les prisonniers; & les derniers à l'eclat que fit ce fameux miracle par lequel saint Romain délivra la Ville d'un effroyable dragon qui en ravageoit le territoire.

La dernière de ces opinions est la plus commune, & la moins probable. Elle a esté attaquée par Mr. Rigaut, Conseiller au Parlement de Mets, & deffendue par Mr. Behote, Chanoine & Archidiacre de Rouen. Il y a apparence que la difficulté de la soutenir a fait inventer les deux autres. Mais telle que soit l'origine de ce Privilege, la possession en est ancienne, comme il paroît par une enquete faite par Robert Archevêque de Rouen, & envoyée à Philippe Auguste, sous la domination duquel la Province de Normandie venoit de retourner, après avoir esté long-temps gouvernée par les Ducs. Ceux qui y furent ouïs deposèrent *Que du temps de Henry & de Richard, Rois d'Angleterre, lors qu'au jour de l'Ascension la Procession passoit par le Château, les Chanoines alloient à la porte de la prison, d'où on faisoit sortir tous ceux qui y estoient détenus, & entre ceux cy les Chanoines choisissoient celui qu'ils vouloient délivrer, pourvu*

*qu'il n'eust point esté prisonnier pour quelque trahison qu'il eust pratiquée contre le Roi.*

Ce Privilege a depuis esté confirmé & par des Lettres de Charles VIII. qui en excepta les criminels de Leze-Majesté, & les faux Monnoyeurs, & par d'autres de Louis XII. dans l'exposé desquelles le miracle du Dragon vaincu par saint Romain, est énoncé avec ses principales circonstances.

Mr. de Thou parle de ce Privilege dans le Livre 78. de son Histoire, à l'occasion d'une assemblée tenue à S. Germain en 1583. où Mr. de la Guesle President au Parlement, fit une harangue dans laquelle il desapprouva le droit dont usoit le Chapitre de Rouën d'arracher un coupable d'entre les mains de la Justice. Le Cardinal de Bourbon, Archevêque de Rouën, qui étoit présent offensé de cette liberté se jetta aux pieds du Roi pour lui en demander reparation. Le Roi le releva, & lui promit de ne faire aucun changement à cet égard. Le Chapitre s'est depuis maintenu par la seule prescription, dans la jouissance de son Privilege, vû sur tout qu'il y a plusieurs siècles qu'il a esté dispensé par Charles le Chauve de produire des titres quand on entreprendroit de lui disputer ce droit dont il estoit en possession immémoriale.

Le P. Pommeraye promettoit encore d'autres Ouvrages au Public, & les lui auroit sans doute donnez si sa mort arrivée le 8. du present mois d'Octobre, ne l'en avoit

empêché. Il estoit allé ce jour-là avec le P. Prieur de saint Ouen faire une visite dans une maison particuliere, où ayant esté frappé d'apoplexie, il en mourut sur les dix heures du soir, nonobstant tous les remèdes dont on se servit pour le soulager. Il estoit d'une honneste famille de Rouen, né en l'année 1617. bien-fait, & de forte constitution. En 1637. il entra dans la Congregation de saint Maur, & y vécut toujours dans une grande regularité, content de son Estat de simple Religieux, & s'éloignant des Charges pour donner tout son temps à l'étude, à l'Office du Chœur, & aux autres exercices de pieté. Il dit la Messe selon sa coûtume le dernier jour de sa vie, & ainsi l'on a lieu de croire que sa mort quoi que subite, n'a pas esté imprevue.

*Eloge du Pere du Molinet, Chanoine de  
sainte Genevieve, de l'Ordre de saint Au-  
gustin.*

**L**A douleur que les Gens de Lettres ont soufferte à la mort du P. du Molinet, leur a esté trop sensible, pour le passer ici sous silence. Il estoit de Chaalons en Champagne, d'une famille ancienne & illustre & par sa noblesse & par les alliances qu'elle avoit avec celles d'Arcis, de Mœurs, de Boucherat, & de L'hospital. La Mere du P. du Molinet estoit de cette dernière famille de laquelle elle portoit le nom. Son Pere fut Pierre du Molinet, Escuyer,  
Pre-

Prevoft de Chaalons. Il l'envoya à Paris avec fon Frere ainé, pour y faire ses études de Philosophie, laquelle il n'eust pas plutôt achevée, qu'il prit la resolution d'entrer dans l'Ordre des Chanoines Reguliers. Il s'y fit distinguer autant par son érudition & sa suffisance que par sa pieté. Il fut Procureur General de la Congregation; & son humilité seule servit d'obstacle à son élévation aux autres charges qui lui furent souvent offertes. Ceux qui l'ont connu sçavent combien il eut de soin de s'en éloigner. Il estoit d'un caractère d'esprit tres-heureux, doux, affable, charitable, si bien-faisant que jamais personne ne l'a approché qui n'ait esté tres-content de lui. Il est vrai aussi qu'il leüoit volontiers tout le monde, qu'il se faisoit un singulier plaisir de rendre service. Il ne pouvoit estre un moment oisif, & la posterité aura de la peine à croire qu'il soit l'auteur d'un aussi grand nombre d'ouvrages que ceux que l'on a de lui, & que l'on pourra donner un jour au Public. Il en a paru déjà plusieurs qui ont mérité une approbation generale. Il a réduit en un tres bel ordre les Epîtres d'Estienne Evêque de Tournai, & en a expliqué les endroits difficiles par des Notes tres-sçavantes. On lui a l'obligation de l'Histoire des Papes par Medailles, depuis Martin V. jusques à present. Les Chanoines Seculiers lui doivent douze Reflexions sur leur origine, aussi bien que les Reguliers sur leur antiquité.

Son Livre des differens habits des Chanoines & des Chanoinesses Regulieres a este trouve fort curieux. Il a fait encore imprimer plusieurs Dissertations, comme de la Mitre des Anciens, d'une teste d'Isis trouvée à Paris, & d'autres petites Pieces. La Bibliotheque de Ste. Genevieve n'est devenue celebre que par ses soins. Il s'est plû dès sa plus tendre jeunesse à decouvrir ce qu'il y avoit de plus caché dans l'antiquité; & le Cabinet de curiositez qu'il avoit amassées, est une preuve que rien n'échappoit à ses recherches. L'honneur qu'on lui fit de le choisir pour veiller à l'Ouvrage du P. Coronelli touchant le Globe Celeste, n'est pas une petite marque de l'étendue de sa science. Mais ce qui relève extremement son merite, c'est que le Roi a voulu se servir de lui pour aider à ranger ses Medailles, & pour lui en chercher de nouvelles, aussi bien que des Agathes, & d'autres Pierres de prix, dont il avoit une grande connoissance. Il eut l'honneur de fournir à Sa Majesté plus de huit cens Medailles tirees du Cabinet de sainte Genevieve. Les gratifications qu'elle lui a faites, & qui sont en cette Bibliotheque, seront des marques eternelles de la liberalité de ce grand Prince, & une preuve éclatante que les services de ce sçavant Religieux ne luy estoient pas desagreables. Il mourut à sainte Genevieve, le 2. jour de Septembre, apres six jours de maladie, en la 67. année de son âge.

*Jacobi De Saintebeuve Doctoris & Socii Sorbonici, & in Academia Parisiensi Regii Theologia Professoris Tractatus de Sacramentis Confirmationis & Vnctionis Extrema. 4. à Paris chez Guillaume Desprez.*

**M**onsieur de Saintebeuve n'a jamais dicté ces deux Traitez-cy en Sorbonne, quoy qu'il y ait enseigné durant plusieurs années avec beaucoup d'éclat. Il ne les composa que quelques temps après qu'il eut cessé d'enseigner; & voici quelle en fut l'occasion.

Mr. Daillé fit imprimer à Geneve en 1659. deux Dissertations : l'une sur la Confirmation, & l'autre sur l'Etrême-Onction, & recueillit dans l'une & dans l'autre ce que les saints Peres & les Auteurs Ecclesiastiques ont écrit sur cette matiere, & en tira avec beaucoup d'artifice de fausses inductions, pour tâcher de persuader qu'aux premiers siècles de l'Eglise, la Confirmation & l'Extrême Onction n'estoient point administrées de la maniere qu'elles le sont maintenant, & qu'elles ne tenoient point lieu de Sacremens.

Mr. de Saintebeuve lût avec soin ces deux Dissertations; & pour effacer l'impression qu'elles auroient pû faire sur quelques esprits, il examina tous les Passages citez par Mr. Daillé, & fit voir le défaut des conséquences qu'il en tiroit. Quoy qu'il n'ait rien laissé sans réponse de ce qui lui a paru  
tant



tant soit peu considerable dans les objections de ce Ministre, il n'a pas pourtant suivi le même ordre que lui. Il a jugé plus à propos de garder celui qu'il avoit tenu dans les autres écrits, & qu'il avoit toujours jugé le plus commode à ceux qui commencent à étudier la Theologie. Il expose d'abord les erreurs qui se sont opposées à la doctrine de l'Eglise Catholique touchant la Confirmation; & pour en trouver la source, il n'a pas eu besoin de remonter au delà du temps où les Albigeois & les Vaudois commencerent à debiter leurs nouveautés.

Il entre ensuite dans la question la plus importante, qui est de sçavoir si la Confirmation est un veritable Sacrement de la Loi nouvelle. Il établit cette verité & par l'autorité de l'Ecriture, & par la tradition de l'Eglise Catholique. Il est vrai qu'il ne rapporte que deux passages de l'Ecriture, dont l'un est tiré du chap. 8. des Actes des Apôtres, & l'autre du 6. de l'Epître aux Hebreux. Mais il prouve d'une maniere invincible par le temoignage des saints Peres, que l'imposition de mains dont il est parlé dans ces deux passages, est le Sacrement de Confirmation.

A l'égard de la tradition que Mr. de Saintebeuve allegue, elle ne pouvoit estre mieux suivie, puis qu'il la continue sans aucune interruption considerable depuis le Pape Clement I. jusques au Maître des Sen-

tences. Il lui auroit esté aisé de la faire descendre jusque à nous. Mais le travail auroit esté inutile pour deux raisons : L'une , que l'on ne doute point du sentiment des Docteurs Scholastiques sur ce sujet : l'autre, que les Calvinistes sont fort éloignez de s'en rapporter à leur jugement.

A l'occasion d'un Passage de l'Epître 72. de saint Cyprien , qui est adressée au Pape Estienne , M. de Saintebeuve fait une digression , où il examine si l'imposition de mains par laquelle on recevoit les Heretiques qui se réunissoient à l'Eglise, estoit le Sacrement de Confirmation, ou si c'estoit quelque chose de different. Son sentiment est que cette imposition de mains est toute differente du Sacrement de Confirmation, & en rapporte tout au long des preuves que l'on peut voir dans son Ouvrage.

Il traite ensuite de la matiere de la Confirmation , de sa forme , & de ses effets ; sçavoir de la Grace qu'elle produit , & du caractère qu'elle imprime. Il parle enfin du Ministre qui la confere , du sujet qui la reçoit , & des ceremonies qui l'accompagnent. Il soutient que l'imposition de mains , & l'onction qui se fait au front avec le saint Chrême , sont toutes deux la matiere de ce Sacrement , avec cette difference que c'est dans la premiere que consiste son essence , au lieu que la seconde n'est necessaire que pour faire qu'il soit entier , à peu près de la mesme sorte que la main ou le pied



piéd est nécessaire à un corps pour faire qu'il ne lui manque aucune partie. La suite de ce sujet a engagé Mr. de Saintebeuve à examiner & les termes & le sens du second Canon du premier Concile d'Orange, si fameux par la dispute de Petrus Aurelius & du P. Sirmond. A l'égard des termes, il reconnoît que le P. Sirmond a les Manuscrits pour lui, au lieu que Petrus Aurelius n'a pour lui que les Livres imprimez. Pour ce qui est du sens, il ne s'accorde pas entièrement avec eux, & s'éloigne tantôt de l'un, & tantôt de l'autre. Il abandonne le P. Sirmond en ce qu'il croit qu'il est ordonné par le Canon du Concile, que le Ministre qui conferera la Confirmation, fera l'onction au front avec le saint Chrême; & il abandonne Petrus Aurelius, en ce qu'après avoir soutenu qu'il est ordonné par ce Canon que le Ministre fera l'onction sur le sommet de la tête, il ajoute que cette onction n'avoit point esté en usage dans les Gaules avant ce temps-là. Mr. de Saintebeuve soutient contre Petrus Aurelius que l'onction qui se fait au sommet de la tête estoit en usage dans les Gaules avant le premier Concile d'Orange, & il soutient contre le P. Sirmond, que l'onction que ce Concile ordonne, n'est point celle qui se fait au front. Il se fonde contre l'un & contre l'autre sur la Lettre d'Innocent I. à Decence Evêque d'Eugubio, où ce Pape déclare deux choses. L'une, qu'un Prêtre qui administre

Le Sacrement de Baptême, peut faire fonction avec le saint Chrême : l'autre il ne la peut faire au front, parce que cette onction-là est réservée à l'Evêque. La preuve de Mr. de Saintebeuve est indubitable en supposant, comme il fait, que la Lettre d'Innocent I. ait esté reçue dans les Gaules avant le Concile d'Orange.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur la bonté de l'Extrême-Onction. Il suffit de voir que M. de Saintebeuve y garde la même méthode que dans le précédent ; & que dans l'un & dans l'autre il donne des marques d'une lecture & d'un discernement dont on ne trouvera pas aisément d'exemple dans les ouvrages des Docteurs Scholastiques qui ont travaillé sur le même sujet avant lui.

*Philologia nova experimentalis, in qua generales notiones Aristotelis, Epicuri & Cartesii suppleantur, errores deseguntur & emendantur, atque clara, distincta & speciales causa principuorum experimentorum aliorumque phenomenon naturalium aperiantur, ex evidentibus principis quae nemo antea perspexit & prosecutus est. Autore D. de Stair, Carolo II. Britann. Regi à Consiliis, Iuris & Status, nuper civitate donata. 4. Lugd. Bat.*

La Physique est une des sciences qui ont le plus besoin du secours du temps ; & qui l'a empêché de parvenir jusques

ici

ici à sa perfection, est qu'elle a manqué d'experiences. C'est par cette raison que l'Auteur de ce Livre prétend que le système d'Aristote n'a pû estre exact. Car quoi que ce Philosophe eust donné à la Physique de beaux commencemens, & qu'il eust déjà fait beaucoup d'experiences, le progrès ne pût pourtant répondre à son attente, parce que les plus beaux esprits de son temps furent obligez de quitter la contemplation de la Nature, pour prendre parti dans la guerre qui s'émut entre les Capitaines d'Alexandre après sa mort.

L'Auteur ajoute que Gassendi & Descartes ayant reconnu les défauts du Systeme d'Aristote, ont tâché d'en substituer un meilleur; que pour cet effet, Gassendi a renouvelé la Philosophie d'Epicure, & que Descartes a posé des principes differens de ceux de tous les Anciens, chacun prétendant que les suppositions s'accorderoient mieux avec les Phénomènes que celles d'Aristote. Mais comme les nouvelles experiences faites depuis peu par des instrumens qui n'estoient pas en usage du temps de Gassendi & de Descartes, font voir que leurs hypotheses sont imparfaites; l'Auteur a cru qu'à la faveur de ces experiences, il pourroit former un système plus exact que ceux de ces deux Philosophes, & qui consisteroit dans un milieu qui seroit également éloigné des extrémités où il estime qu'ils sont tombez.

Que si l'on lui demande quelles sont ces extrémités, il répond que Gassendi tient que les atomes sont indivisibles, qu'ils se meuvent d'eux-mêmes, que leur mouvement ne se communique point, & que Descartes soutient au contraire que les atomes peuvent être divisés, qu'ils sont mûs par quelque cause extérieure, qu'ils communiquent leur mouvement, &c. & que quant à lui, pour tenir le milieu entre deux sentimens si opposés, il estime qu'il y a des parties de matière qui sont indivisibles, & d'autres qui peuvent être divisées; qu'il y en a qui se meuvent d'elles-mêmes, & d'autres qui sont mûs par quelque agent extérieur; qu'il y en a qui communiquent leur mouvement, & d'autres qui ne le communiquent pas, & ainsi du reste.

Suivant ce Principe, après l'explication de quelques termes généraux & de quelques machines propres à faire des expériences, l'Auteur demande permission de supposer douze propositions qu'il croit incontestables, mais que les Cartesiens ou les Gassendistes ne lui accorderont peut-être pas, parce qu'il n'y en a aucune qui ne semble choquer directement ou indirectement quelque point fondamental de la doctrine des uns ou des autres, mais sur tout de celle des Gassendistes. Voilà en général l'idée de la première Dissertation.

*La 2<sup>e</sup> traite de la matière première, touchant laquelle il a des opinions fort particulières.*

res. Il tâche de prouver, 1. Qu'on conçoit la matiere comme plusieurs parties desunies & indivisibles, ainsi que des points Mathematiques. 2. Que son essence consiste, non dans l'extension, mais dans l'impenetrabilité. 3. Que le premier changement qui arriva à la matiere dans la Creation, fut l'union indissoluble de plusieurs parties par l'effort qu'elles firent de se mouvoir vers le mesme centre, d'où resulterent plusieurs corpuscules insensibles desquels les corps grossiers sont composez. 4. Qu'il y a des parties de matiere qui peuvent communiquer leur mouvement, & qu'il y en a d'autres qui ne peuvent communiquer le leur. 5. Que l'essence du corps consiste dans l'extension ou longueur, largeur, & profondeur.

Il propose dans la troisieme Dissertation les deux celebres definitions du mouvement d'Aristote & de Descartes, & après les avoir bien examinees, il conclut qu'elles ne sont pas exactes: ce qu'on lui accordera facilement.

Quoi que l'Auteur ne donne aucune idée du mouvement, il ne laisse pas néanmoins de reconnoître trois especes de mouvement naturel, sçavoir le mouvement droit, le mouvement circulaire, & le mouvement spiral, & de pretendre que tous les autres mouvemens sont violens. Il entend par *mouvemens Naturels*, ceux qui sont toujours uniformes & semblables à eux mesmes.

xc. Les Cartesiens diront peut-être que les mouvemens circulaires sont à peu près uniformes par rapport au centre auquel ils se font, mais que ce n'est pas l'uniformité qui rend les mouvemens naturels, mais celle-là seule qui rend la même détermination du mouvement d'où ils concluront qu'il n'y a que des mouvemens droits qui soient proprement naturels, parce qu'il n'y a qu'eux qui sont proprement uniformes, c'est-à-dire qui ont toujours la même détermination.

Après cela l'Auteur établit huit propositions toutes contraires à celles de Descartes, mais peu différentes de celles de Mr. Hugen.

quatrième Dissertation traite des vides &c. l'opinion de l'Auteur est que Dieu ne peut rien créer sans commencement du monde produit par



les plus sensibles. D'où il conclut que la matière étherée, ( c'est-à-dire celle dont les Cieux sont faits ) n'est autre chose que le corps même, dont plusieurs parties ont la puissance de se mouvoir circulairement, & de composer diverses Spheres, à cause que Dieu les a tellement disposées, qu'il y en a qui demeurent immobiles auprès du centre, tandis que les autres décrivent à l'entour des cercles de différente capacité ; & qui se fait de telle sorte, que quoi qu'elles semblent composer toutes ensemble une seule Sphere, néanmoins les plus élevées comprennent au dedans d'elles une autre Sphere, qui a un mouvement contraire. En suite de quoi il fait 17. suppositions qui seroient trop longues à rapporter, & qui sont composées pour la plupart de quelques parties des hypothèses de Ptolomée, de Copernic & de Tycobrahe. On conçoit difficilement des parties de matière sans figure, des points immobiles par eux-mêmes, & des pressions dependantes de la nature même des corps qui les causent.

Dans la cinquieme Dissertation il explique la pesanteur & la legereté à peu près comme Monsieur Descartes : & dans la sixieme il dit que l'essence du feu consiste dans une certaine figure que les corpuscules ont reçue quand Dieu les a unis ensemble, & dans la puissance qu'il leur a donnée de se mouvoir autour du centre de leur union, après quoi pour déterminer en particulier quelle



est la figure des corpuscules ignees, qu'elle est composée de plusieurs petis flexibles, unis par un bout, & allongez les côtes par le mouvement naturel de la partie interieure à laquelle ils sont unis. Il conclut 1. que le feu ne perit point s'il s'eteint, 2. qu'il n'est point produit nouveau lors qu'il s'allume, 3. que c'est un corps simple, incorruptible, éternel, &c. en quoi il raisonne fort faiblement; mais il falloit dire ce que c'est que cette puissance qu'ont les corpuscules de se mouvoir autour du centre de leur union, & comment ils se sont unis. car il y a une puissance qu'on regardera cette puissance d'union comme des qualitez occultes, & que celles que l'Auteur condamne aux Gassendistes.

Après avoir rejetté les opinions d'Aristote & de Gassendi touchant la lumiere; il est dans la septième Dissertation qu'il explique la lumiere par l'impulsion des rayons qui sont produits par le corps lumineux, en quoi il s'accorde presque avec Descartes. Il est encore à peu pres avec luy dans la dixième. & onzième Dissertation touchant le mouvement de l'eau, de la mer, du flux & du reflux, & de l'origine des fontaines & des rivières.

Il declare dans la douzième qu'il importe beaucoup aux Physiciens de rechercher quelle est la nature de l'huile, de sçavoir quels corpuscules elle est composée, & quel

quelle est l'union de ces corpuscules, quelle est la figure qui résulte de cette union, si ces corpuscules sont flexibles ou inflexibles, s'ils ont la puissance de se mouvoir d'eux-mêmes, ou s'ils sont mûs par d'autres. Après quoi il assure que l'huile n'est autre chose qu'une masse composée des particules du chaos qui ont été unies, non par une seule ligne, mais par plusieurs lignes semblables, qui tiennent les unes aux autres par la pression naturelle des parties qui leur sont opposées à certaines distances. Cette explication est sujette aux mêmes difficultés que celle du feu dont il a été parlé dans la sixième Dissertation

La treizième traite du Sel qui, selon notre Auteur, n'est autre chose qu'un composé de parties integrantes, homogènes, dont la figure est pointue & cylindrique, & la surface âpre & raboteuse, ensuite de quoi il explique la nature & les propriétés des différentes espèces de sels, assurant que l'union qui a formé leurs petites pointes, ne dépend ni du repos ni de la solidité de leurs particules, mais de la pression que Dieu leur a donnée, qui rend leurs pointes inflexibles, & tellement serrées les unes contre les autres, qu'il n'y a aucune puissance naturelle qui les puisse rompre. Mais peut-être que les Chymistes diront que cette explication est contraire à l'expérience du verre qui n'est autre chose qu'un sel dont les pointes ont été rompues par la violence du feu.

Dans la quatorzième Differtation l'Auteur traite en general de la fermentation, qui est un mouvement violent accompagné de rarefaction, d'effervescence ou d'ébullition; & quant à la fermentation de la chaux en particulier, il l'explique d'une maniere singuliere. Il veut qu'elle dépende de ce que l'eau qui entre dans les pores de la chaux, divise par la pression toute la masse, de telle sorte que les pores des particules qui ne peuvent recevoir d'eau, ne sont remplis que de matiere étherée : d'où vient que quand les pointes des acides y sont entrées, elles s'y meuvent avec tant de rapidité, qu'elles dissolvent toutes les particules, & qu'en les dissolvant elles donnent lieu à la matiere ignée de sortir des pores, & de causer en sortant ce grand mouvement circulaire qui s'observe dans la fermentation de la chaux.

Dans la 15. 16. & 17. Differtation il ne s'éloigne gueres des opinions de Gassendi ou de Descartes touchant la dissolution des metaux, la fixation ou congelation des liqueurs, & la nature des Esprits spécifiques. Mais il établit dans la 18. une opinion toute particuliere touchant la matiere Magnetique laquelle il met entre les corpuscules terrestres, pretendant qu'elle consiste dans des corps fermes & roides, dont l'union (comme celle de tous les autres corpuscules) dépend de la pression des parties exterieures sur les interieures, qui se termine au centre de

chaque corpuscule à qui Dieu a donné la puissance de se mouvoir autour de la terre par des cercles d'une certaine capacité. Il ajoute que les pores de l'Aiman ne sont pas droits, mais circulaires, & que la matiere magnetique n'a pas une figure canelée, comme le pretend Descartes, mais une figure ronde par laquelle elle produit tous les effets de l'aiman, de quoi les partisans des parties canelées ne pourront convenir.

Voila en general ce qu'il y a de nouveau. On laisse aux Physiciens, mais sur tout aux aux Cartesiens & Gassendistes à juger de son exactitude, & on se contente de dire que la lecture de cet ouvrage ne peut estre qu'utile, parce qu'on y verra des extraits où l'on se pourra instruire en peu de temps de ce que les diverses Sectes de Philosophes ont repandu dans plusieurs volumes; mais on y trouvera particulièrement un abrégé tres-exact de la Physique d'Aristote, de celle de Gassendi & de celle de Descartes.

L'Auteur y explique aussi les sentimens des Chymistes, il examine toutes leurs opinions, & etablit enfin la sienne, qui, quand elle ne seroit pas la meilleure, meriteroit toujours d'estre examinée, parce que le grand nombre d'experiences qui sont rapportées pour la confirmer, peut chacun une ample matiere d'esprit suivant ses propres notions.

# JOURNAL DES SÇAVANS,

Du Lundi 1 Dec. M. DC. LXXXVII.

---

*Joannis Harduini Societatis Jesu Presbyteri, de Baptismo Quaestio triplex. In 4. à Paris chez Dan. Horthemels.*

**L**Es Ouvrages que le P. Hardouin a donné jusques ici au Public, ne permettent pas de douter de sa profonde érudition, ni de la vaste étendue de ses connoissances dans les Sciences humaines. Sans parler de la nouvelle Edition de Themistius, à laquelle il a mis la dernière main, son Traité des Médailles contient des remarques singulières, & propres à éclaircir des points importants de l'Histoire; & son Commentaire sur Pline dont il a restitué le texte en une infinité d'endroits, est un travail auquel Mr. de Sau-maise avoit crû que la plus longue vie & la plus forte application ne pouvoient qu'à peine suffire. Cependant après l'avoir heureusement achevé, il s'est appliqué à des études plus relevées, & a composé trois Dissertationns sur le Baptême. Dans la première, il recherche le sens de ces Paroles du 15 chapitre de la 1 Epître aux Corinthiens: *Que feront*

*ceux qui sont baptisez pour les morts, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent point ?*

Avant toutes choses, il établit deux regles necessaires pour bien entendre l'Ecriture : L'une est de n'avoir jamais recours au sens figuré, quand le Passage dont il s'agit peut estre entendu dans le sens propre : L'autre est de n'expliquer jamais l'Ecriture que d'une maniere qui ne fasse point de violence aux termes, & qui s'accorde sans peine non seulement avec la version vulgate, mais aussi avec le texte Grec, sur tout quand il est question d'un Passage du Nouveau Testament.

Suivant la premiere regle, il rejette deux explications. celle de Denys le Chartreux & de quelques modernes qui au lieu d'entendre par le nom de Baptême le sacrement de la renaissance spirituelle, n'entendent que les afflictions de la vie presente : & celle du Maître de Sentences, qui au lieu d'entendre par le nom de morts ceux qui sont sortis du monde, n'entend que les pechez que l'Ecriture appelle des œuvres mortes.

Suivant la seconde regle, il rejette l'interpretation de ceux qui expliquent le passage de saint Paul des personnes qui reçoivent le Baptême en extrémité de maladie & en danger de mort. Sa raison est que la propriété de la Langue Greque ne permet pas de se servir de ces paroles *ὡς τῶν νεκρῶν* pour signifier des malades dont la guerison

est defesperée, & que d'ailleurs la suite du discours fait voir clairement que ceux qui recevoient le Baptême estoient differens de ceux pour lesquels ils le recevoient, & que ce ne sont que ces derniers qui sont appelez morts par saint Paul.

Par la mesme raison le P. Hardouin refute les interpretes qui par le nom de morts entendoient ou ceux qui mouroient dans l'esperance de la resurrection, ou ceux qui mouroient pour la deffense de la verité de la resurrection, ou ceux qui avoient soin de laver les corps des morts, ou ceux qui selon la pratique des Juifs, se lavoient eux-mesmes pour se purifier après avoir touché un corps mort.

D'anciens Peres ont crû que saint Paul n'a parlé en cet endroit que de ceux qui apprehendant que des personnes qui leur estoient cheres, & qui estoient mortes sans Baptême, ne fussent privées pour cela ou du benefice de la resurrection, ou du bonheur de la vie éternelle, se faisoient baptiser pour eux. Cette coûtume superstitieuse a esté attribuée aux Cerinthiens & aux Marcionites. Mais le P. Hardouin ne peut approuver ce sentiment, ni se persuader que saint Paul ait voulu établir la doctrine de la resurrection sur un usage qui n'avoit point d'autre fondement que la superstition & l'erreur. Il approuve encore moins la nouvelle pensée de Luter & de *Chemnicius*, qui se sont imaginez que ceux

C 4

dont



dont S Paul parle , estoient des gens qui recevoient le Baptême dans des cimetières , & sur les tombeaux des Martyrs. Et en effet Luter & Chemnicus n'ont prouvé par aucun témoignage de l'antiquité , que ç'ait esté alors une coutume de recevoir le Baptême dans des cimetières , outre qu'au temps auquel saint Paul escrivoit , l'Eglise n'avoit point encore eû d'autres Martyrs que saint Etienne & saint Jacques.

Le P. Hardouin considérant que les anciens & les modernes qui ont medité jusques ici sur ce passage de saint Paul , en ont apporté tant d'explications différentes , & qu'aucune n'a satisfait entièrement les sçavans , a crû qu'il lui estoit permis d'en chercher une nouvelle , sans se mettre pour cela en danger d'estre accusé de temerité. Voici donc celle qu'il a trouvée. Sa pensée est que ceux qui se faisoient baptiser pour les morts au temps de saint Paul , estoient ceux d'entre les Juifs & les Payens qui , a la vue des maladies & des morts subites qui estoient alors tres-frequentes , se hâtoient de recevoir le Baptême. Il ne faut point d'autre preuve de ces maladies frequentes & de ces morts subites que ce que saint Paul en écrit dans le chap. 11. v. 30. de la mesme Epitre Or il est aisé de faire voir que toutes les fois que Dieu donnoit ces marques terribles de sa colere , il y avoit un grand nombre , soit de Catechumenes ou de Chrétiens , qui pour l'appaiser,

coa-

ouroient en foule aux Eglises, & que les uns demandoient le Baptême, & les autres la Penitence. Le P. Hardouin rapporte deux exemples de cette coutume. Le premier est tiré de l'Epître 100. de S. Augustin qui, pour établir l'obligation que les Evêques ont de demeurer dans leur Diocèse durant les persécutions, les guerres & les autres calamitez publiques, dit que c'est principalement en ces occasions-la que des personnes de tout sexe & de tout âge se rendent aux Eglises pour y demander le Baptême, la penitence, ou l'absolution, & que quand il ne se trouve point de Ministres dans ces saints lieux, on les entend retentir de gémissemens & de plaintes contre la lâcheté des Pasteurs qui abandonnent leur troupeau dans une si pressante nécessité.

L'autre exemple est tiré d'un Traité composé au sujet de la ruine de Rome, & écrite par le P. Hardouin sous le nom de S. Augustin, quoi que l'on croie communément qu'il n'est pas de lui. L'Auteur de ce Traité raconte que peu avant la mort d'Arcadius, le peuple de Constantinople épouvanté à la vue d'un grand feu qui paroissoit dans l'air au dessus de cette Ville, se refugia de toutes parts aux Eglises, & que ceux qui n'avoient pas encore reçu le Baptême, l'obtinrent, soit par prières, ou par force, non seulement des Prêtres, mais des Laïques: non seulement dans les Eglises,

mais dans les maisons particulieres , dans les places publiques , & dans les rues.

Cette explication paroît au P. Hardouin claire , aisee , naturelle , & conforme aux regles qu'il a établies pour bien entendre l'Ecriture.

La 2. Dissertation est sur la validité d'un Baptême qui auroit esté conféré avec du vin. Ce qui a donné lieu à agiter cette question est que le Pape Etienne II. estant à Quierfy sur Oise , y fut consulté sur plusieurs points de la discipline Ecclesiastique. Parmi les réponses qu'il fit aux questions qui lui avoient esté proposées , l'onzieme est conçue à peu pres en ces termes: *Si un Prêtre n'ayant point d'eau s'est servi de vin pour baptiser un enfant qui estoit en danger de mort , il n'a fait en cela aucune faute.* Il est impossible d'accorder cette réponse avec l'Ecole dont la doctrine constante est que l'eau naturelle est la matiere necessaire du Sacrement de Baptême. L'expedient dont le P. Hardouin s'est avisé en cette rencontre est de dire que dans la Piece d'où cette réponse est tirée , il y en a dix qui sont absolument fausses , & six autres qui sont pareillement fausses , & qui ont esté d'abord attribuées au Pape Sirice , & depuis jointes aux réponses attribuees au Pape Etienne II. Pour faire voir la fausseté , il remarque en general que les réponses qu'il pretend supposées , ne sont appuyées de l'autorité d'aucun Concile ni d'aucun Pape.

ce qui est contraire à la methode d'Etienne II. qui n'avançoit rien de lui-mesme, mais qui prouvoit toujours par la tradition des Papes ses prédecesseurs, les propositions qu'il avançoit. En particulier, il se sert d'une raison qui se trouve à la fin de l'onzième réponse, pour en faire voir la supposition. On y fait dire au Pape qu'un Prêtre qui ayant de l'eau auroit baptisé avec du vin, auroit violé les Canons. Le Pape Etienne II. n'avoit garde de se servir de cette raison-là, parce qu'il n'y avoit point de Canon sur ce sujet, & qu'il n'avoit point esté nécessaire d'en faire, puisque le commandement de Nôtre Seigneur estoit précis & plus fort que tous les Canons qu'on auroit pu faire. Il se trouvera peut-estre des Critiques qui ne se rendront pas à ces raisons, & qui douteront que le P. Sirmond qui a donné le premier la Pièce entiere dans le 2. Tome de ses Conciles de France, en eust esté convaincu. Mais quand tout le monde ne seroit pas en ceci de l'avis du P. Hardouin, cela n'empêche pas qu'il ne soit louable de s'être mis en devoir de montrer qu'un Pape n'a pas fait une réponse qui, s'il l'avoit faite, prouveroit qu'il se seroit trompé, & d'avoir tâché de mettre à couvert en ce point l'honneur du Saint Siege.

La troisième Dissertation est sur la validité d'un Baptême qui auroit esté conféré seulement au nom de Nôtre Seigneur, sans que celui qui l'auroit conféré eust fait

mention des deux autres Personnes de la Trinité. La difficulté vient de l'article 104. de la réponse du Pape Nicolas I. aux Bulgares, lequel est conçu en ces termes. *Vous dites que plusieurs personnes ont esté baptisées dans votre pays par un Juif; que vous ne sçavez pas s'il estoit Chrétien ou payen, & vous demandez ce qu'il faut faire à l'égard de ces personnes-là. S'ils ont esté baptisez au nom de la sainte Trinité, ou au nom de Iesus-Christ seulement, comme nous voyons dans les Actes des Apôtres que quelques-uns ont esté baptisez, car l'un & l'autre de ces Baptêmes est le mesme, selon que saint Ambroise l'enseigne; il est constant qu'il ne faut point les baptiser une seconde fois.*

Le P. Hardouin n'a point trouvé dans cette réponse de Nicolas I. les difficultés que quantité d'autres Theologiens s'imaginoient y avoir trouvées. Il n'en a pas trouvé davantage dans les paroles de saint Ambroise, ni dans celles de S. Luc. Il suppose que saint Luc, saint Ambroise, & Nicolas I. ont esté dans un mesme sentiment, & prétend que ce sentiment-là n'a esté entendu par aucun de ceux qui les ont lûs avant lui. On avoit crû communément que quand saint Luc avoit écrit que des hommes & des femmes avoient esté baptisez au nom de J. C. cela vouloit dire que les Apôtres n'avoient prononcé que le nom de J. C. en les baptisant. Mais Hardouin nous apprend que cela veut dire



dire que ces hommes & ces femmes, avant que d'estre baptisez, avoient invoqué le nom de J. C. & que les Apôtres en les baptisant avoient prononcé le nom des trois Personnes de la Trinite. Selon lui, saint Ambroise & le Pape Nicolas I ont entendu saint Luc en ce senslà. Ainsi quand ce Pape a répondu aux Bulgares qu'il ne falloit pas baptiser une seconde fois ceux qui avoient esté baptisez par le Juif, soit qu'ils eussent esté baptisez au nom de la Trinité, ou au nom de J. C. seulement, son intention a esté de répondre qu'il ne les falloit pas baptiser une seconde fois, soit qu'avant que d'estre baptisez ils eussent invoqué le nom de la Trinité, ou qu'ils n'eussent invoqué que le nom de J. C. Mais son intention n'a pas esté de répondre qu'il ne les falloit pas baptiser une seconde fois, soit que le Juif en les baptisant eust prononcé le nom de la Trinite, ou qu'il n'eust prononcé que le nom de J. C. Car si le Juif n'avoit prononcé que le nom de J. C. le Pape auroit crû que leur Baptême auroit esté nul, & qu'il auroit falu leur en donner un second.

Il y a lieu de douter que cette explication soit reçue de beaucoup de monde. Plusieurs apprehenderoient en la recevant des s'éloigner de la regle prescrite par le Concile de Trente pour l'intelligence de la parole de Dieu, qui est de suivre le sentiment unanime des saints Peres. D'autres auront peine à se persuader que saint Am-

broise n'ait pas entendu saint Luc de la même manière que les autres Peres l'ont entendu, & se tiendront au sens que ses paroles presentent à l'esprit, comme le P. Sirmond s'y est tenu dans sa Note sur le chap. 3 du 1. livre de Facundus. Ainsi persuadez que saint Luc & saint Ambroise ont enseigné que les Apôtres ont conféré le Baptême au nom de J. C. & que ce Baptême-là a été valable, ils ne pourront attribuer au Pape Nicolas I. un différent sentiment.

Peut-être que quelques-uns qui conféreront le huitième Canon du premier Concile d'Arles avec la 104. réponse de Nicolas I. aux Bulgares, n'y verront pas la conformité que le P. Hardouin y voit. Ils croiront qu'en supposant que le Concile ait ordonné de s'informer non des paroles prononcées par celui qui a conféré le Baptême, mais de la profession de Foy faite par celui qui l'a reçu, il y aura contradiction entre l'ordonnance du Concile & la réponse du Pape. L'ordonnance du Concile sera qu'il faut retenir le Baptême, à moins que celui qui l'a reçu n'ait fait profession des trois Personnes de la Trinité; & la réponse du Pape sera qu'il ne le faut point retenir, pourvu que celui qui l'a reçu ait invoqué le nom de J. C. quand il n'auroit fait aucune profession des deux autres personnes. Ainsi le Pape ne dit point que l'invocation des trois Personnes soit nécessaire dans celui qui reçoit le Baptême, comme le Concile



cile le dit , selon le P. Hardouin même. Mais ils ne pourront jamais se résoudre à faire cette supposition , parce qu'ils sont prevenus de ce préjugé que le fameux Canon qui a décidé la question de la validité du Baptême conféré par les Heretiques , a distingué entre un Baptême conféré sous le nom des trois personnes de la Trinité , & un Baptême conféré sous une autre forme ; qu'il a jugé que le premier est valable , au lieu que le second ne l'est pas , & qu'il doit estre reiteré. Or on sait combien est forte l'impression que les préjuges font sur l'esprit , & combien il est difficile de l'effacer.

*Chymia rationalis, rationibus Philosophicis ,  
observationibus Medicis , debitis dosibus  
&c. illustrata. Aut. P. T. Med. Doctor  
4. Lugd. Bat.*

**L** Es anciens Chymistes ont dû au hazard presque toutes leurs découvertes ; & après les avoir faites , ils les ont examinées par des regles peu certaines. Mr. Lemery prit une route toute differente , & appuya toutes les siennes sur des principes de Physique. Aussi son Cours qui parut en 1675. fut reçu avec une approbation qui a toujours augmenté à mesure que le premier travail a esté enrichi par les observations ajoutées aux éditions suivantes , dont on debite maintenant la cinquième. Son exemple a esté suivi par plusieurs écrivains.

Mais

Mais il ne l'a osté par aucun avec autant d'exactitude que par celui dont il s'agit de parler maintenant. Il donne deux Traitez au public, dont le premier est un cours entier de Chymie, rempli de reflexions Physiques & mecaniques, & l'autre est une methode de bien uſer des remedes que la Chymie fournit.

Avant toutes choses, l'Auteur donne une idée generale de la nature des mixtes, & dit qu'ils sont composez des parties qui estant séparées les unes des autres par l'action du feu, se presentent aux sens sous différentes formes, ſçavoir sous la forme de *Soufre*, de *Sel*, de *Phlegme*, & de *Terre*, de telle sorte que quand ces parties sont jointes ensemble d'une certaine façon, elles constituent la forme de certains corps mixtes, pour la conservation desquels la Nature a tres-sagement uni les sels & les soufres volatiles avec les sels & les soufres fixes, afin que ceux-cy retiennent les autres, lesquels, s'ils venoient à se dégager, il faudroit de necessite que le mixte perist, à cause que le sel & le soufre grossier se brisant ensuite par de continuelles fermentations, ils s'exhaleroient, & laisseroient la terre toute seule.

Quant à la dissolution des metaux, il remarque que tous les sels ne sont pas propres à la causer, mais ceux-là seuls qui ont des parties proportionnées à la grandeur & à la *figure de leurs pores*. Il ajoute que cette  
dissol-

diffolution n'est autre chose qu'un dérangement des parties qui s'unissant avec les sels corrosifs , & se cristallisant ensuite par les preceptes de l'art , composent des vitriols qui estant derechef exposez à l'action du feu , reprennent la forme de metaux. D'où il conclut que la generation des vitriols dans les entrailles de la terre n'est autre chose qu'un concours des sels corrosifs & des mines des metaux.

Il attribué la mobilité du mercure à la figure spherique de ses particules insensibles , qui estant d'ailleurs fort poreuses , peuvent estre facilement converties en precipitez blancs , rouges , incarnats , si on les mesle avec des menstres corrosifs qui s'insinuant dans leurs pores arrestent leur mouvement à peu près de la mesme maniere qu'un clou pointu par les deux bouts arreste celui de deux boules dans lesquelles il est enfoncé en mesme-temps. Mais comme , quand on arrache ce clou , les deux boules reprennent leur premiere mobilité , ainsi les particules du mercure reprennent leur mouvement lors qu'on les mesle avec de la chaux vive , du sel de tartre , des cendres gravelées , & qu'on les pousse au feu , parce qu'alors les sels corrosifs des acides estant rompus par l'action du feu & de ces sels , rien n'empêche que le mercure ne se meuve comme il faisoit auparavant. Si cela estoit ainsi , la chaux paroïtroit inutile à la revivification du mercure.

Il explique suivant ce principe tous les effets que le Mercure a accoutumé de produire quand il est introduit dans le corps par des Onctions, pourquoi, par exemple, il cause des vomissemens, des ulceres dans la bouche, des flux de ventre. Il attribue tout cela à ses pores à raison desquels il se charge de tous les sels corrosifs du sang qui rendent le Mercure si tranchant qu'il peut produire tous ces differens effets suivant la diversite des lieux par où il passe. S'il monte à la tête, il ronge en passant l'ouverture des glandes salivaires, & cause des ulceres dans la bouche. S'il descend dans les intestins, il y cause des diarrhées dangereuses, & s'il se porte au ventricule, il en picote les membranes de telle sorte, qu'elle déterminent les esprits animaux à couler en abondance dans les fibres qui les resserrent, d'où viennent les vomissemens opiniâtres, qui ne cessent qu'après que tout le Mercure a esté rejetté, ou qu'il a esté détruit par l'adresse de quelque sage Medecin.

Que si l'on demande ce que deviennent les sels volatiles quand on les met en digestion avec des huiles, l'Auteur répond qu'ils seront facilement envelopez avec ces huiles, & qu'ils composeront avec elles des sels volatiles huileux, qui seront d'un goût fort agreable : mais qu'au contraire si ces sels se joignent avec des parties terreuses, ils composeront un corps fort dur &

fort solide, qui ressemblera parfaitement à ces pierres qu'on tire de la vessie, qui ne sont composées que de sel volatile urineux, & de quelque peu de terre : D'où l'Auteur conclut que les sels qui lient les parties de terre dans la pierre, sont des sels subtils ; ce qu'il prouve par l'expérience qui fait voir que la terre qui reste après avoir tiré tout le sel volatile d'une pierre, ne contient que peu de sel fixe par rapport au sel volatile.

Mais pourquoi tous les hommes n'ont-ils pas la pierre, puisque l'urine de tous les hommes contient de la terre & des sels volatiles ? C'est, replique l'Auteur, parce qu'il y a des hommes dont l'urine a des sels volatiles si envelopez avec les huiles, qu'ils ne peuvent s'unir avec les parties de terre, & que dans d'autres ils en sont si separez, que rien n'empêche qu'ils n'entrent dans les pores de la terre pour en lier les parties, & pour composer avec elles la pierre, soit dans les reins, ou dans la vessie.

Il ne dit rien de particulier des sels acides. Seulement fait-il remarquer que le soufre en contient beaucoup, bien que le goût ni l'odorat ne le puisse découvrir. Il croit même que le sel de soufre participe beaucoup de la nature des acides du vitriol, parce qu'on tire d'ordinaire le soufre & le vitriol d'un même lieu. D'où il conclut *que s'il y a quelque difference entre l'esprit*

du soulfre & celui du vitriol, elle ne vient pas tant de la nature de ces esprits confiderrez en eux mefmes, que de la violence du feu qui est si grande dans la resolution du vitriol, qu'elle peut enlever non seulement les sels accides, mais encore les parties minerales. d'où vient qu'il loué fort la coûtume de ceux qui pour guerir les maladies qui procedent des sels corrosifs, comme sont la toux opiniâtre, le crachement de sang, les ulceres du poumon, font fermenter le soulfre avec des sels alkali, afin d'eteindre par cette fermentation les esprits vitrioliques du soulfre. Il fait encore sur les husles plusieurs remarques particulieres qu'on pourra voir dans l'Original.

Quant aux operations, il les commence par les teintures des vegetaux. Il les continue par les calcinations, les sublimations & les precipitations des metaux, & les finit par différentes preparations du vitriol, du soulfre, du tartre, &c.

Dans le 2. Traité, l'Auteur definit 32. des plus confiderables maladies, comme l'apoplexie, la paralysie, & la lethargie, & enseigne dans quelles parties elles resident, quels sont leurs symptomes ordinaires, quelles sont leurs causes prochaines & antecedentes, & comment il les faut traiter; observant toujours de donner des remedes proportionnez a l'idée qu'il a de la nature & des cautes des maladies. Il ordonne, par exemple, des alkali, lors qu'il croit qu'el-



les procedent des acides; & de  
qu'il croit qu'elles procedent  
quoy il semble agir le plus raiso-  
nablement possible; car quoy que  
qu'il est possible; car quoy que  
ponde pas toujours à son atten-  
moins l'avantage de pouvoir  
defaut, ou en corrigeant son  
reconnoît avoir raisonné sur un  
pe, ou en reconnoissant les cau-  
tes qui ont empêché que ces rem-  
edies ne réussissent.

*Institution au Droit Ecclesiastique*  
M. Claude Fleury, Prêtre, du  
Droit Canon, Abbé de Locquen, &  
Precepteur de Messieurs les  
Conseillers. In 12. 2. vol. à Paris chez  
M. Bouin.

**L**E nom de Mr. l'Abbé Fleury est  
connu par plusieurs autres ouvrages.  
Il pourroit suffire pour donner une  
idée avantageuse de celui-ci. Suivant la  
manière des Jurisconsultes, il y fait d'abord  
une histoire abrégée du Droit Ecclesiastique  
en rapporte les divisions generales.

On ne sçauroit assez s'étonner de la  
différence qui paroît dans les loix que les  
Ecclesiastiques ont prises en divers tems  
pour regle de leur gouvernement & de  
leur conduite. Durant les trois premiers siècles  
ils n'en eurent point d'autre que l'ancien  
Testament, où ils trou-  
vent



divisions des personnes. L'une est que tous les Chrétiens sont ou Clercs, ou Laïques. Les Clercs se divisent en deux genres selon leurs fonctions, qui sont le Sacerdoce & le ministère. La plénitude du Sacerdoce est renfermée dans l'Épiscopat. Les Prêtres & les Diacres n'ont qu'une partie de cette puissance. On ne la communique qu'à ceux dont le mérite est connu. Les défauts qui en excluent, étoient autrefois d'avoir commis un crime depuis le Baptême; & on en est exclus encore aujourd'hui pour avoir porté les armes, pour avoir contribué comme Juge, ou comme Partie, à la mort d'un criminel, pour avoir esté marié deux fois, ou pour avoir épousé une Veuve.

Dans les premiers temps il n'y avoit point de distinction d'habit entre les Clercs & les Laïques. Depuis qu'elle a esté introduite, l'habit Ecclesiastique a esté donné avec des prieres & des ceremonies qui sont presentement une disposition absolument nécessaire pour estre reçu aux Ordres. Il y en a de mineurs, & de sacrez. Toutes les Eglises n'ont pas eü les mesmes Ordres mineurs. Il y en a quatre dans l'usage present de l'Eglise Romaine; le Portier, l'Exorciste, le Lecteur, & l'Acolyte. Ceux qui les recevoient autrefois, les exerçoient souvent pendant toute leur vie. Ce ne sont plus maintenant que des degrez pour monter aux Ordres superieurs. On a attaché à ces derniers l'obligation de la con-

tinence. Aucun ne s'en peut plaindre, puisqu'ils ceux qui ne la veulent pas garder ne sont pas forcez à entrer dans le Clergé.

La regle generale estoit de ne recevoir des Clercs qu'à mesure qu'ils estoient necessaires pour le service de l'Eglise. On n'en souffroit point alors d'inutiles, ny de mercenaires. Le Concile de Calcedoine déclara nulles les Ordinations absolues. Dans le douzième siecle on se relâcha de cette regle, parce que les particuliers recherchoient les privileges accordez au Clergé, & que les Evêques estoient bien aises d'étendre leur Jurisdiction. Un des plus grands desordres des Ordinations vagues estoit la pauvreté des Prêtres, reduits quelquefois à une honteuse mendicité. On y trouva deux remèdes. Le premier fut apporté par le Concile de Latran, tenu sous Alexandre III. par lequel l'Evêque fut chargé de pourvoir à la subsistance du Clerc qu'il auroit ordonné sans titre. Le second fut d'ordonner des Clercs sur le titre de leur patrimoine. Remèdes palliatifs qui n'ont point ôté le desordre. L'Ordre de Souëdiacre n'est pas si ancien que les Ordres Mineurs. Son ministère est réduit au service de l'Autel, à lire l'Epître, à assister l'Evêque ou le Prestre dans les grandes ceremonies.

Les Diacres furent instituez par les Apôtres, & ordonnez par l'imposition des mains. Les fonctions des Diacres ne regardent que le service de l'Autel. Elles estoient autre-

fois plus étendues. Les premiers Diacres furent instituez pour servir aux Tables. Il y avoit de deux sortes de Tables dans l'Eglise de Jerusalem. la Table sacrée où se faisoit la consécration & la distribution de l'Eucharistie, & la Table commune où l'on nourrissoit les pauvres.

Les Prêtres sont établis pour faire dans la subordination des Evêques les fonctions spirituelles, qui suivant le Pontifical sont, offrir, benir, presider, prêcher, baptiser. Les Prestres ne celebrent la Messe, & ne prêchoient que rarement, & au defaut des Evêques. Sous le mot de baptiser, il semble que le Pontifical ait compris les autres Sacremens, à l'exception de la Confirmation & de l'Ordination que les Evêques se sont réservées.

L'Evêque a toute la puissance spirituelle que J E S U S- C H R I S T a donnée à ses Apôtres. La plus ancienne forme d'établir un Evêque estoit celle de l'élection. Les desordres qui arrivoient quelquefois aux élections donnerent sujet aux Papes de se réserver la provision de quelques Eglises. Ils firent ensuite des réserves générales en certains cas, comme lors qu'un Evêque seroit decedé en Cour de Rome. Enfin Jean XXII réserva généralement toutes les Eglises Cathedrales quand elles viendroient à vaquer. On regarda ces réserves comme des abus qui s'estoient fortifiez durant le Schisme, & que le Concile de Basle voulut retrancher. *See*

Decret fut inferé dans la Pragmatique Sanction, & celle-cy fut abolie par le Concordat.

Quand un Evêque est pourvû, il doit estre sacré un jour de Dimanche, & celuy qui le sacre doit estre assisté au moins de deux autres Evêques.

La premiere fonction de l'Evêque est celle de la Predication, qui comprend toute sorte d'instruction, soit particuliere ou publique. Une autre des plus importantes est celle d'offrir le Sacrifice. Dans les premiers siècles on auroit trouvé aussi mauvais qu'un Evêque eust manqué un jour de Dimanche de prêcher & de dire la Messe, que l'on trouveroit mauvais qu'un Juge ne tint pas l'Audience un jour ordinaire de plaidoirie. Il donnoit seul le Baptême solennel à Pâque & à la Pentecôte, imposoit seul la penitence, & donnoit seul l'absolution à ceux qui avoient commis de grans crimes.

Un Evêque doit estre attaché pour toujours à son Eglise. Les translations ont esté défenduës dès le quatrième siècle, & on a remarqué au Concile de Sardique qu'il ne s'estoit point trouvé d'Evêque qui eust quitté le gouvernement d'une grande Ville pour en prendre une petite. Cette discipline fut religieusement observée en Occident pendant neuf cens ans, & Formose fut le premier qui la viola.

Dans les premiers temps une partie du Clergé estoit toujours auprès de l'Evêque,

L'autre étoit distribuée dans les Titres de la Ville & de la Campagne. De la premiere sont venus les Chanoines, & de la seconde les Curez.

Il y a eu de tout temps des Ecoles dans les Cathedrales & dans les principaux Monasteres. La fondation des Univeritez les a fait abandonner. Comme les Professeurs des Colleges n'enseignent que les Sciences, les Evêques ont établi des Seminaires pour former les Clercs à l'état Ecclesiastique. En 1625. Vincent de Paul institua la Congregation de la Mission pour l'instruction des pauvres de la Campagne, & pour celle des Clercs qui se dispoient à recevoir les Ordres. La premiere de ces fonctions ne demande qu'une capacité mediocre : la seconde demande une connoissance exacte de l'Ecriture & de la Tradition. Mais enfin la charité entreprend tout, & ne craint point de se charger d'un employ qui est au-dessus de ses forces.

L'autre division des personnes que Monsieur l'Abbe Fleury explique dans la premiere partie, est que tous les Chrétiens sont reguliers ou séculiers. Les Pauls, les Antoines & les Hilarions jetterent les fondemens de la Vie reguliere. Saint Basile fonda des Monasteres dans le Pont & dans la Cappadoce. Ceux qui les remplirent estoient presque tous Laïques : il ne falloit point d'autre disposition pour y entrer que la bonne volonté, & un desir sincere de faire penitence.

Saint.

Saint Benoît écrivit sa Regle pour le Monastere du Mont Cassin, & Saint Maur l'apporta en France. Saint Odon releva la regularité un peu déchûe dans Cluni, & chargea ses Moines de tant de Psalmodie, qu'il ne leur resta plus de temps pour le travail des mains. Les Croisades produisirent les Ordres militaires. Les Mendians parurent vers le treizième siecle, firent profession de ne point posséder de biens, & s'appliquerent à l'étude & à la Predication. Depuis le commencement du dernier siecle il s'est formé des Congregations de Clercs Reguliers, entre lesquels les Theatins & les Jesuites sont les plus celebres.

Monsieur l'Abbé Fleury ajoute ici beaucoup de choses des Vœux, & de la Profession Religieuse, de la Clericature des Religieux, & de leur exemption, des reformes des Ordres, & de leur gouvernement.

Les vœux sont d'obeissance, de pauvreté, & de chasteté. Par la Regle de Saint Benoît, les Moines ne promettent que la stabilité dans le Monastere sous la conduite du Superieur. La formule de vœux qui est en usage, n'a été introduite que depuis ce temps-là. Dans les premiers temps la Clericature sembloit incompatible avec la vie Monastique. Un Moine estoit un homme qui renonçoit de luy même à la compagnie des autres hommes, pour aller pleurer ses pechez dans la solitude. Mais depuis on a trouvé moyen d'allier la vie con-



templative avec l'active, & il n'y Religieux lettré qui ne soit prêt Ordres.

Les services qu'ils rendirent à l' & leur attachement au saint Sieg attirerent de grans Privileges. Maisomption est toujours pour le Dré mun.

Ces Privileges ont esté la source chemens Les Ordinaires ayant liées, & le Pape étant éloigné, les Ordres des Reguliers sont demeurez C'est ce qui a donné lieu à plusieurs mes dont les auteurs ont tâché de les Ordres à la pureté de leur première tution.

Aprés avoir parlé des reformes des Religieux, on parle de leur gouvernement. Selon la Regle de S. Benoist, Monastere dépendoit d'un Abbé qui soignoit du spirituel, & du temporel. Le de Cluni, pour establir l'uniforme voulut avoir qu'un seul Abbé, & des Prieurs dans les autres Maisons. Le de Cîteaux donna des Abbez à nouveaux Monasteres. Les Chano Reguliers eurent des Abbez dans les premières Maisons, & des Prieurs dans les nouvelles. Les nouvelles Congregations de M de Chanoines ont introduit un gouvernement assez semblable à celui des M & fait des Superieurs triennaux. Les dians ont un General à Rome: M

oblige à avoir en France un Vicaire General qui soit François , de peur que les Sujets du Roy ne soient tirez du Royaume par les ordres d'un Etranger. Ceux qui veulent entrer dans quelque Ordre que ce soit , ont interest de ne s'instruire pas moins du gouvernement sous lequel ils doivent vivre , que de la Regle & des Statuts qu'ils s'engagent d'observer.

Cette première partie finit par le dénombrement des privilèges dont les Ecclesiastiques jouissent en France à l'égard de leurs personnes & de leurs biens. On reserve l'extrait des deux autres parties pour le Journal qui paroîtra au commencement de la semaine prochaine.



# JOURNAL DES SCAVANS

Du Lundy 8 Dec. M.DC. LXXXVII.

*Institution au Droit Ecclesiastique, par M. Claude Fleury, Prêtre, Licencié en Droit Canon, Abbé de Locdieu, cy devant Precepteur de Messieurs les Princes de Conty. In 12. 2. vol. à Paris, chez P. Aubouin.*

DAns la seconde Partie de l'Institution au Droit Ecclesiastique, il est traité des choses qui sont la matiere de ce Droit. Il y en a de trois sortes, de spirituelles, de sacrées, & de temporelles. Les spirituelles sont les prieres publiques & les Sacremens; & ce qui les regarde est expliqué dans les six premiers chapitres. Comme les prieres sont réglées dans le cours de l'année suivant la différence des jours, il est d'abord parlé des Fêtes dont les unes sont fixes, & les autres mobiles. Touchant l'Office il y est remarqué qu'au commencement de l'Eglise chaque nation le celebrait en sa Langue, & que le détail des prieres & des ceremonies a pû estre changé par plusieurs *considerations*, comme pour retrancher des

histoires fabuleuses, ou des ceremonies superstitieuses que l'ignorance auroit introduites. Ce qui est touché des Sacremens regarde principalement la maniere de les administrer.

Les choses sacrées sont les Eglises, les Reliques, les Calices, les Ornaments, les Cloches, & les Cimetieres. C'est le sujet des trois chapitres qui suivent. Les ceremonies de la consecration des Eglises sont rapportées dans le septième. Cette consecration les met hors du commerce, de sorte qu'elles ne doivent servir à aucun usage profane. Elles jouissoient autrefois du droit d'azile, & de franchise, & on l'avoit étendu jusques aux maisons des Evêques, & des Cloîtres des Chanoines & des Moines. Mais parce que l'on en abusoit souvent, on l'a aboli en France, tant en matiere civile qu'en matiere criminelle. Il subsiste encore en Italie & en Espagne.

Dans le huitième chapitre où il est parlé des Reliques, il y a un avertissement important qui est *Qu'il faut prendre garde qu'elles ne servent de pretexte à quelque gain, ni de par des questes importunes; ou à la recherche par des festins, des danses & des joiances profanes.* On y voit aussi des singularitez assez remarquables touchant la benediction des cloches.

Le neuvième chapitre est des sepultures. On ne devroit point se faire dans les Eglises.

Néanmoins depuis huit cens ans la

coutume l'a emportée sur la Loy. Il est défendu par les Canons de rien exiger sous prétexte de l'ouverture de la terre, ni du labour, ni des autres frais. Les revenus Ecclesiastiques ont été donnés pour tous cela. & l'on n'a pas voulu qu'il semblât que les Prêtres vendissent la terre, & qu'ils se rejouissent de la mort dont ils profiteroient.

Depuis le dixième chapitre jusques à la fin de la seconde Partie, il est parlé des biens temporels. La primitive Eglise ne possédoit que des meubles. Les premiers immeubles dont les Chrétiens jouirent, vinrent de ce qui leur fut restitué des fonds confisquez sur les Martyrs. Ces biens-là & les autres que l'on donna directement aux Ecclesiastiques, furent long-temps possédez en commun. Le partage que l'on en fit depuis, peut être vu comme l'origine des Benefices. Il y a quatre sortes de biens: les oblations volontaires, les immeubles, les dîmes, & les retributions casuelles exigibles. L'alienation de tous ces biens-là est défendue, au lieu qu'il estoit autrefois permis aux Evêques d'affranchir les esclaves, de vendre les terres, & de fondre les Vases d'or & d'argent, pour nourrir les pauvres. Le Clerge a prétendu que la dixme estoit de droit divin; & sur la fin du sixième siècle les Evêques prononcèrent excommunication contre ceux qui negligeroient de la payer. S. Thomas a néanmoins reconnu qu'elle n'est de droit divin qu'autant qu'elle est

nécessaire pour nourrir les Ecclesiastiques. Les Chrétiens sont donc quitte de ce devoir s'ils donnent d'ailleurs suffisamment au Clergé; & si l'on vouloit les remettre au droit de l'ancienne Loy, il faudroit que les Eglises n'eussent point d'immeubles, ni les Clercs de patrimoine. Aussi les Grecs, & les autres Chrétiens Orientaux n'ont point souffert que l'on établît chez eux l'exaction des dixmes. Elles ne se levent en France qu'avec certaines restrictions. La personnelle ne se paye plus nulle part, & la réelle ne se prend point sur les fruits civils, comme les loyers des maisons, & les arrerages des rentes: mais seulement sur les fruits naturels de la terre. La dixme n'est pas toujours la dixième partie des fruits, & en la plûpart des lieux elle est moindre. Il y a des dixmes entre les mains des Laiques. On les appelle dixmes infeodées, & l'origine peut en avoir esté juste.

Le Concile de Latran sous Alexandre III. défendit aux Laiques qui possedoient des dixmes, de les transmettre à d'autres Laiques; & Innocent III. reconnoît qu'il y a des dixmes accordées aux Laiques en fief à perpetuité.

En France on a pris droit par ces constitutions pour laisser aux Laiques les dixmes qu'ils possedoient avant le Concile de Latran. On regarde les infeodations postérieures comme illegitimes.

Les Papes ont prétendu avoir droit de lever la dixième partie des fruits des benefi-



ces. Si la decime est due au Pape, il a pû la ceder au Roi. François I en obtint une de Leon X. en 1516 & on l'a levée depuis comme un tribut ordinaire.

Non seulement les biens, mais les offices de l'Eglise dépendoient de l'Evêque; & il est encore le Collateur ordinaire, bien que son droit ait esté restreint en plusieurs manieres. Si le Collateur neglige de pourvoir à un Benefice vacant, la collation appartient à son Superieur, & remonte de degré en degré jusques au Pape. Il est vrai que les Canonistes ont supposé que le Pape avoit la libre disposition de tous les Benefices, même avant leur vacance; & c'est de là que sont venues les Expectatives, & d'autres inventions de la Chancellerie Romaine.

Le pouvoir des Collateurs n'a pas seulement esté limité par les usurpations de la Cour de Rome, il l'a esté aussi par la nomination des Graduez, par l'Indult des Officiers, & par le droit de Regale.

La nomination des Graduez vient du Concile de Basle qui leur affecta la troisiéme partie des Benefices, sans qu'ils pûssent estre conferez à d'autres.

L'Indult des Officiers du Parlement vient de ce que durant le Schisme d'Avignon les Papes accordoient souvent aux Rois des Indults pour nommer leurs Officiers aux Benefices qui viendroient à vaquer. On trouve quelques traces de cet usage dès l'an

L'an 1303. Mais ce qu'il y a de plus certain pour son établissement, est tiré d'une Bulle d'Eugene IV. en 1434. Paul III. le rétablit en 1538. Les Officiers du Parlement se sont maintenus en possession de ce droit, quoi que les reserves eussent esté généralement abolies par la Pragmatique, & par le Concordat.

Le droit de Regale s'étendoit autrefois aux fruits de l'Evêché vacant. Ils sont reservez maintenant au nouvel Evêque ; & le Roi ne dispose que des Benefices dont l'Evêque disposeroit, excepté les Cures.

Un Benefice ne peut estre conferé qu'il ne soit vacant. Il vaque ou par mort, ou par resignation, ou par dévolut. Les pactions que les particuliers feroient d'eux-mêmes pour resigner ou pour permuter, sont simoniaques. Mais les nouveaux Canonistes ont crû que le Pape peut dispenser de cette espece de simonie qui n'est que de droit Ecclesiastique. *Il n'y a pas deux cens ans que cet usage est bien établi. Mais il est devenu si frequent, que le peuple regarde les Benefices comme un patrimoine que l'on donne à qui l'on veut, & où les parens ont plus de droit que les autres.*

Le Beneficier n'est pas propriétaire des biens de l'Eglise. Il n'en a que l'administration, dont neanmoins il ne rend compte qu'à Dieu. Il est vrai pourtant qu'à l'égard des hommes, il est tenu des reparations, des decimes, & des droits attribuez aux Evêques.

Il est aussi tenu des pensions quand il y en a de créées sur son Benefice. *Quand on accorde une pension, on suppose que le pensionnaire n'a pas d'ailleurs de quoy subsister, au moins selon sa condition, & sa dignité. Car la pauvreté est le fondement de toutes les pensions sur les biens Ecclesiastiques qui sont le patrimoine des pauvres. Par les Constitutions des Papes, le simple pensionnaire doit porter l'habit & la tonsure, & reciter le petit Office.*

*Il est permis à un Clerc même ayant du patrimoine, de vivre du bien d'Eglise à ces deux conditions: L'une qu'il la serve; & l'autre, qu'il ne prenne que le nécessaire. S'il en use autrement, il s'éloigne de la Règle de saint Paul. Les biens Ecclesiastiques n'ont point change de nature. Ce sont toujours les vœux des Fideles, le prix des pechez, le patrimoine des pauvres. Les Ecclesiastiques d'aujourd'hui n'y ont pas plus de droit que les Apôtres, & tout ce qu'ils peuvent prétendre est de ne pas servir à leurs dépens.*

Il y a des Benefices en commende qui n'est plus comme autrefois une administration à temps. Il n'y a que le Pape qui la puisse accorder, & il ne l'accorde jamais ni des Evêchez, ni des Cures, mais seulement des Abbayes & des Prieurez qui ont accoutume d'estre accordez de la sorte. La coutume se prouve par trois collations consecutives

*Les Commendes semblent compatibles avec toutes sortes de titres, parce que l'on croit*

croit qu'elles n'obligent pas à la résidence. Mais les Benefices les plus simples ne sont donnez que pour le service divin, & ceux qui les possèdent ne sont point dispensés de servir l'Eglise s'ils veulent avoir droit de jouir de son revenu.

Dans la troisième Partie il est traité des Jugemens, ou de la manière d'exercer le Droit Ecclesiastique. La Jurisdiction que JESUS-CHRIST a donnée aux Apôtres & à leurs successeurs, est toute spirituelle, & consiste à prêcher l'Evangile, à administrer les Sacremens, à remettre ou à retenir les pechez. Quand les Princes eurent embrassé la Religion Chrétienne, ils attribuerent aux Evêques la connoissance de plusieurs affaires temporelles. Ce droit s'accrut de telle sorte dans la suite du temps, que Nicolas I. posa pour maxime qu'il n'est permis aux Laïques de juger les Clercs en quelque cas que ce soit; & Innocent III. décida que les Clercs ne peuvent renoncer à ce privilege, parce qu'il n'est pas personnel.

Mr. l'Abbé Fleury examine avec beaucoup d'ordre ce qui regarde la Jurisdiction Ecclesiastique, & montre 1. par qui elle est exercée. 2. sur quelles matieres elle s'étend. 3. quelle est la forme des Jugemens. 4. quelles sont les peines Canoniques.

Quant au premier point, il dit que la Jurisdiction Ecclesiastique est exercée par les Evêques ou dans les Conciles, ou dans leur

Sic.

Siege particulier, soit par eux-mêmes, ou par des subdeleguez. Quant au second, que la Jurisdiction Ecclesiastique s'étend en matiere civile sur les choses purement spirituelles, comme sont les Sacremens, le Service divin, les Benefices, les dixmes, & les oblations. & en matiere criminelle sur les crimes particulièrement défendus par les Canons, comme l'Herésie, le Schisme, la Simonie, & l'usure. A l'égard du troisiéme, il explique l'ordre de la procedure civile & criminelle qui est observée dans les Officialitez. Et à l'égard du 4. il traite de la déposition, de la suspension, de l'excommunication, & de l'interdit.

A l'occasion de l'Herésie, il fait une digression sur l'origine de l'Inquisition, & sur la procedure qui y est gardée. Voici ce qu'il y a de plus considerable, Frederic II. étant à Padoue en 1224. ordonna aux Juges Seculiers de condamner au feu les Heretiques obstinez, & à une prison perpetuelle ceux qui donneroient des marques d'un sincere repentir. Innocent IV. prit soin de faire observer cette loy. Les Papes eurent pourtant beaucoup de peine à etablir l'Inquisition dans la Lombardie, dans la Romagne, & dans la Marche Trevisane. Venise ne la reçut qu'en 1289. Cet Office y fut érigé par un Concordat entre le saint Siege & la Republique. Il est independant de la Cour de Rome, & le Doge seul donne aide pour l'execution.

L'in-

On fut introduite en Arragon  
en Toscane en 1258. Le Roi  
pour retenir les nouveaux Chrê-  
tienne, obtint de Sixte IV. en  
Bulle par laquelle Thomas de  
Dominicain fut créé Inqui-  
sitor de Portugal fut érigée en 1535.  
celle de celle d'Espagne.

Celui qui s'y oblige la peut ren-  
dre si odieuse, même aux plus  
Croyans. Celui qui est diffamé par un bruit  
sans autre preuve, doit se purger  
avec plusieurs témoins. Celui  
qui ne doit abjurer. On distingue  
le soupçon, le léger, le ve-  
hement. Le véhement pro-  
duit la présomption, contre lequel la  
preuve. Mais le violent produit  
la présomption contre laquelle on ne re-  
çoit de preuve. Celui qui est con-  
vaincu abjure, est condamné à une  
peine honorable, & à une prison perpe-  
tuelle y faire penitence au pain &  
eau. S'il est relaps il est brûlé, quelque  
qu'il donne de repentir. Celui  
qui est vaincu, & qui demeure obstiné,  
est brûlé.

Une chose que fait un Inquisiteur,  
est de prêter son pouvoir aux Juges Roy-  
aux & Ecclesiastiques contre les  
hérétiques. S'ils refusoient de le prêter il les  
dévoit de leurs Charges, & mettoit les  
hérétiques en liberté.



Il informe d'office, & instruit sommairement. Ses Sentences se prononcent avec de grandes solemnitez, & s'exécutent avec la dernière rigueur. On insere toujours dedans une clause par laquelle l'Inquisiteur prie les Juges seculiers de sauver la vie au condamné. Mais cette clause n'est que de stile, & mise seulement pour éviter l'irregularité. La France n'a point reçu ce nouveau Tribunal si peu conforme à l'esprit de l'Eglise, & elle a crû que la crainte des peines estoit plus propre à faire des hypocrites que de veritables Chrétiens.

Comme les causes criminelles des Evêques sont les plus importantes de celles dont la connoissance appartient aux Juges Ecclesiastiques, ce sont aussi les plus difficiles, & on ne convient pas bien des regles que l'on y doit suivre. Le septième Canon du Concile de Sardique est le premier qui attribue au Pape le pouvoir de les juger, ou au moins de revoir leur procez. La pratique des temps qui ont suivie ce Concile, n'a pas esté beaucoup differente de celle des temps qui l'ont precede. Les fausses Decretales introduisirent à cet égard une nouvelle discipline depuis le neuvième siècle. Le Concile de Trente ordonna dans la treizième Session que les causes importantes des Evêques ne seroient terminées que par le Pape. Mais la France s'est tenué à l'ancien Droit qui veut *que les Evêques soient jugez par ceux de leur Province.*

La plus grande peine que les Juges d'Eglise puissent ordonner , est celle de l'excommunication. Monsieur l'Abbé Fleury a observé une grande diversité d'usage à cet égard. Un Evêque qui avoit manqué de se trouver à un Concile estoit privé de la communion des autres Eglises , & devoit se contenter de la communion de la sienne. La règle de Saint Benoît appelle excommunication l'exclusion de l'Oratoire , ou de la Table. Dans les derniers siècles on n'a pris l'excommunication que pour un retranchement absolu de la société des Fideles. Aux premiers temps on ne l'a prononçoit qu'à regret , & avec la dernière circonspection. Dans les suivans on en a souvent abusé pour des intérêts temporels. On a passé à cet excès de retrancher de la communion des familles entières , & d'interdire l'exercice de la Religion à des Villes & à des Provinces. On a prétendu que les Vassaux d'un Seigneur excommunié ne luy devoient plus de fidélité , ny ses sujets d'obéissance ; & on a enveloppé les innocens avec les coupables. On a fait oublier au peuple au moins le culte extérieur dont on luy ôtoit la pratique , & en voulant faire craindre la puissance de l'Eglise , on l'a fait mépriser.

Il ne paroît que trop par tout ce qui est contenu dans les trois parties de l'Institution au Droit Ecclesiastique , que les Canonistes étrangers ont introduit une infinité de *nouveautez* dans la discipline. Mais il faut  
avouer

avouer que la France s'y est opposée avec plus de vigueur que nulle autre Nation ; & c'est ce que l'on appelle les Libertez. Elles dépendent principalement de deux maximes : L'une que la puissance de l'Eglise est toute spirituelle, & ne s'étend ny directement, ny indirectement sur le temporel. L'autre que la plénitude de la puissance du Pape ne doit estre exercée que conformément aux Canons, auxquels le Pape est soumis luy-même. De ces deux maximes on tire un grand nombre de conséquences, qui sont autant d'articles de nos Libertez, lesquels on peut voir expliquez par Monsieur l'Abbe Fleury, dans le dernier chapitre, avec beaucoup de solidité & de jugement.

Il avoue que parmi nos privileges, il y en a quelques-uns qui peuvent estre regardez comme des abus que le malheur des temps n'a pas encore permis de corriger : ce qui n'empêche pas que dans les desordres des derniers siècles la France n'ait conservé plus religieusement que nul autre Pais, les veritables principes de la discipline de l'Eglise.

Il a mis à la fin un memoire des affaires du Clergé, où l'on peut voir comment on a fait de temps en temps des levees de deniers sur les biens de l'Eglise, quel est l'employ que l'on en fait, & le compte que l'on en rend.

*Histoire des Troubles de Hongrie*, In 12.  
9. vol. à Paris, chez la Veuve Blagcart.

**C**ette Histoire est environ de trente ans, & finit en 1686. Elle est précédée d'une Preface qui contient une description de Hongrie, & des Provinces qui ont autrefois dépendu de ce Royaume-là, ou qui en dépendent encore. L'Autriche est mise de ce nombre par l'Auteur, quoi qu'elle n'ait jamais fait partie de la Hongrie, mais seulement de l'ancienne Pannonie.

On trouve au commencement du premier Tome une Liste des Ducs qui commanderent autrefois aux Huns, & une des Rois qui gouvernerent depuis la Hongrie. Jean Huniade paroît parmi ces derniers, bien qu'il n'ait esté que Lieutenant General, & Viceroy durant le bas âge de Ladislas. Dans la page 5. les troubles survenus dans le Royaume sont attribuez à la diversité des Religions, & il y est dit qu'après la mort de Louis II. quelques-uns élurent l'Archiduc Ferdinand *qui avoit épousé la Princesse Anne Fille du defunt Roi*, & d'autres *Jean Sepusius Prince de Transylvanie*. La Princesse Anne que l'Archiduc Ferdinand épousa, estoit Sœur de Louis II. & le Vajvode de Transylvanie que quelques-uns élurent, s'appelloit Jean Zapoli, & estoit Comte de Scepusé. On voit *dans la suite les motifs* qui porterent les  
Turcs

Turcs à tourner leurs armes contre Razi, & à mettre le siege devant le grand radin.

La conjuration formée contre l'Empereur par les Comtes de Serin, Nadasti, Frangipani, & Tatembach, y est exposée avec les principales circonstances.

Le second Tome contient l'histoire de la disgrâce du Prince de Lobkowitz arrêté & mis à la question.

Le troisième comprend la relation du siege de Vienne, & de la prise de Gran.

Le quatrième représente le mauvais succès du siege de Bude formé au mois de Juillet 1684. & levé au mois de Novembre de la même année. Il représente aussi le siege & la prise de Neuhausel, & la prison de Tekeli arrêté dans la Ville du grand Varadin par le Bassa qui y commandoit. Le Comte ne fut pas si tôt en liberté qu'il publia un manifeste, pour exciter les peuples à se joindre à lui contre l'Empereur. Ce manifeste est transcrit tout entier au commencement du 5. Tome, dans la suite duquel on peut lire la prise de Bude, de Seghedin, de Cinq Eglises, & de quelques autres places.

Il y a quelques fautes qui se sont glissées par la negligence des Imprimeurs qui ont mis Amurat I. pour Amurat II. & Charles I. Roi de Suede, pour Charles X. Il en a une autre qui se rencontre en plusieurs endroits ou il est parlé de Vienne comme d'une Ville Archiepiscopale. Elle n'est qu'une

piscopale, & dépend de la Metropole de Saltzbourg. Ce qui a peut-être donné lieu à cette meprise est que l'Evêque de Vienne a un Suffragant comme la plupart des autres Evêques d'Allemagne, qui tout occupés du soin des affaires temporelles que leur causent leurs grans biens, se déchargent sur des Suffragans des fonctions les plus essentielles de l'Episcopat.

*Traité des Lignes du premier genre, expliquées par une Methode nouvelle & facile, par M. Ozanam, Professeur en Mathématique. In 4. à Paris, chez Estienne Michallet 1687.*

**L**A Methode des Geometres est la meilleure de toutes. Mais tous les Geometres ne s'en servent pas également bien. Quelques-uns pour n'avoir pas établi des principes d'une assez grande estendue se trouvent embarrassés dans la suite, & réduits à l'impossibilité de résoudre certains questions. Monsieur Ozanam a évité ce défaut dans cet ouvrage, où ayant dessein de traiter des lignes du premier genre ou des sections coniques par leurs premiers principes indépendamment du cone, en les considérant simplement sur un plan; il a cherché une propriété qui fût générale à toutes ces lignes pour en tirer des propriétés particulières pour chaque section conique, lesquelles contribussent à leur description, par où il



il luy a semblé qu'on doit toujours commencer.

Entre les proprietez generales qu'il auroit pû choisir, il s'est arrêté à celle qui luy a semblé la plus simple & la plus convenable aux lignes du premier genre, telle qu'est la comparaison qu'il fait du quarré d'une ligne droite, tirée au dedans de la ligne courbe à un certain rectangle correspondant, en faisant que la raison de ces deux plans soit égale à celle de deux lignes données de grandeur & de position, & suivant la diversité de position de ces deux lignes données, & leur différent rapport, il en tire en particulier chaque section conique.

Il auroit pû donner ensuite les définitions des termes qui conviennent à chaque section conique pour en pouvoir démontrer en particulier les proprietez; mais il a crû que ce seroit une faute de jugement d'avoir donné les définitions des foyers pour chaque section conique, & des asymptotes pour l'hyperbole, sans avoir auparavant connu par la propriété generale que chaque section conique avoit des foyers, & que l'hyperbole avoit des asymptotes. C'est pourquoi pour ne rien faire au hazard, il s'est servi de l'Algebre, cet art certain de découvrir la verité, & par lequel il a reconnu que les sections coniques avoient des foyers, & que l'hyperbole avoit des asymptotes. Après avoir découvert ces foyers & ces asymptotes, il en a donné les définitions

& fait ensuite les démonstrations Geometriques des theoremes le plus generaux des sections coniques , & le plus necessaires pour la solution des problemes de Geometrie.

C'est pour cela qu'il a ajouté à son Traité des lignes du premier genre , un Traité des lieux Geometriques , & un Traité de la construction des équations , avec quelques problemes de Geometrie au commencement de chacun de ces deux derniers Traitez , afin de mieux faire voir à ceux qui commencent l'utilité des lignes du premier genre , pour juger à proportion de celle d'un genre plus élevé , lorsque le probleme se rencontre plus que solide. Entre ces problemes il a mis quelques questions de Diophante , pour faire voir que tous les problemes numeriques se peuvent resoudre facilement , & tres-élegamment par la Geometrie , en mettant des lignes en la place des nombres donnez , en sorte que la raison de ces lignes soit la même que celle des nombres qu'elles representent.

Comme l'Auteur n'a pas voulu rendre ces trois Traitez fort amples , il ne s'est pas beaucoup étendu sur sa Methode nouvelle pour resoudre les équations de deux dimensions , par la jonction de deux lieux convenables à la nature des équations de deux dimensions ; sçavoir par l'intersection d'une ligne droite & de la circonference d'un cercle , ou par la rencontre de deux

circonférences de cercle ; & il a crû qu'il se-  
roit plus à propos d'en traiter plus au long  
dans un grand Traité d'Algebre qu'il pro-  
met de donner, où tout ce qui a été inven-  
té de plus beau dans cette Science, se trou-  
vera clairement expliqué.

Il n'a pas voulu autli parler d'une manie-  
re fort élevée dans la construction des équations, tant parce qu'il a crû qu'on n'en pou-  
voit pas traiter plus solidement que Mr. Des-  
cartes, que parce que ce Traité n'estant que  
pour la pratique, qui doit estre détachée de  
la theorie, il devoit rendre cette pratique  
aisée par des exemples clairs & intelligibles.

Enfin il a évité dans ses démonstrations  
les compositions des raisons, & les raisons  
doublées & triplées, pour rendre ses dé-  
monstrations plus faciles à comprendre,  
l'experience faisant connoître que ces fa-  
çons de parler paroissent fort obscures à  
plusieurs personnes.

*De antiqua Ecclesia disciplina Dissertationes Historicae Ant. Ludovico Ellies Dupin, sacrae Facultatis Theol. Paris. Doctore. In 4. à Paris, chez Arn. Seneuse. 1686.*

Ces Dissertations meritent d'estre lues,  
& pour l'importance de leur sujet, &  
pour la suffisance avec laquelle Mr Dupin  
l'a expliqué. Il découvre dans la premiere  
l'origine, l'établissement & les droits des  
Metropolitains, des Primats, & des Patriar-  
ches,

ches , & y trace un plan des Provinces de l'Empire , sur lequel celles de l'Eglise ont esté réglées. A la fin il touche deux fameuses questions , dont l'une regarde le véritable sens du sixième Canon du premier Concile de Nicée , & l'autre la juste étendue des Regions , & des Eglises suburbicaires. Comme tout ce qui se peut dire à cet égard semble avoir esté autrefois épuisé par le P. Sirmond , par Mr. de Saumaise , par Mr. Godfroy , par Mr. de Launoi , & par feu Mr. Valois , Mr. Dupin pese les raisons de ces grans hommes , & se déclare tantôt pour l'un , & tantôt pour l'autre.

La seconde Dissertation est de la forme des Jugemens Ecclesiastiques , & du droit des appellations au saint Siege. Elle contient deux chapitres , dans l'un desquels la question de droit est agitée , & dans l'autre la question de fait.

Le droit dépend de l'intelligence des anciens Canons qui ont réglé la maniere dont les causes doivent estre terminées par les Evêques assemblez dans les Conciles. Les Canons que l'on allegue le plus souvent sur ce sujet , sont le cinquième du premier Concile de Nicée , le troisième , & le quatrième du Concile de Sardique. Mr. Dupin tâche de les mettre dans tout leur jour , & de dissiper les nuages dont quelques Ecrivains modernes ont voulu les obscurcir.

Le fait est de plus longue discussion , & demande un examen particulier des diffé-

rens qui se sont elevez entre les Evêques dans tous les siècles, & des accusations qui ont esté intentées contre quelques-uns d'entre eux, soit pour la foi, ou pour les mœurs. Monsieur Dupin commence cet examen par l'affaire de Marcion, qui avoit esté retranché de la communion par son propre Pere qui estoit Evêque. Il propoie ensuite le différent qu'eut le Pape Victor avec les Evêques d'Asie, qui celebrent la Fête de Pâque le quatorzieme jour de la Lune selon la coutume des Juifs, & continué de la sorte à rapporter divers exemples à dessein de faire voir qu'avant le cinquieme siècle il n'y a point eu d'appellation interjettee au saint Siege, & que les Papes n'ont point alors prêté l'oreille au droit de les recevoir.

Il avoue qu'au commencement du cinquieme siècle Celestius condamné pour heresie par les Evêques d'Afrique, appella au Pape Innocent I. Mais il soutient en même-temps que d'un côté il est douteux qu'Innocent I. ait reçu l'appellation, & que de l'autre il est certain que les Evêques d'Afrique n'y eurent aucun égard.

Il prouve par l'exemple de Hincmar Evêque de Laon, que sous le Regne de Charles le Chauve le Clerge de France faisoit encore difficulté de deferer aux appellations interjetées au saint Siege.

En plusieurs endroits de cette Dissertation il refute le Pere Lupus qui peu avant sa mort avoit mis au jour un Traite des Appel-

lations, & avoit ajouté dans le titre, qu'il estoit composé contre les nouveautez profanes, & contre les Novateurs des derniers temps. Ceux qui n'auroient lû que ce titre pourroient croire que ces Novateurs que le P. Lupus attaque, sont des Protestans d'Allemagne, ou des Calvinistes. Mais dans le corps de l'Ouvrage il déclare que c'est un Archevêque de Paris, un Docteur de Sorbonne & Professeur du Roi, & un celebre Jesuite. Mr. Dupin oppose une parfaite moderation à l'aigreur qui paroît à toutes les pages du livre du P. Lupus, & combat ses raisons sans blesser jamais sa memoire.

Il traite de l'excommunication dans la dissertation suivante, & reduit à trois chefs tout ce qu'il en dit, sçavoir au pouvoir de prononcer une Sentence d'excommunication, aux sujets pour lesquels elle peut-estre prononcée, & aux effets qu'elle produit. Le pouvoir reside dans les Evêques, qui neanmoins ne l'exerçoient autrefois que dans le Synode de la Province, ou au moins dans l'assemblée de leur Clergé. Comme l'excommunication est la plus grande de toutes les peines, elle ne doit estre ordonnée que pour de grans crimes. C'est un remede violent dont on n'use que dans la dernière extrémité. Il faut pourtant avouer qu'il a quelquefois été employé par des Conciles pour des fautes qui paroissent assez legeres, & qui semblent ne blesser que la Discipline. Le Canon trente-quatrième du



l'autre dans une langue étrangere, qui nous paroissent également bons, il faut donner la préférence au dernier. Ainsi quand les Ouvrages des Anciens nous touchent aussi vivement que ceux des Modernes, nous sommes obligez de juger en faveur des premiers. De plus nous suivons en cela le jugement de tous les siècles qui ont admiré les ouvrages des Grecs & des Romains; & il est impossible que tous ces siècles-la se soient trompez dans leur jugement. Après que l'auteur a établi ce consentement general à l'avantage des Anciens, il les justifie en particulier de ce que l'on leur reproche. A ce que l'on dit que Platon est ennuyeux, il répond que ce n'est que la traduction qui a paru ennuyeuse, mais que jamais l'original n'a ennuyé ceux qui l'ont bien entendu.

A l'égard de ce qu'on accuse Herodote d'avoir raconté trop de fables, il demeure d'accord qu'il n'a pas toujours fidelement rapporté la verité: mais il soutient que c'est moins la faute de l'Historien que celle des temps dont il nous a voulu apprendre les événemens, & que ce défaut est balance de toutes les graces du stile, qui est principalement ce dont il s'agit.

La comparaison que l'on fait de nos Avocats avec Demostene & Cicéron, luy paroît peu juste, & il croit que c'est en vain que l'on voudroit persuader que ces deux *grands hommes* doivent tout à leur sujet,

qu

rien ni à la nature, ni à l'art. On ont quelquefois traité de ce quand ils ont traité les plus grands ont rehaussé par la grandeur de la nature.

Orateurs sont plus heureux en sujets Anciens. Ils peuvent entreprendre du Roi; & si dans une si belle carrière ne vont pas au delà de Ciceron & de Demostene, qu'ils avouent que ce n'est pas la seule grandeur du sujet qui fait la grandeur de l'éloquence.

On passe des Orateurs aux Poetes, & on accuse Homere d'avoir mal gardé les regles de la bienséance, & d'avoir laissé des negligences dans ses Poësies. L'Auteur le defend de la premiere accusation en remarquant que la bienséance n'est pas la même dans tous les temps, & qu'il y a des bienséances fondees sur les mœurs, sur les coutumes, & sur les opinions, tous fondemens peu stables. Pour ce qui est des negligences, elles sont communes à tous les esprits sublimes. Elles montrent moins d'art, & font plus sentir la nature. Enfin celles d'Homere n'ont pas empêché qu'il n'ait esté le Pere non seulement des Poëtes, mais des Legislatteurs & des Philosophes, & que sept Villes n'ayent disputé l'honneur de lui avoir donné la naissance. Quoi que l'Auteur ait principalement entrepris de défendre les Anciens sur l'Eloquence, sur la Poësie, & sur l'Histoire, il ne

14 L'UNION DES SCULPTURES  
 Ce tableau de toucher quelque chose de leur  
 sculpture, & de leur Sculpture, dont l'ex-  
 cellence paroît par le soin que les plus  
 habiles Peintres, & les plus fameux Sculpteurs  
 modernes ont d'imiter ce qui reste de Sta-  
 tues de l'Antiquité.



JOUR.

# JOURNAL DES SÇAVANS,

Le Lundy 15 Dec. M. DC. LXXXVII.

*Antiquité des temps, rétablie & défendue  
contre les Juifs & les nouveaux Chrono-  
logistes. In 4. à Paris, chez Jean Boudot.*

Le dessein de ce Livre est de montrer que le Monde est plus ancien que ne le croient les Chronologistes modernes, qu'au lieu qu'ils ne mettent que quatre mille ans entre la création & la naissance de Notre Seigneur, il y en a eu près de six mil-  
L'Auteur soutient que pour reconnoître la véritable durée du monde, il faut suivre la Version des Septante Interpretes, & s'écarter du Texte Hebreu comme altéré par les Juifs qui ont vécu depuis la prise & la destruction de Jerusalem. Pour expliquer les motifs qu'ils ont eu de faire ce changement, il remarque que leurs Ancêtres ont tenu deux choses comme constantes. L'une que le temps de la Loi seroit de six mille ans; & l'autre, que le Messie paroîtroit dans le sixième millenaire du monde. Les premiers Chrétiens ont prouvé que Christ avoit paru vers la fin du sixième mil-

lenaire, & ont pressé les Juifs de le reconnoître pour le Messie. Ceux-ci, pour eluder la force de cette preuve, ont corrompu l'Ecriture, & retranche environ quinze cens ans de la vie des Patriarches. Ce retranchement leur a esté reproché par Julien de Toledé, par George Abulpharage, & par Syncelle. Il est même justifié par le témoignage des Hebreux & des Payens qui ont écrit avant la destruction de Jerusalem, qui ont tous compté près de six mille ans avant la venue du Messie.

L'Auteur de cet Ouvrage prouve encore ce nombre d'années par deux raisonnemens. Le premier est que le Royaume des Caldéens a commencé plus de trois mille ans avant la naissance de J. C. celui des Egyptiens plus de deux mille neuf cens soixante ans, & celui des Chinois plus de deux mille neuf cens cinquante-deux ans avant le même-temps. S'il n'y avoit eû que quatre mille ans depuis la creation du Monde jusques à la naissance de Nôtre Seigneur, comme le pretendent les Modernes qui suivent la supputation des Juifs, il faudroit porter l'origine des Royaumes des Caldéens, des Egyptiens, & des Chinois jusques avant le Deluge, & dire que l'inondation qui couvrit toute la Terre n'interrompt pas la succession de ces Rois, ce qui est contraire au temoignage de l'Ecriture. La durée de ces trois Royaumes est expliquée *fort au long*, avec la succession de leurs

Rois dans les chapitres XII. XIII. & XIV.

L'autre raisonnement dont l'Auteur se sert pour prouver qu'il faut en effet compter près de six mille ans depuis le commencement du Monde jusques à la naissance de JESUS-CHRIST est tiré de la constance du temps auquel se fit la division des Langues, & la dispersion des Nations. L'Ecriture S. remarque que ce fut au temps de Phaleg. Il falloit donc que depuis le Deluge jusques à ce temps-là les hommes fussent assez multipliez pour remplir toute la Terre, & pour former de puissans Empires. Or ils n'auroient pas pû se multiplier de la sorte s'il n'y avoit eû que cent ans depuis le Deluge jusques à Phaleg, comme le prétendent les Chronologistes Modernes qui suivent le calcul des Juifs, au lieu qu'ils auroient pû le faire si Phaleg n'est né que cinq cens trente ans après le Deluge, comme le soutiennent ceux qui suivent la supputation des Septante.

Rien n'est plus propre à faire bien entendre cette supputation, que de marquer distinctement la durée des six âges qui ont précédé l'Incarnation.

Le premier s'étend depuis le commencement du Monde jusques au Deluge, & est de deux mille deux cens cinquante six ans. L'unique difference qui est entre la *supputation des Septante*, & celle des Juifs,



est que ces derniers ont ôté cent ans à six Patriarches avant la naissance de leurs Fils ; ce que nulle personne intelligente ne croira avoir esté fait par hazard , & sans dessein prémédité. Ainsi la supputation des Septante surpasse de six cens ans celle des Juifs.

Le second âge s'étend depuis le Deluge jusques à l'entrée d'Abraham dans la Terre de Canaam , & est de douze cens cinquante-sept ans. Le calcul des Septante surpasse celui des Juifs de 830. ans , & cette difference vient de ce que les Juifs ont ôté sept cens ans à sept Patriarches, savoir cent à Arphazad , & autant à Sale , à Heber , à Phaleg , à Rehu , à Sarug , & à Nachor , & de ce que d'ailleurs ils ont retranche Cainan que les Septante font fils d'Arphazad , & auquel ils donnent 130 ans lors qu'il fut pere de Salé.

Le troisiéme âge s'étend depuis la sortie d'Abraham de la Terre de Canaam jusques à la sortie d'Egypte & à la publication de la Loi , & cet âge est de quatre cens trente ans, comme saint Paul l'a marqué dans le 3. chap. de son Epitre aux Galates. On peut ajoûter que l'Ecriture temoigne dans le chap. 12. de l'Exode que les Enfans d'Israel passerent une partie de ce temps-la dans la Terre de Canaam , & l'autre en Egypte.

On a déjà dit que la Loi de Moïse a duré deux mille ans ; & cela se confirme par l'autorité de Philon rapporté par Eusebe dans le huitieme livre de la Preparation Evangelique , & par celle de Joseph dans la

preface de ses Antiquitez Judaïques, & c'est cet espace de deux mille ans qui fait les trois autres âges qui restent à expliquer.

Le quatrième commence donc à la sortie d'Egypte, s'étend jusques à la construction du Temple de Salomon, & est de 873 ans.

Le cinquième âge s'étend depuis la construction du Temple jusques à sa destruction, & est de 470. ans, selon le témoignage que Josèphe en rend dans le livre 10. des Antiquitez, chap. 11. Or pour trouver ce nombre d'années entre la fondation du Temple & sa ruine, il en faut donner 80. au Regne de Salomon, comme fait le même Josèphe; ce qui semble contraire à l'Ecriture qui dit dans le chap. 11. du 3. livre des Rois que Salomon n'a regné que quarante ans sur le Peuple d'Israel. L'Auteur de l'Antiquité des temps rétablie & défendue se débarrasse de cette difficulté en disant que l'Ecriture n'a marqué que les quarante premières années de regne que Salomon a passées dans la piété, & n'a point fait de mention des quarante dernières qu'il a passées dans l'idolatrie. Il croit qu'elle a parlé des années de Salomon comme de celles de Saul. Elle dit dans le 13. chap. du 1. livre des Rois que Saul n'a regné que deux ans, quoi qu'en effet il en eût regné vingt; & elle ne parle que de deux, parce qu'il n'en avoit regné que deux avec justice. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que l'Ecriture même fait assez entendre que le regne d'

Salomon a duré plus de 40. ans. Il est constant qu'il n'avoit que douze ans lors qu'il succeda à David son Pere, & que lors qu'il mourut, Roboam son fils en avoit quarante & un. Ce Roboam estoit fils de Naama Ammonite, c'est-à dire de l'une de ces Etrangères que Salomon n'épousa que dans un âge avance. Or si le regne de Salomon n'avoit esté que de quarante ans, il faudroit qu'il eust épousé Naama avant l'âge de douze ans, & avant que d'estre monté sur le Trône.

Le sixième âge s'étend depuis la destruction du Temple jusques à la naissance de N. Seigneur, & est de 586. ans, dont le calcul est tiré en partie de l'histoire des Caldeens, & en partie de celle des Perses & des Grecs.

L'Auteur finit son Ouvrage par la remarque qu'il fait dans le quinziesme chapitre que les anciens Chrétiens ne se croyoient si proches de la fin du monde, que parce qu'ils estoient persuadez qu'il ne devoit durer que 6000 ans, & qu'ils voyoient qu'il s'en falloit peu que ce terme ne fust expiré. Il nous fait esperer un plus grand Ouvrage, dont celui-ci n'est que l'abregé.

*Samuelis Pufendorfi Commentariorum de Rebus Suecicis Libri 26. ab Expeditione Gustavi Adolphi in Germaniam, ad abdicationem usque Christinae. In fol. Ultrajecti 1686.*

**L**E stile ancien est gardé ici dans la supputation des années, & la mort de Louis  
XIII.

XIII. y est mise au 4. de Mai 1643. au lieu du 14. Neanmoins les Traitez de Westphalie y sont dattez du 24. Octobre 1648. suivant le stile nouveau.

Le premier livre est un abrégé de ce qui se passa en Allemagne depuis 1517. jusqu'en 1630. Les tentatives que les Princes de la Maison d'Autriche firent de temps en temps pour se rendre maîtres de la Mer Baltique , y sont expliquées ; & le plan des affaires de l'Europe, avec les intérêts des Princes, & sur tout de ceux d'Allemagne, y est tracé en peu de lignes.

Les 25. Livres suivans contiennent les événemens de 25. années , à commencer en 1630. Les conquêtes que Gustave fit en Allemagne depuis 1630. jusqu'en 1632. sont décrites dans les trois premiers. On n'y a pas oublié les attentats faits sur la vie de ce grand Prince , ni dissimulé les soupçons que l'on conçut contre les Imperiaux à ce sujet.

Les Suedois le perdirent en la Bataille de Lutzen donnée en 1632. François Albert Duc de Lawenbourg , qui servoit dans ses Troupes , fut accusé d'avoir esté auteur de sa mort. Mr. Pufendorf rapporte des raisons qui rendent l'accusation assez vrai-semblable.

Pappenheim qui ne s'estoit pas trouvé au commencement de la Bataille , y arriva sur la fin avec un grand Corps , les Imperiaux estant presque défaits. Il recommença le combat qui fut fort opiniâtré & fort douloureux. Mais ce General ayant reçu une  
bles.

blessure mortelle, toute l'armée Imperiale perdit cœur, & fut entierement defaite. Pappenheim estoit grand homme de Guerre. Il portoit sur son corps plus de cent cicatrices des blessures qu'il avoit reçues en différentes occasions. Il mourut à Lipsic le jour suivant après avoir souffert de cruelles douleurs.

On trouve depuis le 5. livre jusqu'au 20. le recit de toutes les Expeditions Militaires, & de toutes les Negotiations qui furent faites depuis la mort de Gustave jusqu'à la conclusion des Traitez de Westphalie.

On ne remarquera pas ici toutes les batailles données dans le cours de cette Guerre. On dira pourtant qu'il y en eut deux près de Nortlingue. La premiere en 1634. rapportée au 6. livre. Les Suedois y furent défaits, & auroient eû peine à se relever de leur défaite sans le puissant secours que le feu Roi leur envoya sous le Maréchal de la Force. Dans la même année ils firent un Traité avec la France, par lequel ils s'obligerent à livrer au Roi l'Alsace, & sur tout la Ville de Benfeld qu'ils avoient prise sur l'Evêque de Strasbourg mais ils ne satisfirent point à cette dernière condition, & Benfeld ne fut évacuée qu'en execution du Traite de Westphalie, & rendue à l'Evêque de Strasbourg. Quelques auteurs mettent mal ici Rhinfeld pour Benfeld.

*La seconde Bataille de Nortlingue est rapportée dans le 17. livre. Elle fut gagnée*

45. par le feu Prince de Condé qui étoit alors que Duc d'Anguien. Le Maréchal de Gramont qui commandoit l'aisle droite, après l'avoir ralliée, fut rompu & fait prisonnier. Du côté des Ennemis le General Mercy fut tué sur la place, & Gleen fait prisonnier. Il fut depuis échangé avec le Maréchal de Gramont. Mr. Pufendorf qui en beaucoup de rencontres diminuë la gloire des François, attribué le gain de cette Bataille aux Allemans, & particulièrement ceux de Hesse. On ne peut pas nier que le General Major Geis qui les commandoit, ses Officiers, & entre autres le Landgrave Ernest n'y ayent fort bien fait leur devoir. Mais il faut aussi demeurer d'accord que les François y aquirent beaucoup de réputation, & sur tout que Monsieur de Turenne qui commandoit l'aisle gauche eut une grande part à la Victoire. Les François demurerent maîtres du champ de bataille, de seize pièces d'artillerie, de quinze enseignes, & de dix-neuf cornetes, & firent 1300. soldats prisonniers. Il semble que ce sont là d'assez bonnes preuves d'une victoire pleine & entiere, & que pour la traiter de chimerique, comme a fait un Ecrivain de ce temps-ci, il faut estre animé d'une basse jalousie contre le vainqueur.

Ce n'est pas en ce seul endroit que Monsieur Pufendorf tâche d'ôter aux François *une partie de l'honneur qui leur est dû.* Il le fait encore dans la relation de la Bataille de

Wolf



Wolffenbutel dont il prétend que les Suédois seuls remportèrent tout l'avantage. Il est certain néanmoins que le Comte de Guebrian depuis Maréchal de France, fut la principale cause de la victoire.

Les preliminaires de la paix generale sont rapportez dans les livres 10. 11. 12. 13. & 14. Ils furent conclus à Hambourg le 25. Decembre 1641.

En 1645 arriva la déroute de Mergethem, Ville située en Franconie, & non en Alsace. Elle est décrite dans le dix-septième livre.

Les Estats de Suede estant assemblez à Stockholm en Decembre 1644 les cinq grands Officiers de la Couronne, qui sont le Drost, le Connestable, l'Amiral, le Chancelier, & le Tresorier, y remirent le gouvernement entre les mains de Christine devenue Majeure, parce qu'elle avoit 18. ans passez.

En 1648. la Reine de Suede donna le souverain commandement de ses armées d'Allemagne à Charles-Gustave Prince Palatin. Mr Pufendorf ne dit pas que ce Prince fust du Sang Royal de Suede, mais qu'il tiroit son origine de Charles IX. Roi de Suede. Il estoit de la Maison Palatine, de la branche de Deux Pons, & sa Mere estoit fille du même Charles IX. & Sœur du Grand Gustave.

*Les Negociations faites pour les Traitez de Westphalie se trouvent depuis le quinzième*

me livre jusqu'au vintième. Ces Traitez furent signez en Octobre 1648. à Munster entre la France & l'Empire, & à Osnabrug entre l'Empire & la Suede. Ils sont rapportez tout au long dans le 20. livre.

La Suede fit comprendre dans son Traité le Roi & le Royaume de Portugal. L'impression qui en fut faite en Hollande contient une protestation de l'Empereur Ferdinand III. contre cette clause inserée en faveur du Portugal. Par cet acte Ferdinand proteste qu'il ne reconnoît point d'autre Roi de Portugal que Philippe IV. Roi d'Espagne. Louis Pereira de Castro estoit pour lors Ambassadeur de Dom Jean IV. Roi de Portugal en l'assemblée de Munster, mais il n'y estoit pas reconnu pour Ministre public par toute la Maison d'Autriche, & ne se trouvoit point aux Conferences. Cet Ambassadeur fit ses plaintes aux Ambassadeurs de Suede de ce que cette protestation avoit esté mise au bas de leur traité. Ils répondirent qu'ils ne l'avoient point reçüe, & ils firent publier un écrit par lequel ils declarerent qu'ils l'avoient rejetée, quoique les Imperiaux eussent fait tous leurs efforts pour la faire recevoir. Ils assurerent de plus par le même écrit, que cette protestation n'estoit point dans la formule du traité, qui fut lûë publiquement au mois de Juillet 1648. & déposée au Directoire de Mayence; qu'elle n'estoit point *dans les deux Originaux*, dont l'un fut mis

mis entre leurs mains, & l'autre fut donné aux Imperiaux, & qui furent tous deux envoyez, l'un à l'Empereur, & l'autre à la Reine de Suede, pour y mettre au bas les ratifications reciproques. Les Ambassadeurs Suedois non contents d'avoir fait publier cet écrit, se plaignirent fort vigoureusement au Depute de Mayence de l'impression de ces faux actes & il leur promit qu'il n'arriveroit plus rien de pareil à l'avenir.

Le 21. & le 22. livre traitent de l'execution de la paix de Westphalie. Cette execution fut conclue en 1650. dans la Diete des Estats de l'Empire, tenue à Nuremberg.

Le vint-quatrième livre raconte un grand danger que la Reine Christine courut au mois de Juin 1652. Cette Princesse estoit partie de grand matin pour visiter son Armee Navale. Comme elle entroit dans un vaisseau avec Fleming General de cette armee, l'ais sur lequel ils passoient s'abaissoit d'un côté, & les fit tomber en un endroit profond de 30. coudees. Fleming pour sauver sa vie, prit l'extrémité de la robe de la Reine, & estoit prest de l'entraîner au fond de l'eau, si Antoine Steinberg ne se fust jeté aussi-tôt dans la mer, & n'eust pris le bas de la jupe de cette Princesse qu'il retira ainsi heureusement de ce peril. Christine n'ayant pas encore la moitié du corps hors de l'eau s'écria que l'on secourust Fleming qui tenoit toujours le bas de sa robe. L'Auteur ajoute que la Reine ne marqua aucune ani-

moité contre Fleming qui pour se sauver luy-même l'avoit exposée à un si grand danger. Elle ne fut pas plus émeuë de cet accident que s'il ne lui estoit point arrivé. Elle n'en tint point le lit : Elle mangea en public, & raconta toute la chose à ceux qui estoient presens.

La Reine peu de jours avant que de descendre du Trône, fit dire à Antonio de Sylva Resident du Roi de Portugal en la Cour de Suede, qu'elle ne reconnoissoit point le Duc de Bragance pour Roi de Portugal, que ce Royaume appartenoit à Philippe IV. Roi d'Espagne, & qu'elle lui ordonnoit de sortir de Suede au plutôt : que néanmoins, parce qu'il estoit venu sous la foi publique, il s'en retourneroit sous la même foi. Christine fut portée à faire cette démarche par les instances de Pimentel Ambassadeur d'Espagne en Suede, parce qu'elle avoit resolu de se retirer dans les Terres de l'obeissance du Roi Catholique. L'Auteur ajoute qu'elle fit cette déclaration peu de jours avant son abdication, parce qu'elle sçavoit bien que Charles-Gustave son successeur reconnoîtroit le Resident de Portugal, les Suedois ayant besoin de l'amitié des Portuguais à cause du commerce. C'est pourquoi le Prince & les Senateurs firent avertir secretement Sylva par Picq Ministre de France, & par d'autres, de ne point s'étonner de l'action de la Reine, parce que le nouveau Roi le reconnoîtroit aussi.

tôt après son avènement à la Couronne.

L'abdication de Christine & l'elevation du Prince Palatin Charles-Gustave se firent en l'assemblée des Estats du Roiaume, tenue à Upsal au mois de Mai 1654. On peut lire à la fin de cette Histoire les Harangues qui furent prononcées dans cette grande action. Christine en prononça deux. L'une aux Estats en prenant congé d'eux, & l'autre au nouveau Roi. Dans celle qu'elle adressa aux Estats, elle raconta en peu de mots tout ce qui s'estoit passé pendant les dix ans de son administration. Mr. Pufendorf ne dit pas pendant les dix années de son regne, comme un Auteur moderne lui fait dire, & s'il l'avoit dit, il ne se seroit pas exprimé assez proprement, parce que le regne de Christine commença le jour de la mort du Roi son Pere, c'est-à-dire en 1632. au lieu que son administration ne commença que le jour de sa majorité, & lors que les cinq grands Officiers de la Couronne lui remirent entre les mains le pouvoir dont ils avoient joui durant sa minorité.

*troisième partie de la Chymie naturelle l'explication Chymique & Mé-  
Gc. par Daniel Doncan, Do-  
Medecine de la Faculté de Mont-  
n 12. à Paris , chez Laurent  
, & Daniel Horthemels.*

r de cet Ouvrage , fort connu  
autres Ecrits , s'estant proposé de  
public un Traité sous le nom de  
*naturelle*, le divisa en trois Parties,  
oir fait imprimer la première en  
ent de donner les deux autres,  
nière contient l'explication de la  
nt l'un des sexes se décharge des  
perfluës ; & l'autre, celle dont  
orme dans le sein de la mere , &c  
r.

d'abord de la purgation en gé-  
prétend qu'elle n'est autre cho-  
séparation des parties qui sont  
au sujet que la nature veut com-  
qu'elle chasse par les égouts qu'il  
ellement formez dans le corps  
parce que ces parties étrange-  
on appelle pour l'ordinaire des  
ne sont pas toutes également mê-  
fonduës avec le sang , il veut  
qui en sont le plus dégagées se sé-  
tinuellement par les filtres ordi-  
que celles qui sont le plus emba-  
se puissent séparer que par des  
ons , des precipitations & des  
F fil-



filtrations extraordinaires. Ainsi l'évacuation qui se fait chaque mois dans l'un des sexes dépend principalement de ce que les esprits & les autres principes actifs qui purifient le sang par leur fermentation, sont plus foibles dans ce sexe-là que dans l'autre. On y peut ajouter la quantité d'excrement causée dans les femmes, ou par le défaut de travail, ou par l'excez du manger. Mr. Doncan explique assez au long ce sujet-là : mais parce qu'il demande des expressions qui blesseroient la délicatesse d'une grande partie des Lecteurs, ceux qui par leur Profession sont obligez de s'en instruire, auront recours, s'il leur plaît, à l'Original.

*L'histoire de l'Animal, ou la connoissance du corps animé par la Mécanique & par la Chymie, où l'on explique la formation, la naissance, la vie & la mort de l'animal. Par Daniel Doncan, Docteur & Medecin de la Faculté de Montpellier. In 12. à Paris, chez Laurent d'Houry. 1687.*

**C** Et Ouvrage a esté imprimé en mesme temps que les deux dernieres Parties de la Chymie naturelle; & il est divisé en trois Sections. Dans la premiere, l'Auteur ne fait presque que repeter ce qu'il a dit dans la troisieme Partie de la Chymie naturelle, touchant la formation de l'animal, la cause efficiente du foetus, son lieu naturel, &c. Dans la seconde, il traite de

la vie de l'animal , de sa nourriture , de son accroissement , & des actions qu'on appelle vitales & animales. Et enfin dans la troisième , il explique les causes de la mort.

Il ne fait pas consister la vie de l'homme dans la seule circulation du sang & des esprits qui est commune aux bêtes ; mais encore dans le sentiment , dans l'imagination , dans la memoire & dans le raisonnement ; & pour la nourriture , il veut qu'elle ne soit autre chose que le changement de l'aliment en la substance du corps nourri. Ensuite de quoi il explique comment se fait ce changement ; mais à peu près comme il l'a expliqué dans la premiere Partie ; seulement suit-il de nouveau quelques ramifications du canal torachique , qui s'écartant vers les côtes se vont terminer aux mamelles des femmes , où elles portent le chyle qui est nécessaire pour former le lait.

Le lait étant ensuite entré dans le corps de l'enfant qui tette , y reçoit de nouveau des preparacions , des divisions , des filtrations , des circulations & des sublimations , jusqu'à ce qu'étant parvenu au bout du conduit torachique , il se mêle avec le sang dans les vaisseaux sousclaviez , qui le versent dans le cœur , où il commence à se changer en sang par l'exaltation de ses principes actifs.

*Cependant, comme ces principes auroient*

pû recevoir un trop grand mouvement, la nature pour l'empêcher, a mis dans la respiration un sel fixe pour en moderer la force, & dans le foye des cribles propres à laisser passer le subtil & à retenir les sours & les fous. Ensuite de quoi le sang ainsi epure est poussé par le ressort du cœur & des arteres aux parties qui s'en doivent nourrir, dont les pores sont tellement configurez qu'ils ne reçoivent que les petits corps qui sont propres à leur accroissement.

Pour les actions animales, qui selon l'Auteur, ne portent ce nom que parce qu'elles distinguent l'animal de la plante, il les explique selon l'ordre que la nature leur a donné. Il commence par l'esprit animal, & continue par le sentiment, par l'imagination, par le raisonnement, & par la memoire, qui estant comme la depositaire des objets de toutes les autres facultez, ne peut estre expliquée qu'après elles. Il est vrai que l'Auteur ne touche que legerement toutes ces choses pour ne rien repeter de ce qu'il a dit dans la premiere Partie.

Dans la troisieme Section, il fait voir que la vie depend d'une infinite de causes dont une seule peut produire la mort: celle-ci arrive par l'ébullition continuelle du sang qui cherche à sortir des vaisseaux qu'il contient, par l'action des sels acres qui poussiez par le torrent de la circulation percent les membranes de ces vaisseaux.

le sang en bouchant les arteres ou les veines ; quelquefois par une seule goutte de sang qui estant répandue dans le cerveau par la dilatation de quelque tuyau , y cause un abcez incurable ; par la délicatesse des vaisseaux lymphatiques , des veines lactées , des membranes , &c. D'où Mr. Doncan conclut qu'on doit moins s'étonner de la brieveté de la vie , que de sa longueur , parce qu'elle demande le concours d'un si grand nombre de causes, qu'il est surprenant qu'elles se puissent rencontrer aussi souvent qu'elles font toutes ensemble.

*De l'Usage de celebrer le Service Divin dans l'Eglise en langue non vulgaire , & de l'esprit avec lequel il faut lire l'Ecriture sainte pour en profiter.* In 12. à Paris chez F. Muguet.

Comme les P. Reformez se plaignent depuis long temps de ce que l'Eglise Catholique celebre les divins Offices en langue non vulgaire , & que quelques-uns des nouveaux Convertis ne dissimulent pas que cela leur fait quelque peine ; cet Ouvrage a esté composé pour confondre l'injustice des uns , & pour calmer l'inquietude des autres. L'Auteur remarque d'abord que l'Eglise n'a jamais empêché ses enfans de faire des prieres particulieres en leur langue commune, ni ne leur a jamais ôté la connoissance de ce qui se dit dant le Service

public , & particulièrement dans la  
bration de la sainte Messe. Le Concile  
Trente enjoint expressément aux Prêtres  
& aux Pasteurs d'en instruire ou d'en  
instruire les peuples qui leur sont confiés  
& de le faire si souvent qu'on ne leur  
pas appliquer ces paroles du Prophète  
remie : *Les Enfans ont demandé du pain*  
& *il ne s'est trouvé personne pour leur*  
*rompre.*

Cette pratique de l'Eglise est confirmée  
par les instructions des Peres qui se  
conservées jusqu'à nôtre temps , comme  
celles de S. Cyrille de Jerusalem , l'Ecclésiastique  
de S. Gregoire de Nyssa , les Sermons de saint Ambroise aux Initiés  
& ceux de saint Gaudence aux Neophytes.  
Par ces précieux monumens il paroît  
demment que les anciens Peres ont  
encore plus de soin de découvrir les  
lignes aux Chrétiens que de les cacher  
Infideles. Mais cela n'empêche pas  
l'Eglise n'ait crû par de tres-bonnes  
raisons devoir conserver dans le Service  
public la langue dans laquelle il a esté pre-  
mierement institué , & ne le point changer  
quoiqu'il que cette langue ait cessé d'estre  
connue du commun peuple.

Avant que de proposer les raisons de  
l'Eglise , on fait voir ici en general qu'il  
ont dû estre tres-fortes , puis qu'elles  
sont communes à la plupart des Societez Chré-  
tiennes, n'y en ayant presque aucune qui

le Service public ne se serve d'une langue non vulgaire. Les Ethyopiens celebrent leur Liturgie en une langue inconnue au peuple, qui approche plus de l'Hebreu que d'aucune autre langue. Les Chrétiens d'Egypte se servent d'une langue dont les caractères approchent fort des lettres Greques qui ne sont point connues du vulgaire. Les Armeniens ont retenu l'ancien langage Armenien, qui a cessé depuis long temps d'estre en usage, & ainsi des autres.

Il est vrai que Brerevood Docteur Anglois ne convient pas de la verité de ce dernier fait à la page 303. des recherches de la diversité des Langues & des Religions, qui furent imprimées à Saumur en 1662. où il met les Armeniens parmi les Chrétiens qui celebrent la Liturgie en leur langue naturelle. Mais ce qui a trompé cet Auteur est qu'il a pris l'ancien Armenien pour une langue vulgaire, quoi qu'il ne le soit pas, comme il est démontré évidemment par la traduction des Ecritures en langue Armenienne faite par saint Chrysostome. Car il n'est pas probable qu'une langue qui estoit vulgaire avant l'an 400. qui est le temps auquel vivoit ce Pere, le soit encore aujourd'hui.

L'auteur ajoute que la pratique de conserver dans le Service divin la langue où il a esté premierement institué, est un effet du profond respect que les hommes ont pour les choses saintes. Cela a esté pra-



tiqué dans les fausses Religions aussi bien que dans la vraie. On en prend à témoin les Turcs & les Perses qui n'employent dans leurs ceremonies que la langue Arabique grammaticale que le peuple n'entend point. On peut encore alleguer Quintilien qui assure que les vers des Saliens qui contenoient tout le culte des anciens, estoient à peine entendus par les Prêtres, & que la Religion toutefois ne permettoit pas d'y rien changer. *Carmina Saliorum vix Sacerdotibus suis satis intellecta, sed quam mutari vetat Religio.*

Après cela l'Auteur propose les quatre principales raisons qui ont porté l'Eglise Catholique à défendre l'usage des langues vulgaires dans le Service Divin. La premiere est la conservation de l'unité. La seconde la majesté des choses saintes. La troisieme l'integrité de la Foi. La quatrieme la conformité avec l'Eglise primitive.

La premiere raison est fondée sur saint Paul qui veut que les Fideles soient soigneux de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix, afin qu'il n'y ait parmi eux qu'un corps & qu'un esprit, comme il n'y a qu'une Esperance & qu'une Foi. Or il est impossible selon l'Auteur que cette unite Chrétienne puisse subsister, si chaque Nation a la liberté de faire le Service Divin dans sa propre langue, sur tout dans la supposition des Lutheriens & des Calvinistes qui prétendent que nul ne peut en conscience &c

; superstition assister à un service qu'ils ne peuvent pas, puisque par ce moyen les uns ne peuvent communiquer avec les autres qu'ils n'entendent point, ni les Anglois avec les Allemans, &c.

Il faut ajouter que non seulement l'usage des langues vulgaires rompt le lien de l'union & de la communion, mais encore détruit tout moyen aux Pasteurs d'assembler des Conciles Generaux qui sont nécessaires en plusieurs occasions pour entretenir la pureté de la Foi, comme il paroît par l'exemple même des Apôtres. Or rien n'est contraire selon l'Auteur à la célébration des Conciles Generaux que l'usage des langues vulgaires dans le Service Divin. Car il est nécessaire que les Evêques qui sont assemblés conviennent en une langue commune, au moins pour la plupart; autrement bien loin de pouvoir décider quelque chose de foi, ils auroient peine à se faire entendre.

La seconde raison est la majesté des choix. Car comme les langues vulgaires changent continuellement, il faut ou changer sans cesse l'Office de l'Eglise, ou le faire en des jargons qui deviennent insupportables & ridicules, comme les étendus Reformez l'ont éprouvé. Car il y a que six-vint ans ou environ, que les Pseaumes ont esté mis en François par les meilleurs Poëtes de ce temps-là; & sont devenus si ridicules qu'on a bien

de la peine à n'en pas rire, au lieu d'en estre excité à la devotion, & cependant ils n'osoient les changer par le respect qu'ils avoient pour la premiere langue en laquelle ils avoient eüe mis.

La troisieme raison est l'integrité de la Foi. Car qui ne sçait qu'il ne faut quelquefois changer qu'un mot, qu'une syllabe, ou qu'une seule lettre pour introduire une heresie, comme il arriva aux Arriens qui ne firent glisser dans la Foi du Concile de Nicée qu'une lettre, & par ce changement penserent renverser toute la doctrine de l'Eglise.

La quatrieme raison est la conformité avec l'Eglise primitive, n'estant pas possible de faire voir que les langues dans lesquelles le service divin a esté d'abord institué, ayant cessé d'estre vulgaires, elle les ait quittees pour le celebrer dans de nouvelles langues qui ont succédé aux anciennes.

La principale difficulté que les Protestans opposent contre l'usage du Service de l'Eglise en langue non vulgaire, est pris de ce que saint Paul dit des langues inconnues dans le chap. 14. de la 1. Epître aux Corinthiens : *Recherchez avec ardeur la charité, desirez les dons spirituels, & sur tous de prophetiser; Car celui qui parle une langue inconnue, ne parle pas aux hommes, mais à Dieu, parce que personne ne l'entend, quoy que le Saint Esprit lui fasse prononcer des mysteres, &c.*

L'Auteur prouve manifestement que l'Apôtre ne parle dans ce chapitre ni de la lecture de l'Ecriture S. ni du Service de l'Eglise, ni de la celebration des Mysteres, ni de la dedication des Evêques, mais seulement des entretiens & des exhortations que les Fideles faisoient dans leurs assemblées par forme de conference, où chacun parloit selon le don qu'il avoit reçu, & où on écouloit même ceux, à qui le Saint Esprit avoit donné le don de parler des langues inconnues qui estoient quelquefois pour les Gentils un argument visible de la vérité de notre Religion. Cependant, parce qu'il ne se pouvoit quelquefois personne qui pût expliquer aux Fideles ce qu'ils venoient d'entendre de la bouche de ceux qui avoient parlé en langue inconnue, il s'en faisoit beaucoup, qu'à leur égard ces sortes de discours fussent aussi profitables que ceux où par la Prophetie on expliquoit les Mysteres. Ce fut aussi ce qui obligea saint Paul à reprocher aux Corinthiens que c'estoit à eux une vanité ridicule d'estimer le don des langues par dessus tous les autres, & de faire plus de cas de ceux qui avoient reçu ce don, que de ceux à qui le Saint Esprit avoit donné celui de prophetiser, & d'interpreter les discours prononcez en langue inconnue. L'auteur prétend que cela se déduit si clairement des propres paroles de saint Paul, qu'il faudroit s'avouer *foi-même* pour n'en estre pas con-

vaincu si l'on se donne la peine d'examiner tout le chapitre.

Outre tout cela , il prétend que quand saint Paul auroit parlé du langage qui servoit à la celebration des Mysteres & du divin Office, les P. R. n'en pourroient rien conclure en leur faveur , parce qu'il ne s'agit pas de sçavoir si du temps de saint Paul les Mysteres ont esté celebrez en langue connue mais si ayant esté une fois celebrez en une langue , il est permis de la changer.

*Les Questions de la Princesse Henriete de la Guiche, Duchesse d'Angoulême & Comtesse d'Alais, sur toutes sortes de sujets, avec les Reponses par M. Pontier, Prêtre Theologien, Protonotaire du saint Siege. In 12 à Paris, chez G. Cavehier, au Palais. 1687.*

**O**N trouvera ici une assez grande diversité de matieres, puis qu'il y a plus de cent questions proposées sur differens sujets, dont les uns regardent l'intelligence des paroles de l'Ecriture, les autres les devoirs de la vie civile, les autres des ceremonies de Religion, les autres des preceptes de Morale, les autres des points d'Histoire, & les autres des secrets de Physique. En peu de temps on y peut prendre une infinité de belles idées, & quiconque seroit assez heureux pour les conserver, pour-

roit

roit s'en servir dans la conversation, & y paroître sçavant sans beaucoup d'étude. Celui à qui le Public est redevable des Réponses, lui avoit donné auparavant le Cabinet des Grans, lequel il fera bientôt réimprimer en trois tomes avec des additions considérables.





# JOURNAL DES SCAVANS,

Du Lundy 22 Dec. M. DC. LXXXVII.

*Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclesiastiques, contenant l'histoire de leurs vies, le catalogue, la critique, & la chronologie de leurs ouvrages. par M. Elies Dupin, Docteur de la Faculté de Paris, Professeur Royal de Philosophie. Tome I I. des Auteurs du 4. Siècle de l'Eglise. In 8. à Paris chez André Pralard, rue saint Jacques.*

L'AUTEUR garde dans ce second Tome la methode qu'il avoit proposée dans la 2. partie de la préface du premier. Il commence par un abrégé de la vie de chaque Ecrivain Ecclesiastique. Il fait ensuite un catalogue de ses ouvrages selon l'ordre du temps où ils ont été composez, ajoute un extrait fidele de ceux qui nous restent, & en traduit souvent les plus beaux endroits. Il porte son jugement de l'esprit, de la doctrine, & du stile, & finit ordinairement par le denombrement des différentes éditions.

Les Ecrivains qui ont fleuri dans ce siècle-là sont autant considerables par leur mérite

rite que par leur nombre. On remarque parmi les Grecs Eusebe , saint Athanaïe , saint Basile , S. Gregoire de Nazianze , saint Gregoire de Nyffe , & saint Epiphane ; & parmi les Latins , saint Hilaire , saint Pacien , S. Optat & saint Ambroise. Mr. Dupin rapporte si fidelement ce que ces saints Peres ont traité dans les principaux de leurs ouvrages , qu'il seroit à craindre que plusieurs personnes ne se contentassent de ses extraits , sans se donner la peine de voir les originaux. Mais ce seroit contre son intention , puis qu'il témoigne qu'il n'a écrit que pour exciter tout le monde à la lecture de ces grans maîtres de nôtre Religion.

L'Empereur Constantin assista durant sa vie à plusieurs assemblées Ecclesiastiques. Aussi disoit-il qu'il estoit Evêque pour veiller à la police extérieure de l'Eglise. Mais on ne s'attendoit peut-estre pas de le trouver parmi les plus celebres écrivains de son siècle. Il y paroît pourtant , & y tient un rang considerable que ses harangues , ses Lettres , & ses édits lui ont acquis. La plus longue & la plus belle de ses harangues est celle qui est adressée à l'assemblée des Fideles , & qui a esté mise par Eusebe à la fin de la vie de cet Empereur , & traduite en nôtre langue avec les œuvres d'Eusebe.

Les Lettres sont en plus grand nombre que les Harangues. Par les unes Constantin ordonne aux Evêques de s'assembler

pour terminer les differens de la Religion. Par les autres il accorde des immunitéz aux Ecclesiastiques, & par les autres il commande de bâtir des Eglises.

La plupart des Edits ont esté faits en faveur de la Religion Chrétienne.

Monsieur Dupin, bien loin de mettre parmi ces Edits la donation par laquelle on prétend que ce Prince a donné aux Papes la souveraineté de Rome & des Provinces d'Occident, rapporte plusieurs raisons par lesquelles il fait voir clairement qu'elle est supposée. La première est tirée du silence des Anciens qui n'ont point parlé de cette libéralité de Constantin. La seconde est tirée de celui des Papes mêmes qui n'allèguent point cette donation, lors même qu'ils défendent leur patrimoine.

La troisième est tirée de la date du quatrième Consulat de Constantin, auquel la Donation donne Gallicanus pour Co legue, au lieu que dans ce Consulat il eut pour Colleague Licinius.

La quatrième est tirée de la barbarie du stile fort différent de celui des autres Edits de Constantin.

La cinquième est tirée de diverses circonstances. Mais la plus forte de toutes, & la plus convainquante de la fausseté, résulte de l'histoire par laquelle il paroît que les Pa-

bien loin d'avoir prétendu à la souveraineté de Constantin, ont resté sujets de ce Prince &c.

& de ses successeurs. Il est certain que ces Empereurs ont exercé un pouvoir absolu dans Rome , que Theodoric & les autres Rois Gots y ont joui du même droit jusqu'à ce qu'ils aient esté vaincus par Belisaire , & chassés par Narsez. Longin établit en Italie la puissance des Exarques , qui dura jusques à l'invasion des Lombars. Astolfe leur Roi contraignit Utique dernier Exarque d'abandonner Ravenne , & de retourner en Orient. Il mit le Siege devant Rome dont les habitans qui n'avoient pû obtenir de secours de Constantin Copronyme leur legitime Souverain , implorerent celui de Pepin Roi de France. Pepin entra en Italie , obligea Astolfe à lui demander la paix , & à rendre l'Exarquat. Constantin le redemanda comme lui appartenant : Mais Pepin jugea qu'il en estoit déchu par le peu de soin qu'il avoit eû de le défendre , & le donna au Pape Etienne II. Didier successeur d'Astolfe se ligua avec George Gouverneur de Naples , pour reprendre l'Exarquat. Charlemagne alla au secours d'Adrien I. & remit ce Pape en possession des Villes que Pepin son Pere lui avoit données. Il prit connoissance de l'accusation intentée contre le Pape Leon III. & parce qu'il ne se presenta personne qui voulust la soutenir , ce Pape fut reçu à s'en purger par serment. Peu de temps après il couronna Charlemagne en qualité d'Empereur. Louis le debonnaire & ses autres suc-

cesseurs furent Rois d'Italie & de Rome, quoy que les Papes possédassent la souveraineté des villes qui avoient esté de l'Exarquat de Ravenne. Tout ceci met hors de doute la supposition de la donation de Constantin, & fait voir clairement que ce n'est point de la libéralité de cet Empereur, mais de la seule générosité de nos Rois que les Papes tiennent le premier établissement de leur grandeur temporelle.

S. Bernard \* parlant à Eugene III. de l'or & des pierreries qui brilloient sur ses vêtemens, & de la foule des gardes & des courtisans dont il estoit environné, lui dit qu'en cela il avoit succédé à Constantin, & non à saint Pierre; ce qui peut faire juger que ce saint Abbe a pris la donation de Constantin pour un acte véritable: sans quoy au lieu de dire à Eugene qu'il avoit succédé à Constantin, il lui auroit dit qu'il avoit succédé à Pepin & à Charlemagne.

M. Dupin ne s'est pas contenté de rapporter la doctrine des SS. PP. qui ont fleuri dans le quatrième siècle, il a fait aussi l'histoire des Conciles qui y ont esté célébrés. On y doit donner le premier rang à celui de Nicée, qui fut tenu en l'année 325. par plus de trois cens Evêques, en présence de l'Empereur Constantin. Ils y établirent la foi par la condamnation de l'erreur d'Arius, y *fixerent le jour de la Fête de Pâque, & y*  
fixerent

\* *Lu. 4. de Consid. c. 24.*

firent 20. Canons pour regler la discipline de l'Eglise. Comme le sixième a donné lieu à de grandes disputes entre de sçavans hommes de ce siecle, Mr. Dupin tâche de l'expliquer d'une maniere claire & aisée.

Après le Concile de Nicée un des plus considerables qui ait esté celebré dans le quatrième siecle, a esté le premier d'Arles qui a aboli la coûtume qu'avoient les Eglises d'Afrique de reïterer le Baptême conferé par les Heretiques. Il s'y trouva des Prelats de diferentes Provinces de l'Empire, de France, d'Italie, de Sicile, d'Angleterre, d'Espagne, & mesme d'Afrique; ce qui a donné lieu à saint Augustin, selon l'opinion du P. Sirmond, de lui donner le titre de Concile œcumenique.

*Ambassades de la Compagnie Hollandoise d'Orient vers l'Empereur du Japon.* In 12. 2. vol. à Paris chez D. Horthemels. 1687.

**C**'Est l'abregé d'un volume in folio imprimé à Amsterdam en l'année 1680. Il est divisé en trois parties.

La premiere est une description du Japon, des mœurs, des coûtumes, du gouvernement, & de la religion de cet Empire.

La seconde contient la relation de l'Ambassade de messieurs Blockovius & Frisius envoyez au Japon en 1649.

La troisième renferme le recit de cinq  
autre



autres Ambassades envoyées en différentes années.

A la fin de la troisième partie il y a une relation des guerres civiles du Japon, qui commencerent un peu après l'année 1550. & durèrent trente-huit ans.

Cette relation est plutôt un roman qu'une histoire. Les Amours de Mioxindono General des Armées de l'Empereur Cubo, & de la Reine Mirima femme de ce Prince, en font une partie. Un fameux Bonze Moine du Pays y joue un assez plaisant personnage. Il y conduit une histoire de galanterie entre son Neveu, jeune Bonze de bonne mine, & l'Imperatrice. Mais elle se termine à la mort tragique de ce jeune Bonze sacrifié presque aux pieds de l'Empereur, au ressentiment d'un rival, & elle est suivie d'une soulevement, dans lequel l'Empereur est vaincu & tué par les rebelles, & l'Imperatrice mise à mort par un effet de la colere du vainqueur.

Quoi que la premiere partie de cet ouvrage explique particulièrement tout ce qui regarde le Japon, les choses naturelles & les politiques, il en est encore parlé dans les Ambassades.

L'Empire du Japon consiste en quantité d'Isles, dont il y en a trois grandes, Meaco, Ximus, & Bungo ou Xikoko.

L'Isle de Meaco prend son nom de sa Capitale, qui veut dire chef. Elle a 340. lieues de largeur, & 800. de longueur, & est

divisée en 50. Royaumes. Cette étendue semble au dessus de toute créance.

Ximus signifie Isle basse. Elle contient, à ce que l'on croit, neuf Royaumes. L'Auteur dit qu'elle est large d'environ 60 lieues, & longue d'environ 40. On ne voit pas pour-quoi il n'a pas plutôt dit qu'elle estoit longue de 60 lieues, & large de 40.

Xikoko veut dire quatre Royaumes, & cette Isle en comprend autant.

- Dans ces trois grandes Isles il n'y a que 63 Royaumes, & il y en a 66 dans tout le Japon.

Les Grans ont en main le gouvernement. Ils sont nommez *Tono*, qui veut dire Seigneur. Il y en a de divers degrez, des Rois, des Princes, des Ducs, des Marquis, des Comtes, des Barons. Mais il n'y a qu'un Empereur dans tout ce grand Estat. Car le Dairo qui avant l'année 1550. avoit le souverain commandement tant pour les affaires de la Religion, que pour celles de l'Estat, n'est plus que le chef des Ecclesiastiques, & n'a aucune part dans le gouvernement civil. Il est néanmoins encore à present plus considéré que l'Empereur. Il a le pas devant lui dans toutes les ceremonies, & le pouvoir de donner des titres aux Princes temporels, & à ceux de la Religion. L'empereur lui prête foi & hommage tous les cinq ou tous les six ans.

La police du Japon est merveilleuse. Il n'y a dans tout ce grand Empire qu'un *mesme poids* & qu'une *mesme mesure* pour

pour toutes sortes de marchandises ; & tout est si juste , qu'il n'y a pas à dire de l'épaisseur d'un cheveu.

Les loix du commerce y sont si severes que si un Marchand estoit convaincu d'avoir usé de fraude , non seulement il seroit puni , mais sa famille , & ses voisins jusqu'à 20 maisons de la sienne , le seroient avec lui.

Les villes du Japon n'ont ni murailles ni remparts. Les rues de toutes les villes & même celles de tous les bourgs sont dans une egale distance , c'est-à-dire peut-être parallèles entr'elles.

Au bout de chaque rue il y a une porte gardée & éclairée toute la nuit. A chaque porte il y a un Capitaine qui en a le soin , & qui rapporte au Commandant du quartier tout ce qui s'y passe.

Les lieues sont distinguées par un petit terre clere & plante de quatre grans arbres pour la commodité des voyageurs qui se reposent dessous.

Les plus considérables villes du Japon sont Nanguasaki . Osacca , Meaco , & Iedo. La ville de Nanguasaki que nôtre Auteur nomme Nanguetique est capitale de l'Isle de Bungo , ou Nicoco Elle a un port où abondent les flotes Hollandoises qui viennent de Batavia. Les trois autres sont dans l'Isle de Meaco.

La ville d'Osacca est à 220. lieues de celle de Nanguasaki. Il y avoit autrefois dans la province l'un des le plus magnifiques

que qui ait jamais esté sous le ciel. C'estoit un bâtiment entouré de galeries, dans lesquelles l'on pouvoit ranger 50000. hommes en bataille.

La ville de Meaco est à 18. lieuës d'Osacca, & à 112. de Iedo. Elle avoit autrefois 7. lieuës de tour. Mais depuis les guerres civiles, elle est diminuée d'un tiers. On ne laisse pas d'y compter encore plus de 80000. familles. Elle est divisée en haute & basse. Les maisons de la basse sont d'une mesme symmetrie, & si proches les unes des autres, qu'il semble que ce ne soit qu'un bâtiment long d'une lieuë.

Cette ville de Meaco estoit ci-devant Capitale de tout l'Empire, lors que le Dairo qui est le souverain Prêtre du Japon, estoit aussi Empereur. Ce Prince, car on lui donne encore ce titre, demeure dans la haute ville. Son Palais est magnifique, & tout brillant d'or. Sa sculpture est de blanc poli sur des fonds d'or émaillé. L'entrée est soutenüe de huit grosses colonnes avec leurs chapiteaux d'ordre Corinthien. Le toit en est d'or, & en cul de lampe. Il y a dans ce Palais 1000. tapisseries toutes relevées d'or. Une tour qui en est proche est élevée jusqu'aux nuës, & couverte de lames d'or.

L'on pèche dans la mer de Meaco un petit poisson qui ressemble fort à la sardine. L'Auteur rapporte que l'on en fit goûter au feu Roi Louis XIII. qui le trouva fort bon.

110  
Edo est la capitale de tout l'Empire  
Japon depuis que la souveraine puissance  
temporelle a été enlevée au Dairo. Pour  
y entrer on passe par 53 portes, chacune  
éloignée l'une de l'autre de 180. pas, &  
trouve ensuite une rue qui a pour le moins  
4 lieues de long. Notre Auteur dit que  
la ville est à 154. lieues de Nanguataki,  
130. d'Osacca, & à 112. de Meaco: &  
le-ci à 18. lieues d'Osacca, & Osacca  
à 10. de Nanguataki. Ces distances  
sont pas bien exactes; car dans nos  
cartes Osacca & Meaco sont presque sur  
la même ligne de Nanguataki à Edo, & l'a  
uteur du premier a même route à les  
mesurer, & ne voit pas que si Meaco est

à 10. lieues de Nanguataki, & à 12. d'Osacca,  
Osacca ne peut être qu'à 2. lieues de Nanguataki.

Il est à remarquer que la route de Nanguataki  
à Edo est la même que celle de Nanguataki  
à Meaco, & que celle de Nanguataki  
à Osacca est une autre route.

o personnes, & consuma en  
te fameuse ville qui aupara-  
100000 maisons.

edo qui est la demeure de  
Japon, est tres magnifique.  
fort beau cours. On y entre  
fermées de fosséz. La salle  
une voute soutenue de gros-  
brées. Son plafond est de la-  
on toit de mesme metal. Il y  
tenu de colonnes d'or massif.  
où l'on y monte, le dais qui  
& 4 dragons qui sont aux  
ssi d'or massif.

laces fortes dans le Japon. Le  
o à Meaco est fortifié par de  
par de bonnes tours, & en-  
ssé large & profond.

accai qui est capitale du Roy-  
& à 5 lieuës de celle d'Osac-  
aux situé sur une montagne,  
bastions.

eau à une lieuë d'Osacca, en-  
double fossé, dont le pre-  
s de profondeur, & 340 de  
cond a la mesme profondeur,  
e largeur. Ses murailles ont  
auteur, sans le parapet qui  
t presque aussi dur que la  
teau est fortifié de 16 basti-  
e bastion il y a une tour de  
cinq étages, & autour du  
fausse braye. Il est difficile.



de croire que ces murailles ayent cent toises de hauteur, veu que les tours de Nôtre-Dame de Paris n'en ont pas le tiers. On a peut-estre mis des toises pour des pieds.

Il y a un autre château proche de la mesme ville d'Osacca, dont l'auteur de la relation fait une description fort obscure. Ce que nous en avons pû comprendre est que son fossé a 200 toises de largeur, & 25 de profondeur; qu'il y a une porte couverte d'un fort beau cuivre; que de là l'on entre dans une rue qui aboutit au marché; que ce marché est une place d'environ 200 toises en quarré; que d'un des bouts de cette place, l'on passe à une porte entourée d'un fossé sec; que cette porte est d'or massif, & les gardefous du pont qui en est proche, sont aussi de mesme metal. Ses murailles ont 63 pieds de haut. Il est fortifié de 12 bastions, sur chacun desquels il y a une tour de mesme que sur les bastions du précédent château. La largeur du fosse de ce château paroît toute extraordinaire. Si elle estoit aussi grande que l'on le dit, elle seroit de près d'un demi quart de lieue.

Nôtre Auteur assure que les habitans de toutes les villes de l'Empire du Japon ne payent ni impôt, ni subsides; & néanmoins il rapporte quantité de lieux où il y a des bureaux établis, & entr'autres à Fisen, où un faubourg demeure le Receveur des taxes que payent les vaisseaux tant du

Parmi les montagnes du Japon, celle de Siurperama qui est à 8 lieues de Meaco, jette du feu comme le Gibel de Sicile. Les habitans croient que le diable y apparoit sur le sommet à certains devots, après qu'ils y ont fait des vœux & des jeûnes. Tacite rapporte quelque chose d'approchant des Germains qui s'imaginoient que la Déesse Aerthun leur apparoissoit.

La montagne de Conai qui est proche de Nisacca, sur le chemin de Meaco à Iedo, a une lieue & demie de hauteur. Celle de Frenojama qui est assez proche de la même ville de Meaco, élève son sommet au dessus des nués; & celle de Finsinajama est de 30 lieues. L'Auteur ne s'explique pas sur cette étendue, si c'est de haut ou de long.

Il y a dans le Japon plusieurs académies ou écoles fort célèbres par le nombre des Ecoliers, dont les uns s'appliquent à l'Eloquence, & les autres à l'Histoire, à l'Astronomie, à la Poésie, à l'Arithmétique. Il y en a cinq dans la ville de Meaco & aux environs.

Il y en a une autre à demie lieue du Temple des mille Idoles, pas loin de Iedo. Elle consiste en quelques cloîtres. Les Bonzes qui sont des Religieux du Pais, en ont la conduite. Ils ont aussi l'administration de plusieurs Temples qui y sont. Les Ecoliers prennent leurs degrez aux sciences & aux arts dans l'un de ces Temples.

Il y en a encore une autre sur une montagne qui est sur le chemin de Meaco à Iedo. Cette école est une des principales du Japon. Les Religieux qui y demeurent n'en sortent jamais. Ils sont incessamment occupez à l'instruction de leurs disciples. Il y va tous les ans en un temps destiné pour cela, plusieurs autres Religieux, pour s'entretenir avec ceux de ce Convent sur des matieres de Religion & de Philosophie. Mais cette assemblée finit par une étrange aventure. C'est qu'il y a toujours quelqu'un de ces Religieux qui disparoit. Ils disent que le diable l'emporte.

Les Japonois sont idolâtres. Ils adorent une infinité de Dieux, entre lesquels sont Camis & Fotoques, qui sont des noms généraux qu'ils donnent aux Dieux dont ils esperent quelque bien. Les Fotoques sont ceux dont ils esperent la beatitude & l'éternité, & les Camis ceux dont ils attendent des biens temporels. Amida, Xaca, & Canon sont les Dieux tutelaires du Pais, & qui font fleurir l'Empire. Canon estoit fils d'Amida, & vivoit selon l'opinion des Bonzes, il y a environ 2000 ans. Ce fut lui qui crea en ce temps la le Soleil & la Lune. Ces peuples honorent aussi les diables, & leur font des offrandes, afin qu'ils ne leur fassent point de mal.

Il y a quantité de Temples magnifiques, dediez à toutes ces fausses Divinitez. Il y en a un à 4 lieues de Meaco dédié à Amida,  
de

de 500 pieds de long , avec deux grandes trapes au milieu , dont on n'a pû jamais ſçavoir l'ufage. Il contient 1000 Idoles. C'eſt pourquoy on l'appelle le Temple des 1000 Idoles. Tout y eſt d'or maſſif juſques aux cloches.

Il y en a un à Nara ſoutenu de pluſieurs belles & grandes colonnes de cedre. Les archives de ce Temple portent que ces colonnes ont coûté 5000 ducats , c'eſt à-dire 10000 eſcus chacune.

Il y en a un à Ofacca appellé le Temple des diables , qui eſt fort élevé. Les Japonois y vont adorer une affreufe Statuë.

Il y en a un à Iedo , dédié au Dieu Amida , qui eſt fort magnifique. L'Idole qu'on y adore eſt horrible. Elle a la teſte d'un chien , & le reſte eſt un corps humain. Elle eſt à cheval ſur un autel couvert d'une plaque d'argent épaiſſe d'un doit. La houſſe de ce cheval eſt toute en broderie d'or , ſemée de perles & de diamans.

Il y a un autre Temple dans la meſme ville , appellé le Temple des Beſtes qui eſt à deux étages.

Il y en a un à Dubo , village qui n'eſt pas loin de Meaco , qui a plus de 200000 eſcus de rente ; & on ne l'ouvre qu'une fois l'année.

Nous avons déjà dit que le Dairo eſt le chef des Eccleſiaſtiques , & comme le ſouverain *Prêtre du Japon*. Quoique les Japonois n'ayent qu'une femme , le Dairo

à le privilege d'en avoir 12. & des concubines sans nombre.

Entre leurs Religieux & leurs gens d'Eglise, les Bonzes ou Bonziens sont les plus considerables. Ils font profession de mener une vie solitaire, & de garder le celibat. Ils sont divisez en 9. differentes sectes.

Il y a d'autres Religieux nommez Neugari, qui sont de trois sortes. Les uns s'exercent à la guerre comme nos Chevaliers de Malte; d'autres s'adonnent à la priere, & les troisièmes travaillent, & font des armes pour le public. Ces Moines ne reconnoissent aucun Superieur, & sont tous égaux entre eux.

Le nombre des Convens est infini. L'on en a compté sur la montagne de Fronojamma, proche de Meaco, jusques à 3800 bâtis par un Empereur; & sur une autre montagne qui est aussi voisine de la mesme ville, il y en a plus de 7000 dont le moindre contient dix Moines.

*Traité de l'Aiman, divisé en deux parties.*

*La premiere contient les experiences; &*

*la seconde les raisons qu'on en peut rendre.*

*Par Mr. D\*\*\* In 12. à Amsterdam, 1687.*

**C** Et Ouvrage commence par des reflexions curieuses sur le nom, sur l'origine, & sur la couleur de l'Aiman. L'on rapporte d'abord les noms qui lui ont esté donnez par les Grecs, par les Latins, par les Ita-



Italiens, & par les François. L'on remarque qu'il se trouve ordinairement dans les mines de fer, & qu'il y en a par tout où il y a de ces mines. Les couleurs des Aimans sont différentes suivant les differens pais d'où ils sont tirez. Celui des Indes Orientales, de la Chine, & du Bengala, est de la couleur de fer non poli, & ressemble à des éclats qui auroient esté cassez d'un rocher. Celui qui vient de Macedoine est noirâtre; celui d'Arabie rougeâtre, & celui qui a beaucoup de force est rare par tout.

On ne doute point que l'Aiman n'ait esté connu des Anciens. Mais on croit qu'ils n'avoient observé que la propriété qu'il a de se joindre au fer, & qu'ils avoient entièrement ignoré celle de se diriger vers le Pole. Platon fait mention de cette premiere propriété dans son Ion, & Aristote dans son premier livre de l'Ame.

Quant à l'éguille aimantée, il est vrai que quelques-uns ont écrit qu'elle a esté en usage parmi les Pheniciens, & parmi les Chrétiens, au temps des Croisades. Mais l'auteur croit que ces faits ne peuvent estre appuyez que de foibles conjectures. Il aime mieux s'en tenir à ce qu'assure l'histoire qu'en l'an 1300. un nommé Jean Goia né au bourg de Melphi, proche de Salerne, vers le Promontoire de Minerve, dans le Royaume de Naples, y inventa la Boussole ou l'éguille aimantée, & que ce fut de ce lieu-là qu'on eut les premieres éguilles



dont on se servit pour la Navigation. D'autres soutiennent que ce fut Paul Venitien, qui environ l'an 1260. apporta de la Chine en Italie l'art de construire la Bouffole, & de s'en servir.

L'Auteur propose avec tant d'ordre & de netteré toutes les proprietéz de l'Aiman qui ont esté découvertes jusques ici, qu'il n'y a personne, pour peu qu'il soit versé dans ces matieres, qui ne les puisse entendre. Ensuite il tâche d'en donner des raisons Physiques, employant par tout des figures fort exactes qui en facilitent merveilleusement l'intelligence. Aussi ces raisons ne sont elles différentes de celles de Mrs. Descartes & Rohault qu'en ce que l'Auteur ne veut pas que la matiere magnetique soit canelée, ni qu'elle ait la figure des vis, comme ces Philosophes le prétendent.

Ce que l'Auteur ajoute de particulier tant sur l'armure, que sur la variation & sur la declinaison de l'Aiman, est qu'il faut faire l'armure de fer plutôt que d'acier, à cause que les pores du fer sont plus ouverts, & que la matiere magnetique y passe plus librement & avec plus de force. Et parce que quand on forge du fer, les petites parties dont il est composé, se disposent en long & se rangent comme de petites eguilles toujours du mesme sens dans la longueur du fer, il veut qu'on prenne l'armure de maniere que la largeur de  
ces

ces petites parties réponde à l'extrémité de l'armure qui doit lever l'autre fer que l'on lui présentera. En effet, ayant fait forger en même temps deux armures différentes pour un même Aimant, l'une prise & appliquée du sens dont le fer est forge, & l'autre prise & appliquée du sens contraire, il assure que leur ayant ensuite présente du fer, la première sorte d'armure leva un quart plus pesant que l'autre; dont la raison est que la matière magnetique trouvant plus de facilité à se faire un chemin le long de ces petites parties ainsi disposées en longueur, y circule avec plus de force que dans l'autre où les petites parties disposées d'un sens contraire font trop de résistance.

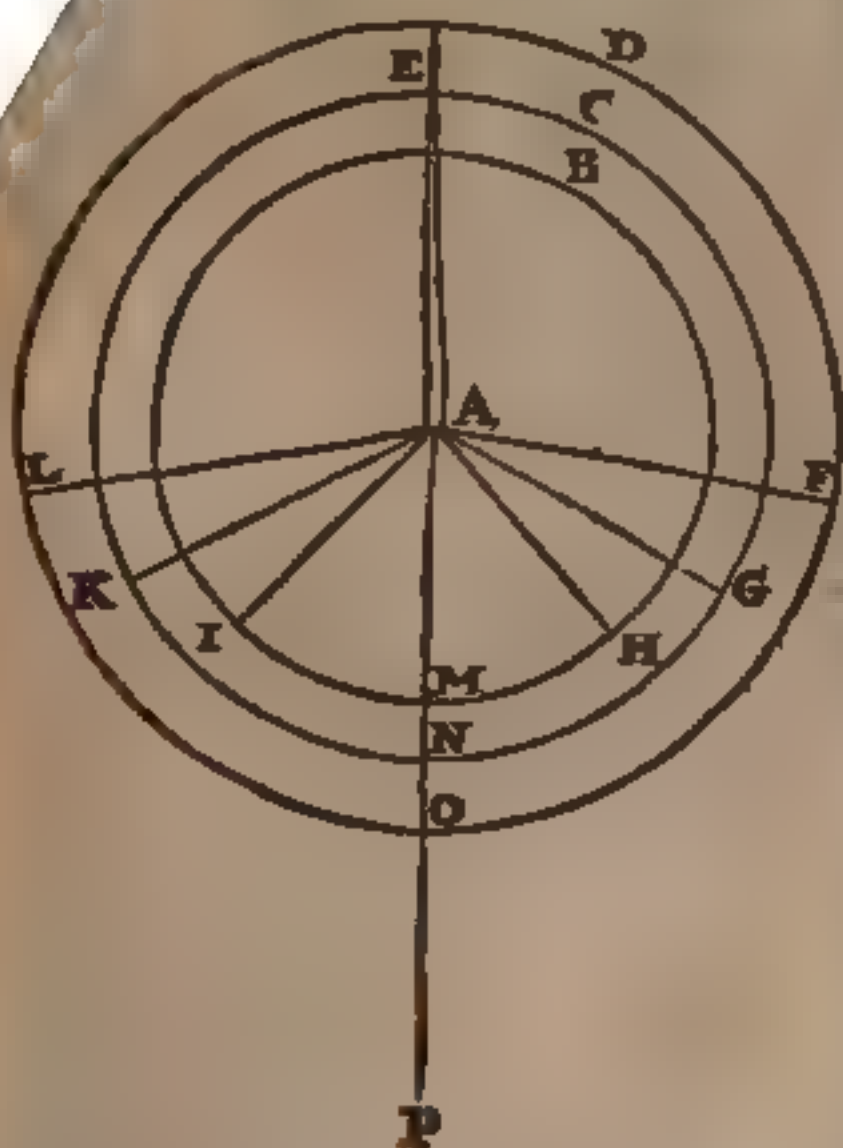
Quant à la variation de l'éguille aimantée, elle a esté decouverte pour la première fois par Robert Normand, Pilote celebre, & l'Auteur prétend qu'on n'a pû encore en rendre une bonne raison; ce qui l'oblige de dire qu'il en faut faire de temps en temps des observations exactes.

Pour determiner la variation de l'éguille on procede de cette sorte. On trace avec soin sur une pierre de marbre solidement arêtee, une ligne qu'on nomme *Meridienne*, parce qu'elle va du Midi au Nort. On applique ensuite l'éguille aimantee par dessus, laquelle, s'il n'y avoit point de variation, devroit suivre exactement cette ligne. Mais l'on a trouvé que reiterant cette experience en divers temps, l'éguille a de-

cliné tantôt à droit, & tantôt à gauche. Il y a un peu plus de cent ans qu'on fit cette expérience à Paris ; & l'on remarqua alors que l'éguille declinoit de la ligne Meridienne de six degrez du Nort à l'Est. Il y a environ quarante ans que la mesme expérience ayant esté faite, à peine la declinaison fut d'un seul degre vers le mesme côté. Il y a 15 ans qu'elle estoit d'environ 3 degrez vers l'Ouëst ; & l'on remarque presentement qu'elle n'y decline presque que d'un degre. Ces diverses experiences font conclure à l'Auteur que pour sçavoir précisément cette variation, il faut de temps en temps recommencer cette experience sur une ligne Meridienne sure & éprouvée, telle qu'estoit sans doute celle dont se servit Mr de la Hire de l'Academie Royale des Sciences, vers la fin de l'année 1684. dans l'Observatoire Royal à Paris. Il reconnut alors que l'éguille declinoit de la ligne Meridienne de 4 degrez, 10 minutes, Nort-Ouëst.

On trouve ici cinq ou six methodes de décrire une ligne Meridienne, toutes excellentes. Nous nous contenterons de rapporter celle qui paroît la plus exacte, & la plus facile. Prenez une pièce de marbre avec les précautions qui ont esté ci-devant marquées. Tracez sur ce marbre trois cercles B C D de differente grandeur, & qui ayent le mesme centre A. Elevez perpendiculairement sur ce centre A la

E, en sorte qu'avec la surface horizontale du marbre il fasse de tous côtez des droits. Quand le Soleil sera levé, & étant dégagé des vapeurs de la terre,



observez le moment que le bout de l'ombre du stile touchera la circonference du plus grand cercle D. Faites une marque à cet endroit qui sera, par ex. F. Marquez en-

core le moment auquel le mesme bout de l'ombre du stile touchera la circonferen-  
ce du second cercle C qui sera G. Mar-  
quez pareillement le mesme point d'ombre  
H sur le cercle B. Rentrez après midi la  
mesme observation, & marquez par la mê-  
me methode sur les 3. cercles les points  
I K L. Divisez en deux l'arc I H en M,  
ou l'arc K G en N, ou l'arc L F en O. Du  
centre A tirez une ligne qui passe par les  
points M N O, & vous aurez la Meridien-  
ne A P. Le jour du solstice est plus propre  
à cette observation qu'un autre, quoi qu'on  
la puisse faire en d'autres jours si l'on est  
pressé.

L'Auteur finit ce Traité par la description  
de quelques machines executées avec l'Ai-  
man, & renvoye le Lecteur qui desirera  
d'en connoître davantage, à Bettinius, à  
Kirker, & à Schotus qui en ont traité fort  
au long.

*Meditations pour tous les Jours de l'Année  
sur les Evangiles de chaque semaine, divi-  
sées en 5 Tomes. In 12. & se vendent à  
Paris chez Lambert Rouland rue S. Jac-  
ques.*

**L**A fin de cet ouvrage est d'apprendre  
aux personnes qui donnent chaque  
jour un temps certain à la Meditation, com-  
ment elles doivent s'occuper des grandes



veritez qui sont renfermées sous les paroles les plus simples, & les plus courtes de l'Evangile. L'Auteur donne deux conseils à ceux qui desirent de réussir dans ce pieux dessein. L'un est de demander à Dieu la lumiere necessaire pour penetrer le sens de sa parole. L'autre de le prier de leur découvrir dans ce sens, ce qui est le plus propre à la correction de leurs mœurs. Pour leur faciliter l'execution de ces deux conseils, il a choisi differens sujets dans l'Evangile de chaque Dimanche, & les a distribuez de telle sorte qu'il fournissent de quoi s'entretenir chaque jour de la Semaine.

L'Auteur a un peu étendu ces sujets-là en faveur des Religieuses que leur regle, & leurs statuts obligent à donner certaines heures du jour à la Meditation des Mysteres de nôtre Religion. Suivant la division de l'année en 52. Semaines, il a tiré de l'Evangile de chaque Dimanche sept sujets de Meditation pour les sept jours de la Semaine. Ainsi ayant divisé en sept parties l'Evangile du premier Dimanche de l'Avent, il fait de la premiere partie le sujet de la Meditation du Dimanche, & des six autres parties le sujet de la Meditation des jours suivans.

Au reste il proteste qu'il n'a rien dit de lui-même, & qu'il a tâché autant qu'il lui a esté possible de n'employer que les pensées, & les paroles de l'Ecriture & des



Saints Peres. Ainsi l'on ne peut douter que son travail ne soit utile non seulement aux Religieuses pour lesquelles il a esté principalement entrepris, mais encore aux Curez, & aux Predicateurs qui y trouveront de quoi diversifier les instructions qu'ils sont obligez de donner au Peuple.

*Relation de l'Inquisition de Goa. In 12. à Paris chez Daniel Horthemels rue S. Jacques.*

C E n'est pas une Histoire telle qu'elle pourroit estre écrite dans les pais où l'Inquisition est reçue. Ceux qui ont subi ce terrible joug n'osent se plaindre de sa pesanteur, & s'ils en parlent publiquement ce n'est que pour louer le zele de ceux qui le leur ont imposé. Celuy qui nous donne cette relation se trouve dans une disposition toute differente, & dans une pleine liberté de déclarer ses sentimens. C'est un François qui après avoir esté déferé au saint Office des Indes, & avoir éprouvé durant quatre ans toutes les rigueurs qui s'y exercent, tâche d'imprimer dans l'esprit de ses Lecteurs par les termes du monde les plus pathétiques, toute l'horreur qu'il en a conçue. Son imagination encore frappée de la perte de sa liberté, & de la crainte du dernier supplice décrit avec les couleurs les plus sombres la misere de sa prison, & la dureté de ses Juges.

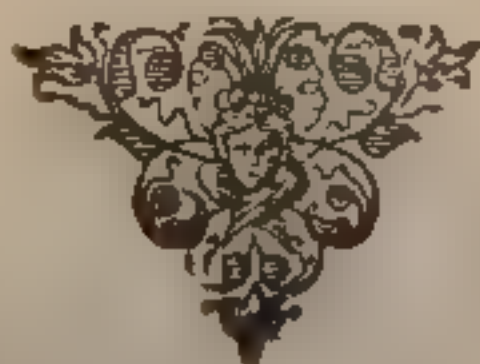
Il n'est pas inutile de sçavoir ce qu'il en rapporte , ni de s'instruire de la procedure que l'on a tenue contre lui dans ce Tribunal. On remarquera sans peine combien elle est differente de celle que la droite raison , & l'équité naturelle ont introduite dans les Justices réglées. On verra que l'on y reçoit en temoignage des gens noircis de crimes , & des ennemis , que l'on n'y confronte point les témoins à l'accusé , que l'on ne lui permet point de proposer de reproches , & que les précautions dont on use contre lui , servent souvent à obscurcir la verité , à opprimer l'innocence , & à faire triompher la calomnie. Voilà le principal fruit que l'on peut tirer de la lecture de cette Relation.

*Histoire abrégée du Siècle courant , depuis l'an 1600. jusqu'à présent. In 12. à Paris chez Charles Coignard , rue des Noyers.*

**S**'Il est loüable de sçavoir ce qui s'est autrefois passé dans les pais étrangers , il n'est gueres permis d'ignorer ce qui est arrivé dans nôtre pais & dans nôtre siecle. Ceux qui desireront en aquerir quelque connoissance , le pourront faire par le moyen de ce Livre , sans qu'ils soient obligez pour cela d'y mettre beaucoup de temps , ni beaucoup de peine.

Ils trouveront dans un fort petit volume les plus grans événemens du siecle cou-

rant, disposez selon l'ordre des années, & tirez ou des Histoires generales, comme est celle de Mr. de Thou, ou des particulieres, comme est celle de Dupleix. Au commencement de chaque année est un sommaire contenant les faits les plus importants. Dans le corps du discours ces faits-là sont un peu étendus, & mêlez d'autres faits non compris dans le sommaire. Ceux qui ne voudront pas se contenter de cet abrégé n'auront qu'à consulter les Historiens dont le Catalogue est à la fin immédiatement devant la Table.



JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'Année M. DC. LXXXVIII.

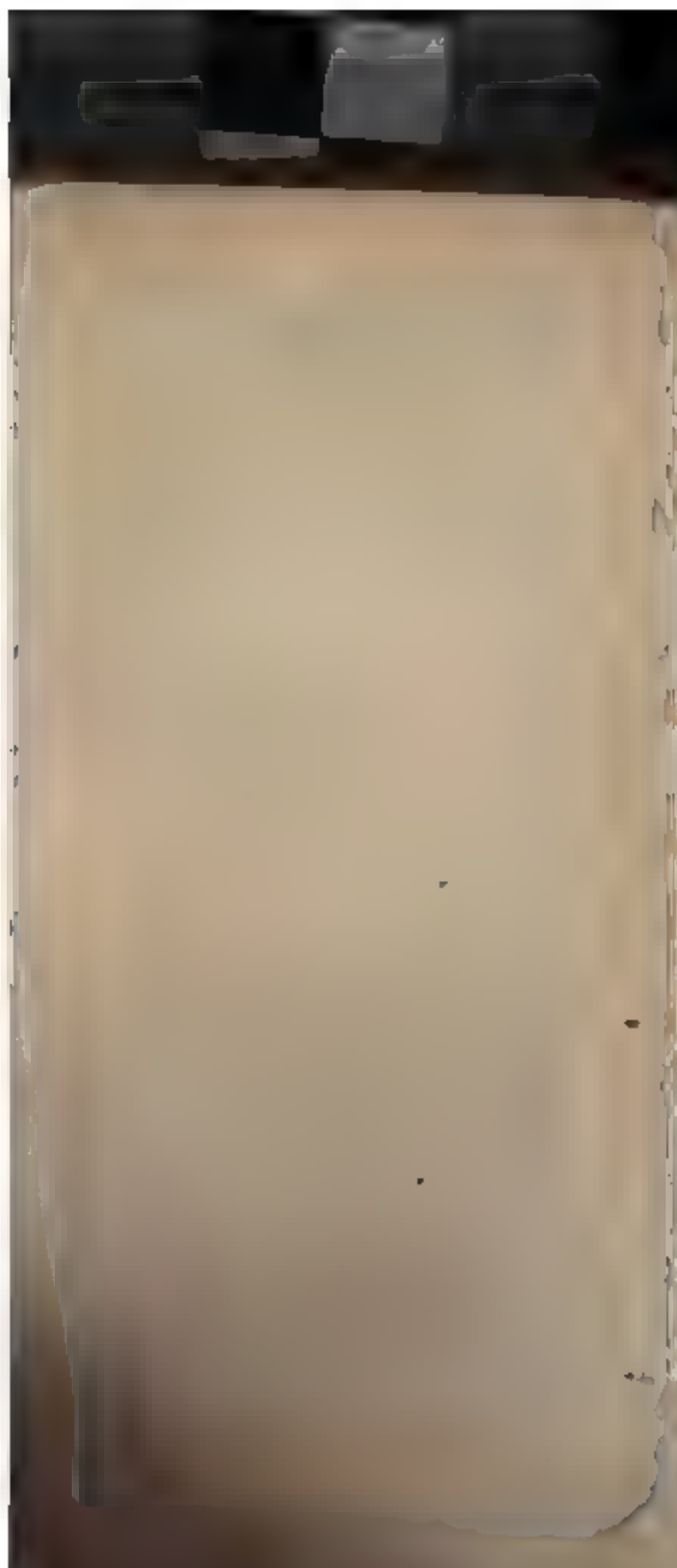
Suite du  
*TOME QUINZIEME.*



A AMSTERDAM,  
Chez WOLFGANG, WAESBERGE,  
BOON, & VAN SOMEREN.  

---

M. DC. LXXXVIII.



## VII.

JOURNAL  
DES SÇAVANS,

Du Lundy 5 Janvier M. DC. LXXXVIII.

---

*Le Droit de la Guerre & de la Paix , par  
Mr. Grotius. Traduit de Latin en François  
par Mr. de Courtin. In 4. 2. vol. à Paris  
chez Arn. Seneuse, rue de la Harpe.*

**S**I Mr. Grotius a esté regardé avec raison comme un des plus sçavans hommes de nôtre siècle, son Traité du Droit de la Guerre & de la Paix a esté considéré comme un des plus excellens de ses ouvrages. Le sujet quoi que des plus importans & des plus nécessaires, n'avoit jamais esté bien expliqué.

Il y avoit un assez grand nombre d'Ecrivains qui avoient composé des Commentaires ou sur le Droit Romain, ou sur le Droit propre de leur Pays. Mais il s'en estoit trouvé fort peu qui eussent entrepris d'éclaircir le droit que les Rois, & les États souverains observent entre eux, & qui tire son origine ou de la nature, ou d'un consentement tacite de toutes les Nations. Plusieurs même avoient jugé l'entre-



prise inutile , sur cette fausse persuasion qu'il n'y a que de l'injustice dans la guerre, & que les Loix ne s'accordent jamais avec les armes.

M. Grotius demeure d'accord que s'il estoit vrai qu'il n'y eust aucune justice dans la guerre, ce seroit une folie d'en faire un livre. Mais pour l'honneur de son dessein il refute cette erreur en peu de paroles , & fait voir que l'homme estant ne pour la société , & ayant inclination à l'entretenir, il ne le peut faire qu'en s'abstenant du bien d'autrui , qu'en le restituant lors qu'il l'a usurpé, qu'en réparant les dommages qu'il a causez , & qu'en accomplissant fidelement ses promesses.

Les loix que chaque Peuple a faites pour sa propre conservation, tendent à obliger les particuliers à s'aquiter de ces devoirs , & les loix que le consentement de tous les Peuples a établies entre eux , tendent à les obliger de la même sorte à ne rien faire de contraire à ces devoirs là.

Comme le particulier qui pour son intérêt viole la loi de son Pays, sappe le fondement de son repos, & attaque la sûreté de sa famille, le Souverain qui pour son intérêt viole le droit des gens, ebranle le plus ferme appui de son Etat, & trouble la tranquillité publique. La justice ne doit donc pas seulement estre gardée par les particu-

& par rapport les uns aux autres , soit en paix , soit en guerre ; & c'est de cette justice dont Mr. Grotius traite dans cet Ouvrage qu'il a divisé en trois livres.

Dans le premier , il examine si la guerre est permise , combien il y en a de sortes , & qui sont ceux qui la peuvent faire légitimement.

Dans le second , il traite des causes de faire la guerre , de la défense des personnes & des biens , des differens moyens d'aquerir les biens , des promesses , des contractz , & des sermens des Souverains ; des raisons ou injustes ou douteuses de faire la guerre.

Dans le troisiéme, il traite de ce qui est permis dans la guerre , s'il est permis d'y mentir & d'y tromper ; s'il est permis d'y prendre le bien des sujets pour les dettes de leur Prince ; s'il est permis de tuer , de faire le dégât , d'enlever les choses sacrées , & avec quelle distinction cela se doit faire. Il parle du droit que l'on a sur les personnes , de la juridiction que l'on exerce sur les vaincus , du temperament que l'on doit apporter au droit de tuer , au dégât , à l'aquisition de la puissance souveraine.

La traduction de cet Ouvrage a esté d'autant plus difficile , que la matiere est d'elle-mesme épineuse , le stile serré , rempli de termes empruntez des Jurisconsultes , & chargé de citations de vers Latins , & Grecs. Aussi avoit-il paru si obscur à quelques *sçavans* des pays étrangers , qu'ils

avoient

avoient crû qu'il avoit besoin de leurs Commentaires. M. Grotius avoit fait lui-même des remarques sur chaque Chapitre ou pour accumuler les preuves, ou pour expliquer les endroits les plus difficiles du Texte. Mais la Traduction tiendra lieu d'explication, de Commentaire, & de preuve. La Table n'est pas d'un petit secours. Elle est tres ample, & contient quantité d'observations tres utiles à l'intelligence du Livre.

M. de Courtin qui en mourant a laissé cette Traduction entre les mains de ses heritiers, avoit toutes les qualitez necessaires pour la rendre tres accomplie. Il possédoit le sujet, & l'avoit appris non seulement par une lecture assidue, mais encore par le maniment des affaires dont il avoit esté chargé en qualité de Secretaire des Commandemens de Christine Reine de Suede, & de Charles Gustave son Successeur, & depuis en qualité d'Envoyé de Sa Majesté Suedoise en France, & enfin en qualité de Resident de Sa Majesté tres-Chrétienne vers les Princes, & les Estats du Nort.

*Confucius Sinarum Philosophus, sive scientia Sinensis Latine exposita, Studio & operâ Patrum Societ. Iesu Prosperi Inter-cetta, Christiani Herdtrich, Francisci Rougemont, Philippi Couplet. Iussu Ludovici Magni, eximio Missionum Orientalium bono. E Bibliotheca Regia in lucem prodit. Adjecta est Tabula Chronologica Sinica Monarchia ab ejus exordio ad hucusque tempora. In folio. à Paris chez Daniel Horthemels, rue saint Jacques.*

**L**E grand éloignement de la Chine, & la difficulté avec laquelle on y reçoit les Etrangers, ont esté cause que nous avons esté long-temps sans en avoir qu'une connoissance imparfaite. Mais le P. Martini nous ayant donné en 1659 une histoire fort axacte de cette Monarchie, depuis son commencement jusqu'à la venue du Messie, il ne nous restoit plus rien, pour sçavoir tout ce qui regarde ce grand Empire, que de connoître ses mœurs & sa Religion, dont le P. Couplet & ses Confreres nous donnent aujourd'hui une image tres exacte, non tant pour satisfaire la curiosité des Sçavans de l'Europe, que pour instruire ceux qui vont en Mission à la Chine, des raisons qui ont porté les Peres de sa Compagnie à s'adonner aux sciences qui fleurissent dans ce Royaume-là, sur tout à la Philosophie de Confucius, dont les Chinois font plus de cas que les Euro-

Européens n'en ont jamais fait d'aucun Philosophe.

Pour cet effet il remarque dans la préface, que la langue Chinoise est très difficile à apprendre; que ses mots sont monosyllabes, qu'ils sont en petit nombre eû égard aux choses: mais que leur défaut a produit des caractères dont le nombre est si grand, qu'il n'y a point de Chinois qui les puisse retenir tous en sa mémoire. Mais il avertit aussi qu'il suffit d'en connoître cinq ou six mille pour pouvoir lire & entendre plusieurs livres de Morale, d'Histoire, & de Politique, & même pour écrire assez exactement de toutes les matières qui sont l'objet de ces Sciences.

Quand les Jésuites furent parvenus à ce point de connoissance, ils se proposerent d'examiner la Philosophie des Chinois, où n'ayant rien trouvé qui repugnast à la loi naturelle, ils résolurent d'en apprendre les maximes, & de s'en servir pour confirmer les veritez de la Religion Chrétienne; ce qu'ils firent avec tant de succès, que les Chinois reçurent ces veritez non avec mépris comme auparavant, mais avec confiance, & les regarderent comme des conséquences qui se déduisoient de leurs principes, & qui estoient confirmées par l'autorité de leurs propres Philosophes.

Les principaux ouvrages des Philosophes Chinois sont compris dans cinq volumes & dans quatre livres. Le premier volume con-

contient les preceptes, les loix, & les institutions politiques & morales des Empereurs *Tao*, *Xun*, & *Yu*, qui sont les trois principaux Législateurs des Chinois. Le second comprend les odes & les poèmes qui furent faits sous les regnes de la famille de *Chu*, & d'une partie de celle de *Xam*, pour célébrer les vertus des Empereurs de ces familles. Le troisiéme contient une espece d'énigme composée par *Fohi* premier Empereur des Chinois, & compris sous soixante-quatre figures formées chacune de six lignes, partie continues, & partie interrompues, qui furent ensuite commentées par le Roi *Ven-vam*, & par *Confucius* environ 500. ans après lui : Mais avec cette difference, que *Ven-vam* les explique mystérieusement, & par des marques hieroglyphiques ; au lieu que *Confucius* en rapporta l'explication, partie à la connoissance de la Nature, & partie à la connoissance de la Morale & de la Politique. Le quatriéme represente les bonnes & les mauvaises actions de divers Empereurs, avec les punitions ou les récompenses qu'ils ont méritées & reçues. Enfin le cinquiéme est comme un memoire des coûtumes sacrées & profanes, qui estoient en usage sous les familles de *Kia*, de *Xam*, & de *Chu*, qui ont esté des plus considerables entre les familles Impériales.

Quant aux quatre livres, on en attribue trois à *Confucius*, & un à *Memcius* son



Disciple. Ces livres ne sont, à parler proprement, que des commentaires des cinq volumes, mais sur tout du troisiéme, des figures duquel Confucius a tiré une doctrine si excellente, que tous les Chinois qui aspirent aux degrez, sont obligez, pour y parvenir, d'entendre parfaitement, & même de sçavoir par cœur tout ce qui est contenu dans ces quatre livres, tant parce que Mencius & Confucius y ont ramassé tout ce qu'il y a de meilleur dans les cinq volumes, que parce qu'ils y ont beaucoup ajouté du leur, & qu'ils ont traité les choses d'une maniere beaucoup plus exacte, mais avec cela peu agreable, à cause des repetitions continuelles dont leurs écrits sont remplis: Ce qui n'est peut-estre pas un aussi grand deffaut qu'on pense, cette maniere de repeter estant bien plus convenable à un Legislatteur qui parle à tout le monde, qu'elle ne le seroit à un simple Philosophe qui ne parle qu'aux Sçavans.

On trouve ensuite un abrégé de la vie de Confucius. Il estoit noble d'extraction, mais sur tout du costé de son pere, qui selon la Chronologie des Chinois, descendoit de l'Empereur Ti-ye, de la seconde famille nommée Xam. Il nâquit sous le Regne de Ping vingt troisiéme Roi de la 3. famille 551. an avant JESUS-CHRIST. Il n'avoit qu'environ 15. ans lors qu'il commença à s'adonner aux lettres. Il se maria à 20. ans, & eut un fils nommé Peyt qui lui laissa

petit fils qui a depuis commenté les ouvrages de son grand pere , & dont la famille subsiste encore aujourd'hui avec honneur dans l'Empire de la Chine. Confucius eut beaucoup d'emplois mais il n'en prit aucun que pour estre utile au Public , & pour avoir lieu de répandre sa doctrine. Il eut jusqu'à trois mille Disciples, dont plus de 500. remplirent les plus grandes charges dans divers Royaumes. Il mourut 273 ans, & fut enseveli dans l'Academie où il avoit accoustumé d'enseigner. Elle est aujourd'hui ceinte de murailles comme une ville Confucius estoit fort grand. Il avoit les épaules & la poitrine larges, le teint brun, les yeux grands & ouverts, le nez camus, les cheveux noirs, la barbe longue & pendante, & une bosse à la teste. Le P. Couplet ajoute que les Chinois ont tant de respect pour sa memoire, que depuis plus de deux mille ans ils ne reçoivent personne aux charges publiques, qui n'ait este auparavant son disciple : Qu'ils fondent en son nom des colleges dans toutes les villes, avec défense expresse a ceux qui font profession des Lettres, de passer devant les portes de ces Colleges sans descendre de cheval, & sans aller quelques pas à pied, pour marquer le respect qu'ils portent à la memoire de ce grand homme : Qu'on y voit par tout ces inscriptions en lettres d'or : *A l'illustre Roi des Lettres ;* & enfin que la posterité, qui subsiste encore aujourd'hui, a esté honorée non seulement par des titres de

noblesse, mais encore par l'exemption de toutes sortes de tributs; ce qui est un privilege qui n'est accordé qu'aux seuls Princes du Sang.

Le premier livre de Confucius est intitulé Ta-hio, *sive magna Scientia*. Il contient des instructions generales pour ceux qui ont soin de gouverner les Empires. Ces instructions consistent à leur enseigner que pour bien gouverner un Etat, il est necessaire de sçavoir gouverner sa famille; que pour bien gouverner sa famille, il se faut sçavoir gouverner soi-même, que pour se bien gouverner soi-même, il faut vaincre ses passions, que pour vaincre ses passions, il faut regler sa volonte; & enfin que pour regler sa volonte, il faut connoître parfaitement son devoir. Après quoi Ceu Disciple de Confucius explique toutes ces choses au long, suivant l'intention de son Maître.

Le second livre est intitulé Chun-yum, *sive Medium perfectum*. Il contient une instruction generale, par laquelle chacun peut apprendre à choisir le milieu ou consiste la vertu, & à s'y tenir ferme quand il l'a choisi. Pour cet effet il donne plusieurs regles, dont les unes regardent les personnes privées, & les autres les personnes publiques. La premiere regle qui regarde les personnes privées, est de connoître exactement les choses, & les rapports qu'elles ont entr'elles, ou avec nous. La seconde, d'exami-

exactement tout ce qui paroît douteux. La troisieme, de distinguer précisément les choses, mais sur tout de discerner le bien du mal, & le vrai du faux. La quatrieme est d'avoir toujours une constante volonté de faire ce qui paroît estre bon apres l'avoir examiné. La premiere regle qui regarde les personnes publiques, est de tâcher d'acquiescer toutes sortes de vertus. La 1. de faire des gens de bien. La 3. d'honorer ses parens. La quatrieme, d'avoir de la confiance pour les principaux Ministres de l'Empire. La cinquieme, de s'accommoder à la volonté des Magistrats subalternes. La sixieme, d'aimer le peuple comme ses enfans. La septieme & dernière, est de témoigner de l'estime & de l'affection aux Grands de l'Empire, afin de s'assurer par ce moyen de leur amour & de leur fidélité.

Le troisieme livre a pour titre Lun-ya, *five ratiocinantium Sermones*. Il contient les reponses que Confucius faisoit à ceux qui l'interrogeoient sur divers points de Morale. Par exemple, quand on lui demandoit si un homme de bien doit estre serieux, & si on doit contracter amitié avec des méchans, il lui est permis de se plaindre de ce qu'on ne se sert pas de ses talens, il repondoit qu'un homme de bien qui n'est pas serieux doit cesser de le paroître; qu'il ne doit pas contracter amitié avec les méchans; qu'il ne doit pas plaindre de ce qu'on meprise.



ses talens , mais qu'il doit plutôt se plaindre de lui-même , & se fâcher de ce qu'il ne connoît pas le naturel des hommes.

Il faudroit employer trop de discours pour parcourir toutes les maximes de Morale , qui sont renfermées dans les trois livres de Confucius. Nous nous contenterons de les proposer seulement en abrégé dans la description qu'il fait lui-même de la Charité, dans la page 35. du troisieme livre, en ces termes .

[ La Charité, mon cher Disciple , ou cette piété parfaite que je demande , est une constante disposition d'esprit , & conforme à la raison, par laquelle un homme abandonnant son utilité ou la commodité particulière , aime généralement tous les hommes, comme s'ils estoient une seule & même chose avec lui , & a par conséquent avec eux un même & commun sentiment qu'il fait paroître , soit dans la prospérité , ou dans l'adversité. Par ex. lors qu'un homme pieux & charitable de la sorte desiré de s'élever & de se faire connoître , incontinent il se met en peine d'élever les autres & d'assister de ses soins , de ses conseils , & de ses biens tous ceux ou que le peu de naissance , ou le peu de génie & l'imbecillité naturelle , ou quelque accident extraordinaire de la fortune  
 \* dans l'obscurité & dans l'oubli. Le  
 homme de bien souhaitant d'acquiescer  
 l'homme de bien souhaitant d'acquiescer

peine de les instruire, ne pouvant souffrir qu'ils demeurent dans l'erreur & dans l'aveuglement, ou qu'ils succombent sous les travaux qu'ils auroient à surmonter pour s'instruire d'eux-mêmes. Il n'y a rien qu'il ne tente & qu'il n'entreprenne pour aider les uns & les autres, pour les éclairer, pour leur faire vaincre les difficultez qui se rencontrent dans l'exécution de leur dessein, & pour les tirer enfin heureusement des tenebres de l'erreur & de l'ignorance. Or lors que cette charité aura une fois pris racine dans l'esprit des mortels, alors toute la terre sera comme une seule & même famille. Que dis-je ? Tous les hommes seront comme un seul & même homme ; & tout ce qu'il y a de choses dans le monde, à cause de cet ordre admirable & de ce lien mutuel des plus hautes, des moyennes, & des plus basses, semblera estre d'une seule & même nature. Aimons donc les autres comme nous nous aimons nous-mêmes. Mesurons les autres sur nous, & estimons les peines & les commoditez des autres sur les nôtres propres. Enfin pour comprendre tout en peu de paroles ; Sçavoir faire une juste comparaison de nous aux autres, vouloir par consequent qu'il leur arrive tout ce que nous voulons qu'il nous arrive, ne vouloir pas qu'il leur arrive ce que nous ne voulons pas qu'il nous arrive à nous-mêmes ; c'est ce qu'on peut appeller l'art & la regle de la parfaite vertu dont il est question. ]



Je ne voi pas qu'au motif près, la charité des Chinois soit differente de celle des Chrétiens, tant il est vrai que Dieu a repandu dans l'esprit même des Infideles des lumieres qui les conduisent à des vertus qui, quant a l'exterieur de l'action, ne sont en rien differentes des vertus Chrétiennes.

Le P. Couplet promet de donner le quatrième livre qui est de Memcius, quand il sçaura le succes des trois precedens.

Il a mis a la fin de cet ouvrage une Chronologie de la Monarchie Chinoise, suivant les cycles de 60 années, composez par l'ordre de l'Empereur Hoam-ti troisième Roi de la Chine, par laquelle il paroît que tous ceux qui ont possédé ce grand Empire, sont compris dans 22. familles, & que ces 22. familles sont composees de 229. Empereurs qui ont regné 4639 ans, sçavoir 2952. avant JESUS-CHRIST & 1687. apres. Ce qui semble obliger à regler l'antiquité des temps suivant la supputation des Septante, plutôt que suivant celle des Hebreux, parce que ceux-ci ont tellement resserre la duree du monde depuis la creation, que si leur Chronologie estoit veritable, le commencement de la Monarchie de la Chine se trouveroit environ 660. ans au delà du Deluge, comme il paroît par ce calcul.

Selon les annales des Hebreux, cette année 1688. est la 5636. de la creation du monde. Or si vous ôtez de 5636. 1688 pour le temps qui s'est écoulé depuis la venue du Mes-

e jusqu'à cette année, il restera environ 948. pour le temps qui a devancé la nce de JESUS-CHRIST. Si vous encore de 3948. 1656. pour le temps est écoulé avant le deluge, il ne restera .292. pour celui qui s'est écoulé depuis uge jusqu'à la naissance du Messie : Or que par les annales des Chinois Fohi remier Empereur a commencé de re- 2952. ans avant la venuë du Messie. Si ôtez donc de 2952. 2292. qui est le s qui s'est écoulé depuis le deluge jus- J. C. il restera environ 660. ans pour le s que la Monarchie Chinoise aura de- le deluge ; ce qui ne pouvant estre, il le qu'il s'en faut tenir à la supputation . qui donnant au monde une plus lon- urée, fait voir que l'Empire de la Chi- commencé environ 668. ans après le e : ce qui s'accorde parfaitement avec ritures.

est suivant ce principe que le P. Cou- estime que les premiers Chinois re- t de Noël la connoissance du vrai Dieu nommerent Xanti. Car il faut re- uer que les premiers Empereurs de ine vivoient aussi long-temps que les arches, & qu'ils purent par consequent mettre sans peine cette connoissance r posterité qui l'a conservée durant . an jusqu'au regne de *Mim-ti* quin- e Empereur de la 5. race, qui l'altera gement par une bizarre aventure qui

est qu'ayant vû en songe une statue d'or, qui representoit un homme de taille gigantesque, & s'estant ressouvenu que Confucius avoit accoustumé de dire qu'il y avoit un Saint dans l'Occident, il resolut d'envoyer des Ambassadeurs vers ce Saint, pour apprendre de lui la vraie Religion. Mais il arriva par malheur que ces Ambassadeurs s'étant arrêtez assez près de la Mer Rouge, dans une Isle où l'on professoit la Religion de Foë (ce grand & fameux idolâtre des Indes Orientales) ils l'apporterent en la Chine où elle fut d'abord reçue & établie par l'autorité du Roi *Mim-ti*, & où elle subsiste encore aujourd'hui parmi le peuple, car les Lettrez sont la plupart de la secte des Philosophes, qui ne reverent point d'Idoles, & ne connoissent qu'un seul Dieu. Ce changement arriva environ l'an 65. de l'ère Chrétienne.

Outre la Secte des Philosophes & celle de Foë, il y en a une troisième nommée *Tao*, dont l'auteur est *Lilao-Kiun*, qui vivoit du temps de Confucius, mais qui estoit un peu plus âgé que lui. Ainsi l'on peut compter trois sectes principales dans la Chine, dont il n'y en a que deux d'idolâtre. Ceux qui font profession de celle des Philosophes, apprennent de Confucius leur Maître, à ne point chercher les biens de la vie presente, & à ne rien esperer de personne que du Ciel vivant, (quoi que ce soit qu'ils entendent sous ce nom-la) & ils tiennent que c'est un  
cri-

crime de ne pas se soumettre au Ciel en tout ce qui nous arrive, soit de prospérité, soit d'adversité.

Ceux qui suivent quelque'une des deux sectes Idolâtres nommées *Foë* & *Tao*, pensent ou que les ames des morts s'ancantissent, ou qu'elles sont detenues pour un temps dans l'enfer, ou que par une transmigration pareille à celle de Pitagore, elles rentrent en d'autres corps, à la réserve d'un petit nombre qu'ils disent estre changées en *Foë*, & mises comme au nombre des hommes immortels. *Lilao-Ksun* passe pour l'auteur de la Chimie ; & c'est apparamment pour cette raison qu'il est regardé comme l'auteur de la Magie, qui après la mort fut fort en vogue par toute la Chine.

JESUS-CHRIST vint au monde sous le Regne de Negay dixième Empereur de la 5. famille, & naquit la cinquante-septième année du 45. cycle, sçavoir 2952. ans après le commencement du regne de Fohi premier Empereur de la Chine. Ce Royaume avoit esté gouverné pendant 4232. ans par 19. familles Chinoises, lors qu'il tomba sous la domination des Empereurs Tartares qui le possèdent aujourd'hui.

Enfin le P. Couplet, pour nous représenter la grandeur prodigieuse de ce Royaume, nous propose une Table qu'il a extraite de l'Histoire du P. Martini, par laquelle il est démontré que l'Empire Chinois est composé de 15. grandes Provinces, que ces Pro-

vinces contiennent 150. Metropoles , que ces Metropoles comprennent 1322. villes, que ces villes sont composees de 1012789. familles, & que ces familles comprennent 58916783. hommes, qui surpassent tous les habitans de l'Europe.

*Joannia Dubravii Olomuzensis Episcopi Historia Bohemica, à Cl. V. Thoma Jordano Medico. genealogiarum Episcoporum, Regum, Ducum catalogis ornata, & necessariis annotationibus illustrata Cui in fine adjecta Aenea Sylvii Cardinalis de Bohemorum origine ac gestis Hist. In 8. Franc.*

**J**EAN Dubravius naquit à Pilsen ville de Boeme, vers la fin du quatorzième siecle. Il s'appelloit Sskala. mais ayant obtenu des Lettres de noblesse, il prit le nom de Dubrawiski qui est le nom d'une ancienne famille de Moravie. Il fit ses etudes en Italie où il reçut le Bonnet de Docteur en Droit. Quand il fut de retour en son pays, il entra dans le conseil de Stanislas Evêque d'Olmus, par lequel il fut employé en diverses Negotiations, & même chargé de mener ses Troupes au secours de Vienne. Il fut pourvu de cet Evêché apres la mort de Zaubeck successeur de Stanislas, & le posséda un peu moins de 10. ans. Les fonctions de l'Episcopat ne l'empêcherent pas d'accepter deux ambassades, l'une en Sicile, & l'autre en Boeme, ni de se charger de la commission de *President* de la Chambre établie pour faire le  
pro-



procès aux rebelles qui avoient eû part aux troubles de Smalcalde. Il mourut d'apoplexie en 1552.

Outre l'histoire de Boëme, il a composé un Commentaire sur le cinquième Pseaume, un Traité des Etangs & des Poissons, divisé en cinq livres; un Dialogue sous le titre de Xenocrate, sur la qualite des alimens qui se tirent des poissons; & une Traduction en Vers Latins des Aphorismes d'Hippocrate.

L'Histoire de Boëme fut imprimée a Postan ville de Moravie, en 1551 aux depens de l'Auteur, & réimprimée à Vienne en Autriche, en 1574. par les soins de Jean Craton de Craffteim Medecin, & dediée aux Archiducs Rodolfe & Ernest, Fils de l'Empereur Maximilien II. Elle est écrite avec beaucoup d'élégance, & divisée en 33. livres.

Les trois premiers contiennent le recit de l'établissement des Croates en Boëme, sous la conduite de Czech leur Duc, avec tous les événemens arrivez sous onze autres Ducs jusques a Borivoi qui fut le premier qui embrassa la Religion Chrétienne.

Les cinq livres suivans comprennent ce qui arriva sous les autres Ducs, jusques a Wratisslas qui fut le premier honore du titre de Roi, par l'Empereur Henri V. dans une Diete tenue a Mayence.

L'Histoire des sept Rois de la premiere Race est rapportee dans le neuvieme livre & dans les suivans jusques au dix-neuvieme. Celle des quatre Rois de la Maison de



Luxembourg occupe le dixneuvième livre & les suivans jusques au vint-huitième, où commence la narration de ce qui se passa sous Albert d'Aûtriche, Roi de Boeme, de Hongrie, & Empereur, & sous ses successeurs jusques a la mort tragique de Louis arrivée a la Journée de Mohatz.

Cette Histoire est accompagnée de Tables Genealogiques des Ducs, des Princes, & des Rois de Boeme, des Rois de Pologne, des Rois de Hongrie, des Evêques & des Archevêques de Prague, & de notes composées à la priere de Crafftheim, par Thomas Jordan Medecin, qui exerçoit sa profession dans le Marquisat de Moravie. Dans les notes les Lecteurs sont avertis de quelques fautes échapees à l'Auteur de l'Histoire.

Au commencement du quatriéme livre Dubravius confond Louis quatriéme, fils de l'Empereur Arnoul, avec Louis fils de Boson Roi de Provence. L'Auteur de la note les distingue, & remarque que le premier mourut à Ratisbone en 911. au lieu que le second fut prive de l'usage de la vûe, par le commandement de Berenger, à Verone; ce que les Annales ne mettent qu'en 923. Mais il se trompe quand il dit que Berenger le priva aussi du Royaume, étant certain qu'il jouit du Royaume jusques à sa mort arrivée vers l'an 920. Peut-estre qu'il n'a eû intention de parler que de l'esperance du Royaume d'Italie dont Louis fils de Boson fut en effet privé par Berenger.

Dans la page 398. du quinziesme livre , il prend Louis Roi de France pour Philippe-Auguste qui gagna contre l'Empereur Oton IV. la fameuse bataille de Bovines. La même méprise est dans le sommaire du même livre.

En parlant dans la page 536. de Jean Roi de Boème , le premier de la Maison de Luxembourg, qui mena en France Venceslas son fils, âgé seulement de six ans pour y estre élevé à la Cour de Charles le Bel , où il fut confirmé , & où il changea son nom de Venceslas en celui de Charles ; il dit que Charles le Bel Roi de France estoit fils de la Sœur de Jean Roi de Boème. L'Auteur de la note qui est à la marge , observe fort bien que Charles le Bel n'estoit pas fils , mais époux de Marie Sœur de Jean Roi de Boème , & fille de Henri septiesme Empereur.

Charles succeda à Jean son Pere au Royaume de Boème , & parvint à la Couronne de l'Empire. Il obtint du Pape Clement fixieme l'érection de l'Evêché de Prague en Archevêché , & fonda dans la même ville une Université sur le modele de celle de Paris. Il eut pour successeur & au Royaume & à l'Empire Venceslas son fils , qui dans la ceremonie de son Baptême , & dans celle de son Sacre , donna par un accident pareil à celui de Constantin Copronyme , des présages du mauvais usage qu'il feroit un jour de sa puissance. Les Electeurs de l'Empire ennuyez de son mauvais gouvernement , le dé-

déposèrent, & ses sujets de Boeme le mirent deux fois en prison d'où il trouva moyen de se sauver, si bien qu'il demeura jusques à la fin de sa vie en possession de la Couronne de Boeme.

Sigismond son frere lui succeda. Il fut aussi Roi de Hongrie, & Empereur, soutint ces dignitez-la par d'éminentes vertus, mais eut peu de bonheur dans ses entreprises. Il fut pris par les Hongrois, & enfermé dans Soclos, & perdit contre Bajazet I. la bataille de Nicopoli, donnée le 28. de Septembre de l'année 1396. Jean Comte de Nevers, fils aine de Philippe le Hardi, y mena l'aile droite contre l'inclination de Sigismond, & y fut fait prisonnier.

L'Auteur des notes fait lui-même 2. fautes au sujet de Jean Comte de Nevers. L'une est qu'il dit qu'il estoit neveu de Charles VI. Roi de France. Il n'estoit que son cousin. L'autre est qu'il lui attribue l'institution de l'Ordre de la Toison d'Or, qui ne fut institué qu'en 1430. par Philippe le Bon son fils, lors qu'il épousa Elisabeth fille de Jean Roi de Portugal.

L'histoire de l'origine & des actions des Rois de Boeme, écrite par Æneas Sylvius qui fut depuis Pape sous le nom de Pie II. est divisée en soixante & douze chapitres, & finit à George Podiebrach seizième Roi.

*On ne sçauroit parler de cette histoire avec plus de mépris que fait Jean Craton*

Wastheim, puis qu'il en parle comme  
 arnas de contes ridicules. Il faut pour-  
 avouer que quelque desavantageux que  
 ce jugement, il ne seroit pas sans appa-  
 de verité, s'il se trouvoit dans cette  
 ire beaucoup de recits semblables à ce-  
 qui se trouve dans le 33. chapitre.

Aneas Sylvius y raconte que Jean Roi  
 Roeme ayant resolu de donner du secours  
 Dauphin de France contre le Comte de  
 Roie, la nuit de devant le jour auquel il  
 roit partir, Charles son fils vit durant son  
 sommeil un jeune homme qui fut enlevé  
 une troupe de gens armez, mene sur  
 hauteur, dépouille de ses habits, & pri-  
 es parties qui le faisoient homme. Char-  
 ayant demandé qui estoit celui que l'on  
 oit de la sorte, & ce qu'il avoit fait  
 meriter un aussi rigoureux châtiment  
 celui-là, une personne en qui l'on  
 oit un air de Majesté qui sembloit estre  
 dessus de la condition humaine, lui ré-  
 dit que c'estoit le Dauphin fils aine du  
 de France, & que ceux qui corrom-  
 ent la fidelité des mariages, devoient  
 être traitez de la même sorte. Lorsque  
 Charles fut éveillé, il raconta son songe au  
 Jean son pere, & lui dit qu'il ne prist  
 la peine de mener au Dauphin un se-  
 qu'il n'estoit plus en estat de rece-  
 Le Roi Jean se moqua du songe de  
 Charles son fils, & partit à la teste du  
 qu'il avoit prepare. Mais après le  
 se.

second jour de sa marche il apprit que le Dauphin avoit esté blessé au siege d'un château, & qu'il estoit mort de sa blessure.

Charles ne doutant point que son songe ne lui eût été envoye du Ciel, fonda dans le lieu même ou il l'avoit eû, une Eglise Collegiale en l'honneur de la Vierge. *Æneas Silvius* assure qu'il a vû les titres de la fondation. On ne peut douter de la verité de ces titres, après le témoignage d'un homme aussi digne de foi que celui qui assure qu'il les a vûs. Mais on peut au moins douter d'une partie de l'histoire à l'occasion de laquelle on prétend qu'ils furent passez. Il est certain que le Dauphin que Charles fils de Jean Roi de Boême vit, ou qu'il crut voir, n'estoit point fils du Roi de France. C'estoit Guigues V I. du nom, qui fut tué au siege du château de la Perriere en l'année 1333. Le Dauphiné n'avoit pas encore alors esté donné aux Rois de France. Il ne fut donne la premiere fois par Humbert II. que le 23. d'Avril 1343 & la seconde fois que le 30. de Mars 1349.

Tout ceci n'empêche pas qu'*Æneas Silvius* n'eust un rare merite, & ne detruit point les éloges qui lui sont donnez a la fin de son histoire. Les principales circonstances de sa vie, ses emplois, ses ouvrages, & jusques aux bons mots qu'il avoit souvent dans la bouche, y sont fidelement rapportez. Les changemens de sa fortune y sont decrits, mais il n'y est pas dit un mot de celui de ses sentimens.

Æneas Silvius suivit fidelement la doctrine du Concile de Basle duquel il avoit esté Secrétaire. Mais Pie IV. l'abandonna, & poursuivit auprès du Roi Louis XI. l'abolition de la Pragmatique Sanction composée des Canons mêmes de ce Concile. Les Auteurs du temps ont remarqué que la Cour de Rome témoigna une joye incroyable de ce que le Roi avoit consenti à l'abolition de la Pragmatique ; mais que cette joye fut courte , à cause de la résistance que le Clergé de France, & l'Université apporterent à l'exécution du consentement du Roi , & des volontez du Pape. Le Parlement fit aussi des remontrances , & la Pragmatique fut maintenue jusqu'à ce que depuis elle ait fait place au Concordat.

*Ad Illustr. Virum D. D. Henricum Furcium  
Urbis Prætozem , & Ædiles, veterum Fontium in novos Fontes , Expostulatio.*

**M**R. Santeuil a fait pour les Fontaines de Paris des Inscriptions qui sont dans la memoire des Curieux , où elles se conserveront encore mieux que sur le marbre.

Mr. Menage les a célébrées par ce Distique :

*Santolius docto Parisinos carmine Fontes  
Dum canit, invidit Fons quoque Castalius.*  
Cette Ode est sur le même sujet. C'est une requête des anciennes Fontaines qui se plaignent de ce que leurs eaux se perdent à la cam-



campagne parmi les rochers, durant que les nouvelles sont reçues dans tous les canaux & dans tous les bassins de la Ville. Mr. de la Monnoye a traduit cette Ode en nôtre langue, & a rendu grace pour grace, & beauté pour beauté.

Mr. Santeuil a fait encore des vers sur deux statues de Feu Monsieur le Prince qui sont à Chantilli. La premiere est une statue Equestre au bas de laquelle sont des cascades qui sont décrites par ces quatre vers.

*Ut metuunt fugiuntque undis crepidantibus amnes!*

*Scilicet ardenti spirantem praelia vultu  
Condaum agnoscunt, nec adhuc formidine  
pulsa*

*Per varios querunt caput occultare canales.*

L'autre est une statue Pedestre pour laquelle ces trois vers ont este faits

*Quem modò pallebant tremefactis fluctibus amnes*

*Terribilem bello, nunc docta per otia Princeps*

*Pacis amans, latos dat in hortis ludere fontes.*

Ce n'est que par divertissement que Mr. Santeuil a fait ces petites pieces, estant tres attaché à une occupation aussi serieuse, qu'est celle de faire une seconde Edition de ses hymnes de l'Eglise.

JOURNAL  
DES SCAVANS,

Du Lundy 12 Janv. M. DC. LXXXVIII.

*Supplementum de Scriptoribus vel Scriptis Ecclesiasticis à Bellarmino omissis, ad annum 1460. Collectore F. Casimiro Ondin Presbytero veteris Instituti Ordinis Praemonstratensis. In 8. à Paris, chez Ant. Dezallier, rue S. Jacques.*

**L**E Cardinal Bellarmin avoit un heureux naturel. La beaute de son esprit le fit élever dans une grande jeunesse à des emplois auxquels les autres ne montent que par degrez & après un long travail. Fuligat rapporte dans le 7. chapitre de sa vie, qu'à l'âge de vint-sept ans il fut envoyé de Florence a Louvain pour y prêcher en Latin, & pour y enseigner la Theologie. Il fut le premier de sa Compagnie qui l'enseigna dans cette ville-la, & il s'y engagea quoi qu'il n'eust alors étudié que bien peu de matieres de la premiere, & troisième partie de saint Thomas.

Le devoir de sa Profession l'obligea à s'appliquer a la lecture des Anciens, & pour se remplir de leur doctrine, & pour separer  
les

qui voudront apprendre le nom & les ouvrages des Ecrivains qui sont dans son Supplement, auront recours à l'original, ou ne trouvant rien de superflu, ils ne se plaindront pas que l'on n'en ait point fait d'extrait.

*Medicina Mentis, sive Tentamen Genuina Logica, in qua differitur de methodo detegendi incognitas veritates. In 4 Amstel.*

Comme l'Homme est composé de deux parties, il est aussi sujet à deux maladies. La maladie du corps consiste dans la corruption du temperament, & celle de l'esprit dans l'erreur. Mr. Tschirnaus s'est proposé de les guerir toutes deux; & pour cet effet il a travaillé à cet ouvrage composé de deux Traitez.

Le premier est divisé en trois parties, & la seconde partie en trois sections. Mais parce qu'il n'y a rien de particulier dans la premiere partie, ni dans la 1. section de la 2. partie, nous commencerons cet extrait par la seconde dans laquelle l'Auteur, après avoir mis en ordre les premieres idées des choses, il leur donne le nom de definitions. Il donne celui d'*axiomes* aux veritez qui se déduisent de chaque definition, & celui de *theoremes* à celles qui se deduisent de plusieurs definitions jointes ensemble. Pour trouver ensuite toutes sortes de definitions, il etablit trois regles qui sont trop longues pour estre rapportees ici, où je me suis  
pro-

propose de ne mettre que ce que l'Auteur a dit de plus particulier & de plus précis.

En expliquant la premiere regle, il divise tous les Estres en Imaginables, en Physiques, & en Mathematiques, & faisant ensuite des reflexions sur ces Estres, il s'arrête particulièrement sur les derniers. Et dans l'explication de la seconde il fait remarquer que dans toutes les definitions il y a des principes qui doivent estre considerez comme immobiles, & d'autres qui doivent estre considerez comme mobiles; dont la raison est, selon lui, que le mouvement fait tout. Or le mouvement ne peut estre sans le mobile, ni le mobile produire aucun effet s'il n'est joint à quelque chose de fixe, comme il paroît dans la generation du cercle dont le centre est considéré comme le point fixe, la corde qui represente le demi-diametre, comme le mobile, & le chemin que fait cette corde autour du centre, comme le mouvement. Le cercle est, selon l'Auteur, une ligne du premier genre, la plus simple de toutes les lignes courbes.

Il est évident par l'explication de la troisieme regle, que les principes des premieres definitions se doivent rencontrer dans les dernieres, ce que l'auteur démontre par l'exemple des lignes courbes qu'il rapporte au second genre, dans lesquelles ayant pris deux, trois, ou quatre points fixes, & y ayant attaché des cordes d'une certaine

longueur, qu'on tend bien fort, & qu'on fait mouvoir autour de ces points, on forme des lignes courbes dont les dernières comprennent toujours les principes des premières, & quelque chose de plus.

Et parce qu'il croit qu'il faut rapporter au même degré toutes les lignes courbes qui renferment le même nombre de principes, & que les deux points qu'on prend dans l'Ellipse étant situez d'une certaine maniere, servent à former tantôt la parabole, & tantôt l'hyperbole; pour cette raison il met sous le même degré ces trois sortes de lignes courbes: mais il avertit en même temps que les Sections Coniques, la ligne Cissoïde, & la Conchoïde sont les seules que Mr. Descartes appelle *Geometriques*.

Pour former ensuite les lignes du troisième genre, il faut selon l'Auteur, prendre au lieu de points fixes, des lignes courbes du second genre. Pour en former du quatrième genre, il faut prendre, au lieu de points fixes, des lignes du troisième genre, & ainsi de suite jusqu'à l'infini. D'où il conclut qu'on pourroit par cette methode augmenter la Geometrie d'une infinité de choses qui n'ont esté connues ni des Anciens, ni des Modernes: qu'on pourroit par exemple, décrire les lignes courbes Geometriques, & les Mecaniques aussi facilement que le cercle: qu'on pourroit expliquer les proprietés de ces lignes, connoître combien chacune a de degrez, & déterminer leurs tan-

gen.



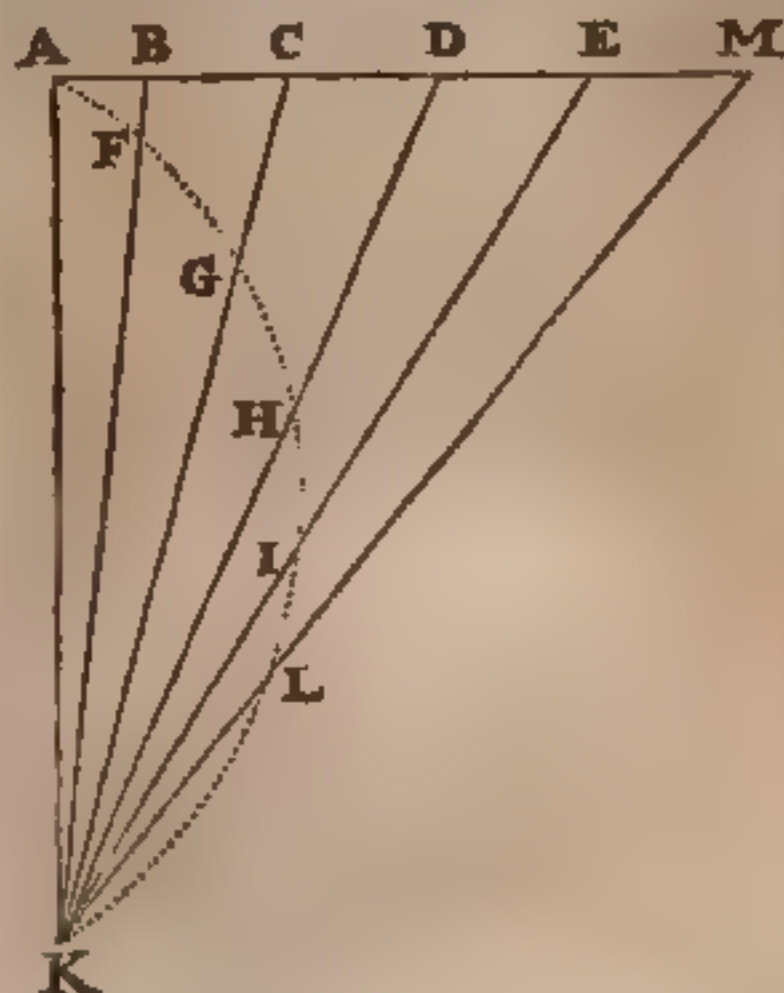
gentes par leur seule generation , fans le secours d'aucun calcul : ce qu'il prétend n'avoir jamais esté déterminé , même à l'égard des lignes Geometriques de Mr. Descartes.

Et parce qu'on ne considere les lignes courbes qu'entant qu'elles servent à représenter les rapports qui sont entre les lignes droites , & que ces rapports ne peuvent estre determinez geometriquement par les lignes courbes que l'auteur a enseigné à décrire par sa methode , mais seulement par celles que Mr. Descartes appelle *Geometriques*. Pour remedier à ce deffaut il propose en la page 78. une nouvelle maniere de décrire des lignes courbes qui peuvent estre déterminées aussi geometriquement que ceiles de Mr. Descartes.

Il établit ensuite trois nouvelles regles qui sont tres-propres à resoudre les problèmes de Geometrie ; mais qui ne servent gueres pour expliquer ceux de Physique , comme l'Auteur le reconnoit luy-même en la page 99. où ayant entrepris d'expliquer l'acceleration de la descente des corps graves , il declare franchement qu'il ne le fera peut-estre pas aussi clairement qu'on le pourroit desirer ; & il ne le fait pas aussi : car il suppose dans cette explication que la pesanteur des corps graves augmente à chaque instant en raison égale ; & les moindres Phisiciens sçavent qu'elle n'augmente qu'en raison souldouble , comme il est aisé de le *prouver par la raison & par l'experience.*



Or si la descente des corps graves n'augmente qu'en raison soûdoubble, il est évident que la ligne que ces corps décrivent en descendant n'est pas une parabole, comme l'ont prétendu Galilée & Mr. Descartes. Il paroît même que cette ligne ne seroit pas



une parabole, quoi que la force des corps graves augmentast à chaque instant en raison égale, parceque les corps graves ne descendent pas par des lignes parallèles, comme ces Philosophes le prétendent, mais par *des lignes* qui sont inclinées vers le centre

de la terre, comme sont dans cette figure les lignes A K. B K. C K &c.

A quoi il faut ajouter que cette ligne ne sera pas une ligne courbe du genre que l'Auteur suppose, car selon lui, si la ligne B F est d'un pied, la ligne C G est de 3. pieds, la ligne D H de 5. pieds, & la ligne E I de 7. pieds; au lieu qu'en bonne Physique, si B F est d'un pied, C G est de 2. pieds & demi: la ligne D H de 4. pieds & un quart, & la ligne E I de 6. pieds demi quart, &c. ainsi de suite jusqu'à l'infini: ce qui determine une ligne courbe differente de la ligne F G H I L K que l'Auteur suppose.

Voilà l'idée du premier Traité. Le second est divisé en trois parties. La premiere enseigne ce qu'il faut faire pour conserver la santé du corps. La seconde, ce qu'il faut observer pour prévenir la maladie: & la troisième, comment on peut recouvrer la santé quand on l'a perdue. Mr. Tschirnhaus Auteur de cet ouvrage est un Gentilhomme Allemand qui estant venu en France, fit paroître tant de Capacite, qu'il fut jugé digne d'être admis en l'Académie Royale des Sciences de Paris, où il fut reçu avec une approbation generale de tous ceux qui composent cet illustre Corps.

*Eloge de Monsieur Petit.*

**L**A perte que les gens de lettres firent le 12. de Decembre de l'annee derniere de Monsieur Petit Medecin de la Faculté de Montpellier leur fut d'autant plus sensible, qu'elle avoit este moins prevüe. Comme il s'estoit consacre tout entier aux belles lettres & aux sciences, il s'appliqua peu à l'exercice de sa profession. Il excella principalement en Poësie, en Philosophie, & en Médecine, ce qui a donne lieu a cette Epitaphe composee par M. de la Monnoye, pour honorer sa memoire.

*Par tribus unus eram, Medicus, Vatesque, Sophusque,*

*Unus & statem dignus obire trium.*

*Par tribus at quamvis fuerim, mihi vix  
amen Eheu!*

*Unus statem Fata dedere viri.*

Il fit imprimer en 1683 un Recueil de ses Poësies qu'il dedia à feu Monsieur Nicolai premier President en la Chambre des Comptes, & mit a la teste un traite de la Fureur Poëtique. Il a depuis fait imprimer quelques petis Poemes, sçavoir un sur les regrets que la Ville de Paris a d'estre privée de la presence du Roi, un sur le Thé, un sur la chicane. Il fit ce dernier contre un de ses alliez, qui lui avoit suscitè un procez, & il y décrit ingenieusement toutes les ruses qu'un plaideur employe pour soutenir une mauvaise cause. Il a laissé quantité d'autres Poësies dont

dont on pourra faire un second Recueil qui ne cederà en rien au premier. Ces poëties lui ont aquis deux places honorables ; l'une dans la Pleiade de Paris , & l'autre dans l'Ac. de Padouë.

Dans la Philosophie il suivit touûjours Aristote , & les trois traitez qu'il composa il y a plus de vint ans , sçavoir l'un sur le mouvement des Animaux , l'autre sur les Larmes , & le dernier sur la Lumiere , sont entièrement conformes aux principes de la Physique de ce Philosophe.

Il a peu écrit de son chef en Medecine , quoi que ce fust sa profession. Il a pourtant laissé un traité de la nourriture qui se peut tirer de l'eau. Il y a déjà quelques années qu'il fit une nouvelle version d'Aretée , & qu'il l'accompagna de remarques fort amples. Elle n'a pas encore vû le jour.

Outre ces ouvrages qui souûtiennent fort bien les qualitez de Poëte , de Philosophe , & de Medecin qui lui sont données par son Epitaphe , il en a composé plusieurs autres qui font voir combien estoit grande l'éten-  
duë de ses connoissances , & combien son érudition estoit profonde en toutes sortes de sciences. On a de lui un traité des Amazones. On en a un autre de la Sibylle. En 1682. on imprima à Utrech des observations mêlées , & divisées en 4. Livres , où il restituë quantité de passages qui sembloient desesperez , & où il en explique quantité d'autres qui n'estoient pas intelligibles. On a trouvé  
I 4 après.

après la mort un autre volume d'Observations en état d'être données au public. On assure que les héritiers ont encore d'autres Dissertations entre les mains, sçavoir une de l'Esprit de l'homme, une des Antropofages, une du Nepentes celebre par Homere, une de Bacide & des Nymphes, une de la Croix, & une de la Religion Chrétienne.

C'est dommage que d'aussi beaux traitez que ceux-là ne puissent trouver d'Imprimeur dans la capitale du Royaume, où ils ont esté composez, & que pour les mettre au jour il faille les envoyer au delà des mers, & implorer le secours des étrangers.

*La Vie de Salomon par Mr L'Abbé de Choisi.*  
In 8. à Paris, chez Claude Barbin. 1687.

Comme Salomon fut un Roi tout Pacifique, on trouvera peu d'expéditions militaires dans le recit de la vie. Mr. L'Abbé de Choisi n'en rapporte que deux, qui furent de peu de consequence & de peu de durée, & qui se firent peu de temps avant sa mort. L'une en Idumée, où Arad qui estoit du Sang des Rois de ce pays-là, fit une irruption: mais ayant esté battu par les garnisons de Salomon, cette guerre n'eût point de suite. L'autre fut la revolte de Jeroboam qui tâcha d'émouvoir une sedition; mais n'ayant pas réussi, il fut obligé de se retirer en Egypte.

La naissance de Salomon fut promise au Roi David son Pere de la part de Dieu , par le Prophete Nathan , à qui ensuite l'éducation en fut confiée.

David près de deux ans avant sa mort fit reconnoître Salomon son fils Roi d'Israël, & son Successeur. Le jeune Roi pour prendre possession de la Royauté, monta sur le Trône de son Pere , où le grand Prêtre lui mit entre les mains le Livre de la Loi , qui estoit une ceremonie ordonnée par Moïse, afin que les nouveaux Rois pussent lire leurs devoirs dans ce Livre sacré.

Salomon après la mort de David son Pere, voulant affermir sa puissance, fit mourir sur des pretextes fort legers quelques personnes des premiers de l'Estat: Adonias son frere aîné, parce qu'il lui avoit fait demander en mariage la Sunamite Abisag: Semeï, parce qu'il avoit passé le Torrent de Cedron contre la défense qui lui en avoit esté faite; & Joab qui avoit esté chef de la Milice de David, fut égorgé impitoyablement, quoi qu'il se fust retiré dans le Tabernacle. De plus Salomon déposa le grand Prêtre Abiathar, parce qu'il estoit dans les interêts d'Adonias. Mais dans la suite de son regne il fut rempli de l'Esprit de Dieu, & devint le plus sage de tous les hommes.

Ce qu'il y eut de plus éclatant dans le regne de Salomon , ce fut la construction du Temple de Jerusalem. Mr. l'Abbé de



Choisi en donne une fort belle & fort agreable description

A l'occasion d'Ophir où Salomon envoya querir l'or qui fut employe a l'emblissement de ce magnifique Temple, M. l'Abbe de Choisi fait une curieuse Dissertation sur la position de ce Pays, où apres avoir rapporte les differentes opinions, il conclut pour ceux qui tiennent que c'est la Presqu'isle de Malaca, & quelques pays voisins qui sont dans les Indes Orientales, & ajoute que cette Peninsule est la Cherfonese d'or des Anciens

Salomon sur la fin de ses jours quitta le culte du vrai Dieu, tomba dans l'idolatrie, & s'abandonna a toutes sortes de voluptez. L'on doute de son salut, parce que l'on doute de sa penitence. L'Ecriture n'en marque rien de positif, & les Peres de l'Eglise sont partagez là-dessus Mr. l'Abbe de Choisi rapporte trois opinions differentes, dont l'une laisse la chose problematique : l'autre est que ce Roi ne fit point de penitence : & la troisieme est qu'il la fit. On trouve dans cet ouvrage les Peres qui ont soutenu ces trois opinions, & les raisons qu'ils ont eues pour les defendre. Mr. l'Abbe de Choisi panche pour la 3. opinion, & les preuves qu'il en rapporte sont fort probables.

*re Poétique de la Guerre , nouvelle-  
nt déclarée entre les Anciens & les  
dernes. In 12. à Paris, chez P. Au-  
uin.*

Ette guerre n'a rien de semblable à cel-  
le qui se fait avec le fer & avec le feu, &  
emplit le monde de sang & de meur-  
Elle n'a rien même de vrai; & tout ce  
paroit est de l'invention de l'Auteur.  
Anciens separez de nous par un immen-  
os n'ont point esté allarmez du bruit  
fait le beau Poème prononcé dans l'A-  
nie Françoisse sur le Siecle de Louis le  
d. Contens de la gloire que leurs longs  
ux leur ont aquis, & dont ils jouis-  
paisiblement depuis plusieurs siecles, à  
pensent-ils aux modernes. Ils n'ont  
garde de se commettre avec eux, ni  
oser leurs Couronnes au hazard d'une  
lle. Ainsi les Assemblées des Anciens,  
tion de leurs Généraux, la levée de  
troupes, & les autres preparatifs, &  
venemens de l'expédition ne sont que  
genieuses fictions dont un bel esprit a  
u divertir, ou instruire le Public. L'in-  
tion que donne cette guerre feinte n'est  
estre gueres moins utile que celle que  
eroit une histoire serieuse. Si sous le  
des fables anciennes on trouve les se-  
de la nature, & les preceptes de la mo-  
on trouve aussi sous le voilé de celle-ci  
*ombre infini de pensées & de jugemens*

sur les ouvrages des Poètes ; des Orateurs, des Historiens, & des Philosophes. On y voit un juste parallele des Anciens & des Modernes. On y apprend à admirer les premiers sans mepriser les seconds, & à discerner ce qu'il y a d'excellent, de mediocre, & de vicieux dans les productions des uns & des autres. Enfin on y trouve les ordonnances d'Apollon qui enjoint aux Modernes d'imiter les Anciens, qui declare Demostene le plus vif des Orateurs, qui donne à Cicéron le second rang, & défend néanmoins de l'imiter dans l'affectation qu'il a eue de parler souvent de lui-même.

Aristote y est maintenu dans la reputation, d'un des plus vastes & des plus sublimes génies qui ait jamais esté ; & il y est néanmoins permis de l'estimer peu habile dans la Physique, & peu instruit de la structure du monde, & de lui preferer en ce point le fameux Descartes.

L'Auteur du Poëme du Siecle de Louis LE GRAND y est loué d'avoir soutenu que les Modernes ont emporté l'avantage sur les Anciens par plusieurs découvertes de Mathematique, de Physique, & de Medecine. Enfin les deux Poetes vivans, chargez d'écrire l'Histoire du Roi, y sont exhortez à recueillir toutes leurs forces pour soutenir la grandeur de leur matiere.

*Diſtionarium Latino-Gallicum, ad uſum Principum Burgundia Ducis, & Fratrum ejus.* In 4. à Paris, chez André Pralard.

**L**E P. Tachard Jeſuite avoit compoſé une bonne partie de ce Diſtionnaire avant que de partir d'Europe, & en a achevé le reſte avant que de retourner aux Indes.

Il eſt Latin-François, & ainſi il peut ſervir à ceux qui voudront traduire le Latin en François, & il ne ſera pas inutile à ceux qui traduiront le François en Latin, car les mots y ſont tirez des meilleurs Auteurs que le Pere Tachard ne manque pas de citer.

Les différentes marques qui ſont à la teſte de tous les mots, en montrent les différentes ſignifications, dont les unes ſont propres, les autres figurées, & les autres ſont poétiques; & même il y a des marques pour les vieux mots.

La quantité y eſt marquée ſur la plûpart des ſyllabes; ce qui eſt neceſſaire aux enfans, non ſeulement pour leur apprendre de bonne heure à bien prononcer le Latin, mais auſſi à faire des vers.

*Recueil de toutes les pieces qui concernent le different du P. Jacques Desmothes Prestre de la Compagnie de Jesus, & Predicateur du College des Jesuites d'Amiens avec les Curez de la même Ville, touchant la confession Pascale. Et le Jugement definitif que Monseigneur l'Archevêque Duc de Reims premier Pair de France a rendu sur cette affaire le 22. Mars. In 4. à Paris, chez François Muguet. 1687.*

**L**A contestation survenue l'année dernière dans la Ville d'Amiens au sujet de la confession Pascale ayant fait beaucoup de bruit, & excité la curiosité d'un grand nombre de personnes, un Chanoine de l'Eglise de Reims a cru qu'il leur rendroit un bon office s'il faisoit imprimer les pieces par la lecture desquelles on peut apprendre au vrai l'estat de l'affaire.

Le Pere Jacques Desmothes prêchant au College des Jesuites d'Amiens le Dimanche des Rameaux de l'année 1686. dit qu'il y avoit obligation pour faire ses Pâques de Communier à sa paroisse, & qu'il estoit libre de se confesser à un Prêtre approuvé de l'Ordinaire.

Les Curez de la Ville presenterent requête à Monsieur l'Evêque d'Amiens, par laquelle ils exposèrent que la doctrine prêchée par le Pere Desmothes estoit contraire au Concile General de Latran, au Concile Provincial de Reims, aux Statuts du Diocèse.

se, & à tous les Rituels du Royaume, & conclurent à ce qu'il fût tenu de se retracter, avec défense de prêcher à l'avenir telle doctrine.

Le P. Desmothes de son côté presenta une requête pour declarer ce qu'il avoit prêché, & pour se plaindre de ce que les Curez avoient avancé dans leurs prônes contre sa personne, & contre sa Compagnie, & demanda qu'ils fussent condamnez à se retracter, & à l'amande avec défense de recidiver.

Sur ces deux requêtes Monsieur d'Amiens rendit le 31. de Mai de la même année une Ordonnance qui contient plusieurs chefs, entre lesquels il y en avoit plusieurs sur lesquels les parties n'avoient point formé de demande.

1. Elle declare que l'obligation imposée aux paroissiens de se confesser aux Curez, ou de leur demander permission de se confesser hors de leur paroisse au temps de Pâques ordonnée par le Canon du Concile de Latran, par le Concile de Reims, par le Rituel d'Amiens, & par les Statuts du Diocese, est un Ordre de discipline tres-sagement establi, & auquel les fideles sont soumis.

2. Que cette permission que l'on est obligé de demander, ne détruit pas la liberté de la confession.

3. Qu'elle n'est pas necessaire pour la validité du Sacrement.

4. *Que les confessions faites pendant ce temps.*



temps-là aux Confesseurs approuvez par l'Evêque du Diocèse sans avoir demandé cette permission aux Curez, ne sont par nulles, & ne le pourroient estre qu'en cas que l'Evêque du Diocèse en eust suspendu le pouvoir pendant la quinzaine de Pâques

5. Que ceux qui les ont faites ainsi ne sont pas excommuniés, ni obligés de recommencer lesdites confessions.

6. L'Ordonnance défend tant aux Curez qu'aux autres Predicateurs de s'expliquer en chaire sur cette matiere, qu'auparavant ils n'en ayent obtenu la permission.

Lorsque les Curez d'Amiens eurent eu connoissance de cette Ordonnance, ils presenterent requête à Monsieur l'Archevêque de Reims, par laquelle ils demanderent d'être reçus appellans, permettre de faire assigner qui bon leur semblera pour proceder sur l'appel, & pour estre dit qu'il a este mal ordonne, en emendant, que les defenses portees par l'Ordonnance seront levees, & qu'en consequence il leur sera permis de publier tous les ans l'obligation que les paroissiens ont de se confesser à Pâques dans leur paroisse, ou de demander permission de se confesser ailleurs.

Le 26. Septembre 1686. Monsieur l'Archevêque de Reims rendit une Ordonnance par laquelle il reçut les Curez d'Amiens appellans, & sur la requisition de son Promoteur, il ordonna que la requête des  
Cv

z d'Amiens feroit communiquée à  
leur l'Evêque d'Amiens pour y répon-  
dre mois.

requête des Curez fut signifiée le 2.  
d'Octobre à Monsieur d'Amiens, qui le len-  
demain écrivit à Monsieur l'Archevêque de  
Reims pour se plaindre de cette significa-  
tion, & qu'il fit en ces termes : *Je me  
suis de ce que votre Promoteur a requis  
de moi appelé pour répondre au mois, &  
avoir pardevant Vous, & que Vous  
m'avez ordonné.*

8. d'Octobre suivant Monsieur l'Ar-  
chevêque de Reims fit réponse en ces ter-  
mes à Monsieur l'Evêque d'Amiens : *J'au-  
rois manqué aux premiers principes de ma  
fonction, si pour me mettre en estat de pro-  
céder sur une affaire dans laquelle on me  
demande ma décision sur une explication  
vous avez donnée à un decret du der-  
nier Concile de ma Province & au Manuel  
par son autorité, je n'avois ordonné  
cette requête vous feroit communiquée ;  
vous auriez eu raison de vous plaindre  
si j'avois rendu un Jugement sans vous en-  
tendre.*

Monsieur d'Amiens peu satisfait de cette  
réponse continua de se plaindre par une se-  
conde lettre datée du 14. d'Octobre, & de  
dire qu'il n'avoit point dû estre cité  
sans le Promoteur de Reims, par-  
ce qu'il n'y a que ceux qui ont droit de ju-  
ger les Evêques en definitive qui puissent  
com-

commencer contre eux des procédures. Sur ce fondement Monsieur l'Evêque d'Amiens fit signifier le 30 d'Octobre au Promoteur de l'Archevêché de Reims qu'il se portoit pour appellant tant comme de Juge incompetent qu'autrement de l'Ordonnance du 26. de Septembre, & du decret contre luy donné.

Le Promoteur de Reims pour ôter tout pretexte de plainte à Monsieur d'Amiens lui fit signifier le 19. de Novembre qu'il n'avoit pas pretendu requérir qu'il fût donné aujourd'hui personnel contre luy, qu'il ne luy contestoit point le pouvoir de juger des matieres de Doctrine dans son Diocese en premiere instance, & qu'il n'a requis qu'il luy fust donne communication de son Ordonnance du 31. Mai, & de la requête des Curez d'Amiens, qu'afin que le Seigneur Evêque d'Amiens sçachant l'appel interjetté de son Ordonnance, y prist tel interest qu'il trouveroit à propos.

Monsieur l'Evêque d'Amiens bien loin de se desister de son appel, fit signifier le 28. Decembre au Promoteur de Reims, qu'en adherant il interjette appel au saint Siege de l'Ordonnance de Monsieur l'Archevêque de Reims, tant comme de Juge incompetent, qu'autrement, & proteste de faire tout reparer.

Le Promoteur sans perdre de temps avoit dépêché un Courier à Rome pour avoir des Commissaires juges de cet appel & le 19.

Novembre avoit obtenu un Bref par lequel Messieurs les Evêques de Meaux, de Châlons, & de Laon estoient nommez pour juger conjointement ou separement.

Monsieur l'Evêque d'Amiens pretendit qu'il y avoit nullité dans l'obtention du Bref. Mais nonobstant sa pretention Monsieur l'Evêque de Meaux qui avoit accepté la commission, faisant droit sur la requête du Promoteur de Reims le 5. de Fevrier 1687. declara le défaut bien & valablement obtenu, & pour le profit prononça que Monsieur l'Evêque d'Amiens estoit déchu de son appel.

La Jurisdiction de Monsieur l'Archevêque de Reims estant establie par cette Ordonnance, il rendit le 22. de Mars 1687. un jugement dont le dispositif est conçu en ces termes : *Nous disons qu'il a esté mal jugé par l'Ordonnance dudit Seigneur Evêque d'Amiens du 31. May 1686. bien appelé; émen-  
dant, & faisant droit tant sur les Conclu-  
sions desdits Curez de la Ville d'Amiens, que  
sur celles de Nôtre Promoteur, Nous avons  
enjoint, & enjoignons ausdits Curez de faire  
tous les ans le Dimanche des Rameaux, & le  
jour de Pâques après leur Prône, lecture du  
Canon, omnis utriusque sexus, du quatrié-  
me Concile General de Latran, traduit en  
langue vulgaire, de l'exhortation que le Ma-  
nuël de nôtre Province imprimé en 1585. de  
l'autorité de nôtre dernier Concile Provin-  
cial, ordonne aux Curez de faire à leurs*

paroissiens le jour de Pâques, & de l'art  
du Chapitre 9. de la penitence, des  
Synodaux du Diocese d'Amiens fait  
dit Seigneur Evêque, & par lui publi  
son synode General le 5. jour d'Octob  
ledit article conçu en ces termes : To  
deles satisferont exactement au C  
Concile de Latran qui les oblige à  
leurs pechez au moins une fois l'an à  
pre Pasteur ; & s'ils desireront confier  
science à d'autres dûment approuv  
tiendrons la licence, qui ne leur sera  
refusée sans grande raison. Nous la  
rons à frequenter le Sacrement de po  
pourquoi hors la confession annuelle  
par ledit Concile, Nous leur accord  
berté de choisir pour confesseur entre  
exerceront ce ministration avec nôtre  
tion, ceux qu'ils estimeront les plus  
pour la conduite de leurs ames

Enjoignons pareillement ausdits  
declarer à leurs paroissiens immedi  
apres cette publication, qu'il leur  
ront facilement, comme Nous leur  
de la faire, la permission de se confes  
Prêtre seculier, ou regulier approu  
dit seigneur Evêque, ou par son  
lors qu'ils la demanderont. Déf  
conséquence a tous Predicateurs &  
Prêtres tant seculiers que regulier  
cese d'Amiens de rien dire dans les  
cations, ou dans leurs conversati  
culieres qui tende directement, ou

ment à détourner les fideles de faire leur confession annuelle dans la quinzaine de Pâques en leurs paroisses, ou de demander, & d'obtenir de leurs Curez ou dudit Seigneur Evêque d'Amiens une permission particuliere de la faire hors de leur paroisse. Leur Ordonnons de porter les fideles à se soumettre, comme ils le doivent à cette Regle de l'Eglise. Et faisant Drou sur la demande des Curez d'Amiens, à ce qu'il Nous plaise expliquer le Concile Provincial de Reims, Nous declaronz que l'obligation de se confesser à son propre Cure, ou de lui demander, & d'obtenir la permission de se confesser à un autre Prêtre, se doit entendre de la confession annuelle que tous les fideles de l'un, & de l'autre sexe sont tenus de faire dans la quinzaine de Pâques conformement à l'usage desdites Eglises de France, & particulièrement de celles de notre province pour satisfaire au commandement de l'Eglise, contenu dans le Canon, *omnis utriusque sexus*, du quatrième Concile General de Latran. Que ce Canon de nôtre dit Concile provincial interpreté par l'usage constant de notre province lie tellement les fideles de l'un & de l'autre sexe de nôtre dite province, qu'il ne leur est pas permis de faire leur confession annuelle à tout Prêtre seculier, ou regulier d'untant même indéfiniment approuvé, sans une permission particuliere de leur Curé, ou celle de leur Evêque Diocésain, lequel Evêque la peut donner



sur le refus de ses Curez en connoissance de cause, & l'accorder même en certains particuliers, pour des raisons à lui connues, & pour le bien des consciences, à ceux qui dans ces cas n'ayant pas eu le recours que chaque fidele doit avoir ordinairement en cette occasion à son Curé, se seroient directement adressez à leur Evêque Diocésain: & que les Confesseurs seculiers, ou reguliers, d'un même même indéfiniment approuvez, ne peuvent pas absoudre ceux qui pour satisfaire à la confession annuelle ordonnée par le Concile de Latran, n'auroient pas ainsi demandé, & obtenu la permission particuliere des Curez, ou des Evêques Diocésains. Et sur le surplus des demandes, & conclusions respectives des parties, Nous les avons mises hors de Cour, & de proces, tous depens compensés. Et sera notre present Jugement lu, & publié aux Prônes des paroisses de la Ville d'Amiens, & executé par provision jusqu'à ce qu'il en ait esté autrement ordonné par le premier Concile qui se celebrera dans notre province.

Le Jugement de Monsieur l'Archevêque de Reims fut publié aux Prônes des paroisses d'Amiens le jour de Pâques de la presente année, & signifié ensuite à tous les Supérieurs des maisons Religieuses de la même Ville. Monsieur d'Amiens s'y soumit avant sa mort arrivée l'onzième de Mai suivant puisqu'à la tête de son Rituel nouvellement imprimé, il donna un Mandement du premier Avril 1687. & par consequent postérieur

ricur au jugement de Monsieur l'Archevêque de Reims. Dans ce Rituel page 272. on lit un Prône que chaque Curé est obligé de faire le jour de Pâques, où il parle en ces termes : *Nous défendons pareillement à tous ceux qui sont de cette paroisse de faire leur communion de Pâques s'ils ne se sont confessés à nous ou à quelques autres Prêtres avec notre permission ; & même de la faire ailleurs qu'en cette Eglise, s'ils n'en ont obtenu la permission de nous, conformément aux Statuts Synodaux de ce Diocèse.*

Dés le 18. de Septembre 1686. Monsieur l'Archevêque de Reims avoit fait une Ordonnance pour le Reglement des paroisses de la Ville, où l'on trouve plusieurs articles, qui concernent cette matiere, & qui ont esté ajoutez dans ce Recueil à la fin de son jugement.

Voilà tout ce qui regarde la contestation survenuë entre les Curez de la Ville d'Amiens, & les Reguliers touchant la confession Pascale. Les autres pieces contenuës dans ce Recueil serviront de sujet au Journal suivant.

# JOURNAL DES SCAVANS

Du Lundy 19 Janv. M. DC. LXXXVI

*Recueil de toutes les pieces qui concernent  
differend du P. Jacques Desmothes Pr.  
de la Compagnie de Jesus, & Predicateur  
du College des Jesuites d'Amiens avec  
Curex. de la même Ville, touchant la  
Confession Pascale. Et le Jugement de  
que Monseigneur l'Archevêque Duc  
Reims premier Pair de France a rendu  
cette affaire le 22. Mars. In 4. à Paris  
François Muguet. 1687.*

**O**utre les pieces du differend sur  
dans la ville d'Amiens au sujet de  
Confession Pascale, on a jugé à  
pos d'en inserer dans ce recueil quelques  
tres qui regardent la Jurisdiction & la di  
te de l'Eglise Metropolitaine de Reims.  
entreprise faite par Mr. L'Avocat Evêque  
Boulogne, donna lieu il y a quelques ans  
à deux actes qui se trouvent ici entiers.  
premier est une Requête du Promoteur  
Reims qui expose que Mr. François P.  
pouvû en Cour de Rome de la Cur  
Neuville, ayant demandé le visa à Mr.

vêque de Boulogne, il le lui auroit refusé, & que l'ayant ensuite demandé à Mr. l'Archevêque de Reims, il le lui auroit accordé en connoissance de cause, en consequence de quoi il auroit obtenu Sentence du Lieutenant General de Boulogne, par laquelle il auroit esté maintenu en possession de la Cure.

Encore que ledit Pellet n'eust donné aucun sujet de plainte touchant sa conduite depuis l'obtention du visa, néanmoins Monsieur l'Evêque de Boulogne lui auroit par une premiere Ordonnance fait défense sous peine d'excommunication, de se servir du visa de Mr. l'Archevêque de Reims, sous pretexte que le visa auroit esté obtenu par fraude & par dol. Et par une seconde Ordonnance il auroit déclaré ledit Pellet excommunié *ipso facto*, si dans trois jours qu'il lui donnoit pour premiere, seconde, & troisieme monition, il ne se presentoit devant lui pour recevoir tel châtiment qu'il jugeroit à propos, & ledit temps passé, qu'il seroit dénoncé au prône excommunié, enjoint aux Fideles de l'éviter, & déclaré que ledit Pellet n'avoit aucun pouvoir canonique d'administrer la Cure, & ordonné que s'il n'obeissoit, il seroit apprendé au corps.

Ces deux Ordonnances rendues sans avoir ouï ni appelé ledit Pellet, & sans requisition du Promoteur, ayant esté signifiées audit Pellet, il en auroit interjetté appel, & demandé à l'Official de Reims que

mainlevée lui fust faite des intercommunications, & censures prononcées : Mais l'Official de Reims considéré que le Concile de Lion n'a pas de procéder contre les per Evêques Suffragans par voyes d'intercommunications, lors que Monsieur l'Archevêque de Reims est dans la Province, il auroit ordonné que le Promoteur se retireroit pardevant Monsieur l'Archevêque de Reims pardevant droit.

Il ajoute qu'il ne faut pas s'opposer à l'entreprise de Mr. l'Evêque de Reims, puisqu'au commencement de son Pontificat il a negligé de prêter à Mr. l'Archevêque de Reims le serment que tous Evêques suffragans lui ont prêté pardevant canons ; & conclut à ce qu'il plaise à Monsieur l'Archevêque de Reims de faire citer par devant lui Mr. l'Evêque de Boulogne, pour reparer l'atteinte faite à l'autorité Metropolitaine, & être condamné à prêter à l'Eglise de Reims le serment accoutumé, & voir que jusques à ce qu'il ait satisfait, il soit privé de l'entrée des Conciles de la Province, & ne pourra assister aux Conciles des Evêques de la Province.

Sur cette requête Mr. l'Archevêque de Reims mit : Permis de citer l'Evêque de Boulogne pardevant nous aux fins de la présente requête.

Le second acte est une fa

L'Evêque de Boulogne, qui voulant donner à Mr. l'Archevêque de Reims toutes les marques de son respect & de la subordination qu'il lui doit comme à son Metropolitain, déclare qu'en rendant les 2. ordonnances contre Mr. François Pellet, il n'a jamais eû dessein d'attenter en quoi que ce soit à l'autorité dudit Seigneur Archevêque: consent que le visa en vertu duquel ledit Pellet est en possession de la Cure, sorte sa pleine & entière execution: déclare qu'il tient ledit Pellet bien relevé par la Sentence de l'Official de Reims: consent que les deux ordonnances soient & demeurent nulles comme non avenues, même entant que besoin seroit les revoque: promet de prêter incessamment à Mr. l'Archevêque de Reims le serment accoutumé d'être fait par les Evêques de la Province.

Après ces deux actes on trouve dans ce recueil deux Pieces fort considerables. La premiere est une protestation de Monsieur l'Archevêque de Reims contre la pretendue érection de l'Eglise de Cambrai en Metropole. L'autre est un memoire présenté au Roi par Mr. l'Archevêque de Reims sur le fait de la séance des Pairs Ecclesiastiques au lit de Justice.

La Protestation fut faite le 14. Fevrier 1678. contre l'érection de l'Eglise de Cambrai en Metropole faite par deux Bulles, l'une de Paul IV. & l'autre de Pie IV. Les moyens de la protestation sont que les mo-



tifs énoncés dans ces deux Bulles ne sont point canoniques, que les formalitez requises n'y ont point esté observées, que le consentement du Roi qui estoit nécessaire n'a point esté obtenu, & que l'Archevêque & le Chapitre de Reims qui estoient parties nécessaires n'ont point esté entendus.

Le memoire sur la séance des Pairs Ecclesiastiques au lit de Justice fut présenté le mois de Mars 1673. La priere que Mrs. Cardinaux de Bouillon & de Bonzi firent au Roi qu'il eust agreable qu'ils l'accompagnassent au Parlement où il devoit tenir le lit de Justice le 23. du même mois, oblige Mr. l'Archevêque de Reims de composer le memoire dont on parle. Il se réduit à trois points qui suivent.

1. Tout ce qui se lit dans les registres du Parlement touchant les séances où les Rois n'ont point assisté, ne sert de rien à la question.

2. Messieurs les Cardinaux avouent qu'ils n'ont aucun droit d'entrer au Parlement à l'absence du Roi.

3. Le plus fort exemple des séances à l'absence du Roi, qui est du 23. Fevrier 1517. entre le Cardinal de Vendôme & le Comte de Nevers, prouve trop. Il y est dit que la Cour a avisé que la dignité de Cardinal est telle, qu'elle doit preceder tous les Princes de France après la seconde Personne. & les Cardinaux, suivant ce registre, seroient en droit de preceder Mr, à quoi ils ne sont pas.

4. Les Cardinaux n'ont aucun droit par leur dignité, qui est étrangere, d'affister le Roi dans ses lits de Justice. Les Pairs Ecclesiastiques au contraire ont par leur dignité place au Parlement.

5. Le 30. Juin 1523. le Roi François premier amena au Parlement le Duc d'Albanie Prince d'Ecosse, & ordonna qu'il eust seance pour cette fois seulement, entre le Duc d'Alençon Pair & Prince du sang, & l'Evêque, & Duc de Langres sans prejudice des droits, & préeminences dudit Duc de Langres Pair, & des autres Pairs de France.

Les Princes étrangers ne se servent pas de cet exemple du Duc d'Albanie pour prétendre précéder les Pairs. Les Cardinaux ne peuvent donc pas non plus s'en servir.

6. Dans les lits de Justice où les Cardinaux ont assisté depuis ce temps-là, les Cardinaux Pairs ont précédé les Cardinaux non Pairs.

Le 25. Juin 1561. le Cardinal de Tournon fut assis après les Cardinaux de Lorraine & de Châtillon. Il estoit pourtant Doyen du Sacré College. Mais le registre en rend raison en ces termes : *parce que c'est la Cour des Pairs.* Il est vrai que le 17. Mai 1563. l'Evêque de Noyon prit place au-dessous du Cardinal de Guise. Mais il protesta *Que la seance de ce jour après le Cardinal de Guise, ne fasse prejudice à lui, ni aux Pairs de France Ecclesiastiques.*

Le 30. Decembre 1614. à la Majorité de

de Louis XIII. les Cardinaux de Sourdis, du Perron, de la Rochefoucault, & Bonzi suivirent le Roi, & assisterent au Parlement par son commandement. Le premier Président leur dit, *qu'ils n'avoient séance en la Cour.* Les Pairs Ecclesiastiques ne voulurent point s'y trouver, & la question demeura indecise.

7. Le 17. Septembre 1616. sur la dispute survenue entre les Cardinaux, & les Pairs, leurs Majestez adviserent que les Cardinaux ne s'y trouveroient point, *estant une action de Pairie.* Ce sont les propres termes du registre du maître des ceremonies.

8. Depuis l'année 1616. jusques à la mort du Cardinal Mazarin arrivée le 9. de Mars 1661. les Cardinaux Ministres ont pris place aux lits de Justice au préjudice des Pairs Ecclesiastiques. Mais les Pairs n'ont jamais voulu s'y trouver pour estre assis après les Cardinaux, & ce refus prouve mieux leur droit que nulle autre chose ne le pourroit faire.

*Les Elemens de Geometrie, ou de la Mesure du Corps, qui comprennent tout ce qu'Euclide en a enseigné; les plus belles propositions d'Archimede; & l'analyse. par le R. P. Lamy Prêtre de l'Oratoire. In 12 à Paris, chez André Pralard, rue saint Jacques.*

**B**ien que la Geometrie ait esté traitée avec plus d'exaëtitude qu'aucune autre science, on n'a pas laissé de remarquer que les

anciens Geometres ont pris plus de soin de la certitude que de l'évidence de leurs démonstrations. Ce défaut se voit particulièrement dans l'arrangement des propositions qui composent le livre qu'on attribue à Euclide. Car cet auteur, sans se mettre en peine de l'ordre naturel qui est de commencer par ce qu'il y a de plus simple & de plus connu, s'est contenté de ranger ses propositions en telle sorte que les premières pussent servir d'antecedent pour démontrer les suivantes. On tâcha de remédier à cela par des *Elemens* de Geometrie qui furent imprimez en 1667. dans lesquels on garda un ordre beaucoup plus naturel que n'est celui d'Euclide; en quoi le P. Lamy loue dans sa preface l'auteur de ces *Elemens*: mais il croit suivre une methode encore plus exacte que la sienne.

Elle consiste en ce qu'après avoir fait voir que la Geometrie est la science du corps, il considere les dimensions du corps les unes après les autres, & ayant divisé son ouvrage en quatre livres, il examine dans le premier les proprieté de la premiere dimension, qui est la longueur qu'on mesure par une ligne droite.

Il montre que toutes les lignes sont droites ou courbes: mais comme il y a une infinité d'especes de lignes courbes qu'il est difficile de bien connoître, & que d'ailleurs les premiers élemens doivent estre simples; il ne parle que de la ligne courbe qui est un

cercle, dont la nature, après la ligne droite, est la plus simple. Il considere les proprieté des lignes selon qu'elles sont élevées ou inclinées les unes sur les autres, selon qu'elles se rencontrent ou ne se rencontrent pas. Il parle pareillement des lignes qui coupent, ou qui touchent les cercles.

Le 2. livre traite de la 2. dimension du corps. L'Auteur commençant toujours par ce qui est de plus simple, considere une largeur ou un espace renfermé entre deux lignes qui se rencontrent dans un point, ce qui s'appelle *Angle*, dont il explique les especes, & démontre les propriétés. Il parle ensuite des espaces renfermez entre trois lignes, ce qui s'appelle *Triangle*; & après il vient aux autres figures.

Dans le 3. livre il explique les raisons & les proportions des lignes. Il fait la même chose pour les figures. Il traite de leur commensurabilité & de leur incommensurabilité d'une maniere claire & aisée.

Le 4. livre regarde la 3. dimension qui est la profondeur. Il parle d'abord de la composition des solides, & de leurs especes. Il considere ensuite leur surface, & après leur solidité.

Ceux qui nous avoient donné des Elements en François n'avoient osé toucher à cette matiere, craignant qu'il n'y fallust employer trop de temps. Notre Auteur a été assez heureux pour prendre des voyes abrégées. Il demontre non seulement ce qui est dans

dans les 15. livres d'Euclide, mais encore ce qu'Archimede enseigne touchant les cylindres, la sphere, & le cone.

Le Pere Lami ajoute un cinquième livre où il traite de la methode qui ouvre des routes toutes nouvelles à ceux qui ne se contentant pas des premiers élemens, veulent aller plus loin. Car elle facilite merveilleusement l'intelligence de plusieurs excellens ouvrages de Geometrie qui estoient difficiles, parce que les premiers principes n'y estoient pas expliquez comme ils le sont dans celui-ci.

Des élemens faits avec ce soin donnent sans doute une entrée plus facile à la Geometrie que quand'on les traite avec une methode moins exacte. Ceux qui commencent par les élemens ordinaires ne sçavent où l'on les mene, au lieu qu'en lisant ceux-ci, on voit de soi-même le but où l'on tend, les veritez y estant disposées de telle sorte que les premieres conduisent infailliblement aux dernieres par celles du milieu.

*Aur. Corn. Celsi de Medicina Libri octo brevioribus Constantini Casauboni aliorumque scholiis ac locis parallelis illustrati, cura & studio Tb. J. Almeloveen. In 12. Amstel.*

**I**L n'y a personne pour peu qu'il soit versé en Medecine, qui ne connoisse le nom, & la reputation de Celse. Ce fameux Mede-



cin vivoit sous le Regne de Tibere auquel la Medecine estoit si fort méprisée à Rome, que selon le témoignage de Pline, c'estoit le seul art venu de Grece dont les Romains n'avoient pas voulu faire profession. Ainsi Celse fut le premier qui le mit en vogue à Rome, & qui en forma un systeme; ce qui facilita l'intelligence de la Medecine, & en rendit la pratique plus commode, & plus seure. Cependant comme Celse s'estoit propose d'imiter Hipocrate, il le suivit de si près, qu'on voit dans les 8. Livres qu'il a composez de Medecine, des chapitres entiers qui ne contiennent que ce qu'Hipocrate avoit enseigné: D'où est venu que quelques-uns ont appelle Celse le singe d'Hipocrate, & que d'autres pour lui faire plus d'honneur, l'ont nomme l'Hipocrate Latin. Mais quoi qu'il en soit, le grand nombre d'Editions qu'on a faites de temps en temps de ses œuvres, est une preuve indubitable de leur prix; & quant à la difference des titres qu'on trouve souvent à leur teste, elle vient, suivant Rhodius, ou des recherches exactes que les Princes ont fait faire de temps en temps des ouvrages des grands hommes, ou de l'avarice des Libraires qui changent le titre des livres suivant leur interest. Il faut ajouter à tout cela qu'il s'étoit glissé tant de fautes dans l'original, que quoi que plusieurs grands hommes se soient appliquez à les corriger, & que Jean Vanderlinden soit un de ceux qui se sont le plus signa-

signalez dans ce travail, Almelovéen qui a pris le soin de cette dernière Edition, ne laisse pas de se vanter d'en avoir corrigé plus de deux mille qui avoient échappé à la diligence de ceux qui ont travaillé aux Editions précédentes. Il n'a pas seulement corrigé l'Original, il a désigné les lieux qui sont dans les autres Auteurs & dans Celle même, qui servent à éclaircir les endroits qui sont difficiles. Il a mis une table des matieres & des mots qui ne se trouvent pas dans les autres Editions, & il a ajouté enfin des notes tirées d'un exemplaire très-rare qui fut trouvé dans la Bibliothèque de Grevius.

*Lettre écrite à Monsieur Regis par Monsieur de Castelet.*

**M**onsieur, J'ai fait une découverte très importante dans la Navigation, & je prens un soin extrême de n'en pas laisser échapper le moindre mot en quelque occasion que ce soit; parce que je crains que ce mot échappé ne vint à la connoissance de quelques personnes qui pourroient peut-être me ravir la gloire & le fruit que j'attens legitimement de mon invention. J'en ai des experiences très claires, & sur tout une d'assez fraîche datte, après laquelle je ne puis jamais prendre trop de précaution. Mais il est heureusement arrivé que les reflexions qu'on a faites sur ce que j'avois dit n'ont pas eu de suites, & que je suis encore maître de mon secret.

Pour éviter un pareil malheur dans la suite, je n'ai point trouvé d'expédient plus propre que celui de renfermer l'essentiel de ce secret dans ce chiffre que je vous envoie, & que je vous prie d'insérer dans le Journal des Sçavans, afin que j'aye par-là de quoi convaincre ceux qui voudroient dans la suite profiter de certains discours que je serai peut être obligé de tenir sur ce sujet.

Je ne puis pas déterminer le temps où je découvrirai ce secret. La chose dépend de certaines circonstances dont je ne suis pas le maître. Je les ai attendues tranquillement par le passé, & je les attendrai avec la même tranquillité dans la suite.

Au reste j'avertis ceux qui voudront expliquer ce chiffre, qu'il est peut-être plus malaisé qu'ils ne pensent, & qu'il pourra même passer pour un modèle de ces chiffres indechiffrables que plusieurs personnes cherchent avec tant de soin. Lors que j'en donnerai la clef, on verra qu'il renferme mon secret d'une manière régulière, & assez plaisamment imaginée. Je suis, Mr, Vôte-tres-humble & tres-obeissant serviteur, DE CASTLET.

Psgss 1 ramol 3 3fnpm pokty 5pfea 8agaohaf  
yni 2igih 9fposf 5gih 9eom 7ifn 5ccoll 545figg  
rof 4g99stkoollf gmmoroof 5ir 3 18fege 5lug  
1h9e9 3aghfhii fgi00aof gamecatt 3 3t lh9 15  
kocifeattukfpmhgog 1fphokf 3 5eih 1hf 5ohe  
noa9gubuf 1 54lh 1d 1k 3u 5upfp 3ffug 1onf 5  
7p9 5f9 15kgayxbxfo 55ya9 3 2at ocana 5fdsec  
4adadfp 3momf 54ug 1ona9 3ohguf lcgf 81.

Hi-

*Histoire Metallique de la Republique de Hollande, par Mr. Bixot. In folio. à Paris, chez Daniel Horthemels.*

**L**es Medailles fournissent une Methode d'apprendre l'Histoire, qui paroît une des plus agreables, & des plus aisées. Mais il y a beaucoup d'histoires que l'on ne sçauroit apprendre par cette voye, parce qu'il y a beaucoup d'Estats où l'on n'a pas pris le soin de frapper en tout temps des Medailles qui conservassent la memoire des plus grands evenemens.

L'ancienne Rome n'eût point de Medailles sous ses sept Rois, & ce ne fut que quatre cens quatre-vingt quatre ans depuis sa fondation qu'elle s'avisâ d'en fabriquer sous les Consuls. Il est vrai qu'elle en eût sans discontinuation sous les Empereurs. Mais depuis Heraclius on en fit fort peu qui fussent d'une rare beauté.

Les modernes n'ont paru en l'Europe que depuis que les Gots ont cessé d'y commander, & depuis que la Sculpture, & la Gravûre ont commencé à y estre cultivées.

La France n'en a point vû avec l'effigie de son Prince avant le regne Charles VII. Mais le défaut des medailles y a esté en quelque sorte réparé par la suite des Monnoyes, par laquelle il est aisé de justifier la succession des Rois des trois Races,

depuis douze cens ans, ce que nulle autre Monarchie ne sçauroit faire.

La seule Republique de Hollande a l'avantage d'avoir gravé sur des medailles tout ce qu'elle a fait de plus memorable depuis son établissement, & elle est redevable à Monsieur l'Abbé Bizot de la peine qu'il a prise d'en faire un Recueil qui est le plus parfait qui ait paru jusques ici en ce genre-là.

Avant que de le commencer, il remarque quelle est la situation des dix-sept Provinces des Pays-bas, quelles sont leurs bornes, & quel fut autrefois leur Gouvernement. Après avoir long-temps obéi à des Seigneurs particuliers, elles furent en partie réunies sous la Maison de Bourgogne, & par le mariage de Maximilien premier avec Marie fille de Charles le Hardi dernier Duc de Bourgogne, elles passerent à la Maison d'Autriche, & furent enfin assujetties à l'Espagne par le mariage de Philippe fils de l'Empereur Maximilien premier avec Jeanne fille de Ferdinand d'Arragon, & d'Isabelle de Castille.

Elles porterent assez patiemment le joug de cette nouvelle domination jusques au temps auquel Philippe II. Prince severe de son naturel, entreprit de violer leurs privileges en introduisant l'inquisition, en faisant ériger de nouveaux Evêchez, & publier le Concile de Trente

— Brederode presenta une requête à Margue-



rite d'Autriche fille naturelle de Charles Quint, & femme d'Octave Farnese Duc de Parme, pour arrêter le cours de ces nouveautés. Charles Comte de Barlemont s'étant apperçu que la Duchesse estoit un peu dédaignée du grand nombre de noblesse qui la acompagnoit Brederode, lui dit pour la flatter que ce n'estoient que des gueux. Le jour suivant les Confederez dans la chaleur du festin, acceptèrent ce nom-là en criant vivent les Gueux. Voilà quelle fut l'origine d'un nom qui a fait tant de bruit dans l'Europe. Ils furent depuis divisez en Gueux de ville, en Gueux de mer, & en Gueux de bois.

Peu de jours après le festin les Confederez se virent dans Brusselles vêtus de bure grise, avec des écuelles de bois à la ceinture, & une Medaille au cou sur le revers de laquelle estoit une Besace embrassée de deux mains avec cette Inscription.

*En tout fideles au Roi*

*Jusques à porter la besace.*

Ce fut la premiere Medaille des troubles. Il n'y en eut pas sur tous les grands evenemens qui survinrent dans la suite des affaires. Il n'y en eut point sur la defaite du Comte d'Aremberg de la maison de Ligne, & sur la prise de Ligni comme il est appelle par feu Mr. Duryer dans sa Traduction de Strada, & par quelques autres. Il n'y en eut point non plus sur la prise de la Brille quoi qu'elle ait causé un si prodigieux changement que la

Hol-



Hollande, la Zelande, & la Frise se declarerent pour les Confederez. Ces Confederez n'en firent point frapper pour le siege de la Ville de Harlem, quoi qu'ils l'eussent defendue avec une vigueur incroyable. Le vainqueur usa insolamment de sa Victoire, fit executer a mort deux mille habitans, & passer au fil de l'épee presque tous les Officiers, & tous les soldats de la garnison. Un Capitaine François nommé Bordet, se fit tuer par son valet pour ne pas tomber entre les mains des Espagnols. L'année suivante les Confederez remporterent une victoire devant Berg op-zoom, Gaspard Leyusen jeune Hollandois sauta sur l'Amiral d'Espagne, en arracha l'enseigne qui voltigeoit au tour du mast, & l'emporta malgré les ennemis. La même année les Espagnols furent contraints par l'inondation des eaux de lever en desordre le siege qu'ils avoient tenu cinq mois durant devant Leide. On frappa sur la délivrance de cette ville une medaille où l'on voit d'un côté le camp des Espagnols, & de l'autre un Ange qui tient une epée nue, & qui poursuit des soldats effrayez. Il y a pour devise.

*Ut Sennacherib à Jerusalem 2 Reg. 19.*

Mr. l'Abbé Bizot avertit que l'histoire de Sennacherib n'est rapportée qu'au 4. livre des Rois; ce qui fait voir qu'il se glisse quelquefois de fausses dates dans la gravure aussi-bien que dans l'impression, & qu'il

seroit pas feur de recevoir indifferement tout ce qui se trouve gravé sur les medailles, & de le croire sans l'avoir examiné.

L'union d'Utrecht conclüe le 23. Janvier de l'année 1579. fut le fondement d'une Republique qui s'est depuis maintenuë par les armes, & enrichie par le commerce. Elle fut le sujet d'une medaille où l'on voit deux vaisseaux, & la ville d'Utrecht dans le lointain, avec cette devise :

*Frangimur, si collidimur.*

Au revers est une charuë tirée par deux boeufs :

*Trahite aquo iugo.*

L'année 1584. fut funeste aux Confederez par la mort de Guillaume de Nassau Prince d'Orange assassiné à Delf le dixième de Mai, d'un coup de pistolet que lui tira Baltazar Gerard Francontois. Les Estats firent frapper plusieurs medailles pour honorer sa memoire.

Alexandre Farnese Duc de Parme en fit frapper une l'année suivante sur le siege qu'il tint quatorze mois devant Anvers.

D'un côté est le Prince de Parme en buste, armé. Au revers est son camp avec cette Devise :

*Concipe spes certas.*

Durant les deux années suivantes il y eut plusieurs medailles frappées au sujet de l'alliance des Provinces unies avec Elisabeth Reine d'Angleterre. Il y en eut une entre autres au revers de laquelle on voit

voit des Evêques, des Prêtres, & des Religieux renversez avec les Calices, & les autres instrumens de leur Ministère. On y lit cette Devise.

*Quem Deus conficiet spiritu oris sui.*

On peut douter si l'on a jamais fait un abus plus manifeste que celui-là de la parole de Dieu, de laquelle les Prétendus Reformez se vantent de faire un si bon usage.

La Ville de Breda fut surprise par les Hollandois en 1590 avec un bateau plein de Tourbes, où soixante & dix soldats s'étoient cachez. L'un d'eux nommé Mathieu Helt ne pouvant s'empêcher de tousser, pria ses compagnons de le tuer, de peur qu'en toussant il ne fît manquer l'entreprise.

L'établissement de la Compagnie des Indes Orientales estoit d'une trop grande importance pour n'estre pas marqué par plus d'une medaille. Mr. Bizot rapporte celles qui furent frappées sur ce sujet en 1602.

Le siege d'Ostende est un des fameux sieges de ce siecle-ci. Il dura trois ans, deux mois, dix-sept jours durant lesquels les Hollandois eurent le loisir de prendre Grave, l'Isle de Cadzant, Ysendick, Ardenbourg, & l'Ecluse. Le plus grand nombre des habitants d'Ostende s'enterrent dans les ruines de leur Ville, & ceux qui restèrent ne livrèrent aux ennemis qu'un tombeau.

Les Etats pour montrer que la défense d'Ostende leur estoit plus glorieuse que la : *n'en estoit avantageuse aux Espagnols.*

furent fabriquer deux medailles , que l'on peut voir dans l'original.

Ils en firent frapper une en 1609. sur la Treve conclue dans Anvers le 9. d'Avril, & sur l'alliance faite au même-temps entre la France , l'Angl. & les Estats. Cette medaille represente une main qui sort d'un nuage, & qui tient un triple nœud où sont attachez les Ecuillons des Armes de France , des Armes d'Angleterre , & des Armes des Estats Generaux , avec cette Devise ,

*A Domino factum est istud.*

Ce Traité fut conclu par la prudence du President Janin Ambassadeur extraordinaire de Henri IV. Par le 1. art. les Provinces Unies furent reconnues par le Roi d'Espagne & par les Archiducs comme libres.

Mr. l'Abbé Bizot rapporte la mort de Jean Guillaume Duc de Cleves & de Juliers , arrivée au mois de Mai de la même année , & les differens survenus pour sa succession entre l'Electeur de Brandebourg , le Duc de Neubourg , le Duc de deux Ponts , & le Marquis de Burgau.

Jean Guillaume Duc de Cleves eut 4. Sœurs. Marie Eleonore l'aînée fut mariée à Albert Frederic de Brandebourg Duc de Prusse ; & de ce mariage naquit Anne , mariée à Jean Sigismond Electeur de Brandebourg.

Anne seconde sœur de Jean Guillaume Duc de Cleves , fut mariée à Philippe Louis Duc de Neubourg. Magdeleine troisième

sœur du Duc Jean Guillaume, fut mariée à Jean Duc de Deux Ponts; & Sibylle quatrième sœur du Duc Jean Guillaume fut mariée à Charles d'Autriche Marquis de Burgau. Ces trois dernières prétendirent exclure de la succession Anne leur Niece qui prétendoit au contraire y venir par représentation de Marie Eleonore sa mere decedee avant le Duc Jean Guillaume son frere, de la succession duquel il s'agissoit.

Ce differend qui a cause de grands troubles, a esté embrouillé par quelques écrivains qui ont cru que les trois dernières Princesses dont je viens de parler, estoient filles de Marie Eleonor, au lieu qu'elles n'estoient que ses sœurs.

Il n'y eut jamais en Hollande d'assemblée aussi solennelle pour les differens de Religion que fut le Synode de Dordrecht. La Medaille qui fut faite en 1619. sur ce sujet represente la seance des deputez avec cette inscription *assensu à religione.*

Au revers est une montagne sur le sommet de laquelle est un Temple avec ces paroles :

*Erunt ut mons Sion.*

Après le Synode, Barneveldt eut la teste tranchée à l'âge de 72. ans. Il protesta sur l'échafaut qu'il ne mourroit que pour avoir maintenu la liberté de sa Patrie. Rien ne confirme mieux la verité de cette protestation que ce que Monsieur du Maurier écrit touchant Barneveldt en la page 334. de ses *memoires.*

Le celebre Grotius fut condamné à une prison perpetuelle, de laquelle on trouva moyen de le sauver en l'emportant dans un coffre.

Le Roi Louis XIII. ayant déclaré la guerre à l'Espagne en 1635. il fit un traité avec les Estats, par lequel il estoit convenu que la guerre seroit continuée jusques à ce que les Espagnols eussent esté entierement chassés des Pays-bas, & que l'un des partis ne pourroit faire la paix sans le contentement de l'autre.

Les armes des deux Alliez agirent de concert contre l'Espagne. Mais les Hollandois ne conserverent pas long-temps la fidelité qu'ils avoient promise à la France. Mr. Bizot remarque qu'ils en manquerent dès la même année au siege de Louvain, & qu'ils commencerent dès lors à donner des marques de la jalousie qu'ils avoient de l'heureux succès des Armes Françoises.

En 1647. ils souffrirent que l'Archiduc Leopold nouveau Gouverneur des Pays-bas prist Armentieres & Landreci. La France soutint seule la guerre, & fit voir qu'elle peut vaincre seule. L'année suivante elle fut abandonnée par les Hollandois qui signerent separément leur paix avec l'Espagne, contre les termes du traité d'alliance fait avec la France en 1635.

Ils découvrirent en 1650. une entreprise faite sur Amsterdam par Guillaume de Nassau Prince d'Orange. Ce Prince estant mort



*CL. Rutilii Numatiani Galli itinerarium, integris Simleri, Castalionis, Pirbon, Sitzmanni, Barchi, Graui, aliorumque animadversionibus illustratum. Ex museo Th. J. Ab Ameloveen. In 12. Amstel. 1687.*

**R**utilius vivoit au commencement du cinquième siècle sous le regne d'Honorius. Quoi qu'il fust né dans les Gaules il ne laissa pas de parvenir aux premières dignitez de l'Empire, & d'exercer la Charge de Gouverneur de Rome, & celle de Prefet du Pretoire. La relation de son voyage a toujours esté fort estimée & pour l'elegance du stile, & pour la rareté de quelques evenemens. Un des plus singuliers est ce qu'il raconte de Stilicon dans le 2. livre, qu'il fit brûler les livres des Sibylles pour abolir les Monumens les plus autentiques de l'Empire.

Au reste on ne doit pas s'étonner qu'étant tout environné, comme il estoit des tenebres du Paganisme, il ait écrit avec aussi peu de lumière qu'il a fait, & du Sabbat des Juifs, & de la vie retirée & mortifiée des Moines, laquelle il attribue à une profonde melancolie, & à la haine du genre humain, ne pouvant pas savoir qu'elle ne procedoit que de la crainte que ces saints solitaires avoient de perdre leur innocence dans le siècle, & que du desir de  
par-

parvenir plus seurement à la perfection de l'Evangile.

Celui qui a pris le soin de cette Edition y a mis tous les Commentaires qui avoient paru dans les Editions precedentes, & y a encore ajoute ses observations particulieres afin qu'il ne manquast rien à l'éclaircissement de cet agreable Poeme.



# JOURNAL DES SÇAVANS.

Du Lundy 16 Janv. M. DC. LXXXVIII.

*Museum Italicum, seu collectio veterum scriptorum ex Bibliothecis Italicis eruta à D. J. Mabillon, & D. Michaële Germain Presbyteris, & Monachis Benedictina Congregationis sancti Mauri. Tomus primus in duas partes distinctus. Prima pars complectitur eorundem Iter Italicum Literarium: altera verò varia Patrum Opuscula & vetera Monumenta, cum Sacramentario & Pœnitentiali Gallicano. In 4. à Paris, chez Jean Boudot.*

IL y a peu de voyages aussi utiles que celui que le P. Mabillon & le P. Germain firent ensemble les dernières années par ordre du Roi. Le premier fruit que l'on en ait reçu est, qu'ils en ont apporté à la Bibliothèque de Sa Majesté plus de trois mille volumes, parmi lesquel's il y en a de tres rares, & qui contribueront à la rendre une des plus nombreuses & des plus parfaites de l'Europe. L'autre fruit est qu'ils y ont vû quantité de Manuscrits dont ils ont copié les meilleures pièces avec une assidue & une applica-  
tion

tion qui ont étonné tous les Sçavans d'Italie.

Ils commencent à donner au Public dans ce premier Tome une partie de ces pièces-là. On se contentera de marquer ici les plus importantes.

Celles qui se trouvent à la teste sont douze Homelies de S. Maxime Evêque de Turin. Nos deux celebres Benedictins les ont tirées de trois Manuscrits dont le premier a esté trouvé à Milan dans la Bibliotheque de S. Ambroise. Le second à Rome dans la Bibliotheque du Monastere de sainte Croix de Jerusalem ; & le troisieme avoit esté trouvé quelques années auparavant en Suisse dans la Bibliotheque de l'Abbaye de saint Gal.

Le premier contient 80. Homelies, dont quelques-unes sont attribuées à saint Maxime. Le second en contient soixante-treize qui avoient esté attribuées d'abord à saint Maxime : mais depuis son nom a esté effacé, & celui de saint Ambroise mis en la place. Le troisieme en contient quatre-vingt dix-sept attribuées à saint Augustin.

Ces trois Manuscrits n'auroient pas suffi pour faire reconnoître les Homelies qui sont veritablement de saint Maxime, si Gennade n'en avoit marqué quelques-unes dans son catalogue des Ecrivains Ecclesiastiques. Mais il en a marqué une partie des douze qui paroissent ici, & dans celles qu'il a marquées, il est fait mention des autres. Ainsi on ne scauroit douter, que ces douze-là n'appartiennent en effet à saint Maxime.

Après ces douze Homelies de saint Maxime on trouve un supplement du Diurnal Romain publié il y a quelques années par le Pere Garnier. Ce supplement consiste en quelques chapitres qui ne sont point dans l'Edition de ce Pere. On trouve ensuite une vie du Pape Adrien I. des Capitulaires, des Epîtres de differens Auteurs, l'Apologie de Manassés Archevêque de Reims, & d'autres Opuscules sur lesquels on passe legèrement pour venir à une Histoire de la guerre sainte, composée par un Officier qui servoit dans les troupes d'Estienne Comte de Chartres.

Elle a esté tirée d'un Manuscrit de l'Abbaye du Mont-Cassin, où elle estoit demeurée peu connue. Il est vrai qu'il y en avoit un abrégé imprimé au commencement du livre qui a pour titre, *Gesta Dei per Francos*. Mais il y a quantité de faits importants absolument omis dans l'abrégé, qui sont rapportez dans l'histoire avec une juste étendue. A la fin de cette histoire est une lettre d'Estienne Comte de Chartres, écrite du Camp de l'armée Chrétienne à la Comtesse son Epouse, & trouvée dans la Bibliothèque de la Reine Christine de Suede.

Ceux qui liront l'histoire, & la lettre ne pourront assez s'étonner de la difference avec laquelle les Auteurs de l'une, & de l'autre ont écrit d'Alexis Commene Empereur de Constantinople, & ils auront peine à comprendre que deux personnes de même

me-temps, de même nation, de même religion, de même parti, & de même intérêt ayent fait deux portraits aussi dissemblables du même Prince. L'Auteur de l'histoire suivant l'idée commune des Ecrivains de deçà les monts a décrit Alexis comme un fourbe, & un perfide qui tendoit sans cesse des pièges aux Allemans, & aux François, & qui cherchoit tous les moyens de les perdre. L'Auteur de la lettre au contraire le loue de la bonte avec laquelle il les a reçus, & fait l'éloge de sa charité envers les pauvres, de sa libéralité envers les soldats étrangers, & de sa magnificence envers les grands Seigneurs, & les Princes mêmes. Cet exemple fait voir combien il y a d'incertitude, & de doute dans les connoissances qui dependent de la foi humaine. La dernière piece de ce Tome, & l'une sans doute des plus importantes est un Sacramentaire copie sur un Manuscrit estimé de plus de mille ans. Quoi qu'il ait esté trouvé dans l'Abbaye de Saint Columban de la Ville de Bobio, il n'y a pourtant nulle apparence qu'il ait jamais esté à l'usage des Religieux de cette Abbaye, puis qu'il n'y est fait aucune mention ni de saint Columban, ni de ses Disciples. Il n'y est fait non plus aucune mention des choses qui concernent la discipline des Religieux, ni même de la benediction de l'Abbé.

*Que s'il se servoit à notre Ordre.*



gieux, il falloit qu'il servist ou à un Diocèse, ou à une Province particuliere.

Le P. Mabillon a remarqué qu'avant le Regne de Charle Magne, il y avoit diversité de Collectes, de Leçons, & de Prefaces dans les Eglises de France, & que ce fut ce qui obligea les Evêques assemblez à Vannes en 465. d'ordonner que les Eglises de la Province Ecclesiastique de Tours observassent une pratique uniforme dans le chant de l'office, & dans la celebration des mysteres. La conjecture de ce sçavant Benedictin est que ce Sacramentaire pouvoit avoir servi à Besançon & aux Eglises dépendantes de cette Metropole, & qu'il pouvoit avoir esté porte par saint Colomban de Luxeu où il avoit demeure, à Bobio où il estoit mort. Il appuye cette conjecture sur une circonstance, qui est que dans ce Sacramentaire il y a une Messe pour le jour de la feste de saint Sigismond Roi de Bourgogne.

A la fin du Sacramentaire est un Penitentiel par où l'on peut reconnoître quel estoit le soin que les Prelats de ce temps-là prenoient de conserver la pureté des mœurs parmi les fideles, & quelle estoit la rigueur des peines qu'ils ordonnoient contre les crimes, lors-même que ceux de leur Ordre en estoient coupables. Le 10. art. merite à cet égard une attention particuliere.

Ce recueil de Pieces est précédé d'une relation fort exacte du voyage du P. Mabillon & du P. Germain.

Ces deux sçavans Religieux partirent de Paris au commencement d'Avril de l'année 1685. & n'y rentrent qu'au commencement de Juillet de l'année suivante. Ils passerent la plus grande partie de ce temps-là à visiter les Bibliothèques, à conférer avec les sçavans d'Italie, à lire les Manuscrits, à tirer des copies des pièces qui n'ont point encore esté imprimées, à considérer les tombeaux, les epitaphes, & les inscriptions, & à observer tous les monumens & tous les restes de l'Antiquité d'où ils croyoient pouvoir tirer quelque sorte d'instruction.

Ils virent à Venise entre les mains de Jean Baptiste Cornaro Procurateur de saint Marc, les œuvres Posthumes de la celebre Lucrece Helene Cornara Piscopia sa fille, morte en la 38. année de son âge. Sa rare érudition jointe à la connoissance des langues, Latine, Greque, Hebraïque, Espagnole & Française, lui firent meriter une place parmi les Docteurs de Philosophie de l'Université de Padoue. L'Amour de l'étude & de la retraite lui donna de l'éloignement du mariage, & pour se delivrer des plus grands partis qu'il la recherchoient, elle fit Vœu de Virginité en qualité d'Oblate de l'Ordre de saint Benoît entre les mains de l'Abbé de saint George. Elle mourut le 36. de Juillet de l'année 1684. & fut enterrec dans le Monastere de sainte Justine. Le Procurateur son pere lui fait faire un tombeau de marbre.

Les Peres Mabillon & Germain estant allez un jour au Cimetiere de Pontien avec Messieurs Ciampino, Fabretti, & Schelestrat, ils y trouverent deux morceaux de marbre sur un costé desquels on lisoit encore des Epitaphes de Payens, & sur l'autre des Epitaphes de Chrétiens; ce qui fait voir que quand les Chrétiens se furent multipliez ils commencerent à se servir des tombeaux des Payens, qu'ils retournerent leurs tombes, & mirent en dedans les Inscriptions qui estoient auparavant en dehors. Cette circonstance leur a donne occasion de faire deux remarques. L'une est que les Payens ne souffroient pas volontiers que les corps des Chrétiens fussent enterrez avec les leurs, qu'ils ont quelquefois mis les corps des Martyrs au même lieu où l'on mettoit les corps des Juifs, & des autres personnes reputées infames, & qu'ils se sont portez jusques à cet excez d'inhumanite, que de mêler leurs os avec les os des bestes. *Sozom. l. 5. cap. 9.*

L'autre remarque est que les Chrestiens pour éviter l'effet de cette persecution qui s'étendoit contre eux, même après leur mort, avoient soin de cacher le lieu de leur sepulture; ce que le P. Mabillon & le P. Germain prouvent par deux epitaphes tirées du Cimetiere de Calliste, & insérées dans la Rome souterraine

La premiere est celle d'un Chrétien nommé *Alexandre*, mort pour la foi sous l'Empe-

re d'Antonin; & la seconde est celle d'un jeune Officier de l'armée Romaine, nommé Marius, mort aussi pour la foi sous l'Empire d'Adrien. Ceux qui avoient grave la premiere, y avoient mêlé une plainte de ce que les amis, & les parens des Martyrs n'osoient leur rendre le devoir de la sépulture; & ceux qui avoient grave la seconde y avoient aussi marqué qu'ils ne l'avoient fait qu'en tremblant, & dans la crainte d'estre surpris.

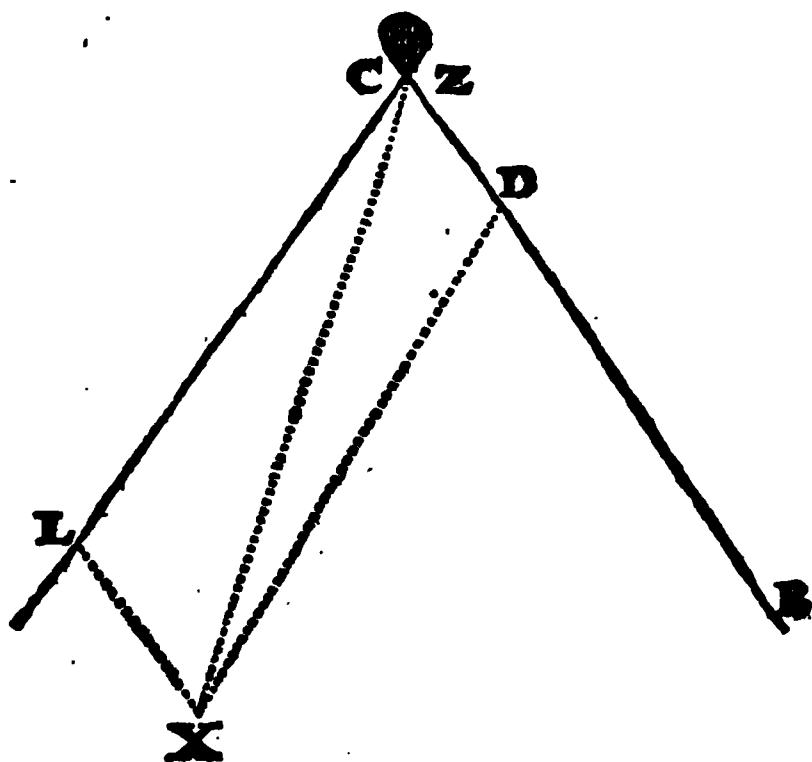
De là les Peres Mabillon & Germain tirent cette consequence que le nombre des Martyrs n'a pas esté aussi petit que Monsieur Dodwel l'a voulu persuader dans ses Dissertations sur saint Cyprien, & qu'il s'est trompé quand il a écrit que sous le regne d'Antonin, il n'y a point eu d'autres Martyrs que les trois dont saint Justin a parlé dans l'une de ses Apologies, & que sous le regne d'Adrien il n'y en a eu aucun dont il nous reste une preuve autentique. Ils prétendent que le contraire est justifié par les deux épitaphes dont on vient de parler, & qu'il sera aisé de le confirmer par un grand nombre d'autres preuves quand on voudra prendre la peine de les rechercher.

On leur montra dans la Bibliothèque du Cardinal François Barberin une lettre du feu Roi Louis XIII. Le Pape Urbain huitième s'estoit plaint à sa Majesté de son alliance avec les Suedois, dont les armes victorieuses ravageoient alors l'Allemagne:





ction de ces deux forces, n'allant ni par l'une ni par l'autre, mais entre-deux, s'éloignant plus ou moins de l'une & de l'autre selon le degré de ces forces. Par exemple, si le corps Z est tiré en même-temps par deux forces qui agissent par les lignes de direction CL & CB: ce corps ne se mouvra dans l'une ni dans l'autre, mais il parcourra la ligne CX.



qui se trouve entr'elles, & qui s'approche plus de la ligne CL. que de la ligne CB. à mesure que la force L. est plus grande que la force B.

L'Auteur dit ensuite, que si le chemin de ce fardeau se trouve fermé, il demeure en repos, & que par conséquent les deux forces sont en équilibre, c'est-à-dire, que l'une



ne l'emporte pas sur l'autre. Il demontre encore d'une maniere fort simple, que le chemin ou la ligne par laquelle le fardeau est determine a se mouvoir, est telle que duquel de ces points qu'on mene des perpendiculaires sur les lignes de direction des deux forces, ces perpendiculaires seront reciproquement comme les forces. C'est là le grand principe des Mecaniques que l'auteur tâche d'etablir.

Et parce que l'on pourroit douter si l'on peut expliquer par là l'equilibre des leviers droits, c'est-à-dire, dont les extremités sont tirées par des lignes de direction perpendiculaires à ces leviers, l'Auteur, pour prevenir cette difficulte, montre que lorsqu'on a attaché deux poids aux extremités d'une verge, & que cette verge vient à tomber, elle tombe de maniere que le point, qui la divise reciproquement comme ces poids, se trouve toujours dans une même perpendiculaire à l'horison, & c'est pourquoi, lorsque cette verge est posée dans ce point sur un appui, le chemin par lequel elle pourroit tomber estant ferme, il faut qu'elle demeure en equilibre. Avec cela seul, le Pere Lampretend expliquer toutes les Machines, & contenter en même temps les Physiciens en leur donnant une raison naturelle de la force des Machines, & les Geometres, en leur donnant des demonstrations exactes & bien suivies.

*Luca Tozzi Medicina Practica., Pars altera, qua hætenus adversus morbos adinventæ sunt luculenter & brevissimè explicans. Nunc primum in lucem prodit. Avenione.*

**I**L y a pour l'ordinaire tant de causes particulières toutes contingentes qui contribuent à produire chaque maladie, qu'il est quasi impossible d'en réduire la connoissance à des règles certaines & constantes. C'est sans doute pour cette raison que Lucas Tozzi Medecin de la Ville de Naples, au lieu d'établir un système particulier dans son *Traité de la Médecine Pratique*, se contente de proposer les sentimens des anciens & des modernes touchant chaque maladie, & touchant les remèdes qui lui sont propres.

Il divise son ouvrage en deux parties, dont la première traite des maladies de la tête; & la seconde, traitera des maladies du bas ventre.

Nous ne parlerons pas de toutes ces maladies, ni de leurs remèdes; nous nous contenterons de toucher quelque chose des plus considérables.

L'Auteur croit avec Silvius Leboë, que l'épilepsie procède d'un esprit acide volatil qui s'estant engendré indifféremment dans toutes les parties du corps, monte au cerveau, & se mêlant avec les esprits animaux irrite dans leur origine les petites fibres.

des nerfs ; & parce que ces fibres sont bien plus tendres dans les enfans que dans les grandes personnes , & dans ceux qui ont beaucoup d'esprit que dans ceux qui en ont peu ; il assure que les enfans , & ceux qui ont de l'esprit sont plus sujets à l'épilepsie que les autres , comme Aristote l'a remarqué dans la 30. section des ses Problemes. Or entre tous les remedes qui sont propres contre l'épilepsie , l'Auteur prefere l'ambre blanc , que l'on fait dissoudre dans l'esprit de vin , & ayant filtré la dissolution , on la laisse évaporer sur un feu lent jusqu'à consommation de la moitié : On donne ensuite de ce magistere depuis dix grains jusques à vint dans quelque liqueur appropriée.

Que si ceux qui sont atteints d'apoplexie viennent à recouvrer la respiration après en avoir esté privez pendant des jours entiers , cela procede , selon Willis , non de ce que la chaleur naturelle estoit éteinte dans le cœur ( car elle ne s'y éteint point tout-à-fait , ) mais de ce que les causes de la maladie estant chassées du cerveau , le cœur recommence à se mouvoir comme fait un horloge où l'on a attaché des poids.

Que si l'on demande comment ceux qui sont frappez d'apoplexie peuvent vivre sans respirer , l'Auteur répond , que les muscles intercostaux , & le diaphragme cessent bien d'agir , mais que le poumon ne laisse pas de *se dilater* autant qu'il faut pour conserver le *mouvement* du sang qui est nécessaire à la *vie.*

me. Cela est confirmé par l'expérience des hirondelles, qu'on tire durant l'hyver du fond du Danube, & qui estant exposées au Soleil reviennent en vie, mais qui meurent bientôt après. Ce qui n'arrive pas à celles qui sortant du même fond du fleuve au commencement du Printemps, vivent longuement, & reviennent en ce pays pour faire leurs nids. Le P. Bartole Jesuite, dans un livre qu'il a composé en Italien, qui a pour titre *del Ghiaccio*, assure qu'il vient tous les ans une infinité d'hirondelles à la mer Baltique, qui s'estant liées plusieurs ensemble par les pieds & par les ailes, se precipitent au fond de la mer, où elles passent tout l'hyver.

Voici un remede assez particulier contre l'apoplexie Heurnius rapporte de Screvellius, qu'il luy raconta l'an 1639. qu'il avoit traite un Chirurgien frappé de cette maladie, qui dès qu'il se sentoît attaqué, crioit à haute voix, La peau d'un homme : la peau d'un homme. Screvellius estant en peine de sçavoir ce que cela vouloit dire, le Chirurgien le pria de lui attacher au cou la peau d'un homme, l'assurant qu'il avoit vû en Allemagne un malade qui avoit esté guéri par ce remede. En effet Screvellius ayant demande une peau d'homme à Pierre Paaw Professeur d'Anatomie à Leide, & l'ayant attachée au cou du Chirurgien, il fut guéri incontinent après. Si ce remede produit cet effet, il y a apparence que l'ima-

gination a la meilleure part à son operation.

• L'imagination ou la raison sont toujours blessées dans la phrenesie. Quelquefois l'imagination est blessée seule, la raison demeurant entiere, comme il arriva au Medecin Theophile, qui croyoit qu'il y avoit des gens qui jouoient de la trompette dans un coin de sa chambre, & qui commandoit en même-temps qu'on les fust sortir. D'autrefois la raison est blessée, comme il arriva à celui qui nommant tous les vases de son cabinet chacun par son nom, ne laissoit pas de les jeter par la fenestre. Il arrive aussi quelquefois que ces deux facultez sont blessées ensemble, comme Galien le rapporte de ceux d'Athenes, qui selon Thucydide, estant échappez d'une peste quasi generale, perdirent le souvenir de tout ce qu'ils s'avoient, même de leur propre nom. Paracelse vante un remede contre la phrenesie qui est un peu trop hardi pour estre souvent mis en pratique. Il consiste à percer le crane, & à laisser pendant un mois ou environ la blesseure toute ouverte. Il assure qu'on guerit par là infailliblement de toutes sortes de phrenesies. ce qui pourroit bien arriver dans un pays aussi chaud qu'est celui de l'Auteur; mais qui n'arriveroit pas vraisemblablement dans les pais Septentrionaux ou le trepan est dangereux.

L'Auteur se moque agreablement de ceux qui mettent les filtres amoureux entre les

espe-

especes de manie. Il croit que tout ce qu'on en dit ne sont que des contes faits à plaisir. Il confirme cela par l'exemple d'Olimpie femme de Philippe Roi de Macédoine, qui parlant à une jeune fille que son mari aimoit éperdûment, & à ce qu'on disoit, par un philtre d'amour, lui dit, *Valeant calumnia, tu in te philtre habes*. L'Auteur ajoute que Luculle, ni le Poëte Lucrece ne moururent point des filtres d'amour, comme l'on dit, mais par de vrais poisons : Il ne nie pas pourtant que ceux qui sont possédez de l'amour ne souffrent tous les maux que Plaute décrit sous le nom du jeune Alcesimarque. *Actu 2. Scenâ 1. in Cistellariâ.*

*Factor, crucior, agitor, stimulator, versor  
in amoris rotâ miser,*

*Exanimor, feror, differor, distrabor, detipior, ita nubilam mentem*

*Animi habeo, ubi sum, ibi non sum, ubi non sum, ibi est animus.*

La rage qui vient de la morsure des chiens est telle, selon Celse, que le malade est également tourmenté par la soif & par la presence de l'eau qu'on lui offre à boire. On dit que ces malades voyent dans l'eau de petis chiens qui semblent aboyer & vouloir mordre. L'Auteur rapporte l'exemple d'un Philosophe, qui entrant dans le bain au temps que la rage commençoit à le prendre, & voyant dans l'eau comme de petis chiens enragez qui le vouloient mordre, s'écria : *Quel rapport y a-t-il,*



*entre de l'eau & des chiens ?* Et se faisant ensuite une grande violence , se plongeait tout à-coup dans l'eau dont il bût tant, qu'il fut enfin delivre de la rage. C'est peut-estre sur le même fondement que Celse ordonne de jeter dans l'eau ceux qui sont enragés & de leur en faire boire malgré eux. Ce qui est encore confirmé par Vanelmont : mais parce que ces malades pourroient tomber dans d'horribles convulsions, le même Celse ordonne de les mettre en sortant de l'eau dans un bain d'huile un peu chaud.

Enfin la Catalepsie est une maladie qui retient ceux qui en sont atteints dans la même situation & dans la même figure où elle les a trouvez. Presque tous les Medecins en attribuent la cause à des vapeurs acides qui figent les esprits animaux dans les nerfs & dans les muscles à peu près comme l'esprit d'urine fige l'esprit de vin dans les vaisseaux des Chimistes. Nôtre Auteur approuve fort ce sentiment : mais il veut que ces esprits acides offencent plutôt les fibres des nerfs & des muscles que les esprits animaux ; d'où vient que selon lui, le mouvement des membres peut-estre empêché, sans toutefois que la mort s'en ensuive, parce que ces vapeurs s'exhalent bientôt, & qu'elles ne corrompent, ni le sang, ni les parties qui sont nécessaires à la vie. Comme cette maladie n'arrive que rarement, les Medecins ne se sont gueres mis en peine de la traiter ;

ils se sont contentez de prescrire contr'elle les mêmes remèdes que contre l'épilepsie. Il n'y a que Sylvius qui a cru qu'on se pourroit servir utilement de quelque sel volatile alkali.

*Sinoptica Tractatio de Domaniis Regni Germanici, in eoque consentarum regionum, in qua è principis genuini juris gentium, publici, canonici, feudales, legibus & consuetudinibus Germania, Imperatoris, Statuum, & illustrium personarum Imperii, bonorum patrimonialium, domanialium, fiscalium, & mensalium differentia, eorumque distincta iura hætenus mirum in modum confusa, distinctè explicantur. &c. Exhibita à Georgio Henrico Brickner J. U. D. In 12. Eriarti.*

C E petit traité renferme une fort ample matière, & comprend tout ce que l'on peut dire sur les Domaines des Souverains. Il est composé d'onze Chapitres.

Dans le premier l'Auteur rapporte les différens noms dont on se sert pour expliquer ce que c'est que Domaine, & témoigne que selon Lehman, les Rois de Germanie possédoient autrefois des Provinces Domaniales. Il fait différence entre les Domaines & les biens Patrimoniaux d'un Souverain, & montre combien le Royaume de Germanie est différent de l'ancien Empire Romain.

Dans le second Chapitre il parle de la nature

ture & des différentes especes de Domaine, & fait un denombrement des Nations qui ont à present des Domaines & de celles qui en ont eû autrefois. Il ne reconnoit que deux sortes de Republiques : les simples, & les mixtes. Les simples sont Monarchiques, ou Aristocratiques, ou Democratiques. Les mixtes sont en grand nombre. Il distingue deux sortes de Domaines. L'un qui a esté accordé au Prince, ou qu'il s'est réservé dès le commencement de la Republique. L'autre qui lui est échû depuis. Les Jurisconsultes appellent le premier *Profectitium*, & le second *Adventitium*.

L'auteur dans le troisieme chapitre traite de la cause efficiente du Domaine, & de la regle par laquelle on connoit les choses domaniales. Il dit que l'origine des Domaines doit estre rapportée à la fondation des Republiques & des Principautez ; Que les Republiques de l'ancienne Germanie ont esté facilement subjuguées par les François, parce qu'elles n'estoient liées ensemble par aucune confederation, & qu'elles n'avoient point de tresor commun. Que ces Republiques estoient presque toutes Democratiques ; Qu'après qu'elles eurent esté conquises par les François, elles furent sous des Gouverneurs envoyez de France, qui portoient les titres de Ducs & de Comtes.

Dans le quatrieme chapitre il parle de la cause finale des Domaines, & du motif de  
les

leur établissement. Il assure que les Domaines ont esté introduits afin que les Princes eussent des revenus considerables, & qu'ils ne surchargeassent pas leurs sujets de tailles. Il dit que les bons Princes d'Allemagne doivent se contenter de leurs revenus ordinaires, & ne lever les tailles que dans les necessitez pressantes, parce qu'elles ne sont parmi eux que des subfides charitables & volontaires.

Le cinquième chapitre fait voir quel est le sujet du Domaine. Il y en a de deux sortes, sçavoir un commun & un propre. Le sujet commun du Domaine est toute la Republique, le propre est celui qui a entre les mains le gouvernement. De même que le sujet commun de la vuë est l'homme, & le propre est l'œil.

Le sixieme chapitre traite de l'objet du Domaine. L'Auteur dit que les biens Ecclesiastiques ne peuvent pas estre secularisez, si ce n'est pour le bien public; c'est pourquoi il louë l'Electeur de Brandebourg, de ce qu'il n'a pas appliqué à son profit beaucoup de biens Ecclesiastiques de son Electorat, & de ce qu'il les a donnez à l'Université de Francfort sur l'Oder. Il avouë que le Souverain a une espece de droit sur les biens de ses sujets, & il le nomme Domaine éminent; mais que les Domaines des sujets n'appartiennent pas au Prince.

Dans le septième on voit quelle est la forme du Domaine, qui consiste en la de-

destination de certains biens affectez à l'usage & à l'utilité de la République. L'Auteur y rapporte les différens moyens de reunir des domaines.

Le huitième chapitre traite des effets du Domaine, qui sont les fruits qui ne doivent pas être confondus avec les Domaines mêmes, ni être appliquez à des usages particuliers, mais à des usages publics. L'Auteur remarque que par le titre 20. de la Bulle d'Or, le fils aîné d'un Electeur reçoit avec justice les fruits domaniaux provenans de l'Electorat. Que les revenus des biens particuliers d'un Prince doivent être partagez également entre ses enfans, s'il n'y a point de loi ou de coutume contraire.

Dans le neuvième chapitre l'Auteur parle de l'Aliénation du Domaine, qui selon lui ne peut être faite sans le consentement de ceux qui ont quelque droit sur les biens qui le composent. Il demeure pourtant d'accord que dans un Estat absolu & despotique, le Prince peut valablement aliéner le Domaine. Un Roi électif ne peut aliéner la puissance souveraine sans le consentement du Peuple & des Grands. Le Peuple & les Grands d'un Royaume ne peuvent seuls aliéner le souverain commandement, ni les Domaines sans le consentement du Prince qui régit. Les Domaines ne sont aliénés en France qu'après de longues délibérations & qu'avec de grandes formalitez. Le Electorat



& inalienables par la Bulle d'Or.  
 Les Domaines Allodiaux desti-  
 nés au Souverain à des usages publics,  
 ne sont privez de la qualité de Do-

Le dixième chapitre traite de la réunion  
 ou injuste du Domaine. L'Auteur dit  
 que la justice de la réunion se peut connoi-  
 tre par rapport à la forme du gouvernement.  
 Dans un Royaume absolu, le Prince  
 peut avec justice réunir les Domaines  
 qu'il a aliénés: mais que dans une Princi-  
 auté élective l'alienation du Domaine est  
 nulle de droit, quand elle est faite par le  
 Prince. On trouvera dans ce chapitre des  
 notions différentes d'inféodations.

Le onzième chapitre parle de la prescrip-  
 tion & de l'acquisition d'un Domaine par  
 prescription. Il dit que les Docteurs sont fort  
 partagés sur la prescription des Domaines.  
 Quelques-uns demandent une possession  
 continue de Domaine. D'autres se contien-  
 nent d'une possession de cent ans, & d'autres  
 d'une de quarante. Il assure qu'il y a eu dans  
 l'Empire d'Allemagne quantité de droits  
 qui ont été prescrits depuis un  
 temps immémorial, & qu'il y en a encore  
 une quantité de prescriptibles. Que les  
 fiefs d'Allemagne se prescrivent  
 de quarante années. Que  
 les fiefs de Saxe se pre-  
 scrivent de trente-un an.



fix semaines, & trois jours. Que le  
proces pour la réunion d'un Domaine  
ne doit pas commencer par l'exécution.

L'Auteur ajoute à son Traite une  
tation sur la réunion faite en Suede  
fix ou sept ans, des Domaines de  
alienez par les Rois predecesseurs de  
qui regne à present.

*Traité des Statues.* In 12. à Paris,  
Arn. Seneuse, rue de la Harpe.

**L**A Statuë érigée par Monsieur le  
de la Feuilleade dans la Place de  
ctoires, a excité l'ardeur de rechercher  
qui a esté écrit de plus curieux sur les  
tues par les anciens, & par les modernes.  
Ce Traite nous apprend ce que l'on  
desirer, de leur matiere, de leur grandeur  
de leur figure, de leurs inscriptions  
leurs ornemens, & de leur consecration.  
Mais il ne nous apprend point que  
Souverain, ou aucun particulier ait  
eu autant de zele pour conserver une  
dans sa beauté, que Monsieur de la Feuilleade  
de en a eu pour conserver celle du Roi.  
que personne ait jamais pris autant de  
cautions pour cet effet.

Ce Duc a fait une donation de plusieurs  
Terres & de plusieurs Seigneuries de  
de vingt-cinq mille livres de rente,  
substitution graduelle & perpetuelle  
*masse en masse*, à la charge que

ceux qui étant appelez à cette substitution jouiront de ces Terres & de ces Seigneuries, seront tenus de faire redorer tous les vingt-cinq ans la Statue du Roi, si Messieurs les Prevost des Marchands & Echevins le jugent à propos, d'entretenir à leurs frais de toutes reparations le groupe de la Statue, le pied-d'estal, les quatre esclaves, le bas relief, les trophées, les quatre groupes de colonnes, & les autres ornemens, & d'entretenir même à leurs frais dans les quatre fanaux des lumieres pour éclairer la place des Victoires pendant la nuit dans toutes les saisons de l'année.

Le donateur ordonne que pour conserver ces Ouvrages avec plus de soin, ils soient visitez de cinq en cinq ans par Messieurs les Prevost des Marchands & Echevins, auxquels à la fin de chaque visite seront données des medailles d'argent, qui représenteront le portrait du Roi, & au revers le groupe de la Statue.

La donation contient plusieurs autres clauses qui sont autant de preuves de la genereuse reconnoissance de Monsieur le Duc de la Feüillade, & de l'ardent desir qu'il a de rendre durable, & s'il se peut éternel, le monument qu'il a élevé à la gloire de son Prince.

*Le Triomphe de la Religion sous Louis le Grand, représenté par des inscriptions & des devises, avec une explication en vers Latins & François. In 12. à Paris chez Nic. Langlois, rue saint Jaques. 1687.*

C E petit ouvrage contient plusieurs inscriptions Latines & Françaises, & plusieurs devises qui représentent tous les moyens dont le Roi s'est servi pour détruire l'Herésie en France. Elles ont esté faites à l'occasion d'un Panegyrique de Sa Majesté sur ce mesme sujet, prononcé au College de Louis le Grand, vers la fin de l'année 1686. Elles estoient placées dans la salle où le Panegyrique fut prononcé, & elles y servirent d'ornemens. Comme tous ceux qui les virent furent extrêmement contents du dessein, de l'appareil, & de la justesse des devises & des inscriptions, le Pere le Jay Jesuite qui les avoit faites a cru les devoir donner au Public avec une explication de chaque devise en vers Latins, qui ont esté traduits en vers François par l'Auteur des nouveaux dialogues des morts.

Ceux qui ont du goût pour les Devises & pour les Inscriptions, trouveront de quoi se satisfaire dans la lecture de cet ouvrage.

*La morale du Saint Esprit , ou les devoirs du Chrestien tirés des seules paroles de l'Ecriture sainte. In 8. à Paris chez André Pralard. 1687.*

**L**Es plus sûres regles de nôtre conduite sont celles qui sont prescrites par la parole de Dieu. Quiconque les suit ne peut s'égarer , puis qu'il suit la voye , ni se tromper , puis qu'il suit la verité. Il n'y a donc rien d'aussi nécessaire que de les avoir toujours presentes à l'esprit. L'ordre où elles sont ici rangées en peut donner une vuë claire & distincte. Elles y sont sous trois titres, dont le premier comprend les devoirs des Evêques, des Predicateurs, des Religieux ; le second les devoirs des Rois & des Sujets, des Magistrats, des Marchands, des Riches, & des Pauvres ; & le troisiéme, les devoirs des Peres & des Enfans, des Maîtres & des Serviteurs. Chaque devoir est établi dans chaque chapitre par la loi ancienne, & par la loi nouvelle. Les propres termes de l'une & de l'autre y sont rapportez sans aucun mélange. Les notes qui sont à la marge ne servent que d'argument pour marquer de quoi il est parlé dans le corps du chapitre.

# JOURNAL DES SCAVANS.

Du Lundy, 2 Fev. M. DC. LXXXVIII.

---

*Harangues sur toutes sortes de Sujets, avec l'art de les composer. In 4. a Paris chez Jean Guignard, au Palais.*

**O**N peut prendre ici l'idée de la véritable éloquence qui, selon la pensée de Petrone, n'a ni tache ni enflure, & qui ne paroît qu'avec les beautez qui lui sont propres & naturelles. Quoi que ce qu'elle a de plus grand, comme est la facilité de l'invention, vienne de l'esprit, & ne dépende point de l'art; elle ne rejette pas néanmoins les preceptes, & ne refuse pas de se servir de ceux que le bon sens a introduits, & que les sçavans Maitres nous ont laissés.

M. Vaumoriere explique les plus nécessaires dans le premier livre de cet ouvrage, & montre d'abord quelles sont les qualitez naturelles ou acquises que doit avoir un homme qui aspire à bien parler, & quels sont les avantages qu'il peut tirer de la lecture des Historiens, & de celle d'

Poètes. Il traite ensuite de l'exorde, de la narration, & des autres parties du discours, puis de l'élocution, & enfin des trois genres sous lesquels toutes les harangues que l'on peut faire sont comprises.

Ce qu'il y a de plus excellent dans ces regles, est qu'elles sont données d'une maniere éloignée des declamations de College, & accommodée à l'usage de la vie civile, propres à un Ambassadeur, à un Intendant de Province, à un Gouverneur de ville.

Les trois livres suivans contiennent des harangues faites dans les trois genres, dans le démonstratif, dans le deliberatif, & dans le judiciaire.

La plus grande partie de celles qui sont dans le genre démonstratif, sont des complimens, des discours, des panegyriques, & des oraisons funebres prononcées en différentes occasions.

La premiere est un panegyrique du Roi, prononcé par Mr. Pelisson Maître des Requêtes dans l'Academie Françoisé à la reception de Monsieur l'Archevêque de Paris. Le soin que les Etrangers ont eû de le traduire en leurs langues, est une preuve certaine de l'estime que toute l'Europe en a faite.

La derniere est l'Oraison funebre de Mr. de Turenne, prononcée par Mr. l'Abbé Flechier nommé à l'Evêché de Nismes.

Parmi les discours du genre deliberatif il y en a de divers pays, & de divers



siècles. Quelques-uns ont esté empruntés des Grecs, & quelques autres des Romains. L'un des plus beaux est celui qui fut composé en 1664. pour porter nôtre Nation à l'establissement d'une Compagnie pour le commerce des Indes Orientales.

Les discours du genre judiciaire ont presque tous esté prononcez en des occasions importantes. Il y en a qui l'ont esté à l'ouverture des Audiances : d'autres qui l'ont esté à l'ouverture des Estats d'une Province : d'autres à la reception d'un Officier. Si l'on en excepte deux ou trois qui sont sur des differens memorables tirez de l'ancienne histoire, tous les autres sont de nôtre temps.

Les trois qui doivent estre lûs avec le plus d'attention furent prononcez il y a quelques années par Monsieur le Procureur General ; l'un dans l'assemblée de l'Université de Paris, l'autre dans celle de la Faculté de Theologie, & le dernier dans celle de la Faculté de Droit Canon. La fin de ces trois discours estoit l'enregistrement de l'Edit qu'il avoit plû au Roi de faire sur la declaration par laquelle les deputez du Clergé de France, assemblez à Paris, avoient expliqué leurs sentimens sur la puissance de l'Eglise.

La premiere partie de cette declaration regarde l'autorité des Princes souverains, & établit leur indépendance à l'égard du temporel.

La seconde explique l'étendue du pouvoir du Pape dans les affaires Ecclesiastiques.

A l'égard de la premiere partie, Monsieur le Procureur General montre que la Providence qui a établi les Pontifes & les Rois, leur a donné differens objets pour l'exercice de leurs fonctions: que les Souverains n'ont jamais esté troublez dans la possession de leur indépendance avant l'onzième siecle, auquel le Pape Gregoire VII. voulut s'assujettir les Empereurs d'Allemagne. Il examine les fondemens de la nouvelle opinion de ce Pape, les motifs, & le succès de son entreprise.

A l'égard de la seconde partie, Mr. le Procureur General fait voir que ce ne fut pas sur saint Pierre seul, mais que ce fut sur tous les Apôtres que nôtre Seigneur répandit son Saint Esprit, & que ce fut à l'Eglise qu'il promit l'assistance qu'il lui a toujours donnée.

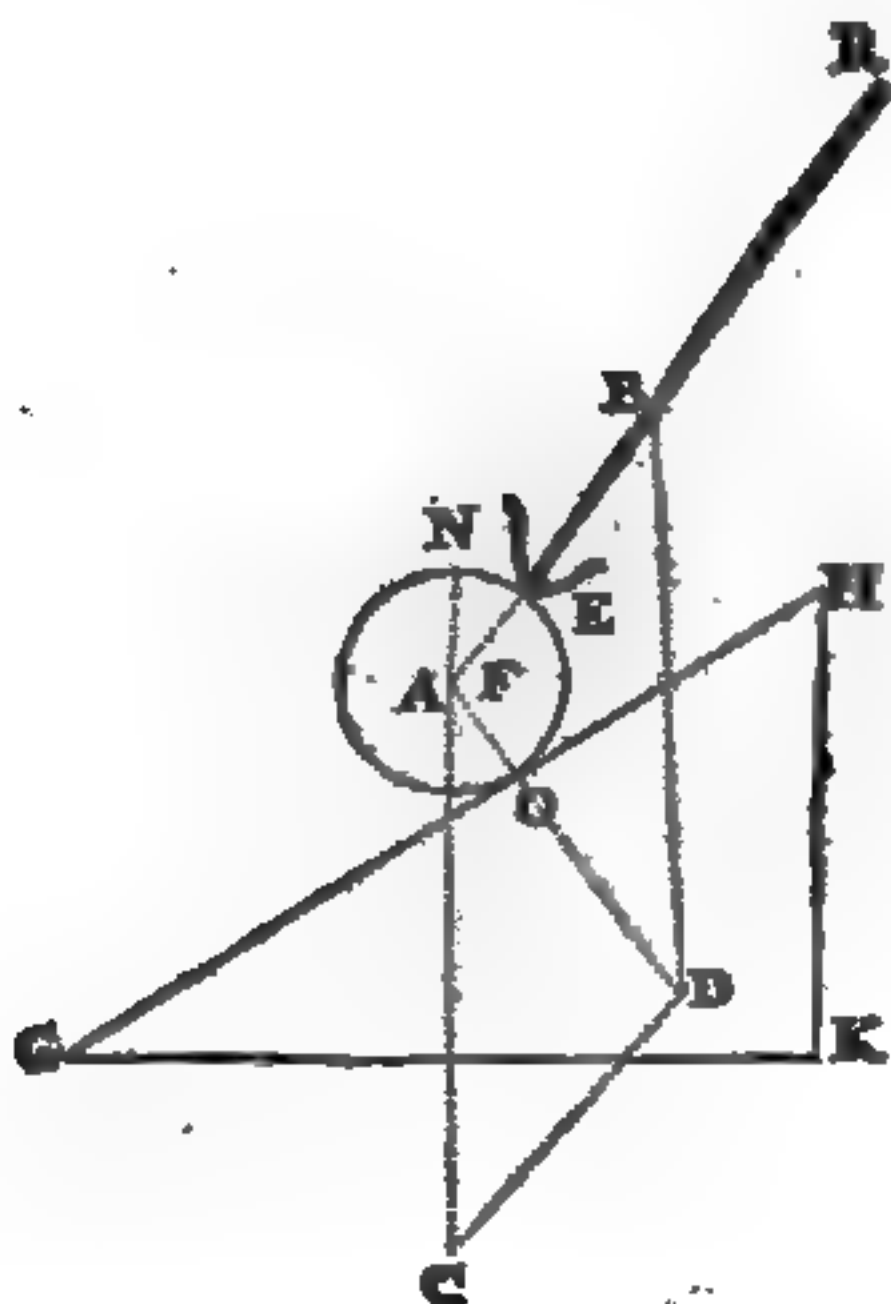
*Projet d'une nouvelle Mecanique, avec un examen de l'opinion de Mr. Borelli sur les proprietex des poids suspendus par des cordes. In 4. à Paris chez Jean Boudot, rue saint Jaques.*

**M**R. Descartes ayant dit dans la 24<sup>e</sup> lettre de son second Tome, que c'est une chose ridicule que de vouloir employer la raison du levier dans la poulie,

Mr. Varignon voulut aussi examiner s'il est plus raisonnable de s'imaginer un levier dans un poids qui est sur un plan incliné, que dans une poulie ; & apres y avoir bien pense, il lui sembla que ces deux machines estant pour le moins aussi simples que le levier, elles n'en devoient avoir aucune dependance, & que ceux qui les y rapportoient n'y estoient forcez que parce que leurs principes n'avoient pas assez d'etendue pour demontrer les proprietes de chaque machine independemment d'une autre. Desirant donc remedier à cet inconvenient, il chercha un nouveau principe de Mecanique qui fust plus general que le levier, & il pretend l'avoir trouve.

Ce principe est un poids qu'une puissance soutient sur un plan incliné. L'Auteur se representa d'abord ce poids de telle figure que le concours de sa ligne de direction  $NC$  avec celle de cette puissance  $FR$  se fist dans quelqu'un de ses points, comme au point  $A$ . De la il vit que leur concours d'action se faisoient aussi dans ce seul point, il devenoit alors son centre de direction, de sorte que si le plan  $GH$  eust manque tout d'un coup, ce corps auroit necessairement suivi l'impression de ce point. Il chercha ensuite quelle devoit estre cette impression ; & il s'apperçut que celles que faisoient sur ce point & la pesanteur de ce poids, & la puissance qui le retenoit, estant les mes-

par deux forces qui leur eussent esté égales,  
 & qui eussent agi suivant leurs lignes de



direction, il reconnut qu'il en résultait une  
impression composée suivant la ligne F D.  
M 5

qui estoit la diagonale du parallelogramme  $ABDC$  fait sous des parties de ces lignes de direction qui estoient entre elles comme ce poids & cette puissance : d'où il infera que l'impression de ce corps se faisoit alors suivant cette diagonale qui devenoit en ce cas sa ligne de direction : mais que ce plan lui estant perpendiculairement opposé, il la soutenoit toute entiere, ce qui faisoit que ce poids ainsi poussé par le concours d'action de sa pesanteur & de la puissance qui lui estoit appliquée, demeurait sur ce plan incliné de mesme que s'il eust este horizontal, & que cette impression composee n'eust esté qu'un effet de sa seule pesanteur.

Cette découverte en produisit bientôt après trois autres, & apprit à Mr. Varignon, premierement, que toute l'impression que ce plan recevoit alors de ce poids ainsi soutenu par cette puissance, se faisoit suivant la diagonale  $FD$ . Secondement, que la force de cette mesme impression estoit à ce poids & à cette puissance comme cette mesme diagonale à chacun des côtez  $AB$  &  $AC$  qui les representent dans son parallelogramme. En troiesieme lieu, que ce poids & cette puissance estoient toujours entr'eux comme ces memes côtez.

Suivant ce principe, l'Auteur établit d'abord cinq veritez qui lui doivent servir

positions fondamentales qui comprennent tout son projet.

La premiere regarde les poids suspendus avec des cordes en quelque nombre qu'elles soient, & pour tous les angles possibles qu'elles peuvent faire; d'où il tire 19 corollaires qui servent chacun à expliquer quelque cas particulier de cette regle generale. Et pour reduire toutes ces veritez à la pratique il propose & resout un problème fort curieux sur cette matiere.

La seconde proposition concerne les poids, soit que le centre en demeure fixe soit qu'on le suppose mobile, & pour toutes les directions possibles des puissances & des poids qui y sont appliquez. (L'Auteur tire de là 16 corollaires qui dépendent absolument de l'universalité de cette proposition sans laquelle il seroit impossible, selon lui, de resoudre une infinité de problèmes qu'on peut faire sur ce sujet.

La troisième regarde les poids soutenus sur quelque espece de surfaces que ce soit, & pour toutes les directions possibles des puissances qui y sont appliquees, d'où il tire 25 corollaires. Et parce que dans les 20 premiers il n'avoit regardé le mesme poids que comme appliqué au mesme endroit d'un plan toujours également incliné, dans les cinq derniers il le regarde comme s'il se trouvoit successivement en differents points, & fait voir ce qui doit arriver dans chacun.



La quatrième proposition comprend toute sorte de leviers, de quelque espece & dans quelque situation qu'ils soient, & pour toutes les directions des puissances ou des poids qui y sont appliquez. d'où il tire encore 13 corollaires, dans une partie desquels il démontre la charge & la direction des points d'appui, ce qu'il prétend que personne n'avoit fait avant lui, & ce qui lui semble ne pouvoir se faire par les principes ordinaires.

Voilà en general l'idée de la nouvelle Mécanique de Mons<sup>r</sup> Varignon. Quant à ce qui regarde l'opinion de Mons<sup>r</sup> Borelli, Mons<sup>r</sup> Varignon proteste qu'il a esté naturellement conduit par son principe à une proposition sur les proprieté des poids suspendus par des cordes, qui s'est trouvée la même que celle que Mons<sup>r</sup> Borelli avoit critiquée dans Stevin & dans Erigone, & que ç'a esté par la nécessité de la justifier qu'il s'est trouvé engagé à l'examen de sa Critique.

Le point de la question est de sçavoir si Stevin, Erigone, & plusieurs autres se sont trompez quand ils ont avancé cette proposition generale : *Qu'un poids soutenu avec des cordes obliques par deux puissances, est à chacune de ces puissances comme la diagonale du parallelograme fait sous des parties des lignes de direction de ces puissances qui sont entr'elles comme les puissances, est*

du parallélograme. Mr. Borelli dit que cette proposition prise dans toute son étendue est suspecte d'erreur. Mons. Varignon touchant au contraire qu'elle est absolument vraie, & le prouve fort exactement suivant son principe.

*Geor. Hornii Orbis Politicus Imperiorum, Regnorum, Principatuum, Rerumpublicarum, cum memorabilibus totius mundi, & Geographia veteri ac recenti, &c. Editio 3. In 12. Veronæ. 1688.*

Cet Ouvrage n'a esté fait dans son premier dessein que pour les jeunes gens, de l'instruction desquels l'Auteur estoit chargé. Il est divisé en 4. parties.

La premiere est une description des Estats independans, qui ne relevent d'aucun autre; & contient 3. chapitres. Le premier traite de trois Empires, sçavoir de celui d'Allemagne, de celui de Turquie, & de celui de Moscovie. Le second traite des Royaumes qui sont en Europe, & le troisieme traite des Republiques de Venise, des Suisses, & des Provinces Unies des pays-Bas. A la fin de ce troisieme chapitre sont deux catalogues: l'un des histoires generales & particulieres des Estats, & l'autre des premiers Ministres qui ont gouverné sous les Princes.

La seconde partie explique les Principautez dependantes, & qui relevent

quelqu'autre. Elles sont ou Ecclesiastiques, ou Seculieres. Il semble que le Pape ne devroit pas estre placé dans cette seconde partie, parce qu'il ne dépend plus d'aucun Prince. Il y est pourtant placé par Hornius sur ce fondement, qu'avant le temps de Gregoire VII. les Papes relevoient des Empereurs pour le temporel. Mais ce qui est plus étrange, c'est qu'il joint au Pape trois Pontifes Payens, sçavoir le Dairo du Japon & le Rolim du Pegu, & le Calife des Sarrasins. Le Dairo fut dépouillé de sa puissance temporelle en 1600. & le Califat des Sarrasins fut éteint par les Tartares il y a déjà plusieurs siècles. Hornius traite ensuite des autres Principautez Ecclesiastiques, qui sont toutes en Allemagne, & dépendent de l'Empereur. Puis il parle des Seculieres, tant d'Allemagne que des autres Pays. Il met parmi ces dernieres trois grans Duchez qui sont celui de Florence, celui de Finlande qui appartient au Roi de Suede, & celui de Lithuanie qui est joint au Royaume de Pologne.

La troisieme partie est une histoire en abrégé de la plupart des Monarchies & des Republiques qui ont esté depuis le commencement du monde. On y pourra lire les plus remarquables événemens arrivez dans tous ces Estats. Hornius donne ensuite un liste de quelques Auteurs qui ont écrit l'histoire tant ancienne que nouvelle.

velle ; & de plus il donne un abrégé de toute l'histoire universelle.

La quatrième partie est une Geographie ancienne & nouvelle. C'est proprement à cette partie que l'on doit appliquer la priere que l'Auteur fait à ses Lecteurs dans la preface , de ne pas reprendre ses fautes avec une trop grande rigueur , & de se servir plutôt de son travail en l'estat qu'il est , que de s'en priver absolument. Il est certain que cette partie renferme quantité de choses très curieuses & très utiles. Mais il s'y est glissé un grand nombre de fautes , dont la plus grande partie fait le sujet des notes qui sont au bas des pages.

Hornius avance dans la page 71. qu'avant le temps de Philippe II. les Rois de France avoient eu sans contestation la préseance sur tous les Rois de la Chrétienté : que Philippe II. la disputa sans autre fondement que celui de sa puissance qu'il prétendoit estre plus grande que celle de la France , & que depuis cela les Ambassadeurs de France & d'Espagne n'ont point voulu se ceder. Ceci avoit esté écrit sans doute avant l'année 1661. en laquelle arriva à Londres le differend qui fit tant de bruit dans l'Europe entre le feu Comte d'Estrades Ambassadeur de France , & le Baron de Batteville Ambassadeur d'Espagne. Il fut terminé par la declaration que le Marquis de la Fuente Ambassadeur d'Espagne vers le Roi Louis le Grand , fit en pre-

sence

ſence de tous les Ambaſſadeurs, & de tous les autres Miniſtres Etrangers qui eſtoient alors à la Cour de France, que Sa Majeſté Catholique ne prétendoit point que ſes Ambaſſadeurs, ni ſes Envoyez concouruſſent avec ceux de ſa Majeſté tres-Chrétienne.

Il y a d'autres fautes qui n'ont pas eſté corrigées dans les notes. Dans la page 171. il eſt dit que le Duc de Guiſe fut premier Miniſtre ſous Henri II. au lieu que ce fut Anne de Montmorenci, Conneſtable. Page 297. il eſt dit que l'Emir Facardin eſt Prince de Sidon, comme ſi cette Principauté ſubſiſtoit encore; au lieu qu'elle fut éteinte vers l'année 1640. & unie à l'Empire Ottoman, l'Emir ayant eſté ruiné en ce temps-là par Amurat IV. du nom, Empereur des Turcs. P. 398. il eſt dit que le Royaume de Navarre fut priſ en 1512. par le grand Capitaine Ferdinand Gonſalve de Cordoue, au lieu que ce fut par un Duc d'Albe. P. 492. il eſt dit que Patavium, qui eſt Paſſaw, eſt Capitale de la haute Autriche; & c'eſt une ville Episcopale de Bavière. P. 514. il eſt dit que les villes de Mets, de Toul, & de Verdun ſont du Parlement de Paris, quoi qu'en la page 515. L'Auteur avoue qu'elles ſont du Parlement de Mets. En la même page 514. il met la Gascogne ſous le Parlement de Toulouſe, & entr'autres Nérac, Agen, & Albret qui ſont du Parlement de Bordeaux.

Quelque preuve que l'Auteur des notes ait donnée de son érudition dans l'Histoire & dans la Geographie, en avertissant des fautes d'Hornius, il n'a pas laissé d'en commettre lui-même quelques autres.

En la page 398. il dit qu'Isabelle fille de Ferdinand V. Roi d'Arragon, & d'Isabelle Reine de Castille, épousa en premières nocces Alphonse VI. Roi de Portugal. Alphonse ne fut jamais Roi de Portugal, & mourut du vivant du Roi Jean II. son Pere.

Page 413. il dit qu'Alphonse XII. Roi de Castille fut fait Empereur. Hornius le dit aussi. Leur faute consiste en ce qu'il n'y a pas eu douze Rois de Castille & de Leon du nom d'Alphonse, qu'Alphonse dont ils parlent tous deux, & qui fut élu Empereur, ne fut que dixième du nom. Il fut surnommé le Sage & l'Astrologue.

*Joannis Zonara Annales, cum Notis Cardu Fresne, Domini du Cange, Regi à Consiliis, & Francia apud Ambianos Quæstoris. In folio. 2 vol. ex Typographia Regia.*

**Z**onare fut recommandable par sa naissance & par ses emplois. Il estoit d'une illustre famille, & exerça la charge de Capitaine des Gardes qui veilloient durant la nuit à la seureté de Constantinople, & depuis celle de Secrétaire de l'Empereur.

Quand



Quand il se fut retiré de la Cour, & qu'il eut fait profession de la vie Religieuse, il fut prie par quelques-uns de ses amis de composer une histoire abrégée, où il n'y eust point de digression sur des passages obscurs de l'Ecriture, ou sur des questions épineuses de Theologie, comme il y en a dans la Chronique d'Alexandrie, dans Theophane, dans Syncelle, & dans quelques autres.

Quoi que dans l'Isle où il s'estoit renfermé, il manquast de livres, & des autres secours necessaires pour l'execution d'un aussi vaste dessein que celui-là, il ne laissa pas de l'entreprendre. Il est vrai qu'en plusieurs endroits il ne fit que copier les anciens, & entr'autres Dion duquel il a conserve de riches fragmens. Il ne faut pas s'étonner qu'en copiant de la sorte ceux qui avoient écrit avant lui, il ait défiguré son Ouvrage par le mélange de differens stiles. Il a rapporté plus au long ce qui est arrivé avant le regne de Constantin que ce qui est arrivé depuis. La brieveté qu'il y a affectée n'empêche pas qu'on n'y lise des invectives contre la simonie des Ecclesiastiques, contre le luxe de la Cour, & contre le gouvernement tyrannique des Empereurs, & des declamations contre les mœurs de son siecle, desquelles il auroit esté aisé de se passer.

*Il a divisé son histoire en deux parties, dont la premiere contient l'abregé de*

ce qui s'est passé parmi les Juifs, parmi les Grecs, & parmi les Romains jusques à la fin de la Republique; & la seconde contient ce qui s'est passé depuis le Triumvirat jusques à la fin du regne d'Alexis Comnene.

Jerôme Wolfius a trouvé à propos de changer cette division contre la foi des Manuscrits, & de partager Zonare en trois Tomes. Dans le premier il a mis les choses arrivées aux Juifs depuis la creation du monde jusqu'à la destruction de Jerusalem. Dans le second, les exploits faits par les Romains depuis la fondation de leur ville jusqu'à la mort de Constantin; & dans le troisième, les grandes actions des Empereurs depuis Constantin jusqu'à Alexis Comnene.

Ce Wolfius estoit d'une ancienne famille du pays des Grisons. Il enseigna quelques années à Nuremberg, & mourut Bibliothecaire & Principal du College d'Ausbourg. Il manqua souvent des choses les plus necessaires à la vie, & eut besoin d'être assisté par la liberalité des Fuggers. Ce n'est pas une chose nouvelle qu'un homme sçavant manque de bien. Il y a long temps que l'on a dit que l'érudition & la pauvreté se tiennent d'ordinaire bonne compagnie : *Nescio quo pacto bona mentis soror est paupertas*; & que l'amour du bel esprit & des belles lettres n'a jamais fait la fortune de personne : *Amor ingenii neminem unquam divitem fecit.*

L'édition que Wolfius avoit faite de Zonare à Basle en 1557. estant devenue fort rare , on a cru qu'il estoit nécessaire d'en faire une nouvelle au Louvre où il n'y en avoit jamais eû. Mr. du Cange qui en a bien voulu prendre le soin, a revû la traduction de Wolfius, & l'a corrigée sur tout aux endroits où il s'agit des dignitez de l'Empire. A l'égard du texte Grec , il l'a collationné sur cinq Manuscrits dont il y en a quatre de la Bibliothèque du Roi, & un de celle de Monsieur Colbert. Il y a ajouté des notes dont la plus grande partie est tirée d'Auteurs Grecs qui n'ont point encore esté imprimez. Il a affecté de n'y rien repeter de ce qu'il avoit écrit dans sa description de Constantinople. Il y explique ce que c'estoit que le *Nymphæum*, & fait voir, contre le sentiment de quelques sçavans , que ce n'estoit qu'un réservoir d'eau pour la commodité de la Ville Capitale.

A l'occasion de l'image de la fortune de cette Ville , il remarque qu'encore que la fortune & le genie soient quelquefois pris l'un pour l'autre, il y a pourtant de la difference. La fortune estoit representée en femme, & le genie en homme ou en enfant. La fortune appartenoit aux villes & aux communautéz. Le genie leur appartenoit aussi quelquefois; mais le plus souvent il estoit attribué aux personnes particulieres. On avoit place les images de l'un

l'une & de l'autre dans un mesme Temple nommé *Tychaum*, autour duquel les images des autres Divinitez estoient rangées dans leurs niches, comme il paroît par des passages de Libanius.

Zonare n'ayant parlé que legerement de l'établissement des Vandales en Afrique, Mr. du Cange supplée à ce défaut par une suite exacte qu'il donne de leurs Rois, & par une autre suite des Gouverneurs qui commanderent en Afrique jusques en l'année 698. en laquelle les Sarasins s'en rendirent maîtres. Il concilie quelques Historiens dont les uns en parlant d'une Eglise de Constantinople, l'appelloient l'Eglise de saint Pelage, & les autres l'Eglise de sainte Pelagie. La lecture de la vie manuscrite de cette Sainte a levé la difficulté. Pelagie entra dans un Monastere d'hommes sous un habit d'homme, sous le nom de Pelage, & sous la qualité d'eunuque, & y demeura ainsi déguisée jusques à la fin de sa vie.

Mr. du Cange releve fort l'érudition de Constantin Porphyrogenete, & celle d'Eudocie. Ce Constantin privé de l'administration des affaires par Romain Lacapene son Beauperc qui s'en estoit saisi, trouva sa consolation dans les livres dont il amassa une multitude prodigieuse, & dont il fit faire plusieurs extraits. Nous en avons encore un entre les mains qui traite des vices & des vertus, & un autre qui traite des Ambassades.

Alc-

A l'égard d'Eudocie, elle fut mariée en premieres nocces a l'Empereur Constantin Ducas, & en secondes à l'Empereur Romain Diogene. Elle s'appliqua particulièrement a l'étude, & composa plusieurs ouvrages qui se trouvent écrits a la main dans les Bibliothèques. Dans celle de Monsieur Colbert il y en a un qui a pour titre *Ionia*, qui signifie un parterre de violettes, comme *Rodonia* signifie un parterre de roses. Elle le dédia a Romain Diogene, & y ramassa outre une infinité de fables & d'allégories, tout ce qu'elle avoit jamais lu touchant la vie, les actions, la genealogie, & la metamorphose des Dieux & des Heros.

Avant que de parler de l'Hebdome, il est à propos de dire un mot des autres ouvrages de Zonare. Les uns ont esté imprimez, & les autres sont demeurez manuscrits. Le plus connu des imprimez est le Commentaire sur les Canons des Apôtres, sur les anciens Conciles; & il est entre les mains de tout le monde.

Feu Mr. Cotelier fit imprimer il y a quelques années dans le second tome des Monumens de l'Eglise Grecque, un Traité dont le sujet est de prouver que deux freres ne peuvent épouser valablement la mesme femme.

Il y en a un autre dans la collection du droit des Grecs contre ceux qui soutiennent que de quelque cause que procede la  
perte

perte de l'excrement utile dont les hommes sont formez , elle emporte toujours avec soi quelque sorte de souillure & d'impureté.

A l'égard des ouvrages manuscrits , il y en a un dans la Bibliotheque du Roi , composé en l'honneur de la sainte Vierge. Il y en a quatre autres dont Leon Allassi a parlé dans sa Dissertation des Symeons. Il y a des Commentaires sur quelques poësies de saint Gregoire de Nazianze. Il y a un Glossaire cité par Scaliger dans une lettre écrite à Casaubon.

Il y a des Epîtres attribuées dans quelques manuscrits à Zonare , & dans quelques autres à Glycas , qui contiennent une explication des plus obscurs passages de l'Ecriture.

Il y a un Poëme contre l'Eglise Latine , sur la procession du Saint Esprit. Jaques Pontanus dit dans sa preface sur Cantacuzene , qu'il a esté traduit en Latin par Genebrard.

Il ne reste plus maintenant qu'à dire en quoi consiste le differend qui a partagé les Sçavans touchant l'Hebdome. Je rapporterai fidelement le sujet du differend , les deux sentimens , & les preuves. Feu Mr. Valois ayant donné au Public en l'année 1636. le texte d'Ammien Marcellin , revû sur d'anciens manuscrits , & accompagné de sçavantes observations , remarqua sur en passage du sixième livre que l'Hebdome



me estoit un lieu appelé de la forte, parce qu'il estoit à sept milles de cette ville. Mr. du Cange ayant depuis fait imprimer une ample description de cette Capitale du nouvel Empire, a témoigné n'être pas persuadé que l'Hebdome ait esté à une aussi grande distance de Constantinople. Mr. Valois qui en 1681. a fait reimprimer l'Ammien Marcellin, a traité la question à fond, & soutenu la remarque de son frere aîné. Il a observé d'abord que l'Hebdome estoit un lieu qui avoit quatre parties, la plaine, l'Eglise de saint Jean Baptiste, le Tribunal, & le Palais de Secundiane. La plaine servoit aux executions de justice, aux exercices militaires, aux Processions, & aux prieres publiques. L'Eglise de S. Jean Bapt fut bâtie dans cette plaine par Theodose le Grand, & rebâtie par Justinien. Le Tribunal estoit le lieu où les Empereurs estoient proclamez, & d'où ils haranguoient les gens de guerre. L'Empereur Valens qui y avoit esté proclamé l'embellit de degrez & de colonnes de marbre. Enfin le Palais de Secundiane servoit de demeure aux Empereurs, principalement lors qu'ils avoient quelque ceremonie à faire ou dans la Plaine, ou au Tribunal, ou à l'Eglise de saint Jean Baptiste. Saint Gregoire le Grand rapporte dans une de ses Lettres que Phocas y fut couronné. Mr. Valois, apres avoir distingué ces quatre parties de l'Hebdome, soutient qu

que bien loin d'avoir jamais esté renfermées dans l'enceinte de Constantinople, elles en ont esté en tout temps éloignées de l'espace de sept milles.

Il appuye son opinion 1. sur les paroles d'Ammien Marcellin, sur lesquelles feu Monsieur son frere fit au temps de la premiere édition de cet Historien la remarque dont j'ai parlé. 2. Sur le temoignage d'Idace. 3. Sur celui de la Chronique d'Alexandrie. 4. Sur un passage du livre septième de Sozomene, chap. 24. conçu en ces termes: *On dit que quand Theodose fut arrivé à l'Hebdome, il entra dans l'Eglise qu'il avoit fait élever en l'honneur de saint Jean Baptiste.* 5. Sur un passage du sixième livre de Socrate, chap. 6. où il parle de Gainas de cette sorte: *Il feignit d'être Euergete, & de vouloir aller faire sa priere dans l'Eglise de saint Jean l'Apôtre, qui est à sept milles de Constantinople.* 6. Sur un passage du quatorzième livre de l'Histoire mêlée, où Paul Diacre rapporte que la ville ayant esté ébranlée par un tremblement de terre en la trentième année du regne du jeune Theodose, l'Evêque & le Peuple sortirent en foule, & allerent faire des prieres dans la plaine. 7. Sur un autre passage du livre dixneuvième, où le mesme Historien assure qu'en la cinquième année du regne de Constantin Pogonat, la flotte des Sarrafins aborda à l'extremité de l'Hebdome, à dessein de mettre le siege devant

Constantinople. 8. Sur un autre passage du livre vint-quatrième, où Paul Diacre dit que Leon l'Armenien ayant esté déclaré Empereur dans le Tribunal qui est proche de la ville, il entra dedans, & que le jour suivant il y fut couronné par le Patriarche. 9. Sur un passage de Leon le Grammairien qui dans la vie de Constantin Porphyrogenete raconte que Simeon Roi des Bulgares s'avança à la teste d'une armée, jusques aux portes de Constantinople, & qu'après avoir reconnu la force des murailles, il n'osa entreprendre le siege, & se retira à l'Hebdome. Enfin sur un passage du livre second de Pachymere, chapitre 21. où il est dit que des soldats de l'armée de Michel Paleologue qui assiegeoient Constantinople, trouverent dans les ruines d'une Eglise de l'Hebdome le corps de l'Empereur Basile surnommé Bulgaroctone. Mr. Valois ne doute point que cette Eglise n'ait esté celle de Saint Jean Baptiste, laquelle estoit encore en ces temps-là hors de la ville. D'où il infere deux choses: l'une qu'elle y avoit toujours esté jusques alors, & qu'elle n'avoit point esté enfermée par Heraclius dans l'enceinte des murailles, comme Gillius l'a prétendu. L'autre, qu'elle l'a encore esté moins depuis, n'y ayant point d'apparence que les Grecs ayent songé à accroître leur ville dans un temps où à peine estoient-ils en estat de se défendre contre les Turcs.

Le Pere Poussin qui a donné au Public ce texte Grec de Pachymere avec une version Latine & des notes, a traduit de cette sorte le passage cite par M. Valois : *In suburbio cui nomen Hebdomum. In suburbio* n'est point dans le Grec ; & celui qui a traduit Pachymere en nôtre Langue, ne l'a point exprimé. Mais le P. Poussin a voulu expliquer par cette addition ce que c'étoit que l'Hebdome ; & dans sa note sur cet endroit il a averti ses Lecteurs qu'il auroit peut-estre rendu sa narration plus claire & plus intelligible, s'il avoit mis *In suburbano*, à cause que l'Hebdome estoit à sept milles de Constantinople. Ce qui fait voir que ce sçavant Jesuite a esté de mesme sentiment que Mr. Valois sur la situation de l'Hebdome.

Après que Monsieur Valois a conclu de ces passages que l'Hebdome a toujours été éloigné de Constantinople de l'espace de sept milles, il examine ce que Gillius apporte pour persuader qu'il en a esté plus proche ; & parce que Gillius se sert du mot de *Suburbium* & de celui de *Suburbanum* pris pour un faubourg, ou pour les bâtimens joints à une ville, Mr. Valois répond que ces deux mots se prennent souvent en un autre sens, pour signifier des lieux éloignez des villes de l'espace de plus d'une journée de chemin. C'est ce qu'il a trouvé dans son livre *De Basilicis*, pages 339. & 340. où il s'agissoit de sçavoir si



l'Eglise de saint Denys en France, distante de Paris de l'espace de six milles, selon l'auteur du Martyre de S. Denys, & selon celui de la vie de Ste. Geneviève, peut estre appellée *Suburbana* à l'égard de Paris. L'adversaire que M. Valois combattoit alors, sembloit n'entendre par le mot de *Suburbanum* que les bâtimens qui sont joints immédiatement aux villes, & non ceux qui en sont à une distance considerable. Mr. Valois a fait voir dans ce traité-la que le mot de *Suburbanum* signifie quelquefois des lieux fort éloignez des villes, & a rapporté pour cet effet des passages formels de Cicéron qui dans sa troisieme Oraison contre Verrés, appelle la Sicile par rapport à Rome, *Provinciam Suburbanam*; & qui dans son Oraison pour Roscius, appelle *Rus Suburbanum* une belle maison que Chrysogone avoit à la campagne, assez loin de Rome: *Habet animi relaxandi causam Chrysogonus rus amœnum & suburbanum*. Il a aussi cité deux vers d'Ovide qui dans le second livre de l'art d'aimer s'est servi de *suburbanum* au mesme sens:

*Rure suburbano poteris tibi dicere missa;*

*Illa tibi sacrâ sint licet emptâ via.*

Voila à peu pres les preuves que M. Valois a proposées pour justifier que l'Hebdomede & ses parties ont toujours esté à sept milles de Constantinople.

Il refute après cela les Argumens dont Gillius s'est servi pour prouver que l'Hebdomade

dome n'estoit qu'à un mille de Constantinople. Un de ses Argumens est tiré du 21 Chapitre du septieme livre de l'Histoire de Sozomene, où cet Historien fait le recit de la Translation du Chef de saint Jean Baptiste. Il dit que l'Empereur Theodose *mit la precieuse Relique dans sa Robe de Pourpre, & la porta à l'Hebdome proche de Constantinople.* Gillius insiste sur ces deux dernieres paroles pour persuader que l'Hebdome n'étoit pas à sept milles de la Ville. Mais Monsieur Valois répond que Gillius ne sçauroit prouver par le temoignage d'aucun ancien Auteur que l'Hebdome n'ait esté qu'à un mille, & que par conséquent il faut s'en tenir au nombre de sept qui est marqué par le mot propre.

Quant à ce que Gillius prétend que ce mot propre avoit esté donné à l'Hebdome à cause de sept faubourgs qui avoient esté enfermez dans la ville, Mr. Valois soutient que cela est avance sans aucun fondement. Rosweidus a cru qu'il avoit esté appelé de la sorte à cause qu'il estoit situé dans le septieme quartier de la Ville. Mais cette opinion étant avancée en l'air, n'a pas besoin d'estre refutée.

Il ne reste plus maintenant que de rapporter le sentiment de Mr. du Cange, avec les preuves dont il l'appuye, & c'est ce que nous ferons dans le 1. art. du Journal de la semaine prochaine.



# JOURNAL DES SCAVANS

Du Lundy, 9 Fev. M. DC. LXXXVIII.

*Joannis Zonara Annales, cum Notis Car. du Fresno, Domini du Cange, Regi & Consiliis, & Francia apud Ambianos Quaestoris. In folio. 2 vol. ex Typographia Regia. à Paris chez la Veuve de Sebastien Mabre-Cramoisi.*

**M**onsieur du Cange a traité de l'Hebdomade en plus d'un endroit de ses ouvrages : mais il en a traité plus à fond dans sa dernière Dissertation que dans aucun autre. L'idée qu'il en donne est que c'estoit une plaine où l'on entroit en sortant de la ville de Constantinople par la porte qui est du côté d'Occident, & qui s'étendoit jusques à sept milles. Pour expliquer cette idée, il se sert de deux comparaisons. L'une est celle des deux murailles qui fermoient les Istmes de la Querfonese & de Corinte. On leur avoit donné le nom d'examilion, ou de six milles, & elles le retenoient en quelque endroit que ce fust. On ne peut pourtant dire qu'en

qu'en quelque endroit qu'on les prist, elles estoient éloignées de six milles. L'autre comparaison est celle des banlieues. On se sert de ce terme pour exprimer l'étendue du territoire que les villes ont hors de leur enceinte. Elle est ordinairement d'une lieue à la ronde; & c'est pour cela que dans d'anciens titres elle est appelée *Leuca*. Cependant on entre dans la Banlieue au sortir des Portes; & tout ce qui est situé dans l'étendue d'une lieue à la ronde, est appelé Banlieue, quoique tout ne soit pas à une lieue de distance.

On peut ajouter une troisième comparaison, qui est celle de la plaine de saint Denys, à laquelle les anciens Historiens ont donné six milles de longueur; ce qui n'empêche pas que l'on n'entre dedans aussi-tôt que l'on est sorti de Paris. On y peut encore ajouter une autre comparaison qui est celle du détroit de la Jurisdiction de Bourges, lequel on appelle *Septaine*, à cause qu'il s'étend à sept milles de la Ville.

Mr. du Cange conçoit de la même sorte la plaine où l'on entroit au sortir de Constantinople, & est persuadé que tous les endroits de cette plaine avoient le nom d'*Hebdomé*, quoi que plusieurs, bien loin d'être à sept milles de Constantinople, en fussent fort proche. Il rapporte un grand nombre de preuves de cette proximité. La première est fondée sur des passages formels des auteurs qui assurent que la plaine de

l'Hebdome estoit proche de la ville. Claudien en commence la description de cette sorte :

*Planities vicina patet.*

D'autres disent qu'elle est vis-à-vis de Constantinople. d'autres, qu'elle est à la vue. Or il semble qu'elle n'auroit esté ni à la vue, ni vis-à-vis, ni voisine de Constantinople, si elle avoit esté dans un éloignement de sept milles.

La seconde preuve est tirée du témoignage de Theophanes, & de Paul Diacre, qui en décrivant un tremblement de terre arrive en la trentième année du regne de Theodose le Jeune, disent que le Patriarche & le Peuple se retirerent à la plaine qui est hors de la ville. Mons. du Cange prétend que ces derniers mots expriment un lieu qui estoit proche des murailles, & non un lieu qui en fust éloigné de sept milles. Et pour appuyer sa pensée, il remarque qu'en semblables occasions où le Peuple estoit epouvanté par des effets ou par des signes de la colere de Dieu, il cherchoit les moyens de l'appaiser, & avoit recours aux prieres. Alors il faisoit des processions durant sept jours, les pieds nus, avec les ceremonies décrites dans la page 810. de l'Eucologe du Pere Goar. L'Empereur & le Patriarche avoient accoutumé d'y assister.

On voit que ces processions alloient quel-

de Gies Diocèse. & y

quefois à l'Eglise de saint Jean Baptiste. Or si l'Eglise de saint Jean Baptiste avoit esté à sept milles , la procession auroit fait quatorze milles de chemin , les pieds nus , chaque jour de la semaine ; ce qui a peu de vraisemblance.

La troisième preuve est tirée de l'attaque faite à Constantinople par les Sarrafins en la cinquième année du regne de Constantin Pogonat , & rapportée par Theophanes en la page 294. Monf. du Cange innuë que le témoignage de Theophanes , s'il est une fois bien entendu , suffit pour décider la question. Theophanes dit que l'armée navale des Sarrafins estant abordée en Trace , ils s'étendirent depuis le Promontoire de Magnaure qui est du côté d'Occident , jusques à celui de Ciclobion qui est du côté d'Orient , & que les jours suivans ils battirent la Porte d'or. Le Palais de Magnaure estoit donc proche de la Porte d'or. Ce Palais estoit celui de l'Hebdome. Mr. du Cange en explique la situation dans le livre 2. de sa description de Constantinople , page 128.

La quatrième preuve est tirée de ce que le Tribunal qui estoit une autre partie de l'Hebdome , est placé par les Historiens dans le voisinage de la ville. L'Auteur de la Chronique d'Alexandrie dit que Valens fut proclamé Empereur à Constantinople. Il est constant que cette proclamation fut faite au Tribunal de l'Hebdo-

me. Or si ce Tribunal avoit esté à sept milles, l'auteur de la Chronique se seroit exprimé fort improprement en disant qu'il estoit à Constantinople, au lieu de dire qu'il estoit à sept milles de distance.

La cinquieme preuve est tirée de la situation de l'Eglise de saint Jean Bapt. qui faisoit encore une autre partie de l'Hebdomé. Mons. du Cange prétend que par le recit que Socrate & Sozomene font de l'arrivée de saint Epiphane à Constantinople, il paroît qu'aussi-tôt qu'il fut descendu de son vaisseau, il entra dans l'Eglise de saint Jean Bapt. pour y faire sa priere, & que cette Eglise estoit proche du Port où il avoit pris terre, à l'entrée du Golfe de Ceras; comme il est justifié par des témoignages citez dans sa description de Constantinople l. 2 p. 173. estant contre toute apparence qu'il eust fait sept milles de chemin par terre pour aller à cette Eglise, & pour retourner ensuite au port, & entrer dans la ville. C'est pourquoi Mr. du Cange ne prend pas à la lettre ce que Socrate & Sozomene disent que l'Eglise de saint Jean Bapt estoit à sept milles de Constantinople. Il n'entend rien autre chose par cette façon de parler sinon que l'Eglise de saint Jean Bapt estoit située dans la plaine de l'Hebdomé, laquelle s'étendoit jusques à sept milles hors de la ville.

*Gillius* a cru que cette Eglise avoit esté enfermée dans l'enceinte des murailles



au temps de l'Empereur Heraclius. Mais Monsieur du Cange doute de la verité de ce fait : cause d'un passage de Constatin Porphyrogenete qui dans la vie de l'Empereur Basile son ayeul nombre 63. dit que cette Eglise estant tombée en ruine , elle fut relevée par ce Prince. Le mesme Constatin remarque qu'elle estoit proche d'une autre Eglise dediee à saint Jean l'Evangéliste. Procope au l. 1. des Edifices de Justinien Chapitre 4. met assez proche une autre Eglise dediee à sainte Theodote . il y en avoit encore une autre dediee à saint Menas , & à saint Menée , ce qui fait voir que l'Hebdome contenoit un plus grand nombre d'édifices que ceux dont il a esté parlé au commencement de cet extrait.

Les Ecrivains de l'Histoire Bizantine donnent souvent le nom d'Hebdome à ces édifices-là , ce qui selon le jugement de Mr. du Cange ne prouve pas qu'ils fussent en effet à sept milles de Constantinople , mais seulement qu'ils estoient dans une plaine dont l'étendue estoit de sept milles. Les mesmes Ecrivains les appellent aussi *Suburbana* , d'où Mr. du Cange ne croit pas que l'on puisse conclure qu'ils estoient fort éloignez de la ville. Le mot de *Suburbanum* est un mot équivoque Il signifie quelquefois des Maisons de plaisance distantes de la ville de plusieurs lieues , & de plus d'une journée de chemin comme il



est justifié par les passages que Mr. Valois en a rapportez. Il signifie aussi quelquefois des maisons qui sont dans les Faubourgs, & des maisons qui sont dans l'enceinte des Villes. Entre les exemples que Mr. du Cange pouvoit alleguer pour faire voir que le mot de *Suburbanum* a souvent esté pris en ce dernier sens, il cite la loi 6. au Code de *prædus*, où il est dit que ce n'est pas tant la situation des heritages que leur qualité qui fait la difference de ceux de la ville, & de ceux de la campagne *Prædium rusticum, vel suburbanum ab urbano non loco, sed qualitate discernitur*. On donnoit donc le nom de *suburbana* à des édifices qui estoient proche des villes aussi bien qu'à ceux qui en estoient loin, & quelquefois mesme à ceux qui estoient dedans aussi bien qu'à ceux qui estoient dehors. Par cette raison si l'on trouve dans un Historien que l'Eglise de saint Jean Baptiste estoit située *in suburbano*, on n'en peut pas tirer, selon Monsieur du Cange, cette consequence qu'elle estoit à sept milles, ou à une autre distance considerable, estant clair que ce mot de *suburbanum* ne determine, ni la distance, ni mesme la situation.

Au reste, outre l'Eglise de S. Jean Baptiste, bâtie dans l'Hebdome par Theodose le Grand, il y en avoit plusieurs autres dans l'enceinte de Constantinople dédiées au mesme Saint, desquelles Mr. du Cange a parlé dans la description qu'il a faite de  
cette

cette capitale de l'Empire d'Orient. Mais depuis il en a découvert trois autres dont il ne parle que dans sa Dissertation sur l'Hebdomé.

Ces preuves sur lesquelles Mr. du Cange appuie son sentiment, ne tiennent pas lieu dans son esprit de Démonstrations évidentes. Il ne les propose que comme des conjectures qu'il soumet au jugement des Sçavans.

*Journal du Voyage de Siam, fait par Monsieur l'Abbé de Choisi. In 4. & se trouve chez la Veuve de Sebastien Mambre-Cramoisi.*

**M**onsieur l'Abbé de Choisi entreprit le voyage de Siam par ordre du Roi, qui l'avoit designé son Ambassadeur auprès du Roi de Siam, en cas que ce Prince eust voulu se faire instruire des veritez de la Religion Chretienne. Il en a fait la Relation par plusieurs lettres écrites d'un style fort enjoué, & fort agreable.

Dans la lettre du 2 de Juin de l'année 1685. il décrit l'établissement que les Hollandois ont au Cap de Bonne-Esperance. Ils y ont des maisons fort propres avec un jardin, dont les allées plantées d'Orangers & de Citronniers sont à perte de vuë. Les Lions, & les Elephans se sont un peu éloignez du lieu que les hommes habitent : mais les Singes sont demeurez sur la

montagne voisine , d'où ils descendent en grand nombre en la saison des melons pour en faire leur provision. Avant que d'entrer dans le jardin , ils posent des sentinelles sur des roches , ou sur des arbres. Ils marchent ensuite en bon ordre. Les plus hardis entrent dans le jardin , & prennent des melons , qu'ils donnent de main en main. Quand ils se sentent poursuivis , ils mettent le melon a terre fort proprement , & se défendent à coups de pierre.

Les Hollandois avancent peu-à-peu dans le pays , où ils achètent des terres pour du Tabac. A dix lieues de la mer , ils ont une colonie composée de quatre-vingt familles.

La lettre du 16. d'Août contient l'histoire du Sultan Agom Roi de Bantam dans la grande Jave , & du Sultan Agui son fils. Il y a quatre ou cinq ans que le pere , nonobstant les marques d'affection qu'il recevoit de ses Sujets , se demit de sa puissance en faveur de son fils. A peine ce jeune Prince en fut-il revêtu , qu'il en abusa en exilant deux Grans du pays. Le pere lui ayant mandé de les rappeler , bien loin de deferer à cet ordre , il envoya les mettre à mort. L'ancien Roi irrité de la desobeissance , & de la cruauté de son fils , reprit les ornemens royaux , & marcha à la tête des peuples declarez en sa faveur vers la forteresse de Bantam , où il assiegea son fils. Le jeune Roi eut recours aux Hol-  
lan-

landois, qui menerent des troupes réglées vers Bantam, dissipèrent les assiegeans, & se saisirent de la forteresse, & du jeune Roi. Ils prirent l'ancien quelque temps après, & les ont encore tous deux en leur puissance. L'ancien a trouvé moyen de faire passer un autre de ses fils en Angleterre, & d'implorer le secours de cette Couronne-là, pour estre delivré de captivité, & rétabli sur le trône.

La lettre du 20. d'Août est une description de la ville de Batavie située dans la grande Jave, & capitale des Indes Orientales des Hollandois.

La lettre du 26. du mesme mois contient un détail fort particulier du gouvernement des Hollandois dans les Indes, du Conseil, des Conseillers, de leur pouvoir, de leurs fonctions, & de leurs gages.

La lettre du 18. d'Octobre est une relation de l'entrée & de l'audiance de Mr. le Chevalier de Chaumont Ambassadeur du Roi à Siam. Les ceremonies qui y furent observées meritent d'estre luës. Mais elles sont trop longues pour estre inserées ici.

La lettre du 30. du mesme mois est une description du Palais du Roi de Siam, & du Pagode qui en fait partie. Les murailles, la voute, & les colonnes qui la soutiennent sont toutes dorées depuis le haut jusques au bas. La nef est separée du *choeur* par un jubé chargé d'une merveilleuse variété d'ornemens. Le *choeur* qui

de lui-mesme seroit obscur , est éclairé de cinquante lampes qui brûlent continuellement. Au bout est un Pagode d'or massif, jetté en moule , haut d'environ 42. pieds , large de 14. & épais de trois pouces. On dit qu'il y a pour douze millions quatre cens mille livres d'or. On voit dans le mesme Pagode environ 18. autres figures d'or massif, avec des diamans aux doigts, & des émeraudes & des rubis sur le front, & sur le nombril. Il y a d'autres Idoles faites d'un mélange où il entre sept parties d'or , & trois parties d'un cuivre plus fin que le cuivre ordinaire. Ce mélange est plus brillant que l'or pur. Ceux du Pays l'appellent *Tambague* ; & Mr. l'Abbe de Choisi doute si ce n'est point l'*Electrum* de Salomon.

La lettre du 1. du mois suivant nous apprend quels sont les divertissemens des Siamois , leurs comedies , & les tours des Danseurs de corde qui ont quelque chose de fort surprenant.

La lettre du 11. traite un sujet plus important , & raconte ce que le Roi de Siam fait chaque jour. Il se leve à cinq heures du matin , donne l'aumône de sa propre main au premier Talapoin qu'il rencontre à la porte du Palais. A sept heures il donne audience aux femmes , aux Eunuques , & aux autres Officiers du dedans de sa maison. Ensuite il donne le mot aux Capitaines de sa garde , & les écoute s'ils ont quel-

quelque chose à lui dire. Il écoute après les Mandarins , puis le Juge Civil qui lui fait rapport des procez. A onze heures entrent tous les Mandarins. A midi le Roi dîne avec sa fille , ses sœurs , & ses tantes. A l'égard de ses freres , ils ne le voyent que deux fois l'année. Durant qu'il dîne , on lui rapporte les procez criminels , & il absout ou condamne les accusez , selon qu'il le juge à propos. Après le dîner il se retire dans sa chambre où il s'endort à la lecture des Annales de ses Ancêtres. Le lecteur lit d'abord fort haut ; puis il abbaïsse sa voix peu à peu jusqu'à ce que le Roi soit endormi ; & alors il se tait , & se retire. A quatre heures il rentre dans la chambre sans y estre appelé , & lit d'un ton si perçant , qu'il ne manque pas d'éveiller le Roi.

Le soir ce Prince donne audience aux Grans Mandarins depuis six heures jusques à neuf. A dix heures le Conseil secret s'assemble. Il n'est composé que de trois ou de quatre personnes , du Tuteur du Roi , qui est un homme de quatre-vints ans , & qui , outre le grand âge , a l'incommodite de la surdite ; du Grand Chambellan , du Juge criminel , & de Monsieur Constance qui est comme l'ame de ce Conseil. Le Roi y fait entrer un jeune homme pour écouter ce qui s'y dit , & pour le repeter à haute voix à son Tuteur. Le Medecin y entre quelque-  
fois.



fois pour avertir le Roi de s'aller coucher. Quand le Roi est à Louvo, & il y est huit mois de l'année, il y tient un peu moins de Conseils qu'à Siam.

La lettre du douzième du même mois est un état du revenu du Roi, & de ce qu'il tire en argent ou en marchandises de ses peuples qui sont tous esclaves, des gouvernemens, de la vente du betel, & de celle de l'areque.

La lettre du 15. du même mois est un recit des ceremonies observées aux funérailles d'un Grand Talapoin. Les peuples qui s'y estoient rendus en foule y gardoient un profond silence. Mais deux farceurs masquez y dansoient sur deux théâtres, & y faisoient toute sorte de postures ridicules & extravagantes.

La lettre du 23. décrit la maniere dont on prend les éléphants, & dont on les apprivoise. On mene dans le bois une femelle privée qui par son cri attire l'éléphant sauvage. Il la suit, & entre après elle dans une cage de bois. Aussi-tôt qu'il y est entre on en abaisse la trape. Pour l'apprivoiser, deux hommes montent dessus, & le mettent entre deux Elephans de guerre. Il ne leur faut que trois jours pour le rendre aussi doux qu'un mouton.

La lettre du 26. du même mois décrit un combat de trois Elephans contre un Tigre, & contient diverses histoires d'Elephans. Il y en avoit un entre autres qui atten-

doit les passans sur un grand chemin, les jettoit à terre, les dépouilloit, & emportoit leurs dépouilles dans une caverne. Il arrêta un jour un marchand Cochinchinois, mais au lieu de lui faire du mal, il lui montra un de ses pieds en jettant un terrible cri. Le marchand ayant regardé le pied y apperçut une grosse épine qu'il arracha. A l'instant meime l'Elephant le flate, le prend avec sa trompe, le met sur son dos, le porte à sa caverne, & le laisse en possession de tout ce qu'il y avoit amassé. Les Magistrats lui en ajugerent une partie, & rendirent le reste à ceux à qui il avoit esté pris.

La lettre du 27. de Novembre nous apprend de quelle maniere les Siamois comtent les parties du temps. Ils commencent l'année au premier jour de la Lune de Novembre. En 1685. que cette lettre fut écrite, ils comtoient 2229. ans depuis l'establissement de leur Religion.

La lettre du 18. de Janvier de l'année 1686 est une description exacte du Royaume de Siam. Il est borné du côté d'Orient par les Royaumes de Cambaye & de Laos, du côté d'Occident par ceux d'Ana, & de Pegu, du côté de Septentrion par le même Royaume de Laos, & du côté de Midi par la mer. Il y a quatre journées de chemin depuis l'embouchure de la riviere de Siam jusques à la ville royale. Il y en a 24. depuis la ville royale

jusques à Porcelon, & neuf depuis Porcelon jusques à Fang.

Le Royaume est divisé en plusieurs Provinces, & la ville capitale, qui a le même nom de Siam, est située dans une Isle entourée d'une rivière trois fois plus grosse que la Seine. Il y a dans la ville vingt mille Talapoins, & plus de cent mille dans tout le Royaume.

La lettre du 19. du même mois, touche quelque chose des loix & des coutumes du pays, du terroir & des fruits qui y croissent. Le peuple y est paresseux & timide, les femmes vertueuses, les Juges interessez, & les Mandarins y feroient de grandes injustices si le Roi ne les reprimoit. Les terres y portent du ris en abondance. Le blé, & les vignes y viennent bien.

La lettre du jour suivant explique plusieurs points de la Religion des Siamois. Elle est fondée sur le droit naturel, & mêlée pourtant de beaucoup de fables, qui tendent toutes à faire rendre aux Talapoins des honneurs presque divins. La fin qu'ils se proposent dans leurs bonnes œuvres, est de passer dans le corps d'un Roi, dans celui d'un homme riche, ou dans celui de quelque animal docile, & c'est pour cela qu'ils ne tuent jamais ces animaux, de peur de tuer leur pere, ou leur mere.

La lettre du 21. marque quelques particularitez qui s'observent dans les mariages, & dans les funerailles. Les Siamois peu-  
vent

vent se separer du consentement des deux parties, & se pourvoir comme il leur plait. Ils brûlent les corps des morts, & il n'y a que ceux qui meurent de maladie contagieuse & que les femmes qui meurent en couche qui ne soient point brûlées, mais ou enterrées, ou exposées aux oiseaux. Les riches ont des tombeaux fort magnifiques, & fort superbes.

Il n'y a point de monnoyes d'or. Le Roi en fait faire seulement quelques pieces par curiosité. La plus haute espece d'argent ne vaut que 37 sols & demi de monnoye de France; on l'appelle Tical. Le Maion vaut le quart d'un Tical, & le Foang la moitié d'un Maion.

La lettre du 30. est un abrégé de l'histoire de Tonquin, & de Cochinchine. Le Tonquin a huit grandes Provinces toutes coupées de rivières, & de canaux. Les gouvernemens sont possédés par des Eunuques. Les marchandises que l'on tire du Tonquin sont la soye, le musc, & le bois d'aloès. Les Hollandois les portent à la Chine, & au Japon, d'où ils reportent de l'or, & de l'argent au Tonquin. Les peuples sont esclaves, & travaillent pour le Roi, si ce n'est au temps de semer, & au temps de recueillir, auxquels ils travaillent pour eux-mêmes. Les habitans n'estiment ni les diamans, ni les perles.

La Cochinchine a cent dix lieues de long, & en quelques endroits dix de large.



large, & en d'autres vint, & même vingt-cinq. Les eaux du pays des Barbares Komoï sont mortelles aux étrangers, ce qui empêche les Missionnaires d'y porter l'Evangile.

Plusieurs Rois payent tribut à celui de Cochinchine. Les présents, & les impôts qu'il exige de ses Sujets montent à de grandes sommes. Il n'a point de vaisseaux, mais seulement des galeres, & en l'année 1679. il en avoit jusques à cent trente & une. Chaque galere a trente rames de chaque côté, & n'a qu'un rameur à chaque rame. Les rameurs sont aussi soldats, & ont à leurs pieds un mousquet, un poignard, un arc, & un carquois plein de fleches. Il leur est defendu sur peine de la vie de dire une seule parole, & ils ont toujours les yeux attachez sur leur Capitaine qui leur donne aussi ses ordres sans parler, & par le seul mouvement de sa baguette.

L'armée de Terre est composée de trente mille hommes.

Il n'y a que deux Compagnies de Cavalerie de cinquante hommes chacune: encore n'ont-elles esté levées que depuis peu d'années.

Le Roi donne chaque jour deux audiences où les Officiers de Guerre & de Justice sont obligez d'assister. La premiere est à six heures du matin, & la seconde à cinq heures du soir.

*Les habitans aiment la guerre, & ont peu*

de religion. Les Talapoins y sont en petit nombre, & fort ignorans. Quand ils offrent des sacrifices, ce n'est que pour avoir de quoi boire, & de quoi manger.

*Les Regles de l'Education des Enfans, où il est parlé en détail de la maniere dont il se faut conduire pour leur inspirer les sentimens d'une solide pieté, & pour leur apprendre parfaitement les belles lettres. In 12. à Paris chez Estienne Michallet.*

Ces regles de l'éducation des enfans ont esté recueillies par un homme de pieté, & de sçavoir qui non seulement en a fait une étude particuliere, mais qui les a aussi reduites en pratique durant plusieurs années.

Son ouvrage est divisé en quatre livres. Dans le premier il est traité de l'utilité de la bonne éducation, de sa necessité, de l'obligation qu'ont les Parens de la procurer à leurs enfans la meilleure qu'il leur est possible. On les y avertit des fautes qu'ils commettent souvent par negligence, par avarice, par la mauvaise instruction, & par le mauvais exemple. Il y est parlé aussi du lieu le plus propre pour l'éducation des enfans, des colleges, des maisons particulieres, des maisons des parens, & à cette occasion il est remarqué avec combien de soin les enfans de qualité estoient autrefois élevez dans les Monasteres.



de l'Ordre de saint Benoît. Il est parlé encore du choix d'un precepteur, des qualités qu'il doit avoir, des dispositions avec lesquelles il est à souhaiter qu'il entre dans cet emploi, & des regles qu'il faut qu'il suive pour s'en bien acquiter.

Dans le second livre on propose la maniere dont un precepteur doit inspirer aux enfans les sentimens d'une solide pieté, & les instruire de ce qu'ils doivent à Dieu, de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, & de ce qu'ils doivent aux autres.

La soumission qu'ils doivent à Dieu est fondée sur la qualité de Createur, sur celle de Pere, & sur celle de Maître de tous les hommes.

Ce que les enfans se doivent à eux-mêmes consiste principalement à éviter les défauts auxquels leur âge est le plus sujet comme sont la paresse, la colere, l'orgueil, & l'impureté.

Leurs autres devoirs regardent ou leurs Superieurs auxquels il faut les accoutumer à rendre le respect & l'obeissance, ou leurs égaux avec lesquels on leur doit apprendre à vivre avec civilité, ou leurs inferieurs qu'ils doivent traiter avec douceur & avec justice. En expliquant ce dernier devoir, on leur remontre de combien de précaution il faudra qu'ils usent lors qu'ils auront des charges ou des benefices à donner; & on les avertit de ne donner jamais ces derniers ni aux services des parents, ni

pour supporter les austeritez de la regle, s'ils ont assez d'humilité pour se soumettre à un Supérieur qui pourra estre de basse naissance; de mediocre capacité, & de fâcheuse humeur. Enfin ils sont obligez de faire étudier à leurs enfans & la regle & le gouvernement de l'Ordre où ils se veulent engager.

Que si les Parens destinent leurs enfans aux Magistratures, où ils seront les arbitres des biens, de l'honneur, & de la vie même de leurs citoyens, il faut qu'ils examinent auparavant s'ils sont irreprochables, éclairés, desintéressés, & intrepides. Enfin si les enfans ont quelque penchant à la profession des Armes, qui a esté de tout temps la profession des personnes les plus distinguées par leur naissance, les Parens doivent faire en sorte qu'ils ne s'y engagent point par un esprit de libertinage, mais par le seul desir de servir leur patrie & leur Prince. Pour y réussir, il faut qu'ils sçachent les Mathématiques, les Fortifications, la Geographie, l'Histoire, & la Langue du Pays où se fait la guerre. Toutes ces obligations des Parens envers leurs enfans sont tirées de l'Ecriture Sainte, & des Peres, & appuyées sur des raisons tres solides.

*La Rhétorique, ou l'Art de Parler, par le  
R. P. Bernard Lami Prêtre de l'Oratoire.  
Troisième Édition, revue & augmentée.  
In 12. à Paris, chez And. Pralard, rue  
saint Jacques.*

**S**I nous étions seuls, l'art de penser suffiroit pour notre usage. Mais comme nous sommes obligés de vivre avec d'autres hommes, & de leur communiquer nos pensées, ce qui ne se fait que par le discours; c'est fort à propos que le P. Lami nous a donné l'art de parler, c'est-à-dire l'art de peindre si exactement nos pensées par des paroles, que ceux qui nous écoutent puissent aisément comprendre ce que nous voulons dire.

Cet ouvrage est divisé en quatre livres. On voit dans le premier que les hommes auroient pu marquer ce qu'ils pensoient par des gestes; mais que la facilité qu'il y a de parler, les a portés à n'exprimer d'ordinaire leurs pensées que par des paroles qui étant des signes artificiels, ne signifient que ce que les hommes sont convenus qu'elles signifieroient. D'où vient qu'on distingue deux choses dans les mots, sçavoir le corps & l'ame, c'est à-dire ce qu'ils ont de matériel, & ce qu'ils ont de spirituel. Les pensées qui sont présentes à l'esprit lors qu'on parle, sont l'ame des paroles; & les sons que forment les organes de la voix pour exprimer ces pensées, en sont le corps.

Et parce qu'il y a dans l'esprit tant d'idées différentes, qu'il est impossible de les exprimer toutes avec des mots qui soient d'un même ordre, on a esté obligé d'établir des noms substantifs, des adjectifs, des verbes, des articles, des nombres, des cas, &c. dont l'Auteur ne fait pas difficulté de traiter, parce que, selon Quintilien le premier maître de Rhetorique, il est de ces choses comme des fondemens d'un édifice, qui n'en sont pas la partie la moins nécessaire, quoi qu'ils ne paroissent pas.

Le Pere Lami remarque dans le 2 livre que les mouvemens de l'ame ont leurs caractères dans les paroles comme sur les visages, & que le ton de la voix & le tour qu'on prend, font connoître de quelle maniere on regarde les choses dont on parle. Ce sont ces caractères qu'il faut étudier dans la pratique du monde, ou dans les livres, étant certain que les Auteurs qui excellent dans ces manieres vives de peindre les mouvemens de l'ame, ne réussissent que parce qu'ils observent avec plus de soin que les autres de quelle maniere chacun parle dans la chaleur de la passion.

Mais comme les langues les plus fécondes ne peuvent fournir des termes propres pour exprimer toutes les idées que l'esprit conçoit, le P. Lami observe qu'il faut avoir recours à l'artifice, & emprunter les *termes propres* des choses à peu près *semblables*, ou qui ont quelque liaison avec la

O 3

cho-

chose qu'on veut signifier, & pour laquelle l'usage ordinaire ne donne point de terme propre. Ces expressions empruntées se nomment *Tropes*, d'où il conclut que les tropes ne sont autre chose que des termes dont on a changé la signification propre.

L'Auteur ajoûte que comme la nature a tellement disposé nôtre corps, qu'il prend des postures propres à fuir ce qui lui peut nuire, ou à rechercher ce qui lui est avantageux, elle nous porte aussi à prendre en parlant certains tours capables de produire dans l'esprit de ceux à qui nous parlons les effets que nous souhaitons, soit que nous voulions les porter à la colere ou à la douceur, à la haine ou à l'amour. Ces tours se nomment *Figures*.

Le troisième livre traite à fond de la partie materielle de la parole, c'est-à-dire des sons dont elle est composée. Il y est remarqué que comme dans les orgues les tuyaux ont des sons differens selon leurs différentes formes, la voix est aussi differente selon que la langue la porte contre différentes parties de la bouche qui s'ouvre ou se ferme differemment par le moyen des dents ou des lèvres. Ces différentes modifications sont les sons qui composent les paroles, & les lettres sont les signes de ces sons.

Les lettres qui marquent les differens sons qui se font seulement par les différentes ouvertures de la bouche s'appellent *Voyelles*, parce que leur son n'est que la seule voix qui

n'a pas encore reçu de grands changemens : au lieu qu'on appelle *Consones* les lettres qui se forment d'une voix interrompue, qui est tantôt coupée par les dents, & tantôt battue par les levres. L'Auteur traite de l'arrangement des mots qui resultent de l'assemblage de plusieurs lettres. Il parle des périodes, examine l'art Poétique, c'est-à-dire l'art de lier le discours à de certaines mesures qui le rendent harmonieux, fait voir enfin que la douceur de la prononciation est la cause du grand nombre d'irregularitez qu'on voit dans toutes les Langues; mais il découvre en même-temps comment les différentes manieres de prononcer corrompent les Langues, & font que d'une il s'en fait plusieurs.

On voit dans le 4. livre que selon la difference de la matiere qu'on traite, il faut employer une maniere d'écrire particuliere, & que comme chaque chose demande des paroles qui lui conviennent, aussi un sujet entier requiert un stile qui lui soit proportionné. C'est pour cela que le P. Lami examine quel doit estre le stile des Orateurs, des Poëtes, des Historiens, & des Philosophes. Ce qui merite une attention particuliere. Cette Edition est augmentée du tiers.



# JOURNAL DES SCAVANS.

Du Lundy, 16 Fev. M. DC. LXXXVIII.

*Justification des Usages de France sur les Mariages des enfans de famille faits sans le consentement de leurs parens ; où l'on fait voir que les Ordonnances de nos Rois ne sont point contraires aux Decrets du saint Concile de Trente , & qu'elles sont conformes aux Loix Ecclesiastiques & Civiles qui ont esté observées dans l'Eglise Grecque & Latine pendant les dix premiers siècles.*  
In 12 à Paris, chez Antoine Dezallier, rue saint Jacques 1687.

L'Auteur de ce Traité sentant bien qu'il combat un sentiment reçu par le plus grand nombre des Theologiens modernes, déclare à la fin qu'il le soumet au jugement des Pasteurs de l'Eglise, & qu'il leur sera même tres-obligé s'ils l'avertissent des défauts qu'ils y auront remarquez.

Après cette précaution il entreprend de prouver que les Ordonnances qui ont condamné les mariages contractez par les enfans de famille sans le consentement de leurs

parens, ne sont point contraires au Concile de Trente, & que l'anatheme prononcé par cette sainte assemblée contre ceux qui nient que les mariages clandestins soient de veritables mariages, & qui disent que les mariages contractez par les enfans de famille sans le consentement de leurs parens, sont nuls, & qu'il dépend des Parens de faire qu'ils demeurent nuls, ou qu'ils deviennent valables, ne tombe point sur les Docteurs & sur les Jurisconsultes Catholiques qui suivent les Ordonnances des Princes. Le dessein du Concile estoit, non de décider les questions agitées entre les Catholiques, mais de condamner les erreurs des Lutheriens & des Calvinistes. C'est pour cela qu'il a laissé indecis tous les points sur lesquels les Jacobins & les Cordeliers dispuoient avec le plus de chaleur. Ce fut par le même principe qu'il changea le 7. Canon de la 24. Session, sur la remontrance des Ambassadeurs de Venise qui le supplierent de ne point donner d'atteinte à l'usage où les Grecs sujets de la Republique, s'estoient maintenus de dissoudre le mariage pour cause d'adultere. Quand donc le Concile dans le Chapitre premier de la même Session a prononcé anatheme contre ceux qui disent que les mariages des enfans de famille sont nuls, il n'avoit en vûe que les Heretiques de son temps. Il est certain qu'ils soutenoient alors, & que leurs successeurs soutiennent

encore communement que de droit naturel, & de droit divin, independamment des loix de l'Eglise & de celles de l'Estat, les Parens sont juges & arbitres de la validite ou de la nullite des mariages de leurs enfans. Kemnicius dans l'examen qu'il a fait du premier chapitre de la session 24. du Concile de Trente, renouvelle cette erreur, & allegue dans la page 428 un grand nombre d'autoritez & de raisons pour la soutenir.

C'est sur cette erreur-la que tombe l'anatheme du Concile, & non sur les Ordonnances de nos Rois. Si les Ordonnances avoient este condamnées par le Concile de Trente, l'usage constamment observé par l'Eglise Grecque durant plusieurs siecles de rejeter comme des concubinages les mariages faits par les enfans de famille sans le consentement de leurs parens, l'auroit este aussi. Cet usage de l'Eglise Grecque se justifie en deux manieres, sçavoir par les loix des Empereurs, & par les Ordonnances des Prelats. Les Empereurs Constantin & Constant condamnerent au dernier supplice ceux qui enleveroient une fille, soit par violence, ou par seduction. Justinien étendit la peine de mort jusques aux fauteurs & aux complices du rapt. Les Prelats ont executé les loix des Empereurs, comme il paroît par un decret d'Alexis Patriarche de Constantinople, rapporte par Leunclavius dans un Ouvrage qui a pour titre *Jus Græco-Romanum*, tom. 1. l. 3. p. 205. En voici l'espece. Pierre Bomby-

las s'estant plaint au Patriarche de ce que sa fille s'estoit mariée sans son consentement, le Patriarche ordonna que si le pere n'avoit consenti en aucune maniere au mariage, elle fust separée de celui qu'elle avoit voulu épouser. Puis il ajouta que si elle avoit plus de vint-cinq ans, & que le peu de soin que son pere avoit pris de la marier l'eust obligée à se marier elle-même, le mariage subsisteroit : que si elle n'avoit pas encore cet âge-là, elle fust separée de celui qu'elle avoit prétendu épouser, & que ceux qui avoient contribué à son mariage fussent punis.

L'Eglise Grecque n'a jamais eu de différend avec l'Eglise Latine sur ce sujet ; & lors qu'après la réunion faite au Concile de Florence, le Pape Eugene proposa aux Grecs quelques points sur lesquels ils ne s'accordoient pas avec les Eglises d'Occident, il ne leur dit rien de ce qu'ils improuvoient les mariages faits par les enfans de famille sans le contentement de leurs parens. Ce qui fait voir que l'Eglise Latine n'improuvoit pas cet usage de l'Eglise Grecque. L'Eglise Latine, bien loin de l'improuver, l'avoit elle-même observé dans les premiers temps, comme il paroît par le second canon du premier Concile d'Orleans, par le 22. canon du second Concile de la même ville, par le chap. 96. du livre sixième des Capitulaires, & par un grand nombre d'autres passages que l'on pourroit rapporter. Mais pour ne laisser aucun doute de cet usage, on en pro-

duit deux exemples memorables. L'un du mariage de Judith avec le Comte Baudouin, & l'autre de celui de Louis le Begue avec Ansgard, qui furent tous deux declarez nuls par le defaut du consentement de Charles le Chauve. Les particularitez du premier exemple sont expliquées par Flodoart, par Hincmar, & par le Pape Nicolas I. & celles du second par Reginon & par Marianus Scorus.

Après que l'Auteur de cet ouvrage a propose ses preuves, il resout les difficultez que l'on lui oppose. La plus forte est que le mariage doit estre libre, & qu'il y a des rencontres ou des enfans de famille, suivant l'avis d'un sage directeur, sont obligez de le contracter ians le consentement de leurs parens, pour eviter les desordres de l'incontinence. La reponse que l'on fait à cette objection est que le mariage est libre à ceux qui n'ont point de contraire engagement. Il n'estoit pas libre autrefois aux esclaves; & saint Basile n'a point fait de difficulte d'avancer dans le quarantieme canon de son epître a Amphiloque, qu'une esclave qui s'estoit mariee ians la permission de son maître, avoit commis fornication. Est-il possible que l'autorité des peres qui procede de la nature, soit moindre sur leurs enfans, que celle des maîtres qui est contre la nature, ne l'estoit autrefois sur leurs esclaves? Le mariage n'est plus libre aux Clercs qui se sont une fois soumis à la loi de la con-

tinence, ni aux Religieux qui en ont fait vœu. Les rencontres où l'on dit que le mariage est nécessaire aux enfans de famille pour éviter l'incontinence, sont des rencontres rares & extraordinaires. A peine se trouvera-t-il un fils de famille qui se marie sans le consentement de son pere par la seule apprehension de tomber dans l'incontinence; au lieu qu'il s'en trouve une infinité qui se marient par un pur esprit de libertinage, & par l'aveuglement de leur passion. Les fils de famille qui se croient trop foibles pour garder la continence, doivent en demander à Dieu la grace, & apprendre du Concile dont on recherche ici la doctrine, que Dieu donne cette grace à ceux qui la demandent comme il la faut demander. On peut voir sur ce sujet le 9 canon de la Session 24. D'ailleurs si les peres estoient assez déraisonnables pour ne pas consentir à un mariage que leur fils voudroit faire par le desir d'éviter l'incontinence, ils trouveroient les bornes que l'ordonnance a mises à leur autorité, quand elle a permis à un fils âgé de 30 ans de les sommer de consentir à son mariage.



*Apparatus ad Biblia Sacra per Tabulas dispositus, in quibus quæ ad illa intelligenda in genere necessaria sunt, oculis subiciuntur, ac dilucidè explicantur. Autore R. P. Bernardo Lami, Cong. Oratorii D. J. Sac. In folio. Gratianopoli.*

**C** Et ouvrage consiste en vingt tables où le Pere Lami a renfermé ce qu'il a jugé nécessaire pour bien entendre l'Ecriture. Ces vingt tables sont précédées d'une préface où il nomme les livres dont il s'est servi, & où il deplore l'égarement des Theologiens qui se remplissent l'esprit de questions vaines & inutiles, au lieu de le nourrir des veritez contenues dans les livres saints.

La premiere table est un portrait de la nation Juive, où l'on voit ses noms, ses douze tribus, & où l'on trouve des traits qui découvrent le sens des passages les plus difficiles. On y apprend qu'il y avoit deux sortes de Proselytes, dont les uns estoient appelez Proselytes de porte, & les autres Proselytes de justice. Les premiers demeuroient parmi les Juifs, sans s'engager à l'observation de toute la Loi. On ne leur permettoit pas pourtant de travailler, ni de negocier le jour du Sabbat.

Les seconds s'obligeoient à l'observation de toute la Loi. Quand ils estoient reçus, ils souffroient la circoncision, puis se faisoient baptiser, & offroient un sacrifice. C'est par  
rap

rapport à cette coutume que les Juifs avoient de baptiser les Profelytes de justice, que Nôtre Seigneur dit à Nicodeme qu'estant Docteur de la Loi, il ne devoit pas avoir tant de peine à comprendre comment l'homme doit renaitre par le baptesme. Chap. 3. de S. Jean, v. 10.

La seconde table contient un abregé de l'histoire des Juifs depuis la creation du monde jusqu'à Nôtre Seigneur auquel se rapporte toute l'Ecriture. Le P. Lamia divisé tout ce temps-là en six âges, & suivi les annales d'Usserius.

La troisiéme est une description de la Terre de Canaam qui a esté appelée Terre promise, & Terre sainte. Elle est bornée du côté de Septentrion par le Mont Liban, du côté de Midi par les Monts Seir, du côté d'Orient par les Monts Hermon, & du côté d'Occident par la mer Mediterranée. Elle fut habitée par les enfans de Canaam avant que les Israëlites s'en rendissent maîtres.

La quatriéme table represente le gouvernement des Juifs, & leurs loix dont les unes avoient esté données à Noë, les autres à Abraham, & les autres à Moïse. Les loix données à Noë défendoient d'adorer d'autre Dieu que le veritable, de manger des viandes étouffées & du sang. Les Profelytes de porte y estoient assujettis; & ce fut pour cela que les Apôtres dans le Conc. rapporté au 15 cap. des Actes, ne chargerent point de l'observation de la Loi ceux qui s'estoient con-

vertis d'entre les Gentils, mais les obligerent seulement à s'abstenir de l'impureté, des idoles, de la fornication, des chairs étouffées, & du sang.

La loi donnée à Abraham commandoit la Circoncision. C'estoit une loi allegorique qui outre le retranchement d'une partie de la chair, signifioit un retranchement plus important & plus necessaire, qui est celui des mauvais desirs.

Entre les loix de Moïse, il y en eut d'écrites, & il y en eut d'autres qui ne se conserverent que par tradition; & ce sont ces dernieres qui font le Talmud qui est une compilation où les Rabins ont renfermé tout le droit des Juifs. Il y a deux Talmulds: l'un compilé par les Rabins de Jerusalem, & l'autre compilé par les Rabins de Babylone.

La cinquieme table traite des Magistrats qui en divers temps furent chargez de la conduite du Peuple Juif. Au commencement les Patriarches gouvernerent leurs familles. Moïse & Joïue furent choisis de Dieu pour délivrer les Israelites de la servitude d'Egypte. Puis les Juges furent établis pour terminer les differens jusques au temps auquel ces peuples demanderent des Rois. La puissance de ces derniers fut détruite par les Romains.

La sixieme table est destinée à expliquer ce qui regarde les assembles des Juifs, & leurs jugemens.

Les assemblées estoient ou generales , ou particulieres. Les premieres estoient celles où la Nation entiere estoit convoquée , soit pour faire des prieres , ou pour recevoir les ordres de Dieu, ou pour élire des Magistrats, ou pour délibérer des affaires publiques. Les particulieres étoient ou celles des Tribus, ou celles des Familles , ou celles des Villes.

Les jugemens se rendoient en differens tribunaux. Il y en avoit en chaque ville un grand composé de vint-trois Juges , & un petit composé de trois seulement. Ce dernier prenoit connoissance des affaires de peu d'importance , où il ne s'agissoit que de sommes legeres, ou de meubles. L'autre jugeoit des causes capitales. Les petis Tribunaux estoient établis aux portes des villes. Les grands ne pouvoient estre établis dans une ville , à moins qu'elle n'eust au moins fix-vint citoyens. Quelques-uns assurent que le Tribunal des vint-trois Juges de Jerusalem s'assembloit à l'entrée du Temple.

Outre ces deux Tribunaux , il y avoit le grand Conseil , ou le Sanedrim , composé de 72. Juges , & institué par Moïse & de l'avis de Jethro.

Le Pere Lami explique la procedure qui estoit observée dans ces Tribunaux , & les differentes peines que l'on ordonnoit contre les coupables. Ce qui sert à éclaircir un grand nombre de passages de l'Ecriture.

*La septième table est un estat des personnes particulièrement consacrées au culte de Dieu.*

Dieu. Dans la Loi de nature des Patriarches, & les chefs de chaque famille faisoient la fonction de Prêtres, offroient des sacrifices & pour eux & pour le Peuple, & annonçoient la volonté de Dieu.

Au temps de la Loi de Moïse il y a eu des Ministres tirez de la tribu de Levi, pour servir d'abord au Tabernacle, & depuis au Temple. Les uns estoient Prêtres, & les autres Levites. Les fonctions des Prêtres estoient d'entretenir perpetuellement le feu sur l'autel des holocaustes, de garder les vases sacrez, de recevoir le sang des victimes, & de faire les aspersions.

La fonction de Levite estoit de preparer le bois des sacrifices. Il est parle dans la même table des Presidens, des Ministres, & des interpretes des Synagogues. L'emploi de ces derniers fut d'expliquer l'Ecriture qui ne se lisoit dans les Synagogues qu'en Hebreu, langue qui depuis la captivité de Babylone n'estoit entendue que des sçavans.

La huitieme table est un dénombrement des devoirs auxquels les Juifs estoient obligez par leur Religion; & ces devoirs se reduisoient à croire ce qui estoit enseigne par la Loi, & à faire ce qui estoit ordonne.

La neuvieme table contient ce qui regarde les sacrifices, les cinq sortes d'animaux qui pouvoient estre sacrifiez, les ceremonies, le lieu, le temps, & les especes des sacrifices. Il y est aussi parle des offrandes, & de leurs differences.

La dixième table est une description du Tabernacle & du Temple. Outre ces deux lieux destinez aux sacrifices, Dieu permettoit qu'on lui en presentast quelquefois en pleine campagne durant les voyages, & durant les guerres. Quant aux Synagogues, elles ne servoient qu'à faire des prières, où à lire l'Ecriture.

L'onzième table est le Calendrier des Juifs, où l'on voit comment ils comtoient les heures, les jours, les semaines, les mois, & les années. Ce qui sert à entendre une infinité de passages. Leurs mois estoient lunaires; & comme ils regloient leurs Fêtes par le cours de la lune, ils observoient avec soin le moment auquel elle commençoit à paroître. On voit dans cette table le rapport que les mois des Juifs avoient avec les nôtres, le temps de leurs festes & de leurs jeusnes.

La douzième table est une explication particuliere des festes, & de la maniere dont elles estoient celebrées par les Juifs. Les trois plus solennelles estoient celle de Pâques, celle de la Pentecôte, & celle des Tabernacles. Le P. Lami montre l'utilité de la connoissance des festes par un passage de saint Paul qui en ordonnant aux Chrétiens d'ôter le vieux levain, n'a point d'autre pensée que de les exhorter à renoncer au peché qui est signifié par le levain que les Juifs ôtoient de leur maison la veille de Pâques.

La treizième table contient une histoire des schismes & des sectes. Les trois principaux



paux schismes furent celui des Samaritains, celui des Carréens, & celui des Hellenistes. Il y eut 4 sectes, sçavoir des Saduceens, des Pharisiens, des Herodiens, & des Esséens. Saint Epiphane ajoute a ces sectes celle des Hemerobaptistes; & quelques autres Auteurs y ajoutent celle des Nizaréens.

La quatorzieme table est des poids & des monnoyes dont il est parle dans l'Ecriture sainte. Les monnoyes des Juifs, des Grecs, & des Romains y sont évaluées par rapport à celles qui ont cours en ce Royaume.

La quinzième table est des mesures creuses, ou longues des Juifs, avec une évaluation par laquelle on peut connoître par rapport aux nôtres quelle estoit leur capacité & leur estendue.

La seizieme table décrit les mœurs, & les coutumes des Juifs anciens, & nouveaux, & comprend tout ce que ce peuple observe depuis la naissance jusques à la mort, dans la Circoncision, dans l'éducation, dans le Mariage, dans la maniere de se vêtir: de se loger, de se nourrir, dans l'exercice des Arts, dans les funerailles, dans les prieres qui se font pour les morts. Quand un fils a perdu son pere, il est obligé de prier tous les jours pour lui durant onze mois.

La dix-septième table est une explication particuliere de ce que les Juifs observent *touchant les livres sacrez, le Sabbat, le Temple, les Prieres, & les Jeunes.*

Le livre de la Loi dont les Juifs se servent, n'est pas relié comme les nôtres, mais roulé sur deux cylindres. Il doit estre écrit par un Juif; & s'il lui échappoit la moindre faute, tout le livre seroit rejeté comme profane.

Il y a trente-neuf articles de ce qui est défendu le jour du Sabbat: & sous ces 39 articles il y en a d'autres dont le nombre est presque infini.

Les Juifs n'entroient dans le Temple qu'en tremblant, & il n'estoit permis qu'aux Rois descendus de David de s'y asseoir.

Les prieres des Juifs estoient fort longues. Nôtre Seigneur reprit l'affectation de cette longueur, & prescrivit une formule de prier plus courte.

Quand ils jeusnoient ils se couvroient de sacs, mettoient de la poussiere sur leurs têtes, marchaient les pieds nus, & ne rompoient le jeusne qu'au soir.

La dix-huitième table est un catalogue des livres de l'ancien & du nouveau Testament. On y voit en quel temps, en quelle langue, & par qui chaque livre a esté composé; & de quelle autorité il est dans l'Eglise Catholique.

Il y est remarqué que les Hebreux & les Latins ne comtent pas les livres des Rois de la même sorte. Les Hebreux citent les deux premiers sous le nom de Samuël, & les deux derniers seulement sous le nom *des Rois*. Les Latins les citent tous quatre  
sous

sous le nom des Rois. Ceux qui firent frapper la Medaille dont il est parlé dans le Journal du 19. Janvier, page 139. suivirent la façon de compter des Hebreux ; & Mr. Bizot, ni ceux qui en ont parlé après lui, n'y ont trouvé à redire que parce qu'ils sont accoutumés à compter selon l'usage de l'Eglise Latine.

La dix-neuvième table est du texte Hebreu, de la version des Septante, & des autres versions Grecques, des versions Latines, & des Editions de la Bible en plusieurs langues.

La vingtième table contient sept regles fort utiles à l'intelligence de l'Ecriture. La 1. est de suivre la tradition. La 2. d'expliquer tous les passages en un sens propre, à moins qu'il ne renferme une absurdité manifeste. La 3. d'expliquer les passages obscurs par d'autres passages plus clairs. La 4. de faire attention particuliere au dessein de l'Auteur. La 5. d'examiner avec soin ce qui precede & qui suit. La 6. de ne se pas laisser tromper par l'apparence des contradictions. La 7. d'avoir recours autant qu'il est possible à la langue originale qui a des façons de parler qu'il est important de savoir.

Il est parlé à la fin des sens de l'Ecriture, du litteral, du mystique, & du moral, des commentaires, des gloses, & sur tout des deux compilations faites en Angleterre des critiques sacrez.

*Marcelli Malpighii Philosophi & Medici Bononiensis, è Regia Societate, Anatome Plantarum, cui subjungitur Appendix iteratas & auctas ejusdem Autoris de Ovo Incubato observationes continens. In folio. Londini.*

**L**Es Anciens qui ont parlé des Plantes & des animaux, se sont contentez d'en décrire le dehors, & se sont peu mis en peine d'en connoître le dedans, bien que ce soit l'unique moyen d'en penetrer les propriétés les plus cachées. Monsieur Malpighi s'est particulièrement attaché à cela dans cet ouvrage où il décrit les parties interieures dont les semences des plantes & des animaux sont composées, & fait voir ensuite quel est leur arrangement & leur usage. Et parce qu'il n'est point de plus belle methode que celle de la nature, il suit en traitant des plantes & des animaux, le même ordre que la nature a gardé en les formant.

Nôtre dessein n'est pas de parler ici de l'anatomie ni de l'accroissement des plantes. Nous nous contenterons de faire un précis des principales choses que l'Auteur a observées dans un œuf qui a esté sous une poule; de quoi il ne paroît pas qu'on ait encore parlé.

Entre tous les œufs, Mr. Malpighi a choisi celui d'une poule, comme un des plus propres à faire connoître les parties de l'animal

mal qui y est renfermé. Ce qu'il dit de l'accroissement du poulet est d'autant plus remarquable qu'il fait connoître tous les degrez de sa generation, & toutes les démarches que la nature observe pour le faire croître & grossir.

Il a donc remarqué que dans un œuf fécond, mais qui n'a pas encore esté sous la poule, il y a une petite cicatrice qui ne surpasse pas la grandeur d'une lentille, qui tient le milieu entre les deux bouts de l'œuf, & qui a dans son centre un cercle blanc. Ce cercle ressemble a un petit rempart qui s'étendant en haut semble quelquefois s'unir à des vesicules qui y sont. Il y a dans ce cercle une espece de matiere fondue, dans laquelle on voit nager la carine du poulet, decrite par deux traits blancs qui paroissent quelquefois separés au bout, & qui renferment un espace rempli d'une liqueur de couleur de plomb. L'extrémité de la carine est cachée sous une vesicule ou petit sac entouré d'une bande assez large, qui devient enfin le lieu où paroît l'ombilic. Cette bande est d'une matiere partie solide & de couleur jaunâtre, & partie liquide & de couleur brune. Elle est environnée d'une espece de matiere fondue, & cette matiere est entourée elle-même d'un cercle blanc & angulaire. Voilà quel est l'estat de l'œuf fécond avant qu'il soit couvé.

Après qu'il a esté sous la poule pendant 12 heures ou environ, on voit au milieu de

la petite cicatrice , une liqueur avec la carine du poulet , qui estant marquée par des bandes blanchâtres , represente une petite teite au-dessus de laquelle on remarque plusieurs vesicules rondes qui sont l'origine des vertebres.

Après 30 heures la place de l'ombilic paroît toute couverte de petis vaisseaux. On commence à decouvrir les yeux ; & les deux traits blancs s'estant unis , & ayant fermé par leur union divers espaces , ils entourent cinq vesicules dont le cerveau est composé , avec la moëlle de l'épine allongée , qui se dilate en son extremité. On voit aussi en même-temps le cœur.

L'Auteur n'ose déterminer lequel du cœur ou du sang a esté formé le premier. Il se contente d'assurer qu'avant que l'œuf ait esté sous la poule , l'on apperçoit les premiers traits de la carine du poulet ; mais que depuis qu'il y a esté , les vertebres , le cerveau , la moëlle de l'épine , les ailes , & une partie de la chair commencent à paroître avant qu'on puisse appercevoir le cœur , le sang , & les vaisseaux.

Mais comme ces derniers paroissent en grande quantité dans la place de l'ombilic , il tient pour une chose probable que le cœur & les vaisseaux sont attachez à la carine , parce qu'on les voit formez avant 30 heures ; mais qu'ils ne se manifestent que peu à peu , comme il arrive aux semences des plantes.



Si cette conjecture est vraie, comme il y a de l'apparence, on pourroit bien soupçonner encore que si la semence du mâle est nécessaire à la generation d'un poulet, ce n'est pas tant pour donner aux parties de l'œuf l'arrangement qu'elles doivent avoir pour composer cet animal, que pour dilater le germe qui est déjà formé, en le faisant fermenter, & en le rendant par cette fermentation capable de recevoir un accroissement plus sensible que celui qu'il recevoit auparavant.

On sçait bien qu'il y a des Philosophes qui croient que l'œuf ne contient qu'en puissance la forme du fœtus, & que cette puissance est reduite, comme l'on dit, en acte par le mélange de l'esprit prolifique de la substance du mâle, qui fait fermenter la matiere de l'œuf, & qui oblige ses parties insensibles à prendre l'ordre, l'arrangement, & la situation qu'elles doivent avoir pour composer toutes les parties organiques qui entrent dans la composition du poulet. Mais il faut avouer que cette opinion, quoi que fort ancienne, est peu probable. Car comment peut-on concevoir que par le seul mouvement de la fermentation les parties d'un œuf puissent prendre cette diversité infinie de situations & d'arrangemens qu'elles doivent avoir pour composer un poulet? Et qui ne voit que si la fermentation étoit la seule cause de la generation des animaux, il y auroit plus de monstres que d'animaux parfaits?

C'est donc une chose fort probable que toutes les hypotheses des facultez formatrices ne peuvent conduire à l'évidence qu'on cherche dans cette matiere, estant impossible de comprendre comment une substance qui paroît homogène, telle qu'est celle que les mâles fournissent pour la generation, se forme, & se change elle-même en des organes infiniment differens. Car en effet l'esprit qu'on suppose d'ordinaire dans cette substance comme l'ouvrier de la formation du poulet, n'est autre chose que la partie la plus subtile de la substance prolifique du coq; & il est certain qu'on ne sçauroit concevoir que cette partie, quelque subtile qu'elle soit, puisse estre capable de conduire un ouvrage tel que la generation de l'animal, qui suppose necessairement une cause infiniment intelligente. Au lieu qu'en suivant la conjecture de nôtre Auteur, il est fort aisé de comprendre que Dieu dont la puissance & la sagesse sont sans bornes, a produit lui-même tous les germes au commencement, & que tout ce que la nature fait ensuite dans chaque generation particuliere, c'est d'employer les organes que Dieu a mis dans les germes pour les faire croître.

Mais pour revenir à l'œuf, Monsieur Malpighi remarque que vers la 36 heure, toute la place de l'ombilic est parsemée de petits vaisseaux qui estant diversement entrelassez, laissent entre eux des intervalles qui sont tantôt grands, & tantôt petits.

D'où il tire cette conjecture que le plexus entier des vaisseaux ombilicaux est peut-être dans la petite cicatrice, mais qu'il ne devient sensible que par l'enflure & par le mouvement de la liqueur qui penetre ces vaisseaux.

Mr. Malpighi suit ainsi presque heure par heure le progres de la generation du poulet, & observe tous les changemens qui lui arrivent, & qui sont tels qu'au 20 jour le poulet est entierement forme, & a bientôt assez de force pour rompre de son bec la coque, & pour sortir ainsi de sa prison naturelle avec le ventre plein de jaune.

Ceux qui voudront voir ce détail qui est fort curieux, pourront consulter l'auteur qui represente tous ces changemens dans 60 figures, avec tant d'exaëtitude, qu'on est obligé de reconnoître qu'il n'y a personne plus propre que lui à decouvrir les routes inconnues que la nature suit dans la generation des choses vivantes.

*Epîtres Morales & Academiques de Mr. de Sabbatier, de l'Academie Royale d'Arles. In 12. à Lion.*

**L**A Poësie qui a d'elle-même assez de charmes, semble avoir pris de nouveaux agrements dans les Epîtres Morales & Academiques de Mr. de Sabbatier. C'est un Gentil-homme également recommandable par sa naissance & par son merite. Il y

dans ses Epîtres un mélange agreable de toutes sortes de fujets. Il y en a de pieté. Il y en a de galanterie. On en voit de serieux, & d'enjouéz. Tantôt il donne des maximes de morale, soutenuës des plus beaux exemples de l'antiquité; & tantôt il nous instruit sur de jolies aventures narrées avec beaucoup de delicateffe. Par tout il est égal, bien qu'il prenne autant de differens caracteres qu'il traite de differens fujets. Il se soutient par tout avec une égale force. Il a évité l'élevation qui tient plus de l'enflure que du sublime; & n'est jamais tombé dans l'autre extremité, qui est le stile bas & rampant. Sa Muse est douce & aisée, noble & chaste. On trouve ces differens caracteres dans ses Epîtres. Celle qui est écrite à Monsieur l'Abbé Bichi Clerc de la Chambre Apostolique, est un tableau de Rome Payenne, & de Rome Chrétienne. Celle qui est adressée à Monsieur de Boches Senechal d'Arles, exprime des sentimens fort tendres sur l'amour & sur l'amitié. Mais l'Epître de Mr. d'Arbeau surpasse les autres. Mr. d'Arbeau est un Gentil-homme de merite, originaire d'Arles, & membre de son illustre Academie. Ce fut la seule Maison dans cette Ville qui adhera au Schisme. C'est pourquoi ses ancêtres se retirerent ailleurs. Mais Monsieur d'Arbeau estant rentré dans le sein de l'Eglise quelque-temps avant la réunion generale, il fit connoître par les motifs de sa conversion,

dont il fit part au Public, qu'il avoit embrassé la Foi Catholique sans aucune vue d'intereit humain. C'est sur cette conversion que Monsieur de Sabbatier dit des choses fort Chrétiennes, & touchées fort finement. Au reste Monsieur de Sabbatier a dans toutes ses Epîtres un air de beauté qui se trouve en fort peu d'Auteurs. C'est d'être extrêmement court. Il seroit aussi fort à souhaiter qu'il voulust continuer d'écrire sur de semblables matieres, puis qu'il n'y a rien d'aussi utile que ce qui instruit en divertissant.

*Le Dictionnaire Orateur François-Latin-Allemand, & Allemand-François-Latin contenant tous les mots & toutes les belles phrases Françaises & Allemandes, tirées des meilleurs Auteurs de nôtre siècle. In 8. 2 vol. à Francfort 1688.*

**L'**On trouve dans l'un des volumes les mots Allemands traduits en François & en Latin, & dans l'autre les mots François traduits en Latin & en Allemand

Il y a une preface Allemande où l'on relève la beauté & l'utilité des trois Langues dont tout le Dictionnaire est composé.

La nôtre y est particulièrement louée de l'agrément de ses expressions, & de la quantité des livres François qui traitent des beaux Arts & des Sciences.

Les Allemands y sont louez de l'inclina-

tion qu'ils ont pour les voyages, & pour apprendre les Langues, particulièrement la Latine & la Françoisë.

L'Allemande n'est pas moins utile aux François que la Françoisë aux Allemands. Les Officiers des Troupes du Roi connoissent assez l'utilité de cette Langue; & le Maréchal de Guebriant qui a commandé en Allemagne les Armées Françoises pendant quelques années, avoit souvent du chagrin de ne l'avoir pû apprendre, & il avouoit publiquement que sans son Latin il auroit esté fort embarrassé en plusieurs rencontres. Si cette Langue est utile aux gens de guerre, elle ne l'est pas moins aux Ministres qui ont à negocier avec les Princes & les Estats qui composent l'Empire Germanique. Ceux qui sont presentement dans les Cours de ces Princes, reconnoissent par experience combien cette Langue leur est necessaire.

A l'égard du Dictionnaire, son utilité paroît par la beauté des trois Langues qu'il traduit. Outre les simples termes, il contient en beaucoup d'endroits l'explication de quelques phrases. Elles n'y sont pas traduites à la lettre, mais le sens y est fidelement rapporté.



*Thomæ Sydenham Med. Doct. Opera universa, quibus accedunt additiones nova, ex nuperâ Londinensi Editione excerpta, & Index rerum ac verborum copiosissimus. In 12. Amster.*

**V**OICI une nouvelle Edition de toutes les œuvres de Sydenham fameux Médecin d'Angleterre. Le cas particulier que les gens de lettres firent de ses observations sur l'histoire des maladies aiguës & sur la manière de les traiter, lors qu'elles parurent pour la première fois, fait croire que les curieux seront bien aises d'apprendre qu'elles viennent d'être reimprimées & qu'on y a ajouté beaucoup de choses, sur tout une table fort ample des matières & des termes.

*Francisci Zypai in alma Universitate Lovaniensi Medicina Professoris, fundamenta Medicina reformatæ, Physico-Anatomica. Per Martin. Zypaum in præfata Universitate Medicum. Editio altera. In 12. Bruxellis.*

**N**OUS ne dirons rien de la qualité des Elémens de Médecine de François Zipse Professeur d'Anatomie en l'Université de Louvain. Leur mérite s'est fait connoître par la première édition qui en a été faite. Nous nous contenterons d'avertir ici qu'

que Martin Zypée frere de l'Auteur , vient d'en donner une nouvelle qui est plus correcte que la premiere , & à laquelle il a ajouté plusieurs choses qui lui ont paru considerables.



# JOURNAL DES SCAVANS.

Du Lundy, 23 Fev. M. DC. LXXXVIII.

*Recueil Historique de la Vie & des Ouvrages  
des plus celebres Architectes. In 4. à Paris,  
chez la Veuve de Sebastien Mabre-Cramoisi.*

**R**ien ne peut donner une aussi haute idée du sujet de ce recueil, que le rare assemblage des qualitez que Vitruve a souhaité pour former un excellent Architecte. Il a voulu qu'il eust un esprit capable de tout, qu'il possedast le dessein, qu'il sceust l'Arithmetique, la Geometrie, la Musique, l'Optique, l'Astronomie, la Philosophie, l'Histoire, & qu'à tout cela il eust joint quelque teinture de la Medecine & de la Jurisprudence.

Quant à ses mœurs, il a demandé qu'il eust une parfaite probité, & de l'elevation sans orgueil: que bien loin de briguer basement de l'emploi, il attendist que l'on le priast de se charger de la conduite d'un ouvrage: que quand il s'en seroit une fois chargé, il s'en aquitast avec la fidelité la plus exacte, & qu'uniquement occupé à faire

profession avec honneur, & à conserver sa réputation, il se tint toujours au-dessus de l'intérêt & des présents. Si les Architectes dont on voit ici la vie & les ouvrages, avoient ressemblé à celui dont Vitruve fait le portrait, jamais on n'auroit vû de perfection aussi achevée que la leur.

Ceux dont il est parlé dans ce premier volume sont distribuez en quatre classes. La première est de ceux qui ont vécu depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Notre Seigneur. La seconde, de ceux qui ont vécu sous Auguste & sous ses successeurs jusqu'à Honorius. La troisième, de ceux qui ont paru depuis le commencement du cinquième siècle jusqu'à la fin du dixième; & la quatrième, de ceux qui ont aquis quelque nom depuis ce temps-là jusqu'à la fin du quatorzième siècle.

Avant le deluge il n'est fait mention d'aucun autre ouvrage que de la ville d'Henoch bâtie par Cain, & de l'arche de Noë. Le premier ouvrage après le deluge fut cette superbe tour que Nembroth entreprit d'élever jusqu'au ciel, & qu'il laissa imparfaite. Ninive & Babylone furent fondées peu de temps après, aussi-bien que Thebes & Memphis. Le nom des ouvriers qui y furent employez n'est pas venu jusqu'à nous.

Deux ans après que Moïse eut delivré les Israelites de la servitude d'Egypte, il choisit deux hommes par l'ordre de Dieu.

pour faire le tabernacle, l'arche, la table, le chandelier d'or, l'autel des holocaustes, avec les vases & les vêtemens qui devoient servir au ministère du Grand Prêtre. Le premier s'appelloit Beseleel, & avoit esté rempli de sagesse & d'intelligence pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, & les pierres précieuses. Le second qui lui avoit esté donné pour compagnon, s'appelloit Ooliab.

Il n'y eut peut estre jamais de bâtiment d'une aussi prodigieuse étendue que celui que les Rois d'Egypte eleverent proche du lac de Mœris. Plinè qui n'en parle qu'avec étonnement assure qu'il avoit esté élevé trois mille six cens ans avant son temps, que Dedale en avoit pris le modele pour faire le Labyrinthe de Crete, & que la partie qu'il avoit imitée n'estoit pas la centième de ce celebre monument.

Salomon au commencement de son regne bâtit le Temple qui fut achevé en sept ans. Plusieurs Ecrivains en ont fait la description avec beaucoup de soin. Zorobabel le rebâtit un peu plus de cinq cens ans après. Mais le Temple de Zorobabel, quoi qu'assez grand & assez solide pour attirer l'admiration des peuples voisins, n'avoit gueres que la moitié de la hauteur & de la largeur de celui de Salomon.

Ce même Roi eleva aussi des Palais d'une beauté & d'une magnificence tout-à-fait extraordinaires.

Artemise Reine de Carie éleva à la mémoire de Mausole son époux, ce superbe tombeau que l'antiquité a regardé comme une des sept merveilles du monde. Les quatre côtez furent embellis par quatre Sculpteurs habiles que cette Reine avoit attiré par de grandes esperances. Ils travaillerent à l'envi, Scopas au côté d'Orient, Bryaxis au côté de Septentrion, Timothée au côté de Midi, & Leocares au côté d'Occident. Le char & les quatre chevaux qui estoient sur la pyramide, furent faits par Pythis. L'ouvrage fut achevé vers l'année 363. avant l'Incarnation.

Environ trente ans depuis, fleurit ce fameux Sculpteur & Architecte qui offrit à Alexandre de tailler le mont Athos, & d'en faire sa Statuë qui tiendrait une ville dans une de ses mains, & dans l'autre une coupe qui serviroit à ramasser toute l'eau de la montagne, & à la verser dans la mer. Son nom a esté écrit en différentes manieres; les uns l'ayant appelé Stasistrate, les autres Chersistrate, les autres Dinocrate, & les autres Democrate.

Ce fut lui qui donna le dessein des murailles & des tours d'Alexandrie, du port, des temples, des aqueducs, & des autres ouvrages publics. Ce fut aussi lui qui rebâtit le Temple d'Ephese qui avoit esté brûlé la même nuit qu'Alexandre estoit venu au monde.

*Archimede merite d'estre mis parmi les*



Architectes de cette premiere classe, & par les écrits qu'il a laissez, & par la defense de Syracuse dont il soutint le siege durant trois ans contre toutes les forces de la Republique Romaine.

Jusques ici on n'a vû presque que les bâtimens elevez par les Egyptiens, par les Juifs, & par les Grecs. On verra dans la seconde classe ceux qui furent elevez par les Romains durant les quatre premiers siecles de l'Empire.

Avant que les Toscans eussent commerce avec les Grecs, ils avoient inventé un Ordre qui retient encore aujourd'hui leur nom. Des le temps du premier Tarquin on avoit vû dans Rome des ouvrages considerables au moins par leur solidité. Car ce fut lui qui entourra cette Ville d'une muraille de pierre. Mais Vitruve s'aquit un plus grand nom par son habileté en l'art de bâtir, qu'aucun Romain n'avoit fait avant lui. Il n'en faut pas néanmoins juger par les ruines du Palais de Fano. Aussi bâtit-il peu de Palais, & servit presque toute sa vie dans les armées en qualité d'Ingenieur. Mais le siecle d'Auguste fut fertile en Architectes, comme il est aise d'en juger par le soin que ce Prince prit de retablir les aqueducs, les ponts, les chemins, & les autres edifices, qui lui donnerent sujet de se vanter qu'il laissoit Rome de marbre, au lieu qu'il l'avoit trouvée de brique. Agrippa son gendre bâtit le Pantheon qui subsiste encore. Mais

il ne se fit rien sous ce regne-là qui approche de la magnificence des bâtimens d'Herode. Il éleva dans Jerusalem un Palais où il y avoit des appartemens pour Auguste & pour Agrippa. Il fit des Temples à l'honneur de cet Empereur par une impieté extrêmement odieuse aux Juifs. Il construisit des villes entières, Antipatride, Phazaele, Sebaſte, & Cefaree. Mais il n'entreprit jamais rien de ſi grand que d'abbattre l'ancien Temple de Jerusalem, & d'en faire un nouveau qui ſurpaſſaſt l'autre en grandeur, en beauté, & en richesses. Il en vint pourtant à bout en huit ans, durant lesquels il y employa dix mille ouvriers, & mille ſacrificateurs qui les conduiſoient.

Tibere n'eut pas le même ſoin de cultiver les beaux Arts. Au lieu de récompenser un Architecte qui avoit trouvé le moyen de redreſſer un arc de triomphe qui panchoit, & qui ſçavoit le ſecret de rendre le verre malléable, il en conçut encore plus de jaloûſie que d'étonnement, & le condamna à mort.

L'Italie n'avoit jamais vû d'édifice auſſi ſuperbe que fut le Palais de Nerô. La cour où l'on plaça ſa figure colofſale, eſtoit ornée d'un triple rang de galeries, dont chacune avoit un mille de longueur. Le principal corps du Palais eſtoit embelli avec une ſomptuoſité ſurprenante. Les jardins avoient une ſi prodigieuſe eſtendue, que pour les faire il ſalut abbattre preſque

toutes les maisons que le feu avoit épargnées.

Domitien fit des ouvrages plus utiles & moins odieux. Le chemin qui porte son nom avoit treize lieues de longueur, & s'étendoit depuis Pouzzole jusques à Sinuesse, où il se joignoit à celui d'Appius. Le terrain étant mauvais, on fut obligé de faire un massif sur lequel, au lieu de pavé, on mit des quareaux de pierre. Dans la longueur de ce chemin se trouvoit un arc de triomphe de marbre, & un pont aussi de marbre qui servoit à passer le Vulturne. Le pont fut conserve; mais après sa mort l'arc de triomphe fut abbatu par le peuple.

Trajan embellit Rome d'un grand nombre d'édifices, de la Basilique Ulpienne, de la Bibliothèque, des Bains. d'un Cirque de marbre, d'un Arc de Triomphe, & de la Colonne qui subsiste encore. Il fit un pont sur le Danube, qui avoit 800 toises de longueur.

Apollodore qui avoit conduit ces excellens ouvrages fut assez méchant politique pour exciter la jalousie d'Adrien en raillant d'un Temple dont cet Empereur avoit donné le dessein. Demetrien autre celebre Architecte, sut mieux menager cet esprit capricieux, & fut employé sous son regne à la construction de la Basilique de Neptune, du marche d'Auguste, des bains d'Agrippine, du Temple de Trajan, du pont Elius, & de la sepulture d'Adrien. Il rétablit  
aussi

aussi le Pantheon , transporta le Temple de la Bonne Déesse , & y fit traîner par vint-quatre éléphans la statuë colossale de Neron.

Sous le regne d'Antonin le Pieux , Nicon pere de Galien se distingua parmi les Architectes & les Geometres. Il ne laissa pourtant aucun édifice , & passa une partie de sa vie à enseigner la Langue Grecque. Il y eut d'habiles Architectes en ce temps-là , quoi que la posterité n'ait pas conservé leurs noms. La colonne d'Antonin plus haute de 35 pieds que celle de Trajan , en est une preuve incontestable. L'arc de triomphe que l'on connoît encore aujourd'hui sous le nom de Severe , est fort estimé. Celui des Argentiers , qui fut élevé sous Caracalla , est chargé d'une confusion d'ornemens qui font bien voir combien l'Architecture commençoit alors à déchoir. Mais celui de Galien le prouve encore mieux , puis qu'il n'a rien de considerable que sa solidité qui l'a fait resister aux injures du temps , & au nombre des années.

Constantin employa dix ans à bâtir Constantinople , à laquelle il donna le nom de Nouvelle Rome. Elle estoit autant surpassée par l'ancienne en grandeur & en beauté , qu'elle surpassoit toutes les autres villes de l'Empire. L'histoire n'a pas eu soin de conserver les noms des Maîtres qu'il choisit pour l'exécution de ce grand dessein. Elle nous apprend bien que Metrodore de Perse

vivoit de son temps, qu'il fit un voyage aux Indes où il bâtit des levées & des bains, & d'où il rapporta quantité de diamans en son pays. On a cru que ce fut à sa persuasion que Constantin déclara la guerre aux Perses.

Alypius d'Antioche exerça des charges importantes sous le regne de Julien, & entra bien avant dans ses bonnes grâces, comme il paroît par les lettres qui restent de cet Empereur. Il l'avoit choisi pour relever le Temple de Jerusalem; & on ne peut pas douter qu'il n'en fust venu à bout, s'il n'en eust esté empêché par un feu sorti de la terre qui dissipa ce projet impie, & écarta les ouvriers qui creusoient les fondemens.

Le cinquième siècle où commence la troisième classe des Architectes, fut un siècle de confusion, pendant lequel l'Empire Romain inondé par des Nations dont la barbarie menaçoit les Arts & les Sciences d'une ruine entière, ne produisit nul autre Architecte qu'Entinopus de Candie. Il fut moins considérable par ses ouvrages que par l'avantage qu'il eut de contribuer à la fondation de Venise, en s'allant établir au lieu où cette ville si célèbre est présentement bâtie.

Dans le siècle suivant, Justinien remplit les trois parties du monde de ses bâtimens dont Procope a laissé la description en 6. livres. Il se servit d'Anthème & d'Isidore pour construire le Temple de sainte Sophie.

Qu

Quelques-uns croient que Vegece a vécu sous son Empire.

Le septième siècle ne produisit que deux Ingenieurs, Busas & Callinique, dont le premier apprit aux Avars à construire l'Helepole, & l'autre inventa le feu d'artifice dont Constantin Pogonat brûla une flotte Arabe.

Pendant que l'Architecture s'affoiblissoit ainsi dans l'Empire, elle prit quelque accroissement en France. Clovis fit bâtir quelques Eglises aussi-tôt qu'il eut embrassé la Religion Chrétienne. Childebert un de ses fils fit bâtir à Paris celle de saint Vincent, & que l'on appelle maintenant Saint Germain. La grosse tour quarée que l'on croit estre de ce temps-là, fait voir que l'on n'employoit alors à ces sortes d'ouvrages que des Maçons, dont toute la science se bornoit à préparer le mortier, & à choisir des matériaux; en quoi ils usoient de tant de précaution, que rien n'estoit aussi solide que leurs ouvrages.

Dagobert fit construire une Eglise en l'honneur de S. Denys, dans le lieu où l'on dit que ce saint Martyr lui estoit apparu, & lui avoit promis sa protection. Elle n'étoit pas fort grande, mais des mieux ornée. Le même Prince fit aussi travailler à la tour de Strasbourg, qui avoit esté commencée par Clovis.

Comme Charlemagne surpassa par sa grandeur & par sa puissance les Rois ses  
pré



predecesseurs, il les surpassa aussi par la magnificence de ses bâtimens. Ayant choisi la ville d'Aix pour estre la capitale de l'Empire d'Occident, il y fit construire une Chapelle dont la ville conserve encore le nom.

Il entreprit deux canaux, l'un pour joindre la Moselle à la Saone, & l'autre pour passer du Rhin au Danube.. Quoi que le port qu'il fit faire à Mayence ne fût que de bois, il ne laissa pas d'estre fort estimé. Il avoit pas de longueur.

Sous le regne de Louis le Debonnaire, Ebon Ev. de Reims entreprit de bâtir son Eglise Cathedrale. Rumalde Architecte du Roi en eut la conduite, & se servit des pierres de l'ancienne muraille de la Ville, que l'on demolit pour cet effet.

Charles le Chauve fit tout ce qu'il pût pour mettre les places de son Royaume en estat d'arrêter les incursions des Normans, & ne quitta pas pour cela le soin de construire des Eglises. Les deux plus estimées de son temps furent celle de saint Corneille de Compiègne, & celle de saint Benigne de Dijon.

Au même-temps on eleva des bâtimens assez considerables à Venise, à Rome, & au reste de l'Italie. On en eleva aussi en Angleterre, desquels la description se voit dans le *Monasticum Anglicanum*. On en eleva encore en Espagne, & entr'autres l'Eglise de saint Jacques en Galice, bâtie par

la libéralité d'Alfonse le Grand, Roi de Leon & de Castille. En Orient les Empe-  
reurs Basile, Leon le Philosophe, & Con-  
stantin Porphyrogenete, firent renaître l'Ar-  
chitecture avec les autres Arts.

Les Architectes de la quatrième classe  
parurent depuis le commencement de l'on-  
zième siècle, principalement en France  
& en Italie. Sous la troisième race de nos  
Rois les François s'appliquèrent plus qu'ils  
n'avoient jamais fait à cultiver l'Archite-  
cture, & entreprirent des bâtimens qui sont  
encore estimez aujourd'hui. L'Eglise de  
Chartres est de ce nombre. Ayant esté brû-  
lée pour la troisième fois par le feu du  
Ciel sous l'Episcopat de Fulbert, il la réta-  
blit avec le secours de Robert Roi de Fran-  
ce, de Kanut Roi de Dannemarc & d'An-  
gleterre, & de plusieurs autres Princes.  
Peu de temps après Humbert Archevêque  
de Lion bâtit le pont de pierre qui est sur la  
Saone.

Au douzième siècle Suger employa près  
de dix ans à reparer & à accroître l'Eglise  
de l'Abbaye de saint Denys, de laquelle il  
fit lui-même la description.

Philippe Auguste augmenta l'enceinte de  
Paris, & l'embellit de divers ouvrages.  
Sous son règne Robert de Lusarche com-  
mença l'Eglise Cathedrale d'Amiens, que  
Thomas Cormont continua, & laissa ache-  
ver par Renaut son fils.

*Pierre de Montereau fit plusieurs ouvrages*  
sou

sous le regne de saint Louis. On tient que la sainte Chapelle de Vincennes, la sainte Chapelle de Paris, le Refectoir, le Chapitre & la Chapelle de la Vierge de l'Abbaye de saint Germain des Prez sont de lui.

Eudes de Montreuil suivit saint Louis à la Terre sainte, & apres son retour eut la conduite de l'Eglise de sainte Catherine, de l'Hôtel Dieu, de sainte Croix de la Bretonnerie, des Blancs-manteaux, des Quinze-vints, des Maturins, des Chartreux, & des Cordeliers

L'Eglise de Reims ayant esté brûlée en 1310. elle fut rebâtie en moins de 30. ans en l'estat où nous la voyons. Robert de Couci y fut employé, comme il l'avoit esté à l'Abbaye de saint Nicaise.

Jean Ravi vivoit au même-temps, & fut employé durant vint-six ans à travailler à l'Eglise de Nôtre Dame de Paris.

Avant que de passer en Italie, il faut dire un mot d'Erwin de Steinbach qui travailla 28 ans au clocher & à la grande Eglise de Strasbourg, dont les ornemens sont tres delicats & en grand nombre. On ne voit de tous côtez que colonnes & que figures. La tour de Strasbourg ne fut achevée qu'en 1449 par un Architecte de Suzube.

Jean de Pise se mit en reputation dès l'an 1267 & fut mandé à Perouse pour y faire les tombeaux d'Urbain IV. & de Martin IV. Ayant fait un voyage à Naples, il y fut employé à bâtir le Château neuf, & à

refaire l'Eglise des Cordeliers. Il entreprit plusieurs autres travaux à Sienne , à Arezzo , à Orviete , à Florence , & à Pistoie.

Giotto Peintre celebre fit le modele de la tour de l'Eglise de sainte Marie del Fiore à Florence. Elle devoit avoir 53 toises & demi de hauteur. Mais les Architectes qui y travaillerent après sa mort , se contentèrent de l'élever jusqu'à la hauteur de 41 toises.

Augustin & Ange de Sienne , freres , se firent connoître au commencement du quatorzième siecle. Augustin fit un dessein pour le Palais des neuf Magistrats de Sienne. Il eut avec Ange son frere la conduite de la face Septentrionale du Dôme , & celle de l'Eglise & du Convent de saint François , & de plusieurs autres ouvrages , tant à Sienne qu'à Orviete , à Arezzo , à Boulogne , à Assise , & ailleurs.

Monsieur Felibien le fils de qui nous tenons ce recueil de la vie & des ouvrages des plus celebres Architectes , promet de le continuer jusqu'à nôtre temps.

*Andrea Knichen in Freicleben J. C. de Jure Territoriorum Synoptica Tractatio, in qua Principum Germania Regalia territorio subjecta, indigetata, luculenter explicata Editio postrema à Christiano Krenberg J. U. D. quondam curata, & jam noviter recusa, cui varia accessisse praefatio docebit. In 8. Francofurti ad Moenam. 1688.*

**C**E Volume est composé de trois traitez sur la même matiere. Le premier est celui de Knichen. Le second est de Mingius; & le troisieme est une dissertation de Knipschild sur les droits des Villes Imperiales d'Allemagne.

Le Traité de Knichen est divisé en six chapitres.

Dans le premier est marquée l'origine de l'autorité absolue acquise par Auguste, & possédée par ses successeurs. Et après y avoir vu les changemens arrivez au gouvernement des Romains, on y voit l'établissement de l'Empire des François, & de celui des Allemands.

L'Auteur y parle de la qualité de Patrice attribuée par les Papes à Charlemagne & à Oton I. il est persuadé qu'elle fut la source du pouvoir dont jouirent ces Empereurs de confirmer l'élection du Pape & des autres Evêques, & de leur donner l'Investiture sans laquelle il n'estoit pas permis de les sacrer. Il fonde cette opinion

sur une Bulle de Leon (VII.) qui est sans date.

L'Auteur prétend que l'Empire d'Allemagne est une véritable Monarchie durant la vie de l'Empereur, & une Aristocratie durant la vacance du Siege Imperial. Sur quoi on pourroit proposer beaucoup de difficultés.

Il fait l'origine des fiefs plus ancienne que le commun des Jurisconsultes ne la fait; & la rapporte aux Rois de France, avant l'entrée des Lombars en Italie. Sa preuve est tirée du titre de la fondation du Monastere de saint Vincent, nommé maintenant saint Germain des Prez, rapporté par Aimoin Religieux de cette Abbaye, au chapitre second du second livre de son Histoire.

L'Auteur donne dans la suite de ce chapitre deux définitions. La première est celle de droit souverain de territoire; & la seconde est celle de territoire même. D'où il conclut que le droit de territoire ne peut être exercé sans le droit de principauté ou de souveraineté. Il dit que l'Empereur Oton III. érigea en territoire les Seigneuries appartenantes aux Comtes & aux Princes, avec le titre de Duché, de Comté, ou de Baronnie: Que l'Empereur Louis le Debonnaire fit les Evêques Princes de l'Empire; & que quatre Abbez des plus riches & des plus puissans d'Allemagne furent créés aussi Princes de l'Empire par l'Empereur Charles IV. sçavoir ceux  
1688. Q de



de Fulde, de Weissenbourg, de Kempten, & de Murbach.

L'auteur parle dans le troisiéme chapitre des bornes des territoires. Les unes sont établies par les hommes, & les autres par la nature. Les bornes des territoires qui avoient Justice, estoient autrefois marquées par une croix de bois au haut de laquelle estoient une main & une epee. L'étendue & les bornes d'un territoire se prouvent en différentes manieres : par titres, par témoins, par conjectures, par prescriptions, par la possession où l'on s'est maintenu de percevoir les fruits, d'exercer la jurisdiction, de lever les tailles.

Le droit de Justice se prouve par les mêmes voyes, & par les actes de jurisdiction tant en matiere civile que criminelle. Il se prouve encore par les sermens de fidelite Il y en a de 3 sortes Le premier est celui de fief, que l'on fait au Seigneur. Le second est celui de service à railon ou de la domesticité, ou de quelque office ; & le troisiéme est celui que l'on prête au Prince à cause de sa souverainete. Ce dernier lie plus étroitement les sujets à leur souverain que nul autre.

Dans le quatriéme chapitre il est parlé des droits que divers Princes exercent quelquefois dans un mesme territoire. Dans la Comté de Mansfeld l'Electeur de Saxe a toute jurisdiction sur les mines & sur les metaux, & l'Archevêque à present

Duc de Magdebourg , y jouit des autres droits.

Les différentes sortes d'anciens Comtes sont expliquées dans ce chapitre , particulièrement de ceux de Germanie , qui étoient proprement des Juges qui avoient divers titres suivant les matieres dont ils connoissoient. Il y avoit des Comtes pour les digues , pour les forests , pour les salines , pour le fisc , &c.

L'auteur traitant ensuite de la Justice criminelle , parle du Jugement de Westphalie établi par Charlemagne. Après que ce grand Prince eut vaincu les Saxons , il reconnut que les procédures ordinaires ne les pouvoient contenir dans leur devoir. Il choisit des hommes d'une sagesse éprouvée , auxquels il donna le pouvoir de faire mourir sans aucune formalité ceux qu'ils trouveroient coupables d'avoir formé des partis & excité des séditions contre la tranquillité publique. Les Juges commis executerent exactement les ordres de Charlemagne , & firent pendre a des arbres plusieurs personnes de toute sorte de condition , sans qu'il y eust contre eux d'accusation ni de témoins. Cette procédure épouvanta de telle sorte les habitans de Westphalie , qui en ce temps-là estoient Saxons , qu'ils garderent la fidelité qu'ils devoient à l'Empereur. Cette procédure a duré en Westphalie contre les gens suspects de troubler le repos public , jus-

est joint à la juridiction. Il en peut néanmoins estre séparé, comme il l'est en effet dans la personne des Recteurs des Universitez, qui ont quelque juridiction, bien qu'ils n'ayent aucun territoire.

Le droit de territoire est Ecclesiastique ou Seculier. Le premier appartient aux Prelats, ou à raison des terres & des domaines temporels qu'ils possèdent, ou à raison de la juridiction spirituelle qu'ils exercent soit sur les Clercs, soit dans les affaires spirituelles sur les Laïques.

Il y a encore une autre division du même droit de territoire, sçavoir en general & en particulier.

Il est parlé dans le second chapitre des manieres d'acquérir le droit de territoire. L'auteur prétend qu'il n'y a que l'Empereur qui le puisse accorder, & que le Pape n'a pas ce pouvoir.

Il assure que Charlemagne fut le premier qui l'accorda, apres avoir distribue les terres de son obeissance en différentes Provinces.

Il est parlé dans le troisième chapitre du Sujet auquel le droit de territoire peut appartenir. Dans l'Empire il n'y a que les États immediats qui puissent jouir de ce droit. Les États immediats sont ceux qui se trouvent inscrits dans la matricule de l'Empire, ou dans la liste de ceux qui tribuent aux depenses communes de  
re.

Ces Estats immediats sont les Electeurs & les Princes tant Ecclesiastiques que Secu-  
liers. Tous les Ducs & tous les Marquis  
d'Allemagne sont Princes, & quelques  
Landgraves & quelques Comtes le sont aus-  
si. Autrefois les Comtes estoient appelez  
de la sorte parce qu'ils accompagnoient les  
Empereurs dans leurs voyages.

Il explique la nature des villes Imperia-  
les qui sont des Communautez sujettes im-  
mediatement & directement à l'Empire,  
qui ont voix & séance dans les dietes Im-  
periales, & qui par consequent sont des  
Estats immediats, & possèdent le droit de  
territoire. La Noblesse immediate, com-  
me est celle de Franconie, de Veteravie,  
lui donne occasion de rechercher l'origine  
de la Noblesse. Enfin il prétend que la No-  
blesse immediate n'est pas un Estat imme-  
diat de l'Empire.

Le quatrieme chapitre traite de la for-  
me, de la fin, & de l'effet du droit de ter-  
ritoire. La forme se connoît par l'effet,  
qui consiste en ce que les Princes & les Es-  
tats de l'Empire reconnoissent que le droit  
de territoire dont ils jouissent est attaché à  
un fief de l'Empire ou s'ils possèdent des  
biens allodiaux, il les tiennent à condition  
de quelque service. La fin de ce droit est  
que ceux qui en sont revêtus puissent mieux  
défendre les Provinces & les pays dont on  
leur a accordé l'investiture, ou qu'ils puis-  
sent mieux servir l'Empire. Ceux qui jouis-  
sent

sent du droit de territoire ne peuvent le transporter à d'autres. Les villes qui appartiennent aux Princes de l'Empire, peuvent posséder des droits de regale, & même imposer des tailles & des tributs pour le bien de toute la communauté, sans la participation de leurs Princes, mais avec le consentement de la plus grande partie des habitans. Il traite aussi du droit d'avocatie. Il en explique la nature, & il en rapporte les différentes especes.

Il est parlé dans le cinquième chapitre des especes & des actes du droit de territoire. Il y a deux sortes d'actes de ce droit, l'Ecclesiastique, & le Civil. Mingius prend que l'Empereur & les Princes de l'Empire ont dans leurs territoires beaucoup de pouvoir dans les affaires Ecclesiastiques, à l'exemple de David, qui rétablit le culte du vrai Dieu & ordonna des Chantres, de Salomon, qui déposa le Grand Prêtre Abiathar & mit Sadoc en sa place; de Josias, qui fit publier le livre de la Loi, & fit jetter hors du Temple les vases & les ordures de Baal. Il passe plus avant, & soutient que l'exercice public de la Religion depend du droit de territoire, de même que les ordonnances pour les jours de fetes, pour la correction du Calendrier.

Les Actes Civils & Seculiers qui marquent superiorite & juridiction, sont de trois sortes; les uns ont rapport à un Prince en



ennemi, & les autres à des fujets. L'hommage est un des principaux. L'on y met aussi le droit de battre monnoye, de confiscation, de desherence. Les actes de juridiction sont de créer des Magistrats, d'élever des Tribunaux de Justice, de bâtir des forteresses, d'assister aux Dietes des Provinces de l'Empire, de faire des ordonnances, des proclamations & des édits, de regler ce qui regarde les eaux & les forêts, la chasse, les poids & les mesures, les maîtrises des arts & de métiers, le pouvoir de recevoir les Juifs & de les tolérer, le droit de donner grâces des peines capitales, le droit de lever les tailles & les impôts, celui de prendre les armes & de faire la guerre.

Le sixième chapitre traite des droits qui ont quelque liaison avec celui de territoire, & des droits contraires. Il parle aussi des différentes actions qui servent à établir, ou à maintenir une supériorité de territoire. Il traite particulièrement des droits qui appartiennent aux nobles mediats de l'Empire. L'auteur assure qu'un Noble mediat peut mettre ses sujets en prison, leur peut faire donner la question, peut faire élever des gibets, &c. Il rapporte les différentes corvées que les paysans doivent à leurs Seigneurs, les censives qu'ils sont obligés de leur payer. Il dit enfin que les villes d'Allemagne ont droit d'établir des foires, des *marchez* & des écoles.



Le septième chapitre est une dissertation à part, composée par Philippe Knipschild, & détachée de son livre des droits des villes Imperiales. Il y agite cette question : Si les villes Imperiales jouissent du droit de territoire. Après avoir rapporté les différentes opinions des Docteurs sur ce sujet, il se déclare pour celle qui attribue ce droit aux villes Imperiales, & l'appuye sur des raisons qu'il tient convaincantes.

Il met difference entre les droits de regale & les droits de territoire, & éclaircit cette difference par plusieurs exemples, sçavoir par celui du Comte de Hardeck, par celui du Comte de Hoenstein, par celui du Comte de Weingartein, & par celui du Baron de Bourden. Ils jouissent tous quatre de plusieurs droits Regaliens, sans jouir pour celà du droit de territoire, lequel appartient à d'autres Princes desquels ils relevent. Le Comte de Hardeck releve de l'Archiduc d'Autriche. Le Comte de Hoenstein, & le Baron de Burden relevent de l'Electeur de Brandebourg ; & le Comte de Weingartein releve du Duc de Poméranie ; & c'est à ces trois Princes qu'appartient le droit de territoire dans les Comtez de Hardeck, de Hoenstein, de Weingartein, & dans la Baronnie de Bourden.

L'auteur rapporte ensuite les moyens par lesquels les Villes Imperiales ont aquis le droit de territoire : le premier est quand l'Empereur qui est considéré comme le

source & l'origine de toute l'autorité qui s'exerce dans l'étendue de l'Empire, accorde ce droit-là aux Villes. Le second moyen est lorsque les villes ont joui de ce droit, & qu'elles l'ont prescrit par une longue jouissance. Le troisième moyen est lorsque ces villes ont esté mises au nombre des Estats de l'Empire. Car alors elles ont aquis les mesmes droits sur leurs sujets, que ceux que les Princes exercent dans l'étendue de leurs Estats. Enfin le quatrième moyen est lorsque ces villes ont traité avec leurs sujets, & qu'elles ont stipulé qu'à l'avenir ils subiroient leur juridiction. Quelque favorable que soit la liberté, & quelque desir que les hommes ayent de vivre dans l'indépendance, ils peuvent s'assujettir ou à un Prince, ou à une Communauté, & quand ils ont une fois subi ce joug-là, il n'est plus en leur pouvoir de le secouer.

On distingue d'ordinaire deux sortes de droits de territoire. L'un est general, qui a la mesme étendue que le territoire mesme; & l'autre est particulier, & renfermé dans des bornes plus étroites, & ne s'exerce que dans une partie du territoire qui appartient ou à un Seigneur ou à une ville de l'Empire.

# JOURNAL DES SCAVANS

Du Lundy, 1 Mars M. DC. LXXXVIII.

*Corpus Juris Canonici, Gregorii XIII. Pont. Max. jussu editum, à Petro Pithæo, & Francisco fratre, Jurisconsultis, ad veteres codices manuscriptos restitutum, & notis illustratum. Ex Bibliotheca illustrissimi D. Claudii Le Peletier Regi: Francia Erarii præfecti, & Regni Administr. In folio. 2 vol. à Paris chez Denys Thierry.*

C'EST pas ici le lieu de s'étendre sur les parties qui composent le Droit Canonique. Cela a déjà esté fait ailleurs. Il ne s'agit que d'expliquer la différence qu'il y a entre cette édition & les autres qui l'ont précédée.

Avant l'année 1570. en laquelle le corps du Droit Canonique fut imprimé à Anvers, avec les restitutions d'Antoine le Conte, le sçavant Pierre Pithou s'estoit appliqué avec un travail infatigable à revoir & à corriger le Decret & les Decretales, & à conferer les imprimez avec un grand nombre de manuscrits, entre lesquels il y en avoit un de Mr. Fauchet, un de Mr. de Thou,

& un de Mr. le Febyre Precepteur du feu Roi Louis XIII.

Comme dans les imprimez il y avoit quantite de Decrets rapportez peu fidelement, que les uns estoient attribuez a des Papes ou à des Peres auxquels ils n'avoient jamais appartenu, que d'autres estoient détournéz du sens de leur Auteur, que d'autres avoient esté mal traduits de Grec en Latin; que les inscriptions de certaines Decretales avoient esté tellement alterées, que l'on n'y voyoit aucune trace ni des temps ni des lieux pour lesquels elles avoient esté faites, & que l'on ne reconnoissoit pas même les noms de ceux auxquels elles avoient esté adressees, il a falu une profonde capacité & une longue patience pour surmonter tant de difficultez, & pour reparer tant de defauts.

Le sçavant homme dont je parle crut que pour venir heureusement à bout d'une entreprise aussi necessaire & aussi difficile que celle-la, il falloit remonter jusqu'à la source la plus pure du Droit de l'Eglise, & consulter les anciens originaux des Conciles. Dans cette persuasion il fit venir des plus fameuses Bibliothèques de l'Europe un nombre innombrable de Conciles Generaux & Provinciaux, & en fit un recueil plus ample que n'est celui du P. Labbe & du P. Costart.

Il n'y avoit rien autant à souhaiter pour l'instruction des Canonistes & des Theo-

sages de divers Auteurs que Messieurs Pithou avoient citez sur les Decretales. C'est ce que l'on attend de son affection pour le Public, & de son zele pour la memoire de Messieurs Pithou dont il a l'honneur d'être parent. Quand il aura rempli cette attente, comme il le promet, on distinguera sans peine les pays & les lieux où les Papes ont adressé leurs Decretales; & on se gardera aisement d'étendre la décision de l'espece particuliere pour laquelle elle a esté faite, à d'autres especes ou differentes ou contraires. On accordera encore sans beaucoup de peine les contrarietez que l'on croit maintenant trouver entre plusieurs décisions, & sans le secours de Commentaires qui ne font souvent qu'accabler l'esprit, on entendra le veritable sens des Canons & des Decretales.

Il n'est pas necessaire de faire ici l'éloge de Pierre & de Fr Pithou. Le Lecteur apprendra plus de choses touchant le premier par la lecture de sa vie qui est à la teste du premier volume, que par tout ce que j'en pourrois dire. Sa vie est suivie de son testament, qui est une fidele image de son esprit tracée de sa propre main.

Que si l'on prefere le portrait d'un excellent Peintre fait par lui mesme, à ceux que tout autre auroit pu faire, & si l'on le croit plus ressemblant, on doit plus estimer l'idée que Pierre Pithou a donnée par son testament de sa capacité, de sa vertu, & de ses

mœurs , que celle que pourroit fournir tout ce que les plus grans hommes qui ont vécu & de son temps & depuis , ont publié soit de vive voix ou par écrit à son avantage.

*L'art d'élever un Prince.* In 12. A Paris chez la Veuve Thibouft, & Pierre l'Esclaffan.

**C** Et art semble evoir esté fait pour Monsieur le Duc de Bourgogne auquel il est dedié, ou plutôt pour celui qui sera chargé du soïn de l'instruire.

Les maximes qu'il prescrit sont propres à former ou l'esprit ou le cœur d'un jeune Prince.

Pour former l'esprit d'un jeune Prince , l'Auteur est d'avis qu'aussi-tôt qu'il aura reçu la premiere teinture de la Grammaire , on l'applique à l'étude de l'Histoire & de la Philosophie. Il propose de reduire pour lui l'Histoire à de certains principes , de la même sorte que l'on y reduit les Sciences : que pour cet effet on choisisse les faits les plus importans arrivez dans un siecle , d'où on tirera des propositions de Morale ou de Politique , dont on prouvera la verité par les mêmes faits. Le jeune Prince suivant cette methode , découvrira les ressorts qui donnent le mouvement aux hommes , & apprendra les veritables motifs des plus grans événemens.

*Sa Philosophie doit estre fort differente de celle*



celle du College, & lui apprendre sur tout ce qui se passe au dedans de lui-mesme, & ce qui se passe au dehors. Pour lui apprendre ce qui se passe au dedans de lui-mesme, on lui expliquera comment se forment dans sa teste les images que l'on appelle Idées.

Quand il aura appris à connoître les idées de son esprit, il apprendra à connoître les mouvemens de son cœur, & à découvrir ce qui est capable de l'émouvoir & de le calmer. Pour cela il est nécessaire de lui faire remarquer ce qui excite une passion, ce qui l'accroît, ce qui l'affoiblit, & ce qui l'éteint.

Pour donner au jeune Prince quelque connoissance de ce qui se passe hors de lui, on lui proposera un système du Monde le plus simple que l'on pourra imaginer. De là on passera à une legere explication des principes generaux de Physique, que l'on confirmera par quelques experiences aisées & curieuses, pour le convaincre de la verité par ses propres yeux.

Ce qu'il doit le mieux sçavoir c'est la Religion, afin qu'il ne la regarde jamais comme une invention de la politique, & qu'il conçoive la plus haute idee de Dieu qu'il est possible à l'homme de se la former.

Il est sans comparaison plus aisé d'eclairer l'esprit, que de moderer le cœur d'un jeune Prince. Il faut avoir une merveilleuse adresse pour le manier. L'air de souverain

neté qu'il respire le rend ennemi de toute contrainte. On commencera par étudier la passion dominante; & quand on l'aura reconnüe, bien loin de lui déclarer une guerre ouverte, on tâchera de la bien conduire. On lui mettra souvent devant les yeux ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il se doit à soi-même, & ce qu'il doit aux autres hommes; & dans les portraits qu'on lui fera de ses devoirs, on placera quelque grande maxime qui puisse servir de frein à la passion dominante. Quand celle-là sera une fois vaincüe, les autres suivront sans peine.

*Les Operations de la Chirurgie par une methode courte & facile. Avec deux traittez. In 12. à Paris chez Laurent d'Houry.*

**I**L y a cette difference entre la Chirurgie & la Medecine, qu'au lieu que ceux qui ont fait profession de celle-ci ont employé tout leur temps à connoître la nature & les causes des maladies sans avoir pû encore trouver un vrai systeme, ceux qui ont fait profession de la Chirurgie ont fait de fort grans progrès.

Mais parce que tous ceux qui se sont adonnez à cet art n'en ont pas tous acquis une égale connoissance, il a esté nécessaire que ceux qui y excelloient ayent enseigné aux autres une maniere de faire les operations *plus exacte & plus facile que n'estoit celle des anciens.* C'est ce que l'auteur s'est pro-

proposé dans le premier Traité de cet ouvrage, où il n'avance rien qui ne soit fondé sur la pratique des plus habiles Chirurgiens de ce temps. Il n'y parle ni de la nature, ni des causes des maladies. Content d'en définir les noms, & laissant à chacun la liberté de faire des systemes suivant ses idées, il s'attache uniquement à l'opération qui doit estre la fin principale des Chirurgiens.

Entre toutes les operations, en voici une qui paroît curieuse, & par laquelle on pourra juger aisément des autres. C'est la suture du tendon dont Galien avoit défendu l'usage, & que Mr. Bien-aise a heureusement pratiquée. On prend une aiguille droite & plate, enfilée d'un fil double que l'on passe dans une petite compresse arrêtée à son extrémité. On perce assez avant dans le tendon, du dehors au dedans, & l'on coupe le fil assez long. On a encore une autre petite compresse percée de deux trous dans lesquels on passe le fil. De ces filets on fait la ligature, entre laquelle on met encore une petite compresse. On panse cette playe avec du baume, & on soutient la partie d'une machine qui la retienne contrainte, afin que les bouts du tendon ne se retirent pas, comme ils se retirent toujours d'eux-mêmes.

Dans le second Traité l'Auteur quitte la qualité de Chirurgien, & prend celle de Medecin. Il examine d'abord la nature

les causes des maladies de l'estomac , & explique leurs symptomes d'une maniere qui lui semble fort mecanique , & qui doit sembler telle à tous ceux qui admettront ses principes. Mais comme il a laissé à chacun la liberté de faire des systemes suivant ses idées , il y a beaucoup d'apparence qu'il s'en trouvera qui raisonneront autrement , & qui ne pourront se persuader que le suc acide de l'estomac , soit le seul dissolvant des alimens , & que les esprits acres ou sulphureux ne contribuent rien à la digestion. A cela près ses explications paroissent fort claires , fort distinctes , & fort conformes aux loix de la mecanique.

En effet que peut-on dire de plus simple & de plus naturel que ce qu'il avance du hoquet dont il attribué la cause immediate à des matieres acres qui s'estant arrêtées à l'orifice superieur de l'estomac , le picotent & l'irritent , & par l'ébranlement qu'elles causent dans les nerfs , mettent les esprits dans un mouvement dereglé. Or comme le diaphragme est continu au ventricule , & qu'ils recoivent tous deux des nerfs de la 8<sup>e</sup> paire , l'un ne sçauroit estre fortement ébranlé sans que l'autre ne le soit aussi. L'agitation convulsive qui commence dans l'estomac , passant jusqu'au diaphragme , les fibres de ce dernier viennent à se grossir excessivement par l'agitation extraordinaire des esprits animaux qui rendent la surface exterieure si convexe qu'elle presse

ex.

extrêmement le poumon , & en chasse l'air , lequel allant heurter violemment contre l'epiglottle , excite en sortant le son que fait le hoquet.

Dans le troisiéme Traité, l'Auteur parle d'une maladie dont l'étude est propre à ceux qui sont obligez par leur profession d'en connoître les causes, les accidens, & les remedes, & dont la bienséance ne nous permet pas de parler.

*Traité touchant l'origine des Dixmes , et l'obligation de les payer.* In 12. à Paris chez Daniel Horthemels , rue saint Jacques.

L'Auteur de ce traité étend autant qu'il peut le droit de lever les dixmes, & le fonde dans la Loi nouvelle , aussi bien que dans l'ancienne , sur l'autorité de Dieu même. Il est vrai pourtant que la solidité de ses preuves ne répond pas toujours à la hardiesse avec laquelle il avance son sentiment , ni au mépris qu'il témoigne de celui des autres. Quelques-unes sont de la nature de celles qui ne dissipent qu'une partie des doutes, & qui ne donnent pas un parfait repos à l'esprit. Il semble d'un côté que les passages qu'il cite de l'ancien Testament ne regardent que les Juifs, & de l'autre, que ceux qu'il cite du nouveau n'imposent point l'obligation de payer les dixmes, mais seulement celle de pourvoir

aux besoins temporels des Ministres de l'Eglise.

Entre les passages des Peres qu'il allegue , il y en a qui sont tirez d'ouvrages ou supposez ou au moins douteux. Les Constitutions de saint Clement sont de ce genre. Les Savans conviennent qu'elles sont d'un Auteur posterieur de plusieurs siecles ; & pour en estre convaincu , il ne faut que lire ces paroles que l'on rapporte pour établir le droit des dixmes : *Croyez que les Evêques & les Prêtres sont vos Rois, & payez-leur un tribut comme à vos Rois.* Ce langage-là ne convient gueres à un Disciple des Apôtres à qui Nôtre Seigneur avoit étroitement défendu de se proposer les Rois Payens pour modele , & de prendre comme eux un air de grandeur & un esprit de domination.

Il n'est pas certain que le Sermon 219. *de Tempore* soit de S. Augustin. Entre ceux qui lui sont attribuez sous ce titre-là, il y en a plusieurs qui sont d'autres Auteurs , & qui ont esté imprimez sous leur nom avec le reste de leurs ouvrages.

Que si l'Auteur du Traité des Dixmes n'est pas exact dans le choix des autoritez qu'il employe , il ne l'est pas plus dans la maniere de les rapporter. Il saute de saint Augustin à S. Anselme ; de saint Chrysostome à saint Jean de Damas ; de Clement d'Alexandrie à Remi d'Auxerre. Or il n'y a personne qui , pour peu qu'il ait de lu-



lumiere, ne voye que cette methode-là n'est point du tout propre à montrer qu'une doctrine ait esté constamment tenue dans tous les temps, & qu'elle soit descendue depuis le commencement de l'Eglise jusques à nous par le canal de la tradition.

La foiblesse de ses preuves n'empêche pas qu'il ne les debite avec beaucoup d'affurance, & qu'il ne traite avec hauteur ceux qui font difficulté de s'y rendre. C'est pour cela qu'il accuse Mr. Coquille & Mr. Dupui, ou d'une ignorance grossiere, ou d'une malice sans exemple; & que les Theologiens qui les suivent sont, à son jugement, ou des aveugles ou des corrompus. Il reprend Mr. Coquille d'avoir dit que les Romains levoient les dixmes dans les Provinces conquises, & soutient au contraire qu'ils ne connurent jamais d'autres dixmes que celles que par un instinct de religion ils offroient à leurs Dieux. sur quoi il renvoye à Baronius sur l'année 87. Baronius ne dit pas un mot des dixmes sur cette année-là; mais sur l'année 44. n. 88. il dit que les Payens offroient des dixmes aussi-bien que les Juifs. Il ne dit pas pourtant qu'ils ne connoissoient point d'autres dixmes que celles qu'ils offroient à leurs Dieux. Et en effet ils en connoissoient d'autres, comme Coquille le justifie par le témoignage de Cicéron dans la cinquième Oraison contre Verres, où il dit qu'on levait la dixième partie des bleds qui croissoient en Sicile, &c.

comme on le peut encore justifier par un passage d'Appien, au livre 1. de la Guerre civile, où il assure que les Romains se reservoient la dixième partie des fruits provenus des terres qu'ils avoient données à défricher.

Ceci peut faire voir que cet Auteur écrit avec plus de chaleur que de lumiere. Mais nonobstant tout cela, on doit lui sçavoir gré de n'avoir pas autant outré la matiere que certains Canonistes qui ont prétendu que la dixme est due de ce que l'on prend à la guerre & à la chasse, & de ce que l'on gagne au jeu, & à d'autres exercices encore moins honnêtes. Il faut aussi le louer d'avoir reconnu que les Ecclesiastiques sont obligez de regarder la dixme comme un bien consacré à Dieu, & lequel ils ne peuvent sans sacrilege faire servir à la vanité, au luxe & à la débauche.

*Anonymi Ravennatis qui circa Saculum septimum vixit, de Geographia Libri quinque. Ex Ms. Codice Bibliotheca Regia eruit, & notis illustravit D. Placidus Porcheron Monachus Benedicti. Congregationis S. Mauri. In 8. à Paris chez Simon Langronne, rue saint Victor.*

Toutes les Sciences & tous les beaux Arts souffrirent beaucoup de l'irruption des Gots & des autres Peuples du Nort: Mais il semble que la Geographie en souffrit plus que les autres. On ne peut

attribuer qu'à la barbarie de ces Nations la perte des Livres des Geographes qui avoient vécu avant qu'elles inondassent les Provinces de l'Empire, ou pendant qu'elles les inondoient. L'Anonyme que le P. Dom Placide donne au public, auroit eu le même sort s'il ne s'en estoit conserve une Copie dans la Biblioth. du Roi. Elle est remplie de fautes que ce sçavant Benedictin auroit souhaité de pouvoir corriger par le secours, ou du Manuscrit que feu Mr. Grotius avoit vu, ou de celui que Mr. Vossius cite sur Mela, ou de quelque autre qui se feroit trouve dans les Bibliothèques d'Italie. Mais parmi un nombre presque infini de manuscrits que les Peres Mabillon & Germain ont maniez & en Italie & en Allemagne, ils n'en ont rencontre aucun de cet Anonyme. Il nous apprend que Ravenne fut le lieu de sa naissance. Mais il ne dit rien ni de sa profession, ni du temps où il a vécu.

Les frequentes citations qu'il fait de l'Ecriture, & le respect qu'il temoigne de ses termes quand il les rapporte, donnent lieu de croire qu'il estoit ou Religieux ou Ecclesiastique. Quant au temps où il a vécu, on ne le sçauroit mettre avant le septième siecle, puis qu'il parle de saint Isidore de Seville, mort en 646. De plus il décrit fort au long la Gascogne. Or le nom de Vascons, d'où celui de Gascogne est venu, n'a esté connu au deçà des Monts qu'en l'année 601. selon le sentiment de M. de Marca.

Sans ces deux raisons il y auroit lieu de douter si l'Anonyme n'auroit point esté plus ancien, & s'il n'auroit point vécu au plus tard vers le commencement de la Monarchie Françoisé. Car en décrivant les villes que les François possédoient le long du Rhin, il ne leur en attribué point au dessus de Mayence, & insinuë plutôt que celles qui estoient au dessus, appartenoient aux Allemans. Il est certain néanmoins que Clovis les défit à Tolbiac, & qu'il conquit leur pays. Il paroît aussi par la vie de saint Wilfride, que la ville de Strasbourg estoit soumise à l'obeïssance de Dagobert II. Il y a donc apparence qu'un auteur qui a écrit que les François ne possédoient sur le Rhin que les villes qui estoient au dessous de Mayence, vivoit avant qu'ils eussent conquis celles qui sont au dessus ; & cet auteur-là pourroit bien estre Anarid, Got de nation, duquel l'anonyme avoit emprunté la description qu'il a laissée des pays occupez par les François.

L'Anonyme n'ayant point divisé son ouvrage, le Pere Placide l'a divisé en cinq livres, pour le rendre plus intelligible, & a soudivisé chaque livre en paragraphes.

Le premier livre contient une division générale de la Terre en vingt-quatre Régions, par rapport aux vingt-quatre heures du jour. Dans l'explication de la quatrième heure de la nuit, & dans la description du *pays habité par les Danois*, il est parlé des

Maurunganiens, Peuples omis par Cluver dans sa description de l'Allemagne, & marquez dans une table inserée au livre qui pour titre *Gesta Dei per Francos*.

Le second livre contient la description de l'Asie dont l'Anonyme penetre les regions les plus reculees. La plupart des villes dont il y parle n'estoient connues auparavant que par la table de Peutinger, ou ne l'estoient point du tout. Il en compte dans l'Inde Serique au moins trente dont on n'avoit jamais entendu parler. Il nous donne lieu de croire qu'Isaura ville de l'Asie Mineure avoit esté honorée du titre de Colonie.

Le troisieme livre qui est de l'Afrique, commence par l'Egypte. Il n'y a point de plus ancien monument du nom des Abyssins, Peuples qui habitoient une partie de l'Ethyopie.

Ce livre fournit de grans éclaircissements pour l'intelligence de l'Histoire Ecclesiastique, parce qu'il fixe la situation de quantité de villes Episcopales dont les saints Peres ont parlé, & où les Evêques se sont autrefois assemblez, & où ils ont tenu des Conciles.

L'Europe fait le sujet du quatrieme livre qui est composé presque tout entier d'extraits des ouvrages de plus de quarante Geographes, dont à peine y en a-t-il dix dont les noms nous fussent connus. L'Anonyme, pour décrire la Thrace s'est servi du travail de deux Auteurs fort celebres qui  
avoient

avoient traité le mesme sujet avant lui. Le premier est Porphyre, & le second Libanius.

On trouvera des choses assez singulieres dans le dénombrement que l'Anonyme fait des villes de Dalmatie. Il y parle de Raguse & de Stagno, dont nul autre n'avoit parlé avant lui. Il y fait aussi mention de Cataro qui est la ville de Decatera, marquée par Constantia Porphyrogenete, par Cedrene, & par Curopalate.

Parmi les villes qu'il met dans les Pannonies, il en nomme une *Sonista*, & donne par là moyen de remplir une lacune qui estoit entre Aquilée & Sirmisch dans toutes les éditions de l'Itineraire d'Antonin, & dans presque tous les Manuscrits où ce nom de *Sonista* est omis. Surita ayant trouvé dans un manuscrit *Siniota Lentulis*, jugea que c'estoit un mot composé de *Iovia* & de *Lentulis*. S'il avoit vû l'anonyme, il auroit reconnu qu'il estoit composé de *Sonista* & de *Lentulis*.

Il n'y a point de pays que l'anonyme ait décrit aussi exactement qu'il a fait l'Italie. Il y fournit non seulement de quoi ajouter, mais aussi de quoi corriger au travail de Cluver, quoi que fort estimable par son exactitude. En effet il nomme plusieurs villes qui semblent estre échappées à la connoissance de ce fameux Geographe, comme sont celles de *Gessabo*, d'*Alpedia*, de *Scationa*, de *Magesale*, de *Bontia*, de *Bell-*



*nica*, d'*Ombia*, & plusieurs autres. Il nous apprend que Legaris & Garda sont deux villes différentes, contre la pensée du même Cluver. Enfin en nous apprenant que Julia Chrysopolis & Parme ne sont qu'une même ville, il montre que ce fut à tort que l'on soupçonna de supposition une inscription citée par Albertutius dans le dernier siècle.

Le cinquième livre est un dénombrement des villes assises aux Côtes de la mer Méditerranée, ou peu avant dans les Terres, joint à une description des principales Isles des deux Mers. La description des Côtes commence à Ravenne, ville de la naissance de l'Anonyme, continué par la mer d'en haut, & ensuite le long de la France & de l'Espagne, jusques au Detroit de Gibaltar, & de là par la Méditerranée jusques à Ravenne.

A l'égard des Isles, l'Auteur de Ravenne nous découvre un grand nombre de places dans Chypre, dans Candie, dans Sicile, & dans Sardaigne, & en découvre un encore plus grand en Angleterre & en Ecosse. Entre trois cens villes qu'il compte dans les deux dernières, à peine y en a-t-il la moitié qui nous soient connues.

Le volume finit par une table Géographique où les noms qui sont dans nos livres sont distinguez de ceux qui n'y sont pas.

*Instruction sur le Sacrifice de la Messe, sur la realité du Corps & du Sang de Jesus Christ dans l'Eucharistie, &c. Adressée par Mre Pierre Jean François de Persin de Montgaillard Evêque de saint Pons, aux nouveaux Convertis de son Diocese. In 12. à Paris chez Jean Couterot & Louis Guerin 1687.*

Cette Instruction a esté faite par l'ordre de Monsieur l'Evêque de saint Pons pour ceux d'entre les nouveaux Convertis de son Diocese, auxquels il reste des difficultez sur le Sacrement de l'Autel. Il leur fait voir que les dogmes de l'Eglise Catholique, & les fondemens de nos usages Eucharistiques sont appuyez sur l'Ecriture sainte, & sur la pratique de l'ancienne Eglise.

Pour s'accommoder à la foiblesse de ces nouveaux Convertis, il ne se sert que de l'autorité des Evêques assemblez en des Conciles tenus au quatrième & au cinquieme siecle. Il les avertit neanmoins qu'ils ne doivent pas attendre de ces Conciles des décisions formelles sur l'Eucharistie, telles que l'on les a faites depuis lors qu'il s'est élevé des contestations touchant la foi de ce Sacrement, parce que l'Eglise estant en possession paisible de sa creance dans les premiers temps, n'a eu nul besoin de s'expliquer dogmatiquement sur ce sujet. Mais en recompense il leur pro-

pose une foule d'autoritez qui doivent faire incomparablement plus d'impression sur leurs esprits, que tout ce qui auroit esté décidé à dessein, parce que ces décisions qui ont esté faites ne peuvent estre suspectes aux nouveaux Convertis d'avoir esté faites, ni par cabale ni par interêt de parti, comme leur ont esté celles qui ont esté faites dans ces derniers temps contre ceux dont ils ont autrefois suivi les erreurs.

L'Instruction est divisée en trois parties. La premiere traite du Sacrifice de l'Autel, & contient six chapitres. Le troisiéme est employé a montrer par 5 contestations arrivées dans l'ancienne Eglise, qu'elle a toujours tenu le Sacrifice de la Messe. La plupart de ces contestations arriverent en Afrique, au temps de saint Cyprien. La premiere fut excitée par des Evêques & par des Prêtres qui estoient tombez dans l'idolatrie, & qui vouloient s'approcher de l'Autel.

Saint Cyprien soutient dans sa lettre 68. que tout ce que l'on pouvoit faire en leur faveur estoit de les recevoir à penitence; mais que l'on ne pouvoit souffrir ni qu'ils présidassent à l'assemblée des Fideles, ni qu'ils offrissent le Sacrifice. L'Eglise Catholique offroit donc un Sacrifice au temps de saint Cyprien, & ce Sacrifice est celui de la Messe.

Le mesme Saint se plaint dans sa neuvième lettre de la temerité de quelques Prêtres

tres qui sans consulter les Evêques avoient reconcilié des Chrétiens qui avoient sacrifié aux idoles, & avoient fait mention d'eux dans le sacrifice.

Le mesme Saint éclaircit dans la 63. deux difficultez sur le Sacrifice de la Messe. La premiere est de sçavoir si l'on peut offrir le Sacrifice sans vin. La seconde est de sçavoir s'il faut necessairement y mêler de l'eau. Pour resoudre ces deux difficultez, il dit que le Prêtre doit faire ce que le Seigneur a fait; & après avoir montré que le Seigneur a offert, comme Melchisedech, le pain & le vin, c'est-à-dire son Corps & son Sang, il conclut que le Prêtre doit offrir la mesme chose.

Le chapitre quatrième contient plusieurs témoignages où il est parlé de l'Ordination des Prêtres, de la consecration des Temples, des Autels & des Calices, toutes choses qui ont un rapport necessaire au Sacrifice.

Le chapitre cinquième represente une ceremonie prescrite par le neuvième Canon du Concile de Laodicée, qui estoit de faire sortir de l'Eglise les Cathecumenes avant que d'offrir le Sacrifice. Ce qui marque clairement le respect que l'ancienne Eglise avoit pour cette action.

Le chapitre sixième contient des preuves de l'ancienne pratique d'offrir le sacrifice pour les morts, tirées des précautions que l'Eglise vouloit que l'on prist pour ne don-

ner l'absolution & le Viatique qu'aux véritables penitens. Une des plus convainquante nous est fournie par le deuxième Canon du Concile de Vaison, tenu en 402. Ce Canon est fait en faveur des penitens qui avant que d'achever leur penitence estoient morts éloignez de leur Evêque, & sans avoir reçu l'absolution ni le Viatique. Il ordonne que l'on recitera leurs noms à l'Autel durant le Sacrifice, parce que ce seroit un crime de rejeter dans la celebration des Mysteres la memoire de ceux qui ne s'en sont éloignez durant leur vie que parce qu'ils s'en jugeoient indignes, & qui ont tâché cependant de se rendre dignes d'en approcher.

La seconde partie de cette Instruction contient les preuves de la presence réelle du Corps & du Sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. La premiere preuve est tirée de l'Ecriture, prise sans les préventions où sont les Calvinistes que la presence réelle n'est ni convenable à Jesus-Christ, ni necessaire aux Fideles.

Celle qui est proposée dans le quatrième chapitre est tirée de sept cas de conscience touchant le Viatique, decidez dans le Concile de Nicée, d'une maniere qui prouve que les Evêques qui y assisterent tenoient la presence réelle. Ce sont cas de pratique, & qui n'ont rien de Metaphysique.

Le premier estoit de sçavoir si l'on doit donner l'absolution à un penitent qui  
meurt



meurt avant que d'avoir accompli la penitence prescrite par les Canons. La seconde estoit de sçavoir si on pouvoit lui donner l'Eucharistie. Le Concile ordonna que l'on auroit égard à la disposition où le penitent se trouveroit au temps de sa mort, & que l'on lui accorderoit l'Eucharistie, ou que l'on la lui refuseroit suivant qu'il paroîtroit s'en estre rendu digne par le soin qu'il auroit pris d'expier son peché, & de satisfaire à l'Eglise.

L'examen que le Concile ordonne de la personne du penitent suppose la présence réelle. Ceux qui ne croient pas la présence réelle n'ordonnent point l'examen.

Le dernier chapitre explique huit usages qui montrent que l'ancienne Eglise estoit persuadée que le Corps de J. C. estoit présent au Sacrement. Ces usages sont de garder le Sacrement dans les Eglises, & dans les maisons pour les Fideles au temps de persécution, de le porter dans les voyages, de le donner aux malades pour les preparer à la mort, & autres semblables.

La troisième partie de l'Instruction traite du culte interieur & exterieur rendu à l'Eucharistie. Monsieur l'Evêque de saint Pons demeure d'accord que l'Ecriture ne dit pas que les Apôtres aient adoré J. C. Mais l'Ecriture n'exprime pas aussi tout ce qu'ont fait les Apôtres. Ainsi ils peuvent l'avoir adoré sans que l'Ecriture l'ait dit. Il est certain que les Mages l'adorerent dans la Chre-



la Creche ; & quand saint Mathieu ne l'auroit pas écrit dans son Evangile , il ne seroit pas vrai que les Mages ne l'auroient pas adoré.

La tradition nous apprend le culte qui a esté rendu à Jesus Christ dans l'Eucharistie. Les ceremonies rigoureuses de la penitence en sont une preuve invincible , au jugement de Monsieur de saint Pons. Toutes les austeritez auxquelles les penitens estoient assujettis , ne tendoient qu'à les rendre dignes de s'approcher de ce Sacrement. Ils demouroient durant plusieurs années prosternez devant les Autels , sans oser seulement les regarder.

Que si l'Eglise ancienne ne portoit pas l'Eucharistie en procession , si elle ne sonnoit point de clochette , si elle n'allumoit point de flambeaux , il ne s'ensuit pas qu'elle ne lui rendoit aucun culte extérieur.

Toutes les dedicaces qui se firent au temps de Constantin , se rapportoient au culte extérieur. Le discours prononcé à celle de l'Eglise de Tyr , & inséré tout entier dans le livre dixième de l'Histoire d'Eusebe Evêque de Cesaree , est un des plus précieux monumens que nous ayons de l'Antiquité sur ce sujet. Et d'ailleurs , dans les temps où les Peuples Catholiques n'augmentoient pas les marques extérieures de leur veneration pour le Sacrement de l'Autel , ils n'en avoient pas la foi moins profondément gravée dans le cœur.

# JOURNAL DES SÇAVANS;

Du Lundy, 8 Mars M. DC. LXXXVIII.

---

*Vetus & nova Ecclesia Disciplina circa Beneficia & Beneficiarios.* In folio. 3 vol. à Paris chez François Muguet. 1688.

**L**E prompt debit des deux éditions Françaises de l'ancienne & de la nouvelle Discipline de l'Eglise touchant les Benefices & les Beneficiaries, est une preuve certaine de la grande approbation que ce bel ouvrage a reçu. Le P. Thomassin pour le rendre aussi utile au reste de l'Europe qu'il l'est déjà non seulement à la France, mais encore à toutes les nations qui entendent nôtre langue, a pris la peine de le traduire en Latin, sans y faire d'autre changement considerable que celui de l'ordre. Il l'a divisé en 3 tomes. Dans le premier il découvre l'origine des Benefices, montre quelle est leur nature, & quels sont les droits & les pouvoirs de ceux qui les possèdent. Dans le second il traite de la vocation aux Benefices, de l'élection, de la confirmation, de la cession, de la translation, des irregularitez, des sermens prêté aux

Superieurs, des Commendes, & des dispenses. Dans le troisieme il parle des biens temporels attachez aux Benefices, & de l'usage qui en doit estre fait selon les Canons.

Chaque tome est soudivisé en trois livres. Le premier livre du premier tome est du premier Ordre du Clergé. On y peut voir tout ce qui concerne l'Episcopat & ses divers degrez, comme sont ceux de Pape, de Patriarche, d'Exarque, de Primat, & d'Archevêque.

Le second livre est du second Ordre du Clerge, & on y trouve ce qui regarde les Corevêques, les Archiprêtres, les Vicaires Generaux, les Penitencier, les Officiaux, les Theologaux, les Archidiares, les Curez, les Diares, les Cardinaux, & les Legats.

Le troisieme livre est des Congregations d'Ecclesiastiques & de Moines, & contient ce qui touche l'établissement des Chapitres, des Monasteres, de leurs Regles, & de leurs Privileges.

Le premier livre du second tome traite du lien par lequel l'Ordination attachoit les Clercs a leur Evêque, du pouvoir qu'il avoit de les transferer quand il le jugeoit necessaire pour le bien de l'Eglise, du droit de Patronage, & de l'irregularite.

Le second livre du second tome contient ce qui s'observe dans les elections, la forme du serment que l'Elu prête au Metropolitain & au Pape, de celui qu'il pretait

aux Princestemporels, des démissions, des resignations, & des translations.

Le troisieme livre traite de la pluralité des Benefices, des Commendes, des dispenses, de la residence, de la visite des Diocèses, de la prédication, du soin d'assister les veuves, les orphelins & les pauvres.

Dans le premier livre du troisieme tome il est parle des dixmes, des offrandes, des immeubles leguez par testament, des domaines donnez a l'Eglise, de l'immunité des personnes & des biens Ecclesiastiques, de la simonie, & des coutumes appellées louables.

Le second livre etablit le pouvoir que les Evêques avoient dans les premiers siecles de disposer du revenu de toutes les Eglises du Diocese. Il y est traité apres cela du partage fait entre l'Evêque, le Clerge & les pauvres, outre ce qui estoit destiné a la reparation des bâtimens. Il y a quelque chose d'ajouté des pensions, des testamens, du droit de dépouille, & des annates.

Enfin le troisieme livre represente le parfait de l'interessement qui portoit souvent les Evêques & les autres Ecclesiastiques des premiers siecles à renoncer à leur patrimoine lors qu'ils entroient dans le Clergé. Il y est traité ensuite des trafics qui leur estoient permis, & de ceux qui leur estoient défendus, de la moderation avec laquelle ils ussoient des biens d'Eglise, soit pour leur vêtement ou pour leur vivre, du travail des mains, & de l'hospitalité.

Dans cette édition Latine le Pere Thomassin suit la mesme distribution du temps qu'il avoit suivie dans les deux éditions Francoises, & y met de mesme quatre epoques. La premiere s'étend depuis la naissance de l'Eglise jusques à Clovis. La seconde depuis Clovis jusques à Charlemagne. La troisieme depuis Charlemagne julqu'à Hugues Capet ; & la quatrieme depuis Hugues Capet jusques à nous. Mais il ne garde pas pour cela le mesme ordre. Car au lieu que dans les deux premieres éditions il avoit traite quatre fois chaque question , pour montrer les changemens que la discipline avoit reçus en chaque epoque, dans celle-ci il ne traite chaque question qu'une fois, & decouvre tout d'une vue les changemens que les divers temps ont apportez à la discipline.

Cette methode paroit beaucoup plus commode que l'autre. Mais pour s'en servir avantageusement, il faut faire une reflexion serieuse sur les Canons des Conciles , sur les Decretales des Papes , & sur les témoignages des saints Peres, les conferer les uns avec les autres avec un esprit dégagé de tous les préjugez que donne l'usage present, & jamais ne prononcer avec précipitation. C'est le premier avis que donne le P. Thomassin à ceux qui voudront s'engager à la lecture de son Ouvrage.

Il leur en donne un second qui ne leur est pas moins necessaire. C'est de ne se laisser

jamais emporter par la chaleur des partis quand il s'agit d'une question qui regarde ou l'exercice de la juridiction Ecclesiastique, ou la reformation du gouvernement general.

Il conseille d'éviter toujours en cela les extremitez, & de se tenir dans un juste milieu. Les uns n'admirent que l'antiquité, & méprisent le siecle present. Les autres sont si fort attachez au siecle present, qu'ils en aiment jusqu'aux relâchemens & aux foibleffes. Le Pere Thomassin nous fait remarquer que les Chrétiens des premiers temps ont eu leurs défauts, & que ceux des derniers ont leurs vertus. Ce n'est que dans le Ciel où l'Eglise est sans tache & sans ride. Sur la tetre elle a toujours quelque reste d'imperfection dont elle tâche continuellement de se défaire. Il fait encore cette reflexion que, quelque pensée que nous ayons touchant l'exercice de la Jurisdiction Ecclesiastique, & soit que nous souhai-tions qu'il soit rendu aux Conciles auxquels il appartenoit dans les premiers siecles, soit que nous soyons contens que le saint Pere en jouisse, nous ne changerons pas l'estat des affaires. Elles seront toujours telles qu'il plaira à Dieu ou de l'ordonner ou de le permettre. Tout ce que nous pouvons faire est de le prier que ceux qui nous gouvernent ne se proposent jamais d'autre fin que l'édification de son Eglise, & l'accroissement de sa gloire.



Le Pere Thomassin ne se pouvoit mieux menager qu'il a fait sur ce point, & cependant toutes les précautions qu'il a prises n'ont pas empêché les Ultramontains de trouver beaucoup de choses à redire dans son Ouvrage. Il a esté obligé d'examiner dans un discours qui est à la fin de sa Preface, des difficultez qui lui avoient esté envoyées de Rome. La premiere consiste à l'accuser d'avoir eu dessein de diminuer l'autorité du saint Siege. Il repousse cette accusation par une protestation sincere d'une profonde veneration pour le chef visible de l'Eglise. Pour se justifier pleinement devant les Ultramontains, il ajoute que depuis vingt ans il s'est rendu odieux en France, comme si en voulant soutenir les droits des Papes, il les avoit portez au delà de leurs justes bornes. Un Auteur qui écrit sur un sujet sur lequel de puissans partis ont des interêts contraires, est un peu à plaindre. Il se donne la gence pour trouver entre eux des moyens d'accommodement, & au lieu de les accorder ensemble, il s'attire souvent leur haine.

A l'égard des autres difficultez, il ne les resout pas toutes d'une mesme maniere. Il y en a sur lesquelles il use de tout le temperament dont il se peut aviser, & où il adoucit ses expressions pour contenter la delicatesse des Theologiens & des Canonistes de delà les monts. Il y en a aussi quelques-unes sur lesquelles il

demeuré plus ferme, quand il a cru que la verité ne lui permettoit pas de flechir. Quand le Docteur d'Italie l'a repris d'avoir dit que les Papes n'estoient que les dispensateurs des biens de l'Eglise, & qu'ils n'en estoient pas les maîtres absolus, il a soutenu qu'en cela il n'a rien avancé qu'il n'eust appris de saint Pierre, dont la doctrine constante est que la domination est defendue aux Pasteurs, & ne convient qu'aux Grans de la Terre. Quand le mesme Docteur lui a reproché qu'il sembloit se moquer des Papes quand il les appelloit les executeurs des saints Canons, il lui a répondu que s'il avoit ou pensé ou parle autrement, il auroit eu peur de se rendre coupable d'une lâche flaterie.

*Extrait d'une Lettre de Mr. Amontons, écrite à Monsieur Regis.*

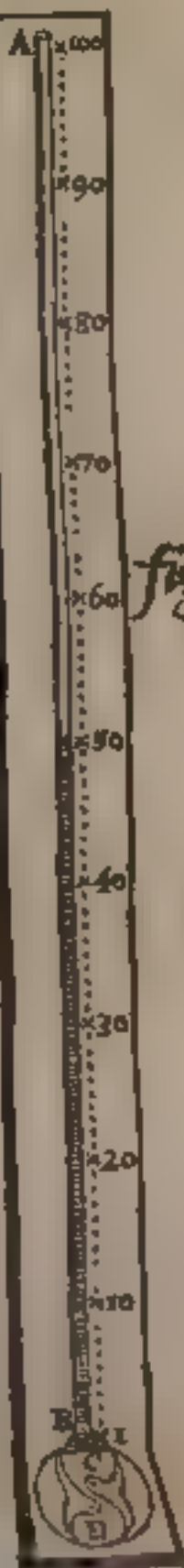
**V**Oicy la nouvelle maniere de construire l'Hydrometre, que j'inventai l'année derniere, & que je presentai au mois d'Août à Messieurs de l'Academie Royale des Sciences, qui la reçurent d'une maniere fort obligeante. Je vous l'adresse pour vous prier de l'insérer dans votre Journal. La premiere figure represente l'Hydrometre conformément à celui que je fis porter à l'Academie. La seconde le represente en l'estat auquel je l'ai reduit depuis, & où apparemment il demeurera.

A B. ( voyez la figure 1. ) represente un tuyau de verre d'environ une ligne de grosseur interieure , & de près de 34 pouces de longueur. A l'une de ses extremittez est une boete de verre marquée A G d'un pouce de grosseur , & semblable à celles des barometres. A l'autre est une boule aussi de verre , marquée B de 15. ou 18 lignes de grosseur , & semblable à celles des Termometres , excepté qu'elle a une ouverture en C. Cette boule est enfermée dans une autre plus grosse marquée C D E F qui est scellée avec du mastic au tuyau A B à l'endroit E. On peut faire cette derniere boule de bois de hêtre , de corne , ou de cuir. Cependant par les experiences que Mr. Hubin Emailleur ordinaire du Roi en a faites , nous avons reconnu qu'il estoit plus avantageux de les faire toutes de cuir que d'une autre matiere. Le cuir que j'ai jugé le plus propre pour cet effet est de la balane qui a esté mis au tan , à cause qu'elle se moule facilement , qu'elle a du corps , & qu'elle est fort susceptible d'humidité ou de secheresse , comme l'experience nous l'a fait remarquer. Toute la boule de cuir C D E F est pleine de mercure , aussi-bien qu'une partie de la boule B. L'autre moitié , & une partie du tuyau A B est remplie d'une liqueur maigre & qui ne peut se geler. Le reste du tuyau , & la moitié de la boete A sont pleins d'une liqueur grasse & plus legere.

fig. 1.



fig. 2.



re que la premiere. Le reste de la boete ne contient que de l'air grossier qui a communication avec l'air extérieur par l'ouverture G que l'on fait assez étroite pour éviter la trop grande évaporation.

On met cet Hydrometre aussi-bien que le suivant sur des montures de bois, graduées & semblables à celles des Termometres. Son effet est de faire connoître par la separation des deux liqueurs qui remplissent le tuyau A B, les differens degrez de secheresse & d'humidité qui se rencontrent dans l'air. Car cette separation se fait beaucoup plus haut dans ce tuyau lors qu'il fait sec, que lors qu'il fait humide, & au contraire elle s'y fait d'autant plus bas que l'humidité est grande; ce qui arrive à cause que pendant l'humidité la capacité de la boule C D E F est plus grande que dans la secheresse, parce que le cuir s'étend pendant l'une, & se resserre pendant l'autre, & qu'en ce dernier cas une partie de la liqueur contenue dans la boule B en est poussée dehors, & qu'elle y rentre lors que l'humidité fait dilater la capacité de la boule C D E F.

Quant à la 2 figure, A B represente un tuyau de verre de 35. ou 36 pouces de longueur, & de même grosseur que celui de la premiere figure. Il est ouvert en A & en B. Il se termine en une boule de verre écrasée, qui a deux ouvertures C & D enfoncées en dedans, & qui ressemblient assez

à certains encriers de verre , de figure cylindrique , dont les bafes font enfoncées. Le diametre de cette boule eft d'environ 2 pouces. Elle eft renfermée par une autre de cuir femblable à celle de la premiere figure. L'une & l'autre de ces boules font pleines de mercure , excepté que dans la boule de verre il y a autant d'eau féconde qu'il en faut pour fournir au tuyau dans la plus grande fecheresse , afin que le mercure n'entre point dedans.

Cette derniere maniere a fes avantages , dont le principal eft de rendre les Hydrometres portatifs , en forte qu'on en peut facilement envoyer en campagne. Au refte la fenfibilité de ces Hydrometres eft telle , que la feule humidité de l'haleine , ou celle de la main fait baiffer la liqueur fort confiderablement, de 1. 2. ou 3 pouces plus ou moins, fuivant qu'il fait plus ou moins humide. Les Curieux en trouveront de l'une & de l'autre maniere chez le fameux M. Hubin qui apporte tous fes foins à favoriser les nouvelles découvertes.

*Histoire de Louis XII. par Mr. Varillas.*

In 4. 3 vol. A Paris chez Claude Barbin.

**L**E premier Livre de cette Histoire contient l'avenement de Louis XII. à la Couronne. Il donna d'abord une grande marque de clemence en oubliant les injures qu'il avoit recuës , lors qu'il n'estoit  
que



que Duc d'Orleans, & s'appliqua aussi-tôt aux affaires d'Italie. La brigade de ceux qui le favorisoient dans Florence succomba, & le fameux Savonarole fut accusé par des gens dévouez à la Cour de Rome, de contrefaire le Prophete. Il fut brûlé vif, & souffrit ce terrible supplice avec une grande constance. On doute si les actes du procès n'ont point esté alterez.

Les Venitiens traiterent avec le Roi pour la conquête du Duché de Milan qui fut faite en peu de jours, nonobstant la puissante diversion faite dans le Frioul & dans l'Istrie par Bajazet II. auquel Sforse avoit eu recours. Ce Duc le recouvre avec autant de facilité qu'il l'avoit perdu. Mais ses soldats le livrent aux François qui le menent à Loches où il meurt après douze ans de prison.

Avant cette expedition d'Italie, Louis XII. obtint du Pape Alexandre VI. une bulle qui déclara nul son mariage avec Jeanne fille du Roi Louis Onzième. Louis XII. n'eut pas si-tôt appris que la dispense estoit accordée, qu'il se maria avec Anne de Bretagne, veuve du Roi Charles VIII. son prédecesseur.

On voit dans le second livre le partage du Royaume de Naples, fait entre Louis XII. & Ferdinand Roi d'Arragon. La parenté de ce dernier avec Frederic Roi de Naples ne l'empêcha pas d'user contre lui de la plus noire de toutes les perfidies. Il tira d'entre ses mains deux Provinces, sous promesse de les lui garder, & aussi-tôt il se déclara contre son ennemi.

On trouve dans le même livre l'exemple d'une autre perfidie des plus horribles. Ce fut Gonzalve de Cordouë, appelé par les Espagnols le grand Capitaine, qui la commit à la prise de Tarente. Il accorda aux assiégez une capitulation qui portoit que les soldats, les Officiers, le Gouverneur, & même le Duc de Calabre, fils du Roi Frederic, se retireroient où il leur plairoit. Gonzalve la jura solennellement sur un Autel dressé pour cet effet entre la ville & le camp. La Messe y fut célébrée par un Evêque qui à la Communion fit mettre à Gonzalve, au Gouverneur de la ville, & au Gouverneur du Duc de Calabre, la main sur le Calice & sur la Patene, & jurer d'observer de bonne foi le traité. Gonzalve le jura de la sorte; & quand il fut maître de la ville, il contraignit le jeune Duc de monter sur l'Amiral de la Flote Espagnole, & l'envoya en Espagne où il demeura prisonnier toute sa vie.

A la fin du même livre on lit encore un autre exemple d'une insigne perfidie. Le Roi Ferdinand envoya en France Philippe Archiduc d'Autriche, son gendre, pour traiter avec le Roi touchant les limites du partage fait entre eux du Royaume de Naples. Philippe conclut le Traité à Lion. Mais Ferdinand qui n'estoit entré en negociation que pour gagner du temps, & pour empêcher que Louis XII. n'envoyast des Troupes à Naples, refusa de le ratifier.

Le recit de la Bataille de Serignole rend le troisieme livre fort remarquable. Elle y est rapportée en trois manieres. On convient que les François la perdirent, & que sa perte attira celle du Royaume de Naples.

La mort d'Alexandre VI. est aussi rapportée en trois manieres dans le même livre. Le Cardinal d'Amboise qui aspirait à la Papauté, fut trompé par le Cardinal de saint Pierre aux liens, qui fit élire le Cardinal Piccolomini neveu de Pie II. Mais celui-ci n'ayant vécu que peu de jours, le Cardinal de S. Pierre aux liens se fit élire lui-même, & prit le nom de Jules II.

Monsieur Varillas rapporte dans le quatrième livre la suite du mauvais succès de nos Armes en Italie, & n'oublie pas 2 nouvelles circonstances de la mauvaise foi des Espagnols. Voici la 1. La capitulation faite pour la reddition de Gayete, portoit que les prisonniers seroient delivrez de part & d'autre. Dans l'exécution Gonzalve de Cordoue retint les Napolitains de la faction d'Anjou, sous pretexte qu'ils n'estoient François que de parti, & non de nation.

L'autre circonstance est que Ferdinand ayant envoyé une ambassade en France, Louis XII. reçut les Ambassadeurs dans une grande assemblée, & leur reprocha en presence des Princes de son Sang, des Officiers de sa Couronne, & des Ministres des Princes Etrangers, la perfidie de leur Maître. Ils voulurent l'excuser; mais on ne

leur permit pas de répondre, & on ne leur donna que huit jours pour sortir du Roy-

Un Ecrivain de ce temps-ci a remarqué que Ferdinand, bien loin de rougir de ce reproche, n'en fit que rire, & avoua d'avoir trompé Louis XII. plus de fois qu'il ne disoit.

Ce qui merite le plus d'attention dans le cinquieme livre de cette Histoire, est la ligue de Cambrai, conclue entre la Duchesse de Savoye pour l'Empereur Maximilien I. & le Cardinal d'Amboise pour le Roi de France. En execution de la ligue le Roi passa les Alpes, donna bataille à Agnadel, & la gagna, & prit la partie de terre ferme qui par le traité lui devoit appartenir, & refusa de prendre celle de l'Empereur, bien que les peuples offrirent de se soumettre à sa puissance.

Le grand événement du sixième livre est la ligue de toute la Chrétienté formée par Jules II. contre la France. Les violences où ce Pape se porta obligèrent le Roi à convoquer un Concile National à Tours, où il fit proposer huit questions qui ne regardoient que le temporel, & qui portoient à chaque ligne des marques du profond respect que le Roi & son Conseil avoient pour la puissance spirituelle que Dieu a donnée au saint Siege.

Le septieme livre est un recit de la suite du differend du Pape Jules II. avec la France.

ce. Chaumont Gouverneur de Milan perdit l'occasion de le surprendre avec sa Cour dans Boulogne où il estoit mal gardé. Il fut cité au Concile de Pise. L'acte de la citation fut conçu en des termes aussi forts contre la personne, que respectueux pour sa dignité. Les Theologiens de Rome répondirent à cette citation, & prétendirent deux choses. L'une, que les Conciles Generaux ne pouvoient estre convoquez que par le Pape. L'autre, que le Pape ne pouvoit estre déposé que pour cause d'herésie. Mais il ne leur fut pas aussi aisé de répondre à un acte que le Concile de Pise fit imprimer, & dont il offrit de montrer l'original passé pardevant Notaires. Cet acte avoit esté signé dans le Conclave où Jules II. avoit esté élu, & tous les Cardinaux au nombre de 38. y avoient promis que celui qui seroit élu Pape ne déclareroit point la guerre aux Princes Chrétiens non feudataires du saint Siege, sans en avoir auparavant obtenu le consentement du sacré College, qu'il reduiroit le nombre des Cardinaux à vingt, que dans deux ans du jour de son exaltation il convoqueroit un Concile General, & que s'il contrevenoit à quelqu'un de ces articles, il consentoit d'estre déposé. Jules II. avoit ratifié cet acte & ces trois articles après son election, & il estoit clair qu'il y avoit contrevenu.

Les deux premieres sessions du Concile de Pise sont decrites dans le huitieme livre. Les Evêques qui les avoient tenues, epon-  
van



antez d'une sedition, & d'ailleurs dégoûtez des Florentins, transfererent leur assemblée à Milan. La Ligue contre la France y est aussi rapportee avec les motifs & les articles, avec divers exploits de Gaston de Foix, Duc de Nemours.

La Bataille de Ravenne remplit la plus grande partie du neuvieme livre. Gaston de Foix qui la gagna, y perdit la vie. Jules II. fut si fort étonné de la défaire de son parti, qu'il fut sur le point d'abandonner Rome. Alphonse d'Este, Duc de Ferrare se mit entre ses mains a la persuasion des Colonnes, & sur la bonne foi d'un sauf-conduit expedie en bonne forme, & dont les Colonnes avoient bien voulu se rendre garans. Le Pape nonobstant cet acte lui voulut faire faire son proces, & l'auroit fait condamner & executer a mort, si les Colonnes ne l'eussent tiré de Rome à main armée.

L'usurpation du Royaume de Navarre faite sur Jean d'Albret par le Duc d'Albe au nom de Ferdinand Roi d'Arragon, est le principal sujet du 10 livre. Les Auteurs Espagnols, & quelques-uns des autres Nations ont soutenu que la Navarre fut conquise en vertu d'une Bulle de Jules II. Le Cardinal Commendon ne douta point de la verité de ce fait, puis qu'il le posa comme un principe certain dans un discours rapporté au chap 8 du 3 livre de sa Vie, au sujet du Duc de Florence, & où il soutint en face à l'Empereur le droit que les



Papes prétendent avoir de disposer des Royaumes, & de les ôter & de les donner selon qu'ils le jugent expedient pour le bien de la Religion. Quoi que des maximes aussi étranges que celles-là soient mises dans la bouche d'un Ministre du Pape, elles ne devoient point estre traduites en François sans un correctif qui empêchast de les recevoir.

Mr. Varillas tient néanmoins cette Bulle fausse, & allegue de fortes raisons de la fausseté. Personne ne l'a jamais vue, & ceux qui s'en servent ne la montrent point. Mais il y a lieu de croire que Ferdinand pour usurper la Navarre se servit d'une autre Bulle de Jules II. par laquelle en haine de ce que les Bourgeois de Lyon avoient reçu les Prelats du Concile transferé de Pise à Milan, il les excommunia, & avec eux tous ceux qui executeroient les ordres de Sa Majesté tres-Chrétienne. Ferdinand s'attribua le droit d'interpreter cette Bulle, & supposant que Jean d'Albret Roi de Navarre favorisoit les desseins du Roi de France, eut avoir droit de s'accommoder de la Navarre qu'il regardoit comme un Estat à sa bienveillance.

L'onzième livre commence par la relation de la journée des Esperons, où l'on croit pouvoir douter au moins en deux points de la fidelité des memoires dont Mr. Varillas s'est servi. Le 1 point est que toute l'Armée Françoisse fut défaite en cette malheureuse journée, au lieu qu'il n'y eut

eut qu'un corps détaché de défait. Il avoit jetté dans Therouenne un convoi de munitions de guerre & de bouche, & comme il se retiroit, il fut coupé & battu. Le second point est que le Roi ne se tenant pas à Paris en seurete, se retira à Blois. La plupart des Historiens conviennent au contraire que ne pouvant aller ni à cheval ni en carosse a cause de la goute dont il estoit tourmenté, il se fit porter en litiere à Amiens, & qu'il fit partir en diligence François Comte d'Angoulême, son gendre, pour aller commander l'Armée campée à Blangy.

Ce livre finit par le Traité de Paix menagé par le Duc de Longueville pris par les Anglois à la journée des Espérons. Le principal article fut celui du mariage du Roi avec Marie sœur de Henri VIII. Roi d'Angleterre. Il n'y eut que six semaines d'intervalles entre ce mariage & la mort de Louis XII. Monsieur Varillas place en cet endroit des particularitez curieuses touchant la conduite de ce Prince, & touchant celle du Cardinal d'Amboise son Ministre, lesquelles il n'avoit pû placer commodément dans les livres précédens. Il auroit pû, s'il avoit voulu, y en placer encore d'autres qui n'auroient pas esté de peu d'importance. Il lui estoit aisé d'exprimer le droit en vertu duquel Louis XII. estoit parvenu à la Couronne, comme le plus proche mâle de la Maison Royale, & le plus proche parent de Charles VIII.

Il pouvoit aussi donner place dans son ouvrage à la foi & hommage prêté au Roi par Philippe Archiduc d'Autriche, entre les mains de Gui de Rochefort, Chancelier de France, pour les Comtez de Flandres, d'Artois, & de Charolois. Il n'en parle que comme en passant dans l'avertissement du premier tome. Ce fut le 5. de Juillet de l'année 1599. que se fit cette action dans Arras. Le Chancelier estoit assis & couvert, & l'Archiduc decouvert & debout. Il avoit les mains entre celles du Chancelier, & s'inclinoit de temps en temps comme pour se mettre à genoux.

Les guerres d'Italie ayant occupé presque tout le regne de Louis XII. il semble que l'Auteur de cette Histoire auroit pû expliquer plus particulièrement qu'il n'a fait les droits du Roi sur le Duché de Milan. Ils consistoient en ce que par le contract de mariage de Louis Fils de France, Duc d'Orleans, Grand Pere de Louis XII. avec Valentine Fille de Jean Galeas Duc de Milan. Il estoit porte que si Jean Galeas mourroit sans enfans, ou que iés enfans mâles mourussent sans posterite legitime, le Duché de Milan passeroit à Valentine & aux siens; & ce cas-la estoit arrivé.

*M. Tul. Ciceronis de Officiis Libri tres, & in illos Samuelis Rachelis Commentarius Philosopho-Juridicus. In 8. Amst.*

**L**A lecture des Offices de Cicéron est non seulement utile aux jeunes gens qui y peuvent apprendre la pureté & l'elegance de la Langue Latine, mais en quelque sorte nécessaire aux Jurisconsultes & aux Magistrats qui y trouveront les devoirs de la vie civile tirez de la source du droit naturel. Aussi voyons-nous que dans tous les temps les plus grans hommes, & les Princes mêmes en ont fait une estime particulière. L'Empereur Alexandre Severe les avoit continuellement entre les mains, selon le témoignage de Lampridius; & Louis XII. Roi de France, les y avoit aussi très-souvent, selon celui de Paul Emile.

Monfieur Rachel ayant esté chargé de les expliquer publiquement, a composé pour cet effet un commentaire, où il a eu soin de tirer d'Aristote, & principalement des livres adressez à Nicomaque, ce que les Peripateticiens avoient autrefois enseigné sur le même sujet, & que Cicéron qui avoit principalement suivi Panetius & les Stoiciens, avoit ou omis, ou touché trop légèrement. Et c'est le commentaire que l'on trouve ici. Mais Monfieur Rachel, pour epuifer entierement la matiere, & pour faire voir quelle est l'étendue

des obligations qui lient mutuellement les hommes de toute condition & de tout estat dans la société civile, a composé un juste volume sur l'excellent livre *De Jure Belli & Pacis* de Monsieur Grotius. Mais il le garde dans son cabinet, & prend tout le temps nécessaire pour y mettre la dernière main. Il semble même qu'avant que de le publier, il seroit bien-aise de voir ce que Monsieur Bocler promet sur le même sujet.

*Antonii Guillelmi Ertelii Jurisconsulti Bazar, Austriana Regina Arabia. In 12. Augustæ Vindel.*

C E n'est ici qu'un recit des aventures de la Reine Aufranie. Elle eut pour pere un grand Seigneur d'Assyrie, & pour époux Aurinde Roi d'Arabie. Le Roi ayant esté appelle en duel par Torvan Roi de l'Inde, il fut assez lâche, non seulement pour refuser le défi, mais pour souffrir que la Reine son épouse l'acceptast en sa place. Cette Princesse se battit avec un courage & une adresse fort au-dessus de son Sexe, & tua son ennemi. La mort de ce Roi fait le dénouement de la piece. On y trouve des maximes aussi différentes que sont les personnages qui y paroissent. Les unes sont honnêtes, & propres à estre imitées. Les autres ne méritent que de l'horreur, & ne peuvent estre pratiquées que dans les Cours les plus corrompues.



Les termes dont l'Auteur-se sert sont assez purs : mais le stile est trop enflé.

*Codex Canonum vetus Ecclesia Romana à Francisco Pithæo ad veteres manuscriptos Codices restitutus, & notis illustratus. Accedunt Petri Pithæi Miscellanea Ecclesiastica : Abbonis Floriacensis Apologeticus, & Epistola & Formula antiqua Alsatica. Ex Bibliotheca Illustrissimi D. D. Claudi Le Peletier, Regis Administri, Regis Aëarii Præfecti, & Supremi Galliarum Senatûs Præsidis insulati. E Typographia Regia In folio. à Paris, chez la Veuve de Sebastien Mabre-Cramoisi. 1687.*

**L**E Public est redevable à Monsieur le Contrôleur General de l'édition de ce Volume qui est comme divisé en 2 parties. L'ancien Code de l'Eglise Romaine fait la premiere. Il comprend les cinquante premiers Canons de ceux que l'on attribue ordinairement aux Apôtres, & ne comprend pas les trente-cinq derniers, non plus que la Collection de Denys Le Petit ne les comprend pas. Il comprend ensuite les Canons des Conciles de Nicee, d'Ancyre, de Neocesaree, de Gangre, d'Antioche, de Laodicée, de Constantinople, d'Ephese, de Calcedoine, de Sardique, de Cartage. Ces Canons sont suivis dans ce recueil des Decrets de quatorze Papes, à compter depuis Sirice jusques à Gregoire II. Entre ces Ca-



nons & ces Decrets, on a imprimé un Traité de la Primauté de l'Eglise Romaine, compile presque tout entier des Epîtres des anciens Papes.

Ce Code de l'Eglise Romaine fut imprimé la première fois à Mayence par les soins de Jean Vandelsstein, afin que les Catholiques pussent s'en servir, pour se garantir des nouveautez dangereuses de Luter. Il le fut depuis à Paris en 1609. par les soins de Mr. Pithou le puîné. Cette édition sera trouvée d'autant plus exacte & plus correcte que les deux précédentes, qu'elle a esté faite sur un manuscrit du College de Troyes, duquel Mr. Pithou s'estoit servi depuis l'édition de 1609. pour restituer un grand nombre de passages; & l'estat où elle a mis le texte de ces anciens canons, les doit faire considérer comme la source la plus pure du Droit canonique.

La seconde partie de ce volume comprend trois Traitez de Mr Pithou l'aîné, & des Opuscules, entre lesquels sont l'apologie & les lettres d'Abbon Abbe de Fleury, & les formules d'Alsace.

Le premier Traité de Mr. Pithou n'est qu'une simple exposition de son sentiment touchant les versions de l'ancien & du nouveau Testament, faites ou sur l'Hebreu ou sur le Grec Elle fut imprimée par Cramoisi en 1609 & adressée à Mr. le Fevre, Precepteur du Roi deffunt.

Cette seconde édition est non seulement plus

plus correcte, mais aussi plus ample, parce que l'on y a ajouté des remarques écrites de la main de Mr. Pithou le puisné, sur un exemplaire du College de Troyes, d'où Mr. Allen Conseiller au Presidial de la même ville, ami particulier de Mr. Pithou, & executeur de son testament, avoit tiré une copie dont on s'est servi.

Le second Traité tend à marquer précisément le temps où la particule *Filioque* fut ajoutée au Symbole du Concile de Constantinople. Ce fut le Pere Sirmond qui dans une conversation particuliere proposa la difficulté à Mr. Pithou, & lui fournit l'occasion d'en composer une dissertation où il ramassa tout ce qu'il y a de plus certain sur ce sujet.

On y voit que la particule *Filioque* parut dans une exposition de foi faite par les Evêques du huitième Concile de Toledé, tenu en 653. Elle fut soutenue par Paulin Evêque d'Aquilée dans un Concile tenu au Frioul en 791. Dans le Concile d'Aix la Chapelle, tenu en 809. Charlemagne députa Vernaire Evêque de Wormes, Jessé Evêque d'Amiens, & Adelard Abbé de l'ancienne Corbie, vers le Pape Leon III. La conference qu'ils eurent avec lui nous apprend deux choses. L'une que non seulement les Eglises de France & d'Allemagne avoient reçu en ce temps-là l'addition au Symbole, mais qu'elles avoient commencé à la chanter publiquement dans la

celebration des Misteres. L'autre, que l'Eglise de Rome ne l'avoit point encore reçue. Elle la reçut pourtant bientôt apres, & avant le Pontificat de Nicolas I élu en 860. C'est un fait dont on ne peut douter, puis que Photius lui reproche cette addition. Tout ceci fait voir que les Eglises de France & d'Espagne furent les premieres qui ajoûterent à leur Office la particule *Filioque*: Mais il est probable qu'ils ne commencerent à la chanter dans le Service public, que depuis le Concile de Francfort, de l'année 794. où Elipande Disciple de Felix Evêque d'Urgel, avoit esté condamné. Leur heresie consistoit à soutenir que le Fils de Dieu n'estoit que son Fils adoptif.

Le troisiéme Traité n'avoit jamais vû le jour. C'est un examen de la reforme du Calendrier faite par Gregoire XIII. Monsieur Pithou, avant que d'entrer dans la discussion des difficultez, represente la forme que Numa donna à l'année des Romains, & le changement que Jules Cesar y apporta depuis.

Les Opuscules qui remplissent le reste de ce Volume, feront le sujet du premier article du Journal suivant.

# JOURNAL DES SÇAVANS,

Du Lundy, 15 Mars M. DC. LXXXVIII.

*Codex Canonum vetus Ecclesia Romana à Francisco Pithæo ad veteres manuscriptos Codices restitutus, & notis illustratus. Accedunt Petri Pithæi Miscellanea Ecclesiastica: Abbonis Floriacensis Apologeticus, & Epistola & Formula antiquæ Alsatica. Ex Bibliotheca Illustrissimi D. D. Claudii Le Peletier, Regis Administri, Regis Aerarii Præsidi, & Supremi Galliarum Senatus Præsidi insulati. E Typographia Regia. In folio. à Paris, chez la Veuve de Sebastien Mabre-Cramoisi. 1687.*

**L**E premier des Opuscules qui se trouvent dans la seconde partie de ce volume, est une profession de foi faite par un Juif converti. Gennade en a parlé dans le chap. 16 de son ouvrage, & remarqué que les Mysteres de la Trinité & de l'Incarnation y sont expliquez de la maniere du monde la plus obscure & la plus embarrassée. Il range ce Juif-là parmi les Auteurs qui ont écrit avant la fin du quatriéme siecle. Le P. Sirmond fit imprimer cette profession de foi

en 1630. avec quatre autres petits ouvrages, & declara l'avoir tiree d'un manuscrit de Mr. Pithou qui dans le troisieme tome de sa collection des Conciles, assure qu'il l'avoit tranferite d'un ancien Code de canons de l'Eglise du Mans. Ce qui a porté a la reimprimer ici, est que le Manuscrit de Mr Pithou est plus correct en plusieurs endroits que l'imprimé du Pere Sirmond, comme le reconnoîtront ceux qui voudront prendre la peine de les conferer.

Le second Opuscule est une relation du Martyre de S. Timothée Disciple de saint Paul. On croit que ce fut Policrate Evêque d'Ephèse qui composa cette relation, & qui l'envoya aux Evêques de Phrygie, de Pont, de Pamphylie, & de Galatie. Il y a apparence que celui qui l'a traduite en Latin, ou celui qui l'a compilée avec d'autres actes de Martyrs, pour s'accommoder a l'usage de son temps, y a ajouté le titre de Patriarche, qui estoit inconnu au temps de Timothée.

Le troisieme Opuscule est un ordre des Eglises de Cambrai & d'Arras. Ces deux Eglises furent gouvernees au commencement par un même Evêque. L'opinion commune est que le premier nomme Diogene, qui avoit été envoyé par le Pape Sirice, souffrit la mort en 408. par un effet de la cruauté des Vandales. La ville d'Arras n'eut un Evêque particulier qu'en 1093. Le premier nommé Lambert, fut sacré dans Rome par le Pape Urbain II.



Cet Ordre des Eglises de Cambrai & d'Arras a esté imprimé sur une copie que le celebre Pierre Pithou avoit tirée d'un manuscrit tres-ancien, dans lequel immédiatement devant estoit une regle faite pour des Chanoines par un concile d'Aix la Chapelle.

Il est dit au commencement que cet Ordre a esté fait pour abolir les usages dans lesquels il s'estoit glissé quelques abus, ou au moins quelque chose de contraire aux usages de l'Eglise Romaine. Il paroît qu'au temps auquel cet Ordre fut composé, le peuple ne s'assembloit que dans l'Eglise Cathédrale, & que l'on ne commençoit la Messe ni dans les Chapelles, ni dans les Monastères, qu'après que celle de la Cathédrale estoit commencée; & il n'estoit permis qu'aux infirmes & aux étrangers de l'entendre dans ces Chapelles ou dans ces Monastères.

Cet Ordre ne prescrit pas seulement aux Ecclesiastiques les ceremonies de l'Office public, il leur prescrit aussi en particulier l'étude, la lecture, le travail des mains, & leur defend sur toutes choses l'oisiveté.

Le quatrième Opuscule est un recueil de formules, sous le titre de *Sortes des Apôtres*. Elles furent trouvées par Mr. Pithou l'aîné, à la fin des canons des Apôtres dans un manuscrit de Marmoutier.

Ces formules peuvent servir de commentaire au 42 canon du Concile d'Agde, tenu en 506. par lequel il est ordonné



défendu à toute sorte de personnes, soit Ecclesiastiques, ou Laïques, d'exercer l'art de deviner, & de prédire l'avenir par l'inspection de l'Ecriture. Cet abus avoit esté introduit par l'ignorance & par la superstition du Peuple qui desiré naturellement de découvrir les choses cachees, d'obtenir ce qu'il souhaite, & de recouvrer ce qu'il a perdu. Il avoit aussi esté autorisé par quelque chose de plus que le silence & que la negligence des Prelats, puis qu'il y avoit des oraisons qui se disoient dans l'Eglise pour apprendre par cette voye ce que l'on desiroit de sçavoir. On demandoit à Dieu par l'une de ces Oraisons, qu'il lui plust d'éclaircir ce dont on doutoit, & de conduire le sort que l'on alloit jetter, comme il avoit autrefois conduit celui que les matelots battus de la tempeste, avoient jetté sur Jonas, & celui que les Apôtres avoient jette sur Matthias pour remplir la place que l'apostasie & le desespoir de Judas avoient fait vaquer parmi eux.

Les réponses que ceux qui se mêloient de cet art faisoient à ceux par lesquels ils estoient consultez, ressembloient assez à celles des anciens Oracles, & n'estoient conçûes qu'en termes vagues & ambigus. Cet expedient leur estoit nécessaire pour entretenir la credulite des simples, & pour n'estre pas aisément convaincus d'imposture. On en trouve ici environ cinquante-cinq formules différentes.

Le cinquième Opuscule est un recueil de titres de Conciles & de Decretales, que Mr. Pithou l'aîné avoit dessein de donner au Public, & qu'il lui avoit promis dans sa preface sur les Annales de France. Monsieur de Thou dans le livre 116. de son Histoire, témoigne qu'entre un nombre presque infini d'anciennes Pièces laissées par Monsieur Pithou, il y avoit des Conciles de France, de l'édition desquels il avoit chargé Monsieur Pithou son Frere. Mais dans ce recueil-ci on trouve des titres de quantité de Conciles, tant generaux que particuliers, tenus hors de ce Royaume. Il y en a de tenus en Espagne, en Afrique, & même quelques-uns en Orient. Après ces cinq Opuscules, il ne reste à parler que d'Abbon, & des formules d'Alsace.

Abbon estoit un Abbé de Fleuri, dont la vie a esté écrite par Aimoin Religieux de la même Abbaye. Quoi qu'il s'en falust beaucoup que son election n'eust esté faite d'un commun consentement, elle ne laissa pas d'estre confirmée par l'autorité du Roi Hugues Capet; & alors ceux qui s'estoient le plus fortement opposez à sa promotion, ne manquerent pas de rechercher ses bonnes graces quand ils se virent assujettis à sa puissance.

Il s'appliqua serieusement à procurer les avantages spirituels & temporels de son Abbaye. Ces derniers donnerent lieu à de grands différens qu'il eut avec Arnoul Evêque

d'Orleans, qui d'ailleurs estoit fort recommandable par sa pieté & par son sçavoir

Abbon fit deux voyages à Rome, avec un équipage convenable à sa dignité Il n'entreprit le premier que pour aller solliciter la confirmation de ses privileges. Mais il ne le pût obtenir de Jean X V. pour les raisons que l'Auteur de sa vie n'a pas manque de rapporter.

Abbon fit son second voyage de Rome par le commandement de Robert Roi de France, par lequel il fut chargé d'y solliciter l'affaire d'Arnoul Archevêque de Reims. Gregoire V. qui estoit alors assis sur le Siege de saint Pierre, fit à Abbon un accueil tres-favorable, & le renvoya tres-satisfait.

Abbon mourut en Guyenne, d'un coup de lance qu'il reçut au côté, dans une batterie survenue entre ses gens & ceux du pays. Les Religieux de son Ordre, mettant peu de difference entre une mort soufferte pour les justes interêts d'une Abbaye, & une mort soufferte pour la défense de la foi, l'ont honore comme un Martyr. Senatus, ou Servatus Bravonius dit qu'il fut tue par les Religieux. Il y a apparence que ce fait n'est fonde que sur le soupçon que l'on eut que la querelle où Abbon fut tue, avoit este excitée par un de ses Religieux, en haine de ce que peu d'heures auparavant il l'avoit repris de ses fautes. Triteme dit qu'il mourut en prêchant la Parole de Dieu. Mais il estoit trop éloigné du temps d'Abbon, pour  
trou

trouver plus de créance qu'Aimoin qui estoit présent à sa mort. Abbon a composé plusieurs Ouvrages, sçavoir la Vie de saint Edmond Martyr, des demonstrations Astronomiques, un traité du mouvement des étoiles, & un traité du cours des Planetes, des categories spirituelles, des homelies sur les Evangiles, un traité de la Cene du Seigneur, un traite du calcul Ecclesiastique, une apologie contre Arnoul Evêque d'Orleans, des lettres, une collection de Canons dediée aux Rois Hugues Capet & Robert, & donnée au Public par le P. Mabillon dans le 2 tome de ses Analecetes.

Les differens qu'il eut avec l'Evêque d'Orleans touchant les dixmes que possédoit son Abbaye, font le sujet de son apologie. Il s'eloigne pourtant un peu du point de la contestation pour s'étendre sur d'autres matieres. Au commencement il propose les chefs dont il estoit accusé. *Mes ennemis, dit-il, ne me sçauroient rien reprocher si ce n'est que j'ai soutenu avec vigueur les interêts des Communautés Religieuses, que j'en ai recherché l'agrandissement, que je me suis opposé de tout mon pouvoir à l'artifice & à la violence de ceux qui ne respiroient que leur ruine, & enfin de ce que quand j'ai eu l'honneur de parler aux Rois, je ne leur ai point déguisé la verité.* Au reste faisant allusion à l'ancien gouvernement de Rome, il donne tantôt le titre de Senat, & tantôt celui de Republique aux Commu-



nantez de son Ordre. Pour relever la dignité de l'Ordre dont il a entrepris la defense, il distingue trois sortes d'Estats : celui des Laïques, celui des Clercs, & celui des Moines. Il subdivise les Clercs en Diacres, en Prêtres & en Evêques, & insinue que ce n'est que par abus que l'on place les Ordres inférieurs dans le Clergé. On peut pourtant remarquer ici comme en passant que les anciens les y ont placez, sans croire qu'il y eust en cela aucun abus. Le 21 canon du 3 Concile de Cartage les y place en ces termes : *Que les Lecteurs, les Psalmistes, & les Portiers retiennent le titre de Clercs.* Abbon dit ensuite que les Clercs sont comme dans le milieu entre les Laïques & les Moines, & autant au dessous des uns qu'au dessus des autres. En quoi il semble oublier la modestie qui sied si bien à ceux de sa profession, & de plus s'éloigner de la verité. Il devoit apprehender qu'on ne lui objectast ces paroles de saint Jérôme dans une Epître à Furia : *Illius Monachi vita laudanda est, qui venerationi habet Sacerdotes Christi, & non detrahit Ordini per quem factus est Christianus.* En parlant des Evêques, il declame contre la simonie fort commune alors parmi eux, & se plaint de l'avarice de ceux qui ôtoient aux Monasteres les dixmes qu'ils possédoient. Et parce que les Evêques avoient souvent traite la matiere des dixmes dans leurs assemblées, Abbon exhorte les deux Rois à n'approuver que les Conclaves

qui tendroient au bien de l'Eglise, & non  
 ux qui tendroient à l'intérêt particulier  
 a Prelats, & au préjudice des Monasteres.

l'occasion de ces Conciles, il parle de ce-  
 i qui fut tenu à saint Denys sur le sujet des  
 xmes, & dissipé par une sédition à laquel-  
 il fut soupçonné d'avoir eu beaucoup  
 : part.

Les lettres d'Abbon qui se trouvent dans  
 recueil, sont environ au nombre de dou-  
 :. Il y en a trois à Gregoire V. une au Roi  
 obert, deux à Odilon Abbé de Cluni.  
 ans la première à Gregoire V. il l'assure  
 a'il a remis entre les mains d'Arnoul Ar-  
 evêque de Reims, le *Pallium* qu'il avoit  
 su pour cet effet de sa Sainteté, & il lui  
 nd compte d'une conférence qu'il avoit  
 ié avec le Roi Robert au sujet du rétablisse-  
 ment de cet Archevêque. Dans la troisième  
 à Gregoire V. il lui parle d'une relation  
 s'il lui avoit envoyée touchant la transla-  
 on du corps de saint Benoît à l'Abbaye de  
 leuri, & proteste que cette relation est en-  
 èrement conforme à la vérité. La dernière  
 : ses lettres contient une collection de plu-  
 urs passages de saint Gregoire le Grand,  
 :squels les Religieux se pouvoient servir  
 ur soutenir leurs exemptions, & pour  
 réter les entreprises du Clergé Seculier.

Les formules d'Alsace par où finit la se-  
 onde partie de ce volume, ont esté trou-  
 es dans un ancien manuscrit de Mr. Pithou  
 puisné, à la fin de celles de Marculfe. On



ne ſçait par qui elles ont eſté recueillies. Il paroît ſeulement par les deux dernières qu'elles l'ont eſté ſous le regne des Fils de Louis le Debonnaire.

Ceux qui ont lû celles de Marculſe, & les ſçavantes notes de feu Monſieur l'Avocat General Bignon, ſçavent combien les pièces de cette nature ſervent à bien entendre les loix, les coûtures & les mœurs des peuples parmi leſquels elles ont eſté en uſage. Elles apprennent les noms des dignitez, les fonctions des Magiſtrats, les formalitez obſervées dans l'élection des Evêques & des Abbez, dans la celebration des mariages, & dans la diſtribution de la juſtice. Elles marquent les clauses des contrats, des donations, & des teſtamens, & d'autres pratiques qui font partie du gouvernement de ces anciens temps.

Les formules d'Aliaſce furent faites pour le Royaume d'Auſtraſie, comme celles de Marculſe l'avoient eſté pour celui de Bourgogne. Elles ſont vint-ſept en nombre. Quelques-unes ont grand rapport avec quelques autres de Marculſe. La ſizième d'Aliaſce, & la cinquième du premier livre de Marculſe ſont ſur le même ſujet, ſçavoir ſur l'élection d'un Evêque. L'une a pour titre: *Carta qua Rex concedit Parochia eligendi Episcopi*. L'autre a pour titre: *Præceptum de Episcopatu*.

Par la première le Roi permet au Chapitre d'élire un Evêque de ſon Corps, &

après qu'il auroit esté élu avec le consentement du Clerge & des plus considerables de la Noblesse, de le lui presenter pour confirmer l'élection. Que si les Chanoines ne trouvoient point dans leur Chapitre de personne capable de remplir le Siege vacant, il leur permet d'en chercher dans les Monasteres, & au défaut des Monasteres, dans le reste du Diocese. Que si le Chapitre éliroit un homme de basse naissance, ou un homme sujet aux charges de l'Estat, ou un homme qui eust quelque défaut, alors le Roi se reserve la liberté d'user de son droit, & de nommer un Sujet capable de gouverner l'Eglise selon les Canons, & de rendre au Prince le service qui lui est dû.

Par la seconde formule qui est celle de Marculse, le Roi, sans s'en rapporter au Chapitre, nomme de l'avis des Prelats & des Grans, un Sujet pour remplir le Siege vacant, & ordonne aux Evêques de la Province de le sacrer.

Ces deux formules font voir la difference des usages reçus autrefois en Bourgogne & en Austrasie, quand il s'agissoit d'élire un Evêque.

Les deux dernieres formules d'Alsace sont historiques, & peuvent estre regardées comme un fidele crayon du triste estat où les divisions des Fils de Louis le Debonnaire avoient reduit l'Italie, & les autres pays de leur obeissance.

Par la premiere l'Evêque de Bresse prie les autres Evêques auxquels il écrit, de lui mander des nouvelles des affaires publiques, & de lui faire le sçavoir si les fils du feu Empereur estoient disposez a entretenir entre eux la paix; ce qu'il souhaitoit d'apprendre, afin de se soumettre a l'obeissance de celui à qui écheroit l'Italie. Sur la fin de la lettre il le prie d'accepter de petis presens, & de lui envoyer un cheval.

La seconde est une réponse par laquelle on assure l'Evêque de Bresse que les Rois estoient en bonne intelligence, & que Louis. & Charles partageroient bientôt les Provinces qui leur avoient este assignées.

A la fin on lui écrit qu'on lui envoie un excellent cheval, & on n'oublie pas de lui prescrire la manière de le nourrir, s'il le veut garder long-temps, & en tirer du service.

*Histoire des Indes Orientales.* In 4. à Paris, chez Arnoul Seneuse, rue de la Harpe, & D. Horthemels, rue saint Jacques.

C'Est plutôt ici une relation de trois voyages faits par ordre du Roi en l'Isle de Madagascar, qu'une histoire des Indes. Aussi la premiere pensée de l'Auteur avoit esté de ne point donner d'autre titre à son ouvrage que celui de Memoires, pour servir à l'Histoire des Indes Orientales. Il est divisé en deux parties.

La premiere n'est qu'une relation du voyage entrepris en 1665. par Monsieur de Beauséjour.

Beausse & par Monsieur de Rennefort Auteur de cette relation. Ils apprirent au Cap Verd comment les Habitans font leur vin de Palme, qui au sortir du Palmier est blanc & doux comme du lait, mais qui devient si aigre, que 2 jours apres il est impossible d'en boire. Ils éprouverent aussi avec quelle joye on reçoit sur mer l'eau de la pluye, & ils en reçurent qui estoit salee, parce qu'ayant esté formée des exhalaisons de la mer, elle n'avoit pas eu le temps de se purifier.

Dans le second livre de cette premiere partie, l'Auteur fait une description assez particuliere de l'Isle de Madagascar, des mœurs, des coûtumes, & de la Religion de ceux qui l'habitent.

Dans le troisieme il raconte une longue conversation qu'il eut avec un Gentil-homme François de qui il apprit des aventures fort curieuses & fort surprenantes qui lui estoient arrivees à Alger, à Constantinople, & ailleurs, & de pretendus secrets de Chimie, qu'il tenoit d'un Arabe avec lequel il avoit fait habitude dans la maison du Grand Visir Coperli.

La seconde partie contient les particularitez de deux voyages, dont l'un fut fait en 1666 & en 1667 par le Marquis de Mondevergue Amiral & Lieutenant General au delà de la ligne, & par les Sieurs de Faye François, & Caron Hollandois, Directeurs du commerce dans les Indes.





ne brûlent ni n'enterrent les morts. Ils les exposent sur une grille de fer, au-dessous de laquelle est une fosse où les os tombent lors que les chairs & les nerfs sont consummez.

Ce qui est dit dans la suite de ce livre des États du Grand Mogol, donne une haute idée de sa puissance. Et en effet que ne peut pas entreprendre & executer un Prince dont le revenu est de trois cens cinquante millions ?

A la fin il est parlé du musc. On l'achete au Tunquin & à Bengalle. Mais il vient de plus loin, sçavoir du Royaume de Bortan. Le musc est un animal assez semblable à une chevre. Il a au nombril en forme de nœfle un demi rond rempli d'une matiere onctueuse qui est le musc. En passant en Europe, il diminue d'un quart.

*Extrait d'une Lettre écrite par Mr. Boifot Abbé de saint Vincent, à Mr. l'Abbé Nicaise Chanoine de la sainte Chapelle de Dijon.*

UN Medecin de mes amis, Monsieur, m'écrivit l'autre jour une chose fort extraordinaire. Il dit qu'il y a environ quatre ans qu'à Pallet petit village proche de Pontarlier, une fille âgée de vint-six à trente ans, nommée Jacqueline Nicolet, fut renversée par des chevaux attelés à un chariot de foin. Les chevaux lui marcherent sur la tête & sur le col sans la blesser. Mais le



chariot lui passa sur le dos, & meurtrit l'endroit qui repend a l'onzieme vertebre. La fille vomit aussi tôt quantite de sang, & continua à en vomir durant plusieurs jours, mais d'une maniere differente. Quelquefois elle vomissoit le sang pur. D'autres fois du sang caillé, & une ou deux fois une matiere semblable a de la chair hachée. Incontinent après sa chute, elle fut quelque temps a l'extrémité. Elle fut ensuite saisie d'une fièvre accompagnée de grandes douleurs qui ne sont presque pas diminuées depuis, & qu'elle ressent encore aujourd'hui par tout le corps, mais particulièrement a l'estomac, au dos & au sommet de la teste; tellement qu'on ne peut la remuer, ni faire de bruit dans sa chambre, ni marcher rudement, sans renouveler en toutes ses parties une douleur extrême. Son bras gauche depuis l'accident est toujours demeure saisi d'une paralysie imparfaite. Elle n'a point d'appetit, & quand elle en auroit, il lui seroit presque impossible d'avaler, parce qu'elle sent un grand obstacle à l'embouchure du gosier. Son pere dit même que dans les premiers jours de sa maladie, il lui arracha & lui coupa au fond de la bouche une piece de chair molasse, de la longueur d'un pied. Cette chair étant crue de nouveau, il lui en coupa encore depuis. Outre ces incommoditez, elle a celle de ne dormir presque jamais. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que depuis quatre ans elle n'a mangé au plus qu'une livre

& demie de pain ou d'autre nourriture, avec un peu de sucre qui couvroit 15 ou 20 grains d'anis, & gros comme une noix de confitures, & n'a bû qu'environ 2 verres d'eau. Mais ce qui passe toute créance, c'est que depuis 35 semaines, au rapport des domestiques dont le témoignage ne paroît point suspect, elle n'a absolument rien bu ni rien mangé. Cela s'étant répandu dans le voisinage, le Medecin qui m'écrivit fut curieux de l'aller voir. Il lui trouva un peu de fièvre, le poux inégal, mou, & fréquent, la couleur assez bonne & naturelle, la langue ni sèche ni humide, les chairs assez dures, molles, & pleines; & s'étant informé d'autres particularitez, il apprit qu'elle ne jettoit aucuns excrémens par les selles ni par les urines, qu'elle avoit souvent de petites sueurs, & que depuis le commencement de sa maladie jusqu'à maintenant, ni l'Inedie, ni l'insomnie, ni la fièvre n'avoient interrompu le cours réglé des purgations. Voilà, Monsieur, ce que m'écrivit un témoin oculaire. Il y a là de quoi embarrasser les Philosophes & la Faculté. On ne manquera pas de douter du fait. Mais ceux qui en douteront peuvent s'en éclaircir par eux mêmes. La fille est vivante, & ne paroît pas devoir encore mourir si-tôt. Je sçai qu'on a fait souvent des contes de certaines personnes qu'on croyoit vivre sans manger, & que lors que d'habiles gens ont voulu approfondir la chose, il s'est trouvé presque toujours que

ce n'étoit que fourberie, & que mensonge. On ne peut rien soupçonner ici de tout cela. La pauvre fille dans les douleurs continuelles qu'elle souffre, a si peu de part à la vie, qu'il lui est tres-indifferent qu'on croie qu'elle mange ou qu'elle ne mange point. Il ne revient rien à son pere du bruit que fait cette maladie, & on ne voit pas quel interet auroient les domestiques à mentir. Il reste donc à deviner comment cette fille peut subsister sans prendre aucuns alimens. Je croi que les plus habiles s'y trouveront bien embarrassés, & qu'il faudra attendre après la mort pour découvrir par la dissection de son corps, ce qui peut avoir causé des effets si surprenans. La chose est si rare, qu'elle merite peut estre bien que quelque Curieux vienne lui-même l'observer sur les lieux. Je suis, Monsieur, de tout mon cœur, comme vous sçavez, V<sup>otre</sup>-tres-humble & tres-obeissant serviteur, B O I S O T Abbé de saint Vincent.

*Billets en vers de Mr. de Saint Ussans. In 12.  
à Paris, chez Jean Guignard, au Palais,  
& Hilaire Foucaut, rue saint Jacques.*

**M**onsieur de Saint Ussans semble réveiller l'étude de la Poésie par une sorte d'ouvrage dont jusques ici l'on avoit vû peu de volumes entiers. Ce sont des *Billets en vers* sur les mêmes sujets sur lesquels on en écrit d'ordinaire en prose. On trou-

vera dans celui-ci les agrémens qui peuvent venir de la beauté du naturel, de la facilité, du tour, de la netteté, & d'un sel mêlé par tout avec adresse. Ceux qui liront les Pièces qui y sont adressées à Mr. Regis, à Mr. de la Grange, au Pere Roques, & la réponse à Tyrsis, & d'autres semblables, croiront y voir un composé de ce qu'il y a de plus charmant dans Ovide, dans Horace & dans Catulle. Mais ce qu'il y a de particulier à cet Auteur, c'est que ce qu'il écrit paroît toujours nouveau, & ne ressemble en rien à la Corneille d'Esopé.

Il a joint à ces Billets quelques Poésies qui avoient déjà paru, & qui avoient esté reçues avec un grand applaudissement L'Elegie sur l'Embrasement de Sorbonne, l'Ode sur le mariage de Mademoiselle de Soubise, & le Discours des Muses aux Dames sont de ce nombre

Mr. l'Abbé de Saint Ussans a aussi enrichi son livre de tailles douces où l'on voit des devises ingenieuses. Celle qu'il fit pour Monsieur le Chancelier lors qu'il fut élevé à la premiere Charge du Royaume, est une des plus belles. Le corps est un Coq sur lequel tombent les rayons du Soleil, & le mot est :

*Sol reperis vigilem.*

On sçait que Monsieur le Chancelier porte pour Armes un Coq, & que le Roi a un Soleil pour le corps de sa devise.

A la fin du volume est une lettre en prose qui merite d'estre lûe & pour la pu

reté du langage avec laquelle elle est écrite, & pour l'érudition dont elle est remplie. Le dessein de l'Auteur a esté d'y faire voir que parmi les ouvrages d'Horace, & parmi ceux de plusieurs autres Poetes tant Grecs que Latins, il y a quantité de pièces qui peuvent passer pour des billets.

*La Vie de Saint Paulin Sénateur & Consul Romain, depuis humble serviteur de Dieu, & enfin Evêque de Nole, recueillie des ouvrages de ce Saint, des Peres de l'Eglise, & des Auteurs Ecclesiastiques. In 8. à Paris, chez J. Couterot, & Louis Guerin.*

L'Auteur de cette vie, qui par modestie n'a pas voulu se nommer, s'est beaucoup moins étendu sur les avantages de la naissance de saint Paulin, & sur les dignitez qu'il a possédées dans le siècle, que sur les vertus Chrétiennes qu'il a pratiquées depuis sa conversion, & qui l'ont fait reverer de toute l'Eglise. Il a tiré les particularitez les plus considerables, tant des œuvres mêmes de saint Paulin, de ses lettres & de ses poésies, que des eloges qui lui ont esté donnez par les plus grands Evêques, & par les plus sçavans Docteurs de son temps, avec lesquels il estoit lié d'une amitié très étroite.

Entre les points d'histoire qu'il traite, il y en a deux de quelque importance, sçavoir celui du Consulat de saint Paulin, & celui de sa captivité.

Il parle du Consulat comme d'une chose certaine , & n'en établit néanmoins la certitude que sur des passages d'Aufone qui dit simplement que Paulin l'a précédé dans l'exercice des charges publiques , & ne marque point en particulier quelles ont esté ces charges-là.

*Quamquam & Fastorum titulo prior , &  
tua Roma*

*Præcessit nostrum Sella Curulis ebur.*

A cause néanmoins que le nom de Paulin ne se trouve point dans les Fastes en qualité de Consul , il croit , contre Baronius , qu'il n'a point esté Consul ordinaire , mais seulement subrogé. Le P. Chiflet avoit soutenu le même sentiment dans son *Paulinus illustratus*, & enseigné qu'il étoit probable que Paulin avoit esté subrogé à Valens mort au mois d'Août de l'année 378.

Quant à la captivité de saint Paulin, l'Auteur , bien loin de s'en expliquer en termes aussi affirmatifs qu'il a fait du Consulat , declare que personne ne doute que cette histoire ne reçoive de grandes difficultez. Elle est rapportée dans le 1. Chap. du troisiéme livre des Dialogues de saint Gregoire. Dans le temps auquel les Vandales ravageoient la Campanie , & en enlevoient les habitans , une Veuve de laquelle le fils avoit esté emmené en Afrique , & fait esclave du Gendre du Roi , demanda à S. Paulin de quoi le racheter. Le saint Evêque n'ayant point d'argent , s'offrit lui-même pour délivrer le fils  
de



de la Veuve. Le Prince Vandale l'accepta, & l'employa à travailler à son jardin. La plus grande peine où soient ceux qui veulent conserver cette histoire, est de trouver dans la vie de saint Paulin un temps où ils puissent la placer commodément.

Le P. Chiflet la met en l'année 410. en laquelle la ville de Rome fut prise, & celle de Nole ruinée par Alaric. Mais l'Auteur de la vie soutient que saint Paulin estoit constamment à Nole en cette année-là, & que toutes les années de sa vie jusques à 414. sont trop remplies pour donner la place que l'on cherche à la captivité d'Afrique.

Baronius & le Pere Petau la rapportent à l'année 430. en laquelle mourut saint Augustin durant que la ville d'Hippone estoit assiégée par Genseric. Ils se persuadent que le Roi de qui saint Paulin prédit la mort, selon le recit de saint Gregoire, fut Gontaire. Mais le Pere Chiflet & l'Auteur de la vie de S. Paulin, refutent cette opinion par deux raisons. L'une, que selon le temoignage de Procope, Gontaire estoit trop jeune pour avoir une fille mariée lors qu'il entra en Afrique, & que par conséquent il ne fut point Beau-Pere du Prince de qui saint Paulin fut Jardinier. L'autre, qu'au temps de la mort de Gontaire, saint Paulin avoit 75. ans, âge peu propre à supporter les fatigues de l'Agriculture.

Mais enfin en quelque-temps que cette histoire puisse estre arrivée, les habitans de No

Nole la tiennent par tradition. Ils ont toujours fait des réjouissances publiques du retour de leur Pasteur, & ils les renouvellent encore chaque année, depuis le seizième de Juin, auquel ils croient qu'il entra dans leur ville, jusques au vint-deuxième du même mois qui fut celui de sa mort.

L'Auteur de la Vie remarque que l'on croit qu'il y a eu un autre Evêque de Nole, nommé Paulin, & qu'il ne sçait si le temps auquel il a vécu ne s'accorderoit point mieux avec le recit de S. Gregoire, & avec la Fête que l'Eglise de Nole solennise tous les ans, que le temps de saint Paulin duquel il écrit la vie.

On trouve dans le même volume deux autres vies: celle de saint Victrice Evêque de Rouen, tirée des écrits de saint Paulin; & celle de saint Apre.

Puisque nous sommes engagés à parler de saint Paulin, nous pouvons mettre dans cet article ce qui regarde la nouvelle édition de ses œuvres. Elle est in 4. & se vend en la même boutique où se vend sa vie. Le volume est partagé en deux tomes. Les Eplâtres en prose, & les Poësies qui sont certainement de saint Paulin, sont rangées dans le premier selon l'ordre du temps où elles ont esté composées. Ceux qui ont pris le soin de l'édition, les ont conférées avec plusieurs manuscrits, & avec toutes les éditions précédentes. Ils ont ajouté les Lettres écrites à saint Paulin, & les argumens tant

de ces Lettres-là que de celles de saint Paulin, & de ses Poësies.

Le second Tome comprend les œuvres ou supposées ou douteuses, les remarques de ceux qui ont eu le soin de l'édition, celles de Fronton le Duc, de Rosweide & d'autres, les Eloges, & la vie du Saint, sept Dissertations, & quinze Tables.

*Fr. Sanctius Minerva, sive de Causis Latinae Linguae Commentarius; cui accedunt animadvertiones & notæ Gasparis Sciopii, & longè uberosiores Jacobi Perizonii. In 8. Francqueræ.*

**S**ANCTIUS Professeur de Salamanque, a donné le nom de Minerve à sa Grammaire dans laquelle il recherche les véritables causes de chaque question. La Minerve d'Homere, qui dissipoit les nuages qui empêchoient Diomedee de discerner dans la mêlée les Dieux & les hommes, n'est rien autre chose que la raison qui perce les ténèbres de l'ignorance, & qui decouvre le vrai & le faux. Il ne se doit rien faire sans raison dans les arts, comme il ne se fait rien sans raison dans la nature. Jules César Scaliger a frayé le chemin pour parvenir à la connoissance des causes de la Grammaire. Sanctius qui l'a suivi, l'a surpassé en ce qui regarde les causes de la structure & de la liaison du discours, laquelle on appelle Syntaxe, & qu'il a reduite à des principes simples & naturels.

Gaspart Sciopius ayant vû à Rome ce livre de Sanctius qu'un Ambassadeur d'Espagne y avoit porté, l'admira, & l'imita dans ce qu'il écrivit depuis sur la même matiere. Vossius dans ses ouvrages sur la Langue Latine, n'a souvent fait que copier ces deux sçavans Grammairiens.

Les exemplaires de la Minerve de Sanctius estant devenus fort rares, les Libraires de Franeker ont cru qu'il estoit de leur intérêt d'en faire une nouvelle édition, & ont prié Monsieur Perizonius Professeur en Humanitez dans la même ville, de leur donner ses observations pour la rendre & plus ample & plus exacte que les précédentes. Il leur a accordé leur priere, & a composé des notes fort propres à illustrer la Minerve de Sanctius, bien qu'ils s'éloigne souvent de son sentiment; ce qu'il ne croyoit pas qui dût arriver lors qu'il commença à travailler à ces notes. Aussi avouë-t-il qu'il a toujours eu une estime particuliere, non seulement pour Sanctius, mais encore pour ceux qui ont suivi ses traces; comme Sciopius, Vossius, & l'Auteur de la nouvelle Methode, lequel il appelle l'ornement & la gloire de l'Ordre de saint Benoît.

# JOURNAL DES SCAVANS,

Du Lundy, 12 Mars M. DC. LXXXVIII.

---

*Histoire de Saint Louis.* In 4. 2 vol. à Paris, chez J. B. Coignard.

**L**A vie de saint Louis commence par un abrégé de l'Histoire de France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à la mort de Louis Huitieme. L'Auteur a cru devoir remonter ainsi bien avant dans le passé, pour donner une idee plus claire de l'estat ou les affaires estoient au commencement du regne qu'il entreprend de décrire, & pour n'estre pas obligé de faire dans la suite de frequentes digressions. Cet abrégé remplit tout le premier livre. Le second commence par le recit du Sacre du jeune Roi. La ceremonie fut un peu troublée par une bizarre contestation survenue entre les Comtesses de Flandre & de Champagne, qui voulurent représenter leurs maris absens, & se disputerent le droit de porter l'épee devant le Roi. A peine pût on les faire consentir que le Comte de Boulogne la porteroit sans préjudice de leurs droits.



Le reste de ce livre , & la plus grande partie du suivant , n'est qu'une triste image des troubles excitez durant la Minorité par des Grans qui n'obeissoient qu'à regret à une Regente.

Le motif, ou plutôt le pretexte de leurs entreprises cessa par la Majorite arrivée le 25 d'Avril de l'année 1236. Celle des Rois n'estoit alors, non plus que celle de leurs Sujets, qu'à 21 an accompli. Philippe le Hardi qui en avoit reconnu l'inconvenient, ordonna que son Fils & son futur Successeur seroit reconnu majeur à quatorze ans accomplis. Depuis Charles V. avança d'un an la majorite des Rois, & la fixa à treize ans & un jour.

On lit dans le cinquième livre deux événemens dignes d'une attention particuliere. Le premier est l'offre de l'Empire faite par Gregoire IX. à Robert Comte d'Artois, Frere du Roi. Les François répondirent en corps au Pape, & supposant que l'Empereur auroit pu estre depose dans un Concile General s'il y avoit esté legitimelement convaincu, ils accuserent Gregoire d'avoir commis un attentat en s'attribuant cette autorité.

L'autre événement comprend le Combat de Taillebourg, & la Bataille de Saintes, où le Roi fit merveille de sa personne. En la premiere rencontre il soutint presque seul sur le pont tout l'effort des ennemis. On prétend que les deux Armées montoient  
jus



jusques à deux cens mille hommes. Les Anglois s'y soutinrent une partie du jour avec tout ce qu'ils avoient jamais temoigne de valeur. Mais il falut enfin qu'ils cedassent.

Ce qui paroît plus remarquable dans le sixieme livre, c'est la mort de Gregoire IX. l'election d'Innocent IV. l'excommunication qu'il prononça contre l'Empereur, le Concile qu'il tint à Lyon, & la maladie du Roi, durant laquelle il prit resolution de passer la mer, & d'employer ses armes contre les Infideles. On raconte qu'un Cure de Paris oblige de publier à son prône la Sentence d'excommunication, dit qu'ignorant qui du Pape ou de l'Empereur avoit tort, & ne sachant de leur querelle que le mal qu'elle faisoit dans l'Eglise, il declaroit autant qu'il estoit en son pouvoir, le coupable excommunié, & l'innocent absous.

Louis IX. auroit paru en Aîe comme dans un pays inconnu, si les Lecteurs, avant que de l'y voir entrer, n'avoient reçu une legere teinture des revolutions arrivees à Jerusalem depuis la mort de Nôtre Seigneur, du progres de la Religion Mahometane, de la succession des Califes, & des expositions des Croisiez. C'est aussi ce que l'Auteur s'est propose de leur donner dans le septieme livre.

Le septieme fait aborder l'Armee de France en Aîe de Chypre, d'où elle passe en Egypte. Le Roi lui va de nêloir l'Egyptienne qui étoit au port, & des Ter

tes qui couvroient tout le rivage , se débarrassa d'entre les mains du Legat qui vouloit le retenir , sauta de sa barque dans l'eau , gagna le bord , & seconde de la Noblesse poussa bien loin les Infideles.

La Journée de Massoure dont le mauvais succès apporta un prodigieux changement aux affaires des François , est décrite fort au long dans le neuvième livre. Le Comte d'Artois & le Comte de Salisberi y furent tuez sur un tas d'Infideles. La perte de cette bataille fut bientôt suivie de la prise du Roi. Elle arriva par la trahison ou par l'extravagance d'un de ses Huissiers , qui troublé par l'image de la mort au moment que la treve estoit prête d'estre conclüe , cria de toute sa force que le Roi ordonnoit à ses gens de se rendre , s'ils ne vouloient le faire tuer.

Les Chrétiens furent contraints de traiter avec les Infideles , de leur rendre Damiette qu'ils avoient tenuë onze mois , & de leur payer rançon. Après quoi ils mirent à la voile , ne souhaitant rien aussi fortement que de ne voir jamais la Terre où ils avoient tant souffert. Le Roi persuadé que sa captivité estoit glorieuse , puis qu'il l'avoit soufferte pour l'intérêt de la Religion , fit graver ses chaînes sur une monnoye.

Tout ce qui est rapporté dans le dixième livre fait bien voir que la disgrâce arrivée à *Louis* ne lui abbatit point le courage. La réponse qu'il fit faire aux Ambassadeurs du Prin-

Prince des Assassins, nomme le vieux de la Montagne, ne fut pas moins fier qu'elle l'auroit pû estre quand elle auroit esté reduite dans la capitale de son Royaume. Ces Ambassadeurs temoignerent que leur Maître trouvoit étrange que le Roi n'eust point encore recherché son amitié en lui envoyant chaque année des presens, comme l'Empereur d'Allemagne, le Roi de Hongrie, & le Sultan de Babylone lui en envoyoient. Ils ajoutèrent qu'il se contenteroit que le Roi le fît décharger du tribut qu'il avoit accoutume de payer aux Chevaliers du Temple & de l'Hôpital.

Le Roi ne leur fit pas l'honneur de leur répondre. Les Grans Maîtres de ces deux Ordres répondirent en son nom, qu'il faisoit que le Prince des Assassins eust perdu l'esprit pour faire un tel message à un Roi de France, qu'ils estoient fous eux-mêmes de s'en estre chargez, & que sans le respect dû à leur qualité d'Ambassadeurs plutôt qu'à la personne de leur Maître, on les auroit jettez dans la mer. Cette reponse étonna tout le monde. Ensuite le Roi s'appliqua à diverses affaires en Asie. Il y rebâtit la Ville de Jasse, & mit en deliberation s'il visiteroit celle de Jerusalem. Il brûloit d'envie de voir les lieux sanctifiez par tant de merveilles. Mais parce qu'il n'y pouvoit entrer que comme un particulier, il falut qu'il se privast de cette joye. Ayant donc mis les affaires des Chrétiens en Asie au meilleur

estat qu'il lui fut possible, il songea à s'embarquer pour retourner en son Royaume.

La Reine sa Mere y estoit morte durant son absence, & il en avoit reçu la nouvelle en Asie. Cette seconde Regence de la Reine Blanche avoit esté remplie, aussi-bien que la premiere, de quantité d'actions de prudence & de Justice. Le Chapitre de Nôtre-Dame de Paris ayant fait emprisonner tous les habitans de Chatenai & de quelques lieux d'alentour, la Reine informée de l'extrême necessité où ils estoient réduits, demanda au Chapitre de les relâcher sous caution. Le Chapitre répondit que personne n'avoit rien à voir sur ses sujets, qu'il pouvoit les faire mourir si bon lui sembloit, & envoya prendre les femmes & les enfans qu'il avoit d'abord épargnez.

La Reine persuadée qu'il lui estoit permis de donner atteinte aux droits des particuliers quand ils en abusoient, se transporta à la prison du Chapitre, ordonna d'en rompre les portes; & de peur que l'on en fît difficulté par l'apprehension d'encourir les censures fort communes en ce temps-là, elle donna elle-même le premier coup avec un bâton. Les prisonniers sortirent en foule, & lui demanderent sa protection qu'elle leur accorda. Elle obligea le Chapitre à affranchir ces pauvres gens pour une certaine somme par an. Ces sortes d'affranchissemens devinrent communs en ce temps-là, & la plupart des Seigneurs imi-  
tant

les Juges feroient serment de  
aucun present, de n'en faire au  
auxquels ils devoient rendre compte  
administration, de ne point em  
ceux qui pouvoient avoir des pro  
Tribunaux, de ne posseder rien de  
due de leur Jurisdiction, de n'y  
rier leurs enfans ni leurs parens, &  
y point mettre en Religion.

L'annee 1260. fut funeste à la  
la mort de Louis fils aîné du Roi,  
leva en la fleur de sa jeunesse, &  
grandes esperances qu'on avoit en  
les belles qualitez. Le Roi durant  
disposition qui lui estoit survenue  
donne d'excellentes instructions  
gouverner, & les avoit finies par  
les: *Ne pensez, mon Fils, qu'à  
aimer de vos Sujets. & sçachez*

On voit dans le treizième la grande application du Roi non seulement à rendre justice, mais à la faire rendre par les plus grans Seigneurs, sans épargner ses plus proches. Il donna des marques d'une grande severité envers Charles Comte d'Anjou, son frere, qui sembloit avoir abusé de son pouvoir en quelques occasions. Il fit une Ordonnance contre les blasphémateurs dans un Parlement tenu à Paris au mois d'Août de l'année 1264. & un Bourgeois ayant esté convaincu peu après de ce crime, il lui fit marquer le nez & la levre d'en bas d'un fer ardent. Quelques-uns s'estant plains de la rigueur de cette peine qui n'est pas portée par l'Ordonnance dont nous parlons, le Roi dit *qu'il voudroit en avoir souffert autant, & qu'il n'y eust plus de blasphémateurs dans son Royaume.*

Ce livre finit par la description de la Bataille de Benevent, gagnée par Charles Comte d'Anjou, après laquelle Mainfroi usurpateur de la Sicile fut trouvé parmi les morts.

Le quatorzième commence par un Jugement rendu au Parlement en Fevrier, contre le droit des aziles. Un voleur qui s'estoit réfugié dans l'Eglise des Cordeliers de Tours, y avoit esté pris par les Officiers du Roi. Sur la Requête de l'Archevêque de cette ville là, qui le redemandoit, le Parlement ordonna que le voleur seroit remis dans l'Eglise; mais que les gens de l'Archevêque, ou les Cordeliers l'en chasseroient aussi-tôt, afin



456 J O U R N A L  
afin que les Officiers du Roi pussent s'en  
fir pour faire justice, sinon que ceux-ci  
entreroient & le prendroient.

Les calamitez que souffroit une terre  
sanctifiée par les travaux du Fils de Dieu  
firent une si forte impression sur le cœur  
de Louis, qu'il se resolut de passer une  
seconde fois la mer, pour y apporter du re-  
mede.

Il n'eut pas plutôt pris la Croix qu'il  
envoya demander au Pape un dixième sur  
le revenu de l'Eglise Gallicane. Le Pape  
permit de le lever pendant trois ans; à  
quoi le Clergé s'opposa en vain, quoique  
ce fust avec beaucoup de chaleur.

Le Roi se servit aussi du pouvoir qu'a-  
voient alors les Seigneurs de faire des le-  
vees par teste sur leurs vassaux. L'Auteur  
remarque que cette source qui maintenant  
coule sans interruption, ne s'ouvroit alors  
que dans de pressans besoins, comme quand  
les Seigneurs marioient leurs enfans. Ceux  
qui ne subsistoient que du travail de leurs  
bras ne furent point compris dans cette im-  
position.

Le recit de la Croisade est interrompu  
par celui de la Victoire remportee par  
Charles Comte d'Anjou sur Conradin qui  
fut pris, & eut la teste tranchee. On ne  
doute point que cette execution n'ait don-  
né de l'horreur au Roi. On ne sçait si  
Clement IV. y consentit; mais il est mal-  
aise de croire que Charles s'y soit resolu.

contre le sentiment de ce Pape. Dans les Lettres qui sont publiques il lui recommandoit sans cesse d'épargner le sang. Quelques auteurs ont écrit que dans une lettre qui est demeurée secrète, il lui manda que la vie de Conradin estoit la mort de Charles. Quoi qu'il en soit, Charles espéra de s'assurer par d'une Couronne qu'il auroit mieux valu ne point posséder.

On a cru que les exactions faites par la Cour de Rome sous le Pontificat de Clement IV. donnerent lieu à la Pragmatique sanction, par laquelle le Roi maintint les États ordinaires dans la jouissance de leurs droits, abolit tout ce qui avoit le moins d'air de simonie, & regla par la disposition des Conciles & par la pratique des saints, l'entrée aux fonctions Ecclesiastiques.

L'auteur reconnoit au commencement du dernier livre, que quelques-uns doutent de la verité de cette pièce, & soutient que leur doute n'a point de justification. Aucun de ceux qui ont écrit sur ce sujet, n'a point de justification.

alteroient la discipline des Eglises de son Royaume, crut y devoir établir quelque chose de fixe & d'uniforme pour l'administration de la Justice, & dans ce dessein donna charge à d'habiles gens de travailler à ce que l'on a appelé depuis *les établissemens de saint Louis*. C'est une espèce de compilation de coutumes observées dans le Royaume, sur laquelle Monsieur Du Cange a fait de sçavantes notes.

Il n'est pas certain que ces établissemens aient esté publiez avant le départ du Roi pour une seconde expedition contre les Infideles. Il aborda heureusement en Afrique. Mais à peine son armee eut-elle pris terre, qu'elle y souffrit de grandes incommodités causées par la qualite du Pays, & par celle de la saison. Le Roi fut lui-mesme attaqué d'une maladie mortelle. Quand il en eut reconnu le danger, il manda Philippe son fils aîné & son successeur à la Couronne, & lui fit une instruction qui doit servir de regle à tous les bons Princes.

L'auteur l'a inserée toute entiere dans son ouvrage, après l'avoir accommodée au langage de ce temps-ci sans en changer en rien le sens.

Peu de jours après le Roi mourut sur un lit de cendre, & couvert d'un cilice, laissant aux siens un regret inconsolable de sa perte. Ses os furent apportez en France, & mis dans l'Abbaye de saint Denys, avec les ceremonies décrites à la fin de ce dernier livre.

*M Tullii Ciceronis de Officiis Libri tres Cato Major: Laelius. Paradoxa: Somnium Scipionis. Ex recensione Ioannis Georgii Grevii, cum ejusdem notis, ut & integris observationibus Dionysii Lambini, Fulvii Ursini, Caroli Langii, Francisci Fabritii Marcodurani, Alai Manutii, nec non selectis aliorum. In 8. Amstelodami.*

**M**onsieur Grevius ayant dessein de donner au public une nouvelle édition de toutes les œuvres de Cicéron, continué par ce volume qui comprend les trois Livres des Officiers, le Dialogue de la vieillesse, & celui de l'amitié, les Paradoxes, & le Songe de Scipion. Pour rendre le texte le plus correct qu'il seroit possible, il a suivi les meilleures éditions, & sur tout celle de Langius, & de plus a consulté d'anciens manuscrits, par le secours desquels il a corrigé des fautes qui avoient gâté toutes les éditions précédentes. On ne sçauroit rien faire de plus avantageux pour la réputation d'un ancien Ecrivain, que d'effacer ainti les taches que la barbarie des siècles passez, & la negligence des copistes peu éclairez avoient répandues sur ses ouvrages. Quoi qu'un texte rétabli de la sorte soit assez intelligible, & semble n'avoir pas besoin de commentaire, Mr. Grevius n'a pas laissé de composer de sçavantes notes pour expliquer les maximes des Stoiciens & des autres Philosophes dont Cicéron s'est servi.

Ses instructions soutenues par ses exemples changerent en peu de temps la face de son Diocèse.

Il estoit si éloigné de rechercher les louanges que ses predications & ses vertus méritoient, que durant la maladie qui finit ses travaux, il ordonna de bruler ses sermons & ses autres écrits, defendit de lui faire d'oraison funebre, & choisit sa sepulture au cimetiere avec les pauvres.

Il voulut que le lieu où il seroit enterré ne fust distingué des autres que par un marbre noir, sur lequel on ne mettroit ni son nom, ni ses armes, mais seulement ces paroles du Pseaume x x v. *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre Maison, & le lieu où reside votre gloire. Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon ame avec les impies.*

Il entendoit par les premieres paroles son zele pour les fonctions de son Ministère, par les secondes, son attachement à son Diocèse; par les dernieres, sa crainte des Jugemens de Dieu, & son esperance aux merites du Sauveur.

*Pensées Chrétiennes sur divers Sujets de piété.* In 8. à Paris chez Claude Barbin, au Palais.

**M**onsieur l'Abbé de Choisi qui donne au public ces *Pensées Chrétiennes*, nous apprend qu'il les a tirées pour la plus grande partie des manuscrits du Pere Surin.



Jesuite, homme fort spirituel, & dont la vertu a este d'autant plus pure, qu'elle a souffert de plus rudes épreuves. Comme Monsieur l'Abbe de Choisi apprehendoit que la simplicité de ces Pensées ne rebu-  
 rait les gens du monde qui en ont plus de besoin que les autres, il les a revêtues de toute l'elegance dont nôtre Langue est ca-  
 pable.

Elles ont peu de liaison ensemble, & renferment néanmoins les principaux de nos devoirs. Chaque condition y trouve-  
 ra son instruction particuliere. Les ames avancees dans la vertu, & qui n'aspirent qu'à l'accomplissement de la volonté de Dieu, y apprendront d'un Saint du dernier siecle quatre moyens de la connoître : la foi, l'obeissance, l'inspiration, la raison. Il est croyable que ce Saint n'avoit recours au dernier moyen que quand les trois autres lui manquoient, & qu'il ne suivoit son propre sens que quand la foi lui paroif-  
 soit obscure, l'obeissance aveugle, & l'in-  
 spiration douteuse.

Les Poetes mesmes au salut desquels peu de personnes songent aussi serieusement qu'il faudroit, y recevront de fort bons avis pour se defaire de la vanité que l'on ne voit que trop souvent triompher dans leur cœur & dans leur bouche. La maniere dont ils se placent au Temple de memoire est decrite ici, & celle dont ils se traitent de Dieux, dont ils méprisent toutes les conditions



humaines , & dont ils s'érigent en dispensateurs de la gloire , sans lesquels on ne parleroit plus d'Alexandre ni des autres Conquerans.

*De l'Unité de l'Eglise , ou Refutation du nouveau système de Monsieur Jurieu. INTA. à Paris chez Guillaume Desprez , & Helie Joffet , rue saint Jaques.*

**L**E livre auquel on répond par celui-ci , contient plusieurs points dont il ne s'agit nullement. La question unique dont il s'agit , est proposée par Mr. Jurieu en ces termes . *Notre opinion n'est pas difficile à distinguer de celle de l'Eglise Romaine Il n'est rien de plus opposé Nous voulons que l'Eglise Catholique & universelle soit repandue dans toutes les sectes , & qu'elle ait de vrais membres dans toutes celles de ces sociétés qui n'ont pas renversé le fondement de la Religion Chrétienne , fussent elles en desunion les unes avec les autres jusques à s'excommunier mutuellement L'Eglise Romaine au contraire veut que l'Eglise soit renfermée dans une seule société Chrétienne séparée de toutes les autres.*

Il avoue que l'opinion qui restraint l'Eglise à une seule communion , a pris naissance en Asie , ne se souvenant pas qu'il l'attribuë à Tertullien & à Agrippin , qui ayant précédé Firmilien de plusieurs années , & demeuré en Afrique , ne l'ont emprunté ni de lui ni des Evêques d'Asie de son temps.

Il reconnoit que ç'a esté la doctrine de S. Cyprien, adoptée également & par S. Augustin, par les Donatistes, par le Pape Estienne, & par les Evêques du quatrième & du cinquième siècle; ce qui lui fait appeller ce sentiment l'erreur du siècle de saint Augustin.

Il ne reste plus qu'à lui montrer que c'est la doctrine embrassée généralement par tous les Chrétiens depuis seize siècles; & c'est ce que l'on entreprend de faire par les preuves suivantes.

La premiere résulte de ce que les Catholiques ni les Heretiques n'ont jamais pris le mot d'Eglise pour un amas de toutes les sectes, mais qu'ils l'ont tous pris pour une société orthodoxe, unique & particulière, dont les Heretiques & les Schismatiques estoient exclus. C'est ainsi que le mot d'Eglise a esté pris par saint Irenée dans son livre 3. contre les Heresies, chap. 4. par Tertullien au livre des Prescriptions chap. 4. par Clement d'Alexandrie au 7 livre de ses œuvres mêlées pag. 764. par Origene dans la troisième homilie sur le Cantique des Cantiques, par saint Hilaire au livre septième de la Trinité, chap. 12. par saint Jerome dans son dialogue contre les Luciferiens. par le 9 canon du Concile de Laodicée, par le sixième du Concile de Constantinople, par le 71. du quatrième Concile de Carthage, & par le second Concile de Constantinople dans la condamnation des trois chapters.

pitres Ces conciles & ces Peres n'ont point este contredits ni par les Heretiques ni par les Schismatiques sur ce sujet.

L'auteur suit la mesme methode dans la seconde preuve qui consiste à montrer que le terme de Catholique ajoute au mot d'Eglise, signifie une communion unique, dont les Heretiques & les Schismatiques sont exclus. Car apres avoir prouve par les Peres & par les Conciles que c'est le sens de ces termes, & que l'on en instruisoit même les Cathecumenes : apres avoir aussi remarqué que Vossius demeure d'accord que le terme de Catholique a este ajouté a celui d'Eglise afin que les Eglises repandues par tout le monde fussent distinguees des Conciliabules des Heretiques & des Schismatiques, comme ceux des Novatiens & des Donatistes, il conclut que ce sens ayant continuellement retenti aux oreilles des Chrétiens, & ayant este renouvelé par tant d'instructions expresses, il est impossible qu'il ne leur ait este distinctement connu, & par conséquent que faisant tous profession dans le Symbole de croire l'Eglise Catholique, ils n'ayent entendu une Eglise dont les Heretiques & les Schismatiques estoient exclus.

La troisieme preuve est composée d'un grand nombre de passages des Peres qui ont enseigne que l'Eglise est une société dont les Heretiques & les Schismatiques sont exclus. S. Ignace dans son Epitre à  
ceux

ceux de Philadelphie: Si quelqu'un suit ceux qui se separent de l'Eglise, il ne sera point héritier du Royaume. S. Justin dans son dialog. contre Triphon: Il y a eu, & il y a encore des gens qui se couvrant du nom de Chrétiens ont enseigné des dogmes contraires à Dieu, avec lesquels nous n'avons aucune communion.

Lactance au dernier chapitre du 4 livre de ses Institutions: Quand vous entendez nommer certaines sociétés du nom de Phrygiens, de Novatiens, de Valentiniens, de Marcionites, d'Antropiens, ou d'Arsiens, sachez qu'elles ont cessé d'estre Chrétiennes, puis qu'en quittant le nom de Christ, elles ont reçu des noms humains & étrangers. Il n'y a donc que la seule Eglise Catholique qui retienne la vraie culte.

L'auteur qui repond à Mr. Jurieu cite une foule d'autres passages que j'ometts pour abreger cet extrait.

La quatrième preuve consiste à ruiner le fondement de Mr. Jurieu, qui est la distinction des articles fondamentaux & non fondamentaux. Si cette distinction a esté inconnue à l'antiquité, le système l'a esté aussi. M. Jurieu n'a point prouvé que cette distinction ait esté enseignée par les anciens; & cela suffit pour détruire sa doctrine. Mais on veut bien le convaincre par des preuves positives, & on peut dire qu'on l'en a déjà convaincu, puis que l'on a fait voir que les Peres & les conciles ont rejeté absolu-

16  
les fondementant que les hérétiques ont prononcé anathème contre ceux qui, selon M. Jurieu, n'avoient perdu le fondement de la foi, étoient celles des Novatiens, des Montanistes, & de ceux qui célébroient Pâque le quatorzième jour de la lune, comme les Juifs.

L'auteur qui répond à Mr. Jurieu, donne trois exemples illustres de cette dévotion de l'Eglise. Il tire le premier exemple de Gangres, approuve & révoque par l'Occident. Ce Concile condamne cependant avec anathème ceux qui bien loin de paroître fondés sur la foi, à Mr. Jurieu, ne lui paroîtroient qu'une grande importance. Il condamne par une dévotion mal réglée jeûner le Dimanche, les femmes qui s'habillent en hommes, &c.

*que dira qu'Adam estoit né mortel, & qu'il seroit mort quand il n'auroit point peché.*

Le troisième exemple est celui des erreurs d'Origene condamné par le cinquième Concile general. Mr. Jurieu ne fera pas une erreur fondamentale de celle qui est condamnée par le cinquième canon, sçavoir, que dans la resurrection les corps des hommes seront ressuscitez tous ronds, & non droits comme ils sont maintenant. Cependant ce cinquième Concile a esté reçu par tous les siècles qui l'ont suivi.

La cinquième preuve est la nouveauté d'une proposition que Mr. Jurieu enonce de cette sorte : *l'Eglise universelle ne juge point, elle ne decide pas, elle n'a pas de Tribunal, elle ne peut pas s'assembler. Qu'on nous montre des decisions de toutes les communions Chrétiennes qui se soient assemblées en certains lieux, & qui y soient convenues de certains dogmes.*

Le caractère de l'Eglise de Mr. Jurieu est de ne se point assembler, & de ne juger de rien. Si l'Eglise est un amas de toutes les sectes, il est vrai qu'elle ne s'est jamais assemblée, & qu'elle n'a jamais rien jugé. Mais tous les Chrétiens ayant cru jusques ici que l'Eglise est une société qui s'assemble, qui juge, qui condamne; il s'ensuit qu'ils ne l'ont pas prise pour cet amas de toutes les sectes qui ne se sont jamais assemblées, & qui n'ont jamais porté aucun jugement.



Mais parce que Mr. Jurieu auroit peut-estre pu reprocher que les Peres ont bien vu que les Heretiques & les Schismatiques estoient exclus par les anathemes des Eglises de la Societe qu'ils appelloient l'Eglise Catholique, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'ils les aient exclus du corps de J. C. ni du salut, on lui ferme ce moyen en montrant par la sixieme preuve, que les Peres donnent tellement a l'Eglise Catholique le nom de colombe partante, d'epouse de J. C. & de corps de J. C. qu'ils ne reconnoissent point de colombe, point d'epouse, point de corps de J. C. hors de l'Eglise Catholique, que ces termes ont este regardez par eux comme estant d'une egale etendue, & entierement synonymes. De sorte que quiconque est exclus de l'Eglise Catholique est exclus de l'epouse de J. C. & par consequent du salut, puisque J. C. ne sauve que son epouse & son corps. Qu'ainsi ayant prouvé par les Peres que les Heretiques sont exclus de l'Eglise Catholique, on a prouvé en mesme temps qu'ils estoient entierement exclus du salut.

La septieme preuve fait voir la fausseté du systeme de Mr. Jurieu, par trois consequences qui en naissent necessairement.

La premiere est que si l'Eglise estoit un amas de sectes Heretiques & Schismatiques, tous les Chrétiens du monde n'auroient point entendu leur Symbole. Mr. Jurieu explique l'article du Symbole en ce ter-

*mes : Je croi l'Eglise Catholique, ou universelle, pourroit signifier : Je croi qu'il y a en terre une certaine société dans laquelle Dieu se nourrit des Elus pour les conduire à la vie éternelle. Mais je trouve plus vraisemblable que ceux qui ont composé le symbole ont eu intention de signifier : Je croi que la communion qui confesse tous les articles precedens est la veritable Eglise.*

Mais il ne s'agit pas de sçavoir quelle Eglise Mr. Jurieu peut entendre par les paroles du Symbole. Il s'agit de sçavoir quelle Eglise tous les Chrétiens du monde ont entendue. Or il est impossible que celle qu'ils ont entendue fust un amas de toutes les sectes, puis qu'ils ont toujours esté persuadez que la veritable Eglise excluoit toutes les sectes, comme on l'a fait voir. Ainsi supposant le systeme de M. Jurieu, il faut que tous les Chrétiens du monde ayent eu une fausse idée de l'Eglise, & qu'ils ayent pris en un faux sens un article de leur Symbole.

La seconde consequence est que le systeme de Mr. Jurieu oblige à soutenir que depuis les Conciles de Nicée & de Constantinople, les Heretiques qui sont retournez à l'Eglise ont signé une fausse profession de foi. Car cette profession contient un consentement à tous les decrets de l'Eglise, & une condamnation de toutes les erreurs rejetées dans l'Eglise. Or cette profession seroit fausse, selon Mr. Jurieu, puisque selon lui, il est faux que l'Eglise juge, qu'elle  
pro-

prononce , qu'elle condamne aucune doctrine, & qu'elle en declare aucune veritable.

La 3 consequence est que , selon M Jurieu , on ne scauroit s'exempter d'attribuer une usurpation criminelle à tous les Evêques d'Orient & d'Occident Car si le nom d'Eglise Catholique appartenoit legitime-ment à toutes les sectes , les Evêques qui ont celebre les Conciles en Orient & en Occident n'auroient pû sans une injustice toute visible donner à leur communion le nom d'Eglise Catholique à l'exclusion des autres sectes.

La huitième preuve est que selon le systeme de Mr. Jurieu , l'Eglise d'Orient & d'Occident a reçu & approuvé de faux Baptêmes. Car, selon Mr Jurieu , toute secte qui détruit le fondement de la foi , n'a point de vrai Baptême. Or l'Eglise d'Orient & d'Occident a reçu le Baptême de plusieurs sectes qui détruisoient le fondement de la foi , comme estoient les Ariens. Elle a donc reçu & approuvé des Baptêmes qui devoient estre rejettez. Il faut donc renoncer au systeme de Mr Jurieu , ou imputer une erreur à toute l'Eglise Catholique.

La neuvieme preuve est le consentement de tous les Chrétiens dans la doctrine contraire au systeme soutenu par Mr. Jurieu. Il avoue que ce que tous les Chrétiens ont cru dans tous les temps & dans tous les lieux , doit estre reçu comme veritable. On lui a prouvé qu'il a esté cru par les Chrétiens de

ous les temps & de tous les lieux, que l'E-  
glise Catholique est une communion uni-  
que dont les sectes Herétiques & Schismati-  
ques sont exclues. Ce consentement-là doit  
en tenir lieu contre lui d'une pleine & en-  
tière démonstration.

La suite de cet extrait sera donnée dans le  
journal de la semaine prochaine.



# JOURNAL DES SCAVANS

Du Lundy, 29 Mars M. DC. LXXXVIII.

*De l'Unité de l'Eglise, ou Refutation du  
nouveau systeme de Monsieur Jurieu. In 12.  
à Paris chez Guillaume Desprez, & He-  
lie Joffet, rue saint Jaques.*

**L**E 1. livre de la réponse au systeme de Mr. Jurieu contient les 9 preuves qui ont esté expliquées dans le journal précédent. Le 2. contient la refutation de celles que Mr. Jurieu apporte pour appuyer son systeme. Les unes consistent en passages, & les autres en raisonnement.

Le premier passage est de saint Jérôme, & porte, selon Mr. Jurieu, *que les Heretiques sont dans l'Eglise comme les animaux impurs estoient dans l'Arche de Noé.*

On répond que ce ne sont pas les termes de saint Jérôme. Il dit seulement que comme dans l'Arche il y avoit de toute sorte d'animaux, ainsi dans l'Eglise il y a des hommes de toutes nations & de toutes mœurs. Saint Jérôme parle de justes & d'injustes; & Mr. Jurieu le fait parler d'hérétiques & d'orthodoxes. Mr. Jurieu pré-

tend que par les injustes saint Jérôme entend les Heretiques, puisqu'il en conclut, qu'il faut recevoir le Baptême des Heretiques. Il est bon de considerer de quels Heretiques parle saint Jérôme. C'est de Simon, de Menandre, de Basilide, de Saturnin, des Gnostiques, des Ebionites, des Ariens. Si saint Jérôme croit que leur Baptême est bon par ce qu'ils sont dans l'Eglise, il a mis dans l'Eglise des Heretiques qui avoient ruiné le fondement de la foi; au lieu que Mr. Jurieu n'y laisse que ceux qui ont conservé ce fondement; & saint Jérôme par ce moyen aura ruiné le système de Monsieur Jurieu.

Saint Jérôme assure que toutes ces sectes sont des Synagogues de l'Antechrist. Il ne favorise donc point du tout le système de Monsieur Jurieu qui met les sectes Heretiques dans l'Eglise.

Le second passage est tiré de saint Augustin que Mr. Jurieu accuse de n'avoir eu aucune idée distincte sur ce point, si l'Eglise est comprise dans une seule communion dont les Heretiques soient exclus. Il avoue que saint Augustin enseigne que les Schismatiques avoient rompu les liens externes de la paix, & n'appartenoient plus au corps de l'Eglise, & que les Heretiques avoient rompu les liens externes & internes, & n'appartenoient ni au corps ni à l'ame de l'Eglise. Et il soutient pourtant ensuite que S. Augustin revient à la véritable  
hyp



hypothese que les Heretiques & les Schismatiques ne sont pas absolument hors de l'Eglise. Pour le prouver il apporte ces paroles de saint Augustin: *l'Eglise de Donat n'a pas la vertu d'enfanter des enfans à Jesus-Christ tant qu'elle en est separee, mais tant qu'elle est encore conjointe.*

On répond que les Heretiques ne sont pas separez de l'Eglise en toute maniere. Ils peuvent estre unis dans le baptême. Ils le peuvent estre en plusieurs points. Il y en avoit plusieurs dont les Ariens convenoient avec les Catholiques, nonobstant qu'ils Mr. Jurieu reconnoit qu'ils estoient separez & du corps & de l'ame de l'Eglise. Ainsi bien que les Heretiques demeurent unis en quelques articles avec les Catholiques, ils sont toujours hors d'estat de salut.

Mr. Jurieu insiste pour une Eglise Schismatique. *Elle est donc mere puisqu'elle enfante: & si elle est mere, elle est encore épouse de Jesus-Christ. & si elle est épouse, elle est encore Eglise.*

Ce que Mr. Jurieu objecte est éclairci dans le lieu mesme d'où il est tiré. Saint Augustin y enseigne que tous ceux qui sont engendrez dans les sectes heretiques, appartiennent à l'Eglise Catholique, comme les enfans des femmes de Jacob appartenoient à Lia & à Rachel. *l'Eglise, dit-il, engendre tous ses enfans par le baptême, ou dans son sein, ou hors de son sein, ou par son mesme, ou par ses servantes.*

On peut donc dire que les Heresies enfantent. Mais on ne peut pas dire qu'elles soient épouses. Si elles engendrent des enfans par le baptême, elles ne les engendrent pas pour elles, parce qu'elles ne les engendrent que par un Sacrement qui n'est pas à elles, mais à l'Eglise.

Quoi que saint Augustin ait cru le baptême des Heretiques valable, il n'a point cru qu'il leur fust permis de l'administrer. Il n'a point cru pour cela qu'ils fussent du corps de l'Eglise, ni en voye de salut. Il leur a laissé quelques talens & quelques dons de Dieu. Mais il ne leur a point laissé l'héritage des enfans.

Le premier raisonnement dont M. Jurieu se sert pour établir son système, est tiré des propheties touchant l'étendue de l'Eglise, lesquelles il pretend n'avoir aucun sens, à moins qu'elles ne soient expliquées d'une Eglise qui comprenne toutes les sectes Chrétiennes. Il avoue pourtant que saint Augustin & les autres Peres les ont expliquées autrement, & qu'ils les ont entendues d'une Eglise renfermée dans une seule communion avec exclusion des Heretiques & des Schismatiques. Mais il soutient qu'ils se sont trompez faute d'avoir compris ce qui estoit prédit touchant l'Antechrist.

L'Auteur qui répond à Monsieur Jurieu, apporte trois considerations contre la nouvelle explication qu'il donne aux propheties de l'ancien & du nouveau Testament

touchant l'étendue de L'Eglise. La premiere est qu'elle est injurieuse à saint Augustin & aux autres Evêques d'Afrique , puisqu'elle suppose que le sens qu'ils ont donné à ces propheties , & dont ils ont fait le fondement de la defense de l'Eglise contre les Donatistes , est un sens faux , & que ces Peres n'ont point connu l'Eglise qu'ils vouloient defendre.

La seconde consideration est que le sens que saint Augustin & les Evêques d'Afrique ont donné à ces propheties en les expliquant non de l'amas de toutes les sectes, mais d'une société séparée de toutes ces sectes , fait voir clairement qu'ils n'ont point connu le système de Mr. Jurieu.

La troisième consideration est que l'explication de Mr. Jurieu est inutile , parce qu'il est aisé de comprendre l'étendue de l'Eglise sans renfermer toutes les sectes dans son enceinte.

Quant à ce que Mr. Jurieu avance que l'étendue de la seule Eglise Romaine ne répond pas à l'étendue que les propheties attribuent à l'Eglise , on lui répond qu'outre que l'Eglise Romaine a des membres qui ne lui sont pas unis exterieurement , & qui vivent dans d'autres sociétés , comme sont les enfans baptisez par les Heretiques , elle a trois sortes d'étendue marquée par les propheties dont il s'agit.

La premiere est une étendue successive. La seconde est une étendue en partie visible

aux sens , & en partie visible seulement à l'esprit ; & la troisième est une étendue toute visible , & en mesme temps.

L'étendue successive est celle que l'Eglise possède en divers temps. Cette étendue comprend toute la terre où l'Evangile sera annoncé dans la suite des siècles. l'Eglise Romaine l'a porté aux Indes & à la Chine.

L'étendue en partie visible aux sens , & en partie à l'esprit convient aussi à l'Eglise Romaine qui surpasse par sa grandeur toutes les autres sectes en particulier , & qui possède du froment caché dans les autres sectes.

Enfin l'étendue visible & perpetuelle convient à l'Eglise Romaine. Elle est la montagne du Seigneur. Elle est la ville bâtie sur la montagne. Elle est , & sera toujours un grand corps.

Le second raisonnement de Mr. Jurieu est que l'Eglise est mêlée de bons & de méchans, qu'elle a de l'yvraye & du bon grain. D'où il conclut qu'il y a des Heretiques dans l'Eglise , & qu'y demeurant Heretiques, ils y feront leur salut.

On répond à M. Jurieu qu'il conclut non seulement au delà de son principe , mais contre son principe. On lui avouë qu'il y a des vicieux dans l'Eglise : mais ils ne s'y sauveront pas tant qu'ils seront vicieux. Les Heretiques ne si sauveront donc pas non plus dans quelque communion que ce soit , tant qu'ils

qu'ils demeureront Heretiques; & c'est là principalement de quoi il s'agit.

M. Jurieu, pour appuyer son raisonnement, allegue un passage du 3 chap. de la 1 Epître aux Corinthiens, où S. Paul parlant des Predicateurs, dit qu'il y en a qui bâtissent sur le fondement qui est J. C. un édifice d'or, d'argent, & de pierres precieuses, & d'autres qui y bâtissent un édifice de bois, de foin, & de paille. Il ajoute de ces derniers que leur édifice sera brûlé, mais qu'ils ne laisseront pas d'estre sauvez en passant par le feu. Ces Docteurs d'erreurs, dit Mr. Jurieu, ne laissent pas d'estre sauvez. C'est proprement ce que les Calvinistes soutiennent, que pourvû que les erreurs ne soient pas essentielles, elles ne détruisent pas le fondement de la foi, & n'empêchent pas le salut.

On lui répond que jamais aucun Pere, ni aucun Concile n'a expliqué le passage de saint Paul au sens auquel Mr. Jurieu l'explique; & c'est plus qu'il n'en faut pour rejeter son explication. Le sens des saints Peres & des Interpretes de tous les siecles est que le fondement dont parle saint Paul, c'est Jesus-Christ tout entier, c'est-à-dire la teste & le corps. Quiconque s'oppose à une décision faite par l'Eglise, s'oppose à J. C. & quant à ces doctrines qui ne ruinent point le fondement, ce sont les pensées humaines mêlées trop souvent avec les veritez de l'Ecriture.



Le troisieme raisonnement de Mr. Jurieu est que puisque Dieu conserve la predication de certaines veritez dans toutes les sectes, c'est qu'il s'y conserve des elus qu'il nourrit de ces veritez.

On répond que Mr. Jurieu n'a pas pris garde que ce raisonnement ruine sa distinction d'erreurs fondamentales & non fondamentales, & renverse tout son systeme. Dieu conserve la predication de quelques veritez parmi les Ariens qui ont perdu le fondement de la foi. Est-ce que Dieu se conserve parmi eux des elus qui seront sauvez sans abjurer leur erreur? Pourquoi donc Dieu conserve-t-il des veritez dans les sectes Heretiques? Peut-estre qu'il les y conserve pour les enfans qui y ont esté baptisez. Peut-estre que c'est pour ceux des Schismatiques qui se reuniront à l'Eglise, pour ceux des Heretiques qui se convertiront, & pour d'autres fins que la raison humaine ne peut penetrer.

Le quatrieme raisonnement de M. Jurieu est fonde sur l'histoire du Schisme de Jeroboam, auquel il se persuade que des Saints & des Elus ont eu part, puisque depuis la separation les dix Tribus n'allerent plus à Jerusalem pour y solemniser les festes.

La decision de Mr. Jurieu est trop dure. Tous les Israelites ne devinrent pas Schismatiques en cessant d'aller à Jerusalem. Ils en pouvoient estre dispensez & par la defense de leurs Rois, & par le danger de



la guerre. Pour convaincre tous les Juifs d'avoir eu part au Schisme, il faut les convaincre d'avoir eu part au commerce d'or; & c'est ce que Mr. J. ne sauroit faire.

Son cinquième raisonnement est sur la conduite des Apôtres, par lequel on s'imagine que des Juifs Heretiques & Schismatiques ont esté tolerez comme des personnes qui n'estoient pas hors de la foi & du salut. Son grand principe est qu'une pratique qui d'elle-mesme n'est pas fondamentale ne la devient pas par le jugement que l'Eglise en porte. Mais la fausseté de ce principe paroît par la maniere dont l'Eglise a tolerez les Juifs convertis. Elle a tolerez pendant quelque temps l'observation de la circoncision, ce qui estoit une preuve autentique qu'ils avoient rien de contraire au fondement de la foi. Cependant quand elle a jugé à propos d'abolir cette pratique, elle l'a considérée comme mortelle, & a traité comme hérétiques les Ebionites qui s'opiniâtrent à la soutenir. Voila donc une erreur qui n'est pas fondamentale d'elle-mesme, & qui est devenue par la décision de l'Eglise.

Pour éclaircir la matiere il est à propos de distinguer deux questions à l'égard des observations legales. L'une, si elles étoient nécessaires aux Gentils; & l'autre, si elles étoient licites aux Juifs. Il faut distinguer deux temps, celui qui a précédé le Concile de Jerusalem, & celui qui l'a suivi.

vi. Le Concile decida la premiere question, & ne toucha point à la seconde. Depuis le Concile il y eut des Juifs zeletz qui observerent la Loi sans obliger les autres à l'observer. Cela leur estoit alors permis, & ils n'estoient ni Heretiques ni Schismatiques. Ils ne condamnoient point les Gentils convertis, & n'estotent point non plus condamnez par eux, les uns & les autres vivant en paix sous les mesmes Pasteurs.

Il est vrai qu'il y eut d'autres Juifs qui prétendirent que l'observation de la Loi estoit necessaire aux Gentils, & les faux Apôtres qui seduisirent les Galates furent de ce nombre. Mais ces Juifs-là ne furent point tolerez, & l'anatheme que S. Paul prononça contre les Anges mesmes, tomba sur eux. Leur doctrine fut comparee à un levain qui corrompt toute la pâte. Il est donc clair que ce 5<sup>e</sup> raisonnement de Mr. Jurieu n'est appuyé que sur un abus qu'il fait de ce qui est rapporté dans l'Ecriture touchant les Juifs convertis.

Le sixième raisonnement de Monsieur Jurieu tend à prétendre que la question est finie sous pretexte que les Catholiques avouent que l'Eglise a des membres dans les autres communions.

On reconnoit que l'Eglise a des membres dans les autres communions. Elle a pour membres des enfans baptisez par les Heretiques. Mais cela ne veut pas dire que

des Heretiques formels ayent part au salut ni qu'ils se puissent sauver sans renoncer leur heresie.

Mr. Jurieu appuye un autre raisonnement sur ce que l'Eglise Romaine donne le nom de Chrétiennes à des sectes séparées d'elle. Mais ce n'est qu'une equivoque. Le nom de Chrétien se prend en divers sens. On peut fort bien dire avec Tertullien , *l. de prescrip. cap 27. Quid Hereticis & Christianis ? Si Heretici sunt Christiani esse non possunt.* On peut dire avec Lactance , *libro 4. cap. ultimo Christiani esse desierunt qui Christi nomine amosus, humana & externa vocabula induerunt.* Tertullien ni Lactance n'auroient pas donné aux Heretiques le nom de Chrétiens s'ils avoient cru , comme Monsieur Jurieu qu'ils pussent se sauver sans renoncer à leur heresie.

Les Schismes arrivez dans l'Eglise Romaine donnent occasion à Mr. Jurieu de former un autre raisonnement dont il paroît extrêmement satisfait. Il soutient qu'il y avoit différentes assemblées qui s'excommunioient mutuellement , d'où il conclut que l'Eglise peut estre composée de l'amas de diverses sectes.

Pour répondre à ce raisonnement de Monsieur Jurieu , il est necessaire de se souvenir que le Schisme duquel il s'agit avec lui est un Schisme qui separe de toutes les parties de l'Eglise universelle. On peut

et soi-mesme du corps de l'Eglise, & peut en estre retranche. On ne peut s'en separer sans crime. On peut en estre retranché justement. Cette dernière separation retranche point de l'ame de l'Eglise, & que celui qui a esté retranche de la, fasse tout ce qui depend de lui pour se réunir exterieurement au corps des Fi-

cette separation peut estre douteuse ou rapport au crime, ou par rapport à l'autorité. Elle ne l'est point de cette seconde maniere quand elle a esté faite dans un Concile ou qu'ayant esté faite par un Pape ou les Evêques, elle est ensuite approuvée par toute l'Eglise. Cette separation est douteuse lors que les autres Evêques n'y consentent pas. Ainsi le jugement rendu par Victor contre les Evêques d'Asie, ne fut point suivi, & la separation de ces Eglises n'est point l'essence du Schisme. Que le Pape Etienne excommunia les Africains, l'excommunication ne les rendit schismatiques, parce qu'elle ne fut pas suivie du reste de l'Eglise. Monsieur de Meaux ne peut donc prendre aucun avantage de ces anciennes divisions.

Celles qui survinrent après l'élection d'Urbain VI. & de Clement VII. n'ont pas de difficulté. Les doutes que l'on avoit sur l'élection de l'un & de l'autre, ne peuvent estre levez par leur autorité, & leurs communications estoient nulles, & n'au-

roient pû nuire qu'à ceux qui auroient été convaincus qu'elles estoient justes, & qui auroient agi contre leur conscience en résistant d'y deferer.

Il y avoit deux obediences différentes dont aucune n'estoit revoltee contre l'Eglise. Elles ne formoient qu'une mesme Eglise, puisqu'elles souhaltoient l'union. Les Princes & les Peuples avoient aversion de Schisme, au lieu que les Papes ne songeoient qu'à l'entretenir pour conserver leur grandeur.

Le dernier raisonnement de Mr. Jurieu consiste à accuser de cruauté l'Eglise Romaine, quand elle enseigne que les autres sectes sont hors d'estat de salut. *C'est, dit-il, l'imagination la plus insensée qui soit jamais montée dans l'esprit humain. C'est un paradoxe que la raison soutient sans le croire.*

Mr. Jurieu n'est pas le seul qui pour se dispenser de croire les veritez reques, feint que ceux qui les enseignent ne les croient pas. C'est ainsi que les Sociniens disent que personne ne croit ce qui leur déplaît. C'est ainsi que l'auteur du livre intitulé *le Protestant pacifique*, soutient que personne ne croit sérieusement l'éternité des peines dont les reprouvez sont menacés. S'il estoit permis à un esprit dépourvu des lumieres de la foi de rejeter ce qui semble choquer la raison humaine, quelle ouverture ne seroit-ce point pour ébranler toute la Religion? Qu'y a-t-il de plus



dur en apparence que la condamnation des enfans pour le crime d'un seul homme, ou que l'arrest prononce par saint Paul contre ceux dont il fait le dénombrement dans l'Épître aux Galates ? Mr. Jurieu ne s'élève point ni contre cette condamnation, ni contre cet arrest. Il avoue le péché originel & l'éternité des peines, & il s'élève contre l'exclusion du salut que l'Eglise donne aux Heretiques. Qu'il considere, s'il lui plait, que c'est par la verité des dogmes qu'il faut juger s'ils sont cruels. Les foibles idées que nous avons de la cruauté ou de la justice ne doivent pas servir de regle pour assurer que Dieu a fait ou n'a pas fait quelque chose.

Que si Mr. Jurieu prétendoit détruire par l'experience des bonnes œuvres pratiquées par les Heretiques, la doctrine de l'Eglise Romaine qui exclut les sectes Heretiques & Schismatiques de la voye du salut, on lui repondroit que ces œuvres-là ne ressemblerent pas plus aux veritables vertus, que les œuvres dont parle saint Paul, d'une foi qui transporte les montagnes, qui distribue son bien aux pauvres, qui livre son corps aux flâmes.

Au fond cette doctrine qui exclut les Heretiques de la voye du salut n'est point dure, comme elle le paroît à Mr. Jurieu. *Jesus-Christ s'est livré à la mort pour sanctifier son Eglise qui est son Corps. La sanctification se fait par le gage de l'esprit de Dieu.*



Ce seroit agir contre son dessein que de communiquer son esprit hors de cette Eglise, & hors de ce Corps.

Mr. Jurieu fait des hypothèses d'un Héretique ou d'un Schismatique plein de charité, qui souffre le martyre pour J. C. On lui nie que ces hypothèses-là soient possibles. L'Eglise ne reconnoît dans ces prétendus Martyrs qu'une fermeté humaine. Le prodige de cruauté dont il accuse l'Eglise Romaine, consiste en ce qu'elle regarde l'hérésie & le Schisme comme des pechés mortels. Elle les regarde en effet de la sorte, & est persuadée qu'ils renferment un amas de crimes : la désobéissance, la révolte, la calomnie, le scandale, & l'usurpation du Ministère.

On dit que dans l'hérésie & dans le schisme il peut quelquefois y avoir de la bonne foi. S'il y en a quelquefois, alors elle diminue l'énormité du crime, & ne l'aneantit pas.

Voilà ce que contient le second livre de la réponse à Monsieur Jurieu.

Le troisième livre de cette réponse tend principalement à rétablir les preuves du schisme du Calvinisme, auxquelles Mr. Jurieu avoit tâché de donner atteinte. Mais l'auteur, avant que d'entrer dans l'examen de ces preuves, entreprend de montrer que l'unité dans une profession de foi générale que Mr Jurieu veut établir entre les Protestans, est fautive & impossible.

L'Eglise Protestante d'Angleterre, dit Mr. Jurieu, celle d'Allemagne, de France, de Dannemarc, ne sont qu'une seule & mesme Eglise universelle. Ces Eglises ne conviennent que dans la profession de foi generale. Elles ont différentes sortes de gouvernement, différentes Disciplines, autres regles, autres usages, autres confederations.

On ne demeure point du tout d'accord que les Eglises Protestantes d'Angleterre, d'Allemagne, & de Dannemarc aient une mesme profession de foi. Il est certain qu'elles ont des differens ensemble sur divers articles. Elles ne sçauroient donc s'unir par une profession de foi commune, qu'en regardant comme fondamental ce qui les unit, & comme non fondamental ce qui les divise. Il est impossible que les Protestans de toutes les Eglises s'accordent jamais dans ce discernement. Ils n'auront jamais d'idée assez claire des articles fondamentaux, & des non fondamentaux.

Monsieur Jurieu avoue que l'Ecriture ne declare point quelle verité est fondamentale, & quelle verité ne l'est pas. Quand il entreprend de le déclarer, il entreprend de faire ce que l'Ecriture n'a point fait, & alors il ne produit que ses pensées.

Il est vrai qu'il dit que l'Ecriture donne des regles pour distinguer les veritez fondamentales des autres; &, selon lui, ces regles sont que ce qui détruit la gloire de Dieu, & la souveraine felicité de

l'homme est une erreur fondamentale, & que l'Ecriture revele suffisamment quelle est la gloire de Dieu, & la souveraine felicité de l'homme. Ces regles que Mr. Jurieu attribue à l'Ecriture, ne s'y trouvent point. L'Ecriture ne dit en aucun endroit que ce qui ruine la gloire de Dieu, & la souveraine felicité de l'homme, est une erreur fondamentale. Mais quand elle le diroit, cela ne suffiroit pas. Il faudroit qu'elle dist que ce qui ne detruit pas la gloire de Dieu ne peut estre une erreur fondamentale. Que M. Jurieu produise donc des passages qui contiennent cette proposition exclusive, ou qu'il avoue que c'est une illusion de prétendre réunir tous les Protestans par une regle qui ne fut jamais dans l'Ecriture.

Quand cette regle seroit dans l'Ecriture, elle ne seroit qu'une source de disputes, parce que les termes en sont si vagues, qu'il n'y a point d'erreur qu'on ne fasse passer comme on voudra pour fondamentale, ou pour non fondamentale. Car quelle est cette gloire de Dieu, Est-ce une gloire essentielle à son estre, ou une gloire qu'il s'est procurée par des decrets libres? Si l'on entend la gloire de Dieu en la premiere maniere, ce ne sera point la detruire que de nier l'incarnation, la passion, la mort, & la resurrection de Jesus-Christ. Les erreurs fondamentales seront reduites à celles qui attaqueront l'essence de Dieu, & ses  
actes

attributs. Que si l'on entend la gloire de Dieu en la seconde maniere, toute erreur sera fondamentale, parce qu'elle sera contraire à quelque volonté de Dieu qui a pour fin la manifestation de sa gloire.

D'ailleurs le mot de ruiner est équivoque. Est-ce ruiner réellement? Nulle erreur ne peut ruiner réellement la gloire de Dieu, puisqu'elle est independante des creatures; & par consequent il n'y a point d'erreur fondamentale en ce sens.

Ruiner la souveraine fin de l'homme n'est pas une expression plus claire. Ainsi la regle de Mr. Jurieu ne distingue point les erreurs fondamentales des autres. Le seul article de la presence réelle divisera éternellement les Lutheriens & les Calvinistes. C'est un article qui appartient à la gloire de Dieu procurée par ses decrets libres. Il s'agit de sçavoir jusques où le Verbe a voulu porter son union avec son Eglise. Les Lutheriens diront toujours que nier la presence réelle, c'est ruiner la gloire de Dieu, & ne conviendront jamais avec les Calvinistes d'une confession de foi commune.

Mr. Jurieu propose encore une autre regle pour discerner les erreurs fondamentales. *C'est que ce que tous les Chrétiens ont cru unanimement, & croient encore, est fondamental.*

Cette regle n'est propre qu'à obscurcir la question. Les Cerinthiens, les Ariens ont nié des articles que Mr. Jurieu croit fonda-



sement. Ces Anciens estoient Chrétiens, fond  
les lra. Un article peut donc être fondamental, répé  
tal éras être cru par quelques Catholiques, ces

Ces regies de Monsieur Jurieu estant néces  
nées pour le discernement des erreurs fon  
damentales, il s'en faut tenir a la décision  
de l'Eglise, & tenir pour fondamental ce  
qu'elle a déclaré tel.

Mr. Jurieu se joue des simples de la com  
munion, quand il leur enuigne que si les  
Conciles & les Peres veulent leur imposer  
la necessite de croire un article qu'il estoit  
libre de croire auparavant, ils ne sont point  
obligez de deferer a leur sentiment. Il  
les rend independans de la sorte. Mais qui  
croiront-ils, quand ils ne croiront plus les  
Peres ni les Conciles?

Croiront-ils Mr. Jurieu sur cette raison  
frivole que les Conciles n'ont pas plus de  
pouvoir d'augmenter les besoins de l'ame,  
que les Medeciens ont de pouvoir d'au  
gmenter les besoins du corps? Les besoins  
& de l'esprit & du corps changent a mesure  
que changent les dispositions de l'un ou de  
l'autre. De plus l'Eglise par sa décision  
change la disposition de l'esprit de les en  
fans, & les oblige a regarder comme cer  
tain ce qu'ils regardoient auparavant com  
me incertain.

L'auteur du livre de l'unité de l'Eglise,  
après avoir ébranlé le fondement du sys  
tème de Mr. Jurieu, appuie sur la distinc  
tion des erreurs fondamentales, & des non  
fondamentales.

Fondamentales, commence à examiner les réponses faites suivant le système aux preuves du livre qui a pour titre *Les Calvinistes convaincus de Schisme*. L'Auteur avoit prouvé deux choses. L'une, que la vraie Eglise a deux caracteres : l'étendue, & la visibilité perpétuelle. L'autre, que la société des Calvinistes n'a ni l'étendue, parce qu'elle est renfermée dans un petit nombre de Provinces, ni la visibilité perpétuelle, parce qu'elle avoit esté inconnue à tous les siècles qui ont précédé sa naissance, & qu'ainsi elle ne pouvoit estre qu'une société Schismatique.

Mr. Jurieu pressé par cet argument, n'a point contesté la proposition générale, que l'étendue & la visibilité perpétuelle sont des marques de la vraie Eglise. Il n'a pas contesté non plus la proposition particulière, que la société des Calvinistes n'a ni l'étendue, ni la visibilité perpétuelle. Mais il y a trouvé un remède par le moyen de son système, qui est que la société des Calvinistes a l'étendue & la visibilité perpétuelle *entant qu'elle est Eglise en général, & entant qu'elle soutient & defend les veritez fondamentales*. La visibilité de l'Eglise universelle est sa visibilité *entant qu'elle fait partie de l'Eglise universelle*.

Il est clair que Mr. Jurieu ne répond qu'en soutenant que la société des Calvinistes fait partie de l'Eglise universelle, c'est-à-dire, selon lui, de l'amas des sectes qui con-



viennent dans les points fondamentaux ; & il ne soutient qu'elle en fait partie, que parce qu'il pretend que l'Eglise universelle ne demande aucune conformité de creance dans les dogmes non fondamentaux, ni aucune unité de communion extérieure entre les parties qui la composent.

Que si l'Eglise universelle demande un consentement entier à tous les dogmes decidez, soit qu'ils soient fondamentaux ou non, & si elle exige l'unité de communion, Mr Jurieu ne pourra plus dire que la société des Calvinistes fasse partie de l'Eglise universelle, & la preuve à laquelle il a voulu donner atteinte, subsistera dans toute sa force. Or on a prouvé que l'Eglise universelle exige & ce consentement entier, & cette unité de communion, & c'est pour cela qu'elle a regradé les Novatiens, les Donatistes, & les Quarrodecumans, comme des Heretiques, & des Schismatiques. Les Calvinistes qui ne reconnoissent pas tous les dogmes decidez, & qui n'ont point l'unité de communion, ne font donc point partie de l'Eglise universelle, & n'ont ni la visibilité perpetuelle, ni l'étendue, qui sont les marques de l'Eglise ; & voila le premier argument rétabli.

En voici un autre que l'on avoit proposé à Mr. Jurieu. l'Eglise doit avoir des membres vivans. Une Eglise qui n'auroit que des morts spirituels ne seroit pas une Eglise. La

société des Calvinistes n'est composée que de morts spirituels. Ceux qui y sont entrez estoient morts par l'herésie & par le Schisme, & ne peuvent avoir esté ressuscitez qu'en se joignant à la vraie Eglise. Ils ne s'y sont point joints; & partant ils sont demeurez en état de mort.

Mr. Jurieu avoit répondu que les Calvinistes estoient morts, non par l'herésie, ni par le schisme, mais par la superstition & par l'idolatrie auxquelles ils avoient participé dans l'Eglise Romaine. Il avoit ajouté qu'ils estoient ressuscitez par leur union, non à l'Eglise Romaine, mais à l'Eglise universelle, *parce qu'ils ont retenu tout ce qui est essentiel à l'Eglise, la véritable foi, les véritables Sacremens, & le légitime Ministère.*

Pour rétablir l'argument on lui replique qu'il ne répond qu'en supposant que l'Eglise universelle à laquelle les Calvinistes se sont réunis, pour ressusciter spirituellement, n'est point une société dont tous les membres doivent estre unis de communion. En quoi consiste son système qui n'est qu'une illusion que l'on a dissipée.

On avoit encore proposé un autre argument de cette sorte: Les Calvinistes ont dû se faire absoudre. Ne l'ayant pas fait, ils sont demeurez dans la mort spirituelle.

Monsieur Jurieu avoit répondu que la contrition produit la remission des pechez, & que l'absolution n'est pas d'une absolue nécessité.

Pour détruire sa reponse, & pour rétablir l'argument, ou lui replique deux choses. L'une que la contrition supplée à l'absolution quand on est dans l'impossibilité de la recevoir, & que l'on se trouve dans une Isle deserte ou il n'y a point de Prêtres. Les Calvinistes n'estoient pas dans une Isle deserte, ni dans l'impossibilité de trouver des Evêques qui leur donnaient l'absolution.

L'autre chose que l'on explique est que les Calvinistes estoient dans une aussi grande impossibilité d'obtenir la contrition, que d'obtenir l'absolution. La contrition ne s'obtient que par le gemissement de la colombe, c'est-à-dire par les prieres des vrais Fideles. Or selon les Calvinistes, il n'y avoit plus de vrais Fideles qui leur pussent obtenir l'esprit de componction. Selon eux, les Pasteurs & les peuples estoient plongez dans l'idolatrie, & il n'y avoit plus d'innocens au monde.

Un des plus forts argumens dont on se soit servi pour convaincre les Calvinistes de schisme, est que des Pasteurs tombez dans l'heresie ne sçauroient exercer legitime-ment leur ministere avant que d'avoir esté reconciliez à la vraye Eglise que les Calvinistes n'avoient point esté reconciliez, & qu'ainsi leurs Pasteurs n'avoient point de Mission.

Mr. Jurieu avoit avoué que des Pasteurs tombez dans l'heresie avoient besoin d'estre reconciliez, & avoit en même temps

soûtenu que l'Eglise qui reconcilie les Pasteurs tombez dans l'heresie , & qui leur donne le Ministère , n'est ni la Romaine ni la Grecque, mais l'Eglise universelle. Encore ne le donne-t-elle pas par elle-mesme. Elle le donne par diverses sociétés Chrétiennes qui vivent sous diverses confederations , & qui ont chacune le pouvoir d'établir des Ministres pour l'édification des Peuples.

Pour détruire cette réponse on replique à Mr. Jurieu qu'il se met selon sa coutume à l'abri de sa chimere , & qu'il prend toujours l'Eglise universelle pour un amas de toutes les sectes. On lui a montré que l'Eglise universelle est une société particulière hors de laquelle il n'y a point de salut ; & en le lui montrant , on a ruiné sa réponse , & rétabli l'argument.

Mais pour approfondir la dispute du Ministère , il est à propos d'examiner ce que Mr. Jurieu en écrit. Il l'a réduit lui-mesme à quatre propositions. La première , que c'est le droit naturel de toute société de se faire un Chef & des Ministres. La seconde , que l'Eglise devrait avoir naturellement ce droit-là. La troisième que J. C. a dépouillé l'Eglise de ce droit naturel , & ordonné que les Pasteurs seroient élus. La quatrième , que Dieu a attaché l'essence du Ministère à la ceremonie de l'Ordination. Monsieur Jurieu reçoit les deux premières propositions , & attribue les deux autres à ses adversaires.

A l'égard de la premiere proposition, l'Auteur du livre de l'unité de l'Eglise répond qu'elle est inutile & incertaine : Inutile, parce que l'on ne peut tirer aucune consequence des societez humaines à la société de l'Eglise établie pour une fin surnaturelle : Incertaine, parce que l'homme n'est point destiné par la nature pour commander.

Il est vrai que les hommes estant dereglez par le peché, ils ont besoin d'estre reprimés par le frein des Loix & par la crainte des châtimens. Mais c'est de Dieu mesme, & non des Peuples, que les Princes tiennent ce droit de faire des loix.

A l'égard de la seconde proposition, que l'Eglise devoit avoir naturellement le droit de se faire des Ministres, l'Auteur du livre de l'unité de l'Eglise soutient qu'elle est fautive en elle-mesme & injurieuse à Dieu, & de plus ridicule dans ses consequences. Elle est fautive en elle-mesme, & injurieuse à Dieu, parce que quand l'establissement d'une société depend d'une grace à laquelle ceux qui composent cette société n'avoient point de droit, il ne leur appartient point de se faire des loix, ni de se choisir des Ministres. Dieu n'estoit point obligé de former son Eglise. Il l'a formée par sa misericorde. Il y a appelé les hommes par sa Grace. Il y a institué des Sacrements. Il y joint son operation secrete à l'action visible de ses Ministres. Mais il l'y joint parce qu'

qu'il le veut, & sans que les hommes aient le droit de le lier à aucun de ces moyens. Quel droit les hommes pourroient-ils avoir au gouvernement de l'Eglise, s'ils n'ont aucun droit naturellement à la société même de l'Eglise? C'est une insolence de prétendre qu'un homme choisi par les hommes sans l'ordre de Dieu, ait droit d'exercer le Ministère.

La même proposition est ridicule dans ses conséquences. La première que l'on en tire est que si toute société ou toute Eglise avoit droit naturellement de se faire des Ministres, les Calvinistes pourroient se faire des Prêtres successifs qui parviendroient au Sacerdoce par la génération charnelle. L'autre conséquence est que comme il n'est pas contraire au droit naturel de déferer la Royauté à des femmes, il seroit au pouvoir des Calvinistes d'élever dans leur société une femme au Sacerdoce.

L'abondance de cette matière a obligé à étendre cet extrait un peu plus que de coutume, & à rejeter au Journal suivant le peu de pages qui restent.



# JOURNAL DES SCAVANS,

Du Lundy, 5 Avril M DC. LXXXVIII.

*De l'Unité de l'Eglise, ou Refutation du  
nouveau systeme de Monsr Jurieu. In 12.  
à Paris chez Guillaume Desprez, & He-  
lie Joffet, rue saint Jaques.*

**L**Es Calvinistes, pour défendre leur proposition, diront peut-estre que les femmes sont exclues du Sacerdoce, parce que jamais les Apôtres n'en ont ordonné aucune. Mais on leur repliquera de même, que jamais les Laiques n'ayant ordonné de Prêtres ni d'Evêques, ils n'ont ce pouvoir en aucun cas. Et certes pour peu que l'on considere l'origine du Sacerdoce, on sera convaincu qu'il n'appartient point au peuple de le conférer. Jesus-Christ ne l'a point reçu des hommes, & ne l'a point usurpé lui-même. Le Pere l'a conféré à son Fils: le Fils l'a conféré aux Apôtres, & les Apôtres aux Evêques.

Monsieur Jurieu répond que l'Ecriture ne dit pas qu'il soit essentiel au Sacerdoce d'estre conféré par l'imposition des mains. *Quoi que l'Ecriture ne dise pas que cette*

forme soit essentielle, elle ne laisse pas de l'autoriser. Il n'en est pas de mesme de l'Ordination faite par des Laiques, qui n'est nullement autorisée par l'Ecriture. Or quand il s'agira de choisir une de deux formes d'ordination, ou celle qui est autorisée par l'Ecriture, ou celle qui ne l'est pas, des personnes sages n'auront pas beaucoup de peine à le déterminer.

Quant à la troisième proposition qui est la première des deux que M. Jurieu attribue à ses adversaires, elle est mal conçue en ces termes : *Que Jesus-Christ a dépouillé l'Eglise du droit naturel de créer des Pasteurs.* Les Catholiques nient la proposition, parce que l'on ne dépouille point une société d'un droit qu'elle n'a jamais eu. Jamais l'Eglise, entant que composée de Laiques, n'a eu le droit de se créer des Pasteurs. Il semble à entendre parler Mr Jurieu, que l'élection fût aux Pasteurs de l'Eglise. C'est une illusion. L'élection n'est que pour désigner le Sujet. Elle ne lui donne aucun pouvoir. Le peuple a quelquefois eu part à cette désignation : mais il n'en a jamais eu à l'Ordination, qui est tellement autorisée par l'Ecriture & par la tradition, que l'on ne voit point qu'aucune Eglise s'en soit jamais dispensée.

La quatrième proposition, qui est la seconde de celles que Mr Jurieu attribue à ses adversaires, savoir que Dieu a attaché l'essence du Ministère à la cérémonie de l'Ordination, est une proposition véritable.

La voye de l'Ordination est la seule autorisée par l'Ecriture & par la tradition, & par là elle est devenue essentielle & indispensable.

Monsieur Jurieu fait ce raisonnement contre l'Ordination : *On dit que l'élection du peuple n'est pas de l'essence. Et moi je dis que l'Ordination & l'imposition des mains n'est que de bienfaisance.* On lui répond qu'il y a de la différence, parce que l'on ne se contente pas de dire que l'élection du peuple n'est pas de l'essence. On le prouve par l'Ecriture & par la tradition. Il n'en est pas de même de l'Ordination. On ne peut pas soutenir qu'elle ne soit que de bienfaisance, puisqu'elle est autorisée par la tradition & par l'Ecriture, lors même qu'elle n'est précédée d'aucune élection.

Pour abréger cet extrait qui n'est déjà que trop long, on touchera légèrement deux points traités dans les deux derniers chapitres. Le premier point regarde le sens que l'Auteur du livre intitulé *Les Calvinistes convaincus de Schisme*, a donné à quelques passages de saint Augustin touchant les Clefs de l'Eglise. Il croit que quand saint Augustin a dit que les Clefs avoient esté données à l'Eglise, il n'a point entendu par les Clefs le Ministère, mais seulement les prières par lesquelles elle obtient la conversion des âmes. Il se fonde sur ce que saint Augustin exprime souvent la seconde idée, & n'exprime jamais la première. Cela g

en discussion. Mr. de Launoy a traité à fond ce sujet dans la seconde partie de ses Lettres, lettre cinquième. Le second point regarde une plainte que fait Monsieur Jurieu, de ce que l'on a accusé les Calvinistes d'estre Novatiens.

On les en a accusés en effet, & le Pere Morin a soutenu l'accusation dans son premier livre de la Penitence, chap. 4. Il l'a prouvée par Tertullien devenu Montaniste, & parlant en Montaniste dans le livre de la pudicité, où il enseigne qu'il n'y a que Dieu qui puisse pardonner les pechez : Que si les Apôtres les ont remis, ç'a esté par une puissance qui n'a point passé à leurs successeurs.

Le Pere Morin fait voir ensuite que cette erreur a esté adoptée en partie par les Novatiens, que saint Pacien & saint Ambroise la leur reprochent ; d'où il s'ensuit que les Calvinistes qui refusent ce pouvoir aux Prêtres & aux Evêques sont Novatiens.

Il est vrai que du mesme principe les Novatiens & les Calvinistes ne tirent pas la même conséquence. De ce que les Evêques ni les Prêtres n'ont pas le pouvoir de remettre les pechez, les Novatiens tirent cette conséquence qu'il ne faut pas donner l'absolution à ceux qui ont commis de grans crimes, ni les recevoir à la communion des Fideles ; & les Calvinistes en tirent cette autre conséquence toute contraire qu'il les faut recevoir sans absolution.

*Numismata area Imperatorum, Augustorum, & Caesarum, in Colonis, Municipiis, & Urbibus jure Latino donatis ex auro, argento, & metallo percussa. Autore Io. Foi-Vuquérant Bellovaco, Doctore Med. & Senatus-Cenomanensium Ducis Antiquario Interprète.* Paris chez J. Boudot & Est. Martin, rue saint Jacques.

**Q**Uoi que Monsieur Vaillant soit un de ces hommes du monde qui a la plus grande connoissance des Medailles, il ne contentoit d'expliquer dans cet ouvrage celles qui ont esté frappées en l'honneur des Empereurs, des Imperatrices, & des Césars, depuis le temps de Jules César jusques à celui de Commode, non generalement dans toutes les villes de l'Empire, mais seulement dans celles qui estoient Colonies Romaines, ou qui n'estant pas Romaines par leur origine, ne laissoient pas de jouir des honneurs du Peuple Romain.

Il suit l'ordre de la Chronologie dans le dénombrement des Empereurs, & celui de l'Alphabet dans le dénombrement des Colonies que chaque Empereur a établies, & dans celui des Medailles que chaque Colonie a frappées en l'honneur de cet Empereur. Ce qu'il dit sur chaque Medaille se reduit pour l'ordinaire à quatre chefs : à la ville qui a frappé la Medaille, à l'Empereur pour qui elle a esté frappée ; à l'occasion que les habitants ont eue de la frapper, & au sujet du type



Le premier chef regarde la Geographie, & fait souvent voir quelle est la situation de la ville qui a frappe la Medaille. Quand son genie a des tours sur la teste, cela montre qu'elle est bien fortifiée, ou au moins fermee de muraille. Quand il est couche sur une roche, cela marque qu'elle est bâtie sur une montagne. Quand aux pieds du Genie il y a des figures nues à demi corps, cela designe une riviere qui coule le long des murailles, ou qui traverse l'enceinte. Quand il y a une proue, ou une galere, c'est que la ville est assise au bord de la mer. Quand le genie tient une corne d'abondance, c'est que le terroir d'alentour est extrêmement fertile. Quand il tient ou des épis ou des grapes de raisin, c'est que le terroir produit beaucoup de blé ou de vin.

Les differens noms des villes sont souvent gravez sur les Medailles. Souvent elles ont pris celui de la famille de l'Empereur qui les avoit ou fondees, ou repeuplees, ou gratifiees de quelques droits & de quelques privileges. Celui de battre monnoye estoit un des plus considerables, & il estoit marqué de cette sorte. PERM. AUG. Ce qui veut dire PERMISSU AUGUSTI.

Quand une ville estoit Metropole, on ne manquoit pas pour l'ordinaire de l'exprimer sur ses Medailles. Elle pouvoit estre Metropole Civile sans estre Metropole Ecclesiastique, comme Monsieur Vaillant remarque qu'il arrivoit quelquefois.



Les villes dont il parle ici, comptoient pour l'ordinaire les années en commençant au temps auquel elles avoient esté faites Colonies Romaines, ou a celui auquel elles avoient reçu des privileges. Comme elles estoient fort jalouses de l'antiquité de leur origine, & qu'elles souhaitoient sur toutes choses d'en conserver la memoire, elles ne manquoient gueres de l'exprimer sur leurs Medailles, & ce sont peut-estre les momens les plus certains de ces anciennes époques dont il reste peu de trace dans l'histoire.

Le second chef concerne l'Histoire, & nous apprend non seulement la suite des Empereurs, mais les noms & les qualités de ceux qui ont esté reconnus soit par la Capitale, ou par les villes des Provinces qui ont fait des Medailles en leur honneur. On y voit s'ils ont esté Tribuns, ou s'ils ont exercé d'autres charges; & par ces circonstances on connoit l'année du regne en laquelle la Medaille a esté faite. On y voit aussi les noms de ceux que les Empereurs ont déclaré Césars.

Le troisieme chef qui est l'occasion que les villes ont eue de frapper les Medailles, contient les principales circonstances de la vie de chaque Empereur. Mr. Vaillant les a recherchées avec d'autant plus de soin, qu'il a cru qu'il estoit mal-aisé de s'en instruire par une autre voye.

Le dernier chef qui est le type de la Medaille

ville, a conservé de précieux restes de l'histoire particuliere des villes. On voit dans quelques-unes les images de leurs Divinitez tutelaires, & dans d'autres, celles des Heux qui les ont fondées. Il y en a où se sont conservez des restes de Temples dont les Historiens n'avoient marqué que les noms. Il est vrai que Pausanias a décrit assez exactement ceux de Corinte, & de Patras, & que Monsieur Vaillant a cité plus de soixante passages de cet Auteur Grec. Mais les autres n'ayant pas eu le même soin ne lui ont pas fourni une aussi riche matiere de rares citations.

Il y a des Medailles où paroît un homme qui conduit une charue, ce qui signifie que la ville qui l'a frappée est une Colonie composée de citoyens Romains. Il y en a d'autres où sont représentées des enseignes; ce qui signifie que la Colonie estoit composée de soldats veterans. Celles où il y a deux aigles, sont celles dont les soldats envoyez en Colonie avoient esté tirez de deux differentes Legions.

Quelques-unes representent les Jeux que les villes avoient accoutumé de celebrer. Celle de Corinte represente les Jeux instituez en l'honneur de Palemon, ou de Melicerte, ou de Neptune selon le sentiment de quelques anciens.

Au sujet de ces Jeux, Mr. Vaillant a remarque que les couronnes dont on honoroit les vainqueurs, ne furent pas toujours

de même matière, & qu'au lieu qu'elles avoient esté d'Apium sous le regne de Néron, elles furent de feuilles de Pin sous celui de Marc-Aurele.

Calaguris, ville de l'Espagne Tarragonoise, celebroit les Jeux instituez par Cornelius Scipion Nasica, en l'honneur de la Grande Déesse, pour raison de quoi on l'appelloit Megalesiens. La ville pour honorer la mémoire de cet illustre Romain, prit le nom de *Nasica Calaguris*.

Il y a quelques Empereurs dont on ne trouve point ici de Medailles, comme Vespasien, Vespellius, Didius Julianus, & Claudius Albinus. Ce dernier ne fut reconnu que dans la Grande Bretagne, dans les Gaules, & dans la Germanie, où l'on n'avoit pas accoustumé de frapper des Medailles. Il s'en trouve une de Pertinax, frappée par les habitans de Tomi ville de la petite Scythie. Mr. Vaillant en a mis une de cet Empereur dans le Cabinet du Roi, comme il en a aussi mis une de Pescennius Niger.

A la fin de ce premier volume est une table dont l'utilité consiste en ce qu'en peu de mots elle contient un grand nombre de remarquables événemens qui ne se rencontrent tous ensemble dans aucun Historien. Il suffit d'en rapporter ici un seul exemple qui est celui d'Agrippine. En jettant les yeux sur cette table, on y apprend qu'elle estoit fille de Germanicus & d'une autre Agrippine, qu'elle fut mariée à Domitius de qui elle

at Neron ; qu'en secondes noces elle épouſa  
 Empereur Claude ; qu'elle eut le ſurnom  
 ' *Auguſta* , par lequel elle eſt diſtinguée  
 ans les Medailles d'Agrippine ſa Mere ;  
 u'elle fonda Cologne qui retient encore  
 ujourd'hui ſon nom ; que dans les Medail-  
 es de Corinte elle eſt représentée ſous la fi-  
 gure de Venus , & dans d'autres , ſous celle  
 le la Santé.

*Raymondi Vieuffens Doctoris Medici Monſpe-  
 lienſis Tractatus duo. Primus de remotis  
 & proximis mixti principiis in ordine ad  
 corpus humanum ſpectatis. Secundus de  
 natura, differentiis, ſubjectis, conditio-  
 nibus & cauſis fermentationis, &c. Lugd.  
 In 4.*

**C**Eux qui ont parlé ſincerement de la  
 Medecine, ont avoué que ce n'eſt que  
 par de longues & par de fréquentes expe-  
 riences qu'on la peut apprendre. Mr. Vieuf-  
 ſens eſtoit bien perſuadé de cette maxime,  
 ors qu'il y a quelques années il renonça à  
 l'ancienne methode, & ſ'appliqua à faire  
 les experiences propres à établir un verita-  
 ble ſyſteme de Medecine. Il y a quatre ans  
 qu'il commença à communiquer au Public  
 ce qu'il avoit découvert par cette voye, &  
 ſon livre de la Nevrologie lui merita avec  
 juſtice les éloges des Sçavans.

Il nous donne ici deux traitez qui doivent  
 ſervir comme de baſe aux raifonnemens  
 u'il fera dans la ſuite des ouvrages qu'il  
 omet.

Dans le premier chapitre du premier traité il parle des principes éloignez du mixte c'est à-dire des elemens en general, & de leurs differences suivant les idées de la nouvelle Philosophie.

Et parce que les proprieté de chaque sujet dependent de la forme qui lui est particuliere, il prend occasion de dire qu'il y a deux sortes de formes, des essentielles & des accidentelles, touchant lesquelles il fait des remarques fort curieuses.

Considerant ensuite le Corps Humain comme un mixte particulier, avant que d'en faire l'analyse, il explique la nature du mixte en general, il divise les parties en radicales, en essentielles, & en integrantes. Considerant encore ce même mixte par rapport aux sens, il le divise en dur, en mol, en liquide, en poli, en raboteux, en roide, en flexible, &c. Et fait ensuite des observations fort particulieres touchant les pores des parties dures & molles du Corps humain. Cela est suivi d'une explication exacte de la nature & des proprieté des parties integrantes du sang, qui, selon lui, sont composées de phlegme, de sel, de soufre & de terre, comme de leur cause materielle prochaine. Il divise encore les parties integrantes du sang, considerees par rapport au principe qui y domine, en terrestres & phlegmatiques, en salines & sulfureuses, & les parties salines en salines acres, en salines acides, & en salees.

Il tâche dans le neuvième chapitre d'expliquer la matiere & la structure du cœur, & en represente au naturel la grandeur & la figure sur plusieurs planches. Et parce que la force du ressort est une des principales causes du mouvement du cœur, il explique ce que c'est que la vertu élastique, quelles en sont les causes, & comment elles agissent. Mais sur tout il prouve par plusieurs expériences, que tous les muscles du corps ont une espee de vertu élastique qui fait qu'ils tendent à se racourcir quand ils sont trop allongez, & à s'allonger quand ils sont trop racourcis.

Cela supposé, voici en general comment se fait, selon lui, le mouvement du cœur. Les ventricules estant pleins de sang, les fibres spirales s'allongent au delà de leur estat naturel. S'estant ainsi allongées, elles tendent à se racourcir par la vertu de leur ressort. Les esprits animaux qui coulent du cerveau, contribuent au même effet; ce qui est cause que la pointe du cœur s'approche de la base, que les fibres spirales s'approchent les unes des autres, qu'elles empêchent le sang arteriel de passer à travers, que les ventricules sont comprimez, & que le sang qu'ils contenoient est obligé d'en sortir. C'est ce qu'on appelle *Systole*, ou estat de contraction, pendant lequel le cœur est plus court & plus dur par des raisons évidentes que l'Auteur propose.

*Le cœur ne peut demeurer long-temps*



causes prochaines de la fièvre, & faire voir en même-temps que ceux qui croient qu'elle dépend immédiatement du soufre du sang se trompent fort, aussi-bien que ceux qui veulent qu'elle soit uniquement produite par un sel acide.

Dans le second traité Mr. Vieussens parle de la fermentation en general, qui, selon lui, n'est autre chose qu'un *mouvement survenu de nouveau aux parties heterogenes & insensibles de certains corps, qui ne depend d'aucune cause exterieure sensible, & qui par sa violence, ou par sa durée, apporte un changement essentiel ou une alteration fort considerable aux corps qui fermentent*. Apres quoi il divise la fermentation en six especes, lesquelles il explique separément. Il établit les raisons qui font que certains corps fermentent plutôt que d'autres. C'est là où il fait voir par plusieurs experiences que le rapport qui se trouve entre les parties insensibles de l'un des deux corps qui sont propres à fermenter ensemble, & les pores de l'autre, ne se rencontre pas seulement entre les sels acides & ceux qu'on appelle *Alkalis*, mais encore entre plusieurs autres corps dont la nature est tout-à-fait differente de celle des sels.

Au reste il veut que la cause formelle de fermentation consiste dans le mouvement qui survient aux parties insensibles & heterogenes des corps qui fermentent : Que la cause efficiente éloignée consiste dans la matiere du premier élément : Que la cause effi-

cien

ciencie prochaine consiste dans les parties insensibles d'un des corps qui fermentent, entant qu'elles entrent dans les pores de l'autre; & enfin que la cause occasionnelle consiste dans la juste proportion qui se rencontre entre les parties d'un corps & les pores de l'autre, afin de faire que ces parties entrent dans ces pores accompagnées du seul premier élément. Il deduit ensuite tous les effets de la fermentation de la nature qu'il lui a attribuée, d'une maniere si simple & si aisée, qu'il est difficile de n'estre pas persuadé que ces effets dépendent des principes qu'il a établis.

Le même Auteur nous fait esperer une Anatomie avec des figures qui representent toutes les parties du corps dans leur grandeur naturelle. Cet ouvrage sera suivi d'un autre qui contiendra un grand nombre d'observations faites depuis quinze ans sur 400. cadavres disséqués par Mr. Vieussens dans l'Hôpital de Montpellier.

Il seroit difficile de dire ce que l'on doit le plus estimer en lui, ou son exactitude, ou sa sincerité. Quand il s'est trompé, il le reconnoit de bonne foi, de peur que ceux qui liront ses ouvrages ne se trompent en le suivant. Ainsi à la fin de ce livre il avertit d'une faute qui lui estoit échappée dans le sixième chapitre du troisième livre de sa Nevrologie, où il avoit confondu les expensions des nerfs de la dixième conjugaison, avec celles de la premiere paire des nerfs de l'épine dorsale.

*Lettre de Monsieur L'Abbé Goussault à ses amis sur le Mandement de Monseigneur l'Evêque & Duc de Laon touchant les Curez & les Prêtres avancés en âge ou infirmes de son Diocèse. In 4 à Paris, chez la Veuve de Sebastien Mabre-Cramoisi*

**M**onsieur l'Abbé Goussault a écrit cette Lettre pour donner avis aux personnes de piété du nouvel établissement que Monsieur l'Evêque de Laon a fait d'une maison dans sa ville Episcopale, pour servir de retraite aux Curez & aux autres Prêtres du Diocèse, que leur grand âge ou leurs infirmités auroient rendus incapables de continuer les fonctions laborieuses de leur Ministère. Pour engager les autres Prelats du Royaume à suivre l'exemple de Monsieur l'Evêque de Laon, & pour exciter les personnes riches à seconder son zèle, & à contribuer à une aussi sainte entreprise, il leur en représente les motifs qui ne pouvoient estre plus pressans. Le premier a esté d'ôter aux Curez & aux autres Ecclesiastiques le pretexte & le desir d'amasser du bien, en les delivrant de l'apprehension de la pauvreté, & en les déchargeant du soin de pourvoir à leur subsistance dans le temps de la vieillesse & des maladies. Le second a esté de les tirer de la nécessité de faire créer sur leurs Cures de trop fortes pensions en les resignant. Le troisième a esté d'empêcher qu'ils

qu'ils ne se choisissent des successeurs à leur gré, & selon leurs intérêts, & qu'en cela ils n'eussent plus d'égard aux conseils de la chair & du sang, qu'au bien de l'Eglise & au service des Fideles.

Le Mandement de Monsieur l'Evêque de Laon est à la fin de cette Lettre, avec les Statuts & les Reglemens qui seront observez dans la maison où les Curez & les Prêtres infirmes seront reçus.

*Discours & Lettres sur le Sacerdoce, avec deux autres Traitez. Le premier de l'Episcopat & du Sacerdoce de Jesus-Christ; & le second de la Sainteté. In 12. à Paris, chez Jean Couterot, & Louïs Guerin.*

**I**L y a un fort grand rapport entre les trois traitez qui composent ce petit volume. Le premier est sur le Sacerdoce dont l'excellence est relevée par un discours qui tend principalement à faire voir les avantages que le Sacerdoce de la Loi nouvelle a sur le Sacerdoce de la Loi ancienne, & l'obligation que les Prêtres de l'Eglise ont de surpasser en science & en sainteté les Pontifes de la Synagogue. Ce discours est suivi de deux Lettres. L'Auteur de la premiere y déplore le malheur des Novitiats & des Seminaires dont les Superieurs n'ont pas toutes les qualitez nécessaires pour former de bons Religieux & de bons Ecclesiastiques. La seconde Lettre est une réponse

ou l'Auteur represente fort au long les qualitez que doit avoir un Directeur de Seminaire pour bien instruire ceux qui sont sous sa conduite, & pour les employer a la lecture ou a la meditation de l'Ecriture sainte, à l'étude des Peres, des Conciles, & de l'Histoire Ecclesiastique, & pour les rendre capables des fonctions sublimes de leur Ministère.

Le second Traite de ce volume est de l'Episcopat & du Sacerdoce de JESUS-CHRIST. Il est precede d'une Lettre & d'une Preface. La Lettre fait voir combien il est difficile de remplir les obligations de l'estat Ecclesiastique, à moins que l'on n'y étudie avec une attention religieuse celles de l'Episcopat & du Sacerdoce de JESUS-CHRIST. La Preface trace une idee de l'Episcopat de JESUS-CHRIST, toute détachée des biens temporels qui attirent l'estime & le respect des hommes charnels, & toute conforme a la grace & à la verité dont l'ame de ce souverain Prêtre estoit remplie. On y propose en peu de paroles ce qui est expliqué plus au long dans les dix chapitres qui composent ce Traité. On y tire d'abord de l'Ecriture les lumieres qui peuvent servir à découvrir la part que le Pere Eternel a eue dans l'Episcopat de son Fils, la fin que le Fils s'est proposée dans ce redoutable Ministère, & ce que le Saint Esprit y a fait pour la sanctification des hommes. On y rapporte ensuite les reflexions que les saints Peres ont faites pour

porter à reverer & à imiter le Sacerdoce de  
JESUS-CHRIST.

Le troisiéme Traité de ce Volume est de  
la Sainteté, laquelle consiste à estre telle-  
ment penetré de la Sainteté de Dieu, que  
l'on gemisse de s'en voir éloigné, & que  
l'on s'efforce de s'en approcher par l'exerci-  
ce continuel d'une sincere penitence.

*Descriptio Lithologica variis Observationi-  
bus & figuris illustrata, Autore Joanne  
Groenevelt Transifalano Davenriensi,  
Med. D. à Coll. Lond. Editio 2. In 8. Lond.*

**N**ous ne dirons rien de la qualité de cet  
ouvrage. La premiere édition qui en  
fut faite il y a tantôt quatre ans, en a fait as-  
sez connoître le prix. Nous nous contente-  
rons d'avertir qu'il vient d'estre reimprimé  
à Londres, & que ceux qui se mêlent de trai-  
ter de la pierre ne sçauroient trop lire ce li-  
vre, puisqu'il n'enseigne pas seulement à  
connoître quelles sont les causes des pierres  
qui se forment dans la vessie, mais encore  
quels sont les moyens les plus surs pour les  
en tirer.

*Traité du Choix & de la Methode des études.  
par M. Claude Fleury, Prêtre, Abbé de  
Locdieu, cy-devant Precepteur de Messeig.  
les Princes de Conti. In 12. à Paris, chez  
P. Aubouin, P. Emeri, & Ch. Clouzier.*

**B**ien que le principal dessein de ce traité  
ait esté de donner des avis à ceux qui in-  
strui-



struisent des enfans dans les maisons, Monsieur l'Abbe Fleury n'a pas laissé de suivre le cours des études établies dans les colleges, & pour voir comment ce cours la s'est formé, il remonte à la source, & considere quelles ont esté les études de différentes nations; d'où il passe à la fondation des Universitez; & c'est le sujet de la premiere partie.

Il commence par les Grecs qui s'adonnerent principalement à la Grammaire, à la Rhétorique, & à la Philosophie. Au commencement ils n'eurent point d'autres livres que ceux de leurs Poetes, où ils trouverent toute sorte d'instructions. La Rhétorique & la Philosophie vinrent plus tard, & toutes deux à peu près au même-temps.

Elles naquirent des différentes inclinations des hommes. Ceux qui s'engagerent dans les affaires, & qui voulurent se rendre puissans dans les assemblées, étudierent l'art de persuader. Ceux qui s'éloignerent du bruit pour vaquer à la contemplation, s'appliquerent d'abord à connoître la Nature, & Socrate fut le premier qui tâcha de rendre l'homme meilleur, & qui songea à raisonner avec justesse, & à se conduire avec justice.

Les Romains imiterent les Grecs dans leurs études, & de plus apprirent leur Langue; ce qui n'avoit point encore esté pratiqué dans le monde, les Hebreux, les Caldéens, ni les Grecs n'ayant point appris de Langues étrangères pour servir d'instrument à leurs études.

Les Chrétiens introduisirent une plus saine sagesse qui fit ensuite disparoître la Philosophie humaine. Ils méditerent la Loi de Dieu, étudierent l'Ecriture & les traditions, & appellerent tout le reste études étrangères. Il y eut pourtant des Chrétiens sçavans. Mais ils avoient appris les sciences profanes avant leur conversion, & revendiquoient, comme appartenant à la Religion Chrétienne, tout ce qu'ils trouvoient de vrai dans les livres des Payens.

Charlemagne attira de sçavans hommes par les honneurs & par les récompenses. Ses Capitulaires recommandent aux Evêques d'avoir soin que les jeunes gens apprennent à Grammaire, le Chant, & l'Arithmétique. Ces études n'estoient que pour les Clercs. Les Laïques parmi les Francs estoient ou des Nobles occupez au maniment des armes, ou des Serfs appliquez à l'Agriculture & aux métiers.

Les Arabes eurent deux sortes d'études. Celles qui leur estoient propres, & celles qu'ils emprunterent des Grecs. Leur étude propre fut celle de leur Religion, de leurs traditions, & des vies de leurs pretendus saints.

Vers l'an 820. ils firent traduire les livres des Grecs en Arabe, & ne les trouverent pas tous à leur usage. L'horreur qu'ils avoient de l'idolatrie ne leur permettoit pas même de prononcer le nom des faux Dieux.

n'y eut que les Mathematiciens, les

Medecins & les Philosophes qui furent à leur goût.

Ils s'attachèrent à la Philosophie d'Aristote, & en tirerent les quatre qualitez & les quatre humeurs, qui servirent de fondement à leur Medecine.

Ils poussèrent fort loin la Chymie, & inventerent l'Algebre & le zero. Ils eurent pour l'Astronomie les mêmes avantages qu'avoient eu les Egyptiens & les Caldeens dont ils habitoient le pays.

Les Chrétiens n'emprunterent des Arabes que ce que les Arabes avoient emprunté des Grecs, c'est-à-dire la Philosophie, la Medecine & les Mathematiques.

Les Scolastiques accommoderent Aristote à la Religion, dont ils expliquerent les dogmes suivant les principes de ce Philosophe. Avant eux il y avoit eu deux methodes d'étudier la Theologie. La premiere avoit esté celle des Peres qui étudioient l'Ecriture sainte immédiatement. La seconde avoit esté celle de Bede & de Raban qui firent des recueils des ouvrages des Peres, & en tirent des gloses sur l'Ecriture.

La Jurisprudence & la Medecine se renouvelerent à peu pres au même-temps que parut la Scolastique. En France on estudia les Loix Romaines, & on les appliqua comme on pût aux affaires presentes.

La pratique des Canons fut conservée, quoique la discipline commençât à se relâcher.

Les premiers livres de Medecine que l'on eut furent ceux des Arabes. Entr'autres Mesué & d'Avicenne Comme il n'y avoit que les Clercs & les Moines qui étudioient, il n'y avoit aussi qu'eux qui exercent la Medecine

Les hautes etudes se reduisirent donc à la Logique, au Droit & à la Medecine, dont on fit les trois Facultez Superieures. La premiere qui sert comme de degré pour monter aux autres, comprend les sept Arts liberaux dont Cassiodore & Bede ont fait desitez.

La Philosophie des Colleges devint sèche pour vouloir estre methodique. La Medecine ne se fonda que sur l'autorité des livres; à l'égard du Droit, comme l'ignorance de la Langue Latine & de l'Histoire empêchoit d'entendre le texte, on s'en rapporta aux gloses.

La Theologie fut traitée plus purement sur un effet de la Providence sur l'Eglise. Les Scolastiques s'attacherent aux subtilitez de la raison humaine leur pût fournir sur les matieres de Religion, & firent dans leurs écoles quelque chose de semblable à ce que la jeune Noblesse fait à l'academie, où elle prend pour s'exercer, bien des choses qui sont rarement d'usage dans les vrais combats.

Vers l'année 1450. on renouvela en Italie, ensuite dans toute l'Europe, l'etude des Humanitez. L'Imprimerie fut d'un grand

secours pour avoir les livres. Il y en eut qui s'arrêterent trop à ces études qui ne sont que des instrumens. Les uns vieillirent sur les Langues & sur les Fables. D'autres apprirent les regles de l'Eloquence & de la Poësie, sans les reduire jamais en pratique.

Luther prétendit reformer les études aussi-bien que la Religion. Il ne vouloit ni Philosophie ni sciences profanes. Peu s'en falloit qu'il ne conseillast de brûler Platon, Aristote, Cicéron, & tous les anciens, pour ne plus lire que l'Ecriture. La résistance des Theologiens le rendit leur irreconciliable ennemi. Melancton n'oublia rien pour les tourner en ridicules.

Ces pretendus Reformateurs se relâchèrent bien tôt de leur premiere severité contre les sciences profanes. Ils s'y appliquèrent eux-mêmes, & après y avoir fait quelque progrès, ils voulurent faire passer le renouvellement des Belles Lettres pour une marque de leur Mission, & pour un instrument nécessaire de leur reforme.

Les Cathol. les combattirent par leurs propres armes, etudierent l'Hebreu & le Grec, lirent l'Ecriture & le Peres, l'Hist. Eccles. & les Conciles, & puiserent la doctrine dans sa source.

Voilà à peu près le sujet de la premiere Partie. J'expliquerai la seconde dans le Journal prochain.

## XXI.

# JOURNAL DES SCAVANS

Du Lundy, 12 Avril M. DC. LXXXVIII.

---

*Traité du Choix & de la Methode des études.  
par M. Claude Fleury, Prêtre, Abbé de  
Locdieu, cy devant Precepteur de Messeig.  
les Princes de Conti. In 12. à Paris, chez  
P. Aubouin, P. Emeri, & Ch. Clouzier.*

**C**'Est proprement dans cette seconde partie où il est traité du choix des études, & de la methode qu'il y faut garder. Il y en a de nécessaires, de curieuses, d'inutiles, & de dangereuses. Il y en a qui sont propres aux Femmes: D'autres le sont aux Ecclesiastiques: D'autres aux gens d'Epee, & d'autre aux gens de Robe. Entre les instructions nécessaires à tout le monde, le soin de l'ame est le plus pressant. Il importe plus de regler la volonté que d'étendre les connoissances. Il n'y a personne qui ne soit obligé à bien vivre, & on ne peut y travailler de trop bonne heure. La Morale doit estre apprise dès le berceau. Mais elle doit estre parfaitement une. Il ne faut point parler de Morale humaine pour



en balancer les maximes avec celles de l'Evangile. Il faut estre Chrétien tout-a-fait.

La Civilité fait partie de la Morale. Il ne suffit pas d'estre homme de bien, il faut estre honnête. La Civilité consiste plus à s'abstenir de ce qui peut incommoder les autres, qu'à leur faire des complimens & à leur donner des lojanges qui sont souvent fausses.

Quoique les connoissances qui tendent à regler les mœurs soient les plus importantes, il est constant néanmoins que dans l'ordre naturel l'application à cultiver la raison est la premiere de toutes. La Logique est l'instrument des autres sciences. La Morale même, entant qu'elle depend de la raison, ne peut se passer de la Logique, ni de la Metaphysique.

La Logique la plus solide est celle que Socrate enseignoit quand il aidoit les esprits à produire ce qui estoit formé en eux, & à se ressouvenir de ce qu'ils sçavoient déjà. La Logique & la Metaphysique ne sont pas, comme on croit, des études difficiles. Elles sont à l'usage de tout le monde, puisqu'elles n'ont pour objet que ce qui se passe dans nous-mêmes, & pour but que de nous empêcher de nous tromper en nous accoutumant à prendre des idées claires & distinctes, & à ne nous point precipiter, soit qu'il faille porter des jugemens, ou tirer des conséquences.

Il faudroit, s'il estoit possible, qu'un enfant ne dist rien qu'il n'entendist, qu'il com-  
men-

mençast de bonne heure à définir, à diviser, à distinguer exactement chaque chose. La Logique doit estre reduite a peu de preceptes. Le principal est de raisonner sur de solides principes, sans s'arrêter ni à l'autorité des autres, ni à ses propres prejugez. Pour cela il faut remonter jusqu'à ce que l'on ait trouve un principe de lumiere naturelle, & une verité si claire, qu'elle ne puisse estre revoquee en doute. Cette Philosophie ne demande aucun talent extraordinaire. Il n'y faut que du bon sens, de l'attention, & de la patience. Tous les hommes en seroient capables s'ils usoient bien de leur raison, comme ils en doivent user, non seulement dans le cours de leurs études, mais dans la suite de leur vie

Quoique le raisonnement soit necessaire, l'experience l'est encore plus. Les raisonnemens generaux ont de tout temps decrie les Philosophes qui avoient negligé d'y joindre les connoissances particulieres, & principalement celles qui venoient de l'institution des hommes.

Après nôtre ame rien ne nous doit estre aussi cher que nôtre corps. L'ame agit mal à moins que le corps ne se porte bien. Les preceptes les plus simples sont les meilleurs pour entretenir & pour accroître la santé. Le grand secret est d'estre sobre. Il seroit à souhaiter que l'on s'y accoutumast des l'enfance. De plus il faut respirer un air pur, boire de bonnes eaux, & manger des vian-

des simples. Mais rien ne contribue tant à la santé que l'exercice & le travail.

Les instructions dont il a esté parlé jusques ici, regardent toute sorte de personnes, puisqu'il n'y en a point qui n'ayent une ame & un corps. Celles qui suivent regardent la conservation du bien, & ne sont que pour ceux qui en possèdent.

Regulièrement l'estude n'est pas un moyen de s'enrichir. Le bon sens veut que l'on commence par pourvoir à la subsistance. Ce n'est pas qu'il faille exclure des études tous ceux qui sont pauvres. Il y auroit peu de riches qui voudraient instruire les enfans, ou se charger d'une Cure de la campagne. Mais il faudroit en détourner ceux qui ne s'y engagent que par des vues basses. On ne sauroit assez deplorer les extrémités où tombent ceux qui au sortir du College ne savent que devenir. Quelques uns entrent dans un Cloître sans vocation. D'autres qui craignent de s'enfermer se font Poëtes, Musiciens, Comédiens, ou prennent quelque genre de vie encore plus dangereux.

De plus les sciences souffrent quand elles sont entre les mains de gens mal élevez, dont la fin est, non de connoître la verité, ni de perfectionner leur raison, mais d'amasser de l'argent.

Voilà les études qui ont rapport à la Religion, aux mœurs, à l'esprit, & à la santé. Il y en a d'autres qui servent pour les affaires.

res, & qui sont nécessaires à ceux qui ont du bien. Ces études sont la Grammaire, l'Arithmétique, l'Economie, & la Jurisprudence.

La Grammaire en cet endroit n'est rien autre chose que de sçavoir parler & écrire en François.

Pour l'Arithmétique, il suffit pour la plupart des gens de sçavoir les quatre grandes regles.

L'Economie consiste dans la connoissance des choses qui servent à l'entretien de la vie. Ainsi il est bon d'apprendre les termes des arts, & le prix des ouvrages & des marchandises communes. On peut même profiter des Auteurs antiques, pour apprendre par leur exemple à s'appliquer aux soins domestiques.

Par le mot de Jurisprudence on n'entend ici que ce qui est nécessaire à chaque particulier pour conserver son bien. Il suffit pour cela d'entendre les termes employez dans les Ordonnances, dans les Coutumes & dans les autres livres de Droit, & dont on se sert ordinairement en parlant d'affaires.

Ceux qui sont destinez à de grans emplois ont besoin de plus de lumieres. Leur Jurisprudence doit embrasser le droit public. Leur Morale doit s'étendre à la Politique. Il ne leur est pas permis d'ignorer le gouvernement de leur pays, les noms des Officiers, la maniere de rendre justice, d'administrer les finances, d'exercer la police.

L'avis le plus important en cette matiere est de faire connoître de bonne heure au Jeune Prince la difference de la vraye & de la fausse Politique: Qu'il ne fasse pas grand cas des artifices par lesquels on affoiblit les Voisins, en excitant chez eux des seditions: Qu'il laisse à part les Politiques modernes, & sur tout Machiavel: Qu'il se tienne à Platon & à Aristote, dont la Politique est fondée sur la vertu, & qui a pour but non d'élever un certain genre d'hommes au-dessus des autres, mais de faire que tous les hommes vivent heureux, qu'ils jouissent de leurs biens, de la sante du corps, de la liberté de l'esprit, de la droiture du cœur, & de la justice. Pour trouver cette Politique dans sa pureté, il faut la chercher dans les livres de Moïse, de David, de Salomon, des Prophetes & des Apôtres.

Outre ces études qui sont nécessaires, il y en a d'utiles aux personnes d'une condition honneste. Le Latin sert beaucoup pour la Religion, pour les affaires & pour les sciences. Il seroit à souhaiter que tous les Chrétiens le sussent assez pour entendre l'Office de l'Eglise.

Une autre étude des plus utiles est celle de l'Histoire. Il y faut du choix & de l'ordre. D'abord on peut montrer aux enfans des medailles, des statues, & des images. Lors qu'ils auront dix ou douze ans, on leur montrera les principales époques dont on se sert pour compter les temps, comme les



les Olimpiades, la Fondation de Rome, l'Incarnation de Nôtre Seigneur, & l'Hegyre. Ce qui a esté écrit de l'Histoire est peu en comparaison de ce qui s'est fait par toute la terre, & qui n'a point esté écrit. Il faut observer avec beaucoup de précaution le commencement de chaque histoire, pour ne pas donner dans la fable, & avoir pour suspect ce qui précède le temps où chaque nation a reçu l'usage des lettres. De plus il faut avoir égard à la qualité des Historiens, & préférer les contemporains aux autres.

Un homme de mediocre condition a besoin de peu d'histoire. Celui qui peut avoir part aux affaires publiques, en doit beaucoup sçavoir, & sur tout de celle de son pays.

La Genese est un parfait modele du choix qu'il faut faire dans ce genre d'étude. Moïse y a renfermé tous les faits dont la connoissance estoit utile aux Israelites. Ceux qui ont le loisir de lire les principaux Historiens, y trouveront d'excellens preceptes de Morale, & de parfaits modeles d'eloquence.

Après l'histoire des actions des hommes, celle de la Nature est utile. On comprend sous ce nom les connoissances fondees sur l'experience, & qui regardent la structure de l'Univers & de ses parties, comme sont les animaux & les plantes.

La Geometrie peut estre mise au nombre des connoissances les plus utiles à tout le monde. Elle contient les principes des Ar



Mecaniques , de l'Architecture , & de la Fortification.

La Rhetorique est encore du nombre des connoissances utiles, puisque son veritable usage est de persuader aux hommes ce qui leur est le plus avantageux. Un homme d'Estat qui se seroit rendu familiers Ciceron, Demostene & Thucydide, y trouveroit quantité de bonnes leçons.

La lecture des Poetes Grecs & Latins peut estre mise au rang des études curieuses. Le fruit qui en revient n'est pas digne de ce travail. La Musique, la Peinture, le Dessin, la Perspective, l'Optique, les Medailles, les Inscriptions, les Voyages, les Experiences de Chimie, les Systemes, sont du même genre. Ce sont curiositez auxquelles il ne faut pas tellement s'abandonner, que l'on neglige les devoirs de la vie civile.

Il y a d'autres connoissances qui sont non seulement inutiles, mais dangereuses. Il vaut mieux se reposer que de chercher la Pierre Philosophale. L'Astrologie Judiciaire, la Chiromancie, & les autres divinations, sont des restes de la superstition des Payens qui observoient le mouvement de la flamme allumée sur un Autel, le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, & les prodiges, d'où ils tiroient des présages. La Magie même naturelle doit estre comptee entre les études pernicieuses. On la fait consister en des rapports & en des sympathies certains membres & certaines figures

teur blâme aussi la trop grande application aux jeux sédentaires, après lesquels on a besoin de se divertir.

Les études différentes dont il a esté parlé jusques ici, ne conviennent ni à tous les âges, ni à toutes les conditions.

A l'égard des âges, voici l'ordre qu'il y faut tenir. Depuis trois ans jusques à six, on peut laisser divertir un enfant, & lui conter des histoires, ou parler à d'autres en sa présence comme sans dessein. A six ans il apprendra à lire, à écrire, le Catechisme. A neuf ans il commencera à étudier la Grammaire, l'Arithmétique, la Geometrie, & il arrangera les faits de l'Histoire par la Geographie & par la Cronologie. A douze ans on s'appliquera à lui former le jugement, & on l'exercera à juger des Auteurs. A quinze ans on lui expliquera la Rhetorique, la Politique & la Jurisprudence.

A l'égard des conditions, il y en a qui demandent une plus grande étendue de connoissances que les autres. Quoique les femmes ne doivent pas estre trop sçavantes, il est pourtant à souhaiter qu'elles soient éclairées & raisonnables. Elles ne doivent pas ignorer leur Religion, & à moins qu'elles n'en soient bien instruites, il est à craindre qu'elles ne deviennent superstitieuses.

Les Ecclesiastiques sont obligez d'estre sçavans, puisqu'ils sont destinez à enseigner les autres. Leur principale étude est l'Ecriture. Ils l'entendront passablement par un

lecture assidue, sans le secours de beaucoup de commentaires. Ils doivent éviter les deux extrémités d'étudier trop, ou trop peu. Ceux qui ont moins de talent & de commodité pour l'étude, doivent au moins s'appliquer aux connoissances les plus nécessaires. Les autres doivent être en garde contre la curiosité. Le devoir des Ecclesiastiques est d'instruire les ignorans, & de convertir les pecheurs. Ils doivent donc sçavoir les Mysteres de la Foi, la Morale, & la maniere d'enseigner & de persuader l'une & l'autre. La sainte vie ne suffit pas pour faire un bon Prêtre. Il est Prêtre pour assister les autres. S'il connoit toute l'étendue de sa Profession, il ne trouvera point de temps pour des études inutiles.

Les gens d'Epée sont ceux qui étudient le moins. Il est néanmoins important que ceux qui ont les armes à la main, aient beaucoup de raison & beaucoup de pouvoir sur leurs passions. L'étude sert à acquérir ce pouvoir-là. Un homme d'Epée a besoin de sçavoir le Latin pour s'en servir dans les voyages. Il doit lire l'Histoire pour en tirer des exemples. La moderne lui apprendra les affaires de son pays, & les intérêts de son Prince. La Geographie lui est nécessaire pour connoître les pays où il fait la guerre. L'Arithmetique, la Geometrie & la Mecanique le sont aussi pour sçavoir l'art de fortifier, de défendre & d'attaquer les Places. La Jurisprudence de la guerre qui fait partie du Droit pu-  
blié

Olic, ne lui doit pas estre inconnue, puisqu'il se trouve souvent dans l'obligation de la reduire en pratique, de maintenir la discipline parmi les Troupes, & de punir les deserteurs.

Les gens de Robe ont besoin de plus d'études que les gens d'Epée. Ils doivent pourtant éviter celles qui ne tendent qu'au plaisir & à la reputation, & qui detournent des affaires. Il leur sied fort bien de se tenir comme au milieu entre les subtilitez inutiles des Jurisconsultes, & l'ignorance grossiere des Praticiens.

A la fin de ce Traité du choix & de la methode des études, il y a deux autres Pieces. La premiere est un Discours sur Platon, adressé à Monsieur de Basville Maître des Requêtes. L'autre est une Comparaison d'un Philosophe, & d'un homme du monde, tirée du Theétete de Platon.

*Historia Medica de Acephalis. Autore Marco Mappo Medicina Doctore, Professore, & Archiatro Argentinenſis. In 8. Argentorati.*

UNE des choses qui a le plus piqué la curiosité des sçavans, a été le desir de connoître comment le fœtus se nourrit dans le sein de la mere. Plutarque dans le 5 livre des maximes des Philosophes, chap. 16. rapporte trois opinions sur ce sujet. Democrite & Epicure ont cru que le fœtus se nourrissoit par la bouche. Les Stoiciens, qu'il se nou-



rissoit par l'ombilic ; & Alcmaeon, qu'il se nourrissoit par tout le corps qui, comme une éponge, recevoit le suc qui lui estoit nécessaire.

L'Auteur de cet ouvrage rejette la dernière opinion comme insoutenable, du moins à l'égard du fœtus déjà grand, & se réduit aux deux autres, de telle sorte que le fœtus se nourrisse non par la bouche seule, ni par l'ombilic seul, mais partie par l'un, & partie par l'autre. Il a cependant beaucoup de peine à soutenir qu'il se nourrisse par la bouche, parce qu'on lui oppose des Nations entières qui n'ont point de teste, & qui par conséquent n'ont pû se nourrir par la bouche dans le sein de leur mere.

Mais comme ce fait n'est pas si constant qu'il ne puisse estre revoque en doute, Marc Mappe examine ce que l'on en allegue, & remarque que plusieurs Auteurs Grecs rapportez par Aule Gelle, ont assuré que parmi ce qu'il y a de plus merveilleux en Orient, on y voyoit des hommes sans teste. Il ne manque pas d'observer qu'Aule Gelle avertit au même endroit que les livres de ces Grecs sont pleins de tables.

Pline temoigne dans le livre 5. chap. 8. de son Histoire Naturelle, que l'on croyoit communement que les Blemyes n'avoient point de teste, & qu'ils avoient les yeux & la bouche attachez à l'estomach. Mais il ne se rend point garant de cette opinion.

Vopiscus est celui des anciens qui a parlé

plus particulièrement des Blemyes. En décrivant le triomphe d'Aurelien, il les met parmi les Captifs qui suivoient le Char. Il dit aussi que Probus subjuga cette Nation, & que le Peuple Romain regarda avec étonnement les Captifs qu'il avoit envoyez à Rome. Il est vrai que nôtre Auteur ne croit pas que le seul nom de Blemyes prouve qu'il y ait eu des hommes sans teste ; & Casaubon semble estre du même sentiment, puisque dans ses notes sur Vopiscus il dit que si les Blemyes n'avoient point eu de teste, les Romains qui tiroient vanité de tout, n'auroient pas manqué de les représenter de la sorte plus exactement qu'ils n'ont fait.

L'Auteur du 37 Sermon aux Freres du Desert, raconte qu'estant allé prêcher l'Evangile en Ethiopie, il y vit des hommes & des femmes qui n'avoient point de têtes, & qui avoient les yeux à l'estomac. Le respect que l'Auteur a pour le nom de saint Augustin auquel ce Sermon est attribué, l'a porté à expliquer le passage de certains hommes qui ont le col court, & la teste enfoncée entre les épaules, tels que sont ceux que Laet décrit dans le chap. 22. du livre 17. de son nouveau Monde. Mais sans avoir recours à aucune explication, il pouvoit répondre avec Baronius que le sermon est faussement attribué à saint Augustin.

Ainsi tout ce que l'on avance touchant les *Acephales*, n'est qu'une fable inventée



par les Voyageurs, débitée par les Geographes, représentée par les Peintres, & un peu trop legerement reçûe par les ignorans & par les sçavans.

Quand l'Auteur recherche d'où cette fable a pû naître, il en trouve trois causes. La premiere est fondée sur l'opinion de Thomas Bartholin, qui s'est persuadé que certains peuples avoient esté nommez sans tête, parce qu'ils se conduisoient moins par la prudence que les autres. La seconde est fondée sur une autre opinion d'Olearius, qui a cru que le même nom avoit esté donné à des Peuples qui cachaient leurs testes sous leurs habits; & la derniere est fondée sur une conjecture de Borel, qui dit que son frere dans ses voyages avoit vû des hommes dont les epaules estoient si hautes, & les cheveux si longs, que leur teste ne paroïssoit presque point. Voilà ce que l'on a pensé des peuples qui ont esté appelez Acephales, ou sans tête. Parmi les peuples les mieux faits, il s'est quelquefois trouvé certains hommes que l'on a nommez Acephales. L'Auteur en distingue de deux sortes: les uns qui n'avoient point de tête, & les autres qui en avoient une mais imparfaite. L'Auteur, après avoir apporté plusieurs exemples de ces deux sortes d'Acephales, reprend sa premiere proposition, & en tire cette consequence, qu'un fœtus qui est proprement acephale, ne peut se nourrir que par l'ombilic. Il avoue pourtant qu'un fœtus peut

quelquefois se nourrir par la bouche, comme il paroît par quantité d'exemples qu'il cite. L'un des plus remarquables est rapporté dans une lettre écrite le 18. de Decembre de l'année 1673. à Monsieur Denys Medecin, par Mr. Chatton Chirurgien de Montargis. Il lui mande qu'ayant esté appelé pour assister aux couches d'une femme, il avoit vû l'enfant sans aucune apparence de cordon. L'autre exemple est tiré de Vander Wiel qui dans la trente. deuxième de ses observations curieuses, assure qu'il avoit vû un enfant qui n'avoit aucune marque de cordon ni d'ombilic.

La suite de cet ouvrage contient l'histoire de deux petis os trouvez dans la tête d'une femme morte d'apoplexie. L'Auteur croit qu'ils s'estoient formez d'un suc qui se trouve dans les animaux, & qui fait que souvent les cartilages & les membranes se changent en os, comme il se voit dans l'os du front ou de la poitrine; ce qui ne peut estre attribué ni à la chaleur, ni à la froideur, ni à la secheresse des cartilages ou des membranes, mais à une certaine espece de suc ossifique, qui s'insinuant peu à peu dans leurs pores, lie tellement leurs parties, qu'elles composent un corps dur; ce qui n'arriveroit pas si ces parties n'estoient naturellement disposées à recevoir ce suc,

*Reflexions sur les Differens de la Religion, avec les preuves de la tradition Ecclesiastique par diverses traductions des saints Peres sur chaque point contesté. In 12, 2 vol. à Paris, chez Gabriel Martin.*

**I**L y a ici de deux sortes de reflexions. Les premieres sont sur les differens de la Religion en general, & les secondes sur l'Eucharistie en particulier. La plus importante du premier ordre est sur l'obligation indispensable où sont les Calvinistes de faire un profond examen de leur Religion. Cette obligation est fondée, selon leur propre principe, sur ces paroles de saint Paul : *Examinez tout, & retenez ce qui est bon.* Selon eux, chaque particulier est obligé d'examiner sa Religion, & pour cet effet de lire non seulement ce qui a esté écrit par Calvin, mais aussi ce qui a esté écrit contre lui. Parmi ceux qui se sont separez de l'Eglise Catholique, il y a eu peu de personnes capables d'examiner leur Religion de la sorte.

Après que l'Auteur a fait voir la difficulté de cet examen, il propose deux conseils aux Prétendus Reformez. L'un est d'examiner la Religion Catholique, comme on examine la Religion Chrétienne. L'autre est de suivre l'autorité commune du grand nombre, quand on ne se trouve pas assez de lumière pour faire par soi-même cet examen.

*Le Traité de l'Eucharistie n'estant point*

encore achevé, l'Auteur ne laisse pas d'en donner ici le commencement, où il déclare que la question de la présence réelle décide toutes les autres; & pour l'éclaircir il y fait distinguer trois parties, la Vrai-semblance, l'Écriture, & les Peres. Il propose ensuite 3 moyens de parvenir à la décision de chacune, & donne à ces moyens-là le nom de clefs.

La clef de la premiere question sur la vrai-semblance est que par les principes communs à tous les Chrétiens, il faut en cette matiere un vrai-semblable qui soit merveilleux. Or le merveilleux que Calvin y trouve est impossible, & plus difficile à entendre que n'est le merveilleux des Catholiques. Il faut donc se tenir à ce dernier qui d'ailleurs a des preuves & des autoritez convaincantes.

La clef de la seconde question est celle-ci. En vain on prétend que ces paroles : *Ceci est mon Corps*, ont un sens figure. Dans le langage humain les circonstances des choses determinent le sens des paroles. S'il s'agissoit d'une chose naturelle, on pourroit prendre le sens de Nôtre Seigneur au sens figure. Mais s'agissant d'une chose qui est au-dessus de la Nature, on doit prendre les paroles de Nôtre Seigneur dans le sens propre.

La clef de la troisieme question est celle-ci. La difficulté n'est pas de trouver dans les Peres des passages pour le dogme Catholique. Elle ne consiste qu'en un petit nom-

bre de passages que l'on allegue contre ce dogme. Mais il y a un fait non conteste qui decide. C'est que les Peres n'expliquoient pas clairement le Mystere de l'Eucharistie en presence des infideles, ni de ceux qui n'étoient pas initiez.

Pour se servir de ces trois clefs il faut frapper, chercher, & prier, oomme le Seigneur l'ordonne. Les points les plus importants de ces 2 traitez sont confirmez par des preuves qui sont à la fin du premier tome.

Le 2 tome contient la reponse à des objections envoyées d'Angleterre & de Hollande contre ces deux traitez.

Ces objections consistent à dire que l'examen n'est pas aussi difficile que le prétend l'Auteur des reflexions, parce qu'il ne faut que discerner, & que le discernement se fait par la Grace plutôt que par la raison. Au fond, il y a peu d'Elus. La voye est étroite, & le troupeau est petit.

Les reponses sont que discerner & examiner est la même chose. Que la Grace qui fait le discernement est une Grace non d'un particulier, mais d'un peuple. Celle du particulier peut-estre alleguee, & ne peut estre prouvée. La Grace du peuple se prouve parce que Dieu a promis au peuple de lui donner des moyens de salut.

A l'égard du petit troupeau, la reponse est que dans la Religion, non plus que dans la nature, le petit nombre se l'emporte jamais sur le grand.



Ces reponses sont confirmées par des preuves qui se trouvent à la fin du second tome.

*Continuation des Essais de Morale, en forme de Reflexions sur les Epistres & sur les Evangiles de l'Année.* In 12. 4 vol. à Paris, chez Guillaume Desprez, & Helie Joffet, rue saint Jacques.

**I**L y a quelques années que divers traitez parurent sous le titre d'Essais de Morale. Quelques-uns se sont étonnez de ce que ceux-ci paroissent encore sous le même titre. L'Auteur demeure d'accord que les uns & les autres sont differens. Mais il soutient que quiconque considerera leur sujet & la maniere dont il est traite, trouvera entre eux une assez grande ressemblance pour mettre le second ouvrage sous le même nom que le premier. Il dit que ce ne sont que des Essais, non plus que les précédens; parce que les sujets n'y sont pas traitez avec l'étendue qu'ils le pourroient estre, & ces Essais sont de Morale, puisqu'il n'y entre que des reflexions sur les devoirs les plus communs de la vie Chrétienne.

Ce ne sont point des pensées sublimes qui tendent à rehausser l'idée que le commun des Chrétiens a des Mysteres. Ce ne sont point des éclaircissimens subtils qui dissipent les difficultez proposées par les Heretiques. Ce ne sont point des invectives vehementes, telles que les Pasteurs sont obli-



gez de faire contre les desordres du siècle. Ce n'est pas même une explication *in.vie* des Epîtres & des Evangiles. Ce ne sont que des discours dans lesquels l'Auteur a eu seulement en vûe d'arrêter l'esprit sur des veritez capitales, qui sont expressement contenues dans l'Ecriture, ou qui en paroissent tirées par des consequences necessaires à ceux qui y font attention.

La principale difference des premiers Es-sais & des secons est, que dans les premiers on propose certaines veritez, & l'on remonte jusqu'à leur principe, au lieu que dans les secons on propose d'abord les paroles de l'Ecriture, qui servent de principe, & on descend ensuite aux consequences qui s'en tirent.

Quelques-uns ont fait une autre objection à l'égard du fond, & ont declare franchement qu'ils ne voyoient pas quel besoin le public avoit d'une nouvelle explication des Epîtres & des Evangiles. La modestie de l'Auteur ne lui permettant pas de s'expliquer sur ce qu'il y a dans son ouvrage qui le doit rendre plus estimable que les autres, il se contente de répondre qu'il sera peut estre plus utile qu'un autre à certaines personnes, par le rapport qu'il aura avec la disposition particuliere de leur esprit. Quelques-uns ne lisent que les livres nouveaux, & il y en a qui sont faits de telle façon qu'ils ne pourroient se résoudre à jeter les yeux sur un livre, par la seule raison qu'il y a dix ans qu'il est composé.

Il en est des livres comme des alimens. La trop grande variété des uns & des autres est nuisible. Il seroit utile pour la santé de s'abstenir des ragoûts, & le meilleur seroit peut-être aussi de s'abstenir de beaucoup de livres. Mais comme il y a peu d'esperance d'empêcher les hommes de suivre dans leurs lectures leurs inclinations, il faut leur laisser le choix des livres, & souffrir que la vérité se presente à eux en différentes manieres.

Voilà ce que l'Auteur avance pour justifier son dessein. Mais comme je puis parler de son ouvrage avec plus de liberté que lui, & que je ne suis pas attaché aux mêmes regles de bienséance, il n'y a point d'inconvenient que je remarque les avantages qu'il a sur les autres où le même sujet a esté traité.

Il me semble d'autant plus solide que la parole de Dieu n'y est point expliquée selon les pensées des hommes, mais selon les Conciles & les saints Peres qui ont toujours esté considerez comme les plus fideles depositaires de la doctrine de l'Eglise. Ce ne sont point les meditations particulieres d'un Ecrivain; mais les maximes constantes des Saints de tous les siècles, qui doivent servir non seulement aux simples Fideles pour regler leur vie, mais encore aux Pasteurs pour instruire les peuples confiez à leur conduite.

*Les Pasteurs y trouveront eux-mêmes de*

quoi s'instruire, & y apprendront leurs devoirs dès le commencement, sur l'Evangile du 2 Dimanche d'après Pâques. Ils y verront que le bon Pasteur donne trois marques pour reconnoître les mauvais. Il les appelle mercenaires, dit qu'ils ne sont pas Pasteurs, & qu'ils ne sont pas propriétaires des Brebis.

Les mercenaires sont ceux qui dans leurs fonctions cherchent une autre récompense que Dieu même. Le Concile d'Aix la Chapelle de l'année 816. leur permet de recevoir du peuple ce qui est nécessaire pour leur subsistance, & leur défend d'attendre leur récompense d'autre que de Dieu. *Accipiant sustentationem necessitatis à populo: mercedem dispensationis à Domino.*

Les Pasteurs qui ne connoissent pas leurs brebis, sont ceux qui n'ayant que de la f.oi-  
deur pour elles, ne se mettent point en peine de decouvrir leurs besoins. Quelques uns ne recherchant que l'honneur & le profit dans leurs emplois, se déchargent de tout ce qui ne se rapporte pas à ces deux fins.

Enfin ceux qui ne sont pas propriétaires du troupeau ne regardent pas la perte des brebis comme la leur propre. Estant persuadés qu'elles ne leur appartiennent pas, ils ne prennent jamais le soin de les conserver.

Ce sont là les caracteres que le bon Pasteur donne des mauvais, afin que les Pasteurs de son Eglise évitent ces trois défauts.

*Philosophia juxta inconcussa, tutissimaque Divi Thoma Dogmata, quatuor tomis comprehensa. Autore P. Fr. Antonio Goudin. Editio Nova prioribus accuratior, ab Autore ex integro recognita, novis questionibus & experimentis aucta & illustrata. In 12. 4 vol. à Paris, chez Jean Cou-  
terot & Louis Guerin.*

**L**A pieté & l'érudition de saint Thomas ont rendu sa doctrine si venerable, qu'il semble que l'on ait esté persuadé qu'il n'étoit pas possible de s'en départir sans courir risque de s'égarer. Mais comme tout est sujet au changement, & que la Philosophie même n'en est pas exemte, on a vû depuis quelques années des personnes qui ont osé rejeter la Physique comme inutile pour expliquer les effets de la nature, & qui ont eu recours à d'autres principes.

Au commencement les Thomistes parurent peu touchez de la hardiesse de ces modernes; & persuadez que leur doctrine se souûtenoit assez d'elle-même, ils se mirent peu en peine de la défendre. Mais depuis apprehendant que la nouveauté ne gagnast insensiblement les esprits, ils se sont résolus de s'opposer à son progrès, & de faire voir que les principes de leur Ecole ne sont pas moins propres que ceux des autres à expliquer tous les phenomenes. Le Pere Goudin Jacobin du grand Convent s'est distingué en cela de ses confreres, sur tout par cette dernière

édi-

édition de sa Philosophie , à laquelle  
ajouté un grand nombre d'experience.

Dans le premier tome qui contient  
logique , il donne des regles fort utiles  
former les idées & les jugemens. Et  
rapportent à l'attention , à la définition  
à la division. La premiere corrige les  
des idées imparfaites. La seconde , celles  
obscures; & la troisiéme , celui des con-

Les deux tomes suivans contiennent  
huit livres de Physique expliquee selon  
principes d'Aristote d'une maniere  
l'Auteur tient demonstrative. A la  
troisiéme se trouvent deux traitez for-  
rieux, l'un des Plantes, & l'autre des  
maux.

Le dernier Tome contient la Morale  
Metaphysique. Dans la premiere l'Auteur  
explique comment on peut vivre heu-  
reusement selon les regles de la raison natu-  
relle. Dans la seconde il s'attache particu-  
lièrement à établir la promotion physique.  
il est à craindre que les raisonnemens  
il se sert pour cet effet , ne convainquent  
tous les Disciples du subtil Scot , ni tous  
défenseurs de la science moyenne.

*Auli Gellii Noctes Atticae cum Notis  
Emendationibus Joannis Frederici  
novii. In 8. Lugduni Batavorum.*

**I**L est certain qu'il y a beaucoup à ap-  
prendre dans la lecture d'Aulo Gelle.

estoit fâcheux que l'on n'eust que des éditions imparfaites d'un si bel ouvrage.

Monsieur Gronovius le Pere entreprit autrefois d'en donner au Public une qui fut plus correcte que les précédentes. Mais quelque peine qu'il eust prise pour cet effet, & quelque succès qu'eust eu son travail, il ne pût s'en contenter, & il crut devoir consulter de nouveau les Manuscrits, pour restituer un grand nombre de passages desesperez. Comme il est mort avant que d'avoir achevé cet ouvrage, Monsieur Gronovius le Fils a pris le soin de l'impression. Il auroit esté à souhaiter qu'il eut eu le loisir d'y mettre la dernière main, & de rétablir les passages alterez des onze derniers livres, de la même sorte que ceux des neuf premiers l'ont esté par Monsieur Gronovius son Pere. Mais ses autres occupations ne lui ont pas permis de rendre ce bon office à Aule Gelle.



# JOURNAL DES SÇAVANS

Du Lundy, 19 Avril M. DC. LXXXVIII.

*Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates quibus inserta est pestifera adversus Deum Gratiam à Pelagio Britanno in Ecclesiâ induc̃ta Hæreseos historia. Accedit gravissima quaestio de Christianarum Ecclesiarum successione & statu historica explicatio. A Jacobo Usserio Archiepiscopo Armachano, totius Hiberniæ Primaze Editio secunda aucta & emendata. In folio Londini.*

Les Annales d'Usserius sur l'ancien & sur le nouveau Testament ont esté si fort estimées par les sçavans de sa communion, & même par les Catholiques en ce qui regarde la connoissance des temps, que les uns & les autres ont cru que le Public avoit interest de recevoir souvent de sa main des ouvrages de Cronologie & d'Histoire. Celui-ci qui regarde les Antiquitez des Eglises d'Angieterre, d'Ecosse, & d'Irlande, n'eut pas si tôt paru qu'il fut reçu avec un grand applaudissement. L'édition de l'année 1639. ayant esté débitée, on en fit l'année

née dernière une seconde à Londres, qui est & plus ample & plus exacte.

Cet ouvrage contient deux parties. La première est purement historique, & découvre les Antiquitez de l'Eglise d'Angleterre, & des deux autres Royaumes qui y sont joints. Usserius declare d'abord que la première origine des Eglises d'Angleterre est fort obscure, aussi-bien que celle des Eglises de France, & cite sur ce sujet un passage de Mr. du Bosquet celebre Jurisconsulte, & depuis Evêque de Montpelier. Ce passage-là merite d'autant plus d'attention qu'il ne se trouve que dans la première édition de son histoire des Eglises des Gaules, & ne se trouve point dans la seconde. Ce sçavant homme attribué cette obscurité à deux causes. L'une est la longueur du temps qui détruit tout. L'autre est la ferveur du zèle de quelques Moines qui pour donner aux peuples une plus haute idée de la Religion, & pour leur en inspirer un plus grand respect, leur ont persuadé que chaque Eglise avoit été fondée par quelqu'un des premiers Saints. Usserius avoué donc qu'après avoir lû toutes les histoires imprimées de la Nation, & une infinité de memoires écrits à la main, il y a rencontré beaucoup de choses frivoles, beaucoup de douteuses, & beaucoup de fausses, auxquelles il n'a pas laissé de donner place dans son ouvrage, aussi-bien qu'aux solides, qu'aux certaines & qu'aux véritables. Il a donné place aux frivoles sur  
cet

cet unique fondement que , selon la pen-  
sée de Vopiscus , la curiosité ne rejette rien. A  
l'égard des douteuses , il les a proposées , non  
pour les faire croire , mais pour les faire  
examiner. Et pour les fausses , il a cru qu'il  
estoit utile de les découvrir , & de sçavoir  
combien la simplicité des premiers temps  
avoit mêlé de fables dans les vies des Saints,  
& dans les autres monumens de l'Eglise. Une  
des plus anciennes de ces fables est celle de la  
Mission de Joseph d'Arimathie & de douze  
Disciples de saint Philippe. Celle de la Con-  
version du Roi Lucius n'est gueres moins  
grossiere. Ceux qui la débitent prétendent  
qu'il fut baptisé par Timothée Disciple de  
saint Paul , sous le Pontificat d'Eleuthere , &  
que Fugan & Duvien envoyez en Angleterre  
par ce Pape , y établirent vint-huit Evêques  
dans vint-huit villes, en la place de vint-huit  
Pontifes qui jusques-là y avoient enseigné  
l'erreur & l'idolatrie.

A ces siècles de tenebres succeda un siècle  
de lumiere. Depuis que Constantin eut  
appaissé la persecution , & donné la paix aux  
Chrétiens , on commença de connoître les  
Evêques qui remplissoient les grans Sieges.  
Quelques-uns des Isles Britanniques paru-  
rent hors de leur pays , & se distinguèrent  
dans les Conciles d'Arles , de Nicee & de  
Sardique. Les deux premiers de ces Conci-  
les convoquez par Constantin donnent oc-  
casion à Usserius de parler du pays de cet  
Empereur , & de rapporter deux lettres

ce sujet. L'une est de Camden qui soutient que Constantin naquit dans la Grande Bretagne, & l'autre est de Lipse qui appuye le sentiment contraire sur le silence de Bede, & sur le temoignage de Firmicus.

Il n'y a point de sujet traite avec autant d'étendue dans cette premiere partie que l'est l'histoire de Pelage. Son nom estoit Morgan, qui dans la langue du pays signifie *ne de la mer*, d'où l'on a fait Pelage en Latin. La devotion fort commune en ce temps-là de visiter les lieux consacrez par la presence & par les miracles du Sauveur, le tira de son Monastere, & le porta en Palestine & en Afrique. Il fit quelque sejour a Rome où par la frequentation de Rufin il altera la pureté de sa foi. Ses erreurs firent en peu de temps un prodigieux progrès, quelque soin que les Evêques & les Papes pussent prendre de l'arrêter. Usserus passe de l'Eglise d'Angleterre a celle d'Irlande. Parmi les traditions qu'il en rapporte, il y en a deux qui n'ont rien que de fabuleux.

La premiere est qu'un Gentil-homme Hibernois se trouva dans Jerusalem au temps auquel Nôtre Seigneur y fut arrêté par les Juifs, & qu'ayant este temoin de sa mort & de sa resurrection, il en porta la nouvelle à son pays.

La seconde est que saint Pierre prêcha l'Evangile en Hibernie. Usserus demeure d'accord que selon le sentiment d'Eusebe, quelques-uns des Apôtres passerent en ces

te Isle-là, & y annoncerent les veritez de nôtre Religion. Mais il n'y a point d'Ecrivain digne de foi qui ait dit que saint Pierre y ait passé. Simeon Metaphraste ne fait aucune difficulté de l'avancer, & d'assurer qu'il y demeura jusqu'à la douzième année du règne de Neron, en laquelle il fut averti par un Ange de retourner à Rome. D'autres ont dit la mesme chose après lui, & l'ont appuyée de revelations prétendues.

Comme saint Patrice a esté un des plus anciens Evêques d'Hibernie, & des plus éminens en sainteté, Usserius parle fort au long de sa vie & de ses actions. On prétend qu'il y avoit autrefois jusques à soixante-six traitez composez à sa louange, & que la plupart furent brûlez dans un embrasement arrivé sous le regne de Guimond. Il en est resté quatre attribuez à quatre saints qui avoient esté Disciples de ce Prelat. Jocelin ramassa tout ce qu'il put trouver de ces traitez, & les fit imprimer dans Anvers en l'année 1514. On voit peu de certitude dans ce qui y est raconté de quantité de circonstances de la vie & des actions de ce Saint, & sur tout de ses esclavages & de ses voyages. Les Ecrivains sont peu d'accord entre eux touchant le nombre des années de sa vie. Quelques-uns l'étendent jusques a cent cinquante & trois. Ils contestent aussi touchant le lieu de sa mort. Celui de sa sépulture n'est pas moins douteux, puisque d'un côté



Chanoines de l'Eglise Cathedrale de Dorun en Hibernie pretendent avoir son corps, & que de l'autre, les Moines de l'Abbaye de Nôtre-Dame de Glasfenburi, mise dans le Comté de Somerset, le rendiquent; comme il paroît par ce qui en est rapporté au commencement du 1<sup>er</sup> tome du *Monasticon Anglicanum*.

La 2<sup>e</sup> partie de l'ouvrage d'Ussérius regarde l'état des Eglises d'Occident, & est mêlée de quantité de questions de controverse.

Entre les moyens dont les Docteurs Catholiques se servent avec succès pour combattre la prétendue Reforme des Lutheriens & des Calvinistes, il y en a un qui consiste à prouver que leur Religion n'est point celle qui a esté établie par Notre Seigneur & par les Apôtres, & qui est venue depuis eux jusques à nous sans avoir souffert d'interruption dans le cours de tant de siècles. Les prétendus Reformez ont fait divers efforts pour ruiner ce moyen-là. Ivelle Evêque de Sarisburi l'attaqua autrefois à l'égard du premier point, & tâcha de montrer qu'il n'y a rien dans la creance ni dans la discipline des six premiers siècles qui ne favorise les Calvinistes. Ussérius se charge ici d'attaquer le second point, & de faire voir que depuis le sixième siècle jusqu'au temps auquel il escrivoit, il y a toujours eu en Occident des défenseurs de la Doctrine que tiennent les Prétendus Reformez d'Angleterre.



Il divise son projet en trois parties. La premiere represente l'état où il se figuroit l'Eglise d'Occident depuis le sixieme siecle jusques au Pontificat de Gregoire VII. Les bornes où je suis renfermé ne me permettent pas de refuter ce qu'il avance. Je me contenterai de remarquer que pour rendre ses preuves fort claires & fort convaincantes, il les commence par une demonstration fondée sur une prophétie tirée du viiieme chapitre de l'Apocalypse.

La seconde partie contient l'état où il suppose que l'Eglise a esté en Occident depuis le Pontificat de Gregoire VII. jusques à celui d'Innocent III. Ce qu'il apporte de plus fort pour montrer la succession de la doctrine des Pretendus Reformez dans cet intervalle, est que la plûpart des dogmes qu'ils tiennent ont esté tenus par Berenger, par les Vaudois, par les Pauvres de Lion, par les Albigeois, & par d'autres. Il est aisé de lui répondre que ces dogmes qui ont esté condâmez comme mauvais dans les Albigeois & dans tous ceux qui les avoient soutenus, ne sont pas devenus meilleurs depuis qu'ils ont esté embrassez par Luther, par Calvin, & par ceux qui les ont suivis.

La troisieme partie devoit contenir une image de l'état où Usserius avoit envie de représenter l'Eglise d'Occident depuis le Pontificat de Gregoire XI. jusques à celui de Leon X. Quelle n'a point esté achevée, ou elle a esté perdue. En l'un & l'autre

Autre de ces cas le public ne manquera pas de bonnes raisons pour se consoler.

*Suite de la Quatrième Partie du Recueil des Voyages de Monsieur Thevenot. In 8. à Paris chez Est. Michallet.*

IL faudroit faire un long discours pour toucher toutes les particularitez de ce recueil de Voyages. C'est pourquoi on n'en choisira qu'un petit nombre.

La premiere est une découverte faite dans l'Amerique Septentrionale par le Pere Marquette Jesuite , & par le Sr. Joliet. Elle est d'autant plus curieuse , qu'elle donne connoissance de quelques pays de l'Amerique Septentrionale , qui sont depuis le 42 degré jusqu'au 33. & qu'elle peut épargner à l'avenir aux Nations voisines du Nort la peine d'aller chercher par le Nort-Ouest un passage à la Chine ; puisque les deux Voyageurs dont je parle , ayant fait sept à huit cens lieues à travers les terres , presque toujours à l'Ouest depuis Quebek jusques à la grande Riviere où ils s'embarquerent , & la Baye d'Hudson estant presque sous le mesme Meridien que Quebek ; quand il y auroit un passage au bout de cette etendue de terre , il n'y auroit pas de prudence à l'aller chercher , ni à entreprendre de naviger aussi long temps sous un Climat où diverses tentatives ne nous ont deja que trop appris que les eaux y sont fort long-temps gla-

- où les glaces commencent, ni de celles qu'elles finissent.

Le Voyage de l'Ambassadeur de Moscovie que Mr. Thevenot donne ensuite, nous apprend que dans une route de pres d'un an il ne trouva qu'une seule ville où il ne vit que deux maisons de brique. Cette relation nous apprend encore le nom & le cours du Fleuve Irtyz, qui est un des plus grans Fleuves du monde, puisque cet Ambassadeur le suivit six mois durant. Cependant il est si peu connu que les cartes ne le marquent point, ou le marquent mal.

Nous savons encore par le moyen de ce Moscovite que toutes les villes qui sont dans les cartes à l'Est de la Riviere de Jenikiss jusqu'au Promontoire Tabin sont supposées. La preuve en est aisée. Ces mesme villes dans les mesmes cartes sont encore employées dix ou douze degrez plus bas en dedans de la muraille de la Chine que ces cartes supposent au 35 degré, & que les relations de ce recueil mettent au 42. Ainsi cette erreur si énorme dans les cartes vient principalement de la fausse position de cette muraille, au delà de laquelle il n'y a que des Hordes de Tartares qui ont vécu de tout temps sous des tentes, & qui ont une si grande aversion à se renfermer dans des maisons, que lors qu'ils en rencontrent, & qu'ils s'y arrêtent, ils en abbattent les murailles autant qu'ils peuvent.

La plupart ont cru que la terre qui est

Sud de l'Isle de Java , estoit attachée aux autres terres qui sont vers le Pole Antarctique , & qu'on a découvertes au Sud du détroit de Magellan. Mais la route du voyage d'Abel Tasman nous fait voir que c'est une Isle dont il a fait le tour.

Mr. Thevenot a joint à ces relations la description d'un Niveau plus facile & plus exact que ceux dont on s'est servi jusques ici. La construction en est facile. On choisit un tuyau de quelques matiere transparente, d'un diametre qui puisse recevoir le petit doit, & qui soit environ sept ou huit pouces plus long que large. On le scelle hermetiquement par un bout , & on y met quelque liqueur. L'esprit de vin y est plus propre que les autres , parce qu'il ne fait point de sediment, & qu'il ne gele jamais. On laisse du tuyau environ un peu moins de vuide qu'il n'a de diametre. On le bouche après, & on le scelle par le feu.

Lors qu'on se sert de ce Niveau , & qu'on l'applique sur le plan qu'on veut examiner , l'air qui y est enfermé monte aussitôt vers la partie du plan la plus élevée, & demeure sans mouvement lors que le plan est horizontal. Mais il n'est pas necessaire, comme plusieurs l'ont cru , que la bulle d'air soit au milieu. Car il est certain que toutes les fois que la bulle d'air est en repos sans toucher aux extremités , l'instrument est de Niveau.

Cette nouvelle invention a divers avantages. Mais je n'en marquerai que deux.

Le premier est qu'il est plus juste que tous les autres Niveaux. Car il n'y a point de petite inclinaison qu'il ne fasse connoître, & le second est qu'en donnant l'horison avec tant de justesse, il donne par conséquent perpendiculaire sur l'horison, & tous les differens angles, si on y ajoute les divisions sur lesquelles il les puisse marquer.

Ce Niveau est de grand usage pour l'Architecture, pour la conduite des eaux, & pour la Navigation. On s'est servi jusqu'ici, pour prendre hauteur, d'instrumens avec lesquels il faut voir en mesme temps l'horison, l'astre, & son ombre, & lorsqu'on ne voit pas l'horison, on ne s'en peut servir; Ce qui arrive fort souvent; & si on le voit, la refraction trompe toujours, & fait paroître l'horison plus haut qu'il ne l'est en effet. Ce Niveau supplée à ce qui manque de ce côté là, puisqu'estant appliqué sur les instrumens des Mariniers, ou, ce qui est encore mieux, sur une équaire dont une des branches soit divisée en 45 degrez, soit que le Ciel soit serain ou couvert, il marque toujours exactement l'horison. Outre qu'avec un instrument d'une construction si simple on evite le changement des marteaux, & le doute où l'on est toujours qu'ils soient à angles droits.

Il ne suffit pas pour la Navigation de connoître la latitude. Il est encore nécessaire de sçavoir la longitude, c'est-à-dire combien on a avancé d'Occident vers l'Orient.

C'est



C'est pourquoi comme l'on n'a point de secours plus propre pour parvenir à cette connoissance, que d'observer la déclinaison de l'aiman, qui est fort changeante, M Thevenot a fait des observations qui peuvent beaucoup servir à montrer les périodes de ces changemens.

Au Solstice d'esté de l'année 1663. il traça une ligne meridienne sur un plan fixe, afin de sçavoir quelle estoit alors la déclinaison de l'aiman, & d'estre plus assuré à l'avenir de ses changemens. Ayant appliqué ensuite diverses boussoles à cette ligne pour trouver la déclinaison de l'eguille, il s'aperçut qu'elle ne declinoit point en ce temps-la. Il y appliqua depuis d'annee en annee la même boussole, & il trouva qu'en l'annee 1664. l'eguille declinoit de plus d'un degre vers l'Ouest. En 1667. de plus de deux degrez. En 1671. de deux & demi. En l'année 1673. il observa la déclinaison d'environ deux degrez & 30. minutes, où il l'observa encore l'annee 1675. sans y avoir remarqué de changement. En 1678. & en 1680 il la trouva au Solstice d'esté de trois degrez & demi, & en l'année 1681. il n'y vit point de changement.

On avoit cru jusqu'ici que la déclinaison de l'aiman n'a commencé d'estre observée que vers le commencement du dernier siècle. Cependant Mr. Thevenot a trouvé qu'elle varioit de 5 degrez l'an 1269. C'est dans un manuscrit qui lui estoit venu



entre les mains, & qui a pour titre : *Epistola Petri Adfigeris insuper rationibus naturæ Magnetis*. Il est remarqué dans cette Lettre que la pointe de l'éguille que l'on suppose marquer exactement le Nort, declinoit alors vers l'Orient, & que par plusieurs observations cette déclinaison se trouva de 5 degrez. L'on voit encore dans cette Lettre que la plupart des choses que l'on attribue à Gilbert, & qui lui ont donné le nom de Pere de la Philosophie de l'Aiman, étoient connues dès le treizième siècle.

On trouve dans la suite de l'ouvrage deux problèmes fort curieux. L'un est de rendre beaucoup plus exactement la valeur d'un degré en nos lieues ou mesures, afin de déterminer par là la grandeur de la Terre ; & l'autre, de fixer la valeur de nos lieues ou de nos mesures, en sorte que les autres nations & la posterité les puissent entendre. Tout cela est accompagné de l'histoire naturelle de l'Ephemere qui est un petit insecte qui vole, dont la vie ne passe pas quatre ou cinq heures, & de celle du Cancellus ou Bernard l'Hermite, qui est un poisson renfermé dans une espece de coquille, les quelles sont decrites & représentées par plusieurs figures.

Pour ce qui est de la theorie du Niveau d'air, Monsieur Thevenot fait esperer qu'il la donnera au Public, lors que beaucoup d'autres pieces qu'il a seront en état de paroître. Les Curieux attendront cela avec

impatience , estant tres-persuadez qu'il ne peut venir rien que d'excellent d'un homme qui s'est rendu si celebre par ses voyages & par son erudition.

*Annales de la Ville de Toulouse depuis la reunion de la Comté de Toulouse à la Couronne. Avec un abrege de l'ancienne histoire de cette Ville, & un recueil de divers titres, & actes pour servir de preuves ou d'eclaircissements à ces Annales : Premiere partie, à laquelle on a ajoute une Dissertation sur l'Or de Toulouse, & une Table Alphabétique des noms des Capitouls, dont les élections sont contenues dans ce volume. Par M. G. La Faille ancien Capitoul & Syndic de la ville de Toulouse. In fol. à Toulouse.*

L'Abregé de l'ancienne Histoire de la Ville de Toulouse commence par ce que Tite Live, Justin, & Cesar ont écrit des Tectosages. Monsieur la Faille ancien Capitoul & Syndic de la Ville de Toulouse, suit ces celebres Ecrivains, & rejette ce que Jean Ganno Cordelier, qui vivoit sous le Regne de Charles Huitieme, Bertrand, & Noguier ont avance de fabuleux touchant l'origine de Toulouse. Il la tient p'us ancienne que Rome, sur ce fondement que celle-ci ne comptoit encore que l'année cent soixante & une de sa fondation, lors que les Tectosages ne pouvant plus subsister tous dans leur pays, un grand nombre en sortit pour aller chercher une nouvelle demeure.

Les Tectosages furent independans jusqu'en l'annee 628. de la fondation de Rome, en laquelle le peuple vainqueur des nations entra dans les Gaules. C'est a leur entrée que commence la seconde partie de cet abrégé.

Il y est rapporté comment l'Evangile fut porté à Toulouse par saint Saturnin sous l'Empire de Dece, & comment Vallia Roi des Visigots établit le Siege de son Royaume dans la mesme Ville.

On voit dans la troisiéme partie de cet abrégé qu'après qu'Euric Roi des Visigots eut fait de grandes conquêtes, il s'appliqua à faire rediger par écrit les anciennes coutumes de sa Nation. C'est le Code des loix des Visigots, donné au Public par le sçavant Pierre Pithou.

Alaric son fils suivant son exemple fit faire un extrait du Code Theodosien par Anien son Chancelier, qui y joignit de courtes explications. Cet extrait fut publié dans Aire, sous le nom de loix Romaines. Il le fut encore depuis dans le Languedoc en la vintieme année du regne de Charlemagne. Ce dernier Code servoit de regle aux originaux du pays, au lieu que celui d'Euric en servoit aux Gots qui s'y estoient établis par les armes. Cet Alaric permit aux Evêques de tenir à Agde un Concile où six Metropolitains assisterent. Il fut vaincu & tue par Clovis.

La Ville de Toulouse passe dans la quatrième partie de cet abrégé de dessous la domi-

- domination des Gots sous celle des François. Depuis ce temps-là les Evêques de Toulouse ni les autres Prelats d'Aquitaine n'assisterent plus aux Conciles tenus dans les lieux de la dépendance des Gots, mais à ceux qui furent tenus dans les lieux de la dépendance des François. Au même temps l'Evêque de Toulouse ne fut plus suffragant de Narbonne, mais de Bourges; ce qui fut un sujet de contestation entre les deux Metropoles.

Les Sarrafins se rendirent maîtres de la Septimanie, comme ils se l'estoient rendus d'Espagne. Ils mirent le siege devant Toulouse sous la conduite de Zama leur Roi. Mais Eudes Duc d'Aquitaine accourut au secours des assiegez. Les assiegeans furent taillez en pieces, & Zama tué.

La dernière partie de cet abrégé contient l'histoire des Comtes de Toulouse depuis le regne de Louis le Debonnaire jusques à la réunion du Comté à la Couronne.

Catel a donné dans son histoire une liste de ces Comtes. Mr. de Marca en a depuis donné une nouvelle, par laquelle il a prétendu faire voir que Catel avoit omis quelques-uns de ces Comtes, & qu'il en avoit confondu quelques autres avec des Ducs de Septimanie. Mr. de Marca a rétabli Fredelon au nombre de ces Comtes, sur la foi de la chronique de Fontanel. Ce fut au temps de ce Fredelon que Charles le Chauve assiegea Toulouse, & qu'après s'en estre rendu maître, il lui en donna le gouvernement.

Ce fut en ce meſme temps que dans Toulouse, ou dans l'Abbaye de ſaint Sernin qui alors eſtoit hors de la Ville, Charles le Chauve fit des Capitulaires ſur la Plainte des Curez, que les Evêques ſurchargeoient de leurs viſites. Il ordonna que les Curez ne ſeroient tenus de donner qu'une certaine meſure de vin, de froment & d'orge, avec un cochon, ou deux ſols deux deniers, à choix de l'Evêque.

Pons, un des Succèſſeurs de Fredelon, ſe rendit celebre par ſa valeur & par ſa pieté. La deſaite des Hongrois entrez dans le Languedoc, eſt une preuve de la premiere, & l'Abbaye de ſaint Paul fondee & bâtie de ſon bien, ièra un monument éternel de la ſeconde.

Mr. La Faille remarque que Sanche Roi d'Arragon mit Ramire ſon troiſieme fils dans cette Abbaye à laquelle il l'avoit voué dès le berceau. Pierre & Alfonſe ſils aînez de Sanche eſtant morts ſans enfans, les Peuples retirèrent Ramire de ſa cellule après quarante ans de Religion, & l'eleverent ſur le Trône.

Anaclet II. Antipape lui donna pour cet effet 2 diſpenſes. Par l'une il le dechargea de l'obſervation de ſes vœux; & par l'autre, il lui permit de ſe marier nonobſtant l'Ordre de la Prêtrife auquel il avoit eſté élevé. Il épouſa Agnez ſœur de Guillaume Duc de Guyenne, & en eut une fille nommée Petronille, qu'il maria à Raymond.



Berenger Comte de Barcelone ; après quoi il reprit sa premiere profession. Quelques-uns disent qu'il retourna à l'Abbaye de saint Pons. Quelques-uns, qu'il en fonda une autre où il finit saintement ses jours.

Au temps de Guillaume Quatrième, Comte de Toulouſe, on tint deux Conciles dans cette Ville. Le premier tenu en 1068 fit de ſaints reglemens contre la ſimonie. Le ſecond tenu en 1090. reforma divers abus, & reſolut d'envoyer des Deputez en Eſpagne pour y terminer un grand differend ſurvenu au ſujet du rit Mozarabe. Ce differend eut d'etranges ſuites. On convint un jour de le terminer par un duel. On donna un champion à chaque rit, le Mozarabe demeura victorieux. Une autre fois on en vint à la preuve par le feu ; & le livre du rit Mozarabe fut reſpecté par les flâmes, au lieu que l'autre en fut entierement conſumé. Mais le Roi Alfonſe s'opiniâtra à faire recevoir le rit Romain.

Le Cardinal Ximenez a depuis rétabli le rit Mozarabe dans l'Egliſe de Toledé, où il eſt encore obſervé en certaines Fêtes.

Cette cinquième partie a un ſupplément qui renferme des événemens fort conſidérables. Le premier eſt le Concile de Clermont auquel le Pape Urbain II préſida, & où il fit reſoudre la premiere Croiſade pour la delivrance de la terre ſainte. Raimond de ſaint Gilles, Comte de Toulouſe, fut le premier de tous les Princes Chré-



Chrétiens qui s'enrôla en cette nouvelle Milice.

Plusieurs chapitres de ce supplément sont uniquement employez à decrire les combats, les sieges & les succès des Armes Chrétiennes contre les Infidèles.

Le septieme & les suivans contiennent le recit des Troubles excitez par les Albigeois, & des divers moyens dont on se servit pour les appaiser. On les crut terminez par un traite conclu à Paris en 1228. en presence du Roi, & duquel les articles sont rapportez par l'Auteur.

L'exécution de ces articles fut jurée par les Capitouls de Toulouse sur l'ame de la Ville, dans un Concile où le Legat du Pape présida. Ils furent néanmoins mal exécutez & par les restes des Albigeois qui se porterent à cet excès de cruauté de massacrer des Inquisiteurs, & par le Comte Raimond qui se rendit souvent suspect d'épargner les Heretiques.

Ce Comte estant mort dans le temps même qu'il se preparoit à s'embarquer pour la Terre sainte, Jeanne sa fille & Alphonse de France son époux recueillirent sa succession. Ce fut par leur mort arrivée peu d'années après, que le Comte de Toulouse fut réuni à la Couronne de France, en exécution du traité conclu à Paris.

Depuis cette réunion l'histoire particulière de Toulouse a eu une liaison étroite avec l'histoire générale du Royaume. Aussi il

ne faut pas s'étonner que l'Auteur  
ses Annales beaucoup de choses  
dent les guerres de la France, ou  
affaires publiques.

o. Éde-  
575 25 au

Il avertit dans sa Preface que les  
manuscrites de l'Hôtel de Ville de Toulouse  
ont servi comme de fonds aux siennes.

Elles ne commencerent qu'en l'an. 1295.  
en laquelle on resolut dans l'Hôtel de Ville  
de tenir à l'avenir un registre où les élections  
des Capitouls seroient inserées. Durant plus  
d'un siecle ces registres n'ont contenu que le  
nom des Capitouls avec leur portrait enfer-  
mé en petit dans une lettre capitale. Les an-  
nées suivantes on y mit quelques faits me-  
morables, comme les entrées des Rois, les  
pompes funebres, & d'autres ceremonies  
semblables. On ne se contenta pas du simple  
récit de ces ceremonies. On y joignit une  
peinture des principaux personnages. Si on  
les faisoit graver, & qu'on les inserast dans la  
suite de cet ouvrage, elles en feroient un  
grand ornement, & instrueroient le Public  
de quantité de circonstances qui regardent  
les coutumes & les mœurs de ces temps-là.

Dans la suite du temps ceux qui tinrent  
ces registres les chargerent de prefacs ennu-  
yeuses & de discours inutiles.

Sous le regne de François I. on les fit  
avec plus de soin & pour les termes & pour  
les choses. C'est le plus ancien Capitoul  
de Robe qui tient la plume. On l'appel-  
le le chef du Consistoire. Les Romains  
avoient

Chrétiens établi un pareil usage dès la naissance de leur République. Il n'avoient point alors d'autre Historien que les annales, selon le temoignage que Cicéron en rend dans le 2. livre de son Orateur. Le Grand Pontife écrivoit ce qui estoit arrivé de plus remarquable, & l'exposoit à la vue du Peuple.

Mr. La Faille s'est aussi servi d'une chronique composée en Latin par Guillaume Bardin Conseiller d'Eglise au Parlement de Toulouse, qui vivoit sous le regne de Charles VII. Il estoit fils de Pierre Bardin Conseiller au même Parlement, & qui avoit composé trois traités : un de *l'immunité des Moines* : un autre de *la Jurisdiction Ecclesiastique*, de laquelle il rapportoit l'origine aux Empereurs ; & un autre des *moyens de reprimer la trop grande autorité des Evêques*.

La Cronique de Guillaume Bardin commence en 1031. & finit en 1454. Mr. Masnau Conseiller au Parlement de Toulouse en avoit l'original qu'il donna à Monsieur le Chancelier Seguier. Enfin Mr. La Faille s'est servi des registres du Parlement qui commencent en 1444. qui est le temps de la troisième institution de cette Compagnie.

Les Annales de Mr. La Faille ne pouvoient commencer par un plus celebre événement qu'est le voyage que Guillaume Cohardon Seneschal de Carcassone fit à Toulouse pour mettre la Ville & le Comté sous la main de Philippe III. surnommé le

Hardi. Les Capitouls firent serment de fidélité sur les Evangiles , après avoir obtenu acte de leur protestation , *Que la Ville seroit maintenüe dans le droit de créer ses Capitouls ; & les Capitouls dans celui de connoître de la punition des crimes : Que tous les Habitans seroient aussi conservez dans l'affranchissement de toute sorte de peages & de leudes , & dans tous les autres privileges & usages dont ils avoient jöüi de tout temps.*

Il y a un fait rapporté à l'année 1278. qui donne lieu à l'Auteur de s'étendre sur l'établissement de l'Inquisition de Toulouse. Ce fait est qu'un habitant nommé Perrot fut perverti par un Rabin durant la maladie dont il mourut. Les Inquisiteurs n'eurent pas plutôt esté avertis qu'ils firent déterrer le corps de Perrot , & arrêter le Rabin , & renvoyerent le Jugement de l'un & de l'autre aux Capitouls qui condamnerent & le Rabin & le corps de Perrot à estre brûlez.

L'Inquisition fut établie à Toulouse sous le Comte Raimond V. après la paix de Paris. Les Inquisiteurs reçurent d'abord de grandes traverses. Quelques-uns d'entre eux furent tuez à Avignonet , & le Comte soupçonné de favoriser les coupables. Mais il leva ce soupçon, en leur faisant porter la peine qu'ils avoient meritée.

Sous Alphonse , & depuis sous nos Rois , les Officiers du saint Office exercerent leur Jurisdiction avec une entiere liberté. Mais  
l'ac-

L'heresie des Albigeois s'estant dissipée, ce Tribunal eut le mesme sort que la secte qui avoit donné lieu à son erection. Les mauvaises procedures de quelques Inquisiteurs interessez ne contribuerent pas peu à les decréditer. Ils se maintinrent pourtant dans le droit d'examiner les elections des Capitouls, pour voir s'il n'y en avoit point quelqu'un suspect d'heresie; & il n'y a qu'environ 40 ans, que Monsieur de Montchal Archevêque de cette Ville obtint arrest du Conseil, par lequel ce droit-là lui fut attribué à l'exclusion de l'Inquisiteur. Il y a encore maintenant un Jacobin qui est pourvu de cette charge par Sa Majesté, & qui touche les gages, bien qu'il n'en fasse point de fonction.

Ces annales sont remplies de particularitez singulieres qui ne peuvent toutes avoir place dans cet extrait. On y voit que Hugues, troisieme Evêque de Toulouse estant mort à Rome en 1196. le Pape Boniface VIII. au lieu de laisser au Chapitre de S. Etienne le droit d'élire, dont il avoit toujours joui, pourvut de cet Evêche Louis d'Anjou, petit Neveu de saint Louis, âgé seulement de 22 ans. On y voit aussi comment Jean XXII. érigea l'Eglise de Toulouse à la dignité de Metropole, & crea de nouveaux Evêques pour lui servir de suffragans. Les faits les plus importants contenus dans ces Annales, sont appuyez par des actes authentiques imprimez à la fin de ce 1. volume.

me , qui sera bientôt suivi d'un second qui comprendra la suite de cette Histoire depuis l'année 1514. jusqu'à ce temps-ci.

Il y a aussi à la fin de ce même volume une lettre écrite a Mr La Faille par un de ses amis , au sujet de l'or de Toulouse qui des le temps d'Aule Gelle estoit passé en proverbe l'Auteur de la lettre , après avoir rapporté ce que les anciens en ont dit , traite les questions qui suivent : D'où estoit venu l'or de Toulouse Qui fut celui qui l'enleva : En quel temps fut fait cet enlèvement ; & à quoi en montoit la valeur.

Monsieur La Faille avoit autrefois résolu de dédier cet ouvrage a feu Mr. de Fieubet Premier Président au Parlement de Toulouse La mort l'a empêché de rendre ce devoir a sa personne , & ne l'a pas empêché de le rendre à sa mémoire. Au contraire elle l'a tiré de la contrainte où le tenoit la modestie de ce celebre Magistrat , & lui a laissé la liberté de publier tout ce qu'il pensoit à son avantage. On peut dire au sujet de l'éloge qu'il a fait de lui , ce que Plin le Jeune écrivit autrefois au sujet de la Statue qu'un Romain de son temps avoit erigée en l'honneur de son ami , avec la permission de Trajan : *Est adhuc cura hominibus fides & officium. Sunt qui defunctorum quoque amicos agant* l. 1. Ep. 17.

A propos de Statue , il ne faut pas oublier que la Ville de Toulouse a mis le buste de Mr. La Faille dans la Galerie des Illustres.



& qu'elle lui a donné une pension en récompense de son travail. Je ne doute pas que dans la suite de ses annales il ne fasse une description de cette Galerie qui conserve la mémoire de tant de celebres Personnages.

*Joannis Dolai Medicina Doctoris Encyclo-  
pedia Medicina Theoretico-Practica, &c.  
Edition nova. In 8. Amst.*

C'Est ici la seconde édition de l'Encyclopedie de Dol fameux Medecin du Landgrave de Hesse. Elle est plus ample & plus correcte que la premiere. Ceux qui voudront avoir une Bibliotheque entiere de Medecine en un seul livre, n'ont qu'à choisir celui ci, où ils trouveront les divers sentimens des Medecins anciens & modernes sur la nature & sur les causes des principales maladies. Lors que l'Auteur a comparé toutes ces differentes opinions les unes avec les autres, il se declare pour celle qui lui paroît la meilleure, & souvent il en forme une toute particuliere. Il préfere le plus souvent la maniere dont les Cartesiens expliquent les causes & la nature des maladies.

# JOURNAL DES SCAVANS,

Du Lundy, 26 Avril M. DC. LXXXVIII.

---

*Réponse aux Plaintes des Protestans touchant la prétendüe persecution de Franco ; où l'on expose le sentiment de Calvin & de tous les plus celebres Ministres sur les peines dûës aux Heretiques. In 12. à Paris chez Arnould Seneuse, ruë de la Harpe.*

**L** Es moyens dont le Roi s'est servi pour réunir à l'Eglise Catholique ceux de ses Sujets qui en estoient separez, ont excité des plaintes dont le Pere de Sainte Marthe, Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur, tâche de faire voir l'injustice par cinq réponses.

La premiere est qu'il n'y a rien de plus faux que ce que l'on publie touchant la persecution de France. Un petit nombre de ceux qui n'ont pas voulu profiter des instructions qu'on leur a faites, ont esté mis dans des Monasteres où l'on les traite avec beaucoup de civilité. Les Ministres, quoi que les plus coupables, n'ont souffert aucun mal.

*La seconde réponse est que le Roi auroit pû,*

pu, s'il avoit voulu, user d'une plus grande rigueur, & suivre l'exemple de Constantin qui, selon le témoignage de Socrate, défendit sous peine de mort de garder les ouvrages d'Arius, & entre autres celui qui avoit pour titre *La Thalie*. L'auteur ajoûte à cette réponse que les Prétendus Reformés ne peuvent alleguer les Edits accordez en leur faveur, parce qu'ils les avoient amenez par la force des armes.

La troisieme reponse est que le Roi auroit pu abbatre le parti des Protestans, parce qu'ils tendent à l'indépendance, & qu'en moins de cent ans ils ont ebranlé le repos de toute l'Europe.

La quatrième réponse est que les intérêts de la Religion demandoient que l'on prévînt les mauvais desseins des Protestans qui se croient obligez d'exterminer les Catholiques qu'ils regardent comme des idolâtres, & comme les esclaves du Pape auquel ils ont donné le nom odieux d'Antechrist. Or de peur que quelques-uns des Lecteurs n'abusassent de cette réponse, l'auteur les avertit qu'il n'a pas dessein d'animer les Catholiques contre les Protestans, mais plutôt de les porter à souffrir avec patience les injures & les calomnies.

La cinquieme réponse est que si l'on avoit suivi en France les maximes des premiers Reformateurs, on auroit traité les Protestans avec plus de rigueur qu'on n'a fait. Calvin poursuivit Servet, & le fit

con-

condamner à mort. Après l'exécution il fit un écrit pour prouver que les Heretiques doivent estre condamnés au dernier supplice. Beze approuva cette doctrine, & la défendit contre Sebastien Chatillon qui l'avoit attaquée. Farel loua le zele des Magistrats qui avoient condamné Servet, & Melancton le grand conciliateur de toutes les sectes, suivit à cet egard le sentiment commun des Calvinistes & des Zuingliens.

Mais bien que les Protestans tiennent que les Heretiques doivent estre punis de mort, l'auteur de cette réponse avertit dans le ch. 12. que la rigueur dont on use contre eux doit estre modérée par la charité, & qu'il est plus à propos de se servir de la douceur.

A la fin de cette réponse est l'abregé d'un livre écrit en Angleterre & en Anglois, sous le titre de *Défense du Glayve des Princes Chrétiens contre les Heretiques, les Schismatiques, &c.* Il contient un assez grand nombre de preuves dont l'auteur de la réponse au Prince ne s'estoit point servi. Aussi est-il d'un autre dessein, & tend à établir en general l'obligation que les Puissances Souveraines ont de s'opposer à l'idolatrie, à l'apostasie, aux heresies, & de punir ceux qui en sont convaincus.

Le premier argument du livre Anglois est que les Rois & les Magistrats Chrétiens sont obligés d'exécuter dans la loi nouvelle contre les idolâtres, les apostats, les bla-

iphemateurs & les heretiques, les mesmes ordres que Dieu auoit donnez contre eux aux Rois & aux Magistrats de la loi ancienne.

Le second argument est que sous l'ancien Testament les Rois auoient le pouvoir de punir de mort ceux qui violoient le Sabat. Les trois argumens suivans sont encore tirez de l'ancien Testament, & l'auteur Anglois ne doute point de la justesse de sa consequence, parce qu'il croit que les crimes sont encore plus odieux & plus punissables sous le nouveau Testament qu'ils n'étoient sous l'ancien.

Les 8 argumens suivans sont tirez du nouveau Testament. L'auteur Anglois se sert ensuite de divers preuves qui lui sont fournies par les Princes & par les Magistrats de divers siecles & de divers pays; après quoi il répond aux objections qui se peuvent faire contre cet usage.

Le Pere de Sainte Marthe a mis à la fin de ce volume des éclaircissemens dont les uns contiennent les preuves de quelques faits importans qu'il n'avoit touchez que légèrement dans sa reponse. Il y appuye l'accusation qu'il avoit faite contre les Prétendus Reformez d'avoir troublé la paix de toute l'Europe, & d'avoir rempli de sang & de carnage tous les Royaumes & tous les Estats qui ont reçu leur doctrine. Il y justifie ce qu'il avoit avancé de l'ignorance grossiere de Calvin, & des emportemens  
bon

Monteux de Luther. Il y fait voir que le premier estoit si peu instruit de l'histoire Ecclesiastique, qu'il met les Ariens avant les Sabelliens, & qu'il place saint Athanase dans le Concile de Nicée en qualité d'Evêque d'Alexandrie, quoi qu'il ne fust alors que Diacre de cette Eglise. Il y cite les endroits où saint Augustin a expliqué clairement ses derniers sentimens touchant les peines ordonnées par les Empereurs contre les Donatistes, & répond à ce que Mr. Jurieu avoit allegué sur ce sujet, & au défi qu'il avoit fait aux Docteurs Catholiques de justifier l'énorme conduite de leur Eglise à cet égard.

Quelques autres de ces éclaircissmens servent de réponse aux difficultez que quelques personnes avoient proposées contre les preuves du Pere de Sainte Marthe.

*Observation Anatomique faite par Monsieur Courtial Maître ès arts, & Docteur en Medecine de la Faculté de Toulouse.*

AU mois de Decembre de l'année dernière Mr. Courtial disséqua publiquement dans l'Amphiteâtre de Toulouse le corps d'une jeune femme condamnée à mort pour avoir défait son enfant. Lors qu'il voulut démontrer la structure interieure du foye, & que pour cela il suivit la distribution des vaisseaux qui y sont repandus, il trouva dans le milieu une cavité capable de



claire & transparente. Cette  
prit les spectateurs, entre le  
Mrs. les Professeurs en Medecine  
grand nombre de Docteurs,  
ce qu'il y a de Chirurgiens en  
un grand nombre d'Ecoliers  
en Chirurgie, & une foule de  
estats.

Mr. Courtial rechercha  
se de cet accident extraordinai-  
misa quelques-unes de ces  
trouva composees de deux te-  
terieure plus epaisse que l'ex-  
liqueur qu'elles contenoient  
lee. Elle estoit fort claire.  
Mr. Courtial en fit tomber  
le plus doucement qu'il lui  
de d'un commun. Elle

reconnut par là que ces petites vessies  
sont de véritables hydatides, & que  
la liqueur qu'elles contenoient estoit une  
lympe de même nature que celle qui  
coulé incessamment dans les animaux vers le  
servoir supérieur & inférieur. Mais ne  
sachant quelle estoit la source de ces vais-  
seaux, puisque selon les modernes les plus  
sçavans, il n'y a aucun vaisseau lymphati-  
que dans la substance du foye; il lui vint  
à pensée qu'ils pourroient bien n'avoir  
pas suffisamment examiné la chose; ce qui  
lui donna occasion de tenter s'il seroit assez  
sûr pour trouver dans la substance de  
ce viscere d'autres vaisseaux lymphatiques  
que ceux que tout le monde reconnoit  
suivre Malpighi, venir des glandes conglo-  
mées qui sont sous la tunique de la partie  
interieure.

Pour cela ayant pris un gros chien, il lui  
fit boire une grande quantité d'eau; après  
quoi il l'ouvrit; & ayant fait ses ligatures,  
il suivit la distribution de la veine porte, &  
y trouva deux rameaux des lymphatiques  
sur la vesicule du fiel, & sept à huit autres  
qui suivoient les distributions de la veine  
porte & du pore biliaire. Il les suivit dans la  
capsule ou dans la gaine de la veine porte  
jusqu'à trois grans travers de doigt en presen-  
ce de cinq Medecins.

Après cette experience qu'il a depuis ré-  
pétée, il n'y a point de doute qu'il n'y ait  
des vaisseaux lymphatiques dans la substance

interieure du foye, & que non seulement la bile ne s'y separe, mais encore une assez grande quantite de lymphe, de sorte qu'il n'est plus question que de trouver dans le foye le couloir de la lymphe, comme on y reconnoit celui de la bile.

Nous sçavons que le foye est une grosse glande conglomeree dont les petites glandes separent la bile. Mais nous n'y voyons aucune de ces glandes conglobées qui filtrent la lymphe. Il est difficile de comprendre que les mesmes glandes qui separent la bile separent aussi cette liqueur lymphatique, puisqu'il semble impossible qu'un mesme couloir filtre deux humeurs differentes; de sorte qu'il faut chercher la source de cette serosite ailleurs que dans les glandes du foye qui separent la bile.

La peniée de M. Courtial est que les lymphatiques viennent des glandes conglobées qui sont entre les tuniques du pore biliaire. Il la fonde en premier lieu sur la distribution de ces vaisseaux que l'on voit suivre exactement les propagations du conduit hepatique, & se diviser autant de fois qu'il se divise. En second lieu, sur ce que le pore biliaire a des glandes entre ses tuniques, aussi bien que la vesicule du fiel, tellement qu'il faut qu'il ait des vaisseaux lymphatiques qui portent la liqueur que ces glandes separent, comme la vesicule en a. En troisieme lieu, sur ce qu'il n'y a point d'autres glandes conglobées dans la substance du foye.

foye, d'ou ces vaisseaux puissent tirer leur origine.

Si l'on fait l'experience de la maniere dont il l'enseigne, on trouvera ces vaisseaux fort gros, & avec un peu de dexterite on les suivra le long du pore biliaire, & l'on verra les divisions de ces deux sortes de conduits les unes au dessus des autres. Cela estant, il y a lieu de se persuader que ces vaisseaux lymphatiques viennent de quelques glandes conglobées qui sont vers les distributions du pore biliaire.

D'ailleurs, si l'on examine le foye d'un gros animal, & qu'ayant separe les deux tuniques du conduit hepatique, l'on prenne un microïcope, l'on y verra de petites glandes semblables à celles qui sont entre les membranes de la vessie du fiel. Il a donc raison de dire que ces glandes du pore biliaire separent une lympe aussi-bien que celles de la vesicule, & puisqu'il est assez facile de trouver les vaisseaux qui la portent le long du corps de la vessie du fiel, l'on ne doit pas estre surpris de trouver des vaisseaux lymphatiques sur les distributions du pore biliaire. ●

M. Maipighi avoit juge il y a long temps, qu'il devoit y avoir des glandes en cet endroit. Cependant il ne reconnoit aucune autre source des vaisseaux lymphatiques du foye que quelques glandes conglobées qu'il dit estre sous la tunique de la partie cave

venus après lui en ont parlé de la même sorte. Il n'y a que Mr. Glisson qui conjecture que ces vaisseaux suivent les distributions du pore biliaire dans la capsule de la veine porte. Cependant il n'assure rien de leur origine, n'ayant pu, à ce qu'il dit, les suivre. En un mot, puisque dans toute la substance du foye il n'y a point d'autres glandes conglobées que celles-là, Mr. Courtial conclut fort raisonnablement qu'il faut que ces vaisseaux lymphatiques en tirent la liqueur dont on voit qu'ils sont remplis.

Que si ces vaisseaux se trouvent en effet dans la substance du foye, il ne sera pas difficile d'expliquer la generation de ces hydatides, & de cette cavité qui les contenoit. Mr. Courtial croit que l'un & l'autre n'est arrivé que parce que le mouvement de la lymphe dans ces vaisseaux a été empêché. La principale cause de cet empêchement est l'obstruction qui leur arrive, par laquelle la lymphe arrêtée étend quelquefois les vaisseaux outre mesure, & les rompt d'autant plus souvent qu'ils sont composez de tuniques assez fines. Par cette rupture la lymphe se répand, & cause des hydropisies. Mais s'il arrive que la lymphe s'arrête, & que les vaisseaux lymphatiques souffrent quelque extension notable sans se rompre, ils forment des vésicules remplies de limphe, que l'on appelle vulgairement *Hydatides*. Et cela d'autant plus



plus facilement, que la rupture n'arrive point quand la dilatation se fait insensiblement & dans un long temps. Or le conduit lymphatique étant bouché à cause d'une obstruction qui se fait par une matiere epaisse au tour de quelqu'une des valvules, il doit arriver necessairement que la lymphe étant toujours poussée, doit dilater le vaisseau jusqu'à ce qu'il se rompe de lui-mesme auprès de la valvule qui est au derriere de l'obstruction; & alors cette valvule qui empêche que la lymphe ne reflue vers son origine, est cause que cette portion de vaisseau separe forme une vessie ronde, ovale, ou d'autre figure, selon la resistance des parties qui l'environnent, & selon le plus & le moins de liqueur qu'elle contient. Une autre obstruction étant faite ensuite vers la valvule qui suit, il doit se former une autre hydatide de la mesme maniere que la precedente s'est formee; tellement que ces tumeurs aqueuses ne sont que des dilatations des vaisseaux lymphatiques d'une valvule à l'autre.

Il y a lieu de croire que la cavité qui les contenoit s'est formee peu a peu par ces vessies qui grossissant & se separant l'une de l'autre, écartoient les parties de la capsule de la veine porte, & pressoient la substance du foye, de sorte que successivement il s'y forma une cavité capable de les contenir, & il n'est pas merveillex que cette cavité soit revêue d'une membrane



puisque la capsule membraneuse dans laquelle sont ces lymphatiques, se dilate de même à proportion.

Kerckring dans la dixième de ses Observations, dit qu'il a vû plusieurs fois des hydatides, sans dire comment elles sont produites. Diemerbroeck croit aussi que les lymphatiques en se rompant laissent couler la lymphe entre des membranes qui forment ensuite ces tumeurs aqueuses qui viennent des glandes conglobées qui sont sous la membrane de la partie cave du foye, d'où, selon lui tous les lymphatiques de ce viscere tirent leur origine. Mais il faut avouer que cette opinion paroît moins probable que celle de Mr. Courtial.

*Jacobi Wilhelms im Hoff notitia S. Romæ Germanici Imperii Procerum tam Ecclesiasticorum quàm Secularium, Historico-Heraldico-Generologica, ad hodiernum Imperii statum accommodata, & in supplementum operis Generologici Ristlershusiani adornata. Cum indicibus locupletissimis personarum, insignium & rerum necessariorum. Editio nova emendatior. In 4. Tubingæ. 1687.*

Cet ouvrage est proprement la notice des Princes d'Allemagne qui vivent aujourd'hui. On y trouve d'abord le nom, les titres & les qualitez de chaque Prince & de chaque Seigneur jouissant de droits Royaux : puis le temps de sa naissance

le nom des femmes qu'il a successivement épouïées, celui de ses entans & de ses proches issus de la mesme tige, le blason de iés armes, & enfin les seigneuries & les terres qui lui appartiennent. L'Auteur qui est d'une famille Patricienne de Nuremberg, remarque si le Prince ou le Seigneur dont il parle est Seculier ou Ecclesiastique.

S'il est Seculier, il explique de quelle maniere les terres qu'il possède lui sont échues; & s'il est Ecclesiastique, comment elles ont commencé d'appartenir à son Estat, & en quel cercle elles sont situées, tant celles des Seculiers que celles des Ecclesiastiques.

Dans le premier des neuf livres qui composent tout son ouvrage, il fait le dénombrement des Maisons où l'Empire est entré depuis qu'il est sorti de celle de Charlemagne.

La premiere est celle de l'ancienne Saxe, & la derniere celle d'Autriche qui depuis plus de deux cens ans se maintient en possession de cette dignite, nonobstant le droit qu'ont les Electeurs de choisir un Prince de telle maison qu'il leur plait.

Dans le second livre il parle des Electeurs, & remarque que quand l'Empereur écrit aux Ecclesiastiques, il les traite de Neveux, au lieu qu'il traite les Seculiers de Cousins.

Il y remarque aussi à l'égard de l'Electeur de Cologne, que Leon IX. le créa Cardinal perpetuel du titre de saint Jean Porte

Latine, & Archichancelier de l'Eglise Romaine.

Les Archevêques de Cologne ne jouissent plus de ces dignitez, bien qu'elles leur ayent esté confirmées par quelques-uns des successeurs de Leon IX.

Il y a dans le second & dans le troisieme livre une liste des Chanoines vivans de l'Eglise de Mayence, de Treves, & de Cologne, tant des Capitulaires que des Domicellaires, & des Chanoines des autres Eglises Cathedrales, à la reserve de celles de Strasbourg, de Basle & de Lubeck.

Il est traité dans le mesme livre des Evêques & des autres Prelats d'Allemagne, tant de ceux qui sont Princes, que de ceux qui ne le sont pas. Les premiers donnent leurs suffrages par testes dans les dietes, au lieu que les seconds ne les donnent que par Colleges. Il y a deux Colleges, ou deux bancs de Prelats non Princes, le Ban de Suabe, & le Ban du Rhin; & ces deux Bans n'ont que deux voix.

Le grand Maître de l'Ordre Teutonique, & le grand Prieur d'Allemagne de l'Ordre de Malte, sont tous deux Princes de l'Empire. L'Ordre Teutonique doit son origine à un Allemand qui s'estant etabli dans Jerusalem peu de temps apres que les Croisez l'eurent prise sur les Infideles, y bâtit un Hôpital pour recevoir les Chrétiens de sa Nation qui visiteroient les saints lieux. Plusieurs Gentils-hommes s'adonnerent à la

## DES SÇAVANS.

même pratique de charité, & par la suite  
temps formerent un Ordre qui fut approuvé  
par Celestin III. à la priere de Henri VI.

Après la perte de la terre sainte, ces Che-  
valiers se retirèrent en leurs pays, & firent  
la guerre à des Payens de Pologne. Cet Or-  
dre est divisé en Allemagne en onze Bail-  
lies, dont huit sont possédez par les Catho-  
liques, & 3. par les Protestans. Pour y en-  
trer, il faut faire preuve de 8 degrez de  
blesse. Le Grand Maître est élu à Malte  
capitale de son Estat, ou dans un autre  
appartenant à l'Ordre.

A l'égard de l'Ordre de Malte, cha-  
cun sçait qu'il est composé de huit langues :  
celle d'Allemagne qui est la septième  
4 Prieurez, sçavoir celui d'Allemagne,  
celui de Boeme, celui de Hongrie, & celui  
de Dannemarc. On y joint le Bailliage  
Brandebourg. Mais l'Ordre n'en jouit  
maintenant, non plus que des deux der-  
nières Prieurez.

Il est parlé dans le quatrième livre  
de ceux qui jouissent depuis long temps  
de Princes de l'Empire. Il y en a de  
maisons différentes sans compter celle d'  
triche.

Ceux qui ont esté faits Princes depuis  
de temps, & particulièrement depuis  
commencement de ce siecle, sont les  
du livre suivant.

Dans les 4 derniers livres il est parlé  
Comtes de l'Empire, d'Evêques, de



Colleges , ſçavoir en celui de Weteravie , en celui de Suabe , en celui de Franconie , & en celui de Westphalie.

Ces Comtes donnent leur ſuffrage par College , de meſme que les Prelats non Princes. Les Princes tant anciens que nouveaux le donnent par teſte.

*Relation Historique de Pologne , contenant le pouvoir de ſes Rois , leur élection & leur couronnement , les privileges de la Nobleſſe , la Religion , la Juſtice , les mœurs , les inclinations des Polonois , avec pluſieurs actions remarquables. Par le Sieur Hauteville. In 12. à Paris , chez Nicolas le Gras , au Palais. 1686.*

Cette relation fut compoſée il y a quelques années par un Gentil homme François qui ayant demeure plus de vingt-cinq ans en Pologne , avoit eu le temps de la bien connoître. Elle commence par la deſcription du Pays , & par le dénombrement des voiſins puiffans dont il doit redouter les incuſſions , & enſuite trace le plan du gouvernement.

L'Auteur , pour donner une idée generale de la Pologne , dit que c'eſt une Republique compoſée de trois Ordres , du Roi , du Senat , & de la Nobleſſe. Il faut avoir le conſentement de ces trois Ordres pour faire des loix , pour déclarer la guerre , pour impoſer des impôts publics & pour battre

Le Roi est élu par la Noblesse assemblée dans une diete generale qui se tient proche de Warsovie. Quoi que l'élection soit libre, si le Roi deffunt a laissé un fils, les Polonois le preferent pour l'ordinaire à un autre.

Aussi-tot que le Roi est élu, il fait serment sur l'autel de garder une capitulation que l'on appelle *Pacta conventa*. Les articles qu'elle contient pour l'ordinaire, sont inferez en la p. 229. & aux suivantes. Si dans la suite il contrevient à ce qu'il a juré, les Senateurs ont droit de le faire ressouvenir de son serment.

Il le renouvelle à la cérémonie de son Sacre, & consent qu'au cas qu'il le viole, les Polonois soient dispensez de lui obeir.

Quand le Roi a esté élu de la sorte, il a droit de donner toutes les charges de Pologne & de Lituanie. Mais pour les posseder il faut estre Gentil-homme Polonois, & avoir des terres dans l'Etat où est la charge. En la recevant ils croyent recevoir une justice plutôt qu'une grace. Quand le Roi leur parle, il les appelle *Monsieur mon Frere*.

Le Senat est composé des Evêques, des Palatins, des Castellans, & des dix Officiers Senateurs. Ce Senat fut établi pour regler toutes choses selon la justice. C'est le Roi qui fait les Senateurs.

Les Evêques sont Senateurs, & precedent les Seculiers. Il n'y a que seize Evêchez en Pologne. Il en est parlé assez au long dans le chapitre neuvième.

Les



Les Palatins sont proprement les Gouverneurs des Provinces. Leur charge est de mener à l'armée les Troupes de leur Palatinat, de presider aux assemblees de la Noblesse, de prendre garde que les poids ni les mesures ne soient point alterees. Chaque Palatin a sous lui un Vice-Palatin qui lui doit prêter serment. Les Castellans sont immediatement après les Palatins. Il y en a de grans & de petis. Les grans sont au nombre de 32. & les petis au nombre de 49.

Les Officiers Senateurs sont dix : Le grand Maréchal du Royaume, le grand Maréchal du Duché, le Chancelier du Royaume, le Chancelier du Duché, le Vice-Chancelier du Royaume, le Vice-Chancelier du Duché, le Tresorier du Royaume, le Tresorier du Duché, le petit Maréchal du Royaume, & le petit Maréchal du Duché.

Il y a toujours quatre Senateurs à la Cour pour assister le Roi de leurs conseils, & pour prendre garde qu'il ne se fasse rien de contraire aux libertez & aux privileges de la Republique.

La Noblesse peut seule posseder les charges & les terres tant du Royaume que du Duché. Les Paysans sont esclaves, & les habitans des Villes ne sont confiderez que comme des geas de métier, qui ne peuvent posseder que des maisons dans les Villes, & de terres à une lieue à l'entour ;

égard des étrangers quelque service qu'ils yent rendu, ils ne peuvent rien postuler.

Quand le Royaume est menacé par les étrangers, le Roy convoque la postpolite qui a du raport avec l'arriere ban de France. Le Roi pour convoquer de la sorte la Noblesse doit envoyer trois fois ses Universaux dans chaque Palatinat. Nul n'en est exempt que les Chanceliers & les Starostes des Places frontieres. La Noblesse de Pologne n'est point obligée de sortir plus de trois lieues hors du Royaume. Celle de Lituanie & de Prusse n'est point obligée d'en sortir du tout. Le Roi ne la peut tenir assemblée plus de six semaines, apres quoi chaque Gentilhomme peut s'en retourner sans congé.

La Noblesse de Pologne a encore un autre privilege, qui est qu'un Gentilhomme accusé d'un crime ne peut estre arresté, qu'il n'ait este auparavant convaincu.

Outre les Officiers de la Couronne qui sont Senateurs, il y en a d'autres qui en le sont pas, & ceux là sont ou Officiers du Royaume & du Duché, ou Officiers de la Cour.

Il y a dans le Royaume un grand Secrétaire, un Referendaire. Il y en a de mesme dans le Duché. Il y a encore deux Officiers generaux pour l'armée de la Couronne, & deux pour l'armée du Duché. L'un est le Grand General, & l'autre est le petit General qui est comme son Lieutenant General.

Royaum, ou Ecclesiastiques  
niaux. Les Royaum sont cen  
tie du domaine, & qui appe  
Republique.

Le revenu du Roi n'est que  
monnoye de France. Aussi  
de payer les Troupes, ni m  
ment de ses Gardes. Il ne fait  
depenſe que celle de ſa table  
& de ſon ecurie. Les biens R  
Starosties, les ſalines, & la  
venu du Port de Dantzic.

Les biens Ecclesiastiques  
Evêchez & quelques Abbay  
moniaux conſiſtent en maiſon  
les, villages, & particuliere  
ſans Ils travaillent pour leur  
me des eſclaves, & avec e  
l'empereur, pour qu'il ne ſe

Royaume. Le Nonce du Pape y a une grande autorité, & y connoit par appel de toutes les affaires Ecclesiastiques.

La Justice Seculiere est entre les mains de plusieurs sortes de Juges. Les Starostes l'exercent dans l'étendue de leur territoire. Chaque ville a la sienne pour certaines affaires. Les Palatins, les Maréchaux, & les Chanceliers ont la leur. Le Roi, le Senat & les dietes décident des affaires civiles & criminelles. On condamne les coupables à estre pendus, ou à avoir la teste coupee, selon la difference non de leur condition, mais de leur crime. On pend toute sorte de personnes pour vol, & on coupe la tête à toute sorte de personnes pour tout autre crime.

Quant à la Religion, la Pologne est toute Catholique à la reserve de quelques particuliers qui embrasserent le Lutheranisme ou le Calvinisme au siecle passé, & à la reserve aussi de la Russie où il y a beaucoup de Schismatiques Grecs, & de la Prusse où il y a quantite de Lutheriens. Les Ecclesiastiques, & sur tout les Religieux y sont en grande veneration, quoi qu'ils se mettent peu en peine de la meriter. Car s'il en faut croire l'Auteur qui les avoit longtemps etudiez, les Evêques n'y font rien moins que les fonctions Episcopales. Les Curez se déchargent de l'instruction de leurs Paroissiens sur des Religieux ou sur des Vicaires. Les Chanoines ne vont point au

Chœur, & y font chanter les heures par de pauvres Ecoliers auxquels ils donnent 2 fols par jour. Les Religieux font presque tous riches. Mais ils ne font ni reglez ni modestes. Ils vont boire dans les cabarets sans que le peuple s'en scandalise. Les questeurs entrent hardiment jusques dans les cabinets sans frapper à la porte. Les Religieux Prêtres font le Prône dans leurs Eglises, portent quelquefois secretement le Viatique aux malades, & enterrent les morts sans la permission de l'Evêque ni du Curé.

*Les Devoirs des Maîtres & des Domestiques. Par Mr Claude Fleury Prêtre, Abbé de Locdien. In 12. à Paris chez Pierre Aubouin. 1688.*

**L**A premiere partie de ce livre regarde les Maîtres, & la seconde les Domestiques. L'estat des Maîtres est non seulement humiliant, parce qu'il leur reproche leurs besoins, mais encore dangereux, parce qu'il les rend responsables de plusieurs fautes d'autrui.

Rien n'est plus éloigné de l'esprit du Christianisme que l'esprit tyrannique qui fait regarder les Domestiques comme des animaux neez pour nous servir. Ce sont nos freres, formez de la mesme terre, rachez du mesme sang, & soumis par la Providence à nostre conduite.

Mr. l'Abbé Fleury dit comment on

doit choisir, comment on les doit traiter dans le temps qu'ils servent, & ce que l'on doit faire pour eux à leur sortie. Pour le choix il croit qu'il faut avoir le moins de Domestiques qu'il est possible, afin d'épargner la dépense & le soin de les conduire, & afin aussi d'éviter la paresse & la vanité. Il ajoute qu'outre le nombre des Domestiques, il faut avoir égard à leur qualité, & prendre garde à ce qui pourroit estre dangereux ou pour les mœurs, ou pour la réputation.

Tant que le Domestique est au service, le Maître luy doit la subsistance, l'occupation & la correction. La nourriture des Domestiques doit estre bonne : mais il en faudroit retrancher la délicatesse. Le travail ne doit pas estre excessif, & on ne peut excuser les Maîtres qui épargnent moins leurs Domestiques que leurs Chevaux.

Avant que de les corriger il faut les instruire. La crainte du châtiment peut les détourner des mauvaises actions, mais elle ne change pas le cœur. Quand ils sont malades, on est obligé d'en prendre un soin particulier. Avant qu'ils sortent, on doit les détourner des métiers qui ne servent qu'au luxe, & les porter à ceux qui servent aux necessitez de la vie.

La première reflexion qui est à faire sur les devoirs des Domestiques, est que leur condition n'est pas aussi malheureuse que quelques-uns d'entre eux s'imaginent. Ils  
sont



sont déchargés de tout soin , & de toute affaire . & n'ont point à rendre compte des pechez d'autrui .

Leur premier devoir est la fidélité , qui consiste non seulement à conserver le bien de leur Maître , mais encore à se garder des compensations tacites , & à ne pas prendre par leurs mains ce qu'ils pourroient prétendre leur être dû pour leurs services .

Comme l'oisiveté est la plus grande source de corruption , ils doivent s'occuper continuellement , & retrancher par là les occasions de péché .

Outre ces avis généraux que Mr. l'Abbé Fleuri donne aux Domestiques , il y en a de particuliers , pour l'Aumonier , pour l'Ecuyer , pour l'Intendant , & pour les autres Officiers des grandes Maisons .

A la fin est un abrégé de l'Histoire sainte pour l'usage des Domestiques .

*Les deux derniers Livres des Rois , traduits en François , avec une explication tirée des saints Peres , & des Auteurs Ecclesiastiques* In 8 à Paris, chez Guillaume Desprez , rue saint Jaques .

**L**es Livres d'Histoire de l'ancien Testament ont un caractère tout différent de ceux de la sagesse , & de ceux des Prophetes . Ceux de la sagesse contiennent un grand sens en peu de paroles , & prescrivent d'excellentes regles pour la conduite de la vie . Ceux des Prophetes tracent par des

expressions figurées une haute idee de la Majesté de Dieu. Ceux d'Histoire ne sont qu'une representation simple & naturelle des choses passées, ou sous le voile des causes secondes on voit que Dieu est l'arbitre souverain des Rois & des Peuples. Il semble que l'on trouve dans les livres des Rois des marques plus éclatantes de sa Providence que dans les autres. Ils doivent être considerez comme le recueil de plusieurs Ouvrages composez en divers temps. Theodoret a cru que quelques-uns des Prophetes dont les Paralipomenes nous ont conserve les noms, escrivoient ce qui se passoit de leurs temps, & que depuis d'autres ont réduit leurs memoires en corps d'Histoire. Les uns ont attribué ce corps à Jeremie, les autres à Ezechias, & les autres à Esdras.

Les deux premieres livres de cette Histoire dont la traduction parut il y a déjà quelques années, contiennent le recit de ce qui s'est passé l'espace de cens quarante & une année, & les deux derniers, ce qui s'est passé en quatre cens cinquante ans sous le regne de Salomon & sous celui de vingt Rois de Juda, & de vingt Rois d'Israel.

L'Auteur de cette traduction a tâché d'en faciliter l'intelligence par des explications tirées des saints Peres, qu'il consideroit comme les fideles depositaires des plus pures maximes de nôtre Religion.

# JOURNAL DES SCAVANS

Du Lundy , 3 May M. DC. LXXXV

*Christiani Weisii de Poësi hodiernorum  
ticorum , sive de argutis Inscriptionum  
Libri duo. In 8. Jenæ. 1687.*

**Q**Uoi que Mr. Weisè Professeur en  
quence & en Poësie dans l'Univer  
d'Iene , reconnoisse qu'il n'a fait autre  
se dans ce petit ouvrage que de ramasser  
assez grand nombre de preceptes touchant  
l'Art des Inscriptions , & que souvent  
me il n'a fait que copier les auteurs  
avoient traité le mesme sujet avant lui  
Public ne laisse pas de lui estre obligé de  
peine qu'il a prise de reunir tant de pe  
en un seul corps , & d'en proposer de  
sorte toutes les beautez , qu'il est aise d'  
appercevoir d'une seule vue.

Il a divisé son Ouvrage en deux livres  
dont le premier a pour titre la theorie  
Inscriptions , & le second a pour titre la  
tique.

La theorie est expliquée en cinq cha  
tres. Le premier chapitre est employé à  
connoître quelle est la nature des Insc  
tions dont la definition est rapportée

mes : L'Inscription est un Discours en prose qui imite la Poësie, & qui contient ou des éloges ou des blâmes accompagnés de points ingénieuses.

Le second chapitre est de l'origine des Inscriptions que Mr. Weise rapporte à une antiquité fort éloignée. Les premières Loix des Grecs & des Romains furent conçues en forme d'Inscriptions, aussi bien que ce qu'ils avoient sur les tombeaux, sur les portes des Temples & des Palais, sur les Ponts, & sur les autres ouvrages publics.

Des Sçavans du siècle passé firent des recueils d'anciennes Inscriptions. Mais celui de Gruter est plus ample qu'aucun autre. Comme il y en a de fort obscures, elles ont besoin de commentaires. Ceux qui ont mieux réussi à en composer, sont Gabriel Meone, Sertorius Ursat, & Jean Baptiste Ferret. Ces commentaires sont d'autant plus nécessaires, que les anciennes Inscriptions ne contenoient souvent que le nom de la personne pour laquelle elles estoient faites, & les lettres initiales des autres mots. Il seroit même assez difficile de les lire sans le secours de la table d'Apien ou Ursat.

Les Inscriptions anciennes ne sont pas toutes de la même sorte. Les unes sont purement historiques, & ne servent qu'à conserver la mémoire de quelque fait important. D'autres sont morales, & contiennent une courte sentence. Il y en a quinze

présentent que des jeux agreables & propres à divertir. Il y en a aussi qui sont de vrais énigmes capables de fatiguer. L'Auteur rapporte un grand nombre de toute nature, tirees non seulement des plus excellens Ecrivains de l'ancienne Rome, comme de Saluste, de Tite Live, de Plin, mais aussi des saints Peres, comme de saint Cyprien, de saint Augustin, & de saint Jérôme.

L'Auteur fait ensuite un dénombrement de ceux qui ont excelle en ce genre d'étude en Italie, en Espagne, & en d'autres Nations; Apres quoi il observe que Paul Jove, Theodore Beze, & Reusner ont introduit une nouvelle sorte d'Inscriptions faites en forme d'eloges, pour estre mises au bas des Tableaux des Grans hommes. Lips, & Erycius Puteanus son successeur dans sa Chaire, se sont fort distinguez en ce genre d'étude.

Le troisieme chapitre tend à faire voir que l'usage des Inscriptions est principalement de louer ou de blâmer. On ne scauroit estre trop retenu dans le blâme des personnes, & sur tout de celles qui sont dans les charges & dans les emplois, & les satyres ne doivent attaquer que le vice en general.

Les Inscriptions qui contiennent des louanges, sont ou sur la Naissance ou sur la Mort des Grans, sur les Victoires, les Triomphes, & les Entrees des Princes, sur les receptions des Gouverneurs & des Magistrats, sur la construction des Palais, sur la dedicace des Eglises, sur des Livres,



des Theses, & sur de rares evenemens. Mr. Weise propose à la fin du chapitre un temple fort singulier. C'est une Oraison qu'il prononça en 1677. à l'entrée de ses Leçons, & qui est toute entiere composée du style dont on se sert pour faire les inscriptions.

Le quatrième chapitre n'est qu'une Liste des Auteurs qui ont composé les Inscriptions les plus estimées. Ils sont tous Modernes. Mr. Weise les rapporte selon l'ordre de leur pays.

Les Italiens sont Emanuël Thesaurus homme de qualité de Turin, Aloisius Jularis Jesuite de la même ville, qui en 1641. fit imprimer à Genes in 4. cent Inscriptions sur la vie de Nôtre Seigneur, & qui en 1644. fit imprimer à Lion un autre volume sur la vie du feu Roi Louis XIII. Masculus Jesuite de Naples; Leon Marina qui en 1665. publia les portraits & les éloges des Ducs de Venise; Octavius Boldonius Evêque de Tivoli; Jean Palatius Professeur de Venise, qui en 1671. publia des eloges des Empereurs de la Maison de France, sous le titre d'*Aquila Francica*, & en 1673. publia les eloges des Empereurs de la Maison de Saxe, sous le titre d'*Aquila Saxonica*.

Les Allemans sont Jacques Masenius Jesuite de Mayence: Bohuslaus Aloysius Balanus Jesuite de Boême; Nicolaus Avancinus Jesuite.

Il n'y en a qu'un François, sçavoir le Pere Pierre



Pierre l'Abbe Jesuite, que Mr Weisse prefere sans comparaison a tous les autres. Son livre fut imprimé a Grenoble en 1664.

Le cinquieme chapitre est de la difference qui se trouve aux Inscriptions, quant a la forme exterieure seulement. Il y en a qui sont en lettres Majuscules, & il y en a qui sont en lettres antiques. Aux unes on a mis un point à la fin de chaque mot; Aux autres, les mots sont marquez par des abreviations. En quelques-unes le sens finit a chaque ligne. En d'autres il ne finit qu'avec la periode. On fait quelquefois des Inscriptions en vers; & quelquefois on mesle des vers avec la prose.

Le second livre qui a pour titre la Pratique, est divisé en 8 chapitres. Dans le 1. l'Auteur examine s'il y a des regles pour faire les Inscriptions, & si ces regles-là dependent plus de l'art que de la nature. Il les distingue en generales & en particulieres. Les generales sont d'exciter l'admiration, d'affecter la brieveté, de seindre de la negligence, & d'eviter l'obscurité.

Le second chapitre est de l'invention qui consiste à choisir un sujet qui soit rare, & qui ne soit pas inconnu. Pour faciliter ce choix, l'Auteur decouvre quatre sources, qui sont quatre lieux communs d'où l'on peut tirer une grande abondance de sujets. C'est ce qu'il traite dans les quatre chapitres suivans.

Il me

Parallele du Cardinal

gal de Richelieu & du Cardinal Mazarin, lequel suffiroit seul pour donner du prix au livre, quand il n'en auroit pas d'ailleurs.

Le 7 chap. est de la disposition. Il est certain qu'il faut de l'ordre en quelque composition que ce soit. On ne l'exige pas pourtant avec autant de rigueur dans une Inscription que dans une piece de Rhetorique. Mais il y en faut sans qu'il paroisse beaucoup. On peut en cela imiter les Harangues de Tacite & de Quint-Curce, où l'Artifice est caché.

Le dernier chapitre est de l'élocution dont l'élégance consiste ou dans les figures, ou dans les expressions sublimes. Les figures ne sont que dans les paroles; Le sublime au contraire dépend du sens qui s'élève au-dessus de la maniere dont pense & dont parle le commun des hommes.

*Labyrinthi Medici extricati, sive Methodus evitandorum errorum qui in praxi occurrunt, monstrantibus Gulielmo Ballonio & Lud. Septalio. Opera Theophili Boneti, Serenissimi quondam Principis Henrici Aureliani Longavilla Ducis Medici. Ad-ditus est ejusdem Septalii Tractatus de Navis. In 4. Genevæ. 1687.*

Comme l'on s'instruit plus facilement par les exemples que par les preceptes, l'on a cru que la plus courte voye pour se rendre sçavant dans la Medecine, seroit de s'appliquer à suivre exactement les

observations qui ont esté faites par les Medecins qui ont excelle dans cette partie Ballonius & Septalius deux fameux Medecins, l'un de Paris, & l'autre de Milan, qui vivoient vers la fin du dernier siecle, ont donné les leurs au Public. Celui-là a observé dans ses écrits toutes les difficultez qui se sont presentées dans la pratique de la Medecine, & celui-ci a fait un livre exprés pour avertir de celles qu'il a rencontrees. Mr. Bonnet autrefois Medecin de Monsieur le Duc de Longueville, a fait de ces deux ouvrages un troisieme qui sera fort utile aux Medecins, sur tout dans les occasions où ils ne sçavent à quoi se resoudre; n'y ayant aucune maladie, quelque difficile qu'elle soit, à l'égard de laquelle ils ne se puissent determiner sur l'exemple de quelque autre semblable que Mr. Bonnet propose.

Les premieres remarques qu'il a tirées de Ballonius & de Septalius, regardent les devoirs d'un Medecin considéré en lui-même. Le principal est qu'il soit sincere dans ses consultations: Qu'il ne s'attache pas trop aux propositions generales qui, selon Hippocrate, *conf. 4. l. 3.* sont aussi dangereuses en la Medecine, que les definitions le sont en la Jurisprudence: Qu'il s'abandonne quelquefois à l'experience contre la raison: Qu'il ne soit partisan d'aucune secte: Qu'il soit desinteressé; & sur tout qu'il ne marchandé jamais pour la guérison d'un malade, parce qu'il arriveroit souvent que l'ob-

raison de le guerir seroit passée avant que le marché fust conclu.

Ces Auteurs ne veulent point qu'on donne des jus de viande aux personnes convalescentes, ni à ceux qui ont les hypocondres tendus par des vents, parce que cette sorte d'aliment cause une trop grande dissolution dans le sang. Ils en descendent même l'usage à ceux qui se portent bien. Leur raison est que les jus de viande rendent le corps trop humide. Ils ne veulent pas non plus que pour appaiser les douleurs, on se serve longtemps des Narcotiques, & prétendent qu'ils alterent trop le temperament des parties. Mais en revanche ils conseillent de se servir du lait qui estant nouvellement tiré, appaise les douleurs en émoussant la pointe des humeurs acres, & leur ôtant leur malignité; D'où vient qu'ils ne veulent pas qu'on se rebute du lait, bien qu'il fasse un peu de mal quand on commence à le prendre. Ils improuvent que l'on prenne un bouillon trois heures après une Medecine, & prétendent qu'il ne fait qu'émousser l'action du remede qui est alors dans sa plus grande force. Mais ils approuvent fort que l'on en prenne à la fin de la purgation, parce qu'on prévient ainsi la soif qui arrive d'ordinaire en ce temps-là, & qu'on chasse ce qui reste du remede, & que l'on repare les forces qui ont esté dissipées.

Ils font ensuite plusieurs remarques sur la saignée; & celle-ci entre autres, que l'on



vent on tire du sang qui paroît corrompu, des personnes qui ont les parties entieres & bien conformées; & qu'au contraire on en tire souvent qui paroît pur des personnes dont les parties sont corrompues. D'où ils concluent qu'il ne faut pas reiterer les saignées a cause que le sang paroît impur, parce qu'il y a des corps qui le nourrissent mieux de cette sorte de sang qu'ils ne feroient de quelque autre. Ils obiervent encore que le sang qui est de couleur blancheâtre, n'est pas pour cela corrompu. Ils blâment aussi la conduite des Medecins qui prennent de là occasion de reiterer les saignées, & ils pretendent que quand une personne est d'un temperament pituiteux, ou qu'elle demeure long-temps en repos, cela seul suffit pour faire que son sang paroisse blanc aussi-tôt qu'il est sorti de ses veines.

Touchant les fievres, ils remarquent qu'il y en a qui indiquent la saignée, & d'autres qui indiquent la purgation: Que dans les premieres, la matiere qui les cause est renfermee dans le mesenterie, & dans les autres elle est contenue dans les vaisseaux du sang & des humeurs. Mais ils donnent pour regle generale, que dans toute sorte de fievre la saignée doit preceder la purgation. Ils ajoutent que quand un corps est bilieux, il n'est pas si necessaire de le purger que de lui donner des remedes qui tranchent la bile: Que durant la peste il faut saigner en différentes parties, suivant la diversite des lieux

où les bubons se forment. Car s'ils paroissent d'un côté, il faut saigner du côté opposé. S'ils paroissent à la cuisse droite, il faut saigner à la gauche.

Quant aux maux de côté, ils croient que la saignée est fort contraire à ceux qui procedent des vents. Ils ne veulent pas que dans la pleuresie on seigne à mesure que la douleur augmente, parce qu'il arrive souvent que lors que la fièvre & la douleur augmentent, la Nature commence à cuire la matiere qui les cause, & que la saignée l'empêche d'achever cette coction. Ils ajoutent beaucoup d'autres remarques fort curieuses sur la Peripneumonie, sur l'Empieme, sur la difficulté de respirer, sur la toux, sur la palpitation de cœur.

Ils remarquent que les enfans sont moins sujets à la pleuresie que les grandes personnes; ce qu'Hipocrate attribue à la qualité & à la quantité du sang: à la qualité, en ce qu'il est plus doux & plus epais dans les enfans que dans les hommes faits; & à la quantité, en ce que dans les enfans il en faut une si grande quantité pour nourrir les parties qui croissent, que ce qui reste ne peut se répandre pour causer la pleuresie. Ils ajoutent à tout cela qu'on fait de grandes fautes dans la maniere dont on traite un estomach foible. Leur sentiment est qu'il faut toujours avoir pour but de le fortifier, & que pour cet effet il est necessaire de se servir des remedes astringens, lors même qu'il semble



*Histoire Naturelle & Politique du Royaume de Siam, divisée en quatre parties, la première contenant la situation & la nature du pays : la seconde, les mœurs des habitants, leurs loix & leurs coutumes : la troisième, leur Religion : la quatrième, ce qui regarde le Roi qui regne à présent, & ce qu'il y a de plus particulier dans la Cour de ce Prince. In 4. à Paris, chez Claude Barbin, au Palais. 1688.*

Quatre ans entiers passés dans le Royaume de Siam, ont donné moyen à Monsieur Gervaise Auteur de cette Histoire, d'apprendre de telle sorte la Langue, qu'il s'est rendu capable de lire les meilleurs livres, & de converser avec les plus habiles du pays. C'est par ces deux voyes qu'il s'est informé de tout ce qu'il rapporte ici, & où, comme il le témoigne lui-même, il repete le moins qu'il peut ce que le Public a pû voir dans les relations qui ont paru avant la sienne.

Au commencement de la première partie il remarque qu'il y a dans ce Royaume trois Rivières considerables entre les autres. La première arrose la ville capitale, & se divise dans le plat pays en quantité de bras differens. Elle porte de monstrueux crocodiles, & d'autres poissons fort dangereux. La seconde s'appelle Tennatérin, & descend des montagnes d'Ava. La troisième est celle de Chantebounne. Leur débordement

bien loin de causer du dégât comme parmi nous, porte l'abondance & les richesses sur leurs terres, comme le Nil les porte en Egypte. Le ris se plaît dans l'eau, & plus l'eau est haute, plus l'épi est fort.

Le terroir de Siam produit des fleurs qui sont inconnues en Europe. Les deux principales sont le Mungeri & le Pouffone, dont l'Auteur fait une agreable description.

Les fruits y sont plus sucrez & de meilleur goût que les nôtres. Il y a des oranges aussi grosses que la tête, & qui ont un goût approchant de la fraise.

Les forêts occupent presque toute la moitié du Royaume. Elles sont pour la plupart remplies de Bamboux & d'autre arbres peu communs en Europe, & qui sont néanmoins de plusieurs usages merveilleux. Les bois les plus rares sont ceux d'Aigle, de Calambouc & de Calambac, & se trouvent dans les forêts qui sont du côté de Camboye. Le bois de Calambac est le plus rare & le plus précieux de tous.

La multitude des ouvrages d'or qui se voyent dans les Pagodes, dans les Palais, & même dans les maisons, ne permettent pas de douter que ce métal n'y ait esté autrefois fort commun. Mais la perte de ses mines est reparee par celles d'estain, de fer, de cuivre, de sel, & de salpêtre, qui contribuent beaucoup à la richesse du pays.

Entre les animaux de Siam, le *Rinoceros* est un des plus farouches & des plus

cruels. Il est de la hauteur d'un asne. Il a dessus du nez une corne longue d'une paille. Sa peau est à l'épreuve du mouquet. Toutes les parties de cet animal servent à la médecine ; & la corne est un excellent antidote contre les poisons.

Il n'y a que neuf villes dans le Royaume. Les autres ne peuvent passer que pour des bourgades. L'Auteur rapporte ce qu'il y a de plus considérable dans chacune. Les endroits éloignez de la mer & des rivières sont peu habitez , & entre les habitans il y en a un tiers d'Etrangers. Il y en a de Laos & de Pegu , & ils ont retenu leur langage , quoique quelques-uns aient appris celui du pays.

Les Portugais y établirent il y a quelques années une Colonie de sept à huit cens familles. Il y a encore des Colonies du Japon, de Tunquin, de Cochinchine , & de Camboge ; & ces peuples-là sont gouvernez selon leurs loix par un chef qu'ils élisent de leur nation , avec l'agrement du Roi de Siam.

Entre les Etrangers qui s'y sont établis pour y trafiquer, les François y sont plus estimez & plus aimez que les autres.

La seconde partie de cette Histoire regarde les loix & les coutumes des Siamois , & représente leur gouvernement comme un des plus absolus qui soit sous le Ciel. Les Rois y ont exigé des honneurs qui semblent n'estre dûs qu'à Dieu. Ils se montrent rarement , afin d'en estre plus respectez. Les

politique est aussi cachée que leur vie ; & ils ne revelent leurs desseins qu'à ceux sur qui ils se dechargent du soin des affaires

La corruption des Juges rend presque toutes les loix inutiles, & leur avarice est si publique, qu'ils reçoivent souvent des presents d'une partie en la presence de l'autre. Chacun plaide sa cause sans Procureur ni Avocat. Les femmes sont plus favorablement écoutées que les hommes, & pour l'ordinaire se defendent mieux.

Les crimes demeurent rarement impunis. Si l'accusé s'absente, la Justice se saisit de son pere, de sa mere, & de ses proches, & les retient jusqu'à ce qu'il se soit representé. S'il nie le crime, on le condamne à la question. Quand les preuves ne sont pas suffisantes, on met l'accusateur & l'accusé à l'épreuve du feu, & à celle de l'eau, qui sont toutes deux decrites dans le chapitre troisième. Dans les suivans il est parlé des mariages des Siamois, de leur civilité, de leur nourriture, de leurs habits, de leurs arts, de leurs divertissemens & de leur noblesse. Elle n'a garde d'estre ancienne parmi eux, puisqu'elle n'y est pas hereditaire. Le Roi seul la donne. Peu s'en piquent ; & tous l'estiment moins que les richesses.

Il est traité dans la troisième partie de la Religion des Siamois. Ils reconnoissent un estre souverain, & ne le croient pas pourtant Auteur de toutes choses. Ils se persuadent que si le monde est un univers,



ment, il n'a esté formé que par hazard. Ils reconnoissent deux sortes de loix. l'une qu'ils appellent la loi du cœur, parce que la nature la l'y a gravée. Elle commande de faire le bien, & d'éviter le mal; & ces deux commandemens-là se divisent en plusieurs autres. La seconde loi est la loi écrite, qui a plus de deux cens articles dont quelques-uns tendent à une sublime perfection, comme de pardonner à ses ennemis, de se mepriser soi-même, & de ne rien réserver pour le lendemain. Plus ces preceptes sont excellents, & moins ils sont observez. Les Talapoins pour lesquels ils ont esté principalement faits, sont les premiers qui les violent.

Ce sont les Prêtres de la nation qui tiennent que cet institut fut apporté du Ciel par un Ange. Les uns vivent dans les villes, & les autres dans les deserts. Les premiers sont là en plus grand nombre que les Religieux ne sont en France, & sont divisez en quatre Ordres. L'oisiveté qui regne dans leurs Monasteres est un charme assez puissant pour attirer les esprits de la nation.

L'austerité ne laisse pas d'y estre fort grande. Les Constitutions ne leur accordent que ce qui est absolument nécessaire à la vie. S'ils sont surpris avec une femme, on les condamne à estre rôtis à petit feu. L'Auteur en vit executer deux pendant qu'il estoit en ce pays-là.

Il est parlé assez au long dans les chapitres suivans de la doctrine & des occupations

des Talapoins. Dans le penultième on voit quelles sont les Religions dont les Siamois permettent l'exercice ; & dans le dernier il est marqué quelque chose du progrès qu'y fait l'Évangile. Un des plus grans obstacles qu'il y rencontre est l'usage auquel les hommes sont accoutumés d'avoir au même-temps plusieurs femmes.

La dernière partie ne contient que ce qui regarde la Personne du Roi, sa Famille & sa Cour. Les Peuples ne sçavent jamais le nom de leur Roi qu'après sa mort. Les Mandarins en font un secret. Deux d'entre eux, dont Monsieur Gervaise avoit gagné l'amitié par de bons offices, lui apprirent que celui qui regne à présent s'appelle *Chnou Narai*.

Comme il l'a vû plus d'une fois, il en fait le portrait, & lui donne un air de grandeur accompagné de tant de bonté, qu'il est impossible de le voir sans le respecter.

Il fait un récit des plus agréables de la manière dont le Roi son Pere parvint à la Couronne au préjudice des Héritiers légitimes, & n'oublie rien de ce qu'il y a de plus curieux touchant les cérémonies observées en cette Cour-là, touchant la manière d'y recevoir les Ambassadeurs, & d'y traiter avec les Puissances voisines ou éloignées.



*Luca Tozzi Medicina practica, quæ habet  
 nus adversus morbos adinventæ sunt, la-  
 culenter & brevissimè explicans, nunc pri-  
 mum in lucem prodit. In 8. Avenion,  
 1687.*

**I**L fût parlé de la premiere partie de cet  
 ouvrage dans le Journal du 26 Janvier  
 & l'Auteur garde dans cette seconde le mê-  
 me ordre, sans s'attacher à aucun Systema.  
 Il propose les différentes opinions des an-  
 ciens sur chaque maladie du bas ventre &  
 sur la maniere de la traiter, se réservant  
 néanmoins le droit d'établir la sienne lors-  
 que celle des autres ne luy paroîtront pas  
 vrai-semblables.

Après avoir donc traité des maladies de la  
 teste & de la poitrine dans la premiere par-  
 tie, il examine au commencement de la se-  
 conde l'origine des maux de cœur. *Silvius*  
 les attribue à des sucres acres ou acides qui s'é-  
 levant en vapeurs picotent les fibres de l'ori-  
 fice supérieur de l'estomach. Il croit même  
 que ces humeurs viennent des parties qui en  
 sont voisines, sur tout du foye. Mais nostre  
 Auteur n'en demeure pas d'accord. Il aime  
 mieux croire que ces sucres acres ou acides  
 viennent des glandes mêmes du ventricule,  
 d'où vient qu'il ordonne des remèdes acres  
 lorsque les sucres sont acides, & des remèdes  
 acides lorsqu'ils sont acres.

Il n'y a point de partie dans le corps si su-  
 jette aux obstructions que le mezentere. Les

vein

veines lactées peuvent estre bouchées selon Warton, ou dans leur origine ou dans leur longueur. Les arteres le peuvent estre dans le passage du sang dans les veines, & les vaisseaux lymphatiques dans leur commencement ou dans les parties du milieu. S'ils sont bouchés dans les parties du milieu, & qu'ils viennent à se rompre & à verser leur eau dans la cavité du bas ventre, ils forment l'hydropisie; & s'ils ne se rompent pas, & qu'ils s'étendent beaucoup, ils forment entre les deux plus proches valvules des hydrides; c'est-à-dire, des vesicules pleines de limphe. l'Auteur prescrit contre ces obstructions des remedes qui tranchent les humeurs visqueuses par lesquelles elles sont formées: mais il veut qu'on ne purge point; ou si l'on purge quelquefois, que ce ne soit que par des remedes doux qui nettoient seulement l'orifice des veines; il prétend aussi qu'on peut guerir quelquefois par le seul regime en s'abstenant des alimens crus, acides, & glutineux.

On croit d'ordinaire que la jaunisse procede de ce que les pores du foye estant bouchés, la bile qui ne peut couler dans la vesicule du fiel, se repand par tout le corps: mais ce n'est pas là le sentiment de nôtre Auteur, qui ne peut croire que bien que ces pores soient bouchés, ils puissent arrêter une quantité de bile assez grande pour teindre non seulement les parties exterieures, mais encore les interieures & l'urine même.

comme il arrive dans les léteriques. Il veut aussi que cette maladie procedé de la sensibilité du sang, exaltée & devenue jaune par le mélange de son sel acide avec la limphe à peu près comme une lexive faite des cendres des plantes devient jaune quand on y mêle des sucres acides. C'est ce que l'expérience semble confirmer, puisqu'en ouvrant le corps de ceux qui sont morts de cette maladie, on ne trouve point que les chairs soient jaunes, mais les seules parties membranées, sur lesquelles il y a un grand nombre de vaisseaux lymphatiques.

On a regardé de tout temps comme un secret de la nature la production des pierres qui se forment non seulement dans les reins & dans la vessie, mais encore dans les autres parties du corps. Les anciens l'ont attribuée à une chaleur recuisante qui durcit les humeurs grossières & pituiteuses; & la plupart des modernes croient au contraire qu'elle dépend d'un esprit sulfureux qui se trouvant dans les urines, fixe leur esprit dans les reins & dans la vessie, à peu près comme l'on voit que l'esprit de vin le fait dans le vaisseau des Chimistes. Et bien que l'on se persuade d'ordinaire que quand une pierre est formée dans la vessie, il est impossible de la rompre ou de la diminuer, à cause de la grande distance qu'il y a depuis l'estomach jusqu'à la partie affligée, notre Auteur ne croit pas néanmoins qu'il faille abandonner les malades, ny s'abste-

mir de leur donner des remèdes, parce qu'on sçait par plusieurs histoires que ceux qu'on leur a donnez, ont esté quelquefois salutaires. Sennert rapporte que Lauremberge fut entièrement delivré d'une pierre qu'il avoit dans la vessie par l'usage d'une poudre faite de chair de lievre, de sang de bouc, d'éponges de roses sauvages, & de semences de violettes pourprées. Turrien rapporte encore qu'il a guéri un homme qu'on avoit resolu de tailler, & qu'il l'a guéri en lui faisant boire d'un cristal réduit en liqueur de cette sorte. On fait brûler ce cristal neuf ou dix fois dans le fourneau d'un Potier, où il se convertit en chaux. On met ensuite cette chaux sur un marbre dans une cave, afin de la faire resoudre en liqueur, comme le sel de tartre se réduit.

Les Auteurs ont des opinions fort différentes touchant l'origine de la douleur des jointures. Mais ils conviennent tous qu'elle dépend de quelques sucres acres ou acides, qui, selon qu'ils agissent sur différentes parties du corps, causent la goutte ou le Rhumatisme, qui sont les deux principales especes de cette maladie. Ils causent la goutte lors qu'ils agissent immédiatement sur les articles, sçavoir sur les membranes, sur les nerfs & sur les tendons des muscles; & le Rhumatisme, lors qu'ils n'agissent que sur les parties voisines. D'où vient qu'il y a cette difference entre la goutte & le Rhumatisme, que dans la goutte la douleur pré-



précède l'enflure, & que dans le rhumatisme l'enflure précède la douleur. Dans la goutte il n'y a que rarement de la fièvre, & dans le Rhumatisme il y en a presque toujours. C'est aussi ce qui porte notre Auteur à attribuer ces deux maladies à des causes différentes. Car il croit que la goutte dépend de la seule limphe qui devenant trop acre & trop acide, est très propre à causer des douleurs & des enflures; & que le Rhumatisme procède de ce que le sang est corrompu par la limphe; ce qui cause la fièvre.

Les opinions ne sont pas moins différentes touchant les causes de la Lienterie. Il y en a qui attribuent cette maladie à la faiblesse du ventricule, & d'autres qui veulent qu'elle dépende de l'obstruction des veines lactées, ou des glandes des intestins & du mésentère. Quant à notre Auteur, il croit qu'elle peut dépendre de ces deux causes ensemble, & de chacune séparément; de telle sorte que si les alimens qu'on rend sont mal digérés, c'est une marque, selon lui, qu'elle dépend de la faiblesse de l'estomac; & s'ils sont changés en chyle, cela signifie qu'elle procède de l'obstruction des veines lactées. Dans le premier cas il prescrit des remèdes qui fortifient l'estomac & ses dissolvans, & dans le second il en ordonne qui tranchent les humeurs visqueuses qui bouchent l'orifice des veines lactées.

L'Auteur ne peut souffrir qu'on dise que la fièvre est une chaleur extraordinaire &

**S**ang. li prétend au contraire qu'il y a plusieurs sortes de fievres où le sang, bien loin d'estre plus chaud que de coûtume, est plus froid. Voici donc l'idée qu'il en donne : *La fièvre est un estat du corps dans lequel le mouvement du cœur est troublé par une nouvelle fermentation, qui n'est pas conforme à la nature du sang.* Cette définition convient non seulement à la fièvre qui est accompagnée de chaleur, mais encore à celle qui consiste dans une froideur extraordinaire. Et cela estant ainsi, il est évident que la fièvre peut proceder d'un grand nombre de causes dont l'Auteur rapporte les principales.

Il ajoûte beaucoup de choses curieuses touchant la fièvre intermittente & la fièvre continue. Et quant aux fievres qu'il appelle *Putrides*, il les divise en deux especes, sçavoir en malignes & en pestilentiellles, prétendant que les fievres malignes dépendent des fermens qui coagulent le sang, & que les pestilentiellles dépendent de ceux qui le dissolvent. L'Anatomie a fourni un grand nombre d'experiences qui peuvent servir à établir cette distinction. En dissequant des corps, & en examinant avec soin leurs parties, on a souvent reconnu qu'il y a des fievres où le sang est figé, & qu'il y en a d'autres où il demeure dissout sans le pouvoir coaguler, comme il arrive durant la peste.

Nôtre Auteur veut que lors que le sang est coagule, on se serve pour le dissoudre des remedes alkali, sur tout des sels volatils.



624 JOURN. DES SÇAVANS  
qui sont propres à rendre le sang  
vermeil. Tels sont l'orvietan, le  
pere, la theriaque, &c. Il prétend  
traire que quand le sang est dissout,  
acres volatiles sont fort contraires.  
n'est qu'on les tempere par des acides.  
D'où vient qu'on peut alors se servir  
teinture des roses, &c de l'esprit de  
ou de soufre, avec un peu de con  
d'Alkermes ou de Hyacinthe.

L'Auteur explique toutes les aut  
ladies du bas ventre avec le même ord  
suivant toujours les mêmes principes  
qui voudront se donner la peine d'ex  
ses explications, ne regretteront p  
temps qu'ils y auroient employé.



# JOURNAL DES SCAVANS,

Du Lundy, 10 May M. DC. LXXXVIII.

*Gillb. Cuperi Harpocrates, sive Explicatio Imagunculae argenteae perantiquae, quae in figuram Harpocrati formata representat solem. Ejusdem Monumenta antiqua inedita. Accedit Stephani Le Moine Epistola de Melanophoria. In 4. Trajecti ad Rhenum. 1687.*

**L**E seul titre de ce Volume fait voir qu'il est composé de trois ouvrages dont les sujets ont beaucoup de rapport entre eux.

Le premier est l'explication d'une Medaille tres ancienne qui represente un enfant qui est presque nud, & qui n'a qu'une partie du côté gauche de son ventre & de son estomac couverte d'un pan d'une veste attachée par dessus son épaule droite avec un cordon. Il a sur la teste une fleur de Lotus, par derriere des ailes & un carquois, le second doit de la main droite sur sa bouche, à son bras droit un seau, à sa main gauche une massue entortillée d'un serpent. Proche du serpent est un oye. Au pied droit est un lievre ou un chien.

& au pied gauche un épervier ou un autre oiseau

Cet Enfant est Harpocrate Fils d'Isis & d'Osiris. Mr. Cuper entreprend de montrer qu'il avoit esté grave de la sorte sur cette Medaille pour représenter le Soleil. La preuve qu'il en apporte ne pouvoit estre plus convaincante. C'est qu'Harpocrate estoit le même qu'Orus, qui, selon le témoignage de saint Epiphane, estoit fils unique d'Isis & d'Osiris. Or Macrobe dit positivement dans le chapitre vintième du premier livre des Saturnales, qu'Orus estoit le même qu'Apollon & que le Soleil. *Apud eosdem (Ægyptios) Apollo, qui & Sol, Horus vocatur, ex quo & hora viginti quatuor.*

De plus tout ce qui accompagne la medaille d'Harpocrate, fait voir clairement que ceux qui l'ont frappée ont eu dessein de représenter le Soleil. En premier lieu la fleur de Lotos qui est sur sa teste, est une fleur d'où les anciens ont suppose que le Soleil estoit né. Le doit qu'il a sur la bouche ne marque pas seulement le silence dont les Payens couvroient leurs Mysteres. Il signifie aussi la posture en laquelle, au rapport de Damascius, les Egyptiens s'imaginoient que le Soleil estoit sorti du sein de sa Mere.

Ses ailes & son carquois sont des symboles du Soleil. Les ailes signifioient la rapidité du cours de cet Astre, selon ces paroles de Macrobe au livre premier, chapitre dix-neuvième : *Quod simulachrum Mercurii per-*

*matris alis adornantur, quare monstrat Solis velocitatem.* Le même Auteur dit au chap. 21. que les anciens donnerent un carquois & des Heches au Soleil pour faire connoître que ses rayons sont la source d'où tous les animaux tirent leur vie. *Sagittam tamen jacit, quod indicat nunc quoque universorum constare vitam radio Solis ab ima parte venientis.*

Le seau qu'Harpocrate a pendu au bras, estoit donne à Isis & a d'autres Dieux d'Egypte, pour marquer l'abondance des eaux; & il est certain que l'accroissement du Nil qui rend l'Egypte fertile, est un effet de la chaleur du Soleil.

L'oye qui est proche d'Harpocrate, estoit consacré à Isis, & il a un rapport particulier avec le Soleil par l'exces de la chaleur qui prédomine dans son temperament.

La massué estoit propre à Hercule. Mais aussi Hercule estoit souvent confondu avec le Soleil, comme Eusebe le reproche aux Payens dans le troisiéme Livre de la Preparation Evangelique.

Les serpens qui entortillent la massué sont consacrez à Esculape, sous le nom duquel les Payens n'entendoient rien autre chose que la force que le Soleil a de conserver la santé. Aussi n'y a-t-il rien de plus ordinaire que de voir des serpens avec l'image d'Apollon.

L'animal qui est au pied droit a esté gravé ou pour un lievre, ou pour un chien. Si c'est un lievre, il a plus d'un rapport avec le So-

leil. Le lievre est extrêmement fertile de son naturel ; & le Soleil est le principe de toutes les productions de la nature. Le lievre est le plus vite de tous les animaux terrestres à porportion de sa grandeur ; en quoi il imite la rapidité du Soleil. Le lievre a toujours les yeux ouverts, même durant le sommeil, & le Soleil est comme l'œil du monde, toujours ouvert pour éclairer l'un ou l'autre hemisphere.

L'oiseau qui est au pied gauche est ou un aigle, ou un épervier, ou un oiseau d'une autre espece. Si c'est un aigle, il convient avec le Soleil & par la legerete de son vol, & par la vivacité de sa vue. Macrobe dans le premier livre, chap. 17. a exprime la premiere de ces convenances en ces termes : *Aquila propter altissimam velocitatem volatûs, altitudinem Solis ostendunt.*

Si c'est un épervier, il a un rapport particulier au Soleil par la force de ses yeux. Si c'est un corbeau, il en a un autre fonde sur l'opinion où estoient les anciens qu'il servoit aux prédictions ; & c'est pour cela qu'ils l'avoient consacré à Apollon.

Il ne reste plus que deux choses à considerer dans l'image d'Harpocrate, sa nudité & son âge. Et ces deux choses-là sont encore fort propres à signifier le Soleil. Harpocrate n'est pas tout nud. Un bout de sa robe couvre une partie de son ventre & de son estomac. Le côté qui est nud signifie l'hemisphere qui est éclairé de la lumiere du Soleil.



leil, & le côté qui est couvert d'un bout de la robe signifie l'hémisphère qui est comme caché sous le voile de la nuit.

Quant à l'âge d'Harpocrate, il n'a rien d'étrange. Les Grecs & les Romains ont adoré Apollon sous la figure d'un enfant; & saint Isidore a soutenu que cette figure lui est plus propre qu'aucune autre, à cause qu'il semble naître chaque jour du sein de l'aurore *Solem ut puerum pictum esse id quod quotidie oriatur, & nova luce nascatur.*

Les habitans de Jeraple l'adoroient sous la figure d'un vieillard. Martianus Capella lui donne successivement tous les âges, & le fait paroître d'abord en enfant, puis en homme, & enfin en vieillard. Ces changemens d'âge & de figure marquent ou le changement des vint-quatre heures du jour, ou celui des quatre saisons de l'année.

Bien que toutes ces figures gravées au tour de l'image d'Harpocrate soient plus que suffisantes, au jugement de Mr. Cuper, pour persuader qu'il représente le Soleil, il n'a pas laissé d'avoir recours à d'autres Médailles d'Harpocrate, sur lesquelles il a trouvé d'autres figures qui lui ont fourni de nouvelles preuves de son sentiment.

Dans quelques-unes Harpocrate tient un fouet à la main. Dans d'autres il a des rayons au tour de la teste. Dans d'autres il est peint avec un lion. Tout cela convient fort bien au Soleil. Il a un fouet pour con-  
duire les chevaux qui traînent son char.



Les rayons en sont plus propres qu'à nul autre, quoi que les anciens en aient donné aux autres Dieux, & même aux Empereurs & aux Rois. Les lions tourmentent son tronc, & ces animaux sont mieux partagez que les autres du feu & de l'ardeur qu'il communique à tout ce que la terre renferme.

Après que Mr. Cuper a expliqué de la sorte toutes les figures qui accompagnent l'image d'Harpocrate, il fait une longue & savante digression pour prouver que les anciens ont souvent adoré un même Dieu sous différens noms. A la fin il propose des difficultés qui lui ont été faites par Mr. Baudelot sur l'explication de la Médaille, & tâche de les résoudre.

Dans le second ouvrage de ce volume il ne se contente pas, comme dans celui ci, de n'expliquer qu'une seule Médaille: il en explique plusieurs, & rapporte quantité d'inscriptions & d'autres anciens Monumens dont il n'avoit point été parlé dans les livres. Il demeure d'accord de bonne foi qu'il y en a un grand nombre sur lesquels il n'a pu rien avancer de certain. Mais lors même qu'il n'a eu que des doutes, & qu'il n'a formé que des conjectures, il les a appuyées & embellies d'une infinité de rares passages & de judicieuses réflexions.

Le dernier ouvrage est une lettre écrite par Mr. Le Moine à Mr. Cuper sur le sujet des Melanophores. Ce mot signifie des personnes qui portent des habits noirs, &c.

trouve en quantité d'endroits, & entre autres en une Inscription de Venise, que Selden a mise dans son second volume de *Synedrion*. Il se trouve aussi dans une Inscription inserée par Mr. Saumaïse dans ses Commentaires sur l'Histoire Auguste, & apportée autrefois de Rome par Mr. Rigault. Mr. Cuper est pourtant persuadé qu'il ne devoit pas s'y trouver, & que l'Inscription doit estre restituée d'une autre maniere. Mais sans s'arrêter beaucoup à refuter la pensée que Mr. Saumaïse a eue quand il a tenté cette restitution, il propose son sentiment touchant les Melanofores, & témoigne croire qu'ils pouvoient estre les mêmes que les Pastofores. Ces Pastofores estoient ceux qui portoient les tentes & les tabernacles des Dieux. Quelques-unes de ces tentes & quelques-unes des voiles qui leur servoient d'ornement estoient noirs. Le voile d'Isis, où la surface de la Terre estoit peinte, & où chaque Region estoit representee avec les arbres & les fruits qu'elle produit, avoit un fond de couleur sombre. Ceres qui estoit la même qu'Isis & que la Terre, estoit peinte vêtue de noir. Le Nil qui est le même qu'Osiris, estoit appelle Melo, c'est-à-dire noir, par les anciens Latins; & ce ne fut que la noirceur du limon qu'il traîne qui donna lieu à un Poete de faire ce vers.

*Nam viridem Ægyptum nigrâ fecundam  
arenâ.*

Il y a apparence que ceux qui étoient es

sacrez au culte de ces Dieux là estoient vêtus de même couleur, & que l'on les appelloit Melanofores.

Les Prêtres qui sacrifioient aux Dieux de l'Enfer pouvoient aussi avoir le même nom, parce qu'ils estoient vêtus de noir, au lieu que ceux qui sacrifioient aux Dieux du Ciel estoient vêtus de blanc. On en peut dire autant des Prêtres de Bellone, qui, selon le témoignage de Tertullien au livre de *Pallio*, avoient des habits d'une couleur sombre & obscure.

Mr. Le Moine s'étend assez au long dans cette Lettre sur les habits des Apôtres, sur ceux des Prêtres, sur ceux des premiers Chrétiens, & y debite quantité de choses rares & peu connues au commun des Sçavans.

*Extrait d'une Lettre de Mr. Amontons, touchant la construction d'un nouveau Tube pour faire le vuide à une si petite hauteur perpendiculaire qu'on voudra.*

**M**onsieur Amontons nous donna il y a quelque-temps un nouvel Hydrometre dont il a esté parlé dans le Journal du 8 Mars de cette année, & ayant depuis poussé sa curiosité plus loin, il a découvert la construction d'un nouveau Tube pour faire le vuide à une si petite hauteur perpendiculaire qu'on voudra, par la seule pesanteur du mercure ou de telle autre liqueur que ce soit.

Cette proposition paroît d'abord un peu hardie, & l'on croira peut-estre ou qu'il se trompe dans son raisonnement, ou qu'il détruit le système de la pesanteur de l'air. Mais il ne fait ni l'un ni l'autre. Il a fait l'expérience de ce qu'il propose en présence de Messieurs de l'Academie Royale des Sciences; & bien loin que cette expérience détruise le système de la pesanteur de l'air, c'est sur ce même système qu'il l'a fondée, comme on le pourra voir par la suite de ce discours.

Ce tube estant de figure differente suivant les differentes liqueurs & hauteurs données; pour faire le vuide on divise la hauteur de la liqueur donnée, dont la pesanteur est égale à celle de toute l'atmosphère de l'air, par la hauteur perpendiculaire donnée pour faire le vuide. L'on prend ensuite autant de branches, comme B C, qu'il vient d'unité au quotient de la division, que l'on joint ensemble par d'autres branches comme G D. L'on emplit les premières de la liqueur donnée, & les autres d'un air rarefié en telle sorte que le ressort de l'air contenu dans ces branches, & la pesanteur des colonnes de la liqueur qui les précèdent, équivalent ensemble à la pesanteur de toute l'atmosphère.

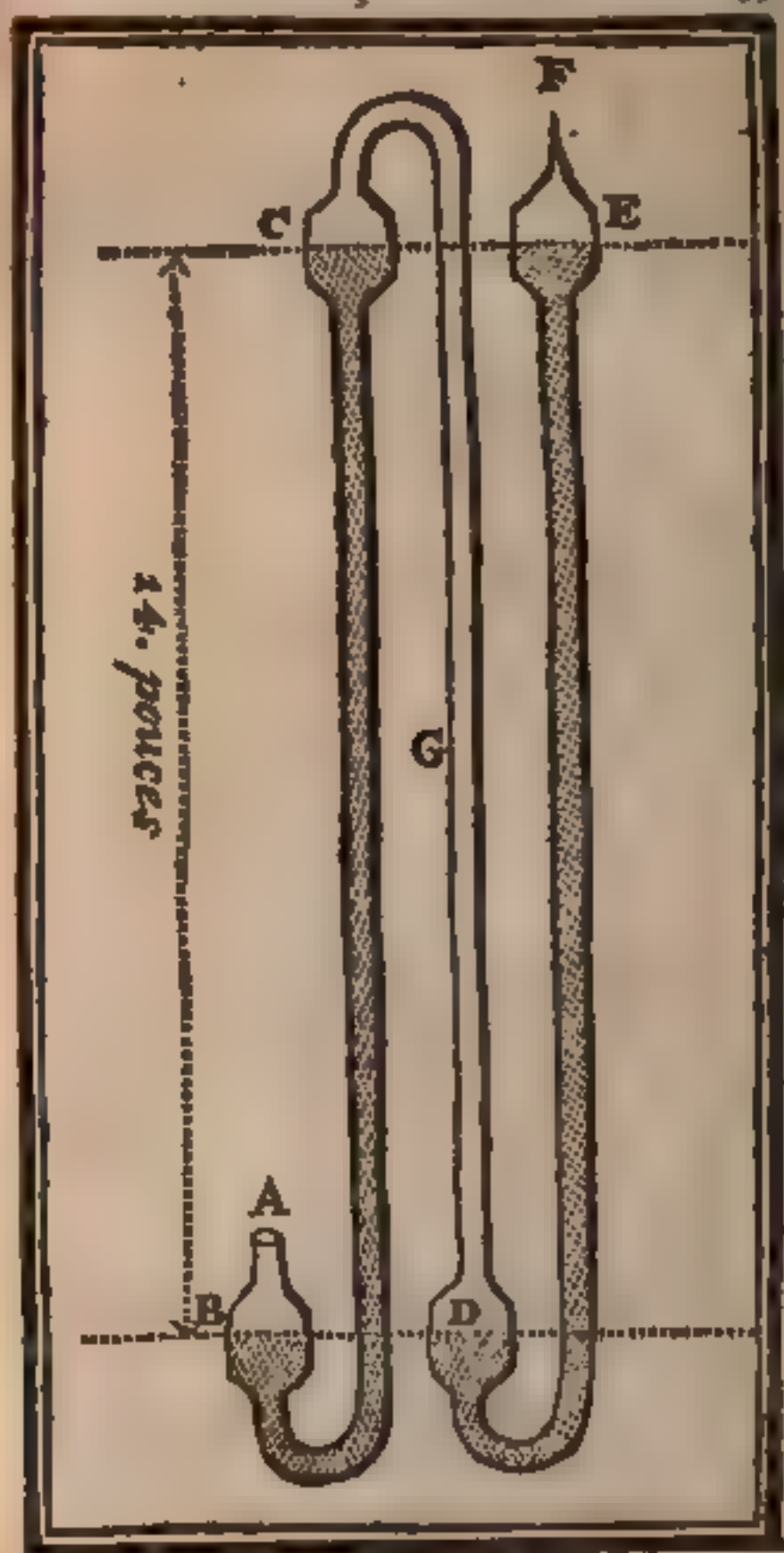
Par exemple, si la hauteur donnée pour faire le vuide est de 14 pouces, & que la liqueur donnée soit de mercure; parce qu'il sçait par l'expérience que 28 pouces

de mercure font équilibre à l'atmosphère, il divise 28. par 14. Le quotient est 2 Il prend donc 2 branches comme B C, savoir B C, D E qui n'ont chacune que la hauteur donnée de 14 pouces. Il les joint l'une à l'autre par une autre branche comme C D. Il remplit ensuite ce tube, de sorte que l'extrémité F sellée hermetiquement, & l'extrémité A ouverte, le ressort de l'air contenu dans la branche C D plus la pesanteur de la colonne B C de mercure, équivale à la pesanteur de l'atmosphère

Cela supposé, Mr. Amontons dit que si la Hauteur perpendiculaire donnée est de 14 pouces, que l'extrémité F soit sellée hermetiquement, & l'extrémité A ouverte, le vuide se doit faire en F E. Car pour lors la seule pesanteur des deux colonnes de mercure B C D E est suffisante pour faire équilibre à l'atmosphère qu'elles repoussent en A de même que si elles étoient l'une sur l'autre; auquel cas elles formeroient une seule colonne de mercure de 28 pouces de Hauteur; ce qui suffit par l'expérience pour faire le vuide dans les tubes ordinaires, & par conséquent dans celui-ci.

Si la Hauteur donnée n'étoit que de 7 pouces, l'on prendroit quatre branches comme B C qu'on joindroit les unes aux autres par trois autres comme C D. Que si la Hauteur donnée ne pouvoit pas diviser la Hauteur de la liqueur donnée équivalente à







la pesanteur de l'atmosphère sans reste, alors il faudroit taire la première branche BC égale à ce reste, & les autres branches de la hauteur requise. Par exemple, si l'on propose de faire le vuide avec du mercure à 8 pouces, il divise 28 par 8. Le quotient est 3 & reste 4. Il faut donc la branche BC de 4 pouces seulement de hauteur, & les autres branches comme DE de 8 pouces. Ces tubes pour être commodes doivent être de verre.

Mr. Amontons a fait d'un de ces tubes un Barometre qui n'a que 14 pouces de hauteur, en remplissant la partie DG d'huile de tartre teinte, & la partie CG d'huile de pétrole, l'un & l'autre purgée d'air dans le vuide. La separation de ces deux liqueurs lui font voir dans le tube CD les différents changemens de l'air quant à la pesanteur.

*Excellentium Familiarum in Gallia Genealogia à primæ earundem origine usque ad præsens ævum deducta, & notis Historicis, quibus memorabilia Regni Gallia, Regumque, & clarorum Togæ & Sago Virorum facta merita, ac dignitates recensentur, illustrata; Cum Iconibus Insignium. & Indicibus necessariis. Autore Jacobo Wilhelmus Hoff. In fol. Norimbergæ. 1687.*

Age comprend cent cinquante  
les Genealogiques des gran-  
sances les Notes on

pour les bien entendre. Il est divisé en classes, dans la premiere desquelles la Genealogie de la Maison Royale est aujourd'hui si glorieusement représentée, & les Genealogies d'un petit nombre de Maisons qui jouissent de quelques honneurs que les Rois n'ont pas accordés à d'autres. Ces Maisons sont Savoye, Lombrald-Monaco, la Tour d'Auvergne, & la Tremouille.

Après, avant que de parler de Robert le Fort, selon le consentement unanime des Historiens, a esté Bisayeul Paternel de Charles Capet, fait une dissertation où il expose les différentes opinions des Historiens touchant les Ancêtres de ce Roi, & s'éloigne du sentiment de Mr. le Pèrenon, & de Mr. du Bouchet, pour se joindre au Pere Jourdan qui reconnoît Robert le Fort pour premier Roi des François.

Ensuite à Faramond dont il établit l'existence par l'autorité de la Cronique de France, & par d'autres preuves que Mr. d'Espèron & Mr. du Bouchet ne peuvent détruire sans beaucoup de

difficulté. En fin de cette dissertation l'Auteur expose les Fleurs de Lis, & sans entrer dans le détail des opinions différentes touchant l'origine, il embrasse celle de feu M. de la Motte dans son Introduction à l'Histoire de Charles VI.

Notes sur la septième Table où

est la Genealogie de la dernière Maison de Bretagne, puisnée de celle de Dreux, il avance un fait d'autant moins croyable qu'il n'est appuyé sur le temoignage d'aucun Historien digne de foi. Le fait est qu'Anne de Bretagne, qui avoit esté mariée par procureur à Maximilien Roi des Romains, étant partie de son Duché pour l'aller trouver, elle fut prise en Hainaut par les François, & mise entre les mains de Charles VIII. qui l'épousa.

Il y a peu d'apparence qu'Anne de Bretagne ait jamais esté en Hainaut. Si elle avoit voulu aller trouver Maximilien, & qu'elle y eust esté par terre, elle auroit traversé une partie de la France où elle se seroit exposée au danger d'estre arrêtée. Et si elle y avoit esté par mer, elle auroit passé la Manche, & seroit débarquée en Flandres ou en Hollande, où elle auroit esté en seureté, sans avoir besoin de mettre le pied dans le Hainaut.

Dans la seconde classe l'Auteur met quarante-huit Maisons qui ont des Duchez, ou qui en ont eu autrefois. Il y ajoute celle de Harlai, à cause que Mr. l'Archevêque de Paris qui en est, a obtenu de Sa Majesté ce titre d'honneur pour lui & pour ses successeurs.

L'Auteur a omis quelques autres Maisons qui ont esté honorées de ce titre, comme celles de Luxembourg, de Croui, de Lage-Puilaurent, de la Mothe, & de Se-

Celle de Luxembourg, maintenant éteinte, posséda autrefois les Duchez de Pentvire, de Brienne & de Piney. L'Auteur n'en parle que comme en passant dans la Genealogie de celles de Clermont & de Montmorenci. Celle de Croui est Flamande, & possède encore aujourd'hui le Duché de même nom. Celle de Lage-Puilaurent a eu quelque temps celui d'Aiguillon, sous le nom de Duché de Puilaurent.

Madame la Mareschale de la Mothe jouit des honneurs de Duchesse, à cause du Duché de Cardonne en Catalogne, confisqué par le feu Roi, & donné au Mareschal de la Mothe.

Feu Mr. le Chancelier Seguier fut aussi fait Duc de Villemor.

A l'entrée de cette seconde Classe est une dissertation sur l'origine des Ducs & Pairs, sur laquelle est cité le quatorzième chapitre de la Gaule Françoisse d'Hotoman qui dit que Hugues Capet pour affermir la domination dont il s'estoit emparé au préjudice de l'heritier, & pour gagner l'amitié des Grans, leur accorda les titres de Ducs ou de Comtes Pairs, avec le droit d'assister au Sacre des Rois, & de juger avec eux les grans Seigneurs accusez de crimes. Dans la même dissertation l'Auteur dit qu'il y a maintenant de cinq sortes de Ducs en France : Ceux qui sont Ducs & Pairs verifiez au Parlement de Paris : Ceux qui sont simples Ducs verifiez au même Parlement : Ceux qui sont Ducs & Pairs

Pairs vérifiez en un autre Parlement : Ceux qui ont des Lettres Patentes de Duc & Pair leuets du grand Sceau, & qui n'en ont pas obtenu la vérification ; & ceux qui n'ont que des brevets de Duc.

A la fin de cette dissertation l'Auteur remarque qu'encore que les titres des Duchez & Pairies soient éteints par le défaut des mâles qui les ont possédez, & qu'ils ne passent point aux femelles, il y en a eu néanmoins quelques-uns érigés pour elles, dont il rapporte des exemples qu'il est assez à propos de ne pas recevoir sans les avoir bien examinés.

*Extrait d'une Lettre de Mr Varignon sur le centre de gravité des corps spheriques.*

**I**L n'y a rien qui attire tant d'eloges aux Auteurs que l'amour sincere qu'ils ont pour la verité. C'est pourquoi, quelque gloire que Mr. Varignon se soit acquise par son nouveau Projet de Mecanique, je suis persuadé qu'il en merite encore plus par la retraction volontaire qu'il vient de faire. Il s'appert, ut il y a quelque temps qu'il s'estoit mepris dans le corollaire 3 de la proposition des leviers de ce nouveau Projet de Mecanique, lors que ne faisant attention qu'à la variation de droite à gauche & de gauche à droite des centres de gravité des corps, il excepta les spheriques de la proposition, ou il dit que dans la supposition du concours de toutes les directions des poids au centre de



la terre, leurs centres de gravité, ou de direction peuvent changer incessamment à mesure qu'ils s'en approchent ou qu'ils s'en éloignent, selon la différente situation qu'ils peuvent avoir par rapport à lui. Il a reconnu depuis que le centre de gravité des sphères se trouve toujours à la vérité dans la ligne qui joint leur centre de grandeur avec celui de la terre, mais tantôt plus & tantôt moins au-dessous de ce même centre de grandeur, selon qu'elles sont plus ou moins proches de celui de la terre. Ce qui l'y a fait penser est un endroit de la 73. du premier tome des Lettres de Mr. Descartes, où il dit que le centre de gravité ne peut estre un centre immobile en aucun corps, non pas même lors qu'il est sphérique. La raison qu'il en donne sur la fin de cette lettre fit entrevoir quelque chose à Mr. Varignon, & voici ce qui l'en convainquit tout-à-fait.

## P R O P O S I T I O N.

Soient deux poids égaux  $A$  &  $B$  aux extrémités du levier  $ADB$ . Si leurs lignes de direction  $AE$  &  $BE$  concourent en quelque point  $E$  qui soit, si l'on veut, le centre de la terre; le centre de gravité commun à ces deux poids (lors que la ligne  $AB$ , qui les joint, sera en  $OL$  perpendiculaire à l'horizon) se trouvera toujours dans un point  $C$  qui divisera la ligne  $AB$  en deux parties  $LC$  &  $OC$  qui seront entre elles  
com



comme  $LE$  distance du centre de la terre au poids  $A$  alors en  $L$ , est à  $OE$  distance du même centre au poids  $B$  alors aussi en  $O$ .

*Demonst.* Il est constant 1. qu'en quelque situation qu'on mette ce levier, ces deux poids ne peuvent faire équilibre dessus, à moins que les distances  $Dm$  &  $Dn$  de leurs lignes de direction au point d'appui de ces leviers ne soient égales; puisque ces deux poids sont (*hyp*) égaux. 2. & si ces lignes de direction concourent, comme on le suppose, en quelque point  $E$ , leurs distances au point d'appui  $D$  ne peuvent être égales, à moins que la ligne  $ED$ , qui joint ces deux points  $E$  &  $D$ , ne divise l'angle  $AEB$  qu'elles font entre elles, en deux parties égales. 3. Or cet angle ne peut non plus être ainsi divisé, à moins que cette ligne  $ED$  ne divise la ligne  $AB$  en deux parties  $Ae$  &  $eB$  qui soient entre elles comme les distances  $AE$  &  $BE$  des poids  $A$  &  $B$  au point  $E$  où l'on suppose que leurs directions concourent. Donc, en quelque situation qu'on mette le levier  $ADB$ , ces deux poids ne peuvent jamais demeurer que sur celui de ses points par où passe une ligne qui du point  $E$  vienne diviser en deux telles parties celle qui les joint & par conséquent lors que ce levier se trouve suivant  $ADB$ , le centre de gravité commun à ces deux poids se doit trouver dans quelque point  $e$  de la ligne  $AB$  dont elle se divise en deux parties  $Ae$  &  $eB$  qui se





*Remarque 1.* Présentement, pour trouver ce point C, il faut joindre B L, & par le point O lui faire F G parallèle & prolongée jusqu'à ce qu'elle rencontre B E en G. Ensuite ayant pris O F égale à O G, joignez B F. Le point C où B F coupera L O sera le point cherché, puisque L E. O E :: L B. O G = O F :: L C. O C.

*Coroll. 1.* Si cette remarque se pouvoit réduire en pratique, c'est-à-dire si le défaut de parallélisme des lignes de direction des poids A & B estoit sensible, la distance O E du centre de la terre au poids B, lors qu'il seroit en O, seroit aisée à reconnoître; puisqu'en prenant L O = a, L C = b, & O E = x, l'on auroit  $a + x. x :: b. a - b$ . ce qui donneroit  $aa + ax = ab - bx = bx$ , c'est-à-dire  $aa - ab = 2bx - ax$ , ou bien

$$\frac{aa - ab}{2b - a} = x$$

*Cor. 2.* Puisqu'en coupant une sphere A R O G en une infinité de cercles B V, T X, &c. d'égale épaisseur & parallèles à l'horizon, tous leurs centres de gravité a, b, &c. se trouvent également partagez de part & d'autre du centre de grandeur C de cette sphere dans celui de ses diametres A O qui leur est perpendiculaire; il suit que le centre de gravité de toute cette sphere est justement celui de ce diametre ainsi chargé. De sorte que dans cette ligne A O qui a de part & d'autre à distances égales du point C des poids égaux, le centre de

gravité de deux de ces poids, par exemple de  $a$  & de  $r$ , étant toujours au dessous de ce point  $C$  dans un autre qui divise la distance  $r$  qui est entre eux, en deux parties qui sont entre elles comme les distances de ces deux poids au centre de la terre; Il s'ensuit que tous les centres de gravité de tous ces poids pris ainsi deux à deux à distances égales du point  $C$ , doivent se trouver dans le diamètre  $AO$  depuis ce point  $C$  jusqu'à quelque autre point  $t$  qui divise cette ligne en deux parties  $A t$  &  $O t$ , qui soient entre elles comme les distances des points  $A$  &  $O$  au centre de la terre; d'où l'on voit que le centre de gravité de ce diamètre ainsi chargé, c'est-à-dire de toute cette sphere, doit aussi toujours se trouver au-dessous de son centre de grandeur, entre lui & le point  $t$ .

*Remarque 2.* Chacun des centres de gravité qui se trouvent entre ces deux points  $C$  &  $t$ , étant chargé de la somme des pesanteurs des deux cercles dont il est le centre commun de gravité, le plus bas de tous ces points qu'on suppose ici  $t$  sera chargé de la somme des pesanteurs des deux moindres cercles que je suppose estre ici  $VB$  &  $ZL$ . Le point qui est immédiatement au-dessus de  $t$ , sera aussi chargé de la somme des pesanteurs des deux cercles  $XT$  &  $YK$  qui sont immédiatement après ceux-là; & ainsi toujours de même jusqu'au point  $C$  centre de grandeur de cette sphere. De sorte que les pesanteurs de tous ces cercles étant en

elles comme les quarez de leurs demi-diametres qui sont autant de sinus de cette sphere, il s'ensuit que les charges de tous ces centres de gravité depuis le point  $t$  qu'on suppose celui des deux moindres cercles  $VB$  &  $ZL$  jusqu'à  $C$  celui des deux plus grans  $RF$  &  $SG$ , seront entre elles comme les quarez des Sinus de cette sphere depuis le moindre jusqu'au plus grand, c'est-à-dire comme les rectangles faits sous les parties dans lesquelles chacun d'eux divise le diametre  $AO$ . Ainsi puisqu'en appellant  $n$  ce diametre, &  $x$  chacune des parties  $Or$ ,  $rn$ , &c. de sa moitié  $CO$  divisée en une infinité d'égales, les quarez des sinus du quart de cercle depuis le plus petit que je suppose estre ici  $rL$  jusqu'au plus grand  $GC$ , suivront cette progression  $n x — x x . 2 n x — 4 x x . 3 n x — 9 x x . 4 n x — 16 x x . 5 n x — 25 x x$ , &c. Il s'ensuit que les charges de tous ces centres de gravité depuis la moindre jusqu'à la plus grande suivront aussi cette même progression. D'où l'on voit que pour trouver le centre de gravité commun à tous ceux-ci, il faut chercher celui d'une ligne perpendiculaire à l'horison telle qu'est ici  $Ct$ , dont la pesanteur pour chacune de ses parties depuis son bout inferieur  $t$  jusqu'au superieur  $C$  suive cette progression. Par exemple, il faudroit ici chercher le centre de gravité de  $Ct$  en regardant la pesanteur du point  $t$  comme  $n x — x x$ ; celle de celui qui est immediate-

ment.



ment au-dessous comme  $24x - 4xx$ , celle de celui qui suit immédiatement celui ci comme  $34x - 9xx$ , & ainsi toujours de même suivant cette progression jusqu'en C.

Voilà à quoi se réduit la question ou l'on demande au juste le centre de gravité d'une sphere dans l'hypothese du concours des lignes de direction des poids au centre de la terre. Si quelqu'un en trouve la solution, il obligera Mr. Varignon de lui en faire part.

*Discours Prononcé Par François de Launay Avocat en la Cour de Parlement, pourvu par le Roi de la charge de Professeur du Droit François, en la Salle du College Royal, à l'ouverture de ses Leçons. In 12. à Paris, chez la Veuve Bouillerot, rue saint André des Arcs. 1687.*

**L**ors que Monsieur de Launay Avocat en la Cour, & Professeur Royal de Droit François, prononça ce Discours à l'ouverture de ses leçons, il fut écouté avec une approbation generale. Plusieurs de ceux qui n'avoient pas eu le bonheur de l'entendre, souhaiterent de le lire, & à peine leur curiosité pût-elle estre satisfaite par les trois éditions de Paris. Les Libraires de Lion en firent une quatrième dans le second volume d'un recueil de diverses Pieces d'éloquence.

Le sujet est de louer l'établissement que feu Monsieur le Chancelier le Tellier avoit procuré, & de montrer qu'il n'y a rien de

plus utile , de plus nécessaire , ni même de plus glorieux à la France que de rendre publique la connoissance de les loix en les enseignant en sa langue.

Ce n'est pas que Mr de Launay ait dessein de détourner de l'étude du Droit Romain. Il reconnoit qu'il est avantageux de le sçavoir , en ce qu'il fournit des regles pour décider les differens publics & particuliers , & pour établir la paix des Estats & le repos des familles. Il conseille même de le lire pour se remplir la memoire de belles especes , & pour se former le jugement par de sages decisions , & non pour le suivre comme une loi inviolable.

D'ailleurs il prouve tres solidement que la France a toujours eu ses loix particulieres qui ont compose son Droit Civil , que dès le temps de Cesar les Belges , les Celtes & les Aquitains se gouvernoient par des ordonnances & par des coutumes differentes les unes des autres. Les reformatons faites par Theodoric , par Childebert , par Clovis , & par Dagobert montrent bien que le Droit Romain n'estoit point reçu sous la premiere Race. Il ne l'estoit pas non plus sous la seconde , puisqu'Eginard nous assure qu'il y avoit sous Charle-magne des loix extrêmement differentes , & que ce sage Empereur medita d'y suppléer ce qui y manquoit , d'y corriger ce qui estoit vicieux , & d'y concilier ce qui sembloit contenir des dispositions contraires.

A l'égard de la Race regnante, Monsieur de Launay observe que les Ducs & les Comtes devenus propriétaires de leurs gouvernemens usurperent les droits Royaux, & firent des Sujets auxquels ils donnerent des coutumes. Il demande à quel dessein on auroit établi ces coutumes si le Droit Romain avoit eu lieu, à quoi auroient servi les établissemens de saint Louis, le Conseil de Pierre de Fontaine, & la Somme Rurale. Il ajoute aussi que jamais Constitution Imperiale n'a esté reçue en France, à moins que le Roi n'ait fait une Ordonnance qui ait contenu la mesme disposition. Et de tout cela il tire cette consequence qu'il estoit nécessaire d'enseigner le Droit en nôtre Langue, & sur tout dans un siècle où elle est élevée presque à la hauteur de la Greque & de la Latine; & que ce sera l'accomplissement d'un projet formé autrefois par Monsieur le Chancelier de l'Hôpital de fonder des colleges pour enseigner les Sciences en François, & heureusement executé par un autre grand Magistrat qui en cela comme en plusieurs autres choses a trouvé le merveilleux secret de joindre la gloire du Roi au bonheur de ses Sujets.

# JOURNAL DES SCAVANS,

Du Lundy 17 May M. DC. LXXXVIII.

*Conferentia Theologica habita inter varios sancta Theologia alumnos Lovanii, presidente Gummaro Huygens sacra Theologia Doctore. In 4. Lovanii. 1687.*

UN des meilleurs moyens d'enseigner est celui des Conferences où les esprits repandent leurs plus vives & leurs plus pures lumieres, & où, selon la pensée d'un sçavant Empereur, les amis se communiquent mutuellement leurs veritables richesses. Celles dont on voit ici le recit furent entreprises par des Ecclesiastiques de Louvain, à dessein d'apprendre ce qui leur estoit necessaire de sçavoir pour se bien aquiter de la visite de l'hospital. En s'aquitant de cet humble devoir de charité envers les malades, & envers les pauvres, ils reconnurent qu'il y en avoit un grand nombre qui n'avoient qu'une legere teinture des premiers principes de la religion Chrétienne. Cela les porta à conferer avec de celebres Docteurs de cette ville-là, pour examiner ce qu'ils devoient proposer aux personnes qu'ils se chargeroient d'instruire. Dans

cet examen ils suivirent l'ordre de la Somme de saint Thomas, & retranchant les questions subtiles & difficiles de la Scolastique dont le peuple n'est pas capable, ils choisirent les veritez les plus necessaires & les plus edifiantes, qu'ils devoient expliquer non seulement aux malades, mais à tous les autres Fideles qui s'étoient soumis à leur conduite. Ils convinrent de leur donner une haute idee de Dieu & de ses attributs, & surtout de la providence qui veille sans cesse sur nos besoins. Ils marquerent ce qu'il falloit dire dans les instructions particulieres ou publiques touchant la puissance de Dieu qui a tiré le monde du neant, & qui a crée le premier homme dans la justice. touchant la chute de cet homme, le peché originel, la corruption de la nature, la reparation par la grace, les Sacrements, & l'Eglise. Ils n'oublierent pas les marques auxquelles la véritable Eglise se fait reconnoître, & le distingue de toutes les sociétés qui usurpent injustement son nom. De ces mêmes marques ils tirent cette consequence que cette Eglise seule est infallible, parce qu'elle a reçu seule des Apôtres la doctrine qu'ils avoient apprise de la bouche de leur Maître, & confirmée par les miracles. Le Docteur qui a pris le soin de mettre par diverses Conférences, a fait imprimer dans le même volume deux Traitez qui y ont beaucoup de rapport. Voici le titre du premier.



*Instructio Theologica Dom ac Mag Gummari Huygens sacra Theologia Doctoris in Academia Lovaniensi, valde utilis ac salutaris Pastoribus & Confessoribus, secundum doctrinam SS. Augustini, Thomae, Caroli Borromaei, Salesii, aliorumque sanctorum Patrum. Lovan 1687.*

**L**E Siege de l'Eglise de Malines estant vacant, le grand Vicaire du Chapitre fit une Ordonnance pour exhorter les Confesseurs à suivre dans l'administration du Sacrement de Penitence les instructions de saint Charles Borromée, desquelles il fit imprimer les trois chapitres les plus nécessaires. L'Auteur de cette instruction crut devoir expliquer ces trois chapitres. Le premier regarde les personnes à qui saint Charles a cru que les Confesseurs devoient différer l'absolution, comme ceux qui ne veulent pas renoncer sérieusement à leurs pechez, ceux qui par de fréquentes rechutes font douter de la sincerité de leurs précédentes conversions, & ceux qui sont dans des habitudes criminelles & inveterées.

Les deux autres chapitres regardent les personnes qui sont dans l'occasion du peché.

Ces maximes severes de saint Charles, & les explications du Docteur de Louvain attirerent la censure d'un auteur qui s'attacha sous le nom de François Charles Bor-



makers , pour marquer les inconveniens auxquels est sujette la trop grande rigueur dans l'administration de la Penitence , & dans le refus de l'absolution. Le Docteur de Louvain fit une réponse à l'auteur masqué , & entreprit de justifier les Confesseurs qui suivoient religieusement la conduite prescrite autrefois par saint Charles. L'autre traité du même Docteur a pour titre :

*Compendium Theologia , id est Theses ex Summa Divi Thoma , hebdomadarum defensa ab anno 1672. usque ad annum 1684 in Collegio Adriani VI. Pontificis. 4. Lovanii. 1687.*

Ces ne sont pas de simples Theses comme celles que les Philosophes & les Theologiens ont accoutume de proposer ici dans leurs actes. Elles sont appuyées de preuves tirées en peu de paroles ou de l'Ecriture sainte ou de la tradition. Il y a même quelques objections avec les réponses , & principalement sur les points dont les Catholiques ne conviennent pas avec les Prétendus Reformez.

Rivet avoit reproché aux Catholiques que les indulgences que les Papes accordent aux années de Jubilé enervent la Penitence. L'auteur de Louvain repousse ce reproche en disant que les indulgences ne font que soulager la foiblesse des Penitens , mais qu'elles

qu'elles n'énervent point la vigue penitence, puisqu'elles ne dispensent les pecheurs des satisfactions qui esté imposées ou pour les guerir des . . . ftes des pechez remis, ou pour les preserver des pechez à venir; Et pour faire voir que les Papes n'ont point d'autre vuë ni d'autre intention quand ils accordent des indulgences, il cite Boniface Huitième qui declare que plus le Penitent fait de bien, ou souffre de mal pour effacer ses pechez, plus il tire de fruit de l'indulgence des Pasteurs.

*Le Triomphe de la Ville de Guise sous le Regne de Louis le Grand, où l'histoire heroïque du Siege de Guise en l'année 1550. par le P. Jean Baptiste de Verdun Minime. In 12. A Paris chez Pierre de Launay, rue saint Jaques. 1687.*

**L**A conjoncture de l'année 1550. où la ville de Guise fut assiegée, ne pouvoit estre plus delicate ni plus perilleuse. La France estoit divisée, le Duc de Guise prisonnier à Madrid, les Princes de Condé & de Conti, & le Duc de Longueville au Havre de Grace. Les Espagnols avoient une armée formidable par son nombre, fiere de ses derniers succès, & enflée de l'esperance qu'elle tiroit de nos troubles encore plus que de ses forces. Elle ne se promettoit rien moins que d'emporter Guise en peu de

E c 4      jours.

jours, d'entrer bien avant dans la Picardie, & d'y mettre tout à feu & à sang.

Cependant ces grans projets furent dissipés par la fidelité des habitans, par le courage de la garnison, par la vigilance du Gouverneur, & par le soin que le Maréchal da Plessis Praslin prit de préparer du secours. Les circonstances de cet heureux événement sont décrites fort au long par l'auteur qui ayant eu le loisir de s'en bien instruire durant le séjour qu'il a fait dans le pays, n'a rien oublié de ce qui pouvoit contenter la curiosité de ses Lecteurs. Il a même fait une description assez exacte de l'assiette de la ville & du château, des fortifications & des dehors; & pour donner une plus haute idée de l'importance de la terre de Guise, il a expliqué comment elle fut érigée en Duché & Pairie par François I. en faveur de Claude de Lorraine, & comment elle est entrée en divers temps dans les Maisons d'Avesnes, de Chatillon, de France, de Lorraine & d'Anjou.

# CATALOGUE

Des Livres imprimez depuis le mois  
d'Octobre de l'année 1687.  
jusqu'au mois de Juin de  
l'année 1688.

*Marquant d'un Asterisme ceux dont il est  
fait mention dans ces Journaux, &  
y ajoutant le nombre des pages  
où ils se trouvent.*

A.

**A** Bregé de l'Histoire de la Maison Ele-  
ctorale de Brandebourg In 12 à Amst.  
Abregé Chronologique de *Mezerai* en  
6 vol. & un 7 vol. sur l'Origene des Fran-  
çois. In 12. à Amst.

Accusitions nouvelles de *M. de la Rocque*  
contre *M. Varillas*. à Amst.

Adresse charitable aux François Refugien  
en quelque partie du monde qu'ils soient  
envoyée par *Etienne Crise*. In 4.

\* *Agnes de Castro* nouvelle Portugaise.  
In 12. Amst.

\* Ambassades de la Compagnie Hollan-  
doise d'Orient vers l'Empereur du Japon.  
In 12 2 vol à Paris page 139

\* Annales de la ville de Toulouse depuis  
la réunion de la Comté de Toulouse a la  
Couronne, avec un abrege de l'ancienne hi-  
stoire de cette ville. Par *M. G. la Faille*. In  
12. à Toulouse.

# C A T A L O G U E

Animaverfiones ad exemplum scriptum  
D. Petri Jacobi anconem Excenti Reformati  
ex conuentione, quibus ciffualitates animo-  
rum conuentione remouentur, expediuntur.  
In 8. Hildesheim.

\* Anonymi Ravennatis de Geographia  
liber 7. quorundam illustravit D. P. Porche-  
rus. In 8. Paris. 388

\* Antiqua des temps rétablie & défen-  
due contre les Juifs, &c. In 4. à Paris. 107

Apan Nic Vita triumphans civilis, ad  
mercedem D. d'Elcartes. In 8. Amft.

Art de prêcher la parole de Dieu.

Art de bien prononcer la Langue Fran-  
çoife. In 12. à Paris.

Arzozzi (P. D. Cinfante) Diogenis  
cryptica laterna, quâ non vivi fed mortui  
quærantur, opus ex variis Autoribus col-  
lectum. In 8. Salzbazi.

Attrition fuffifante pour la remiffion des  
pechez dans le Sacrem. de Penitence. Par  
Fr. Seb. du Pasquier. In 4. à Lion.

\* Auli Gellii Noctes Atticæ cum notis  
Joan. Fred. Gronovii. In 8. Lugd. Batav.  
548

B.

**B** Aume de Galaad, ou le moyen de hâter  
le deliurance de l'Eglife. In 12.

Beckii (Mat. Frid) Martyrologium Ec-  
clefiæ Germanicæ. In 4. Augaft. Vindel.

Beckman (Jo Christophori) Tractatus  
Hiftorico-Politicus, de iudicio Dei In 8.  
of.

\* Bl.

## DES LIVRES.

\* Billets envers de M. de S. Uffans. In 12.  
à Paris. 440

Bœcleri (*Joannis Hen.*) In Hugonis Grotii Jus Belli & Pacis Commentatio. In 8. Giesfæ.

Bonattis (*Ant. F. R. de*) Universa Astrologia naturalis. In 4. Patavii.

\* Boneti (*Theophili*) Labyrinthi Medici extricati, seu Methodus evitandorum errorum qui in praxi occurrunt, cum Tractatu Septalii de Nævis. In 4. Genevæ. 605

Bontekoe (*Cl. C.*) Metaphysica & liber singularis de Motu. In 12. Lugd. Batav.

Boyle (*Rob.*) a Disquisition about the final causes. In 8. Lond.

Braunii (*Joh.*) Defensio contra Protestat. J. Markii. In 4. Gron.

Braunii (*Joh. Palatini*) Doctrina Fœderum, five Systema Theol. Didact. & Elencht. In 4. Amst.

Brerevood (*Edm.*) Ecclesiæ gubernatio Patriarchalis. In 8. à Lond.

\* Brickner (*Georg. Henr.*) Synoptica tractatio de Domaniis Regni Germanici. In 12. Erffurti. 259

Bynæus (*Ant.*) Gekruiste Christus. In 4. Dordrecht.

## C.

**C** Aracteres de Theophraste traduits du Grec avec les Mœurs de ce siecle. In 12. à Paris.

Casati (*Pauli*) Dissertationes physicae de Igne. In 4. Lipsiæ.



# C A T A L O G U E

Caselli (*Joan*) Opus Epistolicum. In 8. Francof

Cathechism. A Rational Catechism. In 12. Lond.

Cavazzi (*P. Gio. Ant.*) Istoria descrizione de' tre Regni Congo, Matamba & Angola. In fol. in Bologna.

\* Celii (*Aur. Corn*) Medicina, illustrata à Th. J. Almelovcen. In 12. Amst. 225

\* Chymia rationalis illustrata ab Auth. P. T. Med. Doct. in 4. Lugd. Bat. 63

\* Chimie naturelle par Daniel Donckan. In 12. à Paris. 128

Claussi (*Christophers*) Brevis Delineatio Symbolorum & Chronologiae Imperatorum Romanorum. In 12. Francof. & Lipsiæ.

Cloppenburgii (*Job.*) Opera omnia Theologica & Critica. In 4. Amst.

Cocq (*Gisbert.*) Examen breve XIX. assertionum de rationis usu in Religione. In 8. Ultrajecti.

Comedies de Terence traduites en François avec des remarques par Madame Dacier. 3 tom. In 8. à Paris.

Commercium epistolare inter duos Medicos. In 12. Lugd. Batav.

Communion Sainte, ou Traité sur la nécessité & les moyens de communier dignement. Par M. Bagnage. In 12. à Rotterd.

\* Compendium Theologiae D. Thomæ. In 4. Lovan. 654

Conference avec un Juif sur la verité de la Chrétienne. In 4. Gouda.

\* Coa-

\* Conferentiæ Theologicæ habitæ inter varios S. Th. alumnos Lovanii. In 4. Lovanii. 651

\* Confucius Sinarum Philosophus cum tabula Chronologica Sinicæ Monarchiæ. In fol. à Paris. 167

\* Continuation des Essais de Morale en forme de réflexions , sur les Epistres & Euangiles de l'année. In 12. 4 vol. à Paris. 543

Critique du 3. & de 4 vol. de l'histoire de Mr. de Varillas touchant l'Angleterre. In 12. à Amst. •

\* Cuperi (*Gilberti*) Harpocrates , seu explicatio Imagunculæ argenteæ , quæ in figuram Harpocratis formata repræsentat solem. Cum Epistola S. le Moine de Melanophoris. In 4. Trajecti ad Rhenum. 625

\* Cyprii (*Philippi*) Chronicon Ecclesiæ Græcæ. In 8. Lips.

D.

**D**ecret du Pape Innocent XI. avec les propositions de Molinos. Romæ.

Défense de l'Apologie pour les Pasteurs de France. In 12. à Francfort.

Défense des droits de l'Académie de Franeker. Ibidem in 12.

Défense des Libertez des Eglises reformées de France , avec un recueil des Edits, &c. 2 tom. In 8. à Mayence.

Défense des nouveaux Chrétiens & des Missionnaires de la Chine , du Japon & des Indes , contre 2 livres intitulés , la Morale

# C A T A L O G U E

pratique des Jésuites, & l'esprit de M. Arnauld. In 12. à Paris.

De la Hire *Philippi*, Tabulæ Astronomi-  
cæ cum Geometrica methodo computanda-  
rum Eclipsium ad meridianum Parisien.  
In 4. à Paris.

\* Description de l'Afrique traduite du  
Flamand de Dapper. Infol. à Amst. 5

\* Devoirs des Maîtres & des Domesti-  
ques par M. C. Fleury. In 12. à Paris. 396

Dialogues Satyriques & moraux de Pe-  
trot. In 12. à Amst.

Dialogues sur les Impôts de Hollande, en-  
tre un Moine Missionnaire de Brabant, un  
Gentilhomme François Catholique-Ro-  
main, un Avocat de la Haye & un François  
Refugie. In 4. à Amsterd.

Dictionnaire Historique, Chronolog.  
Geograph. Genealog. &c. d'Allard Guy.  
2 vol. Infol. à Grenoble.

Dictionnaire des termes propres de Mari-  
ne. In 8. à Paris.

\* Dictionnaire Orateur François-Latio-  
Allemand & Allemand-François-Latin. In  
8. 2 vol. à Francf. 342

\* Dictionarium Latino-Gallicum, ad  
usum Ducis Burgund. & Fratr. ejus. In 4.  
à Paris. 205

\* Discours sur le Sacerdoce avec deux  
Traitez, l'un sur l'Episcopat de J. Christ,  
& l'autre de la sainteté. In 12. à Paris. 517

Discours sur l'Ordination du Clerge de  
l'eglise. In 4. Cantabr.

\* Dis-

DES LIVRES.

\* Discours prononcé par Mr. de Launay, Adv. en la Salle du College Royal. In 12. Paris. 648

Discours prononcé dans l'Academie Françoise par M. l'Abbé de Choisi.

Discours Shewing that Protestants are on the safer side.

Discipline de Jesus-Christ ou sermon sur Matth. xvi. 24. par P. Simon. In 8. à Leyde.

\* Diquisitio de ipsa natura R. B. Nobilis Angli traducta ex Angl. in Latin. à D. A. N. S. Lond. 13

Dissertation de Mr. Burman. In 4. Rott.

Dissertation sur la Polygamie par Jean Meyerus In 4. Amstel.

Dissertation critique sur la nouvelle Bibliothéque des Auteurs Ecclesiast. In 12. Francfort.

\* Dissertatio Theolog. super Auctoritate Scripturæ. N. J. M. L. P. In 4. Goetzæ.

Dissertation sur la Goutte du P. Manduit. In 12. à Paris.

\* Dolæi (Joannis) Encyclopædia Medicinæ Theoretico-Practicæ. Editio nova. In 8. Amst. 574

\* Donkers (Laur.) Idea Febris Petechialis. Lugd Batav 10

Drelincurtii (Cay.) Rhetorica Sacro-Profana.

—— de Fœminarum Ovis. In 12. Lugd. Batav.

\* Droit de la Guerre & de la Paix par M. Grotius, traduit en François par Mon-

# C A T A L O G U E

ſieur Courtin. In 4 2 vol. à Paris. 163

Du Deſtin. Par Monſr. le Febvre. In 12.  
à Lille.

\* Dubravii ( *Joannis* ) *Historia Bohemica, cum origine & geſtis Bohemorum Aeneæ Sylvi.* In 8. Francof. 180

E.

**E**ck ( *Corn. van* ) *Vindiciæ Juris Academicæ.* In 8. Ejusdem *Structuræ ad Epist. & Reſp. Ulr. Hub* In 8 Franceq

\* *Elements de Geometrie ou de la meſure du corps, & l'Analyſe par le R. P. Lamy.* In 12. 2 Paris 221

\* *Ellies Dupin (Ludovic.) Diſſertationes Historiæ de Antiquæ Eccleſ. Diſciplina.* In 4 à Paris. 98

\* *Eloge du P. du Moulinet Chanoine de l'Ordre de S. Auguſtin.* 36

\* *Eloge de Mr. Petit.* 198

*Enquiry modeſt Wheter S. Peter were ever at Rome.*

*Entretiens ſur la pluralité des Mondes.* In 12. à Paris.

*Entretiens ſur la metaphyſique & ſur la Religion. Par le P. Malebranche.* In 12. à Rotterd.

\* *Epistres Morales & Academiques de Mr. de Sabbatier.* In 12. à Lion 340

\* *Ertelu (Anton. Guil) Austriana Regina Arabiæ.* In 12. Auguſtæ Vindel. 418

*Eſpion du Grand Seigneur & ſes relations ſecrettes envoyées à Conſtantinop. ſur ſes ſentimens arrivés ſous la Vie de Louis*

## DES LIVRES.

Louis le Grand traduit de l'Arabe par Monsieur *Jean Paul Marana*. In 12. à Amst.

Essai de Critique sur la Poësie des Hebreux.

Essai de Theologie sur la providence & la grace. In 12. à Rotterdam.

Estimation de la quantité de Vapeurs que la chaleur de l'air fait élever de la mer.

Etat present de la puissance Ottomane avec les causes de son accroissement & de sa décadence. In 12. à Paris.

Examen de la Critique du P. Simon & du livre des sentimens de quelques Theolog. de Hollande. In 8. à Mayence.

Experiences sur l'accroissement des Arbres par *Brotherton*.

Explication Nouvelle de 2 Cor. III. 17. avec la correction de deux passages de Salomon. Par M. Graverol.

\* *Expostulatio ad Illustr. Virum Henricum Furcium Urbis Prætorem, &c. Veterum Fontium in novos Fontes.* 187

Extrait d'une lettre écrite de Londres sur divers endroits de l'Eneïde, & sur un passage de l'Evang. selon S. Luc.

\* Extrait d'une lettre de M. *Varignon* sur le centre de gravité des corps spheriques. 640

\* Extrait d'une lettre de Mr. *Amonions*, touchant la construction d'un nouveau Turbin pour faire le Wuide. 632

Extrait d'un Manuscrit Anglois intitulé Essai Philosophique concernant l'entendement. Par *Locke*.

Ex-



# C A T A L O G U E

Extrait d'une lettre écrite de Rome par un Abbé sur les Caracombes de Rome & de Naples.

Extrait d'une lettre de M. V. touchant les longitudes & les Marées.

\* Extrait d'une lettre écrite par Mr. Boissot à Mr. l'Abbé Nicaise Chan. de Dijon.

437

\* Extrait d'une lettre de Monsr. Amontons écrite à Monsr. Regis.

409

Eyndhoven (*P. ab*) de inani actione propter inopiam, Dissertatio Theoretico-Practica ad lio. 8 Pandect. de *Dolo malo*, Trajecti ad Rhenum.

## F.

**F** *Ætas* troisième pour Mr. Furetiere Abbe de Chalignoy. In 12. à Amst

Fasciculus Geomanticus; opus maxime curiosum & exacte correctum. In 8. Venonæ.

Febris Chinâ Chinæ expugnata. In 4. Ferrar

Februm malignarum Historia & curatio, nec non Dissertationes Pathologicae. In 4. Parisiis.

\* Foy-Vaillant (*Johannis*) Numismata ærea Imperatorum, Augustarum & Cæsarum, &c. In fol. à Paris.

504

Freheri (*Pauli*) Theatrum virorum eruditiorum clarorum, &c. In fol. Norimbergæ.

Futurorum per signa temporum inventio, quâ universæ Historiæ & Prophetiæ exponuntur. Lugd Batav.

G. G.

G.

**G** Allæi (*Servatii*) Dissertationes de Sybillis. In 4. Amstel.

\* Goudin (*Antonii*) Philosophia juxta inconcussa D. Thomæ dogmata, novis quæstionibus & experimentis aucta & illustr. In 12. 4 vol. à Paris. 547

\* Grævii (*Joan. Georg.*) M.T. Ciceronis de Offic. libri tres. Cato Major: Lælius: Paradoxa: Somn. Scip. cum notis ejusdem & aliorum. In 8. Amst. 459

\* Groenevelt (*Joannis*) Descriptio Lithologica notis & figuris illustrata. In 8. Lond. 519

Grebenits (*Elia*) Tractatus de S. Scripturæ vero usu. In 4. Francofurti ad Oder.

H.

\* **H** Arangues sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer. In 4. à Paris. 268

\* Harduini (*Joannis*) Soc. Jes. de Baptismo quæstio triplex. In 4. à Paris. 53

Harmonie & accomplissement des Prophetes sur la durée de l'Antechrist & les souffrances de l'Eglise, &c. In 12. à Amst.

Hartknoch (*Christop.*) de Republica Polonica. In 8. à Amst.

Heinrici (*Joh. Jac.*) Epistola ad Illustr. R. Boyle, de variis aëris rarefactionem mensurandi modis.

\* Histoire des Indes Orientales, In 4. à Paris. 434

\* Histoire Poétique de la Guerre déclarée

# C A T A L O G U E

entre les Anciens & les Modernes In 12.  
à Paris 2:3

\* Histoire de S. Louis In 4. 2 vol. à Pa-  
ris 4:3

Histoire de l'empereurment de Char-  
les IV. Duc de Lotharinge par les Espagnols.  
In 12.

Histoire de l'Académie Française. In 12.  
à La Haye

\* Histoire de l'Église Cathédrale de  
Rouen. 1. 1. à Rouen 27

Histoire de la Déesse de Henry VIII. par  
Jacques de Gues. In 12. à Paris

Histoire de l'Apologie de la nation des  
Protestants de France In 8. à Delft. Sou-  
vent réimprimée sur cette édition In 12.  
à La Haye. Défense de l'Apologie pour les  
Protestants de France In 12. à Delft

Histoire de l'Empire & de l'Empire, où  
depuis l'an 900 de N. S. jusqu'à la fin de  
l'an 1000 en marque toutes les années de  
J. C. des Emp. des Rois, des Papes, &c.  
In 1. à Genève

\* Histoire de l'Année, ou la cosmogra-  
phie de l'année par la mécanique & par la  
chronologie. Par Des. Desvres. In 12. à Pa-  
ris 112

Histoire d'une Dame Catholique de la  
Chère In 12. à Paris

\* Histoire des Troubles de Hongrie. In  
12. 6 vol. à Paris 93

\* Histoire Abrégée du Siècle courant  
In 12. à Paris 109

DES LIVRES.

Histoire métallique de la République  
d'Irlande. Par M. *Bisot*. In fol. à Paris.

229

Histoire naturelle & politique du  
Royaume de Siam, contenant la situation,  
le cours, les loix & coutumes & la Re-  
ligion du Pays, &c. In 4. à Paris.

612

Histoire des conquêtes des Venitiens de-  
puis 1684. jusqu'à présent. In 12. à Bruxel.

Histoire de Louis XII. de M. *Varillas*.  
3 vol. à Paris.

407

Histoire de Mahomet IV. dépossédé. In  
Amst.

Histoire des Indes Orientales par Mr. de  
Fert. In 12 à Leyde.

Smanni (*J. Jacob*) Basil. Historia Pa-  
triae ab initio ad nostram aetatem, cum  
Additione Historico-Chronologica, res  
publicas, profanas Pontificio-Cæsareas com-  
munes. In 12. Coloniae Munat.

Struvii (*Georg.*) Orbis Politicus Imper-  
iorum, Regnorum, &c. Editio tertia. In  
Zerona.

277

Ueber (*Ulr*) Epist. & Respons. de Lite-  
rat. In 4. Franck.

— De Fœderibus, Testamentis, Libe-  
ritatibus, &c. In 8. Franck

Tuygens (*Gammari*) Instructio Theo-  
logica, secundum doctrinam SS. August.  
Car. Borro Saleffi, &c.

653

I.

Obi (*Joa. Nic.*) de Vulneribus Jesu  
Christi. In 8. Lipsiae.

Idem

# C A T A L O G U E

Idées generales de ce qu'un Ingenieur doit sçavoir pour être employé sur les Fortifications In 12. à Tournay.

Idylles de *Bion* & de *Moschus* traduites de Grec en vers François. In 12. à Amst.

\* Im-Hoff (*Jacobi Wilh.*) Notitia S. Rom. Germanici Imperii Procerum Ecclesiast. & Sæcular. Historico-Heraldico-Genealogica, &c. In 4. Tubingæ. 586

\* — Excellentium Familiarum in Gallia Genealogiæ à prima earumdem origine usque ad præsens ævum deductæ, & notis Historicis illustratæ, cum Iconibus insignium Virorum. In fol. Norimbergæ. 636

Innocence opprimée par la calomnie, ou l'Histoire de la Congregation des Filles de l'Enfance de N. S. J. C., &c. In 12.

\* Institution au Droit Ecclesiastique. Par M. Claude Fleury. In 12. 2 vol. à Paris. 69

Instructions pour les Nicodemites. Par M. Graverol. In 12. à Amst.

\* Instruction sur le Sacrifice de la Messe, sur la presence réelle de J. C. dans l'Eucharistie, pour les nouveaux convertis. Par M. de Montgaillard. In 12. à Paris. 391

Josué, les Juges & Ruth traduits en François, avec les explications des SS. Peres. Par Sacy (M. de) In 8. à Bruxelles.

Job traduit en François avec une explication, &c. In 8. à Bruxelles.

Journal sur l'Accomplissement des Prophe-  
tias pour l'An - Mai, Juin, Juil-

\* Jour-

DES LIVRES.

- Journal du Voyage de Siam. Par M<sup>on</sup>-  
sieur l'Ab. de Choisy. In 4. à Paris. 301  
Jugement équitable de Mr. Arnaud, sur  
l'infirmité d'une partie de la Faculté étroite  
théolog. de Louvain.  
Justification des Usages de France, sur  
les mariages des enfans faits, sans le consen-  
t de leurs parens. In 12. à Paris. 120.  
Justification des Anciens sur la littéra-  
ture. In 12. à Paris. 103

K.

- Kings Right of indulgence in spiritual  
matters.  
Knichen (*Andrea*) in Frechleben, Ter-  
ti Synoptica tractatio, In 8. Franco-  
ad Moenum. 360

L.

- Lamy (*Bernardi*) Apparatus ad Biblia  
Sacra per Tabulas dispositus. In fol.  
Lanopoli. 326  
Lancetta (*Troilo*) Disciplina civile di Pla-  
to. In fol. Venet.  
Lettres de Jacques Pineton de Cham-  
pagne. In 12. à la Haye.  
L'Art d'élever un Prince. In 12. à Pa-  
ris. 377  
Placette six conférences concerning  
the Eucharist.  
Of the incurable scepticism of the  
Church of Rome. In 4. Lond.  
Lettre de Gilb. Burnet à Mr. Thevenot sur  
le divorce de Henry VIII. écrite  
à la Grand.



# C A T A L O G U E

Lettre Apologetique pour Mr. Arnaud, sur trois livres qui ont été faits contre lui. In 12. à Cologne.

Lettre de M. Bixot sur un fait remarquable.

Lettre sur le nouveau livre des Jésuites contre la morale pratique, intitulé, défense des nouveaux Chrétiens.

Lettere Storiche, Politiche, ed erudite raccolte da Antonio Bulifon. In 12. in Pozzoli.

Lettre de Monf. Furetiere à Mr. Doujat, avec la réponse. In 12. à la Haye.

Lettres diverses de Mr. le Chevalier d'Her. In 12. à Amst.

\* Lettre de Mr. de Castelet à Mr. Regis. 227

\* Lettre de Mr. Goussaut à un de ses amis, sur le Mandement de Mr. l'Evêque de Laon, touchant les Curez & Prêtres âgez ou infirmes de son Diocèse. In 4. à Paris. 516

Lettres choisies de S. Cyprien aux Confesseurs & aux Martyrs, avec des remarques Historiques & morales. Par Linsant. In 12. à Amst.

Lettres touchant l'état present d'Italie, traduites de l'Anglois. In 12. à Amst.

Leigh, Ed.) Critica Sacra observationibus in Vetus & in Nov. Testament. illustrata. In fol. Amstel.

\* Les deux derniers livres des Rois traduits en François avec une explication tirée des SS. P P. In 8. à Paris. 598

Lim-

DES LIVRES.

Limborg (*Phil à*) De Veritate Religionis Christianæ. In 4.

Lovanienſis S. Theolog. Facult. Censura.

Leydeckeri (*Melchior.*) Veritas Evangelica triumphans de Erroribus quorumvis sæculorum ; opus Historico-Theologicum. In 4. Trajecti ad Rhenum.

Ludolf. Epistolæ Samaritanæ ad Jobum Ludolfum. In 4. Cizæ.

M.

**M**Aji (*Joan. Henr.*) vita Joa. Reuchlini.

\* Malpighii (*Marcelli*) Anatome plantarum cum observationibus Ovi Incubati ejusdem. in fol Lond 335

Maniere de bien penser sur les Ouvrages d'Esprit ; Dialogues. Par *Bouhours*. In 4. à Paris & in 12 à Amst.

\* Mappi (*Marc*) Historia Medica de Acephalis In 8 Argentorati 535

Mary M gdelene of Pazzi his Life. In 4. Lond

Markii (*Joh*) Narratio Apologetica Protestat. Ejusdem Appendix, & Analysis exegetica In 8 Gron & Amst.

Maximil. (*Martini*) Scrutinium Philosophicum de vero Elixire vitæ, seu auro potabili Philosoph In 8 Salisburi.

\* Medicina mentis seu tentamen genuinæ Logicæ. In 4. Amst. 192

\* Meditations sur les Euangiles de chaque semaine, en 5 tomes. In 12. à Paris. 156

Meibomii (*Henric*) Ad Saxoniam inferiorem

# C A T A L O G U E

ris Historiam introductio. In 4. Helmsta-  
dii

Memoire servant à l'Histoire de la Cham-  
bre Royale des Medecins des Univerſitez  
Provinciales & étrangères.

Memoire sur les Flagellations des pen-  
tens. Par M. Ry du.

Memoires concernant la Minorite de  
Louis XIV. In 12. à Amst

Memoires de M. L. C. D. R. sur ce qui  
s'est passé de particulier sous Mr. le Card de  
Richelieu & sous Mr. le C. Mazarin. In 12.  
à Cologne.

Memorie Iſtorico-Geografische della  
Morea. Inſol. In Venetia.

Meulen (Ger. van der) Defenſio Diſſer-  
tationis de origine Juris natur. In 12. Ultraj.  
Meurſii (Joan) De Regno Laconiz.

Meyeri (Jo) Uxor Chriſtiana In 4. Amſt.

Mifna, ou le Texte du *Talmud* avec le  
Commentaire des Rabbins. In 4. 2 vol. à  
Amſt.

Moleri (Ela) Opus novum Aſtronomi-  
cum. In 4. Lugd.

Montalbano (Marco della Fratta) Delle  
acque Minerali del regno d'Ungheria Rel-  
tione In 4. In Venetia.

Morale de Confucius Philoſophe de la  
Chine. à Amſterd.

Morale Univerſelle, contenant les eloge  
de la morale de l'homme, de la femme &  
du mariage, avec un Traite des Paſſions, &c.  
In 12. à Paris.

DES LIVRES.

\* Morale du S. Esprit, tirée de l'Ecriture Sainte. In 8. à Paris 267

Moyens de réunion entre les Protestants. In 8. Ultrajecti.

Mulerii (*Nic.*) Vaticinia Pathmi elucidata. In 4. Hardervici.

\* Musæum Italicum collectum à D. L. Mabillon & D. M. Germain Monachis Benedict. In 4. à Paris. 242

Mythologica, Ethica & Physica Opuscula Græcè & Latinè. In 8. Amst.

N.

**N**ewton (J. S.) Philosophiæ naturalis principia Mathematica. In 4. Lond.

\* Nouvelle Bibliotheque des Auteurs Ecclesiastiques. Tome II. des Auteurs du 4 Siecle, par M. *Elies Dupin*. In 8. à Paris. 134

O.

\* Observation Anatomique faite par Mr. *Courtaul*. 579

Oeuvres Posthumes de Monfr. *Claude*. Tomes I. II. III. In 8. à Amst.

\* Operations de Chirurgie par une methode courte & facile. In 12. à Paris. 379

Opuscula Mythologica Physica & Ethica Græcè & Latine. In 8. Amst.

Orfato (*Sertorio*) Marmi eruditi. In 4. In Padoua.

Osiander (*J. Ad.*) Tractatus Theologicus de Magia. In 4. Tubingæ.

\* Ordin (*Casimiri*) Supplementum de Scriptoribus Ecclesiast. à Bellarm. omis. In 8. à Paris.

# C A T A L O G U E

Ontram (*Gul.*) De Sacrificiis libri duo, in quibus de Gentium & Judæorum Sacrificio, tum demum de Christi Sacrificio agitur. In 8. Amst.

Ouvrages de Prose & de Poësie des Sieurs de Maucroy & de la Fontaine. In 12. 2 vol. à Amst.

## P.

**P** Aix de l'Âme, par *Harpbins*. In 11. à Paris.

Paullini (*Christ Franc*) Sacra Herba seu Nobilis Salvia, &c In 8. August. Vindel.

Pearsonii (*Joh*) Opera Posthuma Chronologica, &c. additionibus aucta. In 4. Lond.

\* Pensées Chrétiennes sur divers sujets de Piété. In 8. à Paris 462

Petty (*Sir William*) Five Essays in political Arithmetick.

Pfeifferi (*Aug*) Informatorium conscientie Eucharisticum In 4. Lipsiæ

Pharmacopœa *Batavica* in qua 80. circiter pharmaca exhibentur, cum Orthotonia Medicorum observata, &c In 8.

Philadelphus (*Jans*) Consultatio desultoria de optima Christianorum secta, & vitis Pontificiorum, &c In 8. Paravii

\* Pithœi (*Petri*) Corpus Juris Canonici, Gregorii XIII. jussu editum, & ad veteres Codices MSS restitutum. In fol 2 vol à Paris. 372

\* Pithœi (*Francisci*) Codex Canonum vetus Eccles. Rom. novis illustratus, cum Mis-



D E S L I V R E S.

Miscellan. Ecclesiast. Petri Pithœi, & Apologetico, Epistolis & formula antiqua Alfatix *Abonæ Floræ*. In fol. à Paris. 419

Poësies diverses avec les Opera de Galatée & de Daphné. Par M. Fontaine. In 12. à Amst.

Poësies Pastorales, avec un Traité sur la nature de l'Eclogue, &c. par M. de Fontenelle. In 12. à la Haye

Prejugés legitimes contre le Jansenisme. In 12. à Cologne

Présages de la décadence des Empirs. In 12. à Meckelbourg.

\* Projet d'une nouvelle Méchanique, sur les propriétés des poids suspendus par des cordes. In 4. à Paris. 278

\* Pufendorfi (*Samuëlis*) Commentar. de Rebus Suecicis. In fol. Ultrajecti. 112

——— Introductio ad Historiam præcipuorum Regnorum. In 8. Francof.

**Q**uestion de Droit, si la Pauvreté anéantit l'action du Créancier. In 8. Traject. ad Rhenum.

\* Questions de la Princesse Henriette de la Guiche sur toutes sortes de sujets, avec les réponses par Mr. Pontier. In 12. à Paris. 132

Quietude ou les Illusions de l'Oraison de quietude. In 12. à Paris.

R.

\* **R**acheli (*Samuëlis*) Commentarius Philosopho-Juridico in M. T. Cicero-nis libros tres de Officiis. In 8. Amst. 1711



# C A T A L O G U E

Raili ( *Jean* ) Historia Plantarum. Tomus II. In fol. Lond.

Raisons pour l'abolition du Test. In 4. à Lond.

Randolphi ( *Bern* ) The present State, of the Morea. In 4. Lond.

Recherche de la Verité ou l'on traite de la nature de l'Esprit de l'homme, &c. In 12. 2 vol. à Amst.

Recueil des lettres de Caselius écrites à diverses Personnes. In 8. à Amst.

Recueil de diverses pieces concernant le Quietisme & les Quietistes. In 12. à Amst.

Recueil des Auteurs & des pieces touchant l'Histoire d'Allemagne, par *Mubertius*. In fol. Helmshtadt.

Recueil de divers ouvrages de pieté par Mr. du Jarry. In 8. à Paris

\* Recueil Historique de la Vie & des Ouvrages des plus celebres Architectes. In 4. à Paris 346

\* Recueil des Pieces sur le differend du P. J. Desmotes Jesuite avec les Cures d'Amiens, touchant la Confession Paschale, & le jugement definitif. de Mr. l'Archevêque de Reims. In 4. à Paris. 206

Recueil de plusieurs pieces d'éloquence & de poésie presentées à l'Academie Française pour le prix. In 12. à Paris.

\* Reflexions sur les differens de la Religion avec les preuves de la Tradition. In 12. 2 vol. à Paris 539

Reflexions sur ce qui peut plaire & déplaire.

# DES LIVRES.

plaire dans le commerce du monde. In 12.  
à Paris.

Refutation du plaïdoyer de Mr. Talon.  
In 12. à la Haye.

\* Regles pour l'éducation des Enfans.  
In 12. à Paris. 311

\* Rhétorique ou Art de parler, par Bern.  
*Lamy*. In 12. à Paris. 316

Rhyne (*W. ten*) Verhandelng van de A-  
fiatische Melaatsheid.

\* Relation Historique de Pologne. In 12.  
à Paris. 590

\* Relation de l'Inquisition de Goa. In 12.  
à Paris 158

Remarque sur le principe d'une nouvelle  
Mecanique par M. *Catalan Abbé* de &c.

Remarques de *Vaugelas* sur la Langue  
Françoise avec des notes de T. *Corneille*.  
In 12. 2 vol. à Paris.

Remarques sur le xviii Tome des Anna-  
les Ecclesiast. d' *Odoricus Rainaldus*.

Remarques sur le traité Historique de  
l'établissement & des prerogatives de l'E-  
glise de Rome. Par *Alaimbourg*. In 12. à  
Cologne.

Remarques sur le Gouvernement du  
Royame sous les regnes de Henry IV. de  
Louis XIII. & de Louis XIV. In 12. à  
Cologne.

Remarques sur l'Histoire Sacrée, avec une  
Dissertation sur la Legion foudroyante. Par  
M. *Larroque*. In 8. Lugd. Batav.

Réponse à ce que l'on a écrit contre le

# C A T A L O G U E

vre intitulé, Instruction pour les nouveaux convertis. à Caen.

Reponse de M. *Varillas* à la Critique de M. Burnet In 12. à Amst.

\* Reponse aux Plaintes des Protestans touchant la pretendue persecution de France. In 12. a Paris. 575

Reponse à la remarque que Mr. l'Ab.D.C. a faite pour soutenir une loy de la Nature avancee par M. *Descartes*.

\* *Rutilii (Cl.) Numantiani Galli Itinerarium animadversionibus illustratum à Th. Joann. Almeloveen.* In 12. Amst. 240 S.

**S** Acci (*Pompeji*) Medicina Theoretico-Practica centenis & ultra consultationibus digesta Intol. Parmæ.

\* *Saintebeuve (Jacobi) Tractatus de Sacramentis Confirmationis & Extremæ-Unionis.* In 4. à Paris. 39

*Saldenus (Guiliel.) De Libris, varioque eorum usu & abusu.* In 8. Amst.

\* *Sancti (Francisci) Minerva, cum notis Gasparis Sciopii & Jac. Perizonii.* In 8. 446

*Scheda Philologica de horis passionis Jesu-Christi.*

*Schelkens (Sebastiani) Paratitla Pandectarum.* In 8. Franekeræ.

*Seckendorf (Viri Ludov. à) Commenta-Historicus & Apologeticus de Luthera-* In 4. Francof. & Lipsiæ.

ents d'Erasme de Rotterdam. In

# DES LIVRES.

\* Sermons de Mr. de Fromentieres, Evêque d'Aires. In 8. à Paris. 460

Spanhemii (*Frid*) De degenerate Christianismo Oratio. In 8. Lugd. Batav.

\* De *Staur*, Physiologia nova experimentalis. In 4. Lugd. Batav. 43

Stanley (*Thom.*) The History of Philosophers In fol.

State of the Church of Rome, in the beginning of Reformation.

Steyaert, Positiones de Pontifice.

—— Positiones ultiores de Pontifice. In 4. Lovanii.

Strimesii (*Sam.*) Dissertatio Theol. de Pace Ecclesiastica. In 12. Francof. ad Viad.

\* Suite de la quatrième partie du Recueil des Voyages de Mr. *Thevenot*. In 8. 557

Supplement du Commentaire Philosophique sur les paroles de Jesus-Christ. *Contraint-les d'entrer*. In 12. à Amst.

\* Syndenham (*Thom.*) Opera universa. In 12. Amst. 344

## T.

**T** Estament politique du Cardinal de Richelieu, 1<sup>e</sup> Edition. In 12. à Amster.

Texte du Talmud contenant la Tradition des Juifs. In 4. à Amst.

Thèse de Chirurgie : Si la luxation de la hanche en dehors par cause externe, empêche d'abord de marcher.

\* Thomassino (*Ludev.*) Vetus & nova Ecclesie Disciplina, circa Beneficia & Beneficiarios. In fol. 3 vol. à Paris. 319

# C A T A L O G U E

Titres des Pseaumes expliquez en 67 dissertations. In 4. Silusiz.

\* Tozzi (*Luca*) Medicina Practica. In 8. Avenione. 618

\* ——— Medicina Practica pars altera. 253

Traduction des Philippiques de Demosthene, d'une des verrines de Ciceron, avec l'Eutiphron, &c. par *Maucroy*. In 12 à Amst.

\* Traite de l'Aiman en deux parties par M. D. \* \* \*. In 12. à Amsterdam. 150

\* Traité de Mechanique, de l'Equilibre, des solides & des liqueurs, par le P. *Lamy*. In 12. à Paris. 250

\* Traité des statues. In 12. à Paris. 264

\* Traité de l'Origine des Dixmes, & l'Obligation de les payer. In 12 à Paris.

\* Traité du Choix & de la Methode des études. Par Mr *C Fleury*. In 12. à Paris. 519

\* Traité des lignes du premier genre, par Mr. *Ozanam*. In 4. à Paris. 95

Traité des Cathecumenes de l'Eglise ancienne par *Tob. Fannerus*. In 12. à Francf.

Traite des regles & des licences de l'ancienne poesie, par *Chr. Wase*. In 4. Oxoniz.

Traite des Autheurs & des études par D. G. *Morhofius*. In 4. Lubecæ

Traitez des Barometres, Thermometres & Notiomètres. Par *Dalence*. In 12.

Traité de la Nature & de la Grace. Par Mr. *Jurieu*. In 12. à Utrecht.

Traité des Benefices de Frà Paolo *Sarpi*.

\* e de Notes par *Amo. de la Houffaine*. m<sup>st</sup>

• Trait-



D E S L I V R E S.

Traitté de la Régale contre le P. Meimbourg, & les autres deffenseurs des 4 propositions du Clerge de France. In 4.

Traite des Hypoteques par M. *Basnaga*. In 4. à Rouen.

\* Triomphe de la Religion sous Louis le Grand. In 12. à Paris. 266

\* Triomphe de la Ville de Guise sous le regne de Louis le Grand. Par le P. *Jean Baptiste de Verdun*. In 12. à Paris. 655

Trophées du Port Royal renversez : contre les sophismes de Mr. *Arnaud*, contenus dans le 1 Tome de la Discussion, &c. In 12.

V.

**V**ertus de divers Panacées. Par *Maffard*. In 8. à Amst.

\* Vie de S. Paulin Evêque de Nole. In 8. à Paris. 442

\* Vie de Salomon, par Mr. l' *Abbe Choisi*. In 8. à Paris. 412

\* Vie du Pere Cotton Jesuite. In 4. à Paris.

Vie de Reuchan Restaurateur des Langues Grecque & Hebraïque & des belles Lettres en Allemagne. In 8. Francof.

\* Vieussens (*Raimond*) Tractatus duo, primus de remotis & proximis mixti principis ad corpus humanum spectantibus. secund. de natura, &c. fermentationis. In 4. 509

\* Unité de l'Eglise ou refutation du nouveau système de M. *Furieu*. In 12. à Paris 464

Unité de l'Eglise par Mr *Furieu* contre Mr Nicole. In 8. a Rotterd.

Voyage en Moscovie d'un Ambassadeur



# CATALOGUE DES LIVRES.

de l'Emper. Leopold vers le Grand Duc de  
Moscovie. In 12. 2 Leyde.

Usage des Stateres ou Romaines balan-  
cées. In 8. Amst.

\* Usage de célébrer le Service Divin en  
langue non vulgaire, & comment il faut  
lire l'Ecriture sainte pour en profiter. In 12.  
à Paris. 125

\* Usserii (Jacobi) Britannicarum Eccle-  
siarum Antiquitates cum Historia Hærescos  
Pelagi Britanni. In fol. Londini. 550

—— De Christianarum Ecclesiarum  
in Occidentis partibus continua successione  
Historica explicatio. In fol. Lond.

—— Opuscula duo. De Episcoporum  
origine & Aſia Proconsulari. In 8. Lond.

Waejen (Joh. van der) De Seminorio  
Silentii.

Weſtius (Christianus) De Poesi hodie-  
norum Politicorum In 8. Lezæ. 600

Witte (Nic. de) Querela Aegidii Candi-  
di, &c.

## Y.

**Y** Ames Parladorum Quotidianarum dif-  
ferentiarum sesqui-Centuria, & Que-  
stiones Practicæ-Forenses, &c. In 4. Amst.

## Z.

\* Zonare (Joannis) Annales cum no-  
tis Caroli du Fresne & D. du Cange.  
In fol. 2 vol. 2 Paris. 281

\* Zypæi (Francisci) Fundamenta Medi-  
cinæ reſormata Phſico-Anatomica : Edi-  
tio altera. In 8. Bruxellis. 344

T A-

# T A B L E

## D E S

### M A T I E R E S

contenuës dans les Journaux  
des années 1687. & 1688.

A.

<b>A</b> Bbaye de S. Denys réparée par Suger ,	357
Abbon Abbe de Fleury , fait deux voyages à Rome , 428. Ses ouvrages & sa mort ,	ibid.
Abolution quelques fois supplée par la contrition ,	496
Acéphales , s'il y en a dans quelque pays ,	537
Addition faite au Symbole ,	428
Aeneas Sylvius Secrétaire du Concile de Baste ,	127
Abandonne la doctrine du Concile pour suivre celle de la Cour de Rome ,	ibid.
Afrique , sa division ancienne & nouv. 7. Son gouvernement ancien & moderne , 8. les Religions qui y sont reçues maintenant ,	9
Âges du monde ,	10
Agrippine Mere de Neron , représentée sous la figure de Vénus & sous celle de la Santé ,	509
Alman , expériences , raisons de sa vertu ,	151, 152
Alimens , comment se fermentent dans l'estomac ,	22
Alypius chassé par Julien pour rebâter le Temple de Jérusalem ,	354
Anciens préférables aux modernes pour l'éloquence , 104. inférieurs aux modernes pour la physique ,	103
Anne de Bretagne , si elle fut enlevée en Hainaut ,	638
Antiquité des Eglises d'Angleterre ,	550
Appellations au saint Siege , 100. Quand on a commencé en France d'y déférer ,	ibidem.
Archimede celebre Architecte ,	349, 350
Architecte doit sçavoir beaucoup de choses ,	346
Aix des devises ,	600
Arlas , son étendue ,	

# T A B L E

Auteurs qui ont écrit des Inscriptions ,	609
Azules ostées aux Eglises & aux Cloîtres,	16

## B.

<b>B</b> aptême des Heretiques valable , 475. Baptême pour les morts , 54. Baptême conféré avec le vin , 58. Baptême conféré au nom de J. C. 59	
Bardin ( Guillaume ) Conseiller d'Eglise au Parlement de Toulouse , auteur d'une Chronique Latine ,	570
Bardin ( Pierre ) Conseiller au mesme Parlement , auteur de trois traites ,	166
Bataille de Lutten , 113. Batailles de Norbourg , 114. Bataille de Wolsfenbutel , 116. Bataille de Ravenne , 413. Bataille de Benevent , 415	
Benediction des cloches ,	11
Benefice , en combien de manieres peut vaquer , 85. Benefice en commende , 86. Benefices & leur pluralite ,	307
Beneficier , s'il est propriétaire des biens de l'Eglise , 85	
Beneficiers , s'ils sont propriétaires ou dispensés en cela ,	166
Bibliothèque du Roi ,	241
Bibliothèque de Rouen publique ,	31
Blemyes , s'ils avoient des Jésuës ,	333
Brava , sa situation ,	11
Buste de Mons. la Fayette mis dans la Galerie des Illustres de Toulouse ,	396

## C.

<b>C</b> Aire , son étendue ,	9
Calaguris prend le nom de Nafica , 508. Et celebres les Jeux Megalesiens ,	ibid.
Calvin fait condamner Servot au dernier supplice ,	176
Calvinistes accusés de l'erreur des Novatiens ,	301
Canonistes étrangers ont introduit des nouveantes ,	91
Cap. de Bonne Esperance ,	301
Catactere des livres d'histoire de l'ancien Testament ,	190
Cardinal Bellarmen fait paroître un beau naturel ,	189.
enseigne la Theologie a Louvain ,	ibid.
Cardinaux non Pairs n'ont point séance aux lits de Justice , 221. y sont précédés par les Pairs ,	ibid.
Celse , en quel temps vivant , & ce qu'il a écrit , 221.	
226. différentes éditions de ses ouvrages ,	ibid.

# DES MATIERES.

<b>Ceuta ville du Royaume de Fez</b> , 10. <i>si sous les Romains elle estoit capitale de Mauritanie</i> ,	ibid.
<b>Chanoines de l'Egl. de Rouën d'où vient leur institution,</b>	76
<b>Chanoines de Rouën élevez à l'Episcopat, au Cardinalat, &amp; à la Papauté, 31. <b>Chanoines vivoient autrefois en commun,</b></b>	31
<b>Charlemagne entreprend de joindre des rivières,</b>	356
<b>Chasse des éléphants, &amp; comment on les prend,</b>	306
<b>Chimie, &amp; d'où viennent ses premieres découvertes,</b>	63
<b>Chimie fondée sur la Physique,</b>	ibid.
<b>Childebert bâtit l'Eglise de S. Vincent,</b>	355
<b>Christine Reine de Suede renance à la souveraineté,</b>	120
<b>Choses sacrées,</b>	81
<b>Ciceron doit estre lû par d'autres que par les jeunes gens,</b>	417
<b>Clefs pour decider les questions de l'Eucharistie,</b>	541
<b>Clergé de Pologne peu reglé,</b>	595
<b>Clovis premier Roi Chretien,</b>	355
<b>Code de l'Eglise Rom.</b>	419
<b>Code de l'Eglise Romaine, composé des Canons des anciens Conciles,</b>	70
<b>Cœur, sa grandeur &amp; sa figure,</b>	511
<b>Colonies Romaines,</b>	504
<b>Colonnes de Trajan &amp; d'Antonin,</b>	352
<b>Collection de Gratien,</b>	70
<b>Collection de Raimond de Pennafort, ibid. <b>Collection du Sexte, ibid. <b>Collection des Clementines &amp; des Extravagantes,</b></b></b>	ibid.
<b>Collection des Conciles Generaux,</b>	374
<b>Cocile de Pise,</b>	412
<b>Concile de Trente. &amp; sa décision touchant la Continence,</b>	325
<b>Confucius Philosophe celebre de la Chine, 167. <i>Sa vie, ses ouvrages</i>,</b>	168, 169
<b>Congregations de Clercs Reguliers,</b>	77
<b>Consecration des Eglises,</b>	81
<b>Constantin, son pays, 553. <i>ses ouvrages</i>, 135. <i>sa donation</i>,</b>	136
<b>Constantin a rang parmi les auteurs Ecclesiastiques,</b>	135

# T A B L E

<i>La donation qu'on lui attribue est fautive,</i>	326.
<i>Le pape de mort de garder les ouvrages d'A-</i>	
<i>rtus,</i>	376
<i>Constantin Porphyrogene fait plusieurs extraits,</i>	285
<i>Constantinople en combien de temps bâtie,</i>	333

## D.

<b>D</b> <i>Ecume, si elle est due au Pape,</i>	84.	<i>decime se-</i>
<i>crée par le Pape au Roi,</i>		<i>ibid.</i>
<i>Devoirs d'un Medecin,</i>	606.	<i>devoirs des maîtres &amp;</i>
<i>des domestiques,</i>		396
<i>Diocres, quels assistent, &amp; comment ordonnez,</i>	73.	
<i>leurs exco.ours,</i>		<i>ibid.</i>
<i>Différent tombant la Consétron Pascale,</i>		206
<i>Discipline de l'Eglise tombant les benefices,</i>	397.	<i>dis-</i>
<i>cipline de l'Eglise assés durant le sein me,</i>		78
<i>Dispenses trop fréquentes ôtent la vigueur aux loix,</i>	<i>ib.</i>	
<i>quand elles sont utiles,</i>		<i>ibid.</i>
<i>Dixme de quel droit est due,</i>	382, 383.	<i>dixme de</i>
<i>ce qui est gagat au Roi,</i>		385
<i>Mr. Del auteur d'une Encyclopedie de Medecine,</i>		374.
<i>Donation faite par M. le Duc de la Feuillade pour</i>		
<i>enrichir la Science du Roi,</i>		264
<i>Droit Ecclésiastique comme exoré,</i>	87.	<i>droit de</i>
<i>terre, en quel casse,</i>	365.	<i>droits des Villes</i>
<i>Impériales,</i>	370.	<i>droits de Regals,</i>
<i>ibid.</i>		<i>droit</i>
<i>Canonique,</i>	372.	<i>droit d'usage,</i>
		455
<i>Droit Romain n'a point force de loi en France,</i>		649
<i>Droit qui estre exigé en François,</i>		650

## E.

<b>E</b> Colles dans les Cathédrales & dans les Monas-	
tes,	76
Economie en quel casse,	329
Edifice & son par les Prédicateurs,	430
Edifices en l'honneur de Dieu Canonique pour corvées,	373
Edifice & le contrage,	216
Eglise de Saint Jean Baptiste, à quelle distance elle	
est de l'Evêché de Paris, 298. Evêché de Paris	
pour dans Croix, 107. de l'Evêché de Paris	
100. Eglise de Saint Germain & de Saint Ger-	
main, 107. Eglise de Chartres, 357. Eglise des Char-	
tres,	

# DES MATIERES.

treux, 358. Eglise des Cordeliers, ibid. Eglise de sainte Croix de la Bretonnerie, ibid. Eglise de Reims, ibid. Eglise de Notre Dame de Paris, ibid. Eglise de Strasbourg, ibid. Eglises d'Arras & de Cambrai gouvernées autrefois par un mesme Evêque 424. Eglise formée par la pure miséricorde de Dieu, 498
Electeur de Cologne, créé Cardinal perpétuel, 387. Electeurs Ecclesiastiques traitez de Neveux par l'Empereur, ibid. Electeurs Seculiers traitez de Cousins, ibid. Election du Roi de Pologne, 591. Election d'Urban V I. & de Clement VII 433
Electum de Salomon, ce que c'estoit, 304
Eloge du P. Pammeraye, 36. ses ouvrages, 35. éloge du P. du Malin, 36. ses ouvrages, 37. éloge de Mr. Pet. 1, 198. ses ouvrages, ibid. éloge de M. de Fromentieres Evêque d'Aire, 460. éloge de Cornara : Asiope, 247. ses œuvres posthumes, ibid.
Enfans en quel lieu doivent estre elevez, 311. enfans de famille ne peuvent se marier sans le consentement de leurs parens. 320
Episcopat de J. C. 318
Episcopat renferme la plenitude du Sacerdoce, 72
Erreur condamnée par l'Eglise est fondamentale, 480
Etres de combien de sortes, 193
Etendue de l'Eglise Catholique, 479
Etudes, leur choix & leur methode, 319. étude des Colleges, 320. études des Grecs & des Romains, ibid. études des Arabes, 321. études des Humanitez renouvellées en Europe, 323. études nécessaires, inutiles, curieuses, dangereuses, 325. étude de l'Histoire, 330. étude des Ecclesiastiques, 333. étude des gens d'Epee, 334. étude des gens de Robe, 335
Evêques de Pologne sont Senateurs, 591. Evêques, comment établis dans les premiers siècles, 74. quand doivent estre sacrez, 75. quel'es sont leurs fonctions, ibid. s'ils peuvent estre transferez, ibid. par qui peuvent estre jugez, 90. Evêques d'Asie retranchez de la communion par le Pape Vilius, 200.





# DES MATIERES.

Hebdome, à quelle distance il estoit de Constantinople.	288. & suiv.
Heretic renferme le peché mortel, 423. Heretic, si elle peut estre de bonne foi,	ibid.
Heretiques d'Angleterre & d'Allemagne ne conviennent point d'une Profession de foi,	419
Hist. de la guerre sainte,	244
Homelies de saint Maxime Evêque de Turin, où trouvez,	243
Homere Pere des Poetes, des Philosophes, & des Législateurs, 105. sept villes disputent entre elles l'honneur de lui avoir donné la naissance,	ibid.
Hongrie gouvernée autre fois par des Ducs,	93
Hydromeire d'une nouvelle invention,	403
Hypothese imaginaire d'un Heretique qui souffre le martyre,	438

## I.

<b>J</b> apon contient un grand nombre de Royaumes, 141.	
Villes les plus considerables de ce grand Empire,	142
Jaunisse d'où procede,	519
Jean Dubravins Evêque d'Olmutz, 180. ses ouvrages,	181
Immeubles quand furent donnez à l'Eglise,	82
Impunité rare dans le Royaume de Siam, 615. Rigueur de l'Inquisition de Goa, 158. Inquisition au royaume, & quand, 88. quelle procedure on y observe,	ibid.
Inscriptions des Temples, des Palais & des Tombeaux, 601. Inscriptions en l'honneur du Roi, 266.	
Inscription en l'honneur du Roi, gravée à la Baye de Saldaigne,	436
Juifs, leurs assemblées, leurs loix, & leurs Magistrats, 328. leurs Prêtres & leurs Levites, 330. leurs sectes. 331. leurs jeusnes & leurs prieres,	333
Jurisdiction Ecclesiastique, sur quelles matieres s'étend, 87. par qui elle doit estre exercée, 401. quelle est la forme qu'elle observe, ibid. quels sont les peines qu'elle peut ordonner,	ibid.
Jurisdiction des Evêques, 88. exercée ou dans les Conciles ou dans leurs Sieges,	ibid.

# T A B L E

L.

Laiques n'ont point droit d'ordonner des Ministres,	300
Langues étrangères nécessaires aux gens de guerre,	343
Lettres & leur différence,	318
Libertez de l'Église Gallicane, en quoi consistent,	91.
s'il y a de l'abus,	ibid.
Louis I X. est sacré à Reims, 442. est déclaré majeur à 21 an. 449. il descend en Égypte, 450. il perd la bataille de Massoure & est pris, 451. il fait une seconde fois, 456. il fait une Pragmatique Sanction contre les entreprises de la Cour de Rome, 457. il fait des établissemens pour l'administration de la Justice, 458. il meurt,	ibid.
Louis XII. oublie les injures du Duc d'Orléans, 407. épouse Anne de Bretagne, 408. convoque un concile national à Tours, 411. épouse Marie saur de Henri huitième, 415. meurt,	ibid.

M.

<b>M</b> Achine d'une nouvelle invention,	254
Maladies de la tête, 253. leurs remèdes spécifiques,	250
Martyrs en grand nombre dans les premiers siècles, 249	
Matière première, en quoi consiste son essence, 460. matière des cieux, 48. matière magnétique de quoi consiste,	51
Medailles frappées par les Colonies, 504. medailles frappées par l'ordre des États des Provinces unies, 229. medailles anciennes & modernes,	ibid.
Medecine méprisée par les anciens Romains,	226
Melampe Métaon Athénien de quoi a écrit,	225
Melanofores,	632
Mercure, l'on veut sa mobilité, 65. pourquoi il perd sa vertu, 66. si l'on veut le servir, 66. si l'on veut le servir, 66.	65
Métalx, 64. par quels se s se fait leur dissolution, 65	
Méthode de dresser une ligne méridienne, 153. méthode d'apprendre l'histoire par les Medailles,	229
Métropole de l'Église & de l'État que,	505
Métres, par ce se paroissent sans différences sonnes,	64

Mai-

# DES MATIERES.

Moines quand ils ont commencé ,	76. blâmez mal à propos par les Payens ,	240
Mouvement de combien d'espaces ,	46. ne peut estre sans le mobile ,	193

## N.

Niveau d'une nouvelle invention ,	559. son usage ,	560
Notes de Mr. du Cange sur l'Histoire de Zonare ,		284
Nouvelle édition du droit Canonique ,	372. Nouvelle édition du livre du P. Thomassin sur la Discipline de l'Eglise ,	397.
Nouvelle édition des Offices de Cicéron ,	417. Nouvelle édition de la Minerve de Sanctius ,	446.
Nouvelle édition de quelques ouvrages de Cicéron ,		459

## O.

Oeuf quels changemens reçoit sous la Poule ,	337. arrangement de ses parties ,	ibid.
Officiers de Pologne ,		592
Ombilic ,		536
Ordonnances non contraires au Concile de Trente touchant les mariages des fils de famille ,	320. conforme à l'ancien usage de l'Eglise ,	322
Ordre Toscan non tiré des Grecs ,		350
Ordres differens du Clergé ,		398
Ordre des Eglises de Cambrai & d'Arras ,		424
Ordination est la seule voye de créer des Pasteurs ,		502
Origine des Fiefs ,		381
Origine des Dixmes ,		382
On trouve dans la teste d'une femme ,		539

## P.

Pagode est pris pour un Temple & pour une Idole ,	303. Pagode d'or massif ,	304
Papenheim blessé à la bataille de Lutzen ,	113. sa mort & son el ge ,	114
Pasteurs mercenaires sont reconnus à trois marques ,		546
Pastophores ,		632
Patriarches , s'ils ont esté souverains ,		328
Patrice Ev. d'Irlande ,		242
S. Paulin , s'il a esté consul ,	442. s'il a esté en exil en Afrique ,	

# T A B L E

Peines dues aux Hérétiques,	575
Pelage. son nom, son pay, ses voyages, ses erreurs,	553
Pension sur les Benefices, en quel cas peuvent estre creus,	
86. a quoy est oblige un Pensionnaire,	ibid.
Philosophie du Prince differente de celle du College,	
377. Philosophie de saint Thomas, 347. Phi-	
losophie de Descartes,	ibid.
Plure e arrive rarement aux enfans,	379
Pragmatique Sanction comment abrogée, 75. sout-	
nuée par le Parlement & par le Clergé,	187
Premotion physique des Thomistes,	347
Presence réelle,	394
Prestres des Juifs à quoy occupés, 330. Prestres ne	
travaillent dans la subordination des Evêques, 74.	
leurs fonctions,	ibid.
Primauté de saint Pierre est de droit divin, 102. Pri-	
maute du Pape, si elle est de meisme droit,	ibid.
Provinces de l'Empire Romain, Provinces Eccle-	
siastiques reglees au commencement, 99. Provin-	
ces civiles & Ecclesiastiques n'ont pas toujours les	
mesmes bornes.	ibid.
Pucelle d'Orleans, où condamnée,	32

## R.

<b>R</b> Amire est tiré d'un Monastere pour estre élevé sur	
le trône d'Arragon,	566
Reforme des ordres réguliers,	78
Religion des Sams,	617
Religions créées a Siam,	ibid.
Religieux du Royaume de Siam,	ibid.
Reliques quel honneur leur est dû, 81. ne servent	
servir ni a l'avance, ni a la delivrance,	ibid.
Republique de Hollande a frappé des medailles sur les	
principaux evenemens de son histoire,	229
Resignation d'un Benefice par qui admise, 85. si elle	
enferme quelque simonie,	ibid.
Rouccos et a description,	619
Rouccos, et a description en Espagne, 567. contestation	
entre les Portugais,	ibid.
Rouccos, et a description de Siam,	618
	S. Sa-



# DES MATIERES.

S.

<b>S</b> Abat observé religieusement par les Juifs,	332
Sacrifices des Juifs.	330
Sacrifice de la Messe prouvé par la tradition, 393. s'il peut estre offert sans vin, ibid. s'il faut nécessairement y mêler de l'eau.	ibid.
Salomon combien a regné d'années,	111
Sang de quoi composé, 22. Sang quand doit estre tiré,	607
Schismes arrivés dans l'Eglise Romaine,	484
Schismatiques sont hors de l'Eglise,	475
Secret touchant la navigation,	227
Sels de combien de sortes, 67. Sels de soufre s'ils sont de la nature des acides,	ibid.
Sens de l'Ecriture sainte,	334
Siamois, leurs Comédies, 304. leurs funérailles, 306. leurs loix & leurs Coutumes, 308. leur Religion,	ibid.
Sieges des Evêques, 27. leur succession,	ibid.
Singes vont prendre des Milans,	302
Sort des Apôtres,	429
Starostes de Pologne rendent la justice,	395
Statue erigée en l'honneur du Roy,	284
Stilicon fait bruler les livres des Sibylles,	128
Suburbanum, ce qu'il signifie, 291. s'il est pris pour des lieux beaucoup éloignés des Villes, ibid. s'il peut estre pris pour des Maisons de plaisance situées dans l'enceinte des Villes,	300
Synode de Dordrecht,	236
Système de l'Eglise de M. Jursien,	474

T.

<b>T</b> Abernacle & sa description,	131
Tables de deux sortes dans l'Eglise de Jerusalem,	74
Tables sur l'Ecriture sainte,	326
Talapains en grande veneration à Siam, 308. comment punis quand ils sont surpris avec une femme,	616
Talmud par qui composé,	322
Texte Hebreu s'il a esté corrompu par les Juifs,	307



# TABLE DES MATIERES.

Tombeau du Card. d'Amboise,	29
Tonquin, Royaume de grande étendue,	307
Tribunaux de l'Empire, 366. Tribunaux des Juifs,	329
Tribus des Juifs,	326

## V.

<b>V</b> aisseaux triomphaux dans la substance du foy,	521
Veuille par qui fondie,	354
Version des septante, 107. si elle doit estre prescrite au texte Hebreu dans la supputation des années du monde, ibid. versions différentes de l'Ecriture,	334
Vie de l'homme en quoi consiste, 123. depend d'un grand nombre de causes,	124
Vienne en Autriche assiegée par les Turcs,	94
Visibilité perpétuelle de l'Eglise,	493
Unité de l'Eglise Catholique,	464
Voile d'Isr,	611
Volonté de Dieu, 463 quatre moyens de la connoître,	ibid.
Usage de la langue latine dans l'office de l'Eglise,	300
Utilité des voyages,	242

## Z.

<b>Z</b> onare Capitaine au Guer & Secrétaire d'Etat,	
181. il s'enferme dans un Monastere & écrit l'Histoire,	213

F I N.





**A 414747**

UNIVERSITY OF MICHIGAN



**3 9015 06228 1350**